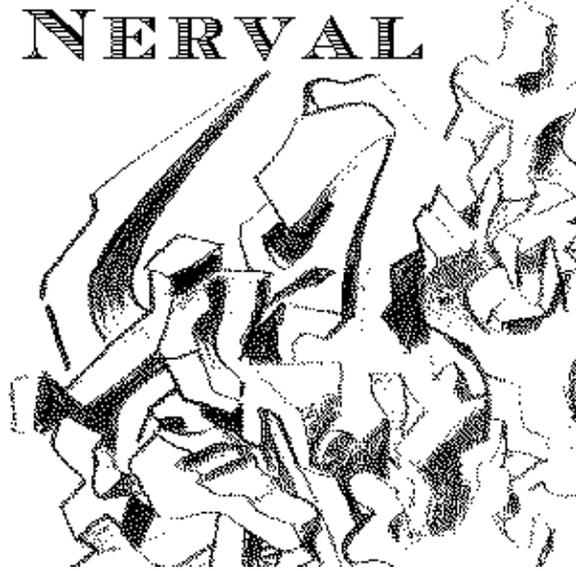


NERVAL



Oeuvres



éditions eBooksFrance

www.ebooksfrance.com

Oeuvres

Adaptation d'un texte électronique provenant de la Bibliothèque Nationale de France :
<http://www.bnf.fr/>

Index

• Petits châteaux de Bohême

- *Petits châteaux de Bohême*
 - Premier château
 - Odelettes
 - Second château
 - Troisième château
 - Lyrisme
- *En marge des petits châteaux de Bohême*
 - Autres odelettes
 - Vers d'opéra
 - Poésies diverses

• Les Illuminés ou Les Précurseurs du socialisme

- *La bibliothèque de mon oncle*
- *Le roi de Bicêtre (XVIe siècle) Raoul Spifame*
- *Histoire de l'abbé de Bucquoy (XVIIe siècle)*
- *Les confidences de Nicolas (XVIIIe siècle) Restif de la bretonne*
 - Première partie
 - Deuxième Partie
 - Dernière partie
- *Cazotte*
- *Cagliostro (XVIIIe Siècle)*
- *Quintus Aucler*
- *En marge des illuminés*

• Les Nuits d'octobre

• Promenades et souvenirs

• Les Filles du feu

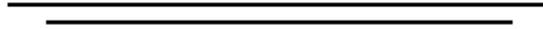
- *Angélique*
 - 1re lettre. Voyage à la recherche d'un livre unique. – Francfort et Paris. – L'abbé de Bucquoy. – Pilat à Vienne. – La bibliothèque Richelieu. – Personnalités. – La bibliothèque d'Alexandrie.
 - 2e lettre. Un paléographe. – Rapports de police en 1709. – Affaire Le Pilleur. – Un drame domestique.
 - 3e lettre. Un conservateur de la Bibliothèque Mazarine. – La souris d'Athènes. – La Sonnette enchantée.
 - 4e lettre. Un manuscrit des Archives. – Angélique de Longueval. – Voyage à Compiègne. – Histoire de la grand'tante de l'abbé de Bucquoy.
 - 5e lettre. Suite de l'histoire de la grand'tante de l'abbé de Bucquoy.
 - 6e lettre. Le jour des Morts. – Senlis. – Les tours des Romains. – Les jeunes filles. – Delphine.
 - 7e lettre. Observations. – Le roi Loys. – Dessous les rosiers blancs.
 - 8e lettre. Réflexions. – Souvenirs de la Ligue. – Les Sylvanectes et les Francs. – La Ligue.
 - 9e lettre. Nouveaux détails inédits. – Manuscrit du célestin Goussencourt. Dernières aventures d'Angélique. – Mort de La Corbinière. Lettres.
 - 10e lettre. Mon ami Sylvain. – Le château de Longueval en Soissonnais. – Correspondance. – Post-scriptum.

– [11e lettre. Le château d'Ermenonville. – Les Illuminés. Le roi de Prusse. – Gabrielle et Rousseau. – Les tombes. Les abbés de Châalis.](#)

– [12e lettre. M. Toulouse. – Les deux bibliophiles. Saint-Médard de Soissons. – Le château des Longueval de Bucquoy. Réflexions.](#)

- [Sylvie. Souvenirs du Valois](#)
 - [I. – Nuit perdue](#)
 - [II. – Adrienne](#)
 - [III. – Résolution](#)
 - [IV. – Un voyage à Cythère](#)
 - [V. – Le village](#)
 - [VI. – Othys](#)
 - [VII. – Châalis](#)
 - [VIII. – Le bal de Loisy](#)
 - [IX. – Ermenonville](#)
 - [X. – Le grand frisé](#)
 - [XI. – Retour](#)
 - [XII. – Le père Dodu](#)
 - [XIII. – Aurélie](#)
 - [XIV. – Dernier feuillet](#)
- [Chansons et légendes du Valois](#)
- [Octavie](#)
- [Isis](#)
 - I _
 - II _
 - III _
 - IV _
- [Corilla](#)
- **[Les Chimères](#)**
 - [Les Chimères](#)
 - [El Desdichado](#)
 - [Myrtho](#)
 - [Horus](#)
 - [Antéros](#)
 - [Delfica](#)
 - [Artémis](#)
 - [Le Christ aux Oliviers](#)
 - [Vers dorés](#)
 - [En marge des Chimères](#)
 - [Autres Chimères](#)
- **[Aurélia](#)**
 - [Première partie](#)
 - I _
 - II _
 - III _
 - IV _
 - V _
 - VI _
 - VII _
 - VIII _
 - IX _

- X _
- Seconde partie
 - I _
 - II _
 - III _
 - IV _
 - V _
 - VI _
- En marge d'Aurélia
 - Lettres à Aurélia
 - Lettre à Cavé
 - Panorama. Voyage d'Italie
 - [Sur un carnet de Gérard de Nerval]
 - La mer
- Pandora
 - I _
 - II _



Petits châteaux de Bohême

Petits châteaux de Bohème

A un ami
O primavera, gioventù dell' anno,
Blla madre di fiori,
D'erbe novelle e di novelli amori...
Pastor fido.

Mon ami, vous me demandez si je pourrais retrouver quelques-uns de mes anciens vers, et vous vous inquiétez même d'apprendre comment j'ai été poète, longtemps avant de devenir un humble prosateur.

Je vous envoie les trois âges du poète – il n'y a plus en moi qu'un prosateur obstiné. J'ai fait les premiers vers enthousiasme de jeunesse, les seconds par amour, les derniers par désespoir. La Muse est entrée dans mon coeur comme une déesse aux paroles dotées ; elle s'en est échappée comme une pythie en jetant des cris de douleur. Seulement, ses derniers accents se sont adoucis à mesure qu'elle s'éloignait. Elle s'est détournée un instant, et j'ai revu comme en un mirage les traits adorés d'autrefois !

La vie d'un poète est elle de tous. Il est inutile d'en définir toutes les phases. Et maintenant :
Rebâtissons, ami, ce château périssable
Que le souffle du monde a jeté sur le sable,
Replaçons le sofa sous les tableaux flamands...

Premier château

I. La rue du Doyenné

C'était dans notre logement commun de la me du Doyenné que nous nous étions reconnus frères – Arcades ambo – dans un coin du vieux Louvre des Médicis, – bien près de l'endroit où exista l'ancien hôtel de Rambouillet.

Le vieux salon du doyen, aux quatre portes à deux battants, au plafond historié de rocailles et de guivres, restauré par les soins de tant de peintres, nos amis, qui sont depuis devenus célèbres, retentissait de nos rimes galantes, traversées souvent par les rires joyeux ou les folles chansons des Cydalises.

Le bon Rogier souriait dans sa barbe, du haut d'une échelle, où il peignait sur un des trois dessus de glace un Neptune, – qui lui ressemblait ! Puis les deux battants d'une porte s'ouvraient avec fracas : c'était Théophile. On s'empressait de lui offrir un fauteuil Louis XIII, et il lisait, à son tour, ses premiers vers, – pendant que Cydalise Ire, ou Lorry, ou Victorine, se balançait nonchalamment dans le hamac de Sarah la blonde, tendu à travers l'immense salon.

Quelqu'un de nous se levait parfois, et rêvait à des vers nouveaux en contemplant, des fenêtres, les façades sculptées de la galerie du Musée, égayée de ce côté par les arbres du manège.

Vous l'avez bien dit :

Théo, te souviens-tu de ces vertes saisons
Qui s'effeuillaient si vite en ces vieilles maisons,
Dont le front s'abritait sous une aile du Louvre ?

Ou bien, par les fenêtres opposées, qui donnaient sur l'impasse, on adressait de vagues provocations aux yeux espagnols de la femme du commissaire, qui apparaissaient assez souvent au-dessus de la lanterne municipale.

Quels temps heureux ! On donnait des bals, des soupers, des fêtes costumées ; – on jouait de vieilles comédies, où mademoiselle Plessy, étant encore débutante, ne dédaigna pas d'accepter un rôle : – c'était celui de Béatrice dans Jodelet. – Et que notre pauvre Edouard était comique dans les rôles d'Arlequin !

Nous étions jeunes, toujours gais, souvent riches... Mais je viens de faire vibrer la corde sombre : notre palais est rasé. J'en ai foulé les débris l'automne passé. Les ruines mêmes de la chapelle, qui se découpaient si gracieusement sur le vert des arbres, et dont le dôme s'était écroulé un jour, au XVIIIe siècle, sur six malheureux chanoines réunis pour dire un office, n'ont pas été respectées. Le jour où l'on coupera les arbres du manège, j'irai relire sur la place la Forêt coupée de Ronsard :

Ecoute, bûcheron, arrête un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force,
Des nymphes, qui vivaient dessous la dure écorce ?
Cela finit ainsi, vous le savez :
La matière demeure et la forme se perd !

Vers cette époque, je me suis trouvé, un jour encore, assez riche pour enlever aux démolisseurs et racheter deux lots de boiseries du salon, peintes par nos amis. J'ai les deux dessus de porte de Nanteuil ; le Watteau de Vattier, signé ; les deux panneaux longs de Corot, représentant deux Paysages de Provence ; le Moine rouge, de Châtillon, lisant la Bible sur la hanche cambrée d'une femme nue, qui dort ; les Bacchantes, de Chassériau, qui tiennent des tigres en laisse comme des chiens ; les deux trumeaux de Rogier, où la Cydalise, en costume régence, – en robe de taffetas feuille morte, – triste présage, – sourit, de ses yeux chinois, en respirant une rose, en face du portrait en pied de Théophile, vêtu à l'espagnole. L'affreux propriétaire, qui demeurait au rez-de-chaussée, mais sur la tête duquel nous dansions trop souvent, après deux ans de souffrances, qui l'avaient conduit à nous donner congé a fait couvrir depuis toutes ces peintures d'une couche à la détrempe, parce qu'il prétendait que les nudités l'empêchaient de louer à des bourgeois. – Je bénis le sentiment d'économie qui l'a porté à ne pas employer la peinture à l'huile.

De sorte que tout cela est à peu près sauvé. Je n'ai pas retrouvé le Siège de Lérida, de Lorentz, où l'armée française monte à l'assaut, précédée par des violons ; ni les deux petits Paysages de Rousseau, qu'on aura sans doute coupés d'avance ; mais j'ai, de Lorentz, une maréchale poudrée, en uniforme Louis XV. – Quant au lit Renaissance, à la console Médicis, aux deux buffets, au Ribeira, aux tapisseries des Quatre Eléments, il y a longtemps que tout cela s'était dispersé. Où avez-vous perdu tant de belles choses ? me dit un jour Balzac. – Dans les malheurs ! lui répondis-je en citant un de ses mots favoris.

II. Portraits

Reparlons de la Cydalise, ou plutôt, n'en disons qu'un mot : elle est embaumée et conservée à jamais dans le pur cristal d'un sonnet de Théophile, – du Théo, comme nous disions.

Théophile a toujours passé pour solide ; il n'a jamais cependant pris de ventre, et s'est conservé tel encore que nous le connaissions. Nos vêtements étriqués sont si absurdes, que l'Antinoüs, habillé d'un habit, semblerait énorme, comme la Vénus, habillée d'une robe moderne : l'un aurait l'air d'un fort de la halle endimanché, l'autre d'une marchande de poisson. L'armature colossale du corps de notre ami (on peut le dire, puisqu'il voyage en Grèce aujourd'hui) lui fait souvent du tort près des dames abonnées aux journaux de modes ; une connaissance plus parfaite lui a maintenu la faveur du sexe le plus faible et le plus intelligent, il jouissait d'une grande réputation dans notre cercle, et ne se mourait pas toujours aux pieds chinois de la Cydalise.

En remontant plus haut dans mes souvenirs, je retrouve un Théophile maigre... Vous ne l'avez pas connu. Je l'ai vu, un jour, étendu sur un lit, – long et vert, – la poitrine chargée de ventouses. Il s'en allait rejoindre, peu à peu, son pseudonyme, Théophile de Viau, dont vous avez décrit les amours panthéistes, – par le chemin ombragé de l'Allée de Sylvie. Ces deux poètes, séparés par deux siècles, se seraient serré la main, aux Champs Elysées de Virgile, beaucoup trop tôt.

Voici ce qui s'est passé à ce sujet :

Nous étions plusieurs amis, d'une société antérieure, qui menions gaiement une existence de mode alors, même pour les gens sérieux. Le Théophile mourant nous faisait peine, et nous avions des idées nouvelles d'hygiène, que nous communiquâmes aux parents. Les parents comprirent, chose rare ; mais ils aimaient leur fils. On renvoya le médecin, et nous dîmes à Théo :

– Lève-toi... et viens souper.

La faiblesse de son estomac nous inquiéta d'abord. (Il s'était endormi et senti malade à la première représentation de Robert le Diable.) On rappela le médecin. Ce dernier se mit à réfléchir, et, le voyant plein de santé au réveil, dit aux parents : "Ses amis ont peut-être raison."

Depuis ce temps-là, le Théophile refleurit. – On ne parla plus de ventouses, et on nous l'abandonna. La nature l'avait fait poète, nos soins le firent presque immortel. Ce qui réussissait le plus sur son tempérament, c'était une certaine préparation de cassis sans sucre, que ses soeurs lui servaient dans d'énormes amphores en grès de la fabrique de Beauvais ; Ziégler a donné depuis des formes capricieuses à ce qui n'était alors que de simples cruches au ventre lourd. Lorsque nous nous communiquions nos inspirations poétiques, on faisait, par précaution, garnir la chambre de matelas, afin que le paroxysme, dû quelquefois au Bacchus du cassis, ne compromît pas nos têtes avec les angles des meubles.

Théophile, sauvé, n'a plus bu que de l'eau rougie et un doigt de champagne dans les petits soupers.

III. La reine de Saba

Revenons-y. – Nous avons désespéré d'attendrir la femme du commissaire. – Son mari, moins farouche qu'elle, avait répondu, par une lettre fort polie ; à l'invitation collective que nous leur avions adressée. Comme il était impossible de dormir dans ces vieilles maisons, à cause des suites chorégraphiques de nos soupers, – munis du silence complaisant des autorités voisines, – nous invitions tous les locataires distingués de l'impasse, et nous avons une collection d'attachés d'ambassades, en habits bleus à boutons d'or, de jeunes conseillers d'Etat, de référendaires en herbe, dont la nichée d'hommes déjà sérieux, mais encore aimables, se développait dans ce pâté de maisons, en vue des Tuileries et des ministères voisins. Ils n'étaient reçus qu'à condition d'amener des femmes du monde, protégées, si elles y tenaient, par des dominos et des loups.

Les propriétaires et les concierges étaient seuls condamnés à un sommeil troublé – par les accords d'un orchestre de guinguette choisi à dessein, et par les bonds éperdus d'un galop monstre, qui, de la salle aux escaliers et des escaliers à l'impasse, allait aboutir nécessairement à une petite place entourée d'arbres, – où un cabaret s'était abrité sous les ruines imposantes de la chapelle du Doyenné. Au clair de lune, on admirait encore les restes de la vaste coupole italienne qui s'était écroulée, au XVIII^e siècle, sur les six malheureux chanoines, – accident duquel le cardinal Dubois fut un instant soupçonné.

Mais vous me demanderez d'expliquer encore, en pâle prose, ces six vers de votre pièce intitulée Vingt ans :

D'où vous vient, ô Gérard ! cet air académique ?

Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique

S'allumeraient ailleurs ? La reine du Sabbat,

Qui, depuis deux hivers, dans vos bras se débat,

Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère ?

Et Gérard répondait : "Que la femme est amère !"

Pourquoi du Sabbat..., mon cher ami ? et pour jeter maintenant de l'absinthe dans cette coupe d'or, moulée sur un beau sein ?

Ne vous souvenez-vous plus des vers de ce Cantique des cantiques, où l'Ecclésiaste nouveau s'adresse à cette même reine du matin :

La grenade qui s'ouvre au soleil d'Italie

N'est pas si gaie encore, à mes yeux enchantés,

Que ta lèvre entr'ouverte, ô ma belle folie !

Où je bois à longs flots le vin des voluptés.

La reine de Saba, c'était bien celle, en effet, qui me préoccupait alors, – et doublement. – Le fantôme éclatant de la fille des Hémiarites tourmentait mes nuits sous les hautes colonnes de ce grand lit sculpté,

acheté en Touraine, et qui n'était pas encore garni de sa brocatelle rouge à ramages. Les salamandres de François Ier me versaient leur flamme du haut des corniches, où se jouaient des amours imprudents. Elle m'apparaissait radieuse, comme au jour où Salomon l'admira s'avançant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin. Elle venait me proposer l'éternelle énigme que le Sage ne put résoudre, et ses yeux, que la malice animait plus que l'amour, tempéraient seuls la majesté de son visage – Qu'elle était belle ! non pas plus belle cependant qu'une autre reine du matin dont l'image tourmentait mes journées.

Cette dernière réalisait vivante mon rêve idéal et divin. Elle avait, comme l'immortelle Balkis, le don communiqué par la huppe miraculeuse. Les oiseaux se taisaient en entendant ses chants, – et l'auraient suivie à travers les airs.

La question était de la faire débiter à l'Opéra. Le triomphe de Meyerbeer devenait le garant d'un nouveau succès. J'osai en entreprendre le poème. J'aurais réuni ainsi dans un trait de flamme les deux moitiés de mon double amour. – C'est pourquoi, mon ami, vous m'avez vu si préoccupé dans une de ces nuits splendides où notre Louvre était en fête. – Un mot de Dumas m'avait averti que Meyerbeer nous attendait à sept heures du matin.

IV. Une femme en pleurs

Je ne songeais qu'à cela au milieu du bal. Une femme, que vous vous rappelez sans doute, pleurait à chaudes larmes dans un coin du salon, et ne voulait, pas plus que moi, se résoudre à danser. Cette belle explorée ne pouvait parvenir à cacher ses peines. Tout à coup elle me prit le ras et me dit :

– Ramenez–moi, je ne puis rester ici.

Je sortis en lui donnant le bras. Il n'y avait pas de voiture sur la place. Je lui conseillai de se calmer et de sécher ses yeux, puis de rentrer ensuite dans le bal ; elle consentit seulement à se promener sur la petite place. Je savais ouvrir une certaine porte en planches qui donnait sur le manège, et nous causâmes longtemps au clair de la lune, sous les tilleuls. Elle me raconta longuement tous ses désespoirs.

Celui qui l'avait amenée s'était épris d'une autre ; de là une querelle intime ; puis elle avait menacé de s'en retourner seule ou accompagnée ; il lui avait répondu qu'elle pouvait bien agir à son gré. De là les soupirs, de là les larmes.

Le jour ne devait pas tarder à poindre. La grande sarabande commençait. Trois ou quatre peintres d'histoire, peu danseurs de leur nature, avaient fait ouvrir le petit cabaret et chantaient à gorge déployée : Il était un raboureur, ou bien : C'était un calonnier qui revenait de Flandre, souvenir des réunions joyeuses de la mère Saguet. – Notre asile fut bientôt troublé par quelques masques qui avaient trouvé ouverte la petite porte. On parlait d'aller déjeuner à Madrid, au Madrid du bois de Boulogne, – ce qui se faisait quelquefois. Bientôt, le signal fut donné, on nous entraîna, et nous partîmes à pied, escortés par trois gardes françaises, dont deux étaient simplement MM. d'Egmont et de Beauvoir ; – le troisième, c'était Giraud, le peintre ordinaire des gardes françaises.

Les sentinelles des Tuileries ne pouvaient comprendre cette apparition inattendue qui semblait le fantôme d'une scène d'il y a cent ans, où des gardes françaises auraient mené au violon une troupe de masques tapageurs. De plus, l'une des deux petites marchandes de tabac si jolies qui faisaient l'ornement de nos bals n'osa se laisser emmener à Madrid sans prévenir son mari, qui gardait la maison. Nous l'accompagnâmes à travers les rues. Elle frappa à sa porte. Le mari parut à une fenêtre de l'entresol. Elle lui cria :

– Je vais déjeuner avec ces messieurs.

Il répondit :

– Va-t'en au diable ! c'était bien la peine de me réveiller pour cela !

La belle désolée faisait une résistance assez faible pour se laisser entraîner à Madrid, et, moi, je faisais mes adieux à Rogier en lui expliquant que je voulais aller travailler mon scénario.

– Comment ! tu ne nous suis pas ? Cette dame n'a plus d'autre cavalier que toi... et elle t'avait choisi pour la reconduire.

– Mais j'ai rendez-vous à sept heures chez Meyerbeer, entends-tu bien ?

Rogier fut pris d'un fou rire. Un de ses bras appartenait à la Cydalise ; il offrit l'autre à la belle dame, qui me salua d'un petit air moqueur. J'avais servi du moins à faire succéder un sourire à ses larmes.

J'avais quitté la proie pour l'ombre... comme toujours !

V. Primavera

En ce temps, je ronsardisais, – pour me servir d'un mot de Malherbe. Il s'agissait alors pour nous, jeunes gens, de rehausser la vieille versification française, affaiblie par les langueurs du XVIII^e siècle, troublée par les brutalités des novateurs trop ardents ; mais il fallait aussi maintenir le droit antérieur de la littérature nationale dans ce qui se rapporte à l'invention et aux formes générales.

– Mais, me direz-vous, il faut enfin montrer ces premiers vers, ces juvenilia. "Sonnez-moi ces sonnets", comme disait du Bellay.

Eh bien ! étant admise l'étude assidue de ces vieux poètes, croyez bien que je n'ai nullement cherché à en faire le pastiche, mais que leurs formes de style m'impressionnaient malgré moi, comme il est arrivé à beaucoup de poètes de notre temps.

Les odelettes, ou petites odes de Ronsard, m'avaient servi de modèle. C'était encore une forme classique, imitée par lui d'Anacréon, de Bion, et, jusqu'à un certain point, d'Horace. La forme concentrée de l'odelette ne me paraissait pas moins précieuse à conserver que celle du sonnet, où Ronsard s'est inspiré si heureusement de Pétrarque, de même que, dans ses élégies, il a suivi les traces d'Ovide ; toutefois, Ronsard a été généralement plutôt grec que latin : c'est là ce qui distingue son école de celle de Malherbe.

Vous verrez, mon ami, si ces poésies déjà vieilles ont encore conservé quelque parfum. – J'en ai écrit de tous les rythmes, imitant plus ou moins, comme l'on fait quand on commence.

L'ode sur les papillons est encore une coupe à la Ronsard, et cela peut se chanter sur l'air du cantique de Joseph. Remarquez une chose, c'est que les odelettes se chantaient et devenaient même populaires, témoin cette phrase du Roman comique : "Nous entendîmes la servante, qui, d'une bouche imprégnée d'ail, chantait l'ode du vieux Ronsard :

Allons de nos voix
Et de nos luths d'ivoire
Ravir les esprits ! "

Oeuvres

Ce n'était, du reste, que renouvelé des odes antiques, lesquelles se chantaient aussi. J'avais écrit les premières sans songer à cela, de sorte quelles ne sont nullement lyriques. La dernière : "Où sont nos amoureuses ? " est venue, malgré moi, sous forme de chant ; j'en avais trouvé en même temps les vers et la mélodie, que j'ai été obligé de faire noter, et qui a été trouvée très concordante aux paroles.

Odelettes

Avril

Déjà les beaux jours, la poussière,
 Un ciel d'azur et de lumière,
 Les murs enflammés, les longs soirs ;
 Et rien de vert : à peine encore
 Un reflet rougeâtre décore
 Les grands arbres aux rameaux noirs !
 Ce beau temps me pèse et m'ennuie.
 Ce n'est qu'après des jours de pluie
 Que doit surgir, en un tableau,
 Le printemps verdissant et rose,
 Comme une nymphe fraîche éclore,
 Qui, souriante, sort de l'eau.

Fantaisie

Il est un air pour qui je donnerais
 Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber
 Un air très-vieux, languissant et funèbre,
 Qui pour moi seul a des charmes secrets
 Or chaque fois que je viens à l'entendre,
 De deux cents ans mon âme rajeunit...
 C'est sous Louis treize ; et je crois voir s'étendre
 Un coteau vert, que le couchant jaunit,
 Puis un château de brique à coins de pierre,
 Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
 Ceint de grands parcs, avec une rivière
 Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;
 Puis une dame, à sa haute fenêtre,
 Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
 Que, dans une autre existence peut-être,
 J'ai déjà vue... et dont je me souviens !

La Grand'mère

Voici trois ans qu'est morte ma grand'mère,
 – La bonne femme ! – et, quand on l'enterra,
 Parents, amis, tout le monde pleura
 D'une douleur bien vraie et bien amère.
 Moi seul j'errais dans la maison, surpris
 Plus que chagrin ; et, comme j'étais proche
 De son cercueil, – quelqu'un me fit reproche
 De voir cela sans larmes et sans cris.
 Douleur bruyante est bien vite passée :
 Depuis trois ans, d'autres émotions,
 Des biens, des maux, – des révolutions, –
 Ont dans les coeurs sa mémoire effacée.
 Moi seul j'y songe, et la pleure souvent ;
 Depuis trois ans, par le temps prenant force
 Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,
 Son souvenir se creuse plus avant !

La Cousine

L'hiver a ses plaisirs ; et souvent, le dimanche,
 Quand un peu de soleil jaunit la terre blanche,
 Avec une cousine on sort se promener...
 – Et ne vous faites pas attendre pour dîner,
 Dit la mère. Et quand on a bien, aux Tuileries,
 Vu sous les arbres noirs les toilettes fleuries,
 La jeune fille a froid... et vous fait observer
 Que le brouillard du soir commence à se lever.
 Et l'on revient, parlant du beau jour qu'on regrette,
 Qui s'est passé si vite... et de flamme discrète :
 Et l'on sent en rentrant, avec grand appétit,
 Du bas de l'escalier, – le dindon qui rôtit.

Pensée de Byron

Par mon amour et ma constance,
 J'avais cru fléchir ta rigueur,
 Et le souffle de l'espérance
 Avait pénétré dans mon coeur ;
 Mais le temps, qu'en vain je prolonge,
 M'a découvert la vérité,
 L'espérance a fui comme un songe,
 Et mon amour seul m'est resté !
 Il est resté comme un abîme
 Entre ma vie et le bonheur,
 Comme un mal dont je suis victime,
 Comme un poids jeté sur mon coeur !
 Dans le chagrin qui me dévore,
 Je vois mes beaux jours s'envoler ;
 Si mon oeil étincelle encore,
 C'est qu'une larme en va couler !
 Gaieté

Petit piqueton de Mareuil,
 Plus clair et qu'un vin d'Argenteuil,
 Que ta saveur est souveraine !
 Les Romains ne t'ont pas compris
 Lorsqu'habitait l'ancien Paris
 Ils te préféraient le Surène.
 Ta liqueur rose, ô joli vin !
 Semble faite du sang divin
 De quelque nymphe bocagère ;
 Tu perles au bord désiré
 D'un verre à côtes, coloré
 Par les teintes de la fougère.
 Tu me guéris pendant l'été
 De la soif qu'un vin plus vanté
 M'avait laissé depuis la veille ;
 Ton goût suret, mais doux aussi,
 Happant mon palais épaissi,
 Me rafraîchit quand je m'éveille.
 Eh quoi ! si gai dès le matin,
 Je foule d'un pied incertain
 Le sentier où verdit ton pampre ! ...

– Et je n'ai pas de Richelet
Pour finir ce docte couplet...
Et trouver une rime en ampre.

Politique

(1831)

Dans Sainte–Pélagie,
Sous ce règne élargie,
Où, rêveur et pensif ,
Je vis captif,
Pas une herbe ne pousse
Et pas un brin de mousse
Le long des murs grillés
Et frais taillés !
Oiseau qui fends l'espace...
Et toi, brise, qui passe
Sur l'étroit horizon
De la prison,
Dans votre vol superbe,
Apportez–moi quelque herbe,
Quelque gramen, mouvant
Sa tête au vent !
Qu'à mes pieds tourbillonne
Une feuille d'automne
Peinte de cent couleurs
Comme les fleurs !
Pour que mon âme triste
Sache encor qu'il existe
Une nature, un Dieu
Dehors ce lieu,
Faites–moi cette joie
Qu'un instant je revoie
Quelque chose de vert
Avant l'hiver !

Les Papillons

I

Le papillon, fleur sans tige,
Qui voltige,
Que l'on cueille en un réseau ;
Dans la nature infinie,
Harmonie
Entre la plante et l'oiseau !
Quand revient l'été superbe,
Je m'en vais au bois tout seul :
Je m'étends dans la grande herbe,
Perdu dans ce vert linceul.
Sur ma tête renversée,
Là, chacun d'eux à son tour,
Passe comme une pensée
De poésie ou d'amour !
Voici le papillon Faune,

Noir et jaune ;
Voici le Mars azuré,
Agitant des étincelles
Sur ses ailes
D'un velours riche et moiré.
Voici le Vulcain rapide,
Qui vole comme un oiseau :
Son aile noire et splendide
Porte un grand ruban ponceau.
Dieux ! le Soufré, dans l'espace,
Comme un éclair a relui...
Mais le joyeux Nacré passe,
Et je ne vois plus que lui !

II

Comme un éventail de soie,
Il déploie
Son manteau semé d'argent ;
Et sa robe bigarrée
Est dorée
D'un or verdâtre et changeant.
Voici le Machaon–Zèbre,
De fauve et de noir rayé ;
Le Deuil, en habit funèbre,
Et le Miroir bleu strié ;
Voici l'Argus, feuille–morte,
Le Morio, le Grand–Bleu,
Et le Paon–de–Jour qui porte
Sur chaque aile un oeil de feu !
Mais le soir brunit nos plaines ;
Les Phalènes
Prennent leur essor bruyant,
Et les Sphinx aux couleurs sombres,
Dans les ombres
Voltigent en tournoyant.
C'est le Grand–Paon à l'oeil rose
Dessiné sur un fond gris,
Qui ne vole qu'à nuit close,
Comme les chauves–souris ;
Le Bombice du troène,
Rayé de jaune et de vert,
Et le Papillon du chêne
Qui ne meurt pas en hiver !

III

Malheur, papillons que j'aime,
Doux emblème,
A vous pour votre beauté ! ...
Un doigt, de votre corsage,
Au passage,
Froisse, hélas ! le velouté ! ...
Une toute jeune fille
Au coeur tendre, au doux souris,

Perçant vos coeurs d'une aiguille,
Vous contemple, l'oeil surpris
Et vos pattes sont coupées
Par l'ongle blanc qui les mord,
Et vos antennes crispées
Dans les douleurs de la mort ! ...

Le Point noir

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.
Ainsi, tout jeune encore et plus audacieux,
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux :
Un point noir est resté dans mon regard avide
Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon oeil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire !
Quoi, toujours ? Entre moi sans cesse et le bonheur !
Oh ! c'est que l'aigle seul – malheur à nous, malheur ! –
Contemple impunément le Soleil et la Gloire.
Ni bonjour ni bonsoir
Sur un air grec

Le matin n'est plus ! le soir pas encore !
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli.

Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit plus tard amène l'oubli !

Les Cydalises

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau :
Elles sont plus heureuses,
Dans un séjour plus beau !
Elles sont près des anges,
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu !
O blanche fiancée !
O jeune vierge en fleur !
Amante délaissée,
Que flétrit la douleur !
L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux...
Flambeaux éteints du monde
Rallumez-vous aux cieux !

Second château

Celui-là fut château d'Espagne, construit avec des châssis, des fermes et des praticables... Vous en dirai-je la radieuse histoire, poétique et lyrique à la fois ? Revenons d'abord au rendez-vous donné par Dumas, et qui m'en avait fait manquer un autre.

J'avais écrit, avec tout le feu de la jeunesse, un scénario fort compliqué, qui parut faire plaisir à Meyerbeer. J'emportai avec effusion l'espérance qu'il me donnait ; seulement, un autre opéra, Les Frères corses, lui était déjà destiné par Dumas, et le mien n'avait qu'un avenir assez lointain. J'en avais écrit un acte lorsque j'apprends, tout d'un coup, que le traité fait entre le grand poète et le grand compositeur se trouve rompu, je ne sais pourquoi. – Dumas partait pour son voyage de la Méditerranée, Meyerbeer avait déjà repris la route de l'Allemagne. La pauvre Reine de Saba, abandonnée de tous, est devenue depuis un simple conte oriental qui fait partie des Nuits du Rhamazan.

C'est ainsi que la poésie tomba dans la prose et mon château théâtral dans le troisième dessous. – Toutefois, les idées scéniques et lyriques s'étaient éveillées en moi, j'écrivis en prose un acte d'opéra-comique, me réservant d'y intercaler, plus tard, des morceaux. Je viens d'en retrouver le manuscrit primitif, qui n'a jamais tenté les musiciens auxquels je l'ai soumis. Ce n'est donc qu'un simple proverbe, et je n'en parle ici qu'à titre d'épisode de ces petits mémoires littéraires.

[Ici, le texte du proverbe intitulé : Corilla, joint en 1854 aux Filles du Feu, où nous le publions.]

Troisième château

Château de cartes, château de Bohême, château en Espagne, – telles sont les premières stations à parcourir pour tout poète. Comme ce fameux roi dont Charles Nodier a raconté l'histoire, nous en possédons au moins sept de ceux-là pendant le cours de notre vie errante, – et peu d'entre nous arrivent à ce fameux château de briques et de pierre, rêvé dans la jeunesse, – d'où quelque belle aux longs cheveux nous sourit amoureusement à la seule fenêtre ouverte, tandis que les vitrages treillisés reflètent les splendeurs du soir.

En attendant, je crois bien ne j'ai passé une fois par le château du diable. Ma Cydalise à moi, perdue, à jamais perdue ! ... Une longue histoire, qui s'est dénouée dans un pays du Nord, – et qui ressemble à tant d'autres !

Je ne veux ici que donner le motif des vers suivants, conçus dans la fièvre et dans l'insomnie. Cela commence par le désespoir et cela finit par la résignation.

Puis, revient un souffle épuré de la première jeunesse, et quelques fleurs poétiques s'entr'ouvrent encore, dans la forme de l'odelette aimée, – sur le rythme sautillant d'un orchestre d'opéra.

[Ici : deux groupes de poésies :

I. Mysticisme.

Le Christ aux Oliviers,

Daphné, Vers Dorés,

(repris dans les Chimères en 1854 et que nous publions à cette place avec les autres sonnets du même groupe).

II. Lyrisme.

et, dans le texte de L'Artiste, 1852, des Vers d'Opéra, qu'on trouvera dans notre section : En marge des Petits Châteaux.]

Lyrisme

Espagne
Mon doux pays des Espagnes,
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes,
Et ton printemps éternel ?
Ton air pur qui nous enivre,
Tes jours moins beaux que tes nuits,
Tes champs, où Dieu voudrait vivre
S'il quittait son paradis ?
Autrefois, ta souveraine,
L'Arabie, en te fuyant,
Laissa sur ton front de reine
Sa couronne d'Orient !
Un écho redit encore
A ton rivage enchanté
L'antique refrain du Maure :
Gloire, amour et Liberté !
Choeur d'amour
Ici l'on passe
Des jours enchantés !
L'ennui s'efface
Aux coeurs attristés
Comme la trace
Des flots agités.
Heure frivole
Et qu'il faut saisir,
Passion folle
Qui n'est qu'un désir,
Et qui s'envole
Après le plaisir !
Chanson gothique
Belle épousée,
J'aime tes pleurs !
C'est la rosée
Qui sied aux fleurs.
Les belles choses
N'ont qu'un printemps,
Semons de roses
Les pas du Temps !
Soit brune ou blonde,
Faut-il choisir ?
Le Dieu du monde,
C'est le Plaisir.
La Sérénade
(imitée d'Uhland)

– Oh ! quel doux chant m'éveille ?
– Près de ton lit je veille,

Ma fille ! et n'entends rien...
Rendors-toi, c'est chimère !
– J'entends dehors, ma mère,
Un choeur aérien ! ...
– Ta fièvre va renaître.
– Ces chants de la fenêtre
Semblent s'être approchés.
Dors, pauvre enfant malade,
Qui rêves sérénade...
Les galants sont couchés !
– Les hommes ! que m'importe ?
Un nuage m'emporte...
Adieu le monde, adieu !
Mère, ces sons étranges
C'est le concert des anges
Qui m'appellent à Dieu !
(Musique du prince Poniatowski.)

En marge des petits châteaux de Bohême

Autres odelettes

Nobles et valets

Ces nobles d'autrefois dont parlent les romans,
Ces preux à fronts de boeuf, à figures dantesques,
Dont les corps charpentés d'ossements gigantesques
Semblaient avoir au sol racine et fondements ;
S'ils revenaient au monde, et qu'il leur prît l'idée
De voir les héritiers de leurs noms immortels,
Race de Laridons, encombrant les hôtels
Des ministres, – rampante, avide et dégradée ;
Etres grêles, à buses, plastrons et faux mollets : –
Certes ils comprendraient alors, ces nobles hommes,
Que, depuis les vieux temps, au sang des gentilshommes
Leurs filles ont mêlé bien du sang de valets !

Le réveil en voiture

Voici ce que je vis : – Les arbres sur ma route
Fuyaient mêlés, ainsi qu'une armée en déroute ;
Et sous moi, comme ému par les vents soulevés,
Le sol roulait des flots de glèbe et de pavés.
Des clochers conduisaient parmi les plaines vertes
Leurs hameaux aux maisons de plâtre, recouvertes
En tuiles, qui trottaient ainsi que des troupeaux
De moutons blancs, marqués en rouge sur le dos.
Et les monts enivrés chancelaient : la rivière
Comme un serpent boa, sur la vallée entière
Etendu, s'élançait pour les entortiller...
– J'étais en poste, moi, venant de m'éveiller !

Le Relais

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,
Des chevaux, de la route et des fouets étourdi,
L'oeil fatigué de voir et le corps engourdi.
Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
Une vallée humide et de lilas couverte,
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers, –
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !
On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,
De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,
Et sans penser à rien on regarde les cieux...
Hélas ! une voix crie : "En voiture, messieurs !"
Une allée du Luxembourg
Elle a passé, la jeune fille
Vive et preste comme un oiseau
A la main une fleur qui brille,
A la bouche un refrain nouveau.
C'est peut-être la seule au monde
Dont le coeur au mien répondrait,
Qui venant dans ma nuit profonde
D'un seul regard l'éclaircirait !

Mais non, – ma jeunesse est finie...
Adieu, doux rayon qui m'as lui, –
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait, – il a fui !
Notre–Dame de Paris
Notre–Dame est bien vieille ; on la verra peut-être
Enterrer cependant Paris qu'elle a vu naître.
Mais, dans quelque mille ans, le temps fera broncher
Comme un loup fait un boeuf, cette carcasse lourde,
Tordra ses nerfs de fer, et puis d'une dent sourde
Rongera tristement ses vieux os de rocher.
Bien des hommes de tous les pays de la terre
Viendront pour contempler cette ruine austère,
Rêveurs, et relisant le livre de Victor...
– Alors ils croiront voir la vieille basilique,
Toute ainsi qu'elle était puissante et magnifique,
Se lever devant eux comme l'ombre d'un mort !
Dans les bois
Au printemps, l'oiseau naît et chante ;
N'avez–vous pas oui sa voix ? ...
Elle est pure, simple et touchante,
La voix de l'oiseau – dans les bois !
L'été, l'oiseau cherche l'oiselle ;
Il aime, et n'aime qu'une fois.
Qu'il est doux, paisible et fidèle,
Le nid de l'oiseau – dans les bois !
Puis quand vient l'automne brumeuse,
Il se tait avant les temps froids.
Hélas ! qu'elle doit être heureuse
La mort de l'oiseau – dans les bois !

Vers d'opéra

Chant des femmes en Illyrie
Pays enchanté,
C'est la beauté
Qui doit te soumettre à ses chaînes.
Là-haut sur ces monts
Nous triomphons :
L'infidèle est maître des plaines.
Chez nous,
Son amour jaloux
Trouverait des inhumaines...
Mais, pour nous conquérir,
Que fut-il nous offrir ?
Un regard, un mot tendre, un soupir ! ...
O soleil riant
De l'Orient !
Tu fais supporter l'esclavage ;
Et tes feux vainqueurs
Domptent les cœurs,
Mais l'amour peut bien davantage.
Ses accents
Sont tout-puissants
Pour enflammer le courage...
A qui sait tout oser
Qui pourrait refuser
Une fleur, un sourire, un baiser ?
Chant monténégrin
C'est l'empereur Napoléon,
Un nouveau César, nous dit-on,
Qui rassembla ses capitaines :
"Allez là-bas
jusqu'à ces montagnes hautaines ;
N'hésitez pas !
"Là sont des hommes indomptables,
Au cœur de fer,
Des rochers noirs et redoutables
Comme les abords de l'enfer."
Ils ont amené des canons
Et des houzards et des dragons.
"– Vous marchez tous, ô capitaines !
Vers le trépas ;
Contemplez ces roches hautaines,
N'avancez pas !
"Car la montagne a des abîmes
Pour vos canons ;
Les rocs détachés de leurs cimes
Iront broyer vos escadrons.
Monténégro, Dieu te protégé,
Et tu seras libre à jamais,

Comme la neige
De tes sommets ! "
Choeur souterrain
Au fond des ténèbres,
Dans ces lieux funèbres,
Combattons le sort :
Et pour la vengeance,
Tous d'intelligence,
Préparons la mort.
Marchons dans l'ombre ;
Un voile sombre
Couvre les airs :
Quand tout sommeille,
Celui qui veille
Brise ses fers !
Le Roi de Thulé
Il était un roi de Thulé
A qui son amante fidèle
Léguait, comme souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé.
C'était un trésor plein de charmes
Où son amour se conservait :
A chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes.
Voyant ses derniers jours venir,
Il divisa son héritage
Mais il excepta du partage
La coupe, son cher souvenir.
Il fit à la table royale
Asseoir les barons dans sa tour ;
Debout et rangée alentour,
Brillait sa noblesse loyale.
Sous le balcon grondait la mer.
Le vieux roi se lève en silence,
Il boit, – frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer !
Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli...
Jamais on ne le vit plus boire.

Poésies diverses

Mélodie (imitée de Thomas Moore)

Quand le plaisir brille en tes yeux
 Pleins de douceur et d'espérance,
 Quand le charme de l'existence
 Embellit tes traits gracieux, –
 Bien souvent alors je soupire
 En songeant que l'amer chagrin,
 Aujourd'hui loin de toi peut t'atteindre demain,
 Et de ta bouche aimable effacer le sourire ;
 Car le Temps, tu le sais, entraîne sur ses pas
 Les illusions dissipées,
 Et les yeux refroidis, et les amis ingrats,
 Et les espérances trompées !
 Mais crois–moi mon amour ! tous ces charmes naissants
 Que je contemple avec ivresse
 S'ils s'évanouissaient sous mes bras caressants,
 Tu conserverais ma tendresse !
 Si tes attraits étaient flétris,
 Si tu perdais ton doux sourire,
 La grâce de tes traits chéris
 Et tout ce qu'en toi l'on admire,
 Va, mon coeur n'est pas incertain :
 De sa sincérité tu pourrais tout attendre.
 Et mon amour, vainqueur du Temps et du Destin,
 S'enlancerait à toi, plus ardent et plus tendre !
 Oui, si tous tes attraits te quittaient aujourd'hui,
 J'en gémirais pour toi ; mais en ce coeur fidèle
 Je trouverais peut-être une douceur nouvelle,
 Et, lorsque loin de toi les amants auraient fui,
 Chassant la jalousie en tourments si féconde,
 Une plus vive ardeur me viendrait animer !
 "Elle est donc à moi seul, dirais–je, puisqu'au monde
 Il ne reste que moi qui puisse encor l'aimer ! "
 Mais qu'osé–je prévoir ? tandis que la jeunesse
 T'entoure d'un éclat, hélas ! bien passager,
 Tu ne peux te fier à toute la tendresse
 D'un coeur en qui le temps ne pourra rien changer.
 Tu le connaîtras mieux : s'accroissant d'âge en âge,
 L'amour constant ressemble à la fleur du soleil,
 Qui rend à son déclin, le soir, le même hommage
 Dont elle a, le matin, salué son réveil !

Stances élégiaques

Ce ruisseau, dont l'onde tremblante
 Réfléchit la clarté des cieux,
 Paraît dans sa course brillante
 Etinceler de mille feux ;
 Tandis qu'au fond du lit paisible,
 Où, par une pente insensible,

Lentement s'écoulent ses flots,
 Il entraîne une fange impure
 Qui d'amertume et de souillure
 Partout empoisonne ses eaux.
 De même un passager délire,
 Un éclair rapide et joyeux
 Entr'ouvre ma bouche au sourire,
 Et la gaîté brille en mes yeux ;
 Cependant mon âme est de glace,
 Et rien n'effacera la trace
 Des malheurs qui m'ont terrassé.
 En vain passera ma jeunesse,
 Toujours l'importune tristesse
 Gonflera, mon coeur oppressé.
 Car il est un nuage sombre,
 Un souvenir mouillé de pleurs,
 Qui m'accable et répand son ombre
 Sur mes plaisirs et mes douleurs.
 Dans ma profonde indifférence,
 De la joie ou de la souffrance
 L'aiguillon ne peut m'émouvoir ;
 Les biens que le vulgaire envie
 Peut-être embelliront ma vie,
 Mais rien ne me rendra l'espoir.
 Du tronc à demi détachée
 Par le souffle des noirs autans,
 Lorsque la branche desséchée
 Revoit les beaux jours du printemps,
 Si parfois un rayon mobile,
 Errant sur sa tête stérile,
 Vient brillanter ses rameaux nus,
 Elle sourit à la lumière ;
 Mais la verdure printanière
 Sur son front ne renaîtra plus.
 Mélodie irlandaise (imitée de Thomas Moore)
 Le soleil du matin commençait sa carrière,
 Je vis près du rivage une barque légère
 Se bercer mollement sur les flots argentés.
 Je revins quand la nuit descendait sur la rive :
 La nacelle était là, mais l'onde fugitive
 Ne baignait plus ses flancs dans le sable arrêtés.
 Et voilà notre sort ! au matin de la vie
 Par des rêves d'espoir notre âme poursuivie
 Se balance un moment sur les flots du bonheur ;
 Mais, sitôt que le soir étend son voile sombre,
 L'onde qui nous portait se retire, et dans l'ombre
 Bientôt nous restons seuls en proie à la douleur.
 Au déclin de nos jours on dit que notre tête
 Doit trouver le repos sous un ciel sans tempête ;
 Mais qu'importe à mes vœux le calme de la nuit !
 Rendez-moi le matin, la fraîcheur et les charmes ;

Car je préfère encor ses brouillards et ses larmes
 Aux plus douces lueurs du soleil qui s'enfuit.
 Oh ! qui n'a désiré voir tout à coup renaître
 Cet instant dont le charme éveilla dans son être
 Et des sens inconnus et de nouveaux transports !
 Où son âme, semblable à l'écorce embaumée,
 Qui disperse en brûlant sa vapeur parfumée,
 Dans les feux de l'amour exhala ses trésors !

Laisse-moi

Non, laisse-moi, je t'en supplie ;
 En vain, si jeune et si jolie,
 Tu voudrais ranimer mon cur :
 Ne vois-tu pas, à ma tristesse,
 Que mon front pâle et sans jeunesse
 Ne doit plus sourire au bonheur ?
 Quand l'hiver aux froides haleines
 Des fleurs qui brillent dans nos plaines
 Glace le sein épanoui,
 Qui peut rendre à la feuille morte
 Ses parfums que la brise emporte
 Et son éclat évanoui ?

Oh ! si je t'avais rencontrée
 Alors que mon âme enivrée
 Palpitait de vie et d'amours,
 Avec quel transport, quel délire
 J'aurais accueilli ton sourire
 Dont le charme eût nourri mes jours !
 Mais à présent, ô jeune fille !
 Ton regard, c'est l'astre qui brille
 Aux yeux troublés des matelots,
 Dont la barque en proie au naufrage,
 A l'instant où cesse l'orage,
 Se brise et s'enfuit sous les flots.

Non, laisse-moi, je t'en supplie ;
 En vain, si jeune et si jolie,
 Tu voudrais ranimer mon cur :
 Sur ce front pâle et sans jeunesse
 Ne vois-tu pas que la tristesse
 A banni l'espoir du bonheur ?

Romance

Air : Le noble éclat du diadème

Ah ! sous une feinte allégresse
 Ne nous cache pas ta douleur !
 Tu plais autant par ta tristesse
 Que par ton sourire enchanteur
 A travers, la vapeur légère
 L'Aurore ainsi charme les yeux ;
 Et, belle en sa pâle lumière,
 La nuit, Phoebé charme les cieux.
 Qui te voit, muette et pensive,

Seule rêver le long du jour,
 Te prend pour la vierge naïve
 Qui soupire un premier amour
 Oubliant l'auguste couronne
 Qui ceint tes superbes cheveux,
 A ses transports il s'abandonne,
 Et sent d'amour les premiers feux !
 A Victor Hugo
 (qui m'avait donné son livre du Rhin)

De votre amitié, maître, emportant cette preuve
 Je tiens donc sous mon bras Le Rhin. – J'ai l'air d'un fleuve
 Et je me sens grandir par la comparaison.
 Mais le Fleuve sait-il lui pauvre Dieu sauvage
 Ce qui lui donne un nom, une source, un rivage,
 Et s'il coule pour tous quelle en est la raison ?
 Assis au mamelon de l'immense nature,
 Peut-être ignore-t-il comme la créature
 D'où lui vient ce bienfait qu'il doit aux Immortels :
 Moi je sais que de vous, douce et sainte habitude,
 Me vient l'Enthousiasme et l'Amour et l'Étude,
 Et que mon peu de feu salaud à vos autels.
 De Ramsgate à Anvers
 A cette côte anglaise
 J'ai donc fait mes adieux,
 Et sa blanche falaise
 S'efface au bord des cieux !
 Que la mer me sourie !
 Plaise aux dieux que je sois
 Bientôt dans ta patrie,
 O grand maître anversois !
 Rubens ! à toi je songe,
 Seul peut-être et pensif
 Sur cette mer où plonge
 Notre fumeux esquif.
 Histoire et poésie,
 Tout me vient à travers
 Ma mémoire saisie
 Des merveilles d'Anvers.
 Cette mer qui sommeille
 Est belle comme aux jours
 Où, riante et vermeille,
 Tu la peuplais d'Amours.
 Ainsi ton seul génie,
 Froid aux réalités,
 De la mer d'Ionie
 Lui prêtait les clartés,
 Lorsque la nef dorée
 Amenait autrefois
 Cette reine adorée
 Qui s'unit aux Valois,

Fleur de la renaissance,
 Honneur de ses palais, –
 Qu'attendait hors de France
 Le coupe-tête anglais !
 Mais alors sa fortune
 Bravait tous les complots,
 Et la cour de Neptune
 La suivait sur les flots.
 Tes grasses Néréides
 Et tes Tritons pansus
 S'accoudaient tout humides
 Sur les dauphins bossus.
 L'Océan qui moutonne
 Roulait dans ses flots verts
 La gigantesque tonne
 Du Silène d'Anvers,
 Pour ta Flandre honorée,
 Son nourrisson divin
 A sa boisson ambrée
 Donna l'ardeur du vin ! –
 Des cieux tu fis descendre
 Vers ce peuple enivré,
 Comme aux fêtes de Flandre,
 L'Olympe en char doré.
 Joie, amour et délire,
 Hélas ! trop expiés !
 Les rois sur le navire
 Et les dieux à leurs pieds ! –
 Adieu, splendeur finie
 D'un siècle solennel !
 Mais toi seul, ô génie !
 Tu restes éternel.

A M. Alexandre Dumas, à Francfort
 En partant de Baden, j'avais d'abord songé
 Que par monsieur Eloi, que par monsieur Elgé,
 Je pourrais, attendant des fortunes meilleures,
 Aller prendre ma place au bateau de six heures ;
 Ce qui m'avait conduit, plein d'un espoir si beau,
 De l'hôtel du Soleil à l'hôtel du Corbeau ;
 Mais, à Strasbourg, le sort ne me fut, point prospère ;
 Éloi fils avait trop compté sur Éloi père...
 Et je repars, pleurant mon destin non pareil,
 De l'hôtel du Corbeau pour l'hôtel du Soleil !
 Une femme est l'Amour
 Une femme est l'amour, la gloire et l'espérance ;
 Aux enfants quelle guide, à l'homme consolé,
 Elle élève le coeur et calme la souffrance,
 Comme un esprit des cieux sur la terre exilé.
 Courbé par le travail ou par la destinée,
 L'homme à sa voix s'élève et son front s'éclaircit ;
 Toujours impatient dans sa course bornée,

Un sourire le dompte et son coeur s'adoucit.
Dans ce siècle de fer la gloire est incertaine
Bien longtemps à l'attendre il faut se résigner.
Mais qui n'aimerait pas, dans sa grâce sereine,
La beauté qui la donne ou qui la fait gagner ?

A Madame Henri Heine

Vous avez des yeux noirs et vous êtes si belle
Que le poète en vous voit luire l'étincelle
Dont s'anime la force et que nous envions :
Le génie à son tour embrase toute chose,
Il vous rend sa lumière, et vous êtes la rose
Qui s'embellit sous ses rayons.

Les Illuminés ou Les Précurseurs du socialisme

La bibliothèque de mon oncle

Il n'est pas donné à tout le monde d'écrire l'Eloge de la Folie ; mais sans être Erasme, – ou Saint-Evremond, on peut prendre plaisir à tirer du fouillis des siècles quelque figure singulière qu'on s'efforcera de rhabiller ingénieusement, – à restaurer de vieilles toiles, dont la composition bizarre et la peinture éraillée font sourire l'amateur vulgaire.

Dans ce temps-ci, où les portraits littéraires ont quelque succès, j'ai voulu peindre certains excentriques de la philosophie. Loin de moi la pensée d'attaquer ceux de leurs successeurs qui souffrent aujourd'hui d'avoir tenté trop follement ou trop tôt la réalisation de leurs rêves. – Ces analyses, ces biographies furent écrites à diverses époques, bien qu'elles dussent se rattacher à la même série.

J'ai été élevé en province, chez un vieil oncle qui possédait une bibliothèque formée en partie à l'époque de l'ancienne révolution. Il avait relégué depuis dans son grenier une foule d'ouvrages, – publiés la plupart sans noms d'auteur sous la Monarchie ; ou qui, à l'époque révolutionnaire, n'ont pas été déposés dans les bibliothèques publiques. – Une certaine tendance au mysticisme, à un moment où la religion officielle n'existait plus, avait sans doute guidé mon parent dans le choix de ces sortes d'écrits : il paraissait avoir depuis changé d'idées, et se contentait, pour sa conscience, d'un déisme mitigé.

Ayant fureté dans sa maison jusqu'à découvrir la masse énorme de livres entassés et oubliés au grenier, – la plupart attaqués par les rats, pourris ou mouillés par les eaux pluviales passant dans les intervalles des tuiles, – j'ai tout jeune absorbé beaucoup de cette nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme ; et plus tard même, mon jugement a eu à se défendre contre ces impressions primitives.

Peut-être valait-il mieux n'y plus penser : mais il est bon, je crois, de se délivrer de ce qui charge et qui embarrasse l'esprit. Et puis, n'y a-t-il pas quelque chose de raisonnable à tirer même des folies ! ne fût-ce que pour se préserver de croire nouveau ce qui est très ancien.

Ces réflexions m'ont conduit à développer surtout le côté amusant et peut-être instructif que pouvait présenter la vie et le caractère de mes excentriques, – Analyser les bigarrures de l'âme humaine, c'est de la physiologie morale, – cela vaut bien un travail de naturaliste, de paléographe, ou d'archéologue ; je ne regretterais, puisque je l'ai entrepris, que de le laisser incomplet.

L'histoire du XVIIIe siècle pouvait sans doute se passer de cette annotation ; mais elle y peut gagner quelque détail imprévu que l'historien scrupuleux ne doit pas négliger. Cette époque a déteint sur nous plus qu'on ne le devait prévoir. Est-ce un bien, est-ce un mal, – qui le sait ?

Mon pauvre oncle disait souvent : "Il faut toujours tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler."

Que devrait-on faire avant d'écrire ?

Le roi de Bicêtre (XVI^e siècle) Raoul Spifame

I. L'image

Nous allons vous raconter la folie d'un personnage fort singulier, qui vécut vers le milieu du XVI^e siècle. Raoul Spifame, seigneur Des Granges, était un suzerain sans seigneurie, comme il y en avait tant déjà dans cette époque de guerres et de ruines qui frappaient toutes les hautes maisons de France. Son père ne lui laissa que peu de fortune, ainsi qu'à ses frères Paul et Jean, tous deux célèbres, depuis, à différents titres ; de sorte que Raoul, envoyé très jeune à Paris, étudia les lois et se fit avocat. Lorsque le roi Henri deuxième succéda à son glorieux père François, ce prince vint en personne, après les vacances judiciaires qui suivirent son avènement, assister à la rentrée des chambres du parlement. Raoul Spifame tenait une modeste place aux derniers rangs de l'assemblée, mêlé à la tourbe des légistes inférieurs, et portant pour toute décoration sa brassière de docteur en droit. Le roi était assis plus haut que le premier président, dans sa robe d'azur semée de France, et chacun admirait la noblesse et l'agrément de sa figure, malgré la pâleur malade qui distinguait tous les princes de cette race. Le discours latin du vénérable chancelier fut très long ce jour-là. Les yeux distraits du prince, las de compter les fronts penchés de l'assemblée et les solives sculptées du plafond, s'arrêtèrent enfin longtemps sur un seul assistant placé tout à l'extrémité de la salle, et dont un rayon de soleil illuminait en plein la figure originale ; si bien que peu à peu tous les regards se dirigèrent aussi vers le point qui semblait exciter l'attention du prince. C'était Raoul Spifame qu'on examinait ainsi.

Il semblait au roi Henri II qu'un portrait fût placé en face de lui, qui reproduisait toute sa personne, en transformant seulement en noir ses vêtements splendides. Chacun fit de même cette remarque, que le jeune avocat ressemblait prodigieusement au roi, et, d'après la superstition qui fait croire que quelque temps avant de mourir, on voit apparaître sa propre image sous un costume de deuil, le prince parut soucieux tout le reste de la séance. En sortant, il fit prendre des informations sur Raoul Spifame, et ne se rassura qu'en apprenant le nom, la position et l'origine avérés de son fantôme. Toutefois, il ne manifesta aucun désir de le connaître, et la guerre d'Italie, qui reprit peu de temps après, lui ôta de l'esprit cette singulière impression.

Quant à Raoul, depuis ce jour, il ne fut plus appelé par ses compagnons du barreau que Sire et Votre Majesté. Cette plaisanterie se prolongea tellement sous toutes sortes de formes, comme il arrive souvent parmi ces jeunes gens d'étude, qui saisissent toute occasion de se distraire et de s'égayer, que l'on a vu depuis dans cette obsession une des causes premières du dérangement d'esprit qui porta Raoul Spifame à diverses actions bizarres. Ainsi un jour il se permit d'adresser une remontrance au premier président touchant un jugement, selon lui, mal rendu en matière d'héritage. Cela fut cause qu'il fut suspendu de ses fonctions pendant un temps et condamné à une amende. D'autres fois il osa, dans ses plaidoyers, attaquer les lois du royaume, ou les opinions judiciaires les plus respectées, et souvent même il sortait entièrement du sujet de ses plaidoiries pour exprimer des remarques très hardies sur le gouvernement, sans respecter toujours l'autorité royale. Cela fut poussé si loin, que les magistrats supérieurs crurent user d'indulgence en ne faisant que lui défendre entièrement l'exercice de sa profession. Mais Raoul Spifame se rendait dès lors tous les jours dans la salle des Pas-Perdus, où il arrêtait les passants pour leur soumettre ses idées de réforme et ses plaintes contre les juges. Enfin, ses frères et sa fille elle-même furent contraints à demander son interdiction civile, et ce fut à ce titre seulement qu'il reparut devant un tribunal.

Cela produisit une grave révolution dans toute sa personne, car sa folie n'était jusque-là qu'une espèce de bon sens et de logique ; il n'y avait eu d'aberration que dans ses imprudences. Mais s'il ne fut cité devant le tribunal qu'un visionnaire nommé Raoul Spifame, le Spifame qui sortit de l'audience était un véritable fou, un des plus élastiques cerveaux que réclamassent les cabanons de l'hôpital. En sa qualité d'avocat, Raoul s'était permis de haranguer les juges, et il avait amassé certains exemples de Sophocle et autres anciens accusés par leurs enfants, tous arguments d'une furieuse trempe ; mais le hasard en disposa autrement.

Comme il traversait le vestibule de la chambre des procédures, il entendit cent voix murmurer : "C'est le roi ! voici le roi ! place au roi !" Ce sobriquet, dont il eût dû apprécier l'esprit railleur, produisit sur son intelligence ébranlée l'effet d'une secousse qui détend un ressort fragile : la raison s'envola bien loin en chantonnant, et le vrai fou, bien et dûment écorné du cerveau, comme on avait dit de Triboulet, fit son entrée dans la salle, la barette en tête, le poing sur la hanche, et s'alla placer sur son siège avec une dignité toute royale.

Il appela les conseillers : nos amés et féaux, et honora le procureur Noël Brûlot d'un Dieu-gard rempli d'aménité. Quant à lui-même, Spifame, il se chercha dans l'assemblée, regretta de ne point se voir, s'informa de sa santé, et toujours se mentionna à la troisième personne, se qualifiant : "Notre amé Raoul Spifame, dont tous doivent bien parler." Alors ce fut un haro général entremêlé de railleries, où les plaisants placés derrière lui s'appliquaient à le confirmer dans ses folies, malgré l'effort des magistrats pour rétablir l'ordre et la dignité de l'audience. Une bonne sentence, facilement motivée, finit par recommander le pauvre homme à la sollicitude et adresse des médecins ; puis on l'emmena, bien gardé, à la maison des fous, tandis qu'il distribuait encore sur son passage force salutations à son bon peuple de Paris.

Ce jugement fit bruit à la cour. Le roi, qui n'avait point oublié son Sosie, se fit raconter les discours de Raoul, et comme on lui apprit que ce sire improvisé avait bien imité la majesté royale : "Tant mieux ! dit le roi ; qu'il ne déshonore pas pareille ressemblance, celui qui a l'honneur d'être à notre image." Et il ordonna qu'on traitât bien le pauvre fou, ne montrant toutefois aucune envie de le revoir.

II. Le reflet

II

Le reflet

Durant plus d'un mois, la fièvre dompta chez Raoul la raison rebelle encore, et qui secouait parfois rudement ses illusions dorées. S'il demeurait assis dans sa chaise, le jour, à se rendre compte de sa triste identité, s'il parvenait à se reconnaître, à se comprendre, à se saisir, la nuit son existence réelle lui était enlevée par des songes extraordinaires, et il en subissait une tout autre, entièrement absurde et hyperbolique ; pareil à ce paysan bourguignon qui, pendant son sommeil, fut transporté dans le palais de son duc, et s'y réveilla entouré de soins et d'honneurs, comme s'il fût le prince lui-même. Toutes les nuits, Spifame était le véritable roi Henri II ; il siégeait au Louvre, il chevauchait devant les armées, tenait de grands conseils, ou présidait à des banquets splendides. Alors, quelquefois, il se rappelait un avocat du palais, seigneur des Granges, pour lequel il ressentait une vive affection. L'aurore ne revenait pas sans que cet avocat n'eût obtenu quelque éclatant témoignage d'amitié et d'estime : tantôt le mortier du président, tantôt le sceau de l'État ou quelque cordon de ses ordres. Spifame avait la conviction que ses rêves étaient sa vie et que sa prison n'était qu'un rêve ; car on sait qu'il répétait souvent le soir : "Nous avons bien mal dormi cette nuit ; oh ! les fâcheux songes !"

On a toujours pensé depuis, en recueillant les détails de cette existence singulière, que l'infortuné était victime d'une de ces fascinations magnétiques dont la science se rend mieux compte aujourd'hui. Tout semblable d'apparence au roi, reflet de cet autre lui-même et confondu par cette similitude dont chacun fut émerveillé, Spifame, en plongeant son regard dans celui du prince, y puisa tout à coup la conscience d'une seconde personnalité ; c'est pourquoi, après s'être assimilé par le regard, il s'identifia au roi dans la pensée, et se figura désormais être celui qui, le seizième jour de juin 1549, était entré dans la ville de Paris, par la porte Saint-Denis, parée de très belles et riches tapisseries, avec un tel bruit et tonnerre d'artillerie que toutes maisons en tremblaient. Il ne fut pas fâché non plus d'avoir privé de leur office les sieurs Liget, François de Saint-André et Antoine Ménard, présidents au parlement de Paris. C'était une petite dette d'amitié que Henri payait à Spifame.

Nous avons relevé avec intérêt tous les singuliers périodes de cette folie, qui ne peuvent être indifférents pour cette science des phénomènes de l'âme, si creusée par les philosophes, et qui ne peut encore, hélas ! réunir que des effets et des résultats, en raisonnant à vide sur les causes que Dieu nous cache ! Voici une bizarre scène qui fut rapportée par un des gardiens au médecin principal de la maison. Cet homme, à qui le prisonnier faisait des largesses toutes royales, avec le peu d'argent qu'on lui attribuait sur ses biens séquestrés, se plaisait à orner de son mieux la cellule de Raoul Spifame, et y plaça un jour un antique miroir d'acier poli, les autres étant défendus dans la maison, par la crainte qu'on avait que les fous ne se blessassent en les brisant. Spifame n'y fit d'abord que peu d'attention ; mais quand le soir fut venu, il se promenait mélancoliquement dans sa chambre, lorsque au milieu de sa marche l'aspect de sa figure reproduite le fit s'arrêter tout à coup. Forcé, dans cet instant de veille, de croire à son individualité réelle, trop confirmée par les triples murs de sa prison, il crut voir tout à coup le roi venir à lui, d'abord d'une galerie éloignée, et lui parler par un guichet comme compatissant à son sort, sur quoi il se hâta de s'incliner profondément. Lorsqu'il se releva, en jetant les yeux sur le prétendu prince, il vit distinctement l'image se relever aussi, signe certain que le roi l'avait salué, ce dont il conçut une grande joie et honneur infini. Alors il s'élança dans d'immenses récriminations contre les traîtres qui l'avaient mis dans cette situation, l'ayant noirci sans doute près de Sa Majesté. Il pleura même, le pauvre gentilhomme, en protestant de son innocence, et demandant à confondre ses ennemis ; ce dont le prince parut singulièrement touché ; car une larme brillait en suivant les contours de son nez royal. A cet aspect un éclair de joie illumina les traits de Spifame ; le roi souriait déjà d'un air affable ; il tendit la main ; Spifame avança la sienne, le miroir, rudement frappé, se détacha de la muraille, et roula à terre avec un bruit terrible qui fit accourir les gardiens.

La nuit suivante, ordre fut donné par le pauvre fou, dans son rêve, d'élargir aussitôt Spifame, injustement détenu, et faussement accusé d'avoir voulu, comme favori, empiéter sur les droits et attributions du roi, son maître et son ami : création d'un haut office de directeur du sceau royal en faveur dudit Spifame, chargé désormais de conduire à bien les choses périllicieuses du royaume. Plusieurs jours de fièvre succédèrent à la profonde secousse que tous ces graves événements avaient produite sur un tel cerveau. Le délire fut si grave que le médecin s'en inquiéta et fit transporter le fou dans un local plus vaste, où l'on pensa que la compagnie d'autres prisonniers pourrait de temps en temps le détourner de ses méditations habituelles.

III. Le poète de cour

Rien ne saurait prouver mieux que l'histoire de Spifame combien est vraie la peinture de ce caractère, si fameux en Espagne, d'un homme fou par un seul endroit du cerveau, et fort sensé quant au reste de sa logique ; on voit bien qu'il avait conscience de lui-même, contrairement aux insensés vulgaires qui s'oublie et demeurent constamment certains d'être les personnages de leur invention. Spifame, devant un miroir ou dans le sommeil, se retrouvait et se jugeait à part, changeant de rôle et d'individualité tour à tour, être double et distinct pourtant, comme il arrive souvent qu'on se sent exister en rêve. Du reste, comme nous disions tout à l'heure, l'aventure du miroir avait été suivie d'une crise très forte, après laquelle le malade avait gardé une humeur mélancolique et rêveuse qui fit songer à lui donner une société.

On amena dans sa chambre un petit homme demi-chauve, à l'oeil vert, qui se croyait, lui, le roi des poètes, et dont la folie était surtout de déchirer tout papier ou parchemin non écrit de sa main, parce qu'il croyait y voir les productions rivales des mauvais poètes du temps qui lui avaient volé les bonnes grâces du roi Henri et de la cour. On trouva plaisant d'accoupler ces deux folies originales et de voir le résultat d'une pareille entrevue. Ce personnage s'appelait Claude Vignet, et prenait le titre de poète royal. C'était, du reste, un homme fort doux, dont les vers étaient assez bien tournés et méritaient peut-être la place qu'il leur assignait dans sa pensée.

En entrant dans la chambre de Spifame, Claude Vignet fut terrassé : les cheveux hérissés, la prunelle fixe, il n'avait fait un pas en avant que pour tomber à genoux.

"Sa Majesté ! ... s'écria-t-il.

– Relevez-vous, mon ami, dit Spifame en se drapant dans son pourpoint, dont il n'avait passé qu'une manche ; qui êtes-vous ?

– Méconnaîtrez-vous le plus humble de vos sujets et le plus grand de vos poètes, ô grand roi ? ... Je suis Claudius Vignet, l'un de la pléiade, l'auteur illustre du sonnet qui s'adresse aux vagues crespelées...Sire, vengez-moi d'un traître, du bourreau de mon honneur ! de Mellin de Saint-Gelais !

– Hé quoi ! de mon poète favori, du gardien de ma bibliothèque ?

– Il m'a volé, sire ! il m'a volé mon sonnet ! il a surpris vos bontés...

– Est-ce vraiment un plagiaire ? ... Alors, je veux donner sa place à mon brave Spifame, à présent en voyage pour les intérêts du royaume.

– Donnez-la plutôt à moi ! sire ! et je porterai votre renom de l'orient au ponant, sur toute la surface terrienne.

O sire ! que ton los mes rimes éternisent ! ...

– Vous aurez mille écus de pension, et mon vieux pourpoint, car le vôtre est bien décousu.

– Sire, je vois bien qu'on vous avait jusqu'ici caché mes sonnets et mes épîtres, tous à vous adressés. Ainsi arrive-t-il dans les cours...

Ce séjour odieux des fourbes nuageuses.

– Messire Claudius Vignet, vous ne me quitterez plus ; vous serez mon ministre, et vous mettrez en vers mes arrêts et mes ordonnances. C'est le moyen d'en éterniser la mémoire. Et maintenant, voici l'heure où notre amée Diane vient à nous. Vous comprenez qu'il convient de nous laisser seuls.

Et Spifame, après avoir congédié le poète, s'endormit dans sa chaise longue, comme il avait coutume de le faire une heure après le repas.

Au bout de peu de jours les deux fous étaient devenus inséparables, chacun comprenant et caressant la pensée de l'autre, et sans jamais se contrarier dans leurs mutuelles attributions. Pour l'un, ce poète était la louange qui se multiplie sous toutes les formes à l'entour des rois et les confirme dans leur opinion de supériorité ; pour l'autre, cette ressemblance incroyable était la certitude : de la présence du roi lui-même. Il n'y avait plus de prison, mais un palais ; plus de haillons, mais des parures étincelantes ; l'ordinaire des repas se transformait en banquets splendides, où, parmi les concerts de violes et de buccines, montait l'encens harmonieux des vers.

Spifame, après ses rêveries, était communicatif, et Vignet se montrait surtout enthousiaste après le dîner. Le monarque raconta un jour au poète tout ce qu'il avait eu à endurer de la part des écoliers, ces turbulents aboyeurs, et lui développa ses plans de guerre contre l'Espagne ; mais sa plus vive sollicitude se portait, comme on le verra ci-après, sur l'organisation et l'embellissement de la ville principale du royaume, dont les toits innombrables se déroulaient au loin sous les fenêtres des prisonniers.

Vignet avait des moments lucides, pendant lesquels il distinguait fort clairement le bruit des barreaux de fer entre-choqués, des cadenas et des verrous. Cela le conduisit à penser qu'on enfermait Sa Majesté de temps en temps, et il communiqua cette observation judicieuse à Spifame, qui répondit mystérieusement que ses ministres jouaient gros jeu, qu'il devinait tous leurs complots, et qu'au retour du chancelier Spifame les choses changeraient d'allure ; qu'avec l'aide de Raoul Spifame et de Claude Vignet, ses seuls amis, le roi de France sortirait d'esclavage et renouvellerait l'âge d'or chanté par les poètes.

Sur quoi, Claudius Vignetus fit un quatrain qu'il offrit au roi comme une avance de bénédiction et de gloire :
Par toy vient la chaleur aux verdissantes prés,
Vient la vie aux troupeaux, à l'oiseau ramageux,
Tu es donc le soleil, pour les coteaux neigeux
Transmuer en moissons et collines pamprées !

La délivrance se faisant attendre beaucoup, Spifame crut devoir avertir son peuple de la captivité où le tenaient des conseillers perfides ; il composa une proclamation, mandant à ses sujets loyaux qu'ils eussent à s'émouvoir en sa faveur ; et lança en même temps plusieurs édits et ordonnances fort sévères : ici le mot lança est fort exact, car c'était par sa fenêtre, entre les barreaux, qu'il jetait ses chartes, roulées et lestées de petites pierres. Malheureusement, les unes tombaient sur un toit à porcs, d'autres se perdaient dans l'herbe drue d'un préau désert situé au-dessous de sa fenêtre ; une ou deux seulement, après mille jeux en l'air, s'allèrent percher comme des oiseaux dans le feuillage d'un tilleul situé au delà des murs. Personne ne les remarqua d'ailleurs.

Voyant le peu d'effet de tant de manifestations publiques, Claude Vignet imagina qu'elles n'inspiraient pas de confiance, étant simplement manuscrites, et s'occupa de fonder une imprimerie royale qui servirait tour à tour à la reproduction des édits du roi et à celle de ses propres poésies. Vu le peu de moyens dont il pouvait disposer, son invention dut remonter aux éléments premiers de l'art typographique. Il parvint à tailler, avec une patience infinie, vingt-cinq lettres de bois, dont il se servit, pour marquer, lettre à lettre, les ordonnances rendues fort courtes à dessein : l'huile et la fumée de sa lampe lui fournissant l'encre nécessaire.

Dès lors les bulletins officiels se multiplièrent sous une forme beaucoup plus satisfaisante. Plusieurs de ces pièces, conservées et réimprimées plusieurs fois depuis, sont fort curieuses, notamment celle qui déclare que le roi Henri deuxième, en son conseil, ouïes les clameurs pitoyables des bonnes gens de son royaume contre les perfidies et injustices de Paul et Jean Spifame, tous deux frères du fidèle sujet de ce nom, les condamnait à être tenaillés, écorchés et boullus. Quant à la fille ingrate de Raoul Spifame, elle devait être fouettée en plein pilori, et enfermée ensuite aux filles repenties.

L'une des ordonnances les plus mémorables qui aient été conservés de cette période, est celle où Spifame, gardant rancune du premier arrêt des juges qui lui avait défendu l'entrée de la salle des Pas-Perdus, pour y avoir péroré de façon imprudente et exorbitante, ordonne, de par le roi, à tous huissiers, gardes ou suppôts judiciaires, de laisser librement pénétrer dans ladite salle son ami et féal Raoul Spifame ; défendant à tous avocats, plaideurs, passants et autres canailles, de gêner en rien les mouvements de son éloquence ou les agréments non pareils de sa conversation familière touchant toutes les matières politiques et autres sur lesquelles il lui plairait de dire son avis.

Ses autres édits, arrêts et ordonnances, conservés jusqu'à nous, comme rendus au nom d'Henri II, traitent de la justice, des finances, de la guerre, et surtout de la police intérieure de Paris.

Vignet imprima, en outre, pour son compte, plusieurs épigrammes contre ses rivaux en poésie, dont il s'était fait donner déjà les places, bénéfices et pensions. Il faut dire que ne voyant guère qu'eux seuls au monde, les deux compagnons s'occupaient sans relâche, l'un à demander des faveurs, l'autre à les prodiguer.

IV. L'évasion

Après nombre d'édits et d'appels à la fidélité de la bonne ville de Paris, les deux prisonniers s'étonnèrent enfin de ne voir poindre aucune émotion populaire, et de se réveiller toujours dans la même situation. Spifame attribua ce peu de succès à la surveillance des ministres, et Vignet à la haine constante de Mellin et

de du Bellay. L'imprimerie fut fermée quelques jours ; on rêva à des résolutions plus sérieuses, on médita des coups d'Etat. Ces deux hommes qui n'eussent jamais songé à se rendre libres pour être libres, ourdirent enfin un plan d'évasion tendant à dessiller les yeux des Parisiens et à les provoquer au mépris de la Sophonisbe de Saint-Gelais et de la Franciade de Ronsard.

Ils se mirent à desceller les barreaux par le bas, lentement, mais faisant disparaître à mesure toutes les traces de leur travail, et cela fut d'autant plus aisé qu'on les connaissait tranquilles, patients et heureux de leur destinée. Les préparatifs terminés, l'imprimerie fut rouverte, les libelles de quatre lignes, les proclamations incendiaires, les poésies privilégiées firent partie du bagage, et, vers minuit, Spifame ayant adressé une courte mais vigoureuse allocution à son confident, ce dernier attacha les draps du prince à un barreau resté intact, y glissa le premier, et releva bientôt Spifame qui, aux deux tiers de la descente, s'était laissé tomber dans l'herbe épaisse, non sans quelques contusions. Vignet ne tarda pas dans l'ombre à trouver le vieux mur qui donnait sur la campagne ; plus agile que Spifame, il parvint à en gagner la crête, et tendit de là sa jambe à son gracieux souverain, qui s'en aida beaucoup, appuyant le pied au reste des pierres descellées du mur. Un instant après le Rubicon était franchi.

Il pouvait être trois heures du matin quand nos deux héros en liberté gagnèrent un fourré de bois, qui pouvait les dérober longtemps aux recherches ; mais ils ne songeaient pas à prendre des précautions très minutieuses, pensant bien qu'il leur suffirait d'être hors de captivité pour être reconnus, l'un de ses sujets, l'autre de ses admirateurs.

Toutefois, il fallut bien attendre que les portes de Paris fussent ouvertes, ce qui n'arriva pas avant cinq heures du matin. Déjà la route était encombrée de paysan qui apportaient leurs provisions aux marchés. Raoul trouva prudent de ne pas se dévoiler avant d'être parvenu au coeur de sa bonne ville ; il jeta un pan de son manteau sur sa moustache, et recommanda à Claude Vignet de voiler encore les rayons de sa face apollonienne sous l'aile rabattue de son feutre gris.

Après avoir passé la porte Saint-Victor, et côtoyé la rivière de Bièvre, en traversant les cultures verdoyantes qui s'étaient longtemps encore à droite et à gauche, avant d'arriver aux abords de l'île de la Cité, Spifame confia à son favori qu'il n'eût pas entrepris certes une expédition aussi pénible, et ne se fût pas soumis par prudence à un si honteux incognito, s'il ne s'agissait pour lui d'un intérêt beaucoup plus grave que celui de sa liberté et de sa puissance. Le malheureux était jaloux ! jaloux de qui ? de la duchesse de Valentinois, de Diane de Poitiers, sa belle maîtresse qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs jours, et qui peut-être courait mille aventures loin de son chevalier royal. "Patience, dit Claude Vignet, j'aiguise en ma pensée des épigrammes martiales qui puniront cette conduite légère. Mais votre père François le disait bien : Souvent femme varie ! ..." En discourant ainsi, ils avaient pénétré déjà dans les rues populeuses de la rive droite, et se trouvèrent bientôt sur une assez grande place, située au voisinage de l'église des SS. Innocents, et déjà couverte de monde, car c'était un jour de marché.

En remarquant l'agitation qui se produisait sur la place, Spifame ne put cacher sa satisfaction. "Ami, dit-il au poète, tout occupé de ses chaussures qui le quittaient en route, vois comme ces bourgeois et ces chevaliers s'émeuvent déjà, comme ces visages sont enflammés d'ire, comme il vole dans la région moyenne du ciel des germes de mécontentement et de sédition ! Tiens, vois celui-ci avec sa pertuisane... Oh ! les malheureux, qui vont émouvoir des guerres civiles ! Cependant pourrai-je commander à mes arquebusiers de ménager tous ces hommes innocents aujourd'hui parce qu'ils secondent mes projets, et coupables demain parce qu'ils méconnaîtront peut-être mon autorité ?

– Mobile vulgus", dit Vignet.

V. Le marché

En jetant les yeux vers le milieu de la place, Spifame éprouva un sentiment de surprise et de colère dont Vignet lui demanda la cause. "Ne voyez-vous pas, dit le prince irrité, ne voyez-vous pas cette lanterne de pilori qu'on a laissée au mépris de mes ordonnances. Le pilori est supprimé, monsieur, et voilà de quoi faire casser le prévôt et tous les échevins, si nous n'avions nous-même borné sur eux notre autorité royale. Mais c'est à notre peuple de Paris qu'il appartient d'en faire justice.

– Sire, observa le poète, le populaire ne sera-t-il pas bien plus courroucé d'apprendre que les vers gravés sur cette fontaine, et qui sont du poète du Bellay, renferment dans un seul distique deux fautes de quantité ! humida scepra, pour l'hexamètre ,ce que défend la prosodie à l'encontre d'Horatius, et une fausse césure au pentamètre.

– Holà ! cria Spifame sans se trop préoccuper de cette dernière observation, holà ! bonnes gens de Paris, rassemblez-vous, et nous écoutez paisiblement.

– Ecoutez bien le roi qui veut vous parler en personne", ajouta Claude Vignet, criant de toute la force de ses poumons.

Tous deux étaient montés déjà sur une pierre haute, qui supportait une croix de fer : Spifame debout, Clade Vignet assis à ses pieds. A l'entour la presse était grande, et les plus rapprochés s'imaginèrent d'abord qu'il s'agissait de vendre des onguents ou de crier des plaintes et des Noël. Mais tout à coup Raoul Spifame ôta son feutre, dérangea sa cape, qui laissa voir un étincelant collier d'ordres tout de verroteries et de cliquant qu'on lui laissait porter dans sa prison pour flatter sa manie incurable, et sous un rayon de soleil qui baignait son front à la hauteur où il s'était placé, il devenait impossible de méconnaître la vraie image du roi Henri deuxième, qu'on voyait de temps en temps parcourir la ville à cheval.

"Oui ! criait Claude Vignet à la foule étonnée : c'est bien le roi Henri que vous avez au milieu de vous, ainsi que l'illustre poète Claudius Vignetus, son ministre et son favori, dont vous savez par coeur les oeuvres poétiques...

– Bonnes gens de Paris ! interrompait Spifame, écoutez la plus noire des perfidies. Nos ministres sont des traîtres, nos magistrats sont des félons ! ... Votre roi bien-aimé a été tenu dans une dure captivité, comme les premiers rois de sa race, comme le roi Charles sixième, son illustre aïeul..."

A ces paroles, il y eut dans la foule un long murmure de surprise, qui se communiqua fort loin : on répétait partout : "Le roi ! le roi ! ..." On commentait l'étrange révélation qu'il venait de faire ; mais l'incertitude était grande encore, lorsque Claude Vignet tira de sa poche le rouleau des édits, arrêts et ordonnances, et les distribua dans la foule, en y mêlant ses propres poésies.

"Voyez, disait le roi, ce sont les édits que nous avons rendus pour le bien de notre peuple, et qui n'ont été publiés ni exécutés..."

– Ce sont, disait Vignet, les divines poésies traîtreusement pillées, soustraites et gâtées par Pierre de Ronsard et Mellin de Saint-Gelais.

– On tyrannise, sous notre nom, le bourgeois et le populaire...

– On imprime la Sophonisbe et la Franciade avec un privilège du roi, qu'il n'a pas signé !

– Ecoutez cette ordonnance qui supprime la gabelle, et cette autre qui anéantit la taille...

– Oyez ce sonnet en syllabes scandées à l'imitation des latins..."

Mais déjà l'on n'entendait plus les paroles de Spifame et de Vignet ; les papiers répandus dans la foule et lus de groupe en groupe, excitaient une merveilleuse sympathie : c'étaient des acclamations sans fin. On

finit par élever le prince et son poète sur une sorte de pavois composé à la hâte, et l'on parla de les transporter à l'Hôtel de Ville, en attendant que l'on se trouvât en force suffisante pour attaquer le Louvre, que les traîtres tenaient en leur possession.

Cette émotion populaire aurait pu être poussée fort loin, si la même journée n'eût pas été justement celle où la nouvelle épouse du dauphin François, Marie d'Ecosse, faisait son entrée solennelle par la porte Saint-Denis. C'est pourquoi, pendant qu'on promenait Raoul Spifame dans le marché, le vrai roi Henri deuxième passait à cheval le long des fossés de l'hôtel de Bourgogne. Au grand bruit qui se faisait non loin de là, plusieurs officiers se détachèrent et revinrent aussitôt rapporter qu'on proclamait un roi sur le carreau des halles. "Allons à sa rencontre, dit Henri II, et, foi de gentilhomme (il jurait comme son père), si celui-ci nous vaut, nous lui offrirons le combat."

Mais, à voir les hallebardiers du cortège déboucher par les petites rues qui donnaient sur la place, la foule s'arrêta, et beaucoup fuirent tout d'abord par quelques rues détournées. C'était, en effet, un spectacle fort imposant. La maison du roi se rangea en belle ordonnance sur la place ; les lansquenets, les arquebusiers et les Suisses garnissaient les rues voisines. M. de Bassompierre était près du roi, et sur la poitrine de Henri II brillaient les diamants de tous les ordres souverains de l'Europe. Le peuple consterné n'était plus retenu que par sa propre masse qui encombraient toutes les issues : plusieurs criaient au miracle, car il y avait bien là devant eux deux rois de France ; pâles l'un comme l'autre, fiers tous les deux, vêtus à peu près de même ; seulement, le bon roi brillait moins.

Au premier mouvement des cavaliers vers la foule, la fuite fut générale, tandis que Spifame et Vignet faisaient seuls bonne contenance sur le bizarre échafaudage où ils se trouvaient placés ; les soldats et les sergents se saisirent d'eux facilement.

L'impression que produisit sur le pauvre fou l'aspect de Henri lui-même, lorsqu'il fut amené devant lui, fut si forte qu'il retomba aussitôt dans une de ses fièvres les plus furieuses, pendant laquelle il confondait comme autrefois ses deux existences de Henri et de Spifame, et ne pouvait s'y reconnaître, quoi qu'il fit. Le roi, qui fut informé bientôt de toute l'aventure, prit pitié de ce malheureux seigneur, et le fit transporter d'abord au Louvre, où les premiers soins lui furent donnés, et où il excita longtemps la curiosité des deux cours, et, il faut le dire, leur servit parfois d'amusement.

Le roi, ayant remarqué d'ailleurs combien la folie de Spifame était douce et toujours respectueuse envers lui, ne voulut pas qu'il fût renvoyé dans cette maison de fous où l'image parfaite du roi se trouvait parfois exposée à de mauvais traitements ou aux railleries des visiteurs et des valets. Il commanda que Spifame fût gardé dans un de ses châteaux de plaisance, par des serviteurs commis à cet effet, qui avaient ordre de le traiter comme un véritable prince et de l'appeler Sire et Majesté. Claude Vignet lui fut donné pour compagnie, comme par le passé, et ses poésies, ainsi que les ordonnances nouvelles que Spifame composait encore dans sa retraite, étaient imprimées et conservées par les ordres du roi.

Le recueil des arrêts et ordonnances rendus par ce fou célèbre fut entièrement imprimé sous le règne suivant avec ce titre : *Dicoearchieo Henrici regis progymnasmata*. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque royale sous les numéros VII, 6,412. On peut voir aussi les Mémoires de la Société des inscriptions et belles-lettres, tome XXIII. Il est remarquable que les réformes indiquées par Raoul Spifame ont été la plupart exécutées depuis.

Histoire de l'abbé de Bucquoy (XVIIe siècle)

I. Un cabaret en Bourgogne

Le grand siècle n'était plus : – il s'en était allé où vont les vieilles lunes et les vieux soleils. Louis XIV avait usé l'ère brillante des victoires. On lui reprenait ce qu'il avait gagné en Flandre, en Franche-Comté, aux bords du Rhin, en Italie. Le prince Eugène triomphait en Allemagne, Marlborough dans le Nord... Le peuple français, ne pouvant mieux faire, se vengeait par une chanson.

La France s'était épuisée à servir les ambitions familiales et le système obstiné du vieux roi. Notre nation a toujours adopté facilement les souverains belliqueux, et dans la race des Bourbons, Henri IV et Louis XIV ont répondu à cet esprit, quoique le dernier ait eu à se plaindre de "sa grandeur qui l'attachait au rivage". Au besoin ces souverains se sauvaient par leurs vices. Leurs amours faisaient l'entretien des châteaux et des chaumières, et réalisaient de loin cet idéal galant et chevaleresque qui a toujours été le rêve généreux des Français.

Toutefois, il existait des provinces moins sujettes à l'admiration, et qui protestèrent toujours sous diverses formes, soit sous le voile des idées religieuses, soit sous la forme évidente des jacqueries, des ligues et des frondes.

La révocation de l'édit de Nantes avait été le grand coup frappé contre les dernières résistances. Villars venait de triompher du soulèvement des Cévennes, et ceux des Camisards qui avaient échappé aux massacres s'en allaient par bandes rejoindre en Allemagne le million d'exilés qui avaient été contraints de porter à l'étranger les débris de leur fortune et les diverses industries où excellaient beaucoup des protestants.

On avait brûlé le Palatinat, leur principal refuge : "Ce sont là jeux de princes." Le soleil du grand siècle pouvait encore se mirer à l'aise dans les bassins de Versailles ; mais il pâlisait sensiblement. Madame de Maintenon elle-même ne luttait plus contre le temps : elle s'appliquait seulement à infuser la dévotion dans l'âme d'un roi sceptique, qui lui répondait par des chiffres apportés chaque jour par Chamallard :

"Trois milliards de dettes ! ... que peut faire à cela la Providence ? "

Louis XIV n'était pas un homme ordinaire ; on peut croire même qu'il aimait la France et voulait sa grandeur. Sa personnalité, doublée de l'esprit de famille, l'a perdu à l'époque où l'âge affaiblissait ses forces, et où son entourage arrivait à dominer sa volonté.

Quelque temps après la perte de la bataille d'Hochstedt, qui nous enlevait cent lieues de pays dans les Flandres, Archambault de Bucquoy passait à Morchandgy, petit village de la Bourgogne, situé à deux lieues de Sens.

D'où venait-il ? ... On ne le sait pas trop...
Où allait-il ? Nous le verrons plus tard...

Une roue de sa voiture s'étant cassée, le charron du village demandait une heure pour en poser une nouvelle. Le comte dit à son domestique : – Je ne vois que ce cabaret d'ouvert... Tu viendras m'avertir quand le charron aura fini.

– Monsieur le comte ferait mieux de rester dans la voiture, qu'on a étayée.
– Allons donc ! ... J'entre au cabaret, je suis sûr que je n'y trouverai que de bonnes gens...
Archambault de Bucquoy entra dans la cuisine et demanda de la soupe... Il voulait premièrement goûter le bouillon.

L'hôtesse se prêta à cette exigence. Mais Archambault l'ayant trouvé trop salé, dit :

- On voit bien que le sel est à bon marché ici.
- Pas trop, dit l'hôtesse.
- Je suppose que les faux-saulniers en ont amené ici l'abondance.

– Je ne connais pas ces gens-là... Du moins, ils n'oseraient venir ici... Les troupes de Sa Majesté viennent de les défaire, et toutes leurs bandes ont été taillées en pièces, à l'exception d'une trentaine de charretiers, qui ont été menés, chargés de fers, dans les prisons.

– Ah ! dit Archambault de Bucquoy, voilà des pauvres diables bien attrapés... S'ils avaient eu un homme comme moi à leur tête, leurs affaires seraient en meilleure posture !

Il se rendit de la cuisine dans le cabaret, où l'on vidait les bouteilles d'un certain petit cru qui ne se serait pas conservé ailleurs ni plus tard.

Archambault de Bucquoy prit place à une table, où l'on ne tarda pas à lui apporter sa soupe, et il continua à la trouver trop salée. On sait la haine des Bourguignons contre ce terme, qui se renouvelle depuis le XV^e siècle, où la plus grosse injure était de les appeler : Bourguignons salés.

L'inconnu dut s'expliquer.

– Je veux dire, répondit-il, que l'on ne ménage pas le sel dans les mets que l'on sert ici... Ce qui prouve que le sel n'est pas rare dans la province...

– Vous avez raison, dit un homme d'une force colossale, qui se leva du milieu des buveurs, et qui lui frappa sur l'épaule ; mais il faut des braves... pour que l'on ait ici le sel à bon marché !

– Comment vous appelez-vous ?

L'homme ne répondit pas ; mais un voisin dit à Archambault de Bucquoy :

– C'est le capitaine...

– Ma foi, répondit-il, je me trouve ici dans la société d'honnêtes gens... Je puis parler ! ... Vous êtes évidemment ici des hommes qui faites la contrebande du sel... Vous faites bien.

– On a du mal, dit le capitaine.

– Eh mes enfants ! Dieu récompense ceux qui agissent pour le bien de tous.

– C'est un huguenot, se dirent à voix basse quelques-uns des assistants...

– Tout est fini ! reprit Archambault ; le vieux roi s'éteint, sa vieille maîtresse n'a plus de souffle... Il a épuisé la France, dans son génie et dans sa force ; si bien que les dernières batailles les plus émouvantes ont eu lieu entre Fénelon et Bossuet ! Le premier soutenait "que l'amour de Dieu et du prochain peut être pur et désintéressé". L'autre, "que la charité, en tant que charité, doit toujours être fondée sur l'espérance de la

béatitude éternelle". Grave question, Messieurs !

Un immense éclat de rire, parti de tous les points du cabaret, accueillit cette observation. Archambault baissa la tête et mangea sa soupe sans dire un mot de plus.

Le capitaine lui frappa sur l'épaule :

– Qu'est-ce que vous pensez des extases de Mme Guyon ?

– Fénelon l'a jugée sainte, et Bossuet, qui l'avait attaquée d'abord, n'est pas éloigné de la croire au moins inspirée.

– Mon cavalier, dit le capitaine, je vous soupçonne de vous occuper quelque peu de théologie.

– J'y ai renoncé... Je suis devenu un simple quiétiste, depuis surtout que j'ai lu dans un livre intitulé le Mépris du Monde : "Il est plus profitable pour l'homme de se cultiver lui-même en vue de Dieu que de cultiver la terre, qui ne nous est de rien."

– Mais, dit le capitaine, cette maxime est assez suivie dans ces temps-ci... Qui est-ce qui cultive ? ... On se bat, on chasse, on fait un peu de faux-saulnage... ; on introduit des marchandises d'Allemagne et d'Angleterre, on vend des livres prohibés. Ceux qui ont de l'argent spéculent sur les bons des fermes ; mais la culture, c'est un travail de fainéants !

Archambault comprenait l'ironie de ce discours : "Messieurs, dit-il, je suis entré ici par hasard ; mais je ne sais pourquoi je me sens l'un des vôtres... Je suis un de ces fils de grandes familles militaires qui ont lutté contre les rois, et qui sont toujours soupçonnés de rébellion. Je n'appartiens pas aux protestants, mais je suis pour ceux qui protestent contre la monarchie absolue et contre les abus qu'elle entraîne... Ma famille avait fait de moi un prêtre ; j'ai jeté le froc aux orties et je me suis rendu libre. Combien êtes-vous ?

– Six mille, dit le capitaine.

– J'ai servi déjà quelque temps... J'ai cherché même à lever un régiment depuis que j'ai abandonné la vie religieuse... Mais les dépenses qu'avait faites feu mon oncle m'ont gêné dans certaines ressources que j'attendais de ma famille... M. de Louvois nous a causé de grands chagrins !

– Cher seigneur, dit le capitaine, vous me paraissez être un brave... Tout peut se réparer encore : Votre demeure à Paris ?

– Je compte descendre chez ma tante, la comtesse douairière de Bucquoy.

Un des assistants se leva, et dit à des gens qui se trouvaient à la même table : "C'est celui que nous cherchons." Cet homme était connu pour un recors ; il sortit et alla quérir un exempt de la maréchaussée.

Au moment où Archambault de Bucquoy, averti par son domestique, regagnait sa voiture, l'exempt, accompagné de six gendarmes, voulut l'arrêter. Les gens du cabaret sortirent et cherchèrent à s'y opposer. Il voulut se servir de ses pistolets, mais la maréchaussée avait reçu des renforts.

On fit remonter le voyageur dans sa voiture entre deux exempts ; les gendarmes suivaient. On arriva bientôt à Sens. Le prévôt interrogea d'abord tout le monde avec impartialité, puis il dit au voyageur :

– Vous êtes l'abbé de la Bourlie ?

– Non, monsieur.

- Vous venez des Cévennes ?
- Non, monsieur.
- Vous êtes un perturbateur du repos public ?
- Non, monsieur.

– Je sais que, dans le cabaret, vous avez prétendu vous appeler de Bucquoy ; mais, si vous êtes l'abbé de la Bourlie, se disant marquis de Guiscard..., vous pouvez l'avouer, le traitement sera le même : il s'est mêlé aux affaires des Cévennes ; vous vous êtes compromis avec les faux-saulniers... Qui que vous soyez, je suis obligé de vous faire conduire dans les prisons de Sens.

Archambault de Bucquoy se trouva là avec une trentaine de faux-saulniers dont le présidial de Sens faisait le procès ; le prévôt de Melun, envoyé pour cette affaire, regarda son arrestation comme imprudente et légère. Toutefois, plusieurs charges pesaient déjà sur lui.

Il avait été d'abord militaire pendant cinq ans, puis il était devenu ce qu'on appelait petit-maître... et ensuite, "sans s'inquiéter de la religion chrétienne", s'était mis de celle "que certains prétendent être celle des honnêtes gens", ce qu'on appelait alors déiste.

Une aventure dont on ne connaît pas bien les détails, mais qui semble se rapporter à l'amour, jeta le comte de Bucquoy dans une sorte de dévotion trop exagérée pour avoir paru solide. Il se rendit à la Trappe, et chercha à observer cette loi du silence, si difficile à observer... Un jour, il se lassa de cette discipline, reprit son habit d'officier, et sortit de la Trappe sans dire adieu.

En route, il eut une querelle et fit une blessure à un homme qui l'avait insulté. Ce hasard malheureux le fit rentrer dans la religion. Il se crut obligé de se dépouiller de ses habits en faveur d'un pauvre, et ce fut alors qu'épris des doctrines de saint Paul, il fonda à Rouen une communauté ou séminaire, qu'il dirigea sous le nom de le Mort. Ce nom symbolisait pour lui l'oubli des douleurs de la vie et le désir du repos éternel.

Cependant, il parfait dans sa classe avec une grande facilité, ce qui provenait peut-être d'une longue abstinence de paroles, éprouvée à la Trappe : de sorte que les Jésuites voulurent l'attirer parmi eux ; mais il craignit alors que cela ne le mît "trop en rapport avec le monde".

II. Le for l'évêque

Tels sont les antécédents qui, à Sens, auraient fait déjà quelque tort à l'abbé comte de Bucquoy, si le hasard ne l'eût fait confondre avec l'abbé de la Bourlie, fortement compromis dans les révoltes des Cévennes.

Ce qui aggravait surtout la position de l'abbé de Bucquoy, c'est que dans sa voiture on avait trouvé "des livres qui ne traitaient que de révolutions, un masque et quantité de petits bonnets", et de plus encore des tablettes toutes chiffrées.

Interrogé sur ces objets, il se justifia, et son affaire prenait un assez bon train, lorsque ennuyé du séjour de la prison, il eut l'idée de s'évader en mettant dans son parti les trente faux-saulniers qui se trouvaient avec lui dans la prison de Sens, ainsi que certains particuliers arrêtés pour divers motifs assez légers, et que l'on voulait forcer à s'engager dans le régiment du comte de Tonnerre. C'était alors une sorte de presse qui s'exerçait sur les grands chemins pour fournir des soldats aux guerres de Louis XIV.

Ces projets d'évasion ne réussirent pas, et l'abbé de Bucquoy fut convaincu d'avoir engagé la fille du concierge à en faciliter les moyens. A deux heures après minuit on entra dans sa chambre, on lui mit fort

civilement les fers aux mains et aux pieds, puis on le fourra dans une chaise, escortée d'une douzaine d'archers.

A Montereau, il invita les archers à dîner avec lui, et, bien qu'ils fissent une grande surveillance, il parvint à se débarrasser de certains papiers compromettants. Ces archers ne firent pas grande attention à ce détail ; mais en badinant, le soir, au souper, ils lui dirent qu'ils le défiaient bien de s'échapper.

On le mit au lit, en l'enchaînant par un pied à l'une des colonnes. Les archers se couchèrent dans la chambre d'entrée. L'abbé de Bucquoy, lorsqu'il les jugea suffisamment endormis, parvint à soulever le ciel du lit et fit passer sa chaîne par le haut de la colonne, où on l'avait attaché. Puis il cherchait à gagner la fenêtre, lorsqu'un des gardes, dont il avait heurté les souliers, s'éveilla en sursaut et cria à l'aide.

On le lia plus étroitement, il fut amené à Paris par le coche de Sens, à l'hôtel de la Clef d'Argent, rue de la Mortellerie. N'ayant pas de rancune, il donna encore à goûter aux archers.

Parfaitement surveillé, à cet endroit, il fut conduit par deux hoquetons, au For l'Evêque, qui était situé sur le quai du Louvre.

Au For l'Evêque, l'abbé de Bucquoy resta huit jours sans être interrogé. Il avait la liberté de se promener dans le préau, et réfléchissait au moyen qu'on pourrait prendre pour s'évader.

Il avait remarqué en entrant que la façade du For l'Evêque présentait une série de fenêtres grillées étagées jusqu'aux combles, et que les grilles formaient naturellement des échelles, sauf les solutions de continuité dues aux intervalles des étages.

Après son interrogatoire, dans lequel il prouva qu'il était non pas l'abbé de la Bourlie ; mais l'abbé de Bucquoy : et qu'ayant mis quelque imprudence dans ses conversations, "il était néanmoins en état de se faire appuyer par des gens considérables", on le surveilla moins et on lui permit de se promener dans les corridors de la prison.

Comme il avait encore quelques louis, le geôlier lui permettait le soir d'aller respirer l'air dans les combles, ce qu'il disait indispensable à sa santé. Dans la journée, il s'amusait à tresser des cordes avec la toile de ses draps et de ses serviettes, et il parvint enfin, sous prétexte de rêverie, à se faire oublier le soir dans le plus haut corridor de la prison

La porte d'un grenier à forcer, la mansarde à ouvrir, ce n'était rien. Lorsqu'il jeta les yeux sur le quai, il fut effrayé, aux clartés de la lune, de cette quantité de branches garnies de pointes, de chevaux de frise et autres ingrédients qui, dit-il, "formaient un spectacle des plus affreux... car on croyait voir une forêt toute hérissée de fer".

Cependant, au milieu de la nuit, lorsqu'il n'entendit plus le bruit de la ville ni le passage des patrouilles, l'abbé de Bucquoy, s'aidant des cordes qu'il avait tordues, parvint, en dépit des pointes hérissées sur les grilles, à gagner le quai, qui correspondait à un vaste emplacement qu'on appelait alors la Vallée de Misère.

III. Autres évasions

Nous n'avons pas donné plus haut tous les détails de l'évasion de l'abbé de Bucquoy du For l'Evêque, de peur d'interrompre le principal récit. Quand il eut imaginé de s'échapper par une lucarne des combles, il trouva une difficulté dans la porte cadénassée qui fermait le cabinet où il fallait entrer d'abord. Les outils lui

manquaient ; il eut alors l'idée de brûler la porte. Le concierge lui avait permis de faire sa cuisine dans sa chambre et lui avait vendu des oeufs....., du charbon et un briquet.

C'est avec ces moyens qu'il put mettre le feu à la porte du cabinet, ne voulant y faire qu'une ouverture par laquelle il pût passer. Les flammes allant trop haut et risquant d'incendier le toit, il trouva à propos un pot à eau pour les éteindre, mais il faillit être asphyxié par la fumée et brûla une partie de ses vêtements.

Il était bon d'expliquer ceci pour faire comprendre ce qui lui arriva après qu'il eut pris pied sur le quai du Louvre. Sa descente à travers les grilles hérissées de fer et les chevaux de frise avait ajouté maints accrocs aux brûlures de ses vêtements. De sorte que plusieurs marchands qui, au point du jour, ouvraient leurs boutiques, s'aperçurent bien de son désordre. Mais personne ne souffla mot ; seulement, quelques polissons le suivirent en faisant des huées. Une grosse pluie qui survint les dispersa.

L'abbé, grâce à cette diversion qui retenait en outre les sentinelles dans leur guérite, prit par la rue des Bourdonnais, gagna le quartier Saint-Eustache et arriva enfin près de la halle, où il trouva un cabaret ouvert.

L'état de ses vêtements, auquel il n'avait pas encore fait grande attention, lui attira des railleries ; il ne répondit rien, paya l'hôte et chercha un asile sûr. Il n'eût pas fait bon pour lui de se rendre chez sa tante, la comtesse douairière de Bucquoy ; mais il se souvint de la demeure d'une parente d'un de ses domestiques qui logeait à l'Enfant-Jésus, près des Madelonnettes.

L'abbé arriva de bonne heure chez cette femme et lui dit qu'il venait de province et que, passant par la forêt de Bondy, des voleurs l'avaient mis dans cet état. Elle le garda toute la journée et lui fit à manger. Vers le soir, il s'aperçut d'un certain air de soupçon qui lui fit penser à chercher un asile plus sûr... Il s'était rencontré déjà avec quelques-uns de ces beaux esprits du Marais qui fréquentaient l'hôtel de Ninon de Lenclos, alors âgée de près de quatre-vingts ans, et qui faisait encore des passions, en dépit des lettres de Mme de Sévigné. Les hôtels du Marais étaient le dernier asile de l'opposition bourgeoise et parlementaire. Quelques personnes de la noblesse, derniers débris de la Fronde, se faisaient voir parfois dans ces vieilles maisons, dont les hôtels déserts regrettaient encore les jours où les conseillers de la grande chambre et des Tournelles traversaient la foule en robe rouge, salués et applaudis comme des sénateurs romains du parti populaire.

Il y avait un petit établissement dans l'île Saint-Louis, qu'on appelait le café Laurent. Là se réunissaient les modernes épicuriens qui, sous le voile du scepticisme et de la gaîté, cachaient les débris d'une opposition sourde et patiente, comme Harmodius et Aristogiton cachaient leurs épées sous des roses.

Et ce n'était pas peu de chose alors que ces pointes philosophiques aiguisées par les disciples de Descartes et de Gassendi. Ce parti était fortement surveillé ; mais grâce à la protection de quelques grands seigneurs, tels que d'Orléans, Conti et Vendôme ; grâce aussi à ces formes spirituelles et galantes, qui séduisent même la police ou qui l'abusent aisément, les néo-frondeurs étaient généralement laissés en paix, seulement la cour pensait les flétrir en les appelant : la cabale.

Fontenelle, Jean-Baptiste Rousseau, Lafare, Chaulieu s'étaient montrés par moments au café Laurent. Molière y avait paru antérieurement ; Boileau était trop vieux. Les anciens habitués parlaient là de Molière, de Chapelle et de ces soupers d'Auteuil, qui avaient été le centre des premières réunions.

La plupart des habitués du café étaient encore les commensaux de cette belle Ninon, qui habitait rue des Tournelles et qui mourut à quatre-vingt-six ans, laissant une pension de deux mille livres au jeune Arouet, lequel lui avait été présenté par l'abbé de Châteauneuf, son dernier amoureux.

L'abbé de Bucquoy avait depuis longtemps quelques amis parmi les gens de la cabale. Il attendit leur sortie ; et, feignant d'être un pauvre, il s'adressa à l'un d'eux, le prit à part et lui dépeignit sa position... L'autre l'emmena chez lui, l'habilla et le cacha dans un asile sûr, d'où l'abbé put avertir sa tante et recevoir l'aide nécessaire. Du fond de sa retraite, il adressa plusieurs suppliques au Parlement, afin que son affaire y fût renvoyée. Sa tante elle-même remit des placets au roi. Mais aucune décision ne fut prise, bien que l'abbé de Bucquoy offrît de se remettre dans les prisons de la Conciergerie ; s'il pouvait être assuré que son affaire serait traitée juridiquement.

L'abbé de Bucquoy, voyant toutes ses sollicitations restées sans effet, dut se résoudre à sortir de France. Il prit la route de Champagne, déguisé en marchand forain. Malheureusement il arriva à la Fère au moment où un parti des alliés qui avait enlevé M. le Premier, s'était vu coupé du côté de Ham et forcé de se dissoudre. L'abbé fut considéré comme un des fugitifs, et bien qu'il protestât de sa qualité de marchand, on le déposa à la prison de la Fère en attendant qu'on eût reçu des renseignements de Paris... Ce coup d'oeil ingénieux, qui lui avait fait trouver les moyens de s'échapper du For l'Evêque, lui avait fait découvrir un certain tas de pierres qui pouvait servir à arriver sur la rampe du mur.

Avant d'entrer dans la cellule, il pria le concierge de lui aller chercher à boire, et, en son absence, se mit à grimper jusqu'à un bastion d'où il se précipita dans un fossé plein d'eau qui entourait la prison. Il le traversait à la nage, lorsque la femme du concierge qui l'avait aperçu par une fenêtre, mit l'alarme dans la prison, ce qui fit qu'on le ressaisit au bord et qu'on le ramena épuisé et tout couvert de boue. On prit soin cette fois de le mettre au cachot.

On avait eu de la peine à faire revenir le pauvre abbé de Bucquoy d'un long évanouissement, suite de son plongeon dans l'eau, et les paroles qu'il prononça sur la Providence qui l'avait abandonné dans son dessein, donnèrent à penser que c'était un ministre calviniste échappé des Cévennes : on l'envoya donc à Soissons, dont la prison était plus sûre que celle de la Fère.

Soissons est une ville très intéressante pour qui la voit en liberté. La prison était alors située entre l'évêché et l'église Saint-Jean ; elle s'adossait, du côté du nord, aux fortifications de la ville.

L'abbé de Bucquoy fut mis dans une tour avec un Anglais fait prisonnier dans l'expédition de Ham. Le porte-cléf qui faisait leur cuisine, permettait à l'abbé, qui toujours feignait d'être malade, comme il avait fait au For l'Evêque, de prendre l'air le soir au sommet de la tour où il était enfermé. Cet homme avait un accent bourguignon, que l'abbé reconnut pour l'avoir entendu près de Sens.

Un soir, ce porte-cléf lui dit : "Monsieur l'abbé, il fera beau ce soir sur le donjon à voir les étoiles." L'abbé le regarda, mais ne vit qu'une figure indifférente. Sur le donjon, il faisait du brouillard.

L'abbé redescendit et trouva ouverte la porte du mur de ronde. Une sentinelle le parcourait à pas égaux. Il se retirait, lorsque le soldat, passant près de lui, dit à voix basse : "L'abbé... il fait bien beau ce soir... Promenez-vous ici un peu : qui est-ce qui vous apercevrait dans le brouillard ? "

L'abbé de Bucquoy ne vit là que la complaisance d'un brave militaire qui suspend la consigne en faveur d'un pauvre prisonnier.

Au bout de la terrasse, il sentit une corde, et sa main en la soulevant trouva un crochet et des noeuds. La sentinelle avait le dos tourné, l'abbé, qui savait tous les exercices, descendit en s'aidant de la sellette à la manière des peintres en bâtiment.

Il se trouva dans le fossé, qui était à sec et plein d'herbes. Le mur du dehors était trop haut pour qu'il pût songer à remonter. Seulement, en cherchant quelque point dégradé qui permît l'ascension, il se trouva près d'une ouverture d'égout dont les gravois semés çà et là, et les pierres fraîchement taillées indiquaient qu'on était en train de le réparer.

Un inconnu leva la tête tout à coup par l'ouverture du puisard, et dit à voix basse :

- Est–ce que c'est vous, l'abbé ?
- Pourquoi ?
- C'est qu'il fait beau ce soir ici ; mais il fait meilleur là–dessous.

L'abbé comprit ce qu'on voulait lui dire et se mit à descendre par une échelle dans ce réduit assez fétide. L'homme le conduisit silencieusement jusqu'à un escalier en limaçon, et lui dit : montez maintenant jusqu'à ce que vous trouviez une résistance... frappez, et l'on vous ouvrira.

L'abbé monta bien trois cents marches, puis sa tête heurta comme une trappe qui paraissait lourde, et qui ne céda pas même à la pression de ses épaules.

Un instant après il sentit qu'on la levait, et qu'on lui adressait ces mots :

- Est–ce vous, l'abbé ?
- L'abbé dit : Ma foi, oui, c'est moi ; mais vous ? ...
- L'inconnu répondit par un chut, et l'abbé se trouva sur un plancher solide, mais dans la plus profonde nuit.

IV. Le capitaine Roland

En tâtant à droite et à gauche, l'abbé de Bucquoy sentit des tables qui se prolongeaient, et ne comprit pas davantage dans quel lieu il se trouvait. Mais l'homme qui lui avait parlé fit briller bientôt une lanterne sourde qui éclaira toute la salle. L'argenterie étincelait dans les montres, et mille bijoux d'or et de pierres précieuses ruisselaient sur les tables..., qui décidément était des comptoirs... Il n'y avait plus à s'y tromper. On se trouvait dans une boutique d'orfèvre.

L'abbé réfléchit un instant, puis il se dit en voyant la mine de l'homme qui tenait la lanterne sourde : "Il est évident que c'est un voleur ; quelle que soit son intention à mon égard, ma conscience m'oblige à réveiller le marchand que l'on va dévaliser."

En effet, un second individu était sorti de dessous l'autre comptoir et faisait rafler des effets les plus précieux. L'abbé cria : "Au secours ! à l'aide ! au voleur !" En vain lui mit–on la main sur la bouche en le menaçant. Au bruit qu'il fit, un homme effaré, en chemise, arriva du fond, une chandelle à la main.

- On vous vole, Monsieur, s'écria l'abbé !
 - Au voleur ! à la garde ! cria à son tour le marchand.
 - Vous tairez–vous ? dit l'homme à la lanterne sourde en montrant un pistolet.
- Le marchand ne dit plus rien ; mais l'abbé se mit à frapper violemment à la porte extérieure en continuant ses cris.

Un pas cadencé se faisait entendre au dehors. C'était évidemment une patrouille ; les deux voleurs se cachèrent de nouveau sous les comptoirs. Un bruit de crosses de fusil se fit entendre sur le pas de la porte.

"Ouvrez, au nom du roi, dit une voix rude."

Le marchand alla chercher ses clefs et ouvrit la porte. La patrouille entra.

- Qu'est–ce qui se passe ici ? dit le sergent.
- On me vole, s'écria le joaillier ; ils sont cachés sous les comptoirs...

– Monsieur le sergent, dit l'abbé de Bucquoy, des gens que je ne connais pas et dont je ne puis comprendre les intentions m'ont, par un accord secret, fait échapper de la prison de Soissons. Je me suis aperçu que ces gens étaient des malfaiteurs, et, étant moi-même un honnête homme, je ne puis consentir à me faire leur complice... Je sais que la Bastille m'attend ; arrêtez–moi... et reconduisez–moi en prison.

Le sergent, qui était un homme d'une forte stature, se tourna du côté de ses soldats et dit : "Commencez par vous saisir du joaillier, et appliquez–lui la poire d'angoisse afin qu'il se taise. Ensuite, faites–en autant pour l'abbé..., car il m'étourdit."

La poire d'angoisse était une sorte de bâillon dont le centre était composé d'une poche de cuir remplie de son, qu'on pouvait mâcher à loisir sans pouvoir rendre au dehors aucune articulation sensible.

L'abbé de Bucquoy, réduit au silence par le bâillon et la poire d'angoisse, ne comprenait pas que l'orfèvre volé eût reçu le même traitement. Sa surprise augmenta en voyant que les soldats de la patrouille aidaient les deux voleurs à dévaliser la boutique. Quelques termes d'argot échangés entre eux le mirent enfin au courant. La patrouille était une fausse patrouille.

Le sergent, de taille herculéenne, fut reconnu par l'abbé pour ce même chef de faux–saulniers avec lequel il avait causé déjà à Morchandgy, près Sens, et qu'on appelait là le capitaine.

Les paquets étaient faits lorsqu'une grande rumeur, mêlée de coups de fusil, se fit entendre au dehors. – "Chargeons tout, dit le capitaine."

On enleva lestement les ballots, et l'abbé lui-même, qui était fortement lié, se trouva sur le dos d'un des voleurs. Ils sortirent tous par la porte de la boutique qui donnait sur la rue de l'Intendance.

La lueur d'un grand incendie se faisait voir du côté de la porte de Compiègne... Au point opposé l'on se battait. La petite troupe força la porte du jardin de l'évêché, et s'y rencontra, à travers les arbres, avec un grand nombre d'autres gens chargés de ballots, qui entrèrent dans la ville pendant que les autres, en échangeant çà et là des signes de reconnaissance, descendaient le rempart à l'aide d'échelles et gravissaient ensuite la contrescarpe dégradée sur ce point. Il fallait ensuite passer l'Aisne pour atteindre les hauteurs de Cuffy et la limite des forêts.

On a supposé depuis que les gens qui avaient tenté de faire échapper l'abbé de Bucquoy de la prison de Soissons, étaient un parti de ces mêmes faux–saulniers, qu'il avait rencontrés en Bourgogne, et à qui il avait offert de se mettre à leur tête... Un seigneur riche, aventureux et puissant comme lui par ses relations en France et au dehors, était bien ce qu'il leur fallait.

Quant au capitaine Roland, ancien chef de partisans des Cévennes, il s'était échappé par les pays de l'Est après la capitulation de Cavalier. Pendant que ce chef, qui avait obtenu son pardon au prix du sang de ses frères, paraissait à Versailles comme un chef de tribus vaincues, Roland, aidé par les bandes de faux–saulniers, – mélangées comme on sait de protestants, de déserteurs et de paysans réduits à la misère, – tentait de gagner le Nord pour s'y réfugier au besoin. En attendant, ses gens faisaient du faux–saulnage, aidés en secret par la population et les soldats mal payés des troupes royales. – On mettait le feu à une maison, toute la ville se portait là. Pendant ce temps, les faux–saulniers, nombreux et bien armés, faisaient entrer des sacs de sel par quelque rempart mal surveillé. Puis au besoin ils se battaient en fuyant et se rejetaient dans les bois. Voici

encore ce que nous avons appris par d'autres récits du temps.

A l'époque où les protestants quittaient la France sans avoir le temps de mettre ordre à leurs affaires, des bijoux d'un grand prix avaient été déposés chez ce marchand, qui faisait un peu d'usure, et il avait prêté sur ces nantissements quelques sommes très inférieures à leur valeur. Depuis, des personnes envoyées par les réfugiés étaient venues réclamer leurs bijoux en payant ce qui était dû. L'orfèvre avait trouvé fort simple de s'acquitter en dénonçant les réclamants à la justice. De là le motif de l'expédition à laquelle concourait le capitaine Roland.

Les faux-saulniers, qui avaient tenté de faire évader le comte abbé de Bucquoy, trouvèrent le chemin barré au delà de l'Aisne. On en prit un grand nombre, qui furent pendus ou rompus vifs, selon leur rang. L'histoire ne parle plus du capitaine Roland, – et l'abbé de Bucquoy, plus fortement soupçonné que jamais, prit le chemin de la Bastille.

Lorsqu'on le descendit de sa chaise, il eut le temps de jeter un coup d'oeil à droite et à gauche, "soit sur le pont-levis, soit sur la contrescarpe... mais on ne le laissa pas rêver longtemps à cela", car il fut bien vite conduit à la tour dite de la Bretignière.

V. L'enfer des vivants

Il y avait huit tours à la Bastille, dont chacune avait son nom et se composait de six étages éclairés chacun d'une seule fenêtre. Une grille au dehors, une grille au dedans laissaient voir seulement, de la salle, une chambre carrée, formée par l'épaisseur du mur, et du fond de laquelle on pouvait puiser l'air respirable.

L'abbé avait été placé dans la tour de la Bretignière.

Les autres s'appelaient tour de la Bretaudière, de la Comté, du Puits, du Trésor, du Coin, de la Liberté. La huitième s'appelait la tour de la Chapelle. On n'en sortait généralement que pour mourir, à moins qu'on n'y descendît obscurément dans ces oubliettes fameuses dont les traces furent retrouvées à l'époque de la démolition.

L'abbé de Bucquoy resta pendant quelques jours dans les salles basses de la tour de la Bretignière, ce qui prouvait que son affaire paraissait grave, car autrement les prisonniers étaient mieux traités d'abord. Son premier interrogatoire, auquel présida d'Argenson, détruisit la pensée qu'il fût absolument le complice des faux-saulniers de Soissons. De plus, il s'appuya des hautes relations qu'avait sa famille ; de sorte que le gouverneur Bernaville lui fit une visite et l'invita à déjeuner, ce qui était d'usage, à l'arrivée, pour les prisonniers d'un certain rang.

On mit l'abbé de Bucquoy dans une chambre plus élevée et plus aérée où se trouvaient d'autres prisonniers. C'était à la tour du Coin : lieu privilégié placé sous la surveillance d'un porte-clefs nommé Ru, qui passait pour un homme plein de douceur et d'attentions pour les prisonniers.

En entrant dans la salle commune, l'abbé fut frappé d'étonnement, en regardant les murs peints à fresque, d'y trouver une image du Christ singulièrement défigurée.

On avait dessiné des cornes rouges sur sa tête, et sur sa poitrine était une large inscription qui portait ce mot : Mystère.

Une inscription charbonnée se lisait au-dessous : "La grande Babylone, mère des impudicités et des abominations de la terre."

Il est évident que cette inscription avait été formulée par un protestant précédemment captif dans ce lieu. Mais personne depuis ne l'avait effacée.

Sur la cheminée on distinguait une peinture ovale, représentant la figure de Louis XIV. Une autre main de prisonnier avait inscrit autour de sa tête : "Crachoir", et l'on distinguait à peine les traits du souverain effacés par mille outrages.

L'abbé de Bucquoy dit au porte-clefs : "Ru, pourquoi permet-on ici de pareilles dégradations sur des images respectées ?" Le porte-clefs se prit à rire et répondit : "Que s'il fallait châtier les crimes des prisonniers, il faudrait rompre et brûler tout le jour, et qu'il valait mieux que des gens d'esprit vissent à quel point l'exagération d'idées ne pouvait porter des fanatiques."

Les habitants de cette tour jouissaient d'une liberté relative ; ils pouvaient, à certaines heures, se promener dans le jardin du gouverneur, situé dans un des bastions de la forteresse et planté de tilleuls, avec des jeux de boules et des tables où ceux qui avaient de l'argent pouvaient jouer aux cartes et consommer des rafraîchissements. Le gouverneur Bernaville cédait à un cuisinier, moyennant un droit, les bénéfices de cette exploitation.

L'abbé de Bucquoy, qu'on était assuré cette fois de retenir et qui avait fait agir des amis puissants, se trouvait faire partie de ce cercle favorisé. On lui avait fait passer de l'or, ce qui n'est jamais mal reçu dans une prison, et il était parvenu, en perdant quelques louis aux cartes, à se faire un ami de Corbé, le neveu du précédent gouverneur (M. de Saint-Mars), qui conservait encore une haute position sous Bernaville.

Il n'est pas indifférent, peut-être, de dépeindre ce dernier d'après la description physique qu'en a donnée un des prisonniers de la Bastille, plus tard réfugié en Hollande.

"Il a deux yeux verts enfoncés sous deux sourcils épais, et qui semblent de là lancer le regard du basilic. Son front est ridé comme une écorce d'arbre sur laquelle quelque muphti a gravé l'Alcoran... C'est sur son teint que l'envie cueille ses soucis les plus jaunes. La maigreur semble avoir travaillé sur son visage à faire le portrait de la lésine. Ses joues plissées comme des bourses à jetons ressemblent aux giffles d'un singe... son poil est d'un roux alezan brûlé.

Quand il était chevalier de la mandille (laquais), il portait ses cheveux plats frisés comme des chandelles. Il a renoncé à cette coquetterie.

Quoiqu'il parle rarement, il doit bien s'écouter parler, car il a la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Pourtant, elle ne s'ouvre que pour prononcer des arrêts monosyllabiques, exécutés ponctuellement par les satellites qu'il a su se créer..."

Bernaville avait réellement fait partie de la maison du maréchal Bellefonds, et porté la mandille, c'est-à-dire la livrée ; mais, à la mort du maréchal, il avait su se mettre dans les bonnes grâces de sa veuve, dont les enfants étaient encore jeunes, et c'est par sa haute protection qu'il avait obtenu la direction des chasses de Vincennes, ce qui impliquait une foule de profits, et l'intendance des pavillons et rendez-vous de chasse, où les gens de la cour faisaient de grosses dépenses. Ceci explique le terme de mépris dont on se servait envers lui en l'appelant gargottier... C'était, disait-on encore, – dans les libres conversations des prisonniers, – un laquais qui, à force de monter derrière les carrosses, s'était avisé de se planter dedans... Mais nous ne pouvons nous prononcer encore avant d'avoir apprécié les actes dudit Bernaville, et il serait injuste de s'en tenir aux récits exagérés des prisonniers.

Quant au nommé Corbé, son assesseur, voici encore son portrait, tracé d'une main qui sent un peu l'école de Cyrano :

"Il avait un petit habit gris de ras de Nîmes si pelé, qu'il faisait peur aux voleurs en leur montrant la corde ; une méchante culotte bleue, tout usée, rapiécée par les genoux ; un chapeau déteint, ombragé d'un vieux plumet noir tout plumé, et une perruque qui rougissait d'être si antique. Sa mine basse, encore au-dessous de son équipage, l'aurait plutôt fait prendre pour un pousseu que pour un officier."

L'abbé de Bucquoy, jouant au piquet avec Renneville, l'un des prisonniers, sous un berceau en treillage, lui dit : "Mais on est très bien ici, et, avec la perspective d'en sortir prochainement, qui voudrait tenter de s'en échapper ? "

- La chose serait impossible, dit Renneville... Mais, quant à juger du traitement que l'on reçoit dans ce château, attendez encore.
- Ne vous y trouvez-vous pas bien ?
- Très bien pour le moment... J'en suis revenu à la lune de miel, où vous êtes encore...
- Comment vous a-t-on mis ici ?
- Bien simplement ; comme beaucoup d'autres... Je ne sais pourquoi.
- Mais vous avez bien fait quelque chose pour entrer à la Bastille ?
- Un madrigal.
- Dites-le-moi... Je vous en donnerai franchement mon avis.
- C'est que ce madrigal est suivi d'un autre, parodié sur les mêmes rimes, et qui m'a été attribué à tort...
- C'est plus grave.

En ce moment-là, Corbé passa d'un air souriant, en disant : "Ah ! vous parlez encore de votre madrigal, M. de Renneville... Mais ce n'est rien : il est charmant.

- Il est cause qu'on me retient ici, dit Renneville.
- Et vous plaignez-vous du traitement ?
- Le moyen ? quand on a affaire à d'honnêtes gens !

Corbé satisfait, alla vers une autre table avec son implacable sourire... on lui offrait des rafraîchissements qu'il ne voulait jamais accepter. De temps en temps il lançait des regards aux fenêtres de la prison, où l'on pouvait entrevoir les formes vagues des prisonnières, et il paraissait trouver que rien n'était plus charmant que l'intérieur de cette prison d'Etat.

- Et comment, dit l'abbé de Bucquoy à Renneville, en faisant les cartes, était construit ce madrigal ?

- Dans les règles du genre. Je l'avais adressé à M. le marquis de Torcy afin qu'il le fît voir au roi. Il faisait allusion à la puissance réunie de l'Espagne et de la France combattant les alliés... et se rapportait en même temps aux principes du jeu de piquet.

Ici Renneville récita son madrigal, qui se terminait par ces mots, adressés aux alliés du Nord :

- "Combattant l'Espagne et la France,
Vous trouverez capot... Quinte et Quatorze en main ! "
- Cela voulait dire Philippe V (quinte) et Louis XIV.
- C'est bien innocent ! ... dit l'abbé de Bucquoy.

– Mais non, répondit Renneville ; cette chute en octave et en alexandrin a été admirée de tout le monde. Mais des malveillants ont parodié ces vers en faveur des ennemis, et voici leur version :

Nous ferons un repic... et l'Espagne et la France
Se trouveront capot... Quinte et Quatorze en main.

Or, monsieur le comte, comment est-il possible que j'aie écrit moi-même la contre-partie de mon madrigal... et encore, en ne conservant pas la mesure de l'avant-dernier vers ?

– Cela me paraît invraisemblable, dit l'abbé, je m'en assure, étant moi-même un poète aussi.

– Eh bien, M. de Torcy m'a envoyé à la Bastille sur un si petit soupçon... Cependant, j'étais appuyé par M. de Chamillard, auquel j'ai dédié des livres, et qui n'a cessé de me faire des offres de service.

– Quoi ! dit l'abbé, pensif, un madrigal peut conduire un homme à la Bastille ?

– Un madrigal ? ... Mais un distique seulement peut en ouvrir les portes. Nous avons ici un jeune homme... dont les cheveux commencent à blanchir, il est vrai... qui pour un distique latin, s'est vu retenir longtemps aux îles Sainte-Marguerite : ensuite lorsque M. de Saint-Mars, qui avait gardé Fouquet et Lauzun, fut nommé gouverneur ici, il l'amena avec lui pour le faire changer d'air. Ce jeune homme, ou, si vous voulez, cet homme, avait été un des meilleurs élèves des jésuites.

– Et ils ne l'ont pas soutenu ?

– Voici ce qui est arrivé. Les jésuites avaient inscrit sur leur maison de Paris un distique latin, en l'honneur du Christ. Voulant plus tard s'assurer l'appui de la cour contre les attaques de certains robins ou cabalistes assez puissants, ils se résolurent à donner une grande représentation de tragédie avec choeurs, dans le genre de celles qu'autrefois on donnait à Saint-Cyr. Le roi et Mme de Maintenon accueillirent avec bienveillance leur invitation. Tout, dans cette fête, était conçu de manière à leur rappeler leur jeunesse. Faute de jeunes filles, que ne pouvait fournir la maison, on avait fait habiller en femmes les plus jeunes élèves, et les choeurs et ballets étaient exécutés par les sujets de l'Opéra. Le succès fut tel, que le roi, ébloui, charmé, permit aux révérends pères d'inscrire son nom sur la porte de leur maison. Elle portait cette inscription : Collegium Claro montanum societatis Jesu ; on remplaça ces mots par ceux-ci : Collegium Ludovici magni. – Le jeune homme dont nous parlons inscrivit sur le mur un distique dans lequel il fit remarquer que le nom de Jésus avait été remplacé par celui de Louis le Grand... C'est ce crime qu'il expie encore ici.

– Mais, dit l'abbé de Bucquoy, il nous est impossible de nous plaindre beaucoup des rigueurs de cette prison d'Etat. J'ai souffert un peu dans le cachot... mais maintenant, sous cette tonnelle, appréciant la chaleur d'un vin de Bourgogne assez généreux, je me sens disposé à prendre patience.

– Je prends patience depuis quatre ans, dit Renneville ; et, si je vous racontais ce qui m'est arrivé...

– Je veux savoir ce qu'on a pu faire contre un homme coupable d'un madrigal.

– Je ne me plaindrais de rien si je n'avais laissé mon épouse en Hollande... Mais passons. Arrêté à Versailles, je fus conduit en chaise à Paris. En passant devant la Samaritaine, je tirai ma montre et je constatai par la comparaison qu'il était huit heures du matin. L'exempt me dit : votre montre va bien. Cet homme ne manquait pas d'une certaine instruction : "Il est fâcheux, me dit-il, que je me sois vu forcé de vous arrêter, et cela est entièrement contre mon inclination... Mais il fallait remplir les derniers devoirs de la place que j'occupais avant de devenir ce que je suis dès à présent, c'est-à-dire écuyer de la duchesse de Lude. Je m'appelle De Bourbon... Mon emploi d'exempt cesse à dater d'aujourd'hui, et désormais réclamez-vous de moi en cas de besoin..." Cet exempt me parut un honnête homme, et passant au bas du pont Neuf, je lui offris à boire, ainsi qu'aux trois hoquetons qui nous accompagnaient et qui portaient sur leur cotte d'armes la représentation d'une masse hérissée de pointes avec cette devise : monstrorum terror. Je ne pus m'empêcher de dire, pendant que je buvais avec eux : "Vous êtes la terreur... et je suis le monstre !" Ils se prirent à rire et nous arrivâmes tous à la Bastille, en belle humeur.

Le gouverneur me reçut dans une chambre tendue de damas jaune avec une crépine d'argent assez propre... Il me donna la main et m'invita à déjeuner... Sa main était froide, ce qui me donna un mauvais augure... Corbé, son neveu, arriva en papillonnant, et me parla de ses prouesses en Hollande... et des succès qu'il avait eus plus tard dans les courses de taureaux à Madrid, où les dames, admirant sa bravoure, lui jetaient des oeufs remplis d'eau de senteur. Le déjeuner fini, le gouverneur me dit : "Usez de moi comme vous voudrez", et il ajouta parlant à son neveu : "Il faut conduire notre nouvel hôte au pavillon des princes."

– Vous étiez en grande estime près du gouverneur... dit en soupirant l'abbé de Bucquoy.

– Le pavillon des princes, vous pouvez le voir d'ici... c'est au rez-de-chaussée. Les fenêtres sont garnies de contre-vents verts. Seulement, il y a cinq portes à traverser pour arriver à la chambre. Je l'ai trouvée triste, quoiqu'il y eût une paillasse sur le lit, un matelas, et autour de l'alcôve une pente en brocatelle assez fraîche ; plus encore, trois fauteuils recouverts en bougran.

– Je ne suis pas si bien logé ! dit l'abbé de Bucquoy.

– Aussi je ne me plaignais que de manquer de serviettes et de draps, lorsque je vis arriver le porte-clés Ru avec du linge, des couvertures, des vases, des chandeliers et tout ce qu'il fallait pour que je pusse m'établir honnêtement dans ce pavillon.

Le soir était venu. On m'envoya encore deux garçons de la cantine guidés par Corbé, qui m'apportaient le dîner.

Il se composait : d'une soupe aux pois verts garnie de laitues et bien mitonnée, avec un quartier de volaille au-dessus, une tranche de boeuf, un godiveau et une langue de mouton... Pour le dessert, un biscuit et des pommes de reinette... Vin de Bourgogne.

– Mais je me contenterais de cet ordinaire, dit l'abbé.

– Corbé me salua et me dit : "Payez-vous votre nourriture, ou en serez-vous redevable au roi ? " Je répondis que je paierais.

N'ayant pas grand-faim après le déjeuner que m'avait offert le gouverneur, j'avais prié Corbé de s'asseoir et de m'aider à tirer parti du plat ; mais il me répondit qu'il n'avait pas faim, et ne voulut même pas accepter un verre de Bourgogne.

– C'est son usage ! dit l'abbé de Bucquoy.

Une cloche avertit les prisonniers qu'il fallait rentrer dans leurs chambres.

– Savez-vous, dit Renneville en rentrant à l'abbé de Bucquoy, que ce Corbé est un homme à femmes.

– Comment, ce monstre !

– Un séducteur... un peu pressant seulement envers les dames prisonnières... Nous avons eu hier une scène fort désagréable dans notre escalier. On entendait un bruit énorme dans les cachots qui sont à la base de la tour. Ce bruit finit par s'apaiser...

Nous vîmes remonter le porte-clés Ru avec ses culottes teintes de sang. Il nous dit : je viens de sauver cette pauvre Irlandaise, à laquelle M. Corbé voulait plaire... Il l'avait envoyée au cachot, sur le refus quelle avait fait de recevoir ses visites ; et, comme elle refusa, là encore, de le recevoir, on résolut de la placer à un étage inférieur.

Elle résista, lorsqu'on voulut l'y conduire, et les gens qui l'emportèrent la traînèrent si maladroitement que sa tête rebondissait sur les marches des escaliers... J'ai été taché de son sang. On l'avait prise dans son lit à demi nue... et Corbé, qui dirigeait cette expédition, ne lui fit pas grâce d'une seule de ces tortures.

– Est-elle morte ? dit l'abbé de Bucquoy.

– Elle s'est étranglée cette nuit.

VI. La tour du Coin

La société était assez choisie au troisième étage de la tour du Coin. C'était là qu'on plaçait les favoris du gouverneur. Il y avait, outre Renneville et l'abbé, un gentilhomme allemand nommé le baron de Peken, arrêté pour avoir dit "que le roi ne voyait qu'au travers des lunettes de Mme Maintenon" ; puis un nommé de Falourdet, compromis dans une affaire relative à des titres faux de noblesse ; ensuite un ancien soldat nommé Jacob le Berthon, accusé d'avoir chanté des chansons grivoises où le nom de la maîtresse du roi n'était pas respecté.

Renneville le plaignait beaucoup d'être détenu pour un si petit sujet et disait que la Maintenon aurait dû suivre l'exemple de la reine Catherine de Médicis, qui, ouvrant un jour sa fenêtre du Louvre, vit au bord de la Seine des soldats qui faisaient rôtir une oie, et en charmaient l'attente en répétant une chanson dirigée contre elle-même. Elle se borna à leur crier : "Pourquoi dites-vous du mal de cette pauvre reine Catherine, qui ne vous en fait aucun ? C'est pourtant grâce à son argent que vous rôtissez cette oie ! " Le roi de Navarre, qui était en ce moment près d'elle, voulait descendre pour châtier ces bêtises, et elle lui dit : "Restez ici ; cela se passe trop au-dessous de nous."

Il y avait encore là un abbé italien nommé Papasaredo.

Quand on apporta le souper, Corbé, selon l'usage, accompagna le service, et demanda si quelqu'un avait à se plaindre. "Je me plains, s'écria l'abbé Papasaredo, de ce que la compagnie devient trop nombreuse, et s'est accrue d'un second abbé... J'aimerais mieux des femmes ; et il n'en manque pas ici que l'on peut faire venir.

– C'est entièrement contre les règlements, dit Corbé.

– Allons, mon petit Corbé, mettez-moi en cellule avec une prisonnière...

Corbé haussa les épaules.

– Voyons, donnez–moi la Marton, la Fleury, la Bondy ou la Dubois, enfin un de vos restes... Pourquoi pas même cette jolie Marguerite Filandrier, la marchande de cheveux du cloître Sainte–Opportune, que nous entendons d'ici chanter toute la journée.

– Est–ce là le discours que doit tenir un prêtre ? dit Corbé... J'en appelle à ces messieurs ! Quant à la Filandrier, nous l'avons mise au cachot pour avoir adressé la parole à un officier de garde.

– Oh ! dit l'abbé Papasaredo, il y a quelque autre raison aussi... Vous aurez voulu la punir d'avoir parlé à cet officier... Vous êtes cruel dans vos jalousies, Corbé !

– Mais non, dit Corbé, flatté du reste de cette observation. Cette fille a la manie d'élever des oiseaux et de les instruire. On lui avait permis de conserver quelques pierrots. Sa fenêtre donne sur le jardin. Un de ses oiseaux s'échappe et se voit saisi par un chat. Elle crie alors à cet officier : "Oh ! sauvez mon oiseau ! C'est le plus joli, celui qui danse le rigodon ! " L'officier a eu la faiblesse de courir après le chat, et n'a pu même sauver l'oiseau ; il est aux arrêts et elle au cachot, voilà tout.

Corbé tourna sur ses talons et sortit, échappant aux invectives sardoniques de l'abbé italien. Il était du reste, de belle humeur, parce que l'un des prisonniers lui avait donné une bague à chaton de saphir, et que l'abbé de Bucquoy, mécontent de son ordinaire, y renonçait pour faire venir ses repas du dehors. M. de Falourdet raconta là–dessus qu'il avait vu son sort adouci par les mêmes moyens. Toutefois, l'écot était cher et le service médiocre ; on lui comptait du vin à six sous pour du vin de Champagne d'une livre, et le reste était à l'avenant.

Il avait dit alors à Corbé : "Je paierai double, mais je veux du meilleur." Corbé avait répondu : "Vous parlez bien, les fournisseurs nous trompent... Je m'occuperai moi–même du choix des vins et des victuailles."

Depuis ce temps, en effet, tout était de bonne qualité et de premier choix.

L'entretien s'anima après le départ de Corbé ; seul, le baron de Peken restait pensif devant son assiette, avec une colère concentrée qui finit par s'abattre sur le porte–clés Ru.

– Sapperment ! dit le baron, pourquoi n'ai–je devant moi qu'une bouteille d'un demi–setier, tandis que le nouveau a une bouteille entière ?

– Parce que, dit Ru, vous êtes à cinq livres, tandis que M. le comte de Bucquoy a la pistole.

– Comment ! on ne peut pas avoir un ordinaire d'une bouteille avec cinq livres ? s'écria le baron. Faites revenir cet infâme sous gargottier de Corbé, et demandez–lui si un honnête homme peut se contenter à dîner d'un demi–setier de mauvais vin ! Si je vois reparaître cette bouteille, je vous la casserai sur la tête !

– Monsieur le baron, dit Ru, calmez–vous, et gardez–vous de désirer le retour de M. Corbé qui vous ferait mettre immédiatement au cachot... Or, c'est son intérêt, car la nourriture d'un prisonnier au cachot ne représente qu'un sou par jour, le logement n'étant pas compté parce que c'est le roi qui le fournit... Quant à l'économie sur la nourriture, elle entre dans la poche de M. Corbé pour un tiers, et pour le reste dans celle de M. Bernaville !

Ru, comme on le voit, était un homme conciliant, les prisonniers ne lui reprochaient que de faire disparaître quelquefois certains accessoires du service, notamment les petits pâtés, dont il était friand. – Il avait pour lui la desserte, ce qui eût dû le rendre plus modéré à cet égard.

Renneville et l'abbé de Bucquoy déclarèrent qu'ils buvaient très peu de vin et en versèrent au baron de Peken, qui finit par dîner tranquillement. Renneville raconta les ennuis qu'il avait subis dans une chambre isolée, où un emportement du même genre l'avait fait reléguer, et l'invention piquante qu'il avait eue pour correspondre avec des prisonniers placés au-dessus et au-dessous de lui.

C'était un alphabet des plus simples qu'il avait créé, et qui consistait à frapper, avec un bâton de chaise, en comptant un coup pour a, deux coups pour b... ainsi de suite. Les voisins finissaient par comprendre et répondaient de la même manière, seulement c'était long. Voici comment, par exemple, on rendait le mot Monsieur :

M(13 coups), o (15), n (14), s (19), i (9), e (5), u (21), r (18).

Il avait pu ainsi connaître les noms de tous ses compagnons de la même tour, à l'exception de celui d'un abbé qui n'avait jamais voulu se faire connaître.

En prison, l'on ne parle que de prison, ou des moyens d'en tromper les douleurs. De Falourdet raconta comment il était parvenu à communiquer avec un prisonnier de ses amis, d'une façon non moins ingénieuse que celle de l'alphabet inventé par Renneville. Il avait été logé dans une de ces chambres supérieures des tours qu'on appelait calottes, et qui avaient l'inconvénient d'être aussi chaudes en été que froides en hiver. Par exemple, on y jouissait d'une belle vue. Avant d'être séparé de son ami, M. de la Baldonnière (retenu à la Bastille pour avoir trouvé le secret de faire de l'or et ne l'avoir pas voulu communiquer aux ministres), il avait appris que ce dernier demeurait au rez-de-chaussée de la même tour, donnant sur le petit jardin pratiqué dans un bastion. Il s'était fabriqué des plumes avec des os de pigeon, de l'encre avec du noir de fumée délayé, et il écrivait des lettres qu'il jetait par sa fenêtre et qui tombaient au pied de la tour, à l'aide du poids d'une petite pierre.

La Baldonnière, de son côté, avait dressé une chienne du gouverneur qui se promenait souvent dans le jardin, à lui rapporter aux grilles de sa fenêtre les papiers qui pouvaient s'y trouver. En lui jetant d'abord, roulés, des débris de son déjeuner, il s'était fait de cet animal une connaissance utile... Alors il l'envoyait chercher les petits paquets que lui jetait Falourdet et qu'elle lui rapportait fidèlement. On finit par s'apercevoir de ce manège. La correspondance des deux amis fut saisie, et ils reçurent un certain nombre de coups de nerfs de boeuf administrés par des soldats. Falourdet, comme le plus coupable, fut mis ensuite dans un cachot où se trouvait un mort qu'on ne vint chercher que le troisième jour. Plus tard, ayant reçu de l'argent, il rentra dans les bonnes grâces du gouverneur.

Lorsqu'il demeurait encore dans la calotte, il avait aussi trouvé un moyen de correspondre avec sa femme, qui avait loué une chambre dans les premières maisons du faubourg Saint-Antoine. Il écrivait des lettres très grosses sur une planche avec du charbon, qu'il plaçait derrière sa fenêtre ; puis il parvenait, en les effaçant successivement et en en formant d'autres, à faire parvenir des phrases entières au dehors.

Un des assistants raconta là-dessus qu'il avait trouvé un système supérieur encore en dressant des pigeonneaux attrapés au sommet des tours, et en leur attachant sous les ailes des lettres qu'ils allaient porter à des maisons au dehors.

Tels étaient les principaux entretiens des prisonniers de cette tour du Coin, où avaient séjourné précédemment Marie de Mancini, nièce de Mazarin, – qui créa, comme on sait, l'Académie des humoristes, – et plus tard la célèbre Mme Guyon, qui ne fit que passer à la Bastille, mais dont le confesseur y habitait encore à quatre-vingts ans, à l'époque où s'y trouvait l'abbé de Bucquoy, notre héros, lequel ne s'occupait guère, comme ses compagnons, à chercher des moyens de correspondance. Ne voyant pas son affaire prendre une meilleure tournure, il songeait même franchement à une évasion. Lorsqu'il eut assez médité son plan, il

sonda ses voisins qui, dès l'abord, jugèrent la chose impossible ; mais l'esprit ingénieux de l'abbé résolvait peu à peu toutes les difficultés. Falourdet déclara que ses moyens proposés avaient beaucoup d'apparence de pouvoir réussir, mais qu'il fallait de l'argent pour endormir la surveillance de Ru et de Corbé.

Sur quoi l'abbé de Bucquoy tira, on ne sait d'où, de l'or et des pierreries, ce qui donna à penser que l'entreprise devenait possible. Il fut résolu que l'on fabriquerait des cordes avec une portion des draps, et des crampons avec le fer qui maintenait les X des lits de sangle et quelques clous tirés de la cheminée.

La besogne avançait, lorsque Corbé entra tout à coup avec des soldats, et se déclara instruit de tout. Un des prisonniers avait trahi ses compagnons... C'était l'abbé italien Papasaredo. Il avait eu l'espoir d'obtenir sa grâce au moyen de cette trahison ; il n'eut que l'avantage d'être mieux traité pendant quelque temps.

Tous les autres furent mis au cachot ; l'abbé de Bucquoy à l'étage le plus profond.

VII. Autres projets

Il est inutile de dire que l'abbé comte de Bucquoy se plaisait peu dans son cachot. Après quelques jours de pénitence, il eut recours à un moyen qui lui avait déjà réussi en d'autres occasions : ce fut de faire le malade. Le porte-clefs qui le servait fut effrayé de son état, qui se partageait entre une sorte d'exaltation fiévreuse et un abattement qui le prenait ensuite et qui le faisait ressembler à un mort ; il contrefit même cette situation au point que les médecins de la Bastille eurent peine à lui faire donner quelques signes de vie, et déclarèrent que son mal dégénérait en paralysie. A dater de cette consultation, il feignit d'être pris de la moitié du corps et ne bougeait que d'un côté.

Corbé vint le voir, et lui dit :

- On va vous transporter ailleurs. Mais vous voyez ce qu'ont amené vos desseins d'évasion.
- D'évasion ! s'écria l'abbé. Mais qui pourrait espérer de se tirer de la Bastille ? Cela est-il arrivé déjà ?

– Jamais ! Hugues Aubriot, qui avait fait terminer cette forteresse et qui y fut plus tard enfermé, n'en sortit que par suite d'une révolution faite par les maillotins. C'est le seul qui en soit sorti contre le vouloir du gouvernement.

– Mon Dieu ! dit l'abbé, sans la maladie qui m'a frappé, je ne me plaindrais de rien..., sinon des crapauds qui laissent leur bave sur mon visage quand ils passent sur moi pendant mon sommeil.

– Vous voyez ce qu'on gagne à la rébellion.

– D'un autre côté, je me fais une consolation en instruisant les rats auxquels je livre le pain du roi, que ma maladie m'empêche de manger... Vous allez voir comme ils sont intelligents.

Et il appela :

– "Moricaud ? "

Un rat sortit d'une fente de pierres et se présenta près du lit de l'abbé...

Corbé ne put s'empêcher de rire aux éclats, et dit :

– On va vous mettre dans un lieu plus convenable.

– Je voudrais bien, dit l'abbé, me trouver de nouveau avec le baron de Peken. J'avais entrepris la conversion de ce luthérien, et, mon esprit se tournant vers les choses saintes à cause de la maladie dont Dieu

m'a frappé, je serais heureux d'accomplir cette oeuvre.

Corbé donna des ordres, et l'abbé se vit transporté à une chambre du second étage dans la tour de la Bretaudière, où le baron de Peken se trouvait depuis quelques jours en compagnie d'un Irlandais.

L'abbé continua à faire le paralytique, même devant ses compagnons, car ce qui était arrivé à la tour du Coin l'avait instruit du danger de trop de franchise. L'Allemand vivait en mauvaise intelligence avec l'Irlandais. Ce compagnon ne tarda pas à déplaire aussi à l'abbé. Mais le baron de Peken, plus irritable, insulta l'Irlandais de telle sorte qu'un duel fut résolu.

On sépara une paire de ciseaux, dont les deux parties, bien aiguisées, furent adaptées à des bâtons et le duel commença dans les règles. L'abbé de Bucquoy, qui croyait d'abord que ce ne serait qu'une plaisanterie, voyant l'affaire s'engager chaudement et le sang couler, se mit à frapper contre la porte, ce qui était le moyen de faire venir le porte-clefs.

Interrogé sur cette affaire, il donna tort à l'Irlandais, qui fut mis à part, et resta seul avec le baron. Alors, il lui fit confidence d'un projet d'évasion mieux conçu que l'autre et qui consistait à trouer une muraille communiquant à un lieu assez fétide, mais d'où, par une longue percée, on descendait naturellement dans les fossés du côté de la rue Saint-Antoine.

Ils se mirent à travailler tous deux avec ardeur, et le mur était déjà entièrement troué... Malheureusement, le baron de Peken était vantard et indiscret. Il avait trouvé le moyen de communiquer par des trous faits à la cheminée avec des prisonniers placés dans la chambre supérieure. Chacun des deux reclus montait à son tour dans la cheminée et s'entretenait d'assez loin avec ces amis inconnus.

Le baron, en causant, leur parla de l'espoir qu'il avait de s'échapper avec son ami, et, soit par jalousie, soit par le désir de se faire gracier, un nommé Joyeuse, fils d'un magistrat de Cologne, qui faisait partie de cette chambrée, dénonça le projet à Corbé, qui en instruisit le gouverneur.

Bernaville fit venir l'abbé de Bucquoy, qui se fit porter à bras en qualité de paralytique et attaqua gaiement la position. Il prétendit que le baron de Peken, ayant bu quelques verres de vin de trop, s'était avisé de faire mille contes ridicules à ce Joyeuse, qui n'était véritablement qu'un nigaud, et qu'il serait malheureux que pour une si sottise dénonciation on le séparât lui-même du baron, dont la conversion avançait beaucoup.

Le baron parla dans le même sens, et l'on ne tint plus compte de ce qu'avait dit Joyeuse. Du reste, les deux amis, avertis à temps par le porte-clefs, que l'argent dont l'abbé était toujours garni avait mis dans leurs intérêts, avaient pu réparer à temps les dégradations faites au mur, de sorte qu'on ne s'aperçut de rien.

L'abbé de Bucquoy fut remis dans une autre chambre qui faisait partie de la tour de la Liberté. Il continuait à travailler à la conversion du luthérien baron de Peken, et toutefois il n'abandonnait pas ses projets d'évasion.

Le porte-clefs l'avait beaucoup humilié en lui contant la facilité avec laquelle un nommé Du Puits avait pu s'évader de Vincennes au moyen de fausses clefs.

Ce Du Puits avait été secrétaire de M. de Chamillard, et on l'appelait la plume d'or, à cause de son adresse calligraphique. Il n'était pas moins exercé à contrefaire les clés des portes, qu'il fondait et forgeait avec les couverts d'étain qui lui étaient prêtés pour ses repas.

Avec les fausses clés qu'il s'était procurées ainsi, ce Du Puits sortait la nuit de sa chambre, et s'en allait visiter des prisonniers et même des prisonnières, dont plusieurs l'accueillirent avec autant d'étonnement que

de politesse.

Il avait fini par s'échapper de Vincennes, et par se réfugier à Lyon avec un nommé Pigeon, son camarade de chambrée. "Jamais, a dit depuis Renneville dans ses mémoires, jamais le docteur Faust n'a passé pour un si grand magicien que ce Du Puits."

Toutefois, il fut arrêté de nouveau à Lyon, où, pour se procurer de l'argent, il avait contrefait les ordonnances du roi sur les bons du Trésor.

A la Bastille, Du Puits avait eu moins de bonheur qu'à Vincennes. Il était parvenu à descendre dans un fossé où les faucheurs travaillaient tout le jour, et il avait remarqué d'avance, que ces gens se retiraient le soir par une porte souterraine qu'ils ne fermaient pas. De sorte qu'il se dirigea de ce côté ; mais il était encore jour, et un factionnaire lui tira un coup d'arquebuse, après quoi, on le ramena dans la Bastille, où après une longue maladie, on ne le vit plus marcher qu'avec une potence sous le bras.

La fin de cette histoire n'était pas rassurante. Cependant, l'abbé de Bucquoy n'abandonna pas ses projets. Il avait toujours l'attention de dépouiller les bouteilles qu'on lui servait de leur garniture d'osier, prétendant devant le porte-clefs que cela lui servait à allumer le feu le matin. Pendant toute la journée, il tressait cet osier avec le fil emprunté à une partie de ses draps, de ses serviettes et de la toile de ses matelas, ayant soin, du reste, de refaire les ourlets des uns et de recoudre les autres de manière que l'on ne pût rien soupçonner.

Le baron de Peken travaillait, de son côté, à faire des outils avec des morceaux de fer dérochés çà et là, des débris de casseroles et de clous. On aiguisait ensuite toute cette ferraille, passée au feu, aux cruches de grès qui contenaient l'eau.

Les cordes d'osier et le fil étaient les plus embarrassants. L'abbé de Bucquoy souleva quelques carreaux de la chambre et parvint à établir une cachette imperceptible pour y garder ces matériaux. Un jour seulement, à force de creuser, il fit enfoncer le plancher, dont les solives étaient pourries, de sorte qu'il tomba, avec le baron de Peken, dans la chambre inférieure, qui était habitée par un jésuite..., dont l'esprit était troublé précédemment, et que cette aventure acheva de rendre fou.

L'abbé de Bucquoy et son compagnon n'avaient reçu que de faibles contusions. Le jésuite criait si haut : "Au secours ! à l'aide !" que l'abbé l'engagea en latin, à se tenir tranquille, lui promettant de l'associer à ses projets d'évasion. Le jésuite, faible d'esprit comme il l'était, crut qu'on en voulait à sa vie, et cria encore plus fort.

Les porte-clefs arrivèrent, et l'abbé de Bucquoy, ainsi que le baron, jetèrent à leur tour les hauts cris sur leur chute, due au peu de solidité du plafond.

On les remit dans leur chambre, et ils purent à temps faire disparaître les échelles de corde cachées sous les carreaux, ainsi que la ferraille nécessaire à l'évasion ; seulement, un jour, ils virent venir un menuisier qui devait faire un guichet à la porte... L'abbé, demanda les raisons de ce travail, et on lui répondit que l'on pratiquait ce guichet pour pouvoir donner à manger au jésuite fou que l'on mettrait là. Quant à eux, ils devaient être transportés dans une chambre plus belle... Ce n'était pas là le compte des deux amis, qui étaient parvenus à scier leurs barreaux et que leurs préparatifs assuraient d'un succès prochain.

L'abbé demanda à voir le gouverneur, et lui dit qu'il se plaisait dans sa chambre, et qu'en outre, si on voulait le séparer du baron de Peken, la conversion de ce dernier deviendrait impossible, attendu qu'il n'avait confiance qu'en ses exhortations amicales... Le gouverneur fut inflexible : et l'abbé, en rentrant, avertit l'Allemand de ce qui s'était passé.

Il lui conseilla alors de feindre une grande mélancolie de quitter le logement, et de faire semblant de se tuer. Le baron fit si bien semblant, qu'au lieu de se tirer un peu de sang, il se coupa les veines du bras, de sorte que l'abbé, effrayé de voir couler tant de sang, appela au secours. Les sentinelles avertirent le corps de garde, et le gouverneur vint lui-même, manifestant beaucoup de pitié.

La raison principale de cette conduite était que, depuis quelque temps déjà, il avait reçu l'ordre de mettre le baron en liberté... Mais, pour gagner encore sur sa pension, il prolongeait le plus possible sa captivité.

Après cette aventure, l'abbé de Bucquoy fut transporté, non au cachot, mais dans un de ces étages des tours qu'on appelait calottes. Des prisonniers précédents s'étaient avisés de peindre les murs de cette chambre en y traçant des figures effrayantes, et des sentences de la Bible "propres à préparer à la mort".

D'autres prisonniers, moins religieux que politiques, avaient inscrit cette épigramme sur le mur :

Sous Fouquet, qu'on regrette encor,
L'on jouissait du siècle d'or ;
Le siècle d'argent vint ensuite,
Qui fit naître Colbert ; concevant du chagrin,
L'ignare Pelletier, par sa fade conduite,
Amena le siècle d'airain ;
Et la France, aujourd'hui sans argent et sans pain,
Au siècle de fer est réduite
Sous le vorace Pontchartrain !
Un autre, plus hardi, s'était permis de graver dans le mur ces quatre vers :
Louis doit se consoler de perdre par la guerre
Milan, Naples, Sicile, Espagne et Pays-Bas :
Avec la Maintenon, ce prince n'a-t-il pas
Le reste de toute la terre !

L'abbé ne se plaisait pas dans cette chambre octogone, voûtée en ogives, où il se trouvait seul. On lui offrit de le mettre en société avec un capucin nommé Brandebourg ; mais après avoir accepté cette compagnie, il se plaignit de ce que ce religieux avait de grands airs et voulait être traité de prince. Il demanda au gouverneur d'être mis avec quelque bon garçon protestant qu'il pût convertir. Il parla même d'un nommé Grandville, dont les prisonniers de la chambre précédente s'étaient entretenus déjà avec lui.

C'était un homme entreprenant que ce Grandville, et beaucoup moins porté à la conversion qu'aux idées de fuite dans lesquelles il s'entendait parfaitement avec l'abbé de Bucquoy.

VIII. Dernières tentatives

L'abbé et Grandville travaillaient à percer le mur, et y réussissaient en démolissant une ancienne fenêtre bouchée par la maçonnerie, lorsque tout à coup ils virent arriver deux nouveaux hôtes, dont l'un était le chevalier de Soulanges, homme sûr, que l'abbé de Bucquoy avait connu précédemment. Ils s'embrassèrent. Quant au quatrième, c'était une sorte de fou nommé Gringalet, que l'on soupçonnait d'être espion car, dans les grandes chambrées il y en avait toujours un. On parvint à lui rendre la vie si désagréable, qu'il voulut sortir, et fut remplacé par un autre.

Les quatre prisonniers, se reconnaissant pour des hommes d'honneur et de vrais frères, tinrent conseil sur les moyens de s'évader, et le plan proposé par l'abbé de Bucquoy obtint, dès l'abord, l'approbation générale.

Il s'agissait simplement de limer les grilles de la fenêtre et de descendre, la nuit, dans le fossé au moyen de cordes de fils et d'osier. L'abbé était parvenu à conserver quelques-unes de celles qu'il avait filées avec le baron de Peken, et instruisit ses compagnons à en faire d'autres, ainsi qu'à fondre des crampons.

Quant à la question de limer les barreaux, il fit voir une petite lime qu'il était parvenu à conserver et qui suffisait à tout le travail.

Seulement ses précédentes traverses l'avaient rendu méfiant, et il voulut encore que chacun s'engageât, par les serments les plus forts, à ne point trahir les autres. Il écrivit des passages de l'Evangile avec une plume de paille et de la suie délayée, et fit jurer solennellement tous ses compagnons.

Mais une difficulté s'éleva quant à l'endroit par lequel on attaquerait la contrescarpe, une fois dans le fossé.

L'abbé penchait pour la contrescarpe voisine du quartier Saint-Antoine ; d'autres étaient d'avis "de passer par la demi-lune dans le fossé qui donne hors de la porte".

Les avis furent tellement partagés, qu'il fallut nommer un président... On finit par convenir de ce point important qu'une fois dans le fossé, chacun se sauverait à sa mode.

Ce fut le cinq mai à deux heures du matin que l'évasion fut accomplie.

Il fallait, pour soutenir la corde, un crampon avancé hors de la fenêtre qui lui donnât du dégagement. On avait construit l'apparence d'une espèce de cadran solaire, maintenu par un bâton hors de la croisée, afin d'habituer les regards des sentinelles à l'appareil que l'on projetait. Il fallut encore teindre les cordes en noir de suie, et les établir sur le crampon avancé hors de la fenêtre. Comme on risquait d'être vu en passant devant l'étage inférieur, on avait eu la précaution de laisser pendre une couverture sous prétexte de la faire sécher.

L'abbé de Bucquoy descendit le premier. On était convenu qu'il surveillerait la marche du factionnaire et avertirait ses camarades au moyen d'un cordon qu'il tirerait pour indiquer le danger ou le moment favorable. Il resta plus de deux heures s'abritant dans les hautes herbes sans voir descendre personne.

Ce qui avait retenu ces pauvres gens, c'est que Grandville, à cause de son épaisseur ne pouvait passer à travers la brèche faite à la grille, que l'on essayait en vain d'élargir.

Deux des prisonniers finirent par descendre et apprirent à l'abbé de Bucquoy que Grandville s'était sacrifié dans l'intérêt de tous, disant : "qu'il valait mieux qu'un seul pérît".

L'abbé n'était inquiet que de la sentinelle ; il offrit d'aller la saisir, attendu que sa marche et son retour gênaient singulièrement le projet de franchir la contrescarpe du côté de la rue Saint-Antoine. Ses amis ne furent pas du même avis, et voulurent s'enfuir d'un autre côté en s'aidant de la hauteur des herbes qui les dérobaient aux regards.

L'abbé, qui n'abandonnait jamais une opinion, resta seul dans le même lieu, attendit que la sentinelle fût éloignée, et se mit à gravir le mur, au-delà duquel il trouva encore un autre fossé. Le fossé fut encore franchi, et il se trouva de l'autre côté sur une gouttière donnant dans la rue Saint-Antoine. Il n'eut plus qu'à descendre le long du toit d'un pavillon qui servait aux marchands bouchers.

Au moment de quitter la gouttière, il voulut voir encore ce que devenaient ses camarades ; mais il entendit un coup de fusil, ce qui lui fit penser qu'ils avaient essayé sans succès de désarmer le factionnaire.

L'abbé de Bucquoy, en sautant hors de la gouttière, s'était fendu le bras à un crochet d'étal. Mais il ne s'occupa point de cet inconvénient et descendit vite la rue Saint-Antoine, puis il gagna celle des Tournelles, traversant Paris, il arriva à la porte de la Conférence, où demeurait un de ses amis du café Laurent. On le cacha pendant quelques jours. Ensuite il ne fit pas la faute de rester dans Paris, et parvint, avec un déguisement, à gagner la Suisse par la Bourgogne. On ne dit pas qu'il s'y fût arrêté de nouveau à faire des discours aux faux saulniers.

L'évasion de l'abbé eut des suites très graves pour les prisonniers qui étaient restés à la Bastille. Jusque-là, c'était un diction populaire qu'on ne pouvait s'échapper de cette forteresse... Bernaville fut tellement troublé de cette aventure qu'il fit couper tous les arbres du jardin et des allées qui entouraient les remparts. Puis, ayant reçu avis par Corbé du moyen qu'employaient certains prisonniers pour communiquer avec le dehors, il fit tuer tous les pigeons et les corbeaux qui trouvaient asile au sommet des tours et jusqu'aux passereaux et aux rouges-gorges qui faisaient la consolation des prisonnières.

Corbé fut soupçonné de s'être laissé tromper dans sa surveillance par les cadeaux que lui faisait l'abbé de Bucquoy. De plus, sa conduite avec les prisonnières lui avait attiré déjà des reproches.

Il était devenu très amoureux de la femme d'un Irlandais nommé Odricot, enfermée à la Bastille sans que son mari même sût qu'elle existât si près de lui. Corbé et Giraut (l'aumônier) faisaient la cour à cette dame, qui devint grosse enfin... et l'on ne put savoir de qui était l'enfant.

Cependant Corbé se persuada qu'il était de lui seul, et parvint, par ses relations, à obtenir la grâce de la dame Odricot, qui était fort belle, quoique un peu rouge de cheveux. Corbé était très avare, au point qu'on lui attribuait la mort d'un ministre protestant, nommé Cardel, qu'il aurait laissé périr de faim pour hériter de quelques pièces d'argenterie que possédait ce pauvre homme. Mais la dame Odricot sut le dominer au point qu'il se ruina à lui donner un carrosse, des domestiques et tous les dehors d'une grande existence. Sur des plaintes assez fondées, on finit par le casser, et tout porte à croire qu'il finit malheureusement.

Bernaville, gorgé d'or à ce point que l'on calcula qu'il devait faire six cent mille francs de bénéfice, par an, sur les prisonniers, fut remplacé par Delaunay, seulement vers l'époque de la mort de Louis XIV. Le dernier prisonnier de considération qu'il ait reçu était ce jeune Fronsac, duc de Richelieu, que l'on avait surpris un jour caché sous le lit de la duchesse de Bourgogne, épouse de l'héritier de la couronne... Les mauvaises langues du temps remarquèrent qu'il était triste que les lauriers du duc de Bourgogne ne l'eussent pas préservé d'un tel affront. Il mourut du reste, peu de temps après, laissant à Fénelon le regret d'avoir perdu beaucoup de belles pensées et de belles phrases à l'instruire des devoirs de la royauté.

IX. Conclusion

Nous avons montré l'abbé de Bucquoy s'échappant de la Bastille, ce qui n'était pas chose facile ; il serait maintenant fastidieux de raconter ses voyages dans les pays allemands, où il se dirigea en sortant de Suisse. Le comte de Luc, auquel J.-B. Rousseau a adressé une ode célèbre, était là ambassadeur de France et s'employa à faire sa paix avec la cour. Mais il n'y put réussir, non plus que la tante de l'abbé, la douairière de Bucquoy, qui adressa au roi un placet commençant ainsi.

"La veuve du comte de Bucquoy remontre très humblement à Votre Majesté que le sieur abbé de Bucquoy, neveu du feu comte son époux, a eu le malheur d'être arrêté près de Sens pour le sieur abbé de la Bourlie, envoyé prétendu de M. de Marlborough, afin d'encourager les faux-çonniers répandus dans la

Bourgogne et dans la Champagne, et tâcher y pratiquer une espèce de rébellion."

La comtesse indiquait ensuite la fausseté de cette arrestation, et peignait les souffrances qu'avait dû subir un fidèle sujet comme le comte abbé de Bucquoy, confondu avec des révoltés et retenu d'abord dans la prison de Soissons avec les gens coupables de l'enlèvement de M. de Berringhen.

La comtesse tâche ensuite de faire valoir le courage qu'a eu son neveu de s'échapper de la Bastille, sans aucun éclat, le 5 mai, au prix de beaucoup de sueurs et de travaux... Cependant, arrivé en lieu étranger, il demande à faire valoir son innocence, protestant qu'il est un des plus zélés sujets du roi, mais, "de ces sujets à la Fénelon, qui vont droit à la vérité, où le prince trouve cette gloire qui ne doit son éclat qu'à la vertu...".

La comtesse fait encore observer "qu'il serait bon que les écrous de son neveu fussent partout rayés et biffés, à Sens, à Soissons, au For-l'Evêque et à la Bastille, et qu'il fût rétabli dans tous ses droits, honneurs, prérogatives et dignités, et qu'on lui restituât plus de six cents pistoles qui lui avaient été enlevées dans ses divers emprisonnements". Elle fait remarquer aussi que le valet de chambre et la servante de son neveu, Fournier et Louise Deputs, ont emporté deux mille écus qu'il possédait au moment de son évasion.

La douairière de Bucquoy finit par demander pour son neveu un emploi honorable, soit dans les armées du roi, soit dans l'Eglise, lui-même étant disposé également à tout ce que l'ordre voudra de lui, "et trouvant tout bon, pourvu que ce soit le bien qu'il puisse remplir"

La date est de 22 juillet 1709.
Ce placet n'obtint aucune réponse.

Lorsque l'on se trouve en Suisse, il est très facile de descendre le Rhin, soit par les bateaux ordinaires, soit par les trains de bois qui emportent souvent des villages entiers sur leurs planchers de sapin. Les branches du Rhin, canalisées, facilitent en outre l'accès des Pays-Bas.

Nous ne savons comment l'abbé de Bucquoy se rendit de Suisse en Hollande, mais il est certain qu'il parvint à s'y faire bien recevoir du grand pensionnaire Heinsius, qui comme philosophe, l'accueillit les bras ouverts.

L'abbé de Bucquoy avait tracé déjà tout un plan de république applicable à la France, qui donnait les moyens de supprimer la monarchie ! Il avait intitulé cela : "Anti-Machiavélisme, ou réflexions métaphysique sur l'autorité en général et sur le pouvoir arbitraire en particulier."

"On peut dire, observait-il dans son Mémoire, que la république n'est qu'une réforme, par occasion, de l'abus que le temps amène dans l'administration du peuple."

L'abbé de Bucquoy, par esprit de conciliation probablement, ajoute que la monarchie est de même parfois un remède violent contre les excès d'une république... "La Nature se rencontre dans ces deux gouvernements, républicain ou monarchique, mais non pas de plein gré comme dans le premier."

Il avoue que le pouvoir monarchique entre les mains d'un sage serait le plus parfait de tous, mais où trouver ce sage ? ... Partant, l'état républicain lui paraît être le moins défectueux de tous.

"L'autorité arbitraire (dans les idées de l'abbé c'est le gouvernement de Louis XIV) ne se sert que trop de Dieu, mais à quoi ? à couvrir son injustice... Elle peut surprendre la multitude, ou la jehenner de telle manière que son air muet semble applaudir ; mais on doit encore prendre garde... Il ne faut que quelques hommes d'une certaine trempe, une veine, un moment, un presque rien qui s'offre à propos, pour réveiller

dans le peuple ce qui y semble assoupi."

Quel fonds faites-vous, ajoute l'abbé, sur les athées couverts, qui, non plus que vous, ne pensent qu'à eux. N'attendez pas qu'ils s'échauffent pour vous dans l'occasion. "Ils suivront le Temps, en vous laissant dans la surprise qu'ils vous ont les premiers manqué."

Notre travail, maintenant, ne peut être que le complément d'une biographie, où nous devons seulement indiquer l'abbé de Bucquoy comme un des précurseurs de la première révolution française. L'ouvrage, dont on vient de voir l'esprit général, est suivi d'un "Extrait du Traité de l'existence de Dieu", dans lequel l'auteur cherche à démontrer, contre les philosophes matérialistes, que la matière n'est pas en possession de son existence et de son mouvement par sa propre vertu.

"Chacune des parties de la matière, dit-il, a-t-elle l'existence par elle-même ? Il y aurait donc autant d'êtres nécessaires que de parties... Cela produirait des dieux sans nombre, comme dans les imaginations des païens." Les corps n'ont, selon l'abbé, ni existence, ni mouvement par eux-mêmes... Prétendra-t-on "qu'au centre de la matière un atome pousse l'autre, et que l'ordre résulte de leur action réciproque ? " Voilà ce que l'abbé ne peut admettre sans l'intervention d'un Dieu.

"Les corps ont aussi peu par eux-mêmes le mouvement et la régularité du mouvement, que l'existence. A ce compte le hasard est-il quelque chose de tout cela ? Par là même il dépend. Subsiste-t-il par lui-même sans être rien de ce qu'on vous a dit ? Alors c'est Dieu. N'est-il ni l'un ni l'autre ? Ce n'est rien ! "

L'auteur, on le voit, lutte ici contre certaines idées cartésiennes qui préparaient déjà d'Holbach et La Mettrie ; il ne peut s'empêcher de faire encore, en finissant, une critique de la cour de Louis XIV, en disant : "O mon Dieu, on vous confesse assez de bouche ; mais qui est-ce qui vous avoue de coeur ? N'y aurait-il que vous, Seigneur, qui n'auriez aucun crédit parmi les hommes, si ce n'est comme prétexte à leur injustice ? "

Le gouvernement des Pays-Bas tint beaucoup compte des projets de l'abbé de Bucquoy ; mais il était difficile d'établir alors en France une république ; et, de plus, cela n'eût pu se faire que par le triomphe des alliés.

L'abbé n'eut donc que des succès de salon en Hollande, où il passa pour un profond métaphysicien. On l'écoutait avec faveur dans les réunions, et là il obtenait partout l'assentiment de cette France dispersée à l'étranger par les persécutions de toutes sortes, et qui se composait de catholiques hardis aussi bien que de protestants. Les deux partis s'unissaient dans la haine de celui qui se faisait adresser ces épithètes : Viro immortalis, ou fit regio divo.

A propos du placet adressé au roi par sa tante, les dames de la Haye en blâmèrent le ton. Ce n'était plus, dit-on, la mode en France de parler si haut ni si naïvement... "Il en avait coûté cher à M. de Cambray, qui pourtant s'était enveloppé dans son style..."

A l'époque de la mort de Louis XIV, l'abbé de Bucquoy écrivit ces quatre vers avec ce titre :

Son dernier rôle

(La scène est Saint-Denis)

Le voilà mis dans le cavot (sic) ;

C'est donc la fin de son histoire ;

Mais, pour épargner sa mémoire,

La flatte bien qui n'en dit mot.

Il y avait peut-être un peu d'exagération dans cette remarque de l'abbé. "Vrai roman que son règne", dit-il plus loin : "Je le veux, je le puis !" telle était sa devise.

– Qu'a-t-il fait ? Rien.

"Que ne peut-on redonner la vie à des milliers d'hommes sacrifiés à ses desseins !"

C'est à la mère du régent que le comte de Bucquoy adressait ces observations, de son refuge en Hanovre, le 3 avril 1717.

L'abbé de Bucquoy, se trouvant à Hanovre, publia des réflexions sur le décès inopiné du roi de Suède. En faisant considérer la position qu'avaient à maintenir les princes, il écrivit cette phrase : "Quel opprobre et quel reproche sur tous ceux que la Providence plaça sur le chandelier, de n'y figurer pas mieux que sous le boisseau." Il ajoutait : "L'âme d'un misérable particulier en un prince me choque étrangement."

Quant à Sa Majesté suédoise, il lui reproche d'avoir lu trop jeune Quinte-Curce... "Gardez-vous, ajoute-t-il, d'un homme qui n'a qu'un livre dans sa poche.

"Déterminé soldat partout, grenadier par excellence, c'était son humeur ; mais les lectures de Quinte-Curce l'ont perdu. De sa gloire de Nerva, réduit à fuir à Pultava, aventurier à Bender, il se fait tuer sans besoin à Fredrich-stahl ! ..."

Voilà à quels raisonnements politiques l'abbé de Bucquoy se livrait à Hanovre vers 1718. Mais en 1721 il ne se préoccupait plus que des femmes, faisant accessoirement des observations "sur la malignité du beau sexe". On trouve dans ce nouveau livre cette phrase :

"O femme ! l'extrait d'une côte ! fille de la nuit et du sommeil : Adam dormait quand Dieu te fit... S'il eût été éveillé, peut-être aurait-on eu de meilleure besogne : ou bien il aurait prié le Seigneur de rendre l'os de ses os plus souple, du moins du côté de la tête."

Adam aurait pu dire aussi à Dieu : "Laisse ma côte en repos : j'aime mieux être seul qu'en mauvaise compagnie..."

L'abbé de Bucquoy avait trouvé un grand accueil à la cour de Hanovre, où on lui donna un logement dans le palais. Seulement, il ne s'attendait pas à y trouver une dame nommée Martha, qui était la concierge et qui le fit souffrir en plusieurs occasions. Cette femme était fort avare, et tirait tout ce qu'elle pouvait de l'abbé.

Il était allé à Leipsick, et on lui avait envoyé de l'argent pendant son absence. En revenant, il n'entendit parler de rien ; mais une lettre l'avertit de ce qui lui était envoyé. Alors il se plaignit, et la concierge lui répondit que, dans son absence, elle avait employé l'argent, mais qu'elle le lui rendrait plus tard. Il se borna à lui répondre en allemand : Es ist nicht recht (Ce n'est pas bien).

Cependant, comme il s'en était plaint au mari, elle vint chez l'abbé le matin, en chemise blanche et nu-jambes avec un cotillon fort court... "Que sait-on, dit l'abbé, si ce n'était pas une Phèdre furieuse d'amour et de rage..." C'est alors qu'il courut à ses pistolets "pour y mettre de la dragée. La dame eut soin de s'échapper très vite..."

Ces dernières persécutions furent très sensibles à l'abbé de Bucquoy, qui plusieurs fois s'en plaignit à Sa Majesté britannique, de qui dépendait le gouvernement de Hanovre.

Oeuvres

On peut croire que dans ses dernières années, c'est-à-dire vers quatre-vingt-dix ans, son esprit s'affaiblissait et l'amenait à s'exagérer bien des choses.

Nous n'avons pas d'autres renseignements touchant les dernières années de l'abbé comte de Bucquoy.

Cet écrivain nous a paru remarquable, tant par ses évasions que par le mérite relatif de ses écrits. Nous ne devons pas toutefois le confondre avec un nommé Jacques de Bucquoy, dont la Bibliothèque nationale possède un livre intitulé : "Reise door de Indiën, door Jacob de Bucquoy – Harlem : Jan Bosch. – 1744."

Le comte de Bucquoy, après son évasion, resta soit en Hollande, soit en Allemagne, et n'alla pas aux Indes. Un de ses parents peut-être y fit une excursion vers cette époque.

Les confidences de Nicolas (XVIIIe siècle) Restif de la bretonne

Première partie

I. L'hôtel de Hollande

Au mois de juillet de l'année 1757, il y avait à Paris un jeune homme de vingt-cinq ans, exerçant la profession de compositeur à l'imprimerie des galeries du Louvre et connu à l'atelier du simple nom de Nicolas, car il réservait son nom de famille pour l'époque où il pourrait former un établissement, ou parvenir à quelque position distinguée. – N'allez pas croire toutefois qu'il fût ambitieux, l'amour seul occupait ses pensées, et il lui eût sacrifié même la gloire, dont il était digne peut-être, et qu'il n'obtint jamais. – Quiconque aurait à cette époque fréquenté la Comédie-Française n'eût pas manqué d'apercevoir à la première rangée du parterre une longue figure au nez aquilin, avec la peau brune et marquée de petite vérole, des yeux noirs pleins d'expression, un air d'audace tempéré par beaucoup de finesse ; un joli cavalier du reste, à la taille svelte, à la jambe élégante et nerveuse, chaussé avec soin, et rachetant par la grâce d'attitude d'un homme habitué à briller dans les bals publics ce que sa mise avait d'un peu modeste pour un spectateur du théâtre royal. C'était Nicolas l'ouvrier, consacrant presque tous les soirs au plaisir de la scène une forte partie du gain de sa journée, applaudissant avec transport les chefs-d'oeuvre du répertoire comique (il n'aimait pas la tragédie), et surtout marquant son enthousiasme aux passages débités par la belle Mlle Guéant, qui obtenait alors un grand succès dans la Pupille et dans les Dehors trompeurs.

Rien n'est plus dangereux pour les gens d'un naturel rêveur qu'un amour sérieux pour une personne de théâtre ; c'est un mensonge perpétuel, c'est le rêve d'un malade, c'est l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès que l'on veut toucher l'idole.

Il y avait un an que Nicolas admirait Mlle Guéant sous le faux jour du lustre et de la rampe, lorsqu'il lui vint à l'esprit de la voir de plus près. Il alla se planter à la sortie des acteurs, qui correspondait alors à un passage conduisant au carrefour de Bussy. La petite porte du théâtre était fort encombrée de laquais, de porteurs de chaises et de soupirants malheureux, qui, comme Nicolas, brûlaient d'un feu pudique pour telle ou telle de ces demoiselles. C'étaient généralement des courtauds de boutique, des étudiants ou des poètes honteux échappés du café Procope, où ils avaient écrit pendant l'entr'acte un madrigal ou un sonnet. Les gentilshommes, les robins, les commis des fermes et les gazetiers n'étaient pas réduits à cette extrémité. Ils pénétraient dans le théâtre, soit par faveur, soit par finance, et plus souvent accompagnaient les actrices jusque chez elles, au grand désespoir des assistants extérieurs.

C'est là que Nicolas venait s'enivrer du bonheur stérile d'admirer la taille élancée, le teint éblouissant, le pied charmant de la belle Guéant, qui d'ordinaire montait en chaise à cet endroit, et se faisait porter directement chez elle. Nicolas avait pris l'habitude de la suivre jusque-là pour la voir descendre, et jamais il n'avait remarqué qu'elle se fît accompagner d'aucun cavalier. Il poussait souvent l'enfantillage jusqu'à se promener une partie de la nuit sous les fenêtres de l'actrice, épiant le jeu des lumières, les ombres sur les rideaux, comme si cela lui importait le moins du monde, à lui, pauvre enfant du peuple, vivant d'un état manuel, et qui n'oserait jamais, certes, aspirer à celle qui défendait sa porte aux financiers et aux seigneurs.

Un soir, à sortie du théâtre, Mlle Guéant, au lieu de prendre sa chaise à porteurs, s'en alla à pied, donnant le bras à une de ses compagnes, traversa le passage, et, arrivée au bout, monta tout à coup dans une voiture qui l'attendait, et qui partit avec rapidité. Nicolas se mit à courir en la poursuivant ; les chevaux allaient si vite, qu'il ne tarda pas à être essoufflé. Dans les rues, ce n'était rien encore ; mais bientôt on gagna la longue série des quais, où nécessairement sa force allait être vaincue. Heureusement, la nuit le favorisant, il eut l'idée de s'élaner derrière la voiture, où il reprit haleine, enchanté de cette position, mais le coeur navré de jalousie. Il était évident pour lui que l'équipage se dirigeait vers quelque petite maison. La naïve pupille

qu'il venait d'admirer au théâtre convolait cette fois à des noces mystérieuses.

Et quel droit avait-il, cet insensé spectateur, tout plein encore des illusions de la soirée, de s'enquérir des actions nocturnes de la belle Guéant ? Si, au lieu de la Pupille, elle avait joué ce soir-là, les Dehors trompeurs, le sentiment éprouvé par Nicolas eût-il été le même ? C'est donc une femme idéale qu'il aimait, puisqu'il n'avait jamais songé d'ailleurs à se rapprocher d'elle ; mais le coeur humain est fait de contradictions. De ce jour, Nicolas se sentait amoureux de la femme et non plus seulement de la comédienne. Il osait pénétrer un de ses secrets, il se sentait résolu à se mêler au besoin à cette aventure, comme il arrive quelquefois que dans les rêves le sentiment de la réalité se réveille, et que l'on veut à tout prix les faire aboutir.

La voiture, après avoir traversé les ponts et s'être engagée de nouveau parmi les rues de la rive droite, s'était enfin arrêtée dans la cour d'un hôtel du quartier du Temple. Nicolas se glissa à terre sans que le concierge s'en aperçût, et se trouva un instant embarrassé de sa position. Pendant ce temps, la voix doucement timbrée de Mlle Guéant disait à sa compagne : "Descends la première, Junie."

Junie ! A ce nom, un souvenir déjà vague passa dans la tête de Nicolas : c'était le petit nom d'une demoiselle Prudhomme, danseuse à l'Opéra-Comique, qu'il avait rencontrée dans une partie de campagne. Il s'avança pour lui donner la main au moment où elle descendait de voiture. "Tiens, vous êtes aussi de la fête ?" dit-elle en le reconnaissant. Il allait répondre, quand Mlle Guéant, qui descendait à son tour, s'appuya légèrement sur son bras. L'impression fut telle que Nicolas ne put trouver un mot. En ce moment un colonel de dragons, qui venait au-devant des dames, dit en jetant les yeux sur lui : "Mademoiselle Guéant, voici un de vos plus fidèles admirateurs." Il avait en effet souvent Nicolas au spectacle, applaudissant toujours avec transport la belle comédienne. Celle-ci se tourna vers le jeune homme, et lui dit avec son plus charmant sourire et son accent le plus pénétrant : "Je suis charmée, monsieur, de vous trouver des nôtres." Nicolas fut comme effrayé d'entendre pour la première fois cette voix si connue s'adresser à lui, de voir cette statue adorée descendue de son piédestal, vivre et sourire un instant pour lui seul. Il eut seulement la présence d'esprit de répondre : "Mademoiselle, je ne suis qu'un amateur charmé de rester pour vous admirer plus longtemps."

Il y avait en lui un sentiment singulier qu'éprouvent tous ceux qui voient de près pour la première fois une femme de théâtre, c'est d'avoir à faire la connaissance d'une personne qu'ils connaissent si bien. On ne tarde pas à s'apercevoir le plus souvent que la différence est grande : la soubrette est sans esprit, la coquette est sans grâce, l'amoureuse est sans coeur, et puis la clarté qui monte de la rampe change tellement les physionomies ! Cependant Mlle Guéant triomphait de toutes ces chances fâcheuses. Nicolas restait pétrifié à la voir, avec son cou de neige et sa taille onduleuse, monter l'escalier au bras du colonel.

– Eh bien ! que faites-vous là ? dit Mlle Prudhomme ; donnez-moi votre bras et montons. – Nicolas se rassurait peu à peu. Ce jour-là, par bonheur, son linge était irréprochable, son habit de lustrine était presque neuf, le reste convenable, et d'ailleurs il voyait passer près de lui d'autres invités beaucoup plus négligés dans leur mise que lui-même.

– Où sommes-nous donc ? fit-il tout bas à Junie (Mlle Prudhomme), et, en montant l'escalier, il lui expliqua tout son embarras. Celle-ci se prit à rire aux éclats, et lui dit : "Mon ami, soyez tranquille, en fait d'hommes, il n'y a ici que des princes et des poètes, comme dit M. de Voltaire ; c'est une société mêlée... N'êtes-vous pas un peu prince ?"

– Je descends de l'empereur Pertinax, dit sérieusement Nicolas, et ma généalogie se trouve bien en règle chez mon grand-père, à Nitri, en Bourgogne.

– Eh bien ! cela suffit, dit Junie, sans trop s'arrêter la vraisemblance du fait ; je vous aurais mieux aimé poète, parce que vous auriez récité quelque chose de leste au dessert ; mais qu'importe ? un prince, cela est déjà bien, et d'ailleurs c'est moi qui vous introduis.

– Mais où sommes-nous ?

– Nous sommes, dit Junie, à l'hôtel de Hollande, où l'ambassadeur de Venise donne une fête cette nuit.

Ils entrèrent dans la salle (la même où a été depuis le billard de Beaumarchais, qui plus tard occupa cet hôtel). Nicolas, qui n'avait jamais soupé qu'aux Porcherons depuis quelques mois qu'il habitait Paris, était étourdi de la magnificence de la table où il fut convié à s'asseoir. Cependant sa figure avait un tel air de distinction, qu'il ne pouvait paraître déplacé nulle part. On s'étonnait seulement de ne pas le connaître, car il n'y avait là que des illustrations du monde et de la littérature. Les femmes étaient toutes des actrices de différents théâtres. On admirait Mlle Hus, si spirituelle, si provoquante, mais moins belle que Mlle Guéant ; Mlle Halard, alors svelte et légère ; Mlle Arnould, célèbre déjà par le rôle de Psyché dans les Fêtes de Paphos ; la jeune Rosalie Levasseur, de la Comédie-Italienne, qui s'était fait accompagner par un abbé coquet ; puis Mlle Guimard et Camargo deuxième, première danseuse au Français. Mme Favart se trouvait assise à la gauche de Nicolas. Entouré d'un tel cercle de beautés célèbres, il n'avait d'yeux que pour Mlle Guéant, placée à l'autre bout de la table auprès du colonel qui l'avait introduite, Junie lui en fit la guerre, et l'amena à lui raconter toute l'histoire de sa belle passion. "Ce n'est pas gai pour moi ! dit-elle en riant, car enfin je n'ai point d'autre cavalier que vous ; mais n'importe, vous m'amusez beaucoup."

Quand le souper fut achevé, Rosalie Levasseur, qui avait une voix délicieuse, chanta quelques vaudevilles ; Mlle Arnould dit le bel air : Pâles flambeaux ; Mlle Hus joua une scène de Molière ; Mme Favart chanta une ariette de la Servante maîtresse ; Guimard, Halard, Prudhomme et Camargo deuxième exécutèrent un pas du ballet de Médée ; Mlle Guéant rendit la scène de la lettre dans la Pupille. Ce fut alors le tour des poètes : chacun déclama ses vers ou chanta sa chanson. La nuit s'avavançait ; les auteurs les plus célèbres, les grands personnages, la gravité en un mot, venaient de partir. Le cercle devint plus intime ; Grécourt récita un de ses contes ; un auteur nommé Robbé donna lecture d'un poème dirigé contre le prince de Conti, qui lui avait fait donner vingt mille livres pour qu'il ne l'imprimât pas. Piron récita quelques strophes empreintes de cette passion d'un siècle qui ne respectait rien ; pas même l'amour. On frémissait encore de cette fougueuse poésie, quand Mme Favart, se tournant vers son voisin de droite, lui dit : "C'est à votre tour !" Nicolas hésita, d'autant plus que les yeux de la belle Guéant étaient alors fixés sur lui. Cette dernière, voulant le rassurer, ajouta avec son sourire adorable : "Nous donnerez-vous quelque chose, monsieur ? – C'est un petit prince ! s'écria Junie, il n'est bon à rien, il ne fait rien... C'est un descendant de l'empereur Per... Per..." Nicolas rougissait jusqu'aux oreilles. "Pertinax, c'est cela !" dit enfin Junie.

L'ambassadeur de Venise fronçait le sourcil ; il croyait peu aux descendants des empereurs romains, et se flattait, étant lui-même un Mocenigo inscrit au livre d'or de Venise, de connaître tous les plus grands noms de l'Europe. Nicolas sentit qu'il était perdu, s'il ne s'expliquait pas. Il se leva donc et commença l'histoire de sa généalogie ; il raconta comme quoi Helvius Pertinax, fils du successeur de Commode, avait échappé à la mort dont le menaçait Caracalla, et, réfugié dans les Apennins, avait épousé Didia Juliana, fille également persécutée de l'empereur Julianus. L'abbé coquet qui accompagnait Rosalie Levasseur, et qui avait les prétentions à la science, secoua la tête à cette allégation ; sur quoi Nicolas récita en latin très pur l'acte de mariage des deux conjoints, et cita une foule de textes. L'abbé se reconnaissant vaincu, Nicolas énuméra froidement les successeurs de Helvius et de Didia, jusqu'à Olibrius Pertinax, que l'on trouve capitaine à des chasses sous le roi Chilpéric, puis encore un nombre infini de Pertinax ayant passé par les états les plus variés : marchands, procureurs ou sergents, jusqu'au soixantième descendant de l'empereur Pertinax, nommé Nicolas Restif, ce dernier nom étant la traduction du nom latin, depuis qu'on n'employait plus que la langue française dans les actes publics.

On n'aurait guère écouté cette longue énumération, si les remarques dont Nicolas en accompagnait les principaux passages n'eussent persuadé à tout le monde que c'était là une critique des généalogies en général. Les poètes et les actrices rirent de tout leur coeur ; les grands seigneurs de la compagnie acceptèrent en gens d'esprit l'ironie apparente du morceau, et l'animation, la verve du conteur lui concilièrent tous les suffrages. L'entraînement était si grand, et Nicolas tenait si bien tous les esprits suspendus aux anecdotes dont il accompagnait les noms cités, qu'arrivé à lui-même, on lui demanda le récit de ses aventures. Il consentit à raconter l'histoire de son premier amour. Quelques invités prétentieux, qui commençaient à s'ennuyer de la faveur dont Nicolas semblait jouir auprès des dames, s'esquivèrent peu à peu, de sorte qu'il ne resta plus qu'un cercle attentif et bienveillant. Les confessions étaient alors à la mode. Celle de Nicolas fut rapide, enthousiaste, avec certains traits d'une naïve immoralité, qui charmaient alors les auditeurs vulgaires ; mais, arrivé à l'élément vraiment humain de son récit, il se montra ce qu'il était au fond, noble et sincèrement passionné ; il pénétra d'émotion cette société frivole, et dans tous ces coeurs perdus il sut réveiller une étincelle du pur amour des premiers ans. Mlle Guéant elle-même, froide autant que belle, et qui aussi passait pour sage, ne pouvait se défendre d'une vive sympathie pour ce jeune homme à l'âme si tendre et si sensible. Aux dernières scènes du récit, que Nicolas racontait d'une voix étouffée, avec des pleurs dans les yeux, elle s'écria : – Est-ce que c'est possible ? est-ce qu'on peut aimer ainsi ?

– Oui, madame, s'écria Nicolas, tout cela est vrai comme la généalogie des Pertinax... Quant à la personne que j'ai aimée, elle vous ressemblait, elle avait beaucoup du moins de vos traits et de votre sourire, et rien ne peut me consoler de sa perte sinon de vous admirer.

Alors, ce fut une tempête d'applaudissements. Quelques enthousiastes ne craignirent pas d'affirmer qu'on avait affaire à un romancier plus brillant que Prévost d'Exiles, plus tendre que d'Arnaud, plus sérieux que Crébillon fils, avec des passages d'un réalisme inconnu jusqu'alors. Et le pauvre ouvrier fut reçu de plain-pied dans cette compagnie des beaux noms, des beaux esprits et des belles impures du temps. Il ne tenait qu'à lui de faire son chemin dans le monde désormais. – Pourtant, tout ce qu'il avait dit était la vérité ; il se regardait comme descendant de l'empereur Pertinax, et il venait de raconter ses amours pour une femme qui était morte quelques mois auparavant. – Comme c'était un coeur qui ne pouvait rester vide, l'amour idéal et tout poétique conçu pour Mlle Guéant l'avait peu à peu consolé de l'autre, dont l'impression était pourtant encore bien vive.

On donne une fin bizarre à ce souper, un dénouement assez usité alors du reste dans ces sortes de médianoches. A un signal donné, les lumières s'éteignirent, et une sorte de Colin-Maillard commença dans l'obscurité ; c'était, à ce qu'on croit, le but final de la fête, du moins pour les initiés, qui n'étaient point partis avec le commun des invités. Chacun avait le droit de reconduire la dame dont il s'était saisi dans l'ombre pendant cet instant de tumulte. Les amants en titre s'arrangeaient pour se reconnaître ; mais une fois fait, même au hasard, le choix devenait sacré. Nicolas, qui ne s'y attendait pas, sentit une main qui prenait la sienne et qui l'entraîna pendant quelques pas ; alors, on lui remit une autre main douce et frémissante : c'était celle de Mlle Guéant, qui le pria de la reconduire. Pendant qu'il descendait par un escalier dérobé correspondant à la cour, il entendit Junie qui s'écria : Je me sacrifie, je vais consoler le colonel.

II. Ce que c'était que Nicolas

Trente ans plus tard, le même personnage, connu alors sous son nom patronymique de Restif, auquel il avait ajouté celui de Labretone, propriété de son père, eut occasion de retourner à l'Hôtel de Hollande, situé vieille rue du Temple, et qui appartenait alors à Beaumarchais. Les personnages de la scène précédente avaient eu diverses fortunes. L'ambassadeur de Venise, peu estimé dans le monde, traité parfois d'espion et d'escroc, avait péri, condamné par ordre du conseil des dix ; la belle Guéant était morte de la poitrine, et Nicolas l'avait pleurée longtemps, quoiqu'il n'eût pu nouer avec elle qu'une liaison passagère. – Quant à lui-même, il n'était plus le pauvre ouvrier typographe d'autrefois ; il était devenu maître dans cette

profession, qu'il alliait singulièrement à celle de littérateur et de philosophe. S'il daignait encore travailler manuellement, c'était après avoir accroché au mur près de lui son habit de velours et son épée. D'ailleurs, il ne composait que ses propres ouvrages, et telle était sa fécondité, qu'il ne se donnait plus la peine de les écrire : debout devant sa casse, le feu de l'enthousiasme dans les yeux, il assemblait lettre à lettre dans son composteur ces pages inspirées et criblées de fautes, dont tout le monde a remarqué la bizarre orthographe et les excentricités calculées. Il avait pour système d'employer dans le même volume des caractères de diverse grosseur, qu'il variait selon l'importance présumée de telle ou telle période. Le cicéro était pour la passion, pour les endroits à grand effet, la gaillarde pour le simple récit ou les observations morales, le petit romain concentrait en peu d'espace mille détails fastidieux, mais nécessaires. Quelquefois il lui plaisait d'essayer un nouveau système d'orthographe ; il en avertissait tout à coup le lecteur au moyen d'une parenthèse, puis il poursuivait son chapitre, soit en supprimant une partie des voyelles ; à la manière arabe, soit en jetant le désordre dans les consonnes, remplaçant le c par l's, l's par le t, ce dernier par le ç, etc., toujours d'après des règles qu'il développait longuement dans ses notes. Souvent, voulant marquer les longues et les brèves à la façon latine, il employait, dans le milieu des mots, soit des majuscules, soit des lettres d'un corps inférieur ; le plus souvent il accentuait singulièrement les voyelles, et abusait surtout de l'accent aigu. Cependant aucune de ces excentricités ne rebutait les innombrables lecteurs du Paysan perversi, des Contemporaines ou des Nuits de Paris ; c'était désormais le conteur à la mode, et rien ne peut donner une idée de la vogue qui s'attachait aux livraisons de ses ouvrages, publiés par demi-volumes, sinon le succès qu'ont obtenu naguère chez nous certains romans-feuilletons. C'était ce même procédé de récit haletant, coupé de dialogues à prétentions dramatiques, cet enchevêtrement d'épisodes, cette multitude de types dessinés à grands traits, de situations forcées, mais énergiques, cette recherche continuelle des moeurs les plus dépravées, des tableaux les plus licencieux que puisse offrir une grande capitale dans une époque corrompue, le tout relevé abondamment par des maximes humanitaires et philosophiques et des plans de réforme où brillait une sorte de génie désordonné, mais incontestable, qui fit qu'on appela cet auteur étrange le Jean-Jacques des balles.

C'était quelque chose ; cependant, l'homme fut meilleur peut-être que ses livres ; ses intentions étaient bonnes en dépit des écarts d'une imagination dévergondée. Il passait souvent les nuits à parcourir les rues, pénétrant dans les bouges les plus infects, dans les repaires des escrocs, soit pour observer, soit, dans sa pensée, pour empêcher le mal et faire quelque bien. Il s'imposait, dit-il, le rôle de Pierre-le-Justicier, non en vertu des devoirs de la royauté, mais de ceux de l'écrivain moraliste. Cette étrange prétention le suivait également dans ses relations du monde, où il se faisait le médiateur des querelles et des divisions de famille ou l'intermédiaire de la bienfaisance et du malheur. Il se vante aussi d'avoir, dans ses excursions nocturnes, consolé ou soulagé plus d'un misérable, arraché quelques jeunes filles à l'opprobre ou à l'outrage : ce serait de quoi lui faire pardonner bien des fautes et bien des erreurs. Restif est surtout connu comme romancier ; il a pourtant écrit quelques volumes de philosophie, de morale et même de politique ; seulement, il ne les publia pas sous son nom. La philosophie de M. Nicolas contient tout un système panthéiste, où il tente, à la manière des philosophes de cette époque, d'expliquer l'existence du monde et des hommes par une série de créations ou plutôt d'éclosions successives et spontanées ; son système a du rapport avec la cosmogonie de Fourier, lequel a pu lui faire de nombreux emprunts. En politique et en morale, Restif est tout simplement communiste. Selon lui, la propriété est la source de tout vice, de tout crime, de toute corruption ; ses plans de réforme sont longuement décrits dans les livres intitulés : l'Anthropographe, le Gynographe, le Pornographe, etc., qui prouveraient que les penseurs modernes n'ont rien inventé sur ces matières. On retrouve, du reste, les mêmes idées mises en action dans la plupart de ses romans. Le second volume des Contemporaines contient tout un système de banque d'échange pratiqué par des travailleurs et des commerçants, qui, habitant la même rue, établissent entre eux une communauté déjà phalanstérienne.

Revenons avant tout à la biographie personnelle de ce singulier esprit ; il en a semé des fragments dans une foule d'ouvrages où il s'est peint sous des noms supposés dont plus tard il a donné la clé. Dans une série de pièces et de scènes dialoguées qu'il intitule le Drame de la Vie, il a eu l'idée bizarre de représenter, comme dans une lanterne magique, les scènes principales de son existence ; cela commence aux premiers jeux de sa jeunesse, et cela se termine après les massacres du 2 septembre, qu'il déplore amèrement.

Un autre livre, le *Coeur humain dévoilé*, décrit avec minutie toutes les impressions de cette vie si laborieuse et si tourmentée. Avant Restif, cinq hommes seulement avait formé le projet hardi de se peindre, saint Augustin, Montaigne, le cardinal de Retz, Jérôme Cardan et Rousseau. Encore n'y a-t-il que les deux derniers qui aient fait le sacrifice complet de leur amour-propre ; Restif est allé plus loin peut-être. "A soixante ans, dit-il, écrasé de dettes, accablé d'infirmités, je me vois forcé de livrer mon moral pour subsister quelques jours de plus, comme l'Anglais qui vend son corps."

En lisant ce premier aveu, qui n'a pas dû être une de ses moindres souffrances, on se sent pris de pitié pour ce pauvre vieillard qui, un pied dans la tombe, vient, avec le courage et l'énergie du désespoir, exhumer les fautes de sa jeunesse, les vices de son âge mûr, et qui peut-être les exagère pour satisfaire le goût dépravé d'une époque qui avait admiré Faublas et Valmont. On a abusé depuis de ce procédé tout réaliste qui consiste à faire de l'homme lui-même une sorte de sujet anatomique ; – nous chercherons ici à en faire tourner l'enseignement vers l'étude de certains caractères, chez qui la personnalité atteint aux plus tristes illusions et provoque les plus inexplicables aveux. Nous essaierons de raconter cette existence étrange, sans aucune prévention comme sans aucune sympathie, avec les documents fournis par l'auteur lui-même, et en tirant de ses propres confessions le fait instructif des misères qui fondirent sur lui comme la punition providentielle de ses fautes. Notre époque n'est pas moins avide que le siècle passé de mémoires et de confidences ; la simplicité et la franchise sont toutefois portées moins loin aujourd'hui par les écrivains. Ce serait une comparaison instructive à faire dans tous les cas, si la vérité pouvait avoir quelque chose de l'attrait du roman.

III. Premières années

Le village de Saci, situé en Champagne, sur les confins de la Bourgogne, à cinquante lieues de Paris et trois d'Auxerre, est traversé dans toute sa longueur d'une seule rue composée de chaque côté d'une centaine de maisons. A l'une des extrémités, appelée la Porte là-haut, en traversant un ruisseau nommé la Farge, on trouve l'enclos de Labretone, dont les murs blancs se dessinent sur un horizon de bois et de collines vertes. C'est là qu'était né Nicolas Restif, dont le grand-père, homme instruit et allié à la magistrature, se croyait descendant de l'empereur Pertinax. Il est permis de croire que la généalogie qu'il avait dressée à cet effet n'était qu'un jeu d'esprit destiné à ridiculiser les prétentions de quelques gentilshommes, ses voisins, qu'il recevait à sa table. Quoi qu'il en soit, la famille des Restif était considérée dans le pays autant par son aisance que par ses relations : plusieurs de ses membres appartenaient à l'église ; on songea d'abord à lancer le jeune Nicolas dans cette carrière, mais son naturel indépendant et même un peu sauvage contraria longtemps cette idée. Il ne se plaisait qu'au milieu des bergers, dans les bois de Saci et de Nitri, partageant leur vie errante et leurs fatigues. Il avait douze ans environ, quand ce goût se trouva favorisé par une circonstance imprévue. Le berger de son père, qui s'appelait Jaquot, partit tout à coup, sans mot dire, pour le pèlerinage du mont Saint-Michel, qui était pour les jeunes gens du pays comme celui de sainte Reine pour les filles. Un garçon qui n'était pas allé au mont Saint-Michel était regardé comme un poltron. De même, il paraissait manquer quelque chose à la pudeur d'une jeune fille qui n'avait pas visité le tombeau de la belle reine Alise, la vierge des vierges. Jaquot parti, le troupeau se trouva sans gardien. Nicolas s'offrit bien vite à le remplacer. Les parents hésitaient : l'enfant était si jeune, et les loups se montraient souvent dans le voisinage ; mais enfin on manquait de monde à la ferme, le voyage de Jaquot ne devait durer que quinze jours : on nomma Nicolas berger intérimaire.

Quelle joie ! quel délire dans ce premier jour de liberté ! Le voilà qui sort à la pointe du jour du clos de Labretone, suivi des trois gros chiens Pinçard, Robillard et Friquet. Les deux plus forts moutons portaient sur leur dos les provisions de la journée avec la bouteille d'eau rougie et le pain pour les chiens. Le voilà libre, libre dans la solitude ! Il respire à pleine poitrine ; pour la première fois, il se sent vivre... Les nuages blancs qui glissent dans le ciel, la bergeronnette qui se balance sur les taupinières, les fleurettes d'automne sans feuille et sans parfum, le chant de l'oënant solitaire, si monotone et si doux, les prés verts baignés au loin par la brume, tout cela le jette dans une douce rêverie. En passant près d'un buisson où Jacquot, deux mois

auparavant, lui avait montré un nid de linotte, il pense au pauvre berger qu'il remplace et aux dangers qu'il court dans son périlleux voyage. Ses yeux se mouillent de larmes, sa tête s'exalte, et pour la première fois il se prend à rimer des vers sur l'air des pèlerins de Saint-Jacques, qu'il avait entendu chanter à des mendiants :

Jaquot est en pèlerinage – à Saint-Michel ;

Qu'il soit guidé dans son voyage – par Raphael !

Nous n'irons plus garder ensemble les blancs moutons : Jaquot va par le pont qui tremble – chercher pardons.

Voilà le premier pas fait dans une route dangereuse ; Nicolas s'est trompé sur son goût pour la solitude... Ce goût n'annonçait pas un berger, mais un poète. Malheur aux moutons, qu'il entraîne dans les endroits les plus sauvages et les moins riches en pâture ! Il aime les, ruines de la chapelle Sainte-Madeleine et y revient souvent, sous prétexte d'y cueillir des mûres sauvages ; le fait est que ce lieu lui inspire des pensées douces et mélancoliques. Ce n'était pas assez encore. Derrière le bois du Boutparc, vis-à-vis les vignes de Montgré, on rencontrait un vallon sombre bordé de grands arbres. Nicolas hésitait d'abord à s'y engager ; il se rappelait les histoires de voleurs et d'excommuniés changés en bêtes que Jaquot lui avait souvent racontées. Moins effrayées que leur gardien, les bêtes sautent dans le vallon. Il y en avait le troupeau ; les chèvres grimpent aux broussailles, les brebis broutent l'herbe, et les porcs fouillent la terre pour y trouver une espèce de carotte sauvage que les paysans nomme échavie. Nicolas les suivait pour les empêcher d'aller trop loin, lorsqu'il aperçut sous un chêne un gros sanglier noir, qui, en humeur de folâtrer, vint se mêler à la bande plus civilisée des pourceaux. Le Jeune pâtre tressaillait à la fois d'horreur et de plaisir, car la vue de cet animal augmentait l'aspect sauvage du lieu qui avait tant de charmes pour lui. Il se garda de faire un mouvement à travers les feuilles. Un instant après, un chevreuil, puis un lièvre vinrent louer plus loin sur une bande de gazon ; puis ce fut une huppe qui se percha dans un de ces gros poiriers dont les paysans appellent le fruit poire de miel. Le rêveur se croyait transporté dans le pays des fées ; tout à coup, parmi les broussailles, un loup montra son poil fauve et son nez pointu avec deux yeux qui brillaient comme des charbons... Les chiens qui arrivaient lui firent la chasse, et adieu tout ce qui complétait le tableau, chevreuil, lièvre et sanglier ! La huppe même, l'oiseau de Salomon, s'était envolée ; seulement, comme une fée bienfaisante, elle avait signalé l'arbre aux – poires de miel, si douces et si sucrées, que les abeilles les dévorent. Nicolas emplit ses poches de ce fruit délicieux, dont, à son retour, il régala ses frères et ses soeurs.

En y réfléchissant, Nicolas se dit : Ce vallon n'est à personne... je le prends, je m'en empare ; c'est mon petit royaume ! Il faut que j'y élève un monument pour qu'il me serve de titre, ainsi que cela s'est toujours fait selon la Bible que lit mon père. Pendant plusieurs jours, il travailla à dresser une pyramide. Quand elle fut terminée, il lui vint à l'esprit, toujours d'après l'inspiration de la Bible, d'y faire un sacrifice dans les règles. Un être libre comme moi, se dit-il, devant se suffire à lui-même, doit être à la fois roi, pontife, magistrat, berger, boulanger, cultivateur et chasseur. En vertu de ces titres, il se mit en quête d'une victime, et parvint à atteindre avec sa fronde un oiseau de proie de l'espèce qu'on nomme bondrée, qu'il crut avoir condamné justement comme coupable de troubler l'innocence et la sécurité des hôtes du vallon. Peut-être sa conscience eût-elle, plus tard, trouvé à redire à ce raisonnement, quand l'étude de l'harmonie universelle lui eût appris l'utilité des êtres nuisibles. Aussi n'appuyons-nous sur ces enfantillages que pour signaler la teinte mystique des premières idées du rêveur. Cependant, il fallait avoir des témoins de cet acte religieux. C'est à midi que les bêtes de trait sont conduites au pâturage après les travaux de la matinée. Nicolas attendit cette heure et appela par ses cris les bergers qui passaient au loin. Aussitôt accoururent les compagnons ordinaires de ses jeux et les jolies Marie Fouare et Madeleine Piat. – Venez, venez, disait Nicolas, je vais vous montrer mon vallon, mon poirier, et aussi mon sanglier et ma huppe. (Mais ces animaux se gardèrent bien de se rendre aux vœux du propriétaire.) Nicolas exposa à la troupe ses droits de premier occupant, constatée par sa pyramide et son autel. On les reconnut pour inviolables. Dès lors commença la cérémonie on alluma du bois sec où l'on jeta les entrailles de l'oiseau, selon le rite patriarcal ; puis Nicolas posa le corps sur un petit bûcher et improvisa une prière qui fut accompagnée de quelques versets des psaumes. Il se tenait debout, très grave et pénétré de la grandeur de son action ; ensuite, il distribua aux assistants les chairs rôties de l'oiseau dont il

mangea le premier des pénétrés de la aux assistants le premier et qui étaient détestables. Les trois chiens seuls se régalaient avec joie des reliefs de cette cuisine sacerdotale.

Qui eût pu prévoir que ce scrupuleux propriétaire deviendrait l'un des plus fervents communistes dont les doctrines aient enflammé l'époque révolutionnaire. Toutefois ses prétentions avaient trouvé des jaloux parmi les pâtres de Saci ; car le secret fut dévoilé, le sacrifice fut traité d'abominable profanation des choses saintes, et l'abbé Thomas, frère du premier lit de Nicolas, qui demeurait à quelques lieues de Saci, se rendit exprès à La Bretonne pour donner le fouet au jeune hérétique ; l'abbé motiva le fait de cette correction sur ce qu'ayant été le parrain du coupable, il répondait indirectement de ses péchés. Le pauvre homme ne se doutait pas qu'il s'était engagé bien imprudemment envers le ciel.

Nicolas avait deux frères du premier lit qu'on voyait peu dans la famille ; l'aîné était curé de Courgis ; le dernier, que nous venons d'entrevoir, l'abbé Thomas, était précepteur chez les jansénistes de Bicêtre, et venait voir sa famille pendant les vacances. Lorsqu'il repartit cette année-là, on lui confia son jeune frère, auquel il convenait d'inspirer enfin des idées sérieuses. Tous deux s'embarquèrent à Auxerre par le coche d'eau. L'abbé Thomas était un grand garçon maigre ayant le visage allongé, le teint bilieux, la peau luisante tachée de rousseurs, le nez aquilin, les sourcils noirs et fournis comme tous les Restif. Il était concentré et très vigoureux sans le paraître, d'un tempérament emporté et plein de passion, qu'il était parvenu à mater par une volonté de fer et une lutte obstinée. A peine eut-il placé Nicolas parmi les autres enfants de Bicêtre, qu'il ne s'occupa plus de lui que comme d'un étranger. Quand ce dernier se vit seul au milieu de tous ces petits curés, comme il le disait, perdu dans les longs corridors voûtés de cette prison monastique, il fut pris du mal du pays. La monotonie des exercices religieux n'était pas de nature à le distraire, et les livres de la bibliothèque, les Provinciales de Pascal, les Essais de Nicole, la Vie et les miracles du diacre Pâris, la Vie de M. Tissard et autres oeuvres jansénistes, ne lui plaisaient pas autrement. – L'écrivain toutefois se rappela plus tard avec attendrissement les leçons des jansénistes. Selon lui, Pascal, Racine et les autres port-royalistes devaient à l'éducation janséniste une sagacité, une exactitude de raisonnement, une justesse, une profondeur de détails, une pureté de diction qui ont d'autant plus étonné, que les jésuites n'avaient produit que des Annat, des Caussin, etc. C'est que les jansénistes, sérieux, réfléchis, font penser plus fortement, plus tôt et plus efficacement que les molinistes ; ils donnent du ressort par la contrariété à toutes les passions ; ils créent des logiciens qui deviennent des dévots parfaits ou des philosophes résolus. Le moliniste est plus aimable, il ne croit pas que l'homme soit obligé d'avoir toujours son Dieu devant les yeux pour trembler à chaque action, à chaque acte de volonté ; mais, moins propre à la réflexion, tolérant, superficiel, il arrive à l'indifférence plus souvent encore que l'autre n'arrive à l'impiété.

Cependant un changement se préparait dans la situation des jansénistes de Bicêtre. L'archevêque Gigot de Bellefond, qui les protégeait, étant venu à mourir, fut remplacé par Christophe de Beaumont. Celui-ci nomma un nouveau recteur qui, dès le jour de son installation, regarda de travers le maître des enfants de chœur et les gouverneurs jansénistes. Cet intrus était un homme fougueux, plein de dispositions hostiles ; il demanda à voir la bibliothèque, et fronça le sourcil en apercevant les livres de controverse que l'abbé Thomas n'avait pas cherché à cacher, se faisant gloire de ses sentiments. Le recteur s'écria que de tels livres ne devaient pas se trouver dans une bibliothèque d'enfants.

- On ne peut trop tôt connaître la vérité, répondit l'abbé Thomas.
- Simple clerc tonsuré, vous voulez nous enseigner la religion ! dit le recteur.

Le maître humilié se tut. Les élèves jouissaient de cette scène avec l'impitoyable malignité de l'enfance. De livres en livres, le recteur tomba sur le Nouveau Testament annoté par Quesnel.

– Pour celui-ci, dit-il, c'est aller contre le jugement spécial de l'Eglise ! – Et il le jeta à terre avec horreur. Le pauvre abbé Thomas le ramassa humblement et baisa la place.

– Songez–vous, dit–il, monsieur, que le texte de l'Évangile y est tout entier ?

Le recteur, plus irrité encore, voulut emporter tous les Nouveaux Testaments des élèves. L'abbé Thomas éleva alors la voix : O mon Dieu ! s'écria–t–il, on ôte la parole à vos enfants ! Cette fois, les élèves se prononcèrent pour le maître. Nicolas osa s'avancer vers le recteur et lui dit : "Je tiens de mon père, que j'en croirai' mieux que vous, que voilà le Testament de Jésus–Christ. – Ton père était un huguenot", répondit le recteur. Ce mot était alors le synonyme d'athée. La scène finit par l'intervention de deux prêtres de la maison qui s'appliquèrent à calmer les esprits ; mais l'abbé Thomas sentit qu'il fallait quitter la place. En effet, quelques jours plus tard, il fut averti que l'ordre d'expulsion des jansénistes allait être expédié. Il était prudent de le prévenir. Les élèves furent renvoyés à leurs parents, puis le maître se mit en route avec son sous–maître et Nicolas pour retourner à Saci.

IV. Jeannette Rousseau

En retournant à son village, Nicolas frémissait de joie, quand il aperçut les collines de Côte–Grêle son cœur bondit et ses larmes coulèrent en abondance. Il découvrit bientôt le Vendenjeau, la Farge, Triomfraid, le Boutparc enfin, derrière lequel était son vallon. Il voulut faire partager son enthousiasme à l'abbé Thomas, et se livra à une énumération pittoresque, à laquelle ce dernier répondit : Je conçois que tout cela est fort touchant puisque vous pleurez ; mais nous approchons de Saci, récitons sextes avant d'y entrer.

L'abbé Thomas ne se plaisait pas dans la maison paternelle. Dès le lendemain, il emmena Nicolas chez son frère aîné, curé à Courgis, pour lui enseigner le latin. Les fables de Phèdre et les églogues de Virgile ouvrirent bientôt à l'imagination du jeune homme des horizons nouveaux et charmants. Les dimanches et les fêtes, l'église se remplissait d'une foule de jeunes filles sur lesquelles il levait les yeux à la dérobée. Ce fut le jour de Pâques que son sort se décida. La grand'messe était célébrée avec diacre et sous–diacre ; les sons de l'orgue, l'odeur de l'encens, la pompe de la cérémonie, exaltaient à la fois son âme ; il se sentait dans une sorte d'ivresse. A l'offerte, on vit défiler les communicantes dans leurs plus beaux atours, puis leurs mères et leurs soeurs. Une jeune fille venait la dernière, grande, belle et modeste, le teint peu coloré, "comme pour donner plus d'éclat au rouge de la pudeur" ; elle était mise avec plus de goût que ses compagnes, son maintien, sa parure, sa beauté, son teint virginal, tout réalisait la figure idéale que toute âme jeune a rêvée. La messe finie, l'écolier sortit derrière elle. La céleste beauté marchait de ce pas harmonieux que l'on prête aux grâces antiques. Elle s'arrêta en apercevant la gouvernante du curé, Marguerite Pâris.

Cette dernière aborda la jeune fille et lui dit : – Bonjour, mademoiselle Rousseau. – Et elle l'embrassa.

– Voici déjà son nom de famille, se dit Nicolas.

– Ma chère Jeannette, ajouta Marguerite, vous êtes un ange pour la figure comme pour l'âme.

– Jeannette Rousseau ! se dit Nicolas, quel joli nom !

Et la jeune fille répondit quelques mots d'une voix douce et claire, dont le timbre était enchanteur

Depuis ce moment, Nicolas ne fut plus occupé que de Jeannette. Il la chercha des yeux tout le reste de la journée, et ne la revit qu'à l'encensement du Magnificat, quand tous ceux qui sont dans le chœur se tournent vers la nef. Le lendemain, l'impression était plus forte encore ; il se promit de se rendre digne d'elle par son application à l'étude ; de ce jour aussi, son esprit s'agrandit et s'arracha pour jamais aux frivoles préoccupations de l'enfance. Laissé seul un jour au presbytère dans la journée, parce que le curé et l'abbé Thomas étaient allés voir ensemer le champ de la cure, il lui vint une idée singulière : ce fut de chercher dans les registres de la paroisse l'extrait de baptême de Jeannette, afin de savoir au juste son âge ; lui–même avait alors quinze ans, et il jugeait que Jeannette était plus âgée. Il allait en remontant depuis 1730, et ce fut pour lui une jouissance délicieuse de lire les lignes suivantes : "Le 19 décembre 1731 est née Jeanne

Rousseau, fille légitime de Jean Rousseau et de Marguerite, etc." Nicolas répéta vingt fois cette lecture, apprenant par coeur jusqu'aux noms des témoins et des officiants, et surtout cette date du 19 décembre qui devint un jour sacré pour lui. Une seule pensée triste résulta de cette connaissance, c'est que Jeannette avait trois ans de plus que lui, et qu'elle serait mariée peut-être avant qu'il pût prétendre à elle. Instruit de la demeure des parents de Jeannette, il passait tous les jours devant la maison, située au fond d'une vallée et entourée de peupliers qu'arrosait le ruisseau de la Fontaine-Froide ; il saluait ces arbres comme des amis, et rentrait l'âme pleine d'une douce mélancolie.

Mais c'est à l'église que l'apparition revenait dans tout son charme. Nicolas avait fait une prière qu'il répétait sans cesse pour concilier sa religion et son amour : Unam petii a Domino, disait-il tout bas, et hanc requiram omnibus diebus vite meae ? (Je n'en ai demandé qu'une au Seigneur, et je la chercherai tous les jours de ma vie !) Confiant dans cette oraison, il s'était donné une jouissance, dont jamais personne n'a eu l'idée. Le sonneur était vigneron ; et son travail à l'église le dérangeait souvent de l'autre. Nicolas lui offrit de le remplacer ; il entra alors de bonne heure dans l'église, et, s'y trouvant seul, il courait à la place habituelle de Jeannette, s'y agenouillait, puis s'appuyait aux mêmes endroits qu'elle, baisait la pierre qu'avaient touchée les pieds de la jeune fille et récitait sa prière favorite.

Un jour d'été par un temps de sécheresse, ou manquait d'eau pour arroser le jardin de la cure. L'abbé Thomas dit à Nicolas et à un enfant de chœur nommé Huet : "Allez chercher de l'eau au puits de M. Rousseau." Mais il se trouva que ce puits manquait de corde. Que faire ? Huet dit aussitôt qu'il apercevait Mlle Rousseau et allait lui en demander une. Nicolas, tout tremblant, retint Huet par son habit. Lui parler, à elle ? ... Il frissonnait, non de jalousie, mais de la hardiesse de Huet. Cependant Jeannette, qui avait vu leur embarras, apportait une corde, et, pendant qu'elle aidait Huet à la placer, ses mains touchaient parfois celles de jeune garçon. Nicolas ne lui enviait pas ce bonheur, le contact de ces mains délicates eût été pour lui comme du feu. Il ne put parler ni respirer que lorsque Jeannette se fût éloigné. Cependant, il fit ensuite la réflexion qu'elle ne lui avait pas adressé le parole ainsi qu'à son compagnon, et avait même baissé les yeux en passant près de lui. Se serait-elle aperçue qu'à l'église son regard était toujours fixé sur elle ? Le fait est que, peu de temps après, une dévote nommée Mlle Drouin avertit la gouvernante du curé que Nicolas, pendant le prône, avait toujours les yeux tournés du côté de Mlle Rousseau, Marguerite le redit au jeune homme avec bonté, en assurant que plusieurs personnes avaient fait la même remarque.

V. Marguerite

Marguerite Pâris, la gouvernante du curé de Courgis, touchant à la quarantaine ; mais elle était fraîche comme une dévote et comme une femme qui avait toujours vécu au-dessus du besoin. Elle se coiffait avec goût et de la même manière que Jeannette Rousseau. Elle faisait venir ses chaussures de Paris et les choisissait à talons minces et élevés, faisant valoir la finesse de sa jambe, qui était couverte d'un bas de coton à coins bleus bien tiré. C'était le jour de l'Assomption ; il faisait chaud ; la gouvernante ; après vêpres, se déshabilla et se mit en blanc. Les enfants de chœur jouaient dans la cour, l'abbé Thomas était à l'église, Nicolas étudiait à sa petite table près d'une fenêtre ; Marguerite, dans la même chambre, épluchait une salade ; les yeux du jeune homme se détournaient de temps en temps de son travail, et il suivait les mouvements de Marguerite, tout en pensant à Jeannette. Ce qui unissait en lui ces deux idées, c'était le souvenir de la rencontre de Marguerite et de Jeannette quelque temps auparavant, au sortir de l'église.

– Soeur Marguerite, dit-il, est-ce que Mlle Jeannette Rousseau est bien riche ? Vous savez, la fille du notaire...

Marguerite fit un mouvement de surprise, quitta sa salade et vint vers Nicolas.

– Pourquoi me demandez-vous cela, mon enfant ? dit-elle.

– Parce que vous la connaissez... et mes parents seraient peut-être bien contents, si j'épousais une demoiselle riche...

La finesse de l'écolier, qui voulait concilier à la fois la prévoyance paternelle avec sa flamme platonique, n'échappa point à la gouvernante ; mais une pensée inconnue traversa tout à coup son esprit, et elle vint s'asseoir, attendrie, la poitrine gonflée de soupirs, auprès de la table de Nicolas. Alors elle lui raconta avec effusion qu'autrefois M. Rousseau, le père de Jeannette, l'avait recherchée en mariage et n'avait pu l'obtenir. – De sorte, dit-elle, que j'aime cette jolie fille, en me disant que j'aurais pu être... sa mère ! Et vous, ajouta-t-elle, mon pauvre enfant, votre amour m'intéresse à cause de cela : si j'y pouvais quelque chose, j'irais voir vos parents et les siens ; mais vous êtes trop jeune, et elle a deux ans de plus que vous...

Nicolas se mit à pleurer et se jeta au cou de Marguerite ; leurs larmes se mêlaient sans que ni l'enfant ni la femme songeassent à la nature différente de leur émotion... Marguerite revint à elle et se leva sérieuse et rouge de honte ; mais Nicolas, qui lui pressait les mains, sentit son coeur défaillir. Alors, la bonne fille, qui avait un moment voulu redevenir sévère, le prit dans ses bras, lui jeta de l'eau à la figure et lui dit, lorsqu'il reprit connaissance. – Que vous est-il arrivé ?

– Je ne sais, dit Nicolas ; en parlant de Jeannette, en vous regardant, en vous embrassant, j'ai senti le coeur me manquer... Je ne pouvais m'empêcher de contempler votre cou si blanc où tombent vos cheveux dénoués ; votre oeil mouillé de larmes m'attirait, Marguerite, comme une vipère qui regarde un oiseau ; l'oiseau sent le danger et ne peut le fuir...

– Mais si vous aimez Jeannette..., dit Marguerite d'un ton sérieux.

– Oh ! c'est vrai, je l'aime ! ... En disant ces mots, Nicolas fut pris d'une sorte de frisson et se sentit glacé. Le salut vint à sonner, et il se rendit à l'église. Là, quoi qu'il pût faire, l'aspect de Marguerite pleurant, agitée et le sein gonflé de soupirs, se représentait devant ses yeux et repoussait la chaste image de Jeannette. L'apparition de cette dernière à sa place habituelle ramena le calme dans les sens du jeune homme : jamais elle ne les avait troublés ; son pouvoir s'exerçait sur les plus nobles sentiments de l'âme, et lui donnait l'inspiration de toutes les vertus.

Marguerite n'était ni une coquette, ni une dévote hypocrite ; elle n'avait pour Nicolas qu'une bonté maternelle ; son coeur était sensible, elle avait aimé. C'est pourquoi un amour tout jeune, qui lui rappelait ses plus belles années, l'attendrissait outre mesure. Le pauvre Nicolas ignorait comme elle tout le danger qui existe dans ces confidences, dans ces effusions, où les sens participent avec moins de pureté à l'exaltation de l'âme. Un jour, en passant devant la maison de Mlle Rousseau, Nicolas l'avait vue assise sur un banc, filant près de sa mère, et son pied, suivant les mouvements du rouet, l'avait frappé par sa petitesse et sa forme. En rentrant au presbytère, il jeta un coup d'oeil dans la chambre de Marguerite et y aperçut une mule à talon mince, en maroquin vert, dont les coutures avaient conservé leur blancheur. "Que cette mule, se dit-il en soupirant, serait jolie au pied de Jeannette !" Et il l'emporta pour l'admirer à loisir.

Le lendemain matin, qui était un dimanche, Marguerite cherchait sa chaussure dans toute la maison ; Nicolas trembla qu'elle ne découvrit sa fantaisie, et, en entrant chez elle, il laissa tomber la mule dans un coffre le plus adroitement possible ; mais la gouvernante ne fut pas dupe de cette manoeuvre : elle se chaussa sans rien dire cependant. Nicolas admirait comment ce petit objet prenait si facilement la forme du pied de la gouvernante. "Avouez-moi une chose, lui dit celle-ci avec un sourire, c'est que vous aviez caché ma mule...". Nicolas rougit, mais convint de la vérité. Cette mule avait passé la nuit dans sa chambre. "Pauvre enfant ! dit-elle, je vous excuse, et je vois que vous seriez capable d'en faire autant pour Jeannette Rousseau qu'un certain Louis Denesvre en a fait pour... une autre.

– Pour qui donc, soeur Marguerite ? (C'était ainsi qu'on l'appelait au presbytère.)

Marguerite ne répondit pas. Nicolas rêva longtemps sur cette demi-confiance. Le surlendemain, la gouvernante avait affaire à la ville voisine, c'est-à-dire à Auxerre. L'âne de la cure était un roussin fort têtue, et qui, plusieurs fois déjà, avait compromis la sûreté de sa maîtresse. Nicolas plus fort que les enfants de chœur qui le guidaient ordinairement, fut choisi pour cet office. Marguerite sauta lestement sur sa monture ; elle avait un baignolet de fine mousseline sur la tête, la taille pincée par un corset à baleines souples recouvert d'un casaquin de coton blanc, un tablier à carreaux rouges, une jupe de soie gorge de pigeon, et les fameux souliers de maroquin ornés de boucles à pierres. Son sourire habituel n'excluait pas une intéressante langueur, ses yeux noirs étaient doux et brillants. A la descente de la vallée de Montaleri, qui était difficile, Nicolas la prit dans ses bras pour lui faire mettre pied à terre et la soutint jusqu'au fond de la vallée, où elle marcha quelque temps sur le gazon. Il fallut ensuite la faire remonter sur l'âne, car de ce moment le chemin était droit jusqu'à la ville. Nicolas arrangeait de temps en temps les jupes de Marguerite sur ses jambes, affermissait ses pieds dans le panier ; celle-ci souriait en le voyant toucher ses mules vertes, ce qui animait la conversation sur Jeannette ; puis l'âne faisait un faux pas, Nicolas soutenait la soeur par la taille, et cela la faisait rougir comme une rose.

– Comme vous aimez Jeannette ! dit-elle, puisque la seule pensée que mes mules vertes pourraient convenir à son pied vous préoccupe encore à présent.

– C'est vrai, dit Nicolas en retirant avec embarras ses mains du panier.

– Eh rien ! moi aussi, dit Marguerite, je ne puis m'empêcher d'aimer tendrement la fille d'un homme qui ni a été cher et qui n'a jamais eu volontairement de torts avec moi. Ainsi, je vous approuve de rechercher la main de cette jolie fille ; mais surtout ayez de la prudence et n'en dites rien à vos frères, qui ne vous aiment pas, étant enfants du premier lit... Moi, je me charge de parler à Jeannette, de la disposer pour vous, et plus tard de voir ses parents.

Nicolas se jeta sur les mains de Marguerite, et inonda de larmes ses bras délicats et beaucoup plus beaux que ceux de Jeannette, qui, comme toutes les jeunes filles, ne les avait pas encore formés. Soeur Marguerite, un peu émue et voulant mettre un terme à cette exaltation, rappela au jeune homme qu'il était temps de lire l'heure canoniale de primes. Nicolas se recueillit aussitôt et commença en qualité d'homme, la soeur disant alternativement son verset, et lui le capitule, l'oraison et tout ce qui est du ressort du célébrant, de sorte qu'ils arrivèrent innocemment à la ville.

Marguerite fit la commission du curé, puis quelques emplettes, et conduisit Nicolas pour dîner chez Mme Jeudi, qui était une marchande mercière janséniste chez laquelle elle achetait d'ordinaire quelques passementeries et dentelles d'église, et aussi des rubans et autres colifichets pour elle-même. Cette dame Jeudi avait une fille très jolie, nouvellement mariée à un jeune janséniste de Clamecy par accord d'intérêts entre les deux familles. La dévotion de la mère poursuivait les deux époux dans leurs rapports les plus simples, de sorte qu'ils ne pouvaient ni se dire un mot, ni se trouver ensemble sans sa permission. On appelait encore la jeune épouse Mlle Jeudi. Cette façon d'agir était du reste assez en usage parmi les honnêtes gens (c'est ainsi que s'appelaient entre eux les jansénistes). Il y avait de plus dans la maison une grande nièce âgée de vingt-six ans, que la mère avait établie surveillante des deux époux, et qui était autorisée, en cas d'abus, à les traiter très sévèrement. Quand Mme Jeudi était forcée de s'absenter, elle obligeait sa grande nièce à tenir un cahier de toutes les infractions aux convenances dont pouvaient se rendre coupables son gendre et sa fille. Tel était l'intérieur un peu austère de cette maison.

Nicolas, assis entre les deux jeunes personnes, jetait çà et là des regards dérobés sur la nouvelle épouse, dont le triste sort l'intéressait beaucoup, et se disait qu'à la place du mari il montrerait plus de caractère pour revendiquer ses droits ; les guimpes solennelles de la grande nièce, placée à sa gauche, le ramenaient à des idées plus sages. Cependant de la table, située dans l'arrière boutique, il avait encore la distraction de voir les passants dans la rue.

"Ah ! que les filles sont jolies à Auxerre !" s'écria-t-il tout à coup. Mme Jeudi lui jeta un regard foudroyant.

– Mais les plus jolies sont encore ici, se hâta de dire Nicolas.

Le mari baissait la tête et rougissait jusqu'aux oreilles ; ce était pourpre ; Marguerite faisait tous ses efforts pour paraître indignée, et Mlle Jeudi regardait Nicolas avec une douce compassion.

– C'est le frère du curé de Courgis ? dit sévèrement la marchande Janséniste à Marguerite.

– Oui, Madame, et de l'abbé Thomas ; mais on ne le destine pas à l'église.

– N'importe, il a les yeux hardis, et je conseillerais à ses frères de le surveiller.

Nicolas et la gouvernante repartirent d'Auxerre à quatre heures pour pouvoir être rendus à Courgis avant la nuit. Arrivés au delà de Saint-Gervais, ils dirent ensemble nones et vêpres, puis causèrent de l'intérieur de famille qu'ils venaient de voir. Marguerite ne gronda pas trop Nicolas de son observation si déplacée à table, et consentit à rire de la situation mélancolique du pauvre mari. A l'entrée du vallon de Montaleri, il y avait une place couverte de gazon, ombragée de saules et de peupliers, et traversée par une fontaine qui filtrait entre des cailloux. Les voyageurs résolurent d'y faire leur repas du soir ; Nicolas tira les provisions du panier, et mit rafraîchir la bouteille d'eau rougie dans la fontaine. Tout en goûtant, Nicolas raconta qu'il avait vu après le dîner, chez Mme Jeudi, le mari arrêter sa femme entre deux portes et l'embrasser tendrement, pendant que la mère et la grande nièce s'occupaient de la desserte. – C'est assez causer de cela ! dit Marguerite en se levant ; mais Nicolas la retint par sa robe, et fut assez fort pour la faire rasseoir.

– Eh bien ! causons encore un peu, dit Marguerite après avoir résisté vainement.

– Je veux vous montrer, dit ce dernier, comment il a embrassé sa femme.

– Ah ! monsieur Nicolas, c'est un pêché ! s'écria Marguerite, qui n'avait pu se défendre de cette surprise. Et Jeannette, que dirait-elle, si elle vous voyait ?

– Jeannette ! oh ! oui, Marguerite..., vous avez raison ; mais je ne sais pourquoi ma pensée est à elle, et c'est vous cependant qui m'agitez le coeur si fort que je ne puis respirer...

– Allons-nous-en, mon fils, dit la gouvernante avec douceur et d'un ton si digne, avec un accent si attendri, que Nicolas crut entendre sa mère. En la faisant monter sur l'âne, il ne la toucha plus qu'avec une sorte d'effroi, et ce fut alors Marguerite qui lui donna un chaste baiser sur le front.

Elle semblait réfléchir profondément, comme saisie d'une impression douloureuse et rompit enfin le silence : – Prenez garde, monsieur Nicolas, dit-elle, à cette âme brûlante qui s'épanche vers tout ce qui vous entoure ! Vous êtes enclin à pécher, comme l'était M. Polvé, mon oncle, chez qui je fus élevée. Les passions mal réprimées mènent plus loin qu'on ne pense ; dans l'âge mûr, elles se fortifient, et la vieillesse même n'en défend pas les âmes viciées ; alors, elles revêtent une brutalité qui fait horreur, même à la personne aimée. Mon oncle fut ainsi cause de tous mes malheurs, et quoiqu'il combattît de tous ses efforts l'amour coupable

qu'il avait conçu pour moi, il ne pouvait se défendre d'une jalousie stérile qui le conduisit à refuser la demande que M. Rousseau avait faite de moi. Il lui déclara qu'il ne voulait pas que je me mariasse, qu'il se proposait de me faire religieuse, et, pour être plus sûr de me rendre cette union impossible, il en arrangea lui-même une autre, de concert avec les parents de M. Rousseau, de sorte que ce dernier finit par épouser celle... qui depuis lui a donné... votre Jeannette. La retraite de M. Rousseau encouragea un autre jeune homme, M. Denesvre, à me faire sa cour ; mais j'étais si timide et si ignorante des motifs secrets de mon oncle, que je ne voulus pas décacheter une lettre qui me fut remise par M. Denesvre, de sorte que celui-ci résolut enfin de me faire demander officiellement en mariage. M. Polvé répondit que "sa nièce n'était pour le nez d'aucun habitant du pays". Alors M. Denesvre fit en sorte de me parler en secret, et ses plaintes furent si touchantes, que je consentis à l'écouter la nuit à une fenêtre basse. Une fois, mon oncle se réveilla, s'aperçut de ce qui se passait, et monta à son grenier, d'où il tira un coup de fusil sur M. Denesvre. Le malheureux ne poussa pas un cri et parvint à se traîner, tout en perdant son sang, hors de la ruelle qui communiquait à ma fenêtre. Faute de s'être fait panser... ce qui aurait pu me compromettre... il mourut quelques jours après. Il m'avait fait parvenir une lettre écrite au lit de mort... Je la garde toujours... et depuis je n'ai plus jamais songé au mariage !

Marguerite pleurait à chaudes larmes en faisant ce récit ; elle passait ses mains dans les cheveux de Nicolas et ne pouvait s'empêcher de le regarder avec attendrissement, car il lui rappelait M. Rousseau par son amour pour Jeannette, et le pauvre Denesvre par son exaltation, par ses regards ardents, par la douceur même qu'elle sentait à se voir par instant l'objet d'un trouble qui détournait de Jeannette. D'ailleurs, si ses peines d'autrefois la rendaient indulgente, la différence des âges lui donnait de la sécurité.

Il était près de neuf heures quand la gouvernante et Nicolas rentrèrent à la cure. On se coucha à dix. L'imagination du jeune homme brodait sur tout ce qu'il avait entendu, une foule de pensées incohérentes qui éloignaient le sommeil. Il couchait dans la même chambre que l'abbé Thomas, au rez-de-chaussée ; il y avait en outre les deux petits baldaquins d'Huet et Melin, les enfants de chœur. La chambre de Marguerite, située dans l'autre aile de la maison, donnait par une fenêtre basse sur le jardin. Tout à coup l'image du jeune Denesvre bravant le danger pour voir Marguerite se retrace vivement à la pensée de Nicolas. Il suppose en esprit qu'il est lui-même ce jeune homme, qu'il y a quelque chose de beau à répandre son sang pour un entretien d'amour, et, moitié éveillé, moitié soumis à une hallucination fiévreuse, il se glisse hors de son lit, puis parvient à gagner le jardin par la porte de la cuisine. Le voilà devant la fenêtre de Marguerite, qui l'avait laissée ouverte à cause de la chaleur. Elle dormait, ses longs cheveux dénoués sur ses épaules ; la lune jetait un reflet où se découpait sa figure régulière, belle et jeune comme autrefois dans ce favorable demi-jour. Nicolas fit du bruit en enjambant l'appui de la fenêtre. Marguerite rêvant murmura entre ses lèvres : "Laisse-moi, mon cher Denesvre, laisse-moi !" O moment terrible, double illusion qui peut-être aurait eu un triste lendemain ! – La mort, s'il le faut ! s'écria Nicolas en saisissant les bras étendus de la dormeuse... Il ne manquait à la péripétie que le coup de fusil de l'oncle jaloux. Une autre catastrophe en remplaça l'effet. L'abbé Thomas avait suivi Nicolas dans son escapade ; d'un pied brutal, il l'enleva en un instant à toute la poésie de la situation. Pendant ce temps, la pauvre Marguerite toute effarée croyait voir se renouveler, à vingt ans de distance et sous une autre forme, le sinistre dénouement du drame amoureux qu'elle venait de rêver. Les deux enfants de chœur, entendant du bruit, venaient compléter le tableau. L'abbé Thomas les chassa avec fureur, puis, prenant Nicolas par une oreille, il le ramena dans sa chambre, le fit habiller aussitôt, et, sans attendre le jour, se mit en route avec lui pour la maison paternelle. Le scandale fut tel qu'il se tint le lendemain un conseil de famille dans lequel on décida que Nicolas serait mis en apprentissage chez M. Parangon, imprimeur à Auxerre. Marguerite fut elle-même soupçonnée d'avoir, par son indulgence et sa coquetterie, donné lieu à la scène ni s'était passée, et on la remplaça au presbytère par une

dévote à la taille robuste qui s'appelait soeur Pilon.

Conduit par son père à Auxerre, peu de deux jours après, Nicolas alla dîner une seconde fois chez Mme Jeudi, la marchande janséniste, amie de leur famille. La tranquillité de cette maison n'avait pas été moins troublée que celle du presbytère de Courgis. La jeune marié était en pénitence et parut à table avec une grosse coiffe et des cornes de papier. Son crime était de s'être dérobée à la double surveillance de Mme Jeudi et de sa grande nièce d'une manière que rendait évidente le raccourcissement de sa jupe, et cela, sans la permission de sa mère. Le gendre avait été renvoyé à ses parents comme un libertin et un corrupteur. Mme Jeudi s'écriait à tout moment en pleurant : "Ma fille s'est souillée une seconde fois du péché originel !" Cependant, le gendre, moins timide que par le passé, plaidait pour avoir sa femme et pour toucher sa dot.

VI. L'apprentissage

L'imprimerie de M. Parangon, à Auxerre, se trouvait près du couvent des Cordeliers. Les presses étaient au rez-de-chaussée, les casses dans une grande salle au-dessus. Les premières fonctions qui furent confiées à Nicolas n'avaient rien d'attrayant ; il s'agissait principalement de ramasser dans les balayures les caractères tombés sous les pieds des compagnons, de les recomposer ensuite, puis de les recaser ; il fallait aussi faire les commissions de trente deux ouvriers, puiser de l'eau pour eux, et subir toutes leurs fantaisies grossières. L'amoureux de la belle Jeannette Rousseau, l'élève des jansénistes acceptait ces humiliations avec peine ; cependant son intelligence, son goût pour le travail, et surtout la connaissance qu'il avait du latin, ne tardèrent pas à le faire respecter des compositeurs. Il y avait quelques livres dans le cabinet du patron ; Nicolas, qui, les jours de fête, préférait la lecture aux parties de plaisir de ses camarades, se prit d'une grande admiration pour les romans de Mme de Villedieu. La facilité avec laquelle les amants s'écrivent dans ces sortes de compositions lui fit trouver tout naturel d'écrire une lettre d'amour à Jeannette en vers octosyllabiques ; seulement par un oubli incroyable des précautions à prendre en pareille circonstance, il se borna à jeter la lettre à la poste, de sorte qu'elle tomba sous les yeux des parents, puis fut envoyée au presbytère, où le curé, l'abbé Thomas et la soeur Pilon jetèrent des cris d'indignation. On s'applaudit d'autant plus dans la famille, d'avoir éloigné du pays un si dangereux séducteur, et l'impossibilité de retourner à Courgis après cet esclandre désola profondément le jeune amoureux.

Tout à coup, une apparition imprévue vint entièrement changer le cours de ses idées et prendre sur sa vie une influence qui en changea toute la destinée. Mme Parangon, la femme du patron, que Nicolas n'avait pas vue encore, revint d'un voyage de plusieurs semaines qu'elle avait fait à Paris. Voici le portrait que traçait d'elle plus tard l'écrivain, parvenu à l'apogée de sa vie littéraire : "Représentez-vous une belle femme, admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait également fondus la beauté, la noblesse et ce joli si piquant des Françaises qui tempère la majesté ; ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs ; des cheveux fins, cendrés et soyeux ; les sourcils arqués, fournis et paraissant noirs ; un bel oeil bleu, qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté ; un son de voix timide, pur, sonore, allant à l'âme ; la démarche voluptueuse et décente ; la main douce sans être potelée le bras parfait, et le pied le plus délicat qui jamais ait porté une jolie femme. Elle se mettait avec un goût exquis ; il semblait qu'elle donnât à la parure la plus simple ce charme vainqueur de la ceinture de Vénus auquel on ne pouvait résister. Un ton affable, engageant, était le plus doux de ses charmes ; il la faisait chérir quand la différence de sexe ne forçait pas à l'adorer."

Telle était Mme Parangon, mariée depuis peu de temps, et dont l'époux paraissait peu digne d'une si aimable compagne. Dans les premiers temps de son apprentissage, Nicolas, se trouvant seul un dimanche à garder l'atelier, avait entendu des cris de femme qui partaient du cabinet de M. Parangon. Il s'y précipita, et vit Tiennette, la servante, aux genoux du patron, qu'elle suppliait d'épargner son honneur.

"Vous êtes bien hardi, cria ce dernier, d'entrer où je suis ! Retirez-vous." L'attitude de Nicolas fut assez résolue pour faire fléchir le maître et pour donner à Tiennette le temps de s'enfuir. M. Parangon, un peu honteux au fond, chercha alors à donner le change aux soupçons trop fondés de son apprenti.

Nicolas était à son travail quand on vint annoncer : "Madame est revenue !" Il travaillait encore, le nez dans la poussière, à ramasser des lettres, des espaces et des cadratins. Il n'eut que le temps de faire sa toilette dans un seau et de descendre au rez-de-chaussée, où se pressait la foule des ouvriers. Mme Parangon, qui faisait attention à tout le monde et avait un regard, un mot obligeant pour chacun, ne tarda pas à distinguer Nicolas.

- C'est le nouvel élève ? dit elle au prote.
- Oui, madame, répondit ce dernier... Il fera quelque chose.
- Mais on ne le voit pas, dit Mme Parangon, pendant que le jeune homme, après son salut, se perdait de nouveau à la foule.
- Le mérite est modeste, observa un des ouvriers avec quelque ironie, L'apprenti reparut en rougissant.
- Monsieur Nicolas, reprit Mme Parangon, vous êtes le fils d'un ami de mon père ; méritez aussi d'être notre ami...

En ce moment, le sourire gracieux de la jeune femme vint rappeler à Nicolas un souvenir évanoui. Cette femme, il l'avait vue, autrefois, mais non pas telle qu'elle lui apparaissait maintenant ; son image se trouvait à demi noyée dans une de ces impressions vagues de l'enfance qui reviennent par instants comme le souvenir d'un rêve.

- Eh quoi ! dit Mme Parangon, vous ne reconnaissez pas la petite Colette de Vermanton ?
- Colette ? c'est toi ? ... C'est vous, madame ! balbutia Nicolas.

Les ouvriers retournaient à leurs travaux ; le jeune apprenti resta seul, rêvant à cette scène, résultat d'un hasard si simple. Cependant la dame avait passé dans une arrière salle, où sa servante l'aidait à se débarrasser de ses vêtements de voyage. Elle en sortit quelques minutes après. "Tiennette m'a dit que vous étiez un garçon très honnête... et très discret, ajouta-t-elle en faisant allusion sans doute à ce qui s'était passé dans le cabinet de M. Parangon. Voici un objet qui vous sera utile dans vos travaux.". Et elle lui donna une montre d'argent.

De ce moment, Nicolas fut très respecté dans l'atelier et dispensé des ouvrages les plus rebutants. Son goût pour l'étude, son éloignement des dissipations et de la débauche, où tombaient plusieurs de ses camarades, augmentèrent l'estime que faisait de lui Mme Parangon, qui aimait à s'entretenir avec le jeune apprenti, et l'interrogeait souvent sur ses lectures. Les romans de Mme de Villedieu, et même la Princesse de Clèves ne lui paraissaient pas d'un enseignement bien solide. – Mais je lis aussi Térence, dit Nicolas, et même j'en ai commencé une traduction. – Ah ! lisez-moi cela ! dit Mme Parangon. Il alla chercher son cahier et lut une partie de l'Adrienne. Le feu qu'il mettait dans son débit, surtout dans les passages où Pamphile exprime son amour pour la belle esclave donna l'idée à Mme Parangon de lui faire lire Zaïre, qu'elle avait vu représenter à Paris. Elle suivait des yeux le texte et indiquait de temps en temps les intonations usitées par les acteurs de la Comédie Française ; mais bientôt elle se prit à préférer tout à fait le débit naturel et simple du jeune homme elle avait appuyé son bras sur le dossier de la chaise où il était assis, et ce bras, dont il sentait la douce chaleur sur son épaule, communiquait à sa voix le timbre sonore et tremblotant de l'émotion. Une visite vint interrompre cette situation que Nicolas prolongeait avec délices. C'était Mme Minon la procureuse, parente de Mme Parangon. "Je suis encore toute attendrie, dit cette dernière ; M. Nicolas me lisait Zaïre – Il lit donc bien ? – Avec âme. – Oh ! tant mieux, s'écria Mme Minon en battant des mains... Il nous lira la Pucelle, qui est aussi de M. de Voltaire ? Ce sera bien amusant." Nicolas dans son ignorance et Mme Parangon dans son ingénuité s'associèrent à ce projet, qui, du reste, ne se réalisa pas ; il suffit à la dame d'ouvrir le livre pour en apprécier la trop grande légèreté.

Cependant la moralité de Nicolas ne devait pas tarder à recevoir une atteinte plus grave. Il se trouvait seul un soir dans la salle du rez-de-chaussée, quand il vit entrer furtivement un homme aux habits en désordre, ou plutôt à moitié vêtu, qu'il reconnut pour un des cordeliers dont le couvent était voisin de l'imprimerie. Ce personnage, qui se nommait Gaudet d'Arras, lui dit qu'il était poursuivi, qu'on l'avait attiré dans un piège, et que de plus, il ne pouvait rentrer au couvent par la porte ordinaire, attendu qu'on lui demanderait ce qu'il avait fait de sa robe. Une porte de l'imprimerie communiquait avec la cour du couvent ; c'était le moyen d'éviter tout scandale. Nicolas consentit à sauver ce pauvre moine, dont l'escapade demeura inconnue.

Quelques jours après, le cordelier repassa, vêtu de sa robe cette fois, et invita Nicolas à venir déjeuner dans sa cellule. Il lui avoua dans les moments d'épanchement qu'amenèrent les suites d'un excellent repas accompagné de vin exquis, que la vie religieuse lui était à charge depuis longtemps, d'autant qu'elle n'était pas pour lui le résultat d'un choix, mais d'une exigence de sa famille. Il était du reste en mesure de faire casser ses vœux, ce qui pouvait servir d'excuse à la légèreté de sa conduite.

Il y avait naturellement, dans l'âme indépendante de Nicolas, une profonde antipathie pour ces institutions féodales, survivant encore dans la société tolérante du XVIII^e siècle, qui contraignaient une partie des enfants des grandes familles à prononcer sans vocation des vœux austères qu'on leur permettait aisément d'enfreindre, à condition d'éviter le scandale. Nicolas ne s'était pas senti au premier abord beaucoup de sympathie pour ce moine qui avait oublié sa robe dans les blés ; mais l'idée que Gaudet d'Arras ne faisait qu'anticiper sur l'époque future de sa liberté le rendait relativement excusable. Il s'établit donc une liaison assez suivie entre Nicolas et le cordelier. Si l'on a jusqu'ici apprécié favorablement les actions du premier, on pourra reconnaître encore en lui un cœur honnête, emporté seulement par des rêveries exaltées ; quant à l'autre, c'était déjà un esprit tout en proie au matérialisme de l'époque. Sa mère lui faisait une forte pension qui lui permettait d'inviter souvent à dîner les autres moines dans sa cellule, fort gaie et donnant sur le jardin. Nicolas fut quelquefois de ces parties, où l'on buvait largement, et où l'on émettait des doctrines plus philosophiques que religieuses. L'influence de ces idées détermina plus tard les tendances de l'écrivain ; lui-même en fait souvent l'aveu.

Cette intimité dangereuse amena naturellement des confidences. Le cordelier daigna s'intéresser aux premières amours du jeune homme, tout en souriant parfois de son ingénuité. "En principe, lui dit-il, il faut éviter tout attachement romanesque. L'unique moyen de ne pas être subjugué par les femmes, c'est de les rendre dépendantes de vous. Il est bon ensuite de les traiter durement, elles vous en aiment davantage. Je me suis aperçu de votre attachement pour Mme Parangon ; prenez garde à l'adoration dont vous l'entourez. Vous êtes la souris avec laquelle elle joue, l'humble serviteur qu'elle veut conserver le plus longtemps possible dans cette position. C'est à vous de prendre le beau rôle en ôtant à la belle dame la gloire qu'elle acquerrait en vous résistant..." Nicolas ne comprenait pas une doctrine aussi hardie, il souffrait même de voir son ami profaner le sentiment pur qui l'attachait à sa patronne. – Que voulez-vous dire ? observa-t-il enfin. – Je dis qu'il faut cesser de manger votre pain à la fumée. Osez vous déclarer, et menez vivement les choses, ou bien occupez-vous d'une autre femme : celle-ci viendra à vous d'elle-même, et vous aurez à la fois deux triomphes. – Non, dit Nicolas, je n'agirai jamais ainsi ! – Je reconnais bien là, reprit Gaudet d'Arras, l'amant respectueux de Jeannette Rousseau.

Nicolas se promit de ne plus revoir le cordelier, mais déjà le poison était dans son cœur ; cette existence si douce, cette passion toute chrétienne qu'il n'aurait jamais avouée, et qui n'avait d'autre but que la pure union des âmes, cette image si chaste et si noble qu'elle ne repoussait pas même dans son cœur celle de Jeannette Rousseau, et s'en faisait accompagner comme d'une soeur chérie, toutes ces, charmantes sensations, d'un esprit de poète auquel suffisait le rêve, il allait désormais les échanger contre les ardeurs d'une passion toute matérielle. Plein des idées nouvelles qu'il avait puisées dans ses lectures philosophiques, il ne lui servait plus à rien de fuir les conseils de Gaudet d'Arras ; la solitude retentissait pour lui de ces voix railleuses et mélancoliques qui venaient des muses latines, et qui reproduisaient les sophismes qu'il venait d'entendre.

"Une femme est comme une ombre : suivez-la, elle fuit ; fuyez-la, elle suit." Le cordelier n'avait pas dit autre chose.

Il voulut entrer dans l'église, où retentissaient les chants de vêpres. Les cordeliers que Gaudet d'Arras avait traités le matin rendaient le plain-chant avec une vigueur inaccoutumée. Nicolas reconnaissait les voix de ses compagnons de table, imprégnées des vins de la Bourgogne ; il entra dans le cimetière pour échapper à ce souvenir, et se prit machinalement à déchiffrer les plus vieilles inscriptions des tombes. L'une d'elles portait en lettres gothiques : Guillain, 1534. En réfléchissant aux deux siècles qui avaient séparé la mort d'un inconnu de l'époque de sa propre naissance, Nicolas crut sentir le néant de la mort et de la vie, et céda à cette voluptueuse tristesse que les Romains se plaisaient à exciter dans leurs festins ; il s'écria comme Trimalcion : "Puisque la vie est si courte, il faut se hâter..."

En rentrant à l'imprimerie, il prit un livre pour changer le cours de ces idées ; mais peu de temps après, il vit revenir Mme Parangon, qui sortait de chez la procureuse, où elle avait dîné. Elle était chaussée en mules à languettes, bordure et talons verts, attachées par une rosette en brillants. Ces mules étaient neuves et la gênaient probablement, et, comme Tiennette n'était pas rentrée, elle pria Nicolas de débarrasser un petit fauteuil cramoisi, afin qu'elle pût s'asseoir. Nicolas, la voyant assise, se précipita à ses pieds, et lui ôta ses mules sans les déboucler. La dame ne fit que sourire, et dit : "Au moins donnez-m'en d'autres." Nicolas se hâta d'en aller chercher ; mais Mme Parangon avait à son retour, caché ses pieds sous sa robe, et voulut alors se chauffer elle-même. "Que lisez-vous là ? dit-elle. – Le Cid, madame, dit Nicolas, et il ajouta : Ah ! que Chimène fut malheureuse ! mais qu'elle était aimable ! – Oui, elle se trouvait dans une cruelle position. – Oh ! bien cruelle !

– Je crois, en vérité, que ces positions-là... augmentent l'amour. – Bien sûrement, madame, elles l'augmentent à un point... – Eh ! comment le savez-vous à votre âge ? " Nicolas fut embarrassé, il rougit. Un moment après, il osa dire : "je le sais aussi bien que Rodrigue." – Mme Parangon se leva avec un éclat de rire, et elle reprit d'un ton plus, sérieux : "Je vous souhaite les vertus de Rodrigue, et surtout son bonheur ! "

Nicolas sentit, à travers l'ironie bienveillante qui termina cette conversation, qu'il avait été un peu loin. Mme Parangon s'était retirée, mais ses mules aux boucles étincelantes étaient restées près du fauteuil. Nicolas les saisit avec une sorte d'exaltation, en admira la forme et osa écrire en petits caractères, dans l'intérieur de l'un de ces charmants objets : "Je vous adore ! " Puis, comme Tiennette rentrait, il lui dit de les reporter.

VII. L'étoile de Vénus

Cette action étrange, cette déclaration d'amour si singulièrement placée, cette audace surtout pour un apprenti de s'adresser à l'épouse du maître, était un premier pas sur une pente dangereuse où Nicolas ne devait plus s'arrêter. On l'a vu jusqu'ici céder facilement sans doute aux entraînements de son cœur ; nous avons dû taire même bien des aventures dont les jeunes filles de Saci et d'Auxerre étaient les héroïnes, souvent adorées, souvent trahies... Désormais cette âme si jeune encore ne se sent plus innocente ; c'était la minute indécise entre le bien et le mal, marquée dans la vie de chaque homme, qui décide de toute sa destinée. Ah ! si l'on pouvait arrêter l'aiguille et la reporter en arrière ! mais on ne ferait que déranger l'horloge apparente, et l'heure éternelle marche toujours.

Ce jour-là même, M. Parangon et le prote assistaient à un banquet de francs-maçons ; Nicolas devait donc dîner seul avec la femme de l'imprimeur. Il n'osait se mettre à table. Mme Parangon lui dit d'une voix légèrement altérée :

"Placez-vous." Nicolas s'assit à sa place ordinaire. "Mettez-vous en face de moi, dit Mme Parangon, puisque nous ne sommes que deux." Elle le servit. Il gardait le silence et portait lentement les morceaux à sa

bouche. – Mangez, puisque vous êtes à table, dit la dame. A quoi rêvez-vous ? – A rien, madame. – Etiez-vous à la grand-messe ? – Oui, madame. – Avez-vous eu du pain bénit ? – Non, madame, je me trouvais derrière le choeur, où l'on n'en distribue pas. – En voici un morceau. Et elle le lui montra sur un plat d'argent, mais il fallut encore qu'elle le lui donnât. – Vous êtes dans vos réflexions ? ajouta-t-elle. – Oui, madame., – Et, sentant tout à coup l'inconvenance de sa réponse, il reprit un peu de courage ; il se souvint que ce jour était justement celui de la naissance de Mme Parangon : – Je songeais, dit-il, que c'est aujourd'hui une fête... Aussi je voudrais bien avoir un bouquet à vous présenter ; mais je n'ai que mon coeur, qui déjà est à vous. Elle sourit et dit : – Le désir me suffit. – Nicolas s'était levé, s'approchant de la fenêtre, il regardait vers le ciel : Madame, ajouta-t-il, si j'étais un dieu, je ne penserais pas à vous offrir des fleurs, je vous donnerais la plus belle étoile, celle que je vois là. On dit que c'est Vénus... – Oh ! monsieur Nicolas ! quelle idée avez-vous ? – Ce qu'on ne peut atteindre, madame, le ciel nous permet du moins de l'admirer. Aussi, toutes les fois maintenant que je verrai cette étoile, je penserai : "Voilà le bel astre sous lequel est née Mlle Colette." Elle parut touchée et répondit : "C'est bien, monsieur Nicolas, et très joli ! "

Nicolas s'applaudit d'échapper aux reproches que sans doute il méritait ; mais la dignité de sa maîtresse lui parut de la froideur ; Mme Parangon rentra chez elle ensuite. Le jeune homme se sentait si agité, qu'il ne pouvait rester en place. La soirée n'était pas encore avancée, il sortit de la maison, et se promena du côté du rempart des bénédictins. Quand il revint, la maison était vide ; M. Parangon avait reçu une lettre d'affaires qui l'avait obligé de partir pour Vermanton ; sa femme était allée le conduire à la voiture et s'était fait accompagner de sa servante Tiennette. Nicolas avait le coeur si plein, qu'il fut contrarié de ne savoir à qui parler. En jetant les yeux par hasard dans la cour des cordeliers, il aperçut Gaudet d'Arras, qui se promenait à grands pas, en regardant les astres.

C'était, nous l'avons dit, un singulier esprit que ce moine philosophe. Il y avait dans sa tête un mélange de spiritualisme et d'idées matérielles qui étonnait tout d'abord. Sa parole enthousiaste lui donnait aussi sur tous ceux qui l'approchaient un empire auquel il n'était pas possible de soustraire. Nicolas fit quelques tours de promenade avec lui, s'unissant comme il pouvait aux rêveries transcendantes de Gaudet d'Arras. Son amour platonique pour Jeannette, son amour sensuel pour Mme Parangon, lui exaltaient la tête au point qu'il ne put s'empêcher d'en laisser paraître quelque chose. Le cordelier lui répondait avec une apparente distraction. "O jeune homme, lui disait-il, l'amour idéal, c'est la généreuse boisson qui perle au bord de la coupe ; ne te contente pas d'en admirer la teinte vermeille ; la nature ouvre en ce moment sa veine intarissable, mais tu n'as qu'un instant pour t'abreuver de ses saveurs divines, réservées à d'autres après toi ! "

Ces paroles jetaient Nicolas dans un désordre d'esprit plus grand encore. "Quoi ! disait-il, n'existe-t-il pas des raisons qui s'opposent à nos ardeurs délirantes ? n'est-il pas des positions qu'il faut respecter, des divinités qu'on adore à genoux, sans oser même leur demander une faveur, un sourire ? " Gaudet d'Arras secouait la tête et continuait ses théories à la fois nuageuses et matérielles. Nicolas lui parla de l'éternelle justice, des punitions réservées au vice et au crime... Mais le cordelier ne croyait pas en Dieu. "La nature, disait-il, obéit aux conditions préalables de l'harmonie et des nombres ; c'est une loi physique qui régit l'univers. – il m'en coûterait pourtant, disait Nicolas, de renoncer à l'espérance de l'immortalité. – J'y crois fermement moi-même, dit Gaudet d'Arras. Lorsque notre corps a cessé de vivre, notre âme dégagée, se voyant libre, est transportée de joie et s'étonne d'avoir aimé la vie..." Et s'abandonnant à une sorte d'inspiration, il continua, comme rempli d'un esprit prophétique : "Notre existence libre me paraît devoir être de deux cent cinquante ans... par des raisons fondées sur le calcul physique du mouvement des astres. Nous ne pouvons ranimer que la matière qui composait la génération dont nous faisons partie, probablement cette matière n'est entièrement dissoute, assez pour être revivifiable, qu'après l'époque dont je parle. Pendant les cent premières années de leur vie spirituelle, nos âmes sont heureuses et sans peines morales, comme nous le sommes dans notre jeunesse corporelle. Elles sont ensuite cent ans dans l'âge de la force et du bonheur, mais les cinquante dernières années sont cruelles par l'effroi que leur cause leur retour à la vie terrestre. Ce que les âmes ignorent surtout, c'est l'état où elles naîtront ; sera-t-on maître ou valet, riche ou pauvre, beau ou laid, spirituel ou sot, bon ou méchant ? Voilà ce qui les épouvante. Nous ne savons pas en ce monde comment on

est dans l'autre vie, parce que les nouveaux organes que l'âme a reçus sont neufs et sans mémoire ; au contraire, l'âme dégagée se ressouvient de tout ce qui lui est arrivé non seulement dans sa dernière vie, mais dans toutes ses existences spirituelles ..."

A travers ces bizarres prédications, Nicolas suivait toujours sa rêverie amoureuse ; Gaudet d'Arras s'en aperçut et garda pour un autre jour le développement de son système ; seulement, il avait jeté dans le cœur du jeune homme un germe d'idées dangereuses qui, par leur philosophie apparente, détruisaient les derniers scrupules dus à l'éducation chrétienne. La conversation se termina par quelques banalités sur ce qui se passait dans la maison. Nicolas apprit indifféremment à son ami que M. Parangon était parti pour Vermanton : "Voilà une belle veuve ! ..." S'écria le cordelier et ils se séparèrent sur ces mots.

En remontant dans la maison, Nicolas se sentit comme un homme ivre qui pénètre du dehors dans un lieu échauffé. Il était tard, tout le monde dormait, et il ouvrait les portes avec précaution pour regagner sans bruit sa chambre. Arrivé dans la salle à manger, il se prit à songer au repas qu'il avait fait seul avec sa maîtresse quelques heures auparavant ; la fenêtre était ouverte, et il chercha des yeux cette belle étoile de Mlle Colette, cette étoile de Vénus qui brillait alors au ciel d'une clarté si sereine : elle n'y était plus. Tout à coup, une pensée étrange lui monta au cerveau ; les dernières paroles qu'avait dites Gaudet d'Arras lui revinrent à l'esprit, et, comme un larron, comme un traître, il se précipita vers la chambre où reposait l'aimable femme. Grâce aux habitudes confiantes de la province, une simple porte vitrée fermée d'un loquet constituait toute la défense de cette pudique retraite, et même la porte n'était que poussée. La respiration égale de Mme Parangon marquait d'un doux bruit les instants fugitifs de cette nuit. Nicolas osa entr'ouvrir la porte, puis, tombant à genoux, il s'avança jusqu'au lit, guidé par la lueur d'une veilleuse, et alors il se releva peu à peu, encouragé par le silence et l'immobilité de la dormeuse.

Le coup d'oeil que jeta Nicolas sur le lit, rapide et craintif, ne porta pas à son âme tout le feu qu'il en attendait. C'était la seconde fois qu'il avait l'audace de pénétrer dans l'asile d'une femme endormie ; mais Mme Parangon n'avait rien de l'abandon ni de la nonchalance imprudente de la pauvre Marguerite Pâris. Elle dormait sévèrement drapée comme une statue de matrone romaine. Sans la douce respiration de sa poitrine et l'ondulation de sa gorge voilée, elle eût produit l'impression d'une figure austère sculptée sur un tombeau. Le mouvement qu'avait fait Nicolas l'avait sans doute à demi réveillée, car elle étendit la main, puis appela faiblement sa servante Tiennette. Nicolas se jeta à terre. La crainte qu'il eut d'être touché par le bras étendu de sa maîtresse, ce qui certainement l'eût tout à fait réveillée, lui causa une impression telle qu'il resta quelque temps immobile, retenant son haleine, tremblant aussi que Tiennette n'entrât. Il attendit quelques minutes, et, le silence n'ayant plus été troublé, l'apprenti n'eut que la force de se glisser en rampant hors de la chambre. Il s'enfuit jusqu'à la salle à manger et se tint debout dans l'encoignure d'un buffet ; peu de temps après, il entendit un coup de sonnette. Mme Parangon réveillait sa servante et la faisait coucher près d'elle.

Comment oser reparaître devant le cordelier après une si ridicule tentative ? Cette pensée préoccupait Nicolas le lendemain plus vivement même que le regret d'une occasion perdue. Ainsi la corruption faisait des progrès rapides dans cette âme si jeune, et les douleurs de l'amour—propre dominaient celles de l'amour.

Le lendemain, après le dîner, Mme Parangon pria Nicolas de lui faire une lecture, et choisit les Lettres du marquis de Roselle. Rien, du reste, dans son ton, dans ses regards, n'indiquait qu'elle connût la cause du bruit qui l'avait réveillée la nuit précédente. Aussi Nicolas ne tarda-t-il pas à se rassurer ; il lut avec charme, avec feu ; la dame, un peu renversée dans un fauteuil devant la cheminée, fermait de temps en temps les yeux ; Nicolas, s'en apercevant, ne put s'empêcher de penser à l'image adorée et chaste qu'il avait entrevue la veille. Sa voix devint tremblante, sa prononciation sourde, puis il s'arrêta tout à fait.

— Mais je ne dors pas ! ... dit Mme Parangon avec un timbre de voix délicieux ; d'ailleurs, même quand je dors, j'ai le sommeil très léger.

Nicolas frémit ; il essaya de reprendre sa lecture, mais son émotion était trop grande.

– Vous êtes fatigué, reprit la dame, arrêtez–vous. Je m'intéressais vivement à cette Léonora...

– Et moi, dit Nicolas, reprenant courage, j'aime mieux encore le caractère angélique de Mlle de Ferval. Ah ! je le vois, toutes les femmes peuvent être aimées, mais il en est qui sont des déesses.

– Il en est surtout qu'il faut toujours respecter, dit Mme Parangon. Puis, après un silence que Nicolas n'osa pas rompre, elle reprit d'un ton attendri :

– Nicolas, ce sera bientôt le temps de vous établir... N'avez–vous jamais pensé à vous marier ?

– Non, madame, dit froidement le jeune homme, et il s'arrêta, songeant qu'il proférait un odieux mensonge : l'image irritée de son premier amour se représentait à sa pensée ; Mme Parangon, qui ne savait rien, continua : "Votre famille est honnête et alliée de la mienne, songez bien à ce que je vais vous dire. J'ai une soeur beaucoup plus jeune que moi..., qui me ressemble un peu." Elle ajouta ces mots avec quelque embarras, mais avec un charmant sourire... "Eh bien ! monsieur Nicolas, si vous travaillez avec courage, c'est ma soeur que je vous destine. Que cet avenir soit pour vous un encouragement à vous instruire, un attrait qui préserve vos moeurs. Nous en reparlerons, mon ami."

La digne femme se leva, et fit un geste d'adieu. Nicolas se précipita sur ses mains qu'il baigna de larmes.
– Ah ! madame, s'écria–t–il d'une voix entrecoupée, mais Mme Parangon ne voulut pas en entendre davantage. Elle le laissa tout entier à ses réflexions et à son admiration pour tant de grâce et de bonté. Il était clair maintenant pour lui qu'elle savait tout, et qu'elle avait adorablement tout compris et tout réparé.

VIII. La Surprise

On va voir maintenant se presser les événements. Nicolas n'est plus ce jeune homme naïf et simple, amant des solitudes et des muses latines, d'abord un petit paysan rude et sauvage, puis un studieux élève des jansénistes, puis encore un amoureux idéal et platonique, à qui une femme paraît comme une fée, qu'il n'ose même toucher de peur de faire évanouir son rêve. L'air de la ville a été mortel pour cette âme indécise, énergique seulement dans son amour de la nature et du plaisir. Grâce aux conseils perfides qu'il s'est plu à entendre, grâce à ces livres d'une philosophie suspecte, où la morale a les attraits du vice et le masque de la sagesse, le voilà maintenant dégagé de tout frein, portant dans un esprit éclairé trop tôt cette froide faculté d'analyse que l'âge mûr ne doit qu'à l'expérience, et se précipitant, ainsi armé, dans une atmosphère de divertissements grossiers, dont l'habitude s'explique chez ceux qui s'y livrent d'ordinaire par l'ignorance d'une meilleure façon de vivre. L'indulgence de Mme Parangon, cette douce pitié, cette sympathie exquise pour un amour honnête qui s'égare, il n'en a pas senti toute la délicatesse. Il a cru comprendre que la noble femme n'était pas aussi irritée qu'il l'avait craint de sa tentative nocturne. Cependant toutes les fois qu'il se trouvait seul avec elle depuis, elle ne lui reparlait plus que de son projet de le marier à sa soeur, et lui–même, par instants, se prenait à penser qu'il trouverait un jour dans cette enfant une autre Colette ; elle avait ses traits charmants en effet, elle promettait d'être son image, mais que de temps il fallait attendre ! Dans ces retours de vertu, il devenait rêveur, et Mme Parangon ne pouvait lui refuser une main, un sourire qu'il demandait hypocritement comme un mirage du bonheur légitime réservé à son avenir. Elle comprit le danger de ces entretiens, de ces complaisances, et lui dit : – Il faut vous distraire. Pourquoi n'allez–vous pas aux fêtes, aux promenades, comme les autres garçons ? Tous les soirs et tous les dimanches, vous restez à lire et à écrire ; vous vous rendez malade.

Eh bien ! se dit–il, c'est cela, il faut vivre enfin ! – Et il se précipita dès lors, avec la rage des esprits mélancoliques, des esprits déçus, dans tous les plaisirs de cette petite ville d'Auxerre, qui n'était alors guère

plus vertueuse que Paris. Le voilà devenu le héros des bals publics, le boute-en-train des réunions d'ouvriers ; ses camarades étonnés l'associent à toutes leurs parties. Il leur enlève leurs maîtresses, il passe de la brune Marianne à la piquante Aglaé Ferrand. La douce Edmée Servigné, la coquette Delphine Baron, se disputent ses préférences. Il leur fait des vers à toutes deux, des vers du temps, dans le goût de Chaulieu et de Lafare. Il se plaît parfois à donner à ces liaisons un scandale dont le bruit pénètre jusqu'à Mme Parangon ; il répond aux reproches qu'elle lui fait l'oeil mouillé de pleurs, en prenant des airs triomphants : "Il faut bien qu'un jeune homme s'amuse un peu, vous me l'avez dit... On en fait un meilleur mari plus tard... Voyez M. Parangon !" Et la pauvre femme le quitte sans répondre, et s'en va fondre en pleurs chez elle. Hélas ! il a parfois la voix avinée, le geste hardi, les attitudes de mauvais goût des beaux danseurs de guinguette. Mme Parangon fait ces remarques avec douleur.

Tout à coup sa conduite change, il était devenu sédentaire de nouveau, mais triste ; une de ses maîtresses éphémères, Madelon Baron, venait de mourir, et, sans qu'il l'aimât profondément, cette catastrophe avait répandu un voile de tristesse sur sa vie. Mme Parangon le plaignait sincèrement et avait pris part à sa douleur, qu'elle croyait sans doute plus forte. Sa méfiance avait cessé. Un dimanche qu'ils se trouvaient seuls dans la maison, Tiennette étant allée faire une commission, Mme Parangon, qui rangeait des écheveaux de fil dans une haute armoire, appelle Nicolas pour lui en passer les paquets. Elle était montée sur une échelle double, et, pendant qu'elle se faisait servir ainsi, l'oeil de Nicolas s'arrêtait sur une jambe fine, sur un soulier de droguet blanc, dont le talon mince, élevé, donnait encore plus de délicatesse à un pied des plus mignons qu'on pût voir. On sait que Nicolas n'avait jamais su résister à une telle vue. Le charme redoubla lorsque, Mme Parangon ayant de la peine à descendre avec ses pieds engourdis, il se vit autorisé à la prendre dans ses bras, et fut obligé de la déposer sur le tas de lin qui restait à terre. Comment dire ce qui se passa dans cet instant fugitif comme un rêve ? L'amour longtemps contenu, la pudeur vaincue par la surprise, tout conspira contre la pauvre femme, si bonne, si généreuse, qui tomba presque aussitôt dans un évanouissement profond comme la mort. Nicolas, enfin effrayé, n'eut que la force de la porter dans sa chambre. Tiennette rentrait, il lui dit que sa maîtresse s'était trouvée mal et l'avait appelé. Il peignit son embarras et son désespoir, puis s'enfuit quand elle sembla revenir à la vie, n'osant supporter son premier regard...

Tout s'est donc accompli. La pauvre femme, qui peut-être avait aimé en silence, mais que le devoir retenait toujours, ne se lève pas le lendemain matin. Tiennette vient seulement dire à Nicolas qu'elle est malade et que le déjeuner est préparé pour lui seul. Tant de réserve, tant de bonté, c'est une torture nouvelle pour l'âme qui se sent coupable. Nicolas se jette aux pieds de Tiennette étonnée, il lui baigne les mains de ses larmes. – Oh ! laisse-moi, laisse-moi la voir, lui demander pardon à genoux, que je puisse lui dire combien j'ai regret de mon crime.

Mais Tiennette ne comprenait pas.

– De quel crime parlez-vous, monsieur Nicolas ?

Madame est indisposée ; seriez-vous malade aussi ? ...

Vous avez la fièvre certainement.

– Non ! Tiennette ! mais que je la voie ! ...

– Mon Dieu ! monsieur Nicolas, qui vous empêche d'aller voir madame ?

Nicolas était déjà dans la chambre de la malade. Prosterné près du lit, il pleurait sans dire une parole, et n'osait même pas lever les yeux sur sa maîtresse. Celle-ci rompit le silence.

– Qui l'aurait pensé ? dit-elle, que le fils de tant d'honnêtes gens commettrait une action... ou du moins la voudrait commettre...

– Madame ! écoutez-moi !

– Ah ! vous pouvez parler... Je n'aurai pas la force de vous interrompre.

Nicolas se précipita sur une main que Mme Parangon retira aussitôt ; sa figure enflammée s'imprimait sur la fraîche toile des draps, sans qu'il pût retrouver un mot, rendre le calme à son esprit. Son désordre effraya même la femme qu'il avait si gravement offensée.

– Le ciel me punit, dit-elle... C'est une leçon terrible ! Je m'étais fait un rêve avec cette union de famille qui nous aurait rapprochés et rendus tous heureux, sans crime ! Il n'y faut plus penser...

– Ah ! madame, que dites-vous ?

– Tu n'as pas voulu être mon frère ! s'écria Mme Parangon, hélas ! tu auras été l'amant d'une morte ; je ne survivrai pas à cette honte !

– Ah ! ce mot-là est trop dur, madame ! – Et Nicolas se leva pour sortir avec une résolution sinistre.

– Il a donc encore une âme ! dit la malade... Où allez-vous ?

– Où je mérite d'être ! ... J'ai outragé la divinité dans sa plus parfaite image... je n'ai plus le droit de vivre...

– Restez ! dit-elle ; votre présence m'est devenue nécessaire... Notre vue mutuelle entretiendra nos remords... Mon existence, cruel jeune homme, dépend de la tienne : ose à présent en disposer ! ...

– Je suis indigne de votre soeur, dit Nicolas fondant en larmes ; aussi bien, eussé-je été son mari, c'est vous toujours que j'aurais aimée. C'est pour ne pas me séparer de vous que j'acceptais l'idée de cette union ! Moi vous être infidèle, même pour votre soeur, je ne le veux pas ! ... Et il s'enfuit en prononçant ces paroles. Il se rendit aux allées qui côtoyaient alors les remparts de la ville, cherchant à calmer l'exaltation morale qui l'aurait tué après les douleurs d'une scène pareille.

C'était un lundi : la promenade était couverte d'ouvriers en fête qui jouaient à divers jeux, de jeunes filles qui se promenaient par groupes isolés de deux ou trois ensemble. Nicolas reconnut là quelques habituées des salles de danse qu'il avait récemment fréquentées. Il essaya de se distraire en s'unissant à l'une de ces parties de plaisir qui du moins laissaient le coeur libre et calmaient l'esprit par une folle agitation. Après un repas qui eut lieu à la campagne, Nicolas quitta ses amis, et ses pensées amères lui revenaient en foule, lorsqu'en passant dans la rue Saint-Simon, près de l'hôpital, il entendit de grands éclats de rire. C'étaient trois jeunes filles qui se moquaient d'une de leurs compagnes qu'elles avaient surprise se laissant embrasser par un pressier de l'imprimerie Parangon, nommé Tourangeau, gros homme fort laid, fort grossier d'ordinaire et un peu ivre ce soir-là. La pauvre jeune fille insultée ainsi s'était évanouie. Le pressier, en fureur, s'élança vers les belles rieuses et frappa l'une d'elles fort brutalement. Des jeunes gens accourus au bruit et voulaient assommer Tourangeau. Nicolas s'élança le premier vers son camarade d'imprimerie, et, le prenant par le bras, lui dit : "Tu viens de commettre une vilaine action. Sans moi, l'on te mettrait en morceaux ; mais il faut une réparation. Battons-nous sur l'heure à l'épée. Tu as été dans les troupes, tu dois avoir du coeur. – Je veux bien", dit Tourangeau. On essaya en vain de les séparer. Un des jeunes gens alla chercher deux épées, et à la lueur d'un réverbère le duel commença dans toutes les règles. Nicolas savait à peine tenir son épée, mais aussi Tourangeau n'était pas très solide sur ses jambes ce soir-là. Le pressier reçut un coup d'épée porté au hasard sans règle ni mesure, et tomba le cou traversé d'une blessure qui rendait beaucoup de sang. L'atteinte n'était pas mortelle. Cependant Nicolas fut obligé de se soustraire aux recherches de l'autorité. Il ne revit qu'un instant Mme Parangon, dont le mari était revenu, et qui comprit ce qu'il y avait eu de désespoir et de secrète amertume dans l'action du jeune homme. Du reste, ce duel lui avait fait le plus grand honneur dans Auxerre, où il était désormais regardé comme le défenseur des belles. Cette renommée le poursuivit jusque dans sa famille, où il retourna pour quelque temps.

IX. Epilogue de la Jeunesse de Nicolas

C'est à la suite de ces événements que Nicolas, après avoir passé quelques jours près de ses parents, à Saci, vint à Paris exercer l'état de compositeur d'imprimerie, dont il avait fait l'apprentissage à Auxerre. Nous avons déjà vu combien tout objet nouveau exerçait d'influence sur cette âme ardente, toujours en proie aux passions violentes, et, comme il le disait lui-même, plus imprégnée d'électricité que toute autre. Ce fut quelque temps avant sa liaison éphémère avec Mlle Guéant qu'il reçut tout à coup l'avis de la mort de Mme Parangon. La pauvre femme n'avait survécu que peu de mois aux scènes douloureuses que nous avons racontées. La vie insoucieuse et frivole que Nicolas menait à Paris ne lui avait pas été cachée, et jeta sans doute bien de l'amertume sur ses derniers instants. Nicolas, né avec tous les instincts du bien, mais toujours entraîné au mal par le défaut de principes solides, écrivait plus tard, en songeant à cette époque de sa vie : "Les moeurs sont un collier de perles ; ôtez le noeud, tout défile."

Cependant ses habitudes de dissipation avaient épuisé à la fois sa santé et ses ressources. Un simple ouvrier, si habile qu'il fût, gagnant au plus cinquante sous par jour, ne pouvait continuer longtemps l'existence que lui avaient créée ses nouvelles relations. Une lettre lui arriva tout à coup d'Auxerre... Elle était de M. Parangon. La fatalité voulut qu'il se trouvât justement sans ouvrage et dans un moment de pénurie absolue à l'époque où cette lettre lui fut remise ; de plus, il se sentait pris d'une sorte de nostalgie, et songeait à s'en aller quelque temps respirer l'air natal. M. Parangon, après quelques politesses et quelques regrets exprimés sur la mort de sa femme, se plaignait de l'isolement où il était réduit, et proposait à son ancien apprenti de venir prendre la place d'un prote qui l'avait quitté. "C'est Tourangeau, ajoutait-il, qui m'a fait songer à vous... Vous voyez combien il est loin de vous en vouloir pour le coup de pointe que vous lui aviez planté dans la gorge."

Lorsque la lettre arriva à Paris, Nicolas n'avait plus que vingt-quatre sous ; il fut obligé de vendre quatre chemises de toile pour payer sa place dans le coche d'Auxerre. M. Parangon le reçut très bien, et, comme Nicolas ne voulut pas loger dans sa maison, l'imprimeur lui indiqua l'hôtel d'un nommé Ruthot.

La destinée se compose d'une série de hasards, insignifiants en apparence, qui, par quelque détail imprévu, changent toute une existence, soit en bien, soit en mal. Telle était du moins l'opinion de Nicolas, qui ne croyait guère à la Providence. Aussi se disait-il plus tard : "Ah ! si je n'étais pas allé loger chez ce Ruthot ! " ou bien : "Si j'avais eu plus de vingt-quatre sous à l'époque où je reçus la lettre de M. Parangon ; " ou encore : "Quel malheur que je n'eusse pas changé de logement, comme j'en avais eu l'idée avant l'époque où cette lettre m'arriva ! "

Près de l'hôtel tenu par Ruthot demeurait une dame Lebègue, veuve d'un apothicaire, et dont la fille Agnès, douée d'une beauté un peu mâle, devait avoir quelque fortune de l'héritage de son père. Ruthot était assez bel homme et faisait la cour à la veuve Lebègue. Il invita Nicolas à quelques soupers où Agnès Lebègue déploya une foule de grâces et d'amabilités à l'adresse du jeune imprimeur. Ce dernier apprit plus tard que les frais de ces réunions avaient été faits par M. Parangon. Il en resta d'autant mieux convaincu, que le vin y était très bon, M. Parangon étant un connaisseur. La séduction alla son train, et l'on parla bientôt de mariage. Nicolas écrivit à ses parents, qui, renseignés par M. Parangon, donnèrent facilement leur approbation. Tout conspirait à perdre le malheureux Nicolas. Son ancien ami le cordelier Gaudet d'Arras, qui eût pu l'éclairer cette fois de son expérience, comme il l'avait perdu moralement par son impiété, s'était depuis longtemps éloigné d'Auxerre. De plus, M. Parangon prenait peu à peu une grande influence sur Nicolas, qu'il avait tiré de la misère par quelques prêts d'argent. "Quand Jupiter réduit un homme en esclavage, il lui ôte la moitié de sa vertu", comme disait le bon Homère. Une circonstance bizarre fut qu'au dernier moment Nicolas reçut une lettre anonyme qui lui donnait un grand nombre de détails sur la vie antérieure de sa future. La fatalité le poursuivit encore à cette occasion : il reconnut l'écriture de cette lettre pour celle d'une maîtresse qu'il avait eue à Auxerre à l'époque de son apprentissage, et l'attribua au dépit d'une jalousie impuissante. Le mariage se

fit donc sans autre difficulté. Au sortir de l'église seulement, un sourire railleur commença à s'épanouir sur la figure couperosée de M. Parangon. Nicolas avait épousé l'une des filles les plus décriées de la ville. Les biens qu'elle apportait en mariage étaient grevés d'une quantité de dettes sourdes qui en réduisirent la valeur à fort peu de chose. Il devint bientôt clair pour le pauvre jeune homme que M. Parangon avait été instruit de ce qui s'était passé longtemps auparavant dans sa maison. Nicolas n'en eut la parfaite conviction que plus tard ; mais il avait fini par fuir le séjour abhorré d'Auxerre. Agnès Lebègue s'était déjà enfuie avec un de ses cousins.

Nicolas revint à Paris, où il entra chez l'imprimeur André Knapen. "L'ouvrage donnait beaucoup dans ce moment-là", et un bon compositeur gagnait vingt-huit livres par semaine à imprimer des factums. Cette prospérité relative releva le courage de Nicolas Restif, qui bientôt écrivit ses premiers romans, parmi lesquels on distingua la Femme infidèle, où il dévoilait toute la conduite de sa femme ; plus tard, il publia le Paysan pervers, dans lequel il introduisit sous une forme romanesque la plupart des événements de sa vie.

Deuxième Partie

I. Septimanie

Le goût des autobiographies, des Mémoires et des confessions ou confidences, – qui, comme une maladie périodique, se rencontre de temps à autre dans notre siècle, – était devenu une fureur dans les dernières années du siècle précédent. L'exemple de Rousseau n'eut pas toutefois d'imitateur plus hardi que Restif. Il ne se borna pas à faire de ses aventures et de celles de personnes qu'il avait connues le plus grand nombre de ses nouvelles et de ses romans ; il en publia le journal exact et minutieux dans les seize volumes de M. Nicolas, ou le *Coeur humain dévoilé*, et, non content de ce récit, il en répéta les principaux épisodes sous la forme dramatique. De là une douzaine de pièces en trois et cinq actes remplissant cinq volumes, et dont il est, sous divers noms, le héros éternel.

Si loin que nos auteurs modernes poussent le sentiment de la personnalité, ils restent encore bien en arrière de l'amour-propre d'un tel écrivain. Nous l'avons vu déjà lisant dans les salons des grands seigneurs et des financiers du temps les aventures scabreuses de sa vie, dévoilant ses amours comme ses turpitudes et les secrets de sa famille comme ceux de son ménage. Une audace plus grande encore fut d'écrire la série de pièces qu'il intitule le *Drame de la Vie*, et de les faire représenter dans diverses maisons, tantôt par des acteurs de la Comédie-Italienne qu'on engageait à cet effet, tantôt à l'aide d'ombres chinoises qu'un artiste italien faisait mouvoir, tandis que lui-même se chargeait du dialogue. Il est impossible de mieux s'exposer en sujet de pathologie et d'anatomie morale. Et malheur à ceux-là mêmes qui assistaient complaisamment à ce dangereux spectacle ! Ils ne songeaient guère qu'ils prendraient place un jour dans ce cadre éclairé d'un reflet de la vie réelle, avec leur profil hardiment découpé, leurs ridicules et leurs vices ; qu'un baladin les ferait mouvoir, les ferait parler avec les intonations mêmes de leur voix, se servant des paroles qu'ils avaient dites tel jour, dans telle rue, dans tel salon, dans telle société plus ou moins avouable, en présence de l'impitoyable observateur. Qui n'eût fui la société d'un tel homme, si l'on avait prévu qu'après s'être publiquement avili, il s'en vengerait sur les railleurs, sur les admirateurs, sur les simples curieux même ? – A chacun de vous il répétera : *Quid rides ! ... De te fabula narratur ?* Il pénétrera dans vos hôtels princiers, dans vos alcôves, dans le secret de ces petites maisons si bien fermées, dont il aura su toute l'histoire en séduisant votre femme de chambre, ou en se rencontrant au cabaret avec votre suisse ou votre grison. Tel était l'homme, – soutenu jusqu'au bout, il est vrai, par cette étrange illusion qui ne lui montrait que le devoir d'un moraliste dans ce métier d'espion romanesque et sentencieux.

Ce qui manqua toujours à Restif de la Bretonne, ce fut le sens moral dans sa conduite, l'ordre et le goût dans son imagination. Un orgueil démesuré l'empêcha même de ne jamais s'en apercevoir. Toujours il attribua ses vices, soit au tempérament, soit à la misère, soit à une certaine fatalité qui, ne laissant jamais ses fautes impunies, lui en garantissait par cela même l'absolution. Ceci faisait partie d'une sorte de religion qu'il s'était faite, et qui supposait dans toutes les souffrances de cette vie l'expiation de toutes les fautes. Un tel système conduisait à tout se permettre, si l'on voulait se résigner à tout souffrir. Ce n'est qu'à titre d'épisodes entre les amours de jeunesse de Nicolas et celui qui clôtura bien tristement sa carrière amoureuse, que nous allons citer encore deux aventures dont le contraste est remarquable. Il est nécessaire, pour les admettre, de se reporter en idée à cette étrange dépravation de la société du XVIIIe siècle, dont certains romans, tels que *Manon Lescaut* et les *Liaisons dangereuses*, offrent un tableau qui paraît ne pas trop s'éloigner de la réalité.

II. Episode

A l'époque où Nicolas travaillait encore chez Knapen, il allait souvent se promener le soir le long des quais de l'île Saint-Louis, lieu qu'il affectionnait à cause de la vue, dont on y jouissait alors, des deux rives de

la Seine, couvertes à cette époque de cultures verdoyantes et de jardins. Il y restait d'ordinaire jusqu'au coucher du soleil. Revenant un soir par le quai Saint–Michel, il remarqua en passant une femme enveloppée dans un capuchon de satin noir, et accompagnée d'un homme mûr coiffé d'une perruque carrée à trois marteaux, lequel pouvait être son mari ou son intendant. Le pied de cette dame, chaussé d'une mule verte, le ravit en admiration, – on sait que c'était là son faible, – et il ne pouvait en son esprit le comparer qu'à celui de Mme Parangon ou à celui de la duchesse de Choiseul. La figure était cachée ; il se borna à conclure du pied au reste de la personne, selon le système que Buffon a appliqué à l'étude des races.

Il eut l'idée de suivre ce couple mystérieux, il vit bientôt l'homme mûr et la dame descendre le pont et s'enfoncer dans la rue Saint–Jacques jusqu'à l'embranchement qu'elle forme avec la rue Saint–Séverin. Arrivé là, l'homme indiqua à la dame une porte d'allée, la regarda entrer, s'assura qu'elle était reçue dans la maison, puis il s'éloigna. Ce qui intriguait le plus Nicolas de cette séparation du couple qu'il avait suivi, c'est que la maison où était entrée la dame lui était connue pour un logis assez suspect ; c'était un de ces tripots où joueurs et femmes parées de toute sorte s'assemblaient autour d'un tapis de pharaon. Il entra résolument, prit place à la table sans affectation, et examina toutes les mules des dames attablées, qui de temps en temps se levaient et parcouraient la salle. Aucune n'avait de mule verte ; aucune surtout n'avait ni le pied de Mme Parangon ni celui de Mme de Choiseul. Qu'était donc devenue la femme voilée ? ... Il finit par se décider à le demander à la dame qui présidait à la table de jeu ; mais, en approchant d'elle, Nicolas reconnut sous la parure étincelante, sous les ajustements hasardés de cette personne, une compatriote, une femme de Nitri, – autrefois fort belle, – alors tombée dans la classe des baronnes de lansquenet. La reconnaissance fut touchante. La baronne se souvint d'avoir fait, lorsqu'elle n'était que paysanne, danser sur ses genoux le jeune Nicolas.

– Que viens–tu faire ici ? lui dit–elle : quoi que je puisse être aujourd'hui, j'ai peine à voir que le fils d'honnêtes gens se trouve dans un pareil lieu.

Nicolas lui raconta son amour subit pour la mule verte et surtout pour le pied délicat qu'elle supportait sur son talon évidé, haut de trois pouces.

– Comment se fait–il que je l'aie vue entrer, dit–il, et qu'elle ne soit pas ici ?

– Elle est ici, dit la baronne ; elle est dans la chambre voisine qui donne sur ce salon par une porte vitrée... Tiens–toi bien, elle te regarde peut–être.

– Moi ? dit Nicolas.

– Ainsi que ces messieurs... C'est une grande dame, curieuse de connaître ce qui se passe dans ces maisons qui leur sont interdites, et si...

– Si...

– Enfin, je te l'ai dit, pose–toi bien... sois gracieux !

Nicolas n'y comprenait rien. L'heure du souper était venue. Le jeu fut interrompu, et toute la société prit part à ce banquet, qui est d'usage dans ces sortes de maisons vers une heure du matin. Cependant la dame à la mule verte ne paraissait pas ; tout à coup la maîtresse de la maison, qui était sortie un instant de la salle, revient près de Nicolas et lui dit à l'oreille : – Vous avez plu... je suis contente de voir ce bonheur arriver à un garçon de notre pays. Seulement résignez–vous, il y a une condition... Vous ne la verrez pas ! C'est bien assez d'avoir vu déjà sa mule verte.

Le lendemain matin, Nicolas se réveilla dans une des chambres de la maison. Le rêve avait disparu. C'était l'histoire de l'Amour et Psyché retournée : Psyché s'était envolée avant l'aurore, l'Amour restait seul. Nicolas, un peu confus, encore plus charmé, essaya d'interroger l'hôtesse ; mais c'était une femme discrète et

certainement payée pour l'être. Elle voulut même persuader à Nicolas qu'il était venu dans la maison un peu animé par quelque boisson généreuse... et qu'enfin il avait rêvé. Nicolas, qui ne buvait que de l'eau, n'admit pas cette supposition.

– Eh bien ! lui dit la Massé (elle s'appelait ainsi), maintenant, tremble. Tu ignores quelle est cette dame à la mule verte... Tu ne le sauras jamais.

– Quoi ! je ne pourrai la revoir ?

– Tu ne l'as pas vue.

– La retrouver ? ...

– Prends garde d'essayer seulement de suivre sa trace. D'ailleurs elle ne portera plus de mules vertes, sois-en assuré. Tu ne la rencontreras plus à pied, comme hier au soir. Oublie tout cela.

Et, pour appuyer ce conseil, elle lui remit une bourse pleine de pistoles que Nicolas jeta à terre avec indignation. Ce fut seulement quelque temps plus tard, dans quelques salons littéraires où il raconta cette aventure, qu'il entrevit là-dessous un mystère relatif à quelque grande dame ; mais à peine à cette époque osait-on appuyer sur de telles suppositions. On s'étonnera également aujourd'hui, d'après les allures des héros de romans modernes, qu'il n'eût pas fait l'impossible pour retrouver la dame inconnue ; mais un pauvre imprimeur presque sans ressource avait trop à risquer dans une telle recherche. Son coeur, du reste, changeait facilement d'objet.

Quinze ans plus tard (1771), Nicolas s'éloigne de Paris pour remplir un triste devoir. Il est sur le coche de Sens ; triste et pensif, il regarde avec désespoir une compagnie de dames élégamment vêtues, qui causent et rient sur l'arrière du bateau : "Que de gens, s'écrie-t-il, moins malheureux que moi ! ... Infortuné ! je vais voir mourir ma mère ! "

Deux dames se détachent de la foule et causent en passant, sans le voir, près du coin obscur où il s'est blotti. – Quel nom, dit l'une des deux, donnerons-nous ici à la jeune demoiselle, afin qu'on ignore le sien ? – Appelons-la : Reine, dit l'autre ; c'est presque une reine, en effet, mais qui s'en doutera ? – Reine, oui, reprit la première en riant, si c'était vraiment la fille du prince de Courtenay, le plus vieux nom de France ; mais c'est sa mère seule qui le dit. – N'a-t-elle pas eu raison, dit l'autre dame, de vouloir revivifier cette branche antique, la plus noble qui soit dans la chrétienté ? Songe donc, ma chère, qu'il n'y aura plus de Courtenay qu'en Angleterre. Qui osera désormais porter l'écusson aux cinq besants d'or, plus éclatant que celui des lis ? – Après tout, ce n'est qu'une fille, dit l'autre dame, par conséquent elle a eu tort. Il fallait un garçon pour ne point laisser périr le titre et pour hériter des positions ! – Elle a fait ce qu'elle a pu. Les légitimités ne sont pas toujours heureuses. – Et le jeune homme était-il bien ? – Elle l'a vu, sans qu'il la pût voir ; il avait vingt ans environ...

En ce moment, les dames s'aperçurent de la présence de Nicolas, qui, dans l'ombre, la tête dans ses mains, ne semblait pas avoir pu les entendre.

– Pauvre homme ! dit l'une des dames, il paraît bien souffrir : il ne fait que pleurer depuis Paris. Il n'est plus jeune, mais ses yeux ont une vivacité pénétrante... Vois avec quel attendrissement il regarde Septimanette... Il pleure encore. Il a peut-être perdu une fille de son âge !

La jeune fille s'était, en effet, rapprochée de ses deux gouvernantes ; Nicolas se leva comme ayant entendu les derniers mots. – Oui, précisément de son âge ! dit-il avec une émotion profonde qui toucha les deux dames et la jeune fille... Permettez-moi de l'embrasser.

La jeune fille s'y prêta avec une grâce enfantine.

– Et..., dit Nicolas en relevant la tête, une de vous, mesdames, est sans doute sa mère ?

– Ni l'une ni l'autre... Elle est d'un sang...

L'une des dames fit signe à l'autre de ne pas achever.

– Oh ! d'un beau sang ! dit Nicolas après avoir attendu vainement la fin de la phrase. – Que son père doit être heureux !

– Son père ne l'aime pas, parce que c'est une fille... et qu'il espérait...

Un second coup d'oeil de l'une des dames réprima l'indiscrétion de l'autre. En ce moment, le coche s'arrêta devant une prairie au fond de laquelle on apercevait un château. Une barque vint chercher les dames et la jeune fille, qu'une voiture armoriée attendait sur la berge.

– Que je l'embrasse une seconde fois ! dit Nicolas.

On le lui accorda par pitié pour son chagrin, bien que cela parût, cette fois, quelque peu indiscret. En embrassant la jeune fille, Nicolas tira une fleur du bouquet qu'elle portait, et la mit dans un livre. Le coche avait repris sa marche vers Sens.

– Quel est ce château ? dit Nicolas à un marinier.

– C'est Courtenay.

Il était donc vrai : la dame inconnue était la célèbre Septimanie, comtesse d'Egmont, la fille de Richelieu, l'épouse d'un prince qui n'avait pas su se donner d'héritier. Tout s'expliquait dès lors, et il regretta les récits imprudents qu'il avait faits de cette aventure ; car s'en déclarer le héros, ce ne pouvait être ni très honorable ni très prudent. Ce ne fut qu'en 1793 que Nicolas osa raconter le dernier épisode ; le premier avait paru en 1746, mais déguisé de telle manière, qu'on ne pouvait en reconnaître les personnages. De telles aventures étaient fréquentes à cette époque, où elles eurent lieu quelquefois même du consentement des maris, soit dans l'idée de conserver des titres ou des privilèges dans une famille, soit pour empêcher de grands biens d'aller à des collatéraux par suite d'unions stériles.

III. Zéfîre

Après l'histoire de ce caprice de grande dame, il faudra descendre bien bas dans la foule, il faudra monter bien haut dans les sentiments pour s'expliquer les circonstances bizarres du récit que nous avons à faire. Depuis la mort de Mme Parangon, nul épisode ne fut plus douloureux dans l'existence de l'écrivain, et il l'a reproduit lui-même sous la triple forme du roman, du drame et des mémoires. Ceci se rapporte encore à l'époque où, toujours ouvrier compositeur, il n'avait encore publié aucun livre. Il dut sans doute à cette aventure l'idée de l'un de ses premiers ouvrages.

Nicolas passait un dimanche près de l'Opéra, qui se trouvait alors faire partie du Palais-Royal. – Il remarqua à une fenêtre de la rue Saint-Honoré une jeune fille qui chantait en pinçant de la harpe. Elle paraissait n'avoir que quatorze ans ; son sourire était divin, son air vif et doux, le son de sa voix pénétrait le coeur ; elle se leva, et sa taille guêpée, comme on disait alors, se mouvait avec une désinvolture adorable. Un instant, Mme Parangon fut oubliée ; – un instant après, son souvenir plus vif rendit à Nicolas la force de fuir la sirène.

En retournant le soir chez lui, rue Sainte–Anne, il revint par le même chemin. La jeune fille n'était plus à la fenêtre ; elle marchait le long des boutiques, sur le pavé boueux, avec des mules roses et une robe à falbalas. Nicolas, jeune encore et le coeur plein d'un cher souvenir, n'éprouva qu'un sentiment de pitié. Il interrogea la pauvre enfant, qui lui répondit qu'elle se nommait Zéfïre, et qu'elle demeurait dans la maison avec sa mère, sa soeur et leurs amies. Il y avait tant d'innocence apparente dans ses réponses, ou plutôt tant d'ignorance de ce qui était mal ou bien, vice ou vertu, que Nicolas crut qu'elle jouait un rôle appris d'avance. Il s'éloigna et rentra tout pensif à son logement, qu'il partageait avec un autre ouvrier imprimeur, nommé Loiseau. Le jour suivant, comme ils revenaient ensemble après leur journée, Nicolas montra la jeune fille à son compagnon, plaignant le sort d'une pauvre enfant, – perdue sans savoir même qu'elle l'était, – et voulut s'arrêter pour l'interroger encore ; mais Loiseau, homme de moeurs sévères, et qui était prêt à se marier, entraîna Nicolas en lui parlant du danger qu'il y avait seulement à se pencher sur un abîme.

– Et s'il fallait sauver quelqu'un ? ... dit Nicolas.

Loiseau hocha la tête, et Nicolas entama une longue dissertation philosophique sur la corruption des grandes villes, sur la nécessité de moraliser la police, le tout mêlé de considérations touchant l'antique institution des hétaires, sur des règlements à établir dans le goût de ceux qu'avait institués Jeanne de Naples dans sa bonne ville d'Avignon. Il n'était jamais à bout ni d'arguments ni de science. Le bon Loiseau se borna à dire quelques mots de Mme Parangon. Nicolas se tut ; cependant, il ne put s'empêcher de passer le soir du côté gauche de la rue Saint–Honoré, en regardant toujours avec intérêt la pauvre enfant et lui adressant quelques paroles. Loiseau lui en fit encore la guerre. Il prit dès lors un autre chemin pour se rendre de l'imprimerie du Louvre à la rue Sainte–Anne.

Depuis quelque temps, Nicolas se sentait malade ; il lui survenait des étouffements périodiques qui duraient plusieurs heures. Le travail lui devenait impossible, il lui fallut rester au lit. Loiseau travaillait pour tous deux ; mais leurs ressources ne tardèrent pas à s'épuiser. L'infortuné demeurait au cinquième, chez un fruitier, qui en même temps était afficheur. Un grabat, deux chaises, une table boiteuse, un vieux coffre, tel était son mobilier. Il recevait le jour par une chatière garnie de deux carreaux de papier huilé. Les planches de la cloison qui séparait son réduit de celui de Loiseau étaient couvertes d'affiches de théâtre posées par le fruitier pour en clore les interstices, et le malade n'avait d'autre distraction que de lire là Mérope, là Alcyône, là cette Bohémienne où il avait admiré Mme Favart, ailleurs la Gouvernante, où Mlle Hus était si médiocre, mais si jolie ; puis encore les Dehors trompeurs, qui lui rappelaient la belle Guéant, ou Arlequin sauvage, drame singulier où brillait une certaine Coraline dont les traits avaient quelque rapport avec ceux de... Zéfïre. Tout à coup la porte s'ouvre, le fruitier avance la tête, et dit à Nicolas : – C'est votre cousine qui demande à vous voir.

– Je n'ai pas de cousine à Paris, dit Nicolas.

– Vous voyez bien, mademoiselle, dit le fruitier en se retournant, que c'est un prétexte... On ne reçoit pas de femmes mises comme vous dans la maison.

– Mais je vous dis que c'est mon cousin Nicolas, répondit une voix flûtée, puisque j'arrive du pays.

– Oh ! c'est que vous êtes bien pimpante, et lui ne l'est guère...

Enfin l'interlocutrice se glissa sous le bras du fruitier et pénétra dans la chambre : – Oh ! quelle misère ! ... Mais, monsieur, il se meurt, dit–elle vivement au fruitier.

En effet, l'étouffement avait repris depuis un instant.

– Quel est le plus pressé ? dit la jeune fille d'un ton résolu. Voilà de l'argent.

Et elle donna des pièces d'or.

– Le plus pressé, dit le fruitier adouci, serait un bouillon.

– Apportez-en sur-le-champ du vôtre.

Nicolas, en revenant à lui, sentit une main d'enfant qui soulevait sa tête, tandis que l'autre main approchait une cuiller de sa bouche. Il ne pouvait plus en douter, cette beauté compatissante était Zéfïre. Elle avait vu passer Loiseau lorsqu'il se rendait à l'imprimerie, l'avait poursuivi, et lui avait dit : – Pourquoi donc ne voit-on plus votre ami passer par ici ?

– Il est bien malade, avait répondu Loiseau, et, interrogé sur l'adresse, il l'avait donnée indifféremment.

Pendant que Nicolas soulagé retrouvait des forces pour se lever à demi sur son grabat, Zéfïre, en robe de taffetas rose, balayait le galetas, rangeait les chaises et la table ; puis elle revint au lit du malade, lui mit dans la bouche des bonbons imprégnés de gouttes d'Angleterre, et, tirant de sa poche un mouchoir, lui essuya le front ; elle le coiffa de son fichu, qu'elle assujettit avec un ruban ; puis elle dit tout à coup : "Je ne suis pas en costume décent pour soigner un malade, je vais revenir d'ici à un quart d'heure." Le fruitier rentra dans l'intervalle, apportant un second bouillon : "Il faut croire, dit-il, que votre cousine est une femme de chambre de grande maison ; elle m'a payé pour un mois, et elle a donné une croix d'or à ma petite." Nicolas, affaibli par la maladie, ne voyait plus qu'une fée bienfaisante dans cette pauvre fille qui montait à lui de l'abîme, comme les autres viennent du ciel.

Zéfïre revint bientôt en robe d'indienne, et resta près de Nicolas jusqu'à la nuit ; le fruitier lui monta à dîner, et, enchanté de la bonté et de la gentillesse de la prétendue cousine, voulut même ajouter à ses frais un petit dessert que Zéfïre partagea avec le malade. Cependant, la nuit était venue ; elle se leva avec un sentiment pénible : – Où allez-vous ? dit Nicolas. – A la maison ; c'est l'heure où l'on m'attend, dit Zéfïre... Et elle s'enfuit pour cacher ses larmes. Nicolas avait eu à peine le temps de songer aux derniers mots de Zéfïre, que les pas de son ami Loiseau se firent entendre dans l'escalier.

Loiseau n'était pas de bonne humeur ; ses compagnons de l'imprimerie n'avaient pu lui prêter que fort peu de chose : il apportait seulement du sucre pour le malade et du pain pour lui-même. Une odeur de pot-au-feu le surprit tout d'abord. C'était le dîner que le fruitier avait monté pour Zéfïre, laquelle y avait à peine touché. "A la bonne heure, dit Loiseau, ce brave homme a pitié de nous !" Et il tira la table pour profiter de cette aubaine. Un sac d'écus roula à terre. "Qu'est-ce que cela ? dit Loiseau." Nicolas n'était pas moins étonné que lui : – T'aurait-on envoyé de l'argent de ton pays ? – Eh ! qui donc songe à moi ? ... excepté toi et... Mais c'est elle ! – Qui elle ? – Zéfïre, que tu as rencontrée ce matin, et qui est venue me soigner en ton absence. – Comment ? une fille du monde ? ...

– Toutes les idées de l'honnête Loiseau étaient renversées ; tantôt il admirait la bonté et le dévouement de la jeune fille, tantôt il voulait aller reporter l'argent impur déposé par elle. Enfin, sachant qu'elle devait revenir le lendemain, il mit l'argent dans la malle pour le lui rendre.

Le lendemain matin, Zéfïre reparut ; elle était si jolie, si naïve, si touchante dans sa pitié, que Loiseau fut attendri. "Qu'importe où soit la vertu ? s'écria-t-il, je me prosterne et je l'adore ! ... mais cet argent, nous ne pouvons l'accepter ? ..." Zéfïre comprit sa pensée. – Cet argent vient de mon père, dit-elle ; c'est ma soeur aînée qui me le gardait et qui me l'a donné en apprenant qu'il y avait un pauvre malade à secourir." Loiseau se laissa aller et à ouvrir le sac et à compter les écus en versant des larmes d'attendrissement. Les deux amis étaient accablés de tant de dettes criardes, qu'en y songeant leurs scrupules s'affaiblissaient

beaucoup. Le soir même, Zéfïre s'oublia et resta jusqu'à la nuit close ; Loiseau la trouva encore en rentrant, elle le pria de la reconduire. "Moi ? dit-il, reconduire... – Sans cela, on m'arrêterait. – Allons, dit Loiseau, je vais me faire une belle réputation dans le quartier !" Quant à Zéfïre, elle trouvait sa position fort simple. Sa mère lui avait dit que les femmes se divisaient en deux classes, toutes deux utiles à leur manière, toutes deux honnêtes relativement ; elle appartenait à la seconde classe, n'étant pas née dans la première, voilà tout.

Le lendemain était un dimanche, elle resta avec les deux amis, et leur dit : "J'ai tout appris à ma mère ; elle me permet de venir toute la journée. Elle approuve mes sentiments ; elle aime mieux me voir fréquenter un bon ouvrier qu'un sergent qui me battrait, ou qu'un joueur qui me prendrait tout. Elle est très bonne, ma mère..." Loiseau gardait le silence en fronçant le sourcil ; Nicolas, qui reprenait des forces, se leva tout à coup avec son ancienne exaltation, et revêtit son unique habit. – Allons chez sa mère, dit-il à Loiseau. – Recouche-toi, répondit ce dernier... – Non ! aussi bien, je mourrais à me tordre de désespoir sur ce lit. Ceci est une crise qui me sauve ! Il ne faut pas que cette jeune fille retourne ce soir dans cette maison... Mon mal a changé de caractère ; je n'ai plus d'oppression, j'ai la fièvre et la rage toutes les nuits, à partir de l'heure où elle nous quitte : comprends-tu pourquoi ?

Loiseau essaya en vain des représentations ; Nicolas n'écoutait rien dans ses moments d'enthousiasme. Ils se rendirent rue Saint-Honoré, chez la mère, qui se nommait Perci. C'était une ancienne revendeuse à la toilette et prêteuse sur gages, chez laquelle il s'était donné des rendez-vous de galants et de grandes dames qui avaient été surpris par les sergents ; on l'avait condamnée à une forte amende, moins pour le délit même que pour n'avoir point payé les redevances d'usage à la police : depuis ce temps, elle avait pris patente, afin d'être tranquille. Interrogée par Nicolas et Loiseau, elle jura que sa fille était jusqu'ici demeurée honnête, mais qu'on n'attendait que l'âge convenable pour la lancer dans le monde avec l'autorisation du lieutenant de police. Les deux ouvriers frémissaient de ces détails, que la Perci énumérait avec la plus grande complaisance. Loiseau ne put s'empêcher de marquer son indignation. – Que voulez-vous que je fasse ? dit alors la mère, ne suis-je pas notée ? Qui l'épouserait ? ... D'ailleurs, élevée comme elle est, jolie, avec des talents, se résignera-t-elle à gagner quelques sous par jour dans la couture, ou à faire de rudes travaux, à devenir servante ? Qui voudrait d'elle ? ... et dans tous les cas serait-elle moins perdue ? Nous connaissons l'histoire des jolies filles dans le peuple...

– Eh bien ! moi, je l'épouserai, dit Nicolas, si elle veut ne plus mettre les pieds chez vous, et apprendre à travailler.

La Perci se jeta à son cou : – Dis-tu vrai, mon garçon ? Tiens, tu me fais pleurer, et j'en avais perdu l'habitude... Ecoute bien : ne crois pas que ma fille n'aura point une dot... et de bon argent bien gagné encore. J'ai été revendeuse, j'ai prêté à intérêt : c'est honnête, cela !

– Ne parlons pas de ces choses, dit Nicolas ; je me sens fort, maintenant, et je gagne beaucoup quand je travaille... Ainsi vous consentez à ce que votre fille ne rentre plus ici ? Vous êtes une bonne femme au fond.

– Mon Dieu ! dit Loiseau, se peut-il qu'il y ait de la vertu même dans de telles âmes... Je l'ignorais ; cependant j'aurais mieux aimé ne pas le savoir.

Loiseau avait raison ; il vaut mieux, dans l'intérêt des mœurs, supposer que le vice déprave entièrement ses victimes, sauf la chance de l'expiation et du repentir, que de s'exposer au choix difficile qui résulte d'un mélange douteux de bien et de mal. C'était le raisonnement d'un homme vulgaire, mais sage. Nicolas n'était ni l'un ni l'autre malheureusement.

Zéfïre accepta avec transport la proposition de vivre pour l'homme qu'elle préférait. L'amour seul assurait Nicolas de sa vertu. Il fallut encore que le bon Loiseau fît son éducation morale, et lui donnât des

leçons de décence et de pudeur. On lui fit lire de bons livres, à elle qui n'avait lu encore que des romans de Crébillon fils ou de Voisenon. On lui apprit à tenir un autre langage que celui qu'elle avait entendu tenir jusque-là, et ce fut seulement lorsqu'on n'eut plus rien à craindre de ses manières délibérées ou de son caquet imprévoyant qu'on lui chercha une profession. La prétendue de Loiseau, qui se nommait Mlle Zoé, avait aidé beaucoup les deux amis dans l'éducation préliminaire de Zéfîre. Elle la proposa pour demoiselle de boutique à une marchande de modes qui demeurait au coin de la rue des Grands-Augustins. Ses vêtements de grisette, sa coiffure sans poudre et son bonnet à tulle plat la changeaient tellement qu'il eût été impossible de la reconnaître. La mère, avertie par Nicolas, approuva tous ces arrangements, et s'engagea à ne jamais rendre visite à sa fille tant qu'elle serait en apprentissage.

Nicolas ne pouvait voir Zéfîre que le dimanche ; Mlle Zoé allait la chercher ce jour-là, et l'on faisait des promenades hors barrière avec Loiseau. Nicolas, toujours impatient, ne pouvait s'empêcher de passer chaque soir devant la boutique ; il regardait aux vitres, et était considéré comme le galant assidu de quelqu'une des jeunes filles, sans qu'on pût savoir de laquelle. Les boutiquières de Paris ne s'étonnent jamais de ces amours à distance, qui sont plus fréquents. Un dimanche, Nicolas convint avec Zéfîre qu'il lui écrirait tous les soirs. Comme elle était placée près du vitrage, il avait soin de plier sa lettre en pli d'éventail, et la passait par l'un des trous de boulon. Zéfîre tirait adroitement le papier, et était heureuse jusqu'au lendemain. Quelquefois, lorsque les demoiselles étaient couchées, il venait dans la rue déserte avec son ami Loiseau, qui jouait fort bien du luth, et ils exécutaient les airs d'opéra les plus nouveaux, tels que l'Amour m'a fait la peinture, ou bien : Dans ce charmant asile, – choisissant de préférence les couplets où se trouvait le mot Zéphir... L'amour fait de l'esprit comme il peut.

Leurs promenades du dimanche avaient lieu le plus souvent aux buttes Montmartre. Un jour, ils furent suivis par trois mousquetaires jusque chez un traiteur où ils allaient dîner. – L'un de ces derniers reconnut Zéfîre pour l'avoir vue rue Saint-Honoré. La trouvant en compagnie de simples ouvriers endimanchés, ils voulurent la leur enlever. Heureusement, le fruitier les avait accompagnés, ce qui rendait la partie égale, sauf les épées, dont Nicolas et Loiseau étaient dépourvus. En revanche, le fruitier, prévoyant l'attaque, avait saisi une longue broche dans la cuisine du traiteur. – Prends garde à toi, drôle, dit l'un des mousquetaires menacé par cet instrument, nous sommes des gentilshommes, et nous te ferons fourrer au Châtelet. – Vous déshonorez votre famille et l'habit militaire ! criaient Nicolas... – Il s'agit bien d'honneur ! ... C'est la Zéfîre qui est avec vous : eh bien ! demandez-lui si elle ne préfère pas un seigneur à un ouvrier ? ... Nous avons de l'or, la belle ! ajoutait le mousquetaire en faisant sonner sa poche.

La querelle tournait à la discussion, grâce à l'attitude des trois défenseurs ; mais ces dernières paroles mirent Loiseau hors de lui : "Infâme ! s'écria-t-il, vous venez de commettre un grand crime... vous avez profané le retour à la vertu ! " Quant à Nicolas, il s'était saisi d'une chaise. "Qu'est-ce que c'est que cela ? dit un des mousquetaires plus aviné que les autres, une vertu qui sort... du vice ? Et l'autre drôlesse, est-ce que c'est aussi une vertu ? " Il cherchait en même temps à s'approcher de Zoé. Loiseau le repoussa rudement : – Respecte la fiancée d'un citoyen ! cria-t-il (cela se passait en 1758). – Un citoyen ! dit le mousquetaire en éclatant de rire, cela ne se dit qu'à Genève... Tu m'as l'air d'un huguenot !

Loiseau prit un escabeau, et frappa le mousquetaire qui avait parlé. La mêlée devint générale. En vain Zéfîre et Zoé s'interposaient entre les combattants ; le fruitier faisait merveille avec sa broche, et les mousquetaires étaient vaincus, lorsque arriva la garde, appelée par le traiteur ; Nicolas, exaspéré, voulut résister encore, mais Loiseau s'y opposa, et tout ce qu'il put faire fut d'emporter hors de la salle Zéfîre évanouie. Quand le commissaire arriva, les mousquetaires, embarrassés eux-mêmes de leur équipée, se servirent de leur conjecture précédente pour affirmer que Loiseau, qui avait l'air grave, et se trouvait vêtu de noir, était un ministre protestant qui tenait un prêche, ajoutant qu'ils étaient arrivés à temps pour disperser les hérétiques. Le commissaire donnait dans cette supposition, et faisait déjà mettre les menottes aux trois hommes, en leur promettant qu'ils seraient pendus, lorsque enfin l'un des mousquetaires, moins ivre que les autres, voulut bien convenir que lui et ses compagnons étaient un peu dans leur tort. "Voilà un aveu généreux,

observa le commissaire... On reconnaît bien là les personnes de haute naissance. – En vérité, dit le mousquetaire aux ouvriers, la platitude des gens de plume me ferait renoncer à mes prérogatives de gentilhomme ! "... Puis, ne pouvant s'empêcher de reprendre un ton de hauteur : "Au revoir ! dit-il en s'éloignant, nous vous couperons les oreilles quelque autre jour ! "

Le commissaire s'était retiré, mais après avoir pris les noms et les adresses des combattants. Malgré le désistement des mousquetaires, l'aventure pouvait avoir des suites fâcheuses pour de pauvres diables comme Nicolas et Loiseau ; de plus, l'instruction de l'affaire, si peu importante qu'elle fût devenue, attirait nécessairement les yeux sur la position particulière de Zéfïre, cause innocente de la lutte. Cependant la pauvre fille était moins préoccupée de cela que du danger que pouvaient courir ses amis : on la ramena au magasin en proie à un accès de fièvre. Malheureusement les filles de mode étaient rentrées ; elles entendaient, ainsi que la maîtresse, ce qu'elle disait dans son délire : "J'irai trouver ma mère ! elle a des protecteurs puissants ! ... J'avais bien juré pourtant de ne plus mettre les pieds dans sa maison... mais il le faut... Ma mère est l'amie intime du lieutenant de police : c'est lui qui lui a fait avoir une patente... et puis elle est riche... et puis elle connaît de grandes dames. Elle est si complaisante, ma mère ! ... Tous ces gens-là l'ont perdue... mais elle a bon coeur au fond ! ... Sans cela, Nicolas et Loiseau seraient pendus comme huguenots, et c'est moi qui en serais cause... Pourquoi ? Parce que je suis la fille... de ma mère ! ..."

Loiseau et Zoé frémissaient de ces aveux entrecoupés et de l'étonnement des personnes de la boutique. Il fallut leur tout avouer ; elles ne furent que profondément affectées du malheur et de la situation de leur compagne. Nicolas n'était pas présent à cette scène, car il n'allait pas à la boutique de modes, craignant de compromettre Zéfïre. De plus, il ne s'était pas douté de la gravité du mal qui l'avait atteinte, et pensait, en s'en retournant seul, qu'elle était seulement indisposée des suites de son évanouissement. Loiseau, le retrouvant le soir, n'osa lui rapporter la scène dont il avait été témoin. Le lendemain matin, Nicolas étant plus calme que la veille, il crut pouvoir lui dire une partie de la vérité. Ce dernier ne ménagea plus rien, et courut chez la marchande de modes. "Venez donc, lui dit cette femme, je sais bien qui vous êtes... Montez près d'elle : c'est vous qu'elle demande à grands cris."

Zéfïre était accablée et souffrante, mais calme ; elle affecta de paraître seulement fatiguée des émotions de la veille ; elle dit à Nicolas qu'il devait se rendre à son imprimerie et la laisser reposer, puis elle l'embrassa deux fois en lui disant : "A ce soir." Tous les ouvriers s'étonnèrent de la pâleur de Nicolas. A huit heures, Loiseau lui dit : "Mangeons un morceau, puis j'irai prendre Zoé pour aller voir Zéfïre. Tu ne te montreras pas tout d'abord, afin de ne pas l'agiter ; ta pâleur lui donnerait de l'inquiétude." Il ne se montra pas en effet, mais il l'entendit parler de la chambre voisine. Loiseau lui dit : "Va te reposer, elle est mieux : c'est toi qui m'inquiètes..."

Nicolas, en s'éveillant, fut étonné de ne pas trouver son ami ; le fruitier lui dit qu'il avait passé la nuit dehors. Il courut à l'imprimerie. Loiseau travaillait à sa casse : "Et Zéfïre ? – Zoé et moi, nous avons passé la nuit près d'elle. – Oh Dieu ! sans moi ! – Ta vue aurait redoublé sa fièvre. – Comment va-t-elle ? – Beaucoup mieux."

Loiseau rougissait en disant ces dernières paroles. Il essaya d'amuser l'inquiétude de Nicolas en lui parlant d'un travail pressé ; mais, après quelques hésitations, ce dernier prit son habit et courut au magasin. Loiseau le suivit et arriva sur ses pas. Zéfïre étoffait, cependant elle prit la main de son amant, essaya de sourire, et dit : "Ce n'est rien." Celui-ci ne voulut plus la quitter. Le soir, pendant que Zoé se reposait sur un canapé, Zéfïre fit signe à Nicolas qu'elle voulait avoir la tête posée sur sa poitrine, qu'elle respirerait mieux... Il s'étendit en arrière sur sa chaise à moitié penché sur le lit, et soutenant au bord cette tête blonde, si fraîche encore l'avant-veille. Au bout de deux heures de cette position fatigante, un grand soupir réveilla Zoé. "Allez vous reposer à votre tour", dit-elle à Nicolas. Et, relevant la tête de Zéfïre, elle la posa sur l'oreiller. Zéfïre avait rendu le dernier souffle. Nicolas, trompé par ses amis sur la gravité du mal, ne l'apprit que le lendemain. "Et moi je vais mourir aussi ! " dit-il avec calme. Il était, – selon son expression même, – consolé par le

désespoir.

Cependant il ne fit qu'une grave maladie, mêlée de délire et de léthargie ; les premiers mots qu'il prononça furent : "J'ai donc achevé de perdre Mme Parangon." C'est que les traits de Zéfîre lui avaient rappelé ceux de cette femme adorée, comme elle-même lui avait semblé avoir quelque ressemblance avec Jeannette Rousseau, son premier amour.

Cette théorie des ressemblances est une des idées favorites de Restif, qui a construit plusieurs de ses romans sur des suppositions analogues. Ceci est particulier à certains esprits et indique un amour fondé plutôt sur la forme extérieure que sur l'âme ; c'est, pour ainsi dire, une idée païenne, et il n'est guère possible d'admettre, comme Restif le prétend, qu'il n'a jamais aimé que la même femme... en trois personnes. Les ressemblances tiennent presque toujours à une même origine de pays ou de race, ce qui a pu se rencontrer sans doute pour Jeannette Rousseau et pour Mme Parangon. Aussi Restif suppose que Zéfîre était, par sa mère, issue des mêmes contrées. En général, il y a un côté de ses systèmes philosophiques qui se mêle toujours aux récits les plus véridiques de sa vie. – Il croyait à la division des races comme un Indien, et repoussait, de par ce système, les doctrines d'égalité absolue ; le croisement même de familles étrangères ne lui semblait pas changer ce résultat, car il établissait qu'en général une partie des enfants tenait plus du père, une autre davantage de la mère, quoiqu'il admît bien en Europe un certain détrit de natures bâtardes et mélangées. Ces problèmes bizarres ont amusé beaucoup d'hommes distingués au XVIIIe siècle ; mais nul ne porta plus loin que lui cet esprit de paradoxe, illuminé parfois d'un éclair de vérité.

Si touchante qu'ait été la mort de Zéfîre et la pensée d'expiation qui s'y rapporte, on ne peut s'empêcher de déplorer l'influence fatale qu'eut cette aventure sur les ouvrages et les moeurs de l'écrivain. Comme le sentait si justement Loiseau, l'on ne touche pas impunément à la corruption. Le Pornographe, ouvrage à prétentions morales, mais où l'auteur se complaît à exposer des raisonnements d'une moralité souvent contestable, fut le résultat des méditations de Nicolas sur le sort d'une certaine classe de femmes qu'il voulait relever à leurs propres yeux comme aux yeux du monde...

IV. Sara

Nous arrivons à une époque féconde en enseignements profonds et en souvenirs douloureux. Nicolas n'est plus le beau danseur d'Auxerre, l'apprenti bien-aimé de Mme Parangon, l'amoureux de ces onze mille vierges, tant soit peu martyres la plupart, qui se nommaient Jeannette Rousseau, Marguerite Pâris, Manon Prudhot, Flipote, Tonton Lacos, Colombe, Edmée Servigné, Delphine Baron ou Rose Lambelin ; ce n'est plus même l'amant déjà formé de Mlle Prudhomme et de la belle Mlle Guéant, ni le galant obscur que la blonde Septimanie, comtesse d'Egmont, avait pu choisir pour suppléer aux froideurs de son noble époux. – Nous sommes cette fois en 1780 ; Nicolas a quarante-cinq ans. Il n'est pas vieux encore, mais il n'est plus jeune déjà ; sa voix s'éraïlle, sa peau se ride, et des fils d'argent se mêlent aux mèches de cheveux noirs qui se laissent voir parfois sous sa perruque négligée. Le riche peut garder longtemps la fraîcheur de ses illusions, comme ces primeurs et ces fleurs rares qu'on obtient chèrement au milieu de l'hiver ; mais le pauvre est bien forcé de subir enfin la triste réalité que l'imagination avait dissimulée longtemps. Alors, malheur à l'homme assez fou pour ouvrir son coeur aux promesses menteuses des jeunes femmes ! Jusqu'à trente ans, les chagrins d'amour glissent sur le coeur qu'ils pressent sans le pénétrer ; après quarante ans, chaque douleur du moment réveille les douleurs passées, l'homme arrivé au développement complet de son être souffre doublement de ses affections brisées et de sa dignité outragée.

A l'époque dont nous parlons, Nicolas demeurait rue de Bièvre, chez Mme Debée-Léeman. Cette dame était une juive d'Anvers de quarante ans, belle encore, veuve d'un mari problématique, et vivant avec un M. Florimond, galant émérite, adorateur ruiné et réduit au rôle de souffre-douleur. A l'époque où Nicolas vint se loger chez Mme Léeman, il remarqua à peine une jeune fille de quatorze ans, qui déjà reproduisait sous un

type plus frais et plus pur les attrails passés de la mère. Pendant les quatre années suivantes, il ne songea même à cette enfant que quand il entendait sa mère la gronder ou la battre. Elle était cependant devenue à la fin une grande blonde de dix-huit ans, à la peau blanche et transparente ; elle avait dans la taille, dans les poses, dans la démarche, une nonchalance pleine de grâce, et dans le regard une mélancolie si touchante, que, rien qu'à la regarder, Nicolas se sentait souvent les larmes aux yeux. C'était un avertissement de son coeur, qu'il croyait mort, et qui n'était qu'endormi.

Depuis fort longtemps, Nicolas vivait seul, ne parlant à personne, travaillant le jour, et le soir errant à l'aventure le long des rues désertes. Ses amis étaient morts ou dispersés, et il était peu à peu tombé dans cet affaissement profond, dans cette indifférence complète qui suit ordinairement une jeunesse trop agitée. Enfin il était tranquille du moins dans son anéantissement, quand, un dimanche matin, une petite main blanche frappa doucement à la porte de sa chambre. Il ouvrit. C'était Sara.

– Je viens, dit-elle, monsieur Nicolas, vous prier de me prêter quelque livre dont vous ne vous servez pas ; vous en avez beaucoup, et moi j'aime la lecture.

– Choisissez, mademoiselle, dit Nicolas ; ensuite vous êtes bien maîtresse de les lire tous les uns après les autres.

Sara paraissait si timide, elle avait si peur d'être importune, sa modestie, sa rougeur son embarras, étaient si naturels, que Nicolas s'abandonna entièrement au charme. Elle resta peu, et, en sortant, elle présenta son front au baiser paternel de l'écrivain.

Toute la semaine, elle travaillait chez les demoiselles Amei, où sa mère l'avait placée pour apprendre à faire de la dentelle ; mais les dimanches elle ne quittait pas la maison. Aussi renouvela-t-elle ses visites, toujours pour emprunter des livres que Nicolas finit par lui donner. Rien n'était pur et touchant comme ces premières entrevues. Nicolas avait bien appris certains bruits qui couraient sur le compte de la jeune fille, mais il les regardait comme des calomnies. Peut-être cette jeune fille avait-elle été compromise par quelque cause provenant de l'avidité de sa mère ; puis elle avait l'air si candide, qu'il se serait fait un scrupule d'altérer par un mot, par un geste, même par un regard, la pureté de son innocence ; il lui témoignait du respect, de l'estime et un empressement dont il n'osait lui-même s'expliquer la nature. Sara le sentit, ou du moins sa mère le sentit pour elle, car, arrivées à ce point, les visites devinrent plus fréquentes, les conversations plus intimes ; elle lui apporta d'abord quelques chansons très bien choisies, de celles qu'on appelait brunettes, et lui chanta celle qui avait le plus de rapport avec la situation qu'elle voulait prendre vis-à-vis de lui.

Si les passions sont moins subites à quarante ans, le coeur est beaucoup plus tendre : l'homme a moins de fougue, de violence, d'emportement ; mais en revanche il aime avec abnégation et dévouement. L'avenir l'épouvante, et il se cramponne au passé pour tenter de ne pas mourir ; il veut recommencer la vie, et plus la femme aimée est jeune, plus aussi les émotions deviennent vives et délicieuses. Qu'on juge avec quel ravissement Nicolas écoutait les vers suivants chantés par la plus jolie bouche avec une expression des plus tendres :

Mon coeur soupire dès l'aurore.
Le jour, un rien me fait rougir ;
Le soir, mon coeur soupire encore ;
Je sens du mal et du plaisir !
Je rêve à toi quand je sommeille,
Ton nom m'agite, il me saisit ;
Je pense à toi quand je m'éveille,

Ton image partout me suit...

– Vous chantez avec sentiment, dit Nicolas. Auriez-vous le coeur aussi sensible que votre voix est touchante ?

– Ah ! monsieur, dit Sara, si vous me connaissiez mieux, vous ne me feriez pas cette question ; mais vous m'appréciez un jour, et vous saurez si je suis constante dans mes sentiments.

– Voilà ce que votre jolie bouche pouvait me dire de plus agréable.

– Mon Dieu, c'est tout naturel. Quand on a aimé une fois, n'est-ce pas pour la vie ? et peut-on oublier jamais la personne qu'on a aimée ?

– Voilà une bien douce morale !

– C'est celle de la nature.

– Vous avez de l'esprit et de la philosophie, mademoiselle.

– J'ai vu un peu de monde, c'est vrai... Je vous conteraï cela quelque jour.

Nicolas fronça le sourcil, mais il se rassura bien vite en entendant la jeune fille ajouter avec un entraînement naïf qu'elle avait été invitée avec sa mère à de très belles tables, notamment dans une maison de campagne à quelques lieues de Paris, chez un magistrat de cour où il venait du beau monde. Peut-être y eût-il plus réfléchi, si le babillage de l'enfant n'avait tout à coup changé d'objet.

– Vous savez, dit-elle, que j'ai été au couvent... Eh bien ! j'y ai reçu une éducation si soignée, qu'il m'est venu à l'esprit de faire une pièce de théâtre. Oh ! le théâtre, c'est ce qui m'a formée. J'y serais allée plus souvent encore, si ce n'est que maman n'aime pas les bons spectacles ; elle s'ennuie à la comédie et elle n'aime que Nicolet et les Grands-Danseurs du roi. Audinot même est trop sérieux pour elle, ou, si vous voulez, trop..."

Sara n'osa prononcer le mot qu'elle avait dans la pensée. Nicolas, plus tard, jugea qu'elle avait voulu dire "trop décent".

– Eh bien, reprit-il après un silence, puisque vous aimez le théâtre, il faut y essayer vos dispositions, vos grâces et votre esprit.

– Non, dit-elle, je les réserve pour quelque chose de plus important.

– D'important comme quoi ?

– Je les garde pour mériter votre estime.

Le coup avait porté ; Nicolas la regarda avec attendrissement et la serra dans ses bras.

Insensiblement les visites se multiplièrent. Mme Léeman y mettait un aveuglement et une complaisance inexplicables chez une mère. Quelques relations s'établirent entre les voisins. Le jour des Rois étant arrivé, Nicolas offrit le gâteau à la famille, – dans laquelle il fallait bien compter M. Florimond. Ce dernier, entièrement dans la dépendance de Mme Léeman, avait une conversation superficielle où régnait une politesse recherchée qu'il affectait de tenir de ses souvenirs d'homme du monde. Au dessert, la fève ne se trouva pas dans le gâteau, et Florimond fut soupçonné par la jeune fille de l'avoir fait disparaître pour se dispenser de payer son avènement à la royauté.

– Quelle apparence ? dit Mme Léeman. On sait bien que c'est toujours mon argent qui aurait dansé. M. Florimond repoussait ces insinuations avec la dignité de l'honneur outragé.

– Je crois plutôt, dit Nicolas, que c'est moi qui aurai avalé la fève par mégarde ; je me regarde donc comme obligé de vous offrir du vin chaud.

La satisfaction de Florimond et l'admiration des deux femmes pour le procédé de Nicolas le payèrent avec

usure de son sacrifice.

Le lendemain, Nicolas reçut la visite de Mme Léeman. "J'ai à vous parler, dit-elle, au sujet de ma fille." Et elle lui raconta qu'elle avait dû la marier à un M. Delarbre, jeune homme qui était venu fréquemment dans la maison, puis avait cessé tout à coup ses visites. Elle demanda à Nicolas si sa fille lui avait parlé de ces relations antérieures, innocentes du reste. "Oui, dit-il, mais comme d'un souvenir entièrement effacé." La mère répondit que ce parti ne convenait nullement à sa fille ; puis, adoucissant sa voix, elle ajouta qu'une nouvelle proposition lui était faite. Un nommé M. de Vesgon, ancien ami de la famille, offrait d'assurer le sort de cette enfant moyennant une donation de vingt mille livres, et cela par un sentiment tout paternel, résultant de l'amitié que cet homme respectable avait autrefois pour le père de Sara... Toutefois cette dernière avait refusé la proposition, et Mme Léeman, sentant son autorité de mère impuissante à vaincre la prévention de la jeune fille, venait prier Nicolas d'agir à son tour par la persuasion que son esprit supérieur était sûr de produire.

Nicolas ne put retenir un mouvement de surprise. Mme Léeman fit valoir le mauvais état de sa santé. "Si ma pauvre enfant venait à me perdre, qu'arriverait-il ? ajouta la mère... J'ai de l'expérience, moi, mon bon monsieur Nicolas ; le temps passe, la beauté s'en va ; Sara se procurerait avec cette somme une petite rente viagère qui, avec le peu que je lui laisserai, pourrait plus tard la faire vivre honorablement..." Nicolas secoua la tête ; la mère le pressa encore en raison de l'amitié qu'il avait pour sa fille, et lui proposa même de le faire dîner avec M. de Vesgon, afin qu'il pût s'assurer de la pureté des intentions de ce vieillard.

Nicolas se sentit blessé au coeur et ne put dormir de la nuit. Le lendemain matin, Sara monta chez lui comme à l'ordinaire. Il aborda franchement la question des vingt mille francs, et demanda à la jeune fille si elle croyait pouvoir les accepter sans compromettre sa réputation. Sara baissa les yeux, rougit beaucoup, s'assit sur les genoux de Nicolas et se mit à pleurer. Nicolas la pressa de répondre.

- Ah ! si j'osais parler ! s'écria-t-elle entre deux soupirs.
- Confie-moi tes peines, ma charmante enfant.
- Si vous saviez combien je suis malheureuse !
- Malheureuse ! Pourquoi et depuis quand ?
- Je l'ai toujours été... J'ai une mère...
- Je la connais.

Sara paraissait faire un violent effort pour parler.

- Ma mère, dit-elle enfin, a fait mourir ma soeur de chagrin. Moi, dans ce temps-là, je n'étais qu'une enfant folle, étourdie et riant toujours... J'ai bien changé depuis ! Aujourd'hui encore, ma mère me fait trembler ; rien qu'à l'entendre marcher, je frissonne de peur !

Et elle lui fit l'histoire d'une époque où elle demeurait avec sa mère dans une petite rue du Marais, chez un menuisier. C'étaient souvent de nouvelles figures qui se succédaient dans l'amitié de la veuve, et la petite fille était reléguée presque toujours dans un grenier, souffrant du froid, de la faim même... Quand elle criait trop fort, sa mère arrivait furieuse, la pinçait, lui tordait les mains ou lui laissait le visage ensanglanté. Un soir, un homme osa monter jusqu'à ce réduit... et ...

- Pauvre enfant ! s'écria Nicolas.

- Ah ! mon ami ! ah ! mon père ! reprit Sara en se jetant tout en larmes dans les bras de l'écrivain, j'ai juré depuis longtemps que jamais je ne consentirais à me marier... et que dans tous les cas, je n'épouserais

jamais un jeune homme...

Nicolas la regarda avec attendrissement.

– Un jeune homme ! Et cependant, ce jeune Delarbre qui venait ici il y a quelques mois... si souvent ?

– Celui-là, dit Sara en soupirant, oh ! celui-là, je puis bien l'avouer, je l'aimais... autant du moins que l'on peut aimer à l'âge où j'étais ; mais il ne viendra plus... Je lui ai tout dit !

Nicolas pencha la tête dans sa main, réfléchit un instant, puis s'écria rempli de pitié : "Et il t'a quittée ! Il n'a pas compris que la pureté de ton âme... rachetait mille fois, pauvre victime, l'infâme lâcheté commise envers toi ! " En s'arrêtant sur cette idée, Nicolas pensa involontairement à Mme Parangon. Cette fatalité de sa vie revenait encore une fois, sous une forme nouvelle, retourner un fer vengeur dans son éternelle blessure. Il se leva, parcourut la chambre avec des gestes désespérés. Sara, qui ne comprenait pas toutes les causes d'une douleur si vive, courut à lui, le fit rasseoir, et, tâchant de sourire à travers ses larmes, lui dit en l'embrassant : – Eh ! pourquoi tant me plaindre ? Pourquoi tant de désespoir ? Cela empêchera-t-il l'amitié la plus tendre de durer entre nous, mon protecteur, mon guide ! Pensez-y donc ; je ne suis pas coupable, hélas ! et vous n'aurez rien à me pardonner... Ensuite, si Delarbre ne m'avait pas quittée, est-ce que je serais ici, avec vous... dans vos bras... causant, pleurant... riant ? ...

Elle s'était assise de nouveau sur ses genoux, et passait le bras autour de son cou, ce bras de juive déjà parfait, bien qu'elle n'eût que quinze ans, cette petite main effilée dont les doigts roses traversaient les boucles encore bien fournies de la chevelure de Nicolas.

Le calme rentrait peu à peu dans le coeur de l'écrivain ; l'agitation nerveuse se calmait ; Nicolas reposait ses yeux avec charme sur les traits si réguliers de la pauvre enfant ; il ne put retenir un aveu, longtemps arrêté sur ses lèvres : – Qu'avez-vous ? lui dit Sara en le voyant un instant rêveur.

– Je pense à toi, dit-il, charmante enfant ! Il faut te le dire enfin, depuis longtemps je t'aime..., et je te fuyais toujours, effrayé de ta jeunesse et de ta beauté !

- Toujours, jusqu'au matin où je suis venue te voir moi-même !
- Que voulais-tu que je t'offrisse ? Un coeur flétri par la douleur... et par les regrets !
- Que regrettes-tu, maintenant ? Ton coeur n'est-il point calmé ?
- Il bat plus que jamais ; tiens ! touche ma poitrine.
- Ah ! c'est qu'il y a là sans doute...
- Eh ! quoi donc ?
- De l'amour ! ... dit faiblement Sara.

Nicolas revint à lui-même ; sa philosophie d'écrivain lui rendit un instant de force.

- Non, dit-il gravement ; je n'ai pour toi, mon enfant, qu'une sincère et constante amitié.
- Et moi, si j'avais de l'amour ?
- Il cesserait trop tôt.

Sara baissa les yeux.

- Il y a un an, reprit Nicolas, j'avais encore une fois cédé au charme...
- Et pour qui ? dit Sara levant vivement la tête.

– Pour une image que je me créais en moi-même, pour une chimère, fugitive comme un rêve, et que je ne songeais même pas à réaliser, pour une de ces impossibilités que j'ai poursuivies toute ma vie, et que je ne sais quel destin a quelquefois rendues possibles.

- Mais quelle était cette image ? Quel était ce rêve ?
- C'était toi.
- Moi, grand Dieu !

– Toi que je voyais courir çà et là dans cette maison, toi qui passais à mes côtés dans l'escalier, dans la rue..., et qui grandissais de plus en plus, qui devenais toujours plus belle, et que je surprenais parfois à causer le soir sur le pas de la porte avec le jeune Delarbre...

Sara rougit et dit : – Mais je vous jure...

– Eh ! qu'importe ? dit Nicolas avec résolution ; n'était-il pas jeune, n'était-il pas beau et digne alors de toi, sans doute ? ... N'est-ce pas naturel, n'est-ce pas même un doux spectacle pour le coeur de l'homme que l'amour pur de deux êtres beaux et jeunes ? ... Moi, le t'aimais d'une autre manière ; je t'aimais comme on aime ces étranges visions que l'on voit passer dans les songes, si bien qu'on se réveille épris d'une belle passion, faible souvenir des impressions de la jeunesse... dont on rit un instant après !

– Oh ! mon Dieu ! on le voit bien, vous êtes un poète !

– Tu l'as dit. Nous ne vivons pas, nous ! nous analysons la vie ! ... Les autres créatures sont nos jouets éternels... et elles s'en vengent bien aussi ! Amitié, amour, qu'est cela ? Suis-je bien sûr moi-même d'avoir aimé ? Les images du jour sont pour moi comme les visions de la nuit ! Malheur à qui pénètre dans mon rêve éternel sans être une image impalpable ! ... Comme le peintre, froid à tout ce qui l'entoure, et qui trace avec calme le spectacle d'une bataille ou d'une tempête, nous ne voyons partout que des modèles à décrire, des passions à rendre, et tous ceux qui se mêlent à notre vie sont victimes de notre égoïsme, comme nous le sommes de notre imagination !

– Vous m'effrayez ! s'écria Sara.

– Non, je suis calme, dit Nicolas ; c'est de l'expérience, ma chère enfant ; j'ai appris à connaître et les autres et moi-même, et si j'ai l'amertume au coeur, je n'ai plus du moins l'ironie sur les lèvres... Sais-tu ce que nous faisons, nous autres, de nos amours ? ... Nous en faisons des livres pour gagner notre vie. C'est ce qu'a fait Rousseau le Genevois... c'est ce que j'ai fait moi-même dans mon Paysan pervers. J'ai raconté l'histoire de mes amours avec une pauvre femme d'Auxerre qui est morte ; mais, plus discret que Rousseau, je n'ai pas tout dit... peut-être aussi parce qu'il aurait fallu raconter...

Il s'arrêta. – Oh ! faites-moi lire ce livre, s'écria Sara.

– Pas encore ! ... Mais tiens, tu vas voir maintenant combien mon amitié est dangereuse... Je t'ai mise déjà dans mes Contemporaines !

– Quel bonheur ! s'écria la jeune fille en frappant des mains ; mais comment est-ce possible ?

– Puisque tu veux bien me pardonner, charmante fille, voici le livre. Tu vois bien le nom d'Adeline, c'est celui que je t'ai donné.

– Oh ! quel joli nom ! Je n'en veux plus porter d'autre... Et qui aime-t-elle ?

– Chavigny.

– Chavigny ? ... C'est donc le nom que vous avez choisi pour vous.

– Non, je l'ai choisi pour le jeune Delarbre, qui alors venait ici tous les jours. En le voyant si empressé, si amoureux, si tendre, un souvenir de mes jeunes années me revint à l'esprit... Je me figurai que j'étais à sa place, et que c'était moi qui t'aimais. Oh ! que j'eusse été plus tendre et plus enthousiaste encore... Il n'était lui-même que l'image affaiblie et vague de ma jeunesse, et cependant je ne pouvais le haïr... Je n'espérais rien. Alors j'exprimai en moi-même, j'exprimai tout seul à sa place les sentiments que tu m'aurais inspirés. Ce qui n'était pour lui que de l'amour était pour moi de l'adoration ; j'eusse été jaloux pour lui, au besoin... j'aurais tué son rival ! ... Je t'aurais épousée, moi, à sa place.

Sara se cacha honteuse dans les bras de Nicolas, puis elle leva vers lui son visage souriant à travers les pleurs.

– Oh ! parle toujours, dit-elle, mais laisse-moi t'admirer dans ton enthousiasme, dans ta bonté, dans ton génie... Avant ce jour, j'aimais à t'écouter surtout... Maintenant je te regarde et je te trouve jeune et beau ; oh ! que j'envie celles que tu as aimées !

– Une seule te valait, ma Sara ! mais elle n'avait pour moi que de l'amitié... Elle n'est plus... Reparlons de cet amour bizarre où je me substituais en pensée à celui qui me paraissait plus digne de toi que moi-même ; tu ne sais pas jusqu'où allait ma folie... Il y a un endroit où j'aime à me promener le soir ; on y voit les plus beaux couchers du soleil du monde : c'est l'île Saint-Louis... Eh bien ! en m'appuyant, à travers mes contemplations, sur les pierres grises du quai, j'y gravai furtivement les initiales du nom que je t'avais choisi : AD. AD. Cela signifiait pour moi : Adeline adorée...

– Oh ! nous irons ensemble au premier beau jour, et tu me feras voir ces lettres, dit Sara, et tu me diras tout ce que tu pensais en les gravant !

– Oui, mon amie, puisque tu le veux... Mais, hélas ! je suis plus vieux d'un an encore, et j'ai tant souffert ! Sara se jeta à son cou, riant et pleurant tour à tour, versant un baume divin sur les blessures du malheureux. – Tes chagrins aussi seront les miens ! dit-elle. Nous parlerons ensemble de cette femme d'Auxerre que tu aimais tant...

– Oh ! dit Nicolas, tant de joie... tant de peines... tout cela me brise le coeur ! Que Dieu te bénisse, ma fille, mon enfant ! Oui, je t'aime... j'ai encore la folie de t'aimer ; pardonne-moi...

En ce moment, on entendit dans l'escalier la voix de la veuve Léeman appelant sa fille pour le déjeuner.

– Je suis forcée de descendre, dit Sara ; j'ai seulement un mot à vous dire avant de vous quitter.

– Tu me dis vous maintenant ?

– Non, c'est une distraction... Je voulais te parler d'une de mes amies que tu as pu voir avec moi, car elle travaille chez la même marchande de modes... Mlle Charpentier.

– Je l'ai vue ; elle est charmante.

– Et elle est si bonne ! ... mais, en vérité, je n'ose te dire...

– Quoi donc ? Parle vite, ma charmante enfant !

– Je crains si fort d'être indiscreète... Mon amie a perdu sa mère qui, après une longue maladie, ne lui a laissé que des dettes... Que je voudrais être riche pour la pouvoir obliger ! ... Il ne faudrait, quant à présent, qu'un louis pour la tirer du plus grand embarras ! ... Elle le rendrait dans six semaines.

– Un louis ! rien qu'un louis ? s'écria Nicolas. Et il alla chercher un gros étui d'où il en tira deux, qu'il mit dans la main blanche de Sara en y ajoutant un baiser.

– Oh ! qu'elle sera heureuse ! dit Sara, et elle se précipita joyeuse dans l'escalier.

De ce jour, Nicolas renonça à tous ses projets de solitude. La répugnance qu'il avait conçue pour la veuve Léeman, d'après les aveux de sa fille, céda bientôt devant le désir de la voir plus souvent ; il cultiva l'amitié de M. Florimond en flattant ses goûts aristocratiques, et celle de la veuve en s'invitant lui-même chez elle à des soupers qu'il faisait venir de chez le traiteur ; il avait soin même d'y ajouter toujours quelque grosse volaille qui reparaisait pendant les jours suivants sur la table de l'avare Mme Léeman.

Nous avons dit que c'était seulement les dimanches que Sara pouvait venir rendre visite à Nicolas. Le reste de la semaine, elle demeurait dans la maison où elle faisait son apprentissage. Le lendemain lundi, on entendit un grand bruit dans l'escalier. "Vous êtes, une effrontée, criait Mme Léeman à sa fille. – Si je ne le suis pas, ce n'est pas votre faute, répondait cette dernière. – Attends, insolente, attends ! ..." Et Nicolas descendit aux cris de Sara. "Une fille, monsieur, qui me répond des impertinences ! s'écria la mère. – Ma chère Sara, calmez-vous !" dit Nicolas ; mais la jeune fille le reçut assez mal, et cependant s'adoucit un peu en s'habillant pour aller chez ses maîtresses. Mme Léeman dit à Nicolas, quand elle fut partie : – N'est-il pas malheureux de n'avoir qu'une enfant et de la voir aller chez les autres ? – Pourquoi ne pas la garder chez vous ? – Ah ! monsieur, je suis si pauvre... et puis je ne voudrais rien devoir à mes amis.

Nicolas était alors dans une assez bonne position ; ses premiers romans, surtout le Paysan perversi et les Contemporaines, lui rapportaient beaucoup plus que son travail d'imprimeur : – Prenez votre fille chez vous, dit-il à Mme Léeman, et nous ferons ce que nous pourrons pour son entretien. – Dans le fait, dit la mère, il y a au second un logement qui va être libre ; nous le meublerons à frais communs. Vous serez son père, et nous ne ferons qu'une seule famille.

A la fin de cette semaine, Sara cessa donc d'aller travailler chez les demoiselles Amei. Bientôt la liaison devint complète, indissoluble. C'étaient des causeries sans fin, des dîners délicieux, souvent à la campagne ou aux barrières, en compagnie de la mère et de Florimond... Toujours pendant ces repas le petit pied de Sara restait posé sur celui de Nicolas ; on allait aussi au spectacle avec les billets qu'obtenait l'écrivain par ses relations littéraires, et là toujours la jeune fille, indifférente à l'admiration qu'excitait sa ravissante beauté, laissait l'une de ses mains dans celle de son ami.

Cependant Mme Léeman n'admettait pas qu'on se divertît sans elle, et, lorsque dans la journée il se présentait quelque occasion de sortir pour la jeune fille et pour Nicolas, elle les faisait toujours accompagner par Florimond. Ce dernier, usé par les excès de toutes sortes, était d'une compagnie assez morne, mais n'avait rien d'hostile à l'attachement des deux amants. Il les suivait comme un chien de berger, sans interrompre leurs tendres entretiens. Un jour, Nicolas s'était chargé d'acheter pour la mère des graines et des oignons de fleurs. Elle était, nous l'avons dit, du Brabant et curieuse de tulipes. Sara et lui partirent pour le quai aux Fleurs, et furent si longtemps à fixer leur choix, que Florimond, fort ennuyé, se décida à entrer dans un cabaret d'où il les suivait des yeux. Quand il revint, il se tenait à peine sur ses jambes. Sara lui dit de se charger du sac de graines, et, pendant qu'il cherchait à l'affermir sur ses épaules, elle écrivit au crayon un billet pour sa mère, dans lequel elle lui disait que Florimond était tellement gris, que, voulant aller à la promenade, Nicolas et elle s'étaient fait conscience de l'y entraîner. Florimond partit avec ce billet, qu'il ne lut pas.

"Si nous allions au spectacle ! dit gaiement Sara." Nicolas jeta les yeux sur elle. Elle était fort joliment coiffée d'un chapeau à l'anglaise et d'un casaquin de taffetas à reflets changeants. L'heure du spectacle étant encore éloignée, ils prirent par le plus long. Nicolas conduisit la jeune fille le long des quais jusqu'à l'île Saint-Louis, qu'il affectionnait particulièrement, comme on sait, dans ses promenades solitaires. La vue en

était charmante alors, parce qu'on y découvrait d'un côté la campagne, et de l'autre le magnifique aspect des deux bras de la Seine, de la vieille cathédrale et l'Hôtel-de-Ville ; le Mail et la Râpée, s'étendant à droite et à gauche, bordés au loin de guinguettes aux berceaux verdoyants, présentaient aussi un spectacle fort animé. Nicolas avait encore une pensée : c'était de faire voir à Sara les pierres du quai sur lesquelles il avait gravé le chiffre mystique : AD. AD. (Adeline adorée), à l'époque où il venait dans ces lieux mêmes exhaler les plaintes d'un amour sans espoir. Tout était changé. Les deux amants gravèrent tour à tour sous ces chiffres à demi effacés les initiales réelles de leurs noms, et ne quittèrent l'île qu'après avoir vu le soleil descendu derrière les tours énormes du petit Châtelet. Ils remontèrent par la place Maubert, la rue Saint-Séverin, la rue Saint-André-des-Arts et celle de la Comédie, pour arriver à ce même théâtre encore plein pour Nicolas des souvenirs de la belle Guéant. Chemin faisant, il racontait avec larmes cette histoire de sa jeunesse, et Sara s'unissait de tout son coeur au chagrin de son ami. – Morte ! elle est morte ! s'écriait Nicolas. Morte comme cette autre si belle et plus aimante (Mme Parangon), et tout ce que j'aimais est ainsi dans le tombeau ! ...

– Et moi, est-ce que je ne t'aimerais pas comme elles ? disait Sara attendrie.
– Quelque temps peut-être ; mais après ?

– Mon ami, ne parle plus ainsi... Songe que je suis impressionnable à l'excès ; ne mets jamais à l'épreuve cette sensibilité qui n'a fait encore que mon supplice.

– Oh ! pardonne, ma fille ! c'est que j'ai beaucoup souffert, et toi...
– Moi, je n'ai que souffert, et je serais plus affectée de ce qui viendrait de ta part que de tout ce qui m'est arrivé.

Ils s'étaient placés dans la salle. On jouait justement la Pupille de Fagan, où Mlle Guéant avait été si ravissante de sentiment et de grâce. Nicolas, comme tous les esprits pleins d'orgueil, croyait toujours à quelque fatalité qui, relativement à lui seul, prenait la place du hasard. Il ne pouvait s'empêcher cette fois de trouver la pièce détestable, l'actrice déplaisante, et ne remarquait pas que, dans la loge voisine de la sienne, il venait d'entrer une très jolie femme qui avait les plus beaux cheveux cendrés (on commençait alors à ne plus porté la poudre), un bel oeil sous un sourcil noir, et des manières pleines de distinction. Sara la lui fit remarquer. "Elle est bien, dit-il, mais comme vous êtes plus belle !" Cette femme, se voyant l'objet de l'admiration de Sara, saisit une occasion pour lui dire quelque chose d'obligeant. Celle-ci répondit avec froideur. Nicolas s'en étonnant, elle lui dit à l'oreille : "Je suis très jalouse. Si j'avais lié conversation avec elle, tu aurais pu lui parler, et tu as trop de mérite pour ne pas lui plaire..." Nicolas répondit plein de joie : "Mais qui pourrait me plaire à moi, si ce n'est Sara ?"

Après cette soirée délicieuse, la difficulté étant d'affronter la colère de Mme Léeman, Nicolas eut l'idée la plus triomphante en pareil cas : ce fut d'acheter une paire de pendeloques assez belles chez un bijoutier de la rue de Bussy. La précaution n'était pas inutile, car en entrant Nicolas et Sara trouvèrent devant la porte l'infortuné Florimond, que la veuve avait mis dehors en le voyant revenir seul. Dégrisé par la scène d'imprécations qu'il avait subie, il se livrait au désespoir. Nicolas affronta bravement l'orage, qu'il parvint à calmer en faisant briller entre ses doigts sa récente acquisition. Tout rentra dans l'ordre habituel.

La mère était toutefois décidée à ne point admettre qu'on prît du plaisir en son absence. "Puisque Sara a besoin de distraction, dit-elle un jour, je la conduirai à la promenade sur les Grands Boulevards." Elles partirent donc pour s'y rendre par une belle soirée de printemps. Nicolas, retenu jusqu'à sept heures à son imprimerie, devait les aller rejoindre. Il les retrouva assises sur des chaises dans une contre-allée, faisant partie de deux ou trois rangées de femmes élégantes et très remarquées. Un homme mis avec soin, fort brun, et qui paraissait un créole, s'était assis près d'elles, et avait déjà noué une conversation assez soutenue avec la mère. Sara semblait sérieuse ; – elle sourit en apercevant Nicolas, et lui fit place près d'elle. Le cavalier ne

tarda pas à saluer ses nouvelles connaissances, et reprit sa promenade.

Deux ou trois jours après, une affaire importante empêcha Nicolas d'aller retrouver les dames à l'heure habituelle. Mme Léeman lui dit en raillant que le cavalier brun leur avait tenu compagnie. La même circonstance se reproduisit l'un des jours suivants. Sara prit Nicolas à part en rentrant et lui dit : "Vous m'abandonnez à des vus que vous n'ignorez pas... Ah ! mon ami !" Quelques jours plus tard, Mme Léeman parla d'une occasion qui se présentait pour marier sa fille à un homme de condition. Ce fut un coup de poignard pour l'écrivain, qui, comme on sait, était marié, bien que séparé depuis longtemps de l'indigne Agnès Lebègue. Il répondit en soupirant que le bonheur de Sara était pour lui au-dessus de tout, mais qu'il espérait que le prétendu serait digne d'elle. Le lendemain, comme il était indisposé, il vit se glisser sous sa porte une lettre ainsi conçue :

On veut absolument que ta fille sorte aujourd'hui sans toi, cher bon ami ! ... Il faut souffrir ce qu'on ne saurait empêcher. Tâche de guérir ton rhume et de te bien porter... Si tu pouvais me trouver une place près d'une dame ou seulement de l'ouvrage, j'aurais de la fermeté pour résister, et je vivrais satisfaite comme on peut l'être dans ma position. Aime toujours ton amie.

SARA

Dès ce jour, Nicolas alla rendre visite à une dame de condition qui habitait l'île Saint-Louis, et dont il a parlé souvent dans ses Nuits de Paris. Cette dernière consentit à recevoir Sara comme demoiselle de compagnie. En rentrant, il rencontra la mère et la fille en voiture. Mme Léeman lui cria qu'elles allaient au Palais-Royal, qu'il n'avait qu'à les venir rejoindre comme à l'ordinaire. Rassuré sur les sentiments de Sara par sa lettre, il eut l'imprudence de ne pas se presser. Quand il arriva, elles étaient parties.

Nicolas retourne à la maison ; point de lumière... Le cadenas de la porte n'est point ôté. Il monte chez lui, se consume d'impatience, se promène à grands pas, et sort de temps en temps pour aller au-devant des deux femmes. Personne ne vient : minuit sonne ; au dernier coup, ses yeux fondent en larmes... Il se rappelle ce que lui a dit Sara, ce qu'a insinué sa mère. A une heure du matin, n'y pouvant plus tenir, il se met à parcourir les rues. Le hasard le ramène sur les quais déserts de l'île Saint-Louis. Il cherche à la clarté de la lune les pierres où il a inscrit les chiffres amoureux complétés par la main de Sara, et, en les retrouvant, il pousse des gémissements et des cris de désespoir. Un homme ouvre sa croisée et lui demande ce qu'il a : "C'est un père, répond-il, qui a perdu sa fille !" Il rentre dans sa chambre, avec l'espoir qu'elles ont pu être invitées à un bal. Rien encore. A cinq heures du matin, Nicolas s'assoupit de fatigue ; il voit dans un rêve apparaître Sara, ses belles tresses blondes éparses sur sa poitrine et criant : "Mon ami ! sauve-moi, sauve-moi !" Il se réveille... le jour est avancé déjà ; personne n'est rentré.

Le surlendemain seulement, Nicolas entendit une voiture s'arrêter à la porte. Jusqu'à ce moment, toutes les voitures qui passaient lui avaient fait bondir le cœur... Il se précipite dans l'escalier. Mme Léeman rentrait sans sa fille, accompagnée d'un inconnu, ou plutôt d'une connaissance bien nouvelle, le galant créole des boulevards.

– Où est votre fille ? s'écria brutalement Nicolas.
– Elle est restée à la campagne, chez M. de la Montette, que vous voyez, et qui a bien voulu me ramener ici.
– Et pourquoi laissez-vous votre fille seule chez un homme ?

– Et pourquoi me le demander ? ... D'ailleurs Sara n'est point seule, elle est là-bas avec la famille de monsieur... et monsieur est avec moi, comme vous voyez !

M. de la Montette s'inclina en observant finement l'étrange expression du visage de Nicolas. Il était clair du reste que la veuve Léeman tenait à ménager ce dernier : "Est-ce que ma fille ne vous avait pas prévenu de notre partie de campagne ? dit-elle d'un ton radouci.

– Je n'en savais pas un mot !

– Ah ! la pécore ! ... s'écria Mme Léeman. Elle employa même un terme plus vif en priant aussitôt M. de la Montette d'excuser la sévérité d'une mère comme appréciation de son enfant. "Monsieur était devenu pour ma fille un second père, ajouta-t-elle en montrant Nicolas, et je comprends son inquiétude... Mais Sara avait mis un mot sous votre porte, lui dit-elle encore.

– C'est vrai, c'est vrai, madame, répondit-il en se retirant, je l'avais oublié."

Nicolas était confondu. S'il s'agissait d'un mariage avec un homme de considération, sa générosité l'empêchait de s'y opposer, son coeur même en eût été moins froissé sans doute ; mais la lettre de Sara, qui d'ailleurs ne disait pas un mot de la partie de campagne, indiquait un danger d'une autre nature. Pendant qu'il réfléchissait ballotté dans cette incertitude, la voiture était repartie, car Mme Léeman n'était revenue chez elle que pour prendre quelques effets. Courir après une voiture pour savoir où elle s'arrêterait, Nicolas l'avait tenté jadis avec succès ; mais quelle apparence qu'à plus de quarante ans on pût renouveler ce tour de force ! Il fallut attendre toute la nuit et tout un jour encore.

Le surlendemain, Sara frappait à la porte de son ami d'une manière bien connue ; il renverse tout pour ouvrir. Sara lui dit d'un air glacé :

– Eh bien ! qu'est-ce donc ? me voilà !

– Qu'est-ce donc ? ... Mais vous ai-je rien dit, ma pauvre enfant ?

– Non, dit Sara embarrassée, mais votre air effaré...

– Mon air n'était pas un reproche... Vous avez prévu seulement qu'après une absence de trois jours...

– Vous dînez avec nous, n'est-ce pas ? reprit Sara, qui s'était tenue près de la porte, et que sa mère rappelait dans cet instant.

Nicolas vit bien que tout était fini. "Maintenant, se dit-il, soyons véritablement père, et sachons si cet homme est capable de la rendre heureuse." Il descendit pour le dîner et y trouva M. de la Montette. C'était un homme de près de quarante ans, que les passions ne semblaient jamais avoir trop inquiété... Nicolas se sentit très inférieur à son rival, et crut encore qu'il ne s'agissait que d'un mariage de raison ; la réserve de la jeune fille s'expliquait par là ; seulement, il eut le chagrin de ne plus sentir le petit pied de Sara s'appuyer sur le sien.

Le dîner se serait terminé fort convenablement, si, vers la fin, la mère, dans un moment d'expansion, ne se fût écriée, en regardant M. de la Montette : "Et dire que nous ne connaissons pas monsieur il y a quinze jours ! Si M. Nicolas était venu nous rejoindre avant sept heures, nous avions le projet d'aller au spectacle, et nous n'aurions pas eu le plaisir de rencontrer un cavalier si aimable,... qui est devenu pour nous un véritable ami !" O supplice ! pendant que Nicolas se disait : "Et il faut m'avouer encore que c'est ma faute !" Sara se penchait languissamment sur le bras du créole et ne semblait point choquée de l'exclamation triviale de sa mère. Il appela toute sa philosophie à son aide et ne marqua nul étonnement. Après le dîner, on alla se promener au Jardin des Plantes. La politesse commandait que l'invité prît le bras de Sara, ce qui obligeait Nicolas d'offrir le sien à la mère ; mais il songea aussitôt que c'était la corvée habituelle de Florimond, lequel était parti pour un voyage relatif aux affaires de la veuve. Nicolas, déjà connu comme écrivain, craignit les

regards, et se contenta de marcher près de Mme Léeman. Cette dernière, contrariée, dit à sa fille : "Une jeune personne n'a pas besoin de s'appuyer sur un bras, je m'en passe bien !" M. de la Montette dut faire comme Nicolas ; mais son entretien avec Sara paraissait fort animé et même fort tendre. A la fin de la soirée, M. de la Montette invita les deux dames à dîner pour le lendemain et comprit Nicolas dans cette invitation. C'était d'un homme bien élevé. Pourtant l'écrivain ressentit au coeur une douleur mortelle ; son rival avait l'avantage de ce moment, car, au dire de Sara elle-même, "M. Nicolas avait été bien maussade toute cette soirée-là".

Le lendemain, M. de la Montette fit les honneurs de sa villa avec beaucoup de convenance ; sa conversation marquait de l'esprit, du moins il savait compenser par l'usage du monde ce que Nicolas avait de plus élevé par l'imagination. La journée fut terrible pour ce dernier ; partout éclatait la supériorité de l'homme de goût et du propriétaire. Plusieurs autres invités se trouvaient réunis dans la maison, principalement des gens de loi et de finance. Sara était mal à l'aise parce que sa mère se livrait parfois à des observations qui trahissaient une éducation négligée ; elle sentit le besoin de soutenir presque continuellement la conversation, et le fit avec un certain esprit de liberté et de saillie qui prouvait moins de naïveté qu'elle n'en avait laissé supposer jusque-là. Lorsqu'on se leva, Nicolas s'alla mettre à une fenêtre et pleura à chaudes larmes en disant : "Tout est fini !" Sara, passant près de lui, le frappa en riant et lui dit : "Que faites-vous là ? vous ne descendez pas au jardin ?" Il ne se retourna pas, n'osant montrer son visage décomposé. Sara s'écria brusquement : "Eh bien, restez... Vous êtes bien ennuyé !"

L'orgueil révolté tarit les pleurs dans les yeux du malheureux. "Il te sied bien, se dit-il, d'aimer encore ! Souviens-toi de celles qui ont été par toi malheureuses et perdues !" Il se remit et descendit au jardin. Sara cueillait des roses avec une joie enfantine et en formait des bouquets qu'elle distribuait aux dames de la société. M. de la Montette, voyant venir Nicolas, l'emmena dans une allée et lui parla avec une telle affabilité, qu'il semblait n'avoir conçu aucune idée d'une rivalité possible entre eux deux. Ils parlèrent longtemps de la jeune fille ; Nicolas ne put s'empêcher de la louer avec enthousiasme. Toute l'imagination de l'écrivain se déploya dans ce panégyrique ; le coeur y joignait aussi tout le feu dont il brûlait encore. M. de la Montette, étonné, dit à Nicolas : "Mais vous l'aimez donc ? – Je l'adore !" répondit celui-ci.

– Pourtant sa mère m'avait dit que vous n'aviez pour cette enfant qu'une amitié toute paternelle... J'aurais pensé plutôt, d'après les âges, qu'un sentiment assez tendre pour Mme Léeman, qui est belle encore...

– Moi ! ... s'écria Nicolas vivement offensé. Et, regardant en face M. de la Montette, il se dit : "Mais cet homme a presque mon âge ! ... Quoi ! pour cinq ou six ans de différence, il me croit incapable d'être son rival près d'une jeune fille !" Toutefois, il se contint, mais l'aigreur de la jalousie et de l'amour-propre blessé changea entièrement le ton de sa conversation. Tout son ressentiment éclata dans ce qu'il dit de la mère. Il raconta les amours du jeune Delarbre, la proposition de vingt mille francs faite par M. de Vesgon, et qui avait failli être acceptée... Il fit plus ; il trahit sa propre position, les sacrifices qu'il avait faits, l'amour de Sara tant de fois juré, les rendez-vous, les parties de spectacle, les lettres écrites... Maintenant, s'écria-t-il enfin, je vois que j'ai été joué, trompé... comme vous allez l'être !

- Trompé ! dit M. de la Montette, pourquoi donc ? J'ai de l'expérience, et j'avais compris tout cela.
- Quoi vous souffririez qu'une mère vous vendît sa fille ?
- Mais non, mon cher, je n'achète pas l'amour.
- Vous voyez donc qu'il vous faut renoncer à elle ?
- Pourquoi donc ? ... si je lui plais mieux que tout autre !

Au moment où Nicolas, étourdi de cette réponse, allait rassembler toutes ses forces pour une provocation, le visage frais et souriant de la jeune fille apparaissait entre les arbres. Insouciante et folâtre, ignorante surtout de ce qui venait de se dire, elle apportait un paquet de roses dont elle fit deux parts qu'elle leur offrit. Il faisait déjà sombre dans cette allée, et elle ne put apercevoir la figure attristée de Nicolas. Ce

dernier avait senti tomber toute sa colère. Sara leur dit à tous les deux des choses obligeantes, puis disparut comme pour les laisser aux charmes d'un sérieux entretien de politique ou de philosophie.

– Ecoutez, dit la Montette, je ne suis plus à l'âge de l'enthousiasme, et le vôtre m'étonne. Il paraît que cela se conserve plus longtemps chez les écrivains... Puisque vous aimez cette jeune fille à ce point, je renoncerai à mes vœux... Cependant, si elle ne vous aimait pas, vous m'en avez dit tant de bien, que je chercherais d'autant plus à lui plaire...

Un moment auparavant, Nicolas eût provoqué en duel la Montette, et maintenant il se sentait ridicule ; le sang-froid de son rival l'avait vaincu. Avec cette terreur profonde de la vérité qui est le propre des amants trahis, il n'osa pousser plus loin les choses ; seulement, il prétextait des affaires qui l'obligeaient de retourner le soir même à Paris. On parut vivement regretter son départ, et tout le monde sortit pour le reconduire sur la route. Sara marchait près de la Montette avec la même gaieté qu'auparavant ; ce dernier lui dit : "Mais prenez donc le bras de M. Nicolas." Cette générosité était le coup le plus sensible pour un rival malheureux. Nicolas tenta de cacher son chagrin, mais il ne put s'empêcher de dire à Sara qu'il avait instruit M. de la Montette des intentions de Mme Léeman et autres particularités peu édifiantes. Alors la jeune fille entra dans une grande colère : "En vérité, monsieur, dit-elle, je suis fâchée de vous avoir connu et d'avoir été affectueuse et bonne avec vous. De quel droit vous mêlez-vous de ce qui me concerne ? de quel droit révélez-vous des secrets et déshonorez-vous ma mère ? ... Au reste, ajouta-t-elle en élevant la voix, je ne sais pourquoi nous allons ainsi ensemble. C'est sans doute pour faire croire que nos relations n'ont pas toujours été innocentes. Osez le dire, monsieur !"

Nicolas ne voulut même pas répondre. Le rouge sur le front, la mort dans le cœur, il n'eut pas la force d'être généreux en venant en aide au mensonge de la jeune fille. Il salua gauchement la société, et ce ne fut qu'en poursuivant sa route qu'il exhala tour à tour ses plaintes et ses imprécations. Une seule pensée venait tempérer sa douleur, c'était de reconnaître que la Providence l'avait justement frappé.

V. Les mariages de Nicolas

Les mariages de Nicolas sont les côtés tristes de sa vie ; c'est le revers obscur de cette médaille éclatante où rayonnaient tant de beautés au profil gracieux. L'hymen devait faire expier durement à Nicolas les faveurs si multipliées de l'amour, et, d'après son système d'une providence qui faisait succéder toujours l'expiation à la faute commise, il n'avait nulle raison de se plaindre des douleurs morales qui l'accablèrent jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il trouva du reste quelque adoucissement à ses maux dans cette pensée que l'enfer existait déjà pour lui sur la terre, et que la mort le renverrait pur et suffisamment éprouvé dans le sein de l'âme universelle. Cette doctrine, longuement développée dans sa Morale, a l'inconvénient de n'empêcher personne de se livrer au mal, en bravant dans une heure d'enivrement les conséquences fatales qui ne doivent se manifester que plus tard. N'est-ce pas là une singulière application de cet épicurisme superstitieux que Cyrano, l'un des élèves de Gassendi, prêtait à Séjan, menacé du tonnerre :

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre :
J'ai pour six mois encore à me rire des cieux,
Ensuite je ferai ma paix avec les dieux !

Le premier mariage de Nicolas eut lieu à l'époque de son premier séjour à Paris, dans des circonstances singulières. Il se promenait au Jardin des Plantes, relevant depuis peu d'une maladie que lui avait causée le triste dénoûment de son aventure avec Zéfîre. Deux dames anglaises vinrent s'asseoir sur un banc où il se reposait. L'une d'elles s'appelait Macbell, – c'était la tante de l'autre, nommée Henriette Kircher, – une ravissante figure encadrée d'admirables grappes de cheveux dorés s'échappant de dessous un large chapeau à

la Paméla. La conversation s'engage. La tante parle d'un procès qui intéresse toute la fortune de la jeune personne, et qu'elles vont perdre, attendu leur qualité d'étrangères. Un seul moyen se présente pour éviter ce malheur : il faudrait qu'Henriette Kircher épousât un Français, et cela dans les vingt-quatre heures, car le procès se juge le surlendemain ; mais comment trouver en si peu de temps un parti convenable ? Nicolas, l'homme des impressions et des résolutions subites, se déclare amoureux fou de la jeune miss ; celle-ci le trouve à son gré, et, le lendemain même, devant quatre témoins ; domestiques de l'ambassade anglaise, le mariage se célèbre tour à tour à la paroisse de Nicolas et à la chapelle anglicane. Le procès fut gagné. De ce moment, Nicolas vécut avec sa nouvelle famille, épris de plus en plus des charmes de l'Anglaise, qui paraissait l'adorer. Un lord nommé Taaf était runique visiteur reçu dans la maison. Il avait de longs entretiens avec la tante, et paraissait contrarié des marques d'affection que se donnaient les époux.

Un matin, Nicolas se réveille ; il s'étonne de ne plus trouver sa femme auprès de lui, il l'appelle, il se lève ; l'appartement est en désordre, les armoires sont ouvertes, tout est vide, ses habits même ont disparu. Voici la lettre qu'il trouve sur une table :

Cher époux, on m'enlève à ta tendresse. On me livre à ce lord que tu as vu... Mais sois sûr que, si je puis m'échapper, je reviendrai dans tes bras.
Ta tendre épouse, HENRIETTE.

Il serait difficile de peindre la honte et le désespoir de Nicolas. On lui avait enlevé une forte somme qu'il avait en dépôt. Sa seule consolation fut de voir déclarer plus tard la nullité de son mariage, attendu que, comme catholique, il n'avait pu épouser légalement une protestante. Sa vengeance fut d'écrire, avec les éléments de cette aventure, une comédie intitulée la Prévention nationale.

Nous avons vu qu'il ne fut pas moins dupe dans son mariage avec Agnès Lebègue. Malheureusement, il le fut plus longtemps. Bien qu'il n'eût pas conservé d'illusions sur le caractère et la conduite de sa femme, il vécut quelque temps avec elle en assez bon accord, lui passant philosophiquement quelques faiblesses, – dont il se vengeait en courtisant les amies d'Agnès Lebègue ou les épouses de ses galants. Le cynisme de ces aveux indique une dépravation morale toute systématique. Un épisode extraordinaire des premières années de son mariage pourrait bien avoir inspiré à Goethe l'idée de son roman des Affinités électives, dans lequel on trouve établi une sorte de chassé-croisé d'affections entre deux ménages mal assortis, qui, s'isolant du monde, conviennent de réparer l'erreur de leur situation légale. Il est curieux, dans tous les cas, de voir le poète du panthéisme se rencontrer, dans cet immense paradoxe, avec un écrivain auquel il n'a manqué que le génie pour élucider des inspirations où se trouvent tous les éléments de la doctrine hégélienne.

Pour clore tout ce qui se rapporte à la vie amoureuse de Nicolas, il est bon de parler de son dernier mariage, accompli à soixante ans. – C'est par là que se termine cette longue série de pièces en trois et en cinq actes qu'il a intitulée : le Drame de la Vie. – Nicolas, fatigué des scènes révolutionnaires qui se sont déroulées à Paris sous ses yeux, – par un beau jour de l'automne de 1794, retourne à Courgis, – ce village où il a passé ses premières années, où il a appris le latin chez son frère le curé, où il a servi la messe, où il a aimé Jeannette Rousseau. L'église est vide et dévastée ; mais ce n'est pas là ce qui le frappe : peu sympathique aux idées républicaines, il leur a pourtant emprunté la haine du principe chrétien, – ou plutôt il l'a toujours eue. Il se promène en rêvant amèrement aux jours perdus de son printemps. Il pense à Jeannette Rousseau, la seule des femmes qu'il a aimées, à laquelle il n'a jamais osé dire un mot. "C'était là le bonheur peut-être ! Épouser Jeannette, passer sa vie à Courgis, en brave laboureur, – n'avoir point eu d'aventures, et n'avoir pas fait de romans, telle pouvait être ma vie, telle avait été celle de mon père... Mais qu'a pu devenir Jeannette Rousseau ? qui a-t-elle épousé ? est-elle vivante encore ? "

Il s'informe dans le village... Elle existe ; elle est toujours restée fille. Sa vie s'est écoulée d'abord dans le travail des champs, puis à faire l'éducation des jeunes filles dans les châteaux voisins ; heureuse ainsi, elle

a refusé plusieurs mariages... Nicolas se dirige vers la maison du notaire ; une vieille fille à la porte : c'est Jeannette ; c'est bien cette figure de Minerve, à l'oeil noir, souriant à travers les rides ; sa taille, quoique légèrement courbée, a conservé la finesse et l'élégance flexible qu'on admirait jadis. Quant à lui-même, il a toujours l'expression tendre du regard se jouant au-dessus des pommettes saillantes de ses joues, sa bouche gracieusement découpée, fraîche encore, empreinte de sensualisme, – comme l'avait indiqué Lavater d'après son portrait de 1788, – et ce nez busqué des Restif, qui l'avait fait à Paris surnommer le hibou ; au-delà de ces sourcils bruns, épais et arqués, se dessine un front osseux, vaste, mais rejeté en arrière, qu'agrandit la perte des cheveux supérieurs. Ce n'est plus le charmant petit homme d'autrefois, comme disaient ses amoureuses ; mais le temps a respecté, en apparence au moins, dix ans de sa vie.

– Me reconnaissez-vous, dit il, mademoiselle.... à soixante ans ?

– Monsieur, dit Jeannette, je vous nommerais bien ; ... mais mes yeux ne vous auraient pas reconnu, car vous étiez enfant lorsque j'avais dix-neuf ans ; j'en ai aujourd'hui soixante-trois.

– Je suis ce petit Nicolas Restif, l'enfant de chœur du curé de Courgis...
Et les deux vieilles gens s'embrassèrent en versant des larmes.

Ce fut une effusion pleine de charme et de tristesse. Nicolas racontait avec une mémoire soudainement ravivée son amour trop discret, ses pleurs d'enfant, et ce souvenir immortel qui le suivait au milieu de ses plus grands égarements, image virginale et pure, impuissante, hélas ! à le préserver, fuyant toujours, comme Eurydice, que le destin arrache au bras du poète parjure ! ... Il songeait avec amertume que le sort l'avait justement puni d'avoir oublié son premier amour pour une passion adultère, – pour cette vertueuse et charmante Mme Parangon, dont le mari s'était vengé en lui faisant épouser Agnès Lebègue, qui pendant quarante ans, l'avait abreuvé de chagrins. – La réciprocité ! la réciprocité, cette doctrine fatale sortie du cerveau du sophiste, lui avait été appliquée bien durement, et cet homme, qui n'avait cru qu'au vieux destin des Grecs, se voyait obligé de confesser la Providence !

"– Oh ! n'importe ! il est temps encore, reprit-il ; je suis libre aujourd'hui, je sais que vous l'êtes restée ; ... vous étiez l'épouse que la nature me destinait : quoique tard, voulez-vous la devenir ? "

Jeannette avait lu, dans un château où elle était gouvernante, plusieurs des écrits de Restif ; elle savait qu'il avait toujours pensé à elle. Ces pages éperdues d'admiration et de regret, qui se retrouvent, en effet, dans tous les livres de l'écrivain, – elle les avait amèrement méditées : "Je crois, dit-elle enfin, que vous étiez en effet le seul époux que le ciel m'eût destiné ; aussi je n'en ai pas voulu d'autre. Puisque nous ne pouvons plus nous marier pour être heureux, épousons-nous pour mourir ensemble."

Si l'on en croit l'auteur lui-même, qui a répété dans trois ouvrages différents la scène que nous venons de décrire, le mariage se serait accompli devant un curé, et en secret, à cause de l'époque, – ce qui indiquerait, ou une exigence de sa dernière épouse, ou un retour tardif aux idées chrétiennes.

Dernière partie

I. Le premier roman de Restif

L'intérêt des mémoires, des confessions, des autobiographies, des voyages même, tient à ce que la vie de chaque homme devient ainsi un miroir où chacun peut s'étudier, dans une partie du moins de ses qualités ou de défauts. C'est pourquoi, dans ce cas, la personnalité n'a rien de choquant, pourvu que l'écrivain ne se drappe pas plus qu'il ne convient dans le manteau de la gloire ou dans les haillons du vice. Chez saint Augustin, la confession est sincère. Elle ressemble à celle que les anciens chrétiens faisaient à la porte d'une église devant leurs frères assemblés, pour obtenir l'absolution de certaines fautes qui leur fermaient l'entrée du saint lieu. Chez le bon Laurent Sterne, cela devient une sorte de confidence bienveillante et presque ironique, qui semble dire au lecteur : "Vaux-tu mieux que moi ?" Rousseau mêle ces deux sentiments si distincts, et les a fondus avec la flamme de la passion et du génie ; mais s'il s'est abaissé en public par des confidences qui n'appartenaient qu'à l'oreille de Dieu, s'il a répandu, d'un autre côté, des flots d'ironie destructive sur ceux qui se jugeaient meilleurs que lui-même, il voulait du moins servir la vérité, il croyait attaquer des vices, et ne s'apercevait pas que l'humaine nature s'appuierait de son exemple pour excuser de mauvaises inclinations, sans accepter en revanche les remords, les privations, les tortures morales qu'il s'imposait pour les expier. On peut dire surtout que Rousseau, s'il a présenté dans ses Confessions des tableaux séduisants, n'a jamais eu l'intention d'outrager les mœurs. Il écrivait dans une époque dépravée et pour une société privilégiée à laquelle l'épisode des demoiselles Galley, celui de la courtisane de Venise et sa liaison avec Mme de Warens n'offraient même qu'un ragoût bien fade et bien faiblement épicé. Il emmenait parfois d'un peu de cynisme les bords du vase qu'il croyait avoir rempli d'une généreuse boisson. Quant à Restif, son concurrent rustique et vulgaire, comment chercherions-nous à l'excuser ? Ce n'était pas aux belles dames, aux grands seigneurs blasés, aux financiers, aux gens de robe, aux coquettes que s'adressaient ses livres ; c'était à ces classes bourgeoises qui, bien qu'étant encore du peuple, en différaient de plus en plus par l'éducation et par l'oubli progressif de ce qu'on appelait alors les préjugés. Si Rousseau disait quelquefois : "jeune homme, prends et lis !" d'autres fois il s'écriait en tête d'un ouvrage qui aujourd'hui passe pour fort peu dangereux : "Toute jeune fille qui lira ce livre est perdue !" La misère et l'orgueil ont empêché Restif d'en faire autant.

Ses livres s'adressaient sous toutes les formes à quiconque savait lire. Les titres excitaient l'attention de tous ; des gravures nombreuses, attrayantes dans leur médiocrité même, séduisaient les regards de la foule. Le roman moderne, dans ses combinaisons les plus violentes, n'offre rien de supérieur à ces images d'enlèvement, de viol, de suicide, de duel, d'orgie nocturne, de scènes contrastées, où la vie crapuleuse des halles mêle ses exhalaisons malsaines aux parfums enivrants des boudoirs. Par exemple, voici le vieux Pont-Neuf vu de nuit, et plus haut la Samaritaine ; des voleurs cachés sous l'arche Marion évitent la clarté de la lune ; un fiacre s'est arrêté sur le pont ; une femme qui en sort est précipitée dans l'eau noire, un gentilhomme se penche sur le parapet, un autre s'élance de la portière ouverte. – Qui n'a vu partout cette gravure ? Qui ne s'est demandé "Que signifie cela ?" En faut-il plus pour le succès ? Les romans de Restif n'ont pas dû leur vogue à ces seuls moyens, dont ses contemporains d'ailleurs ne se faisaient pas faute. Il peignait souvent avec feu, quelquefois avec grâce et avec esprit, les mœurs des classes bourgeoises et populaires. Le peu qu'il savait du monde lui venait de ses fréquentations avec Beaumarchais, La Reynière et la comtesse de Beauharnais, puis encore de certains salons mixtes entre la robe et la noblesse, où il fut reçu quelquefois par curiosité ; mais ce sont les mœurs des classes bourgeoises et populaires que peignent principalement ses romans, ses nouvelles, et ses longues séries de contes connus sous le titre des Contemporaines, des Parisiennes, des Provinciales, qui firent les délices de la province et de l'étranger longtemps après que Paris les eut oubliés.

Nous avons jusqu'ici séparé, pour ainsi dire, dans Restif, l'écrivain de l'homme. Il nous reste à montrer cette étrange nature sous un dernier aspect, à raconter cette vie littéraire qui, dans ses écarts et ses bizarreries,

reflète le cynisme du XVIIIe siècle et présage les excentricités du XIXe. Ce qu'on connaît de l'homme nous aidera d'ailleurs à mieux apprécier le procédé du conteur. On s'assurera sans peine que tous les romans que Restif a écrits ne sont, avec quelques modifications et les noms changés, que des versions diverses des aventures de sa vie. A l'en croire, toutes ses héroïnes auraient été ses maîtresses ; le nombre même en est tel qu'il en a composé un calendrier, et que les trois cent soixante-cinq notices consacrées aux principales remplissent tout un volume. Quelle faculté d'attraction avait donc cet homme qui s'est représenté lui-même comme la nature la plus fortement électrisée de son siècle ! Nous devons croire qu'il s'est mêlé, dans les dernières années de sa vie, beaucoup d'infatuation et quelque peu d'érotisme maniaque à ces énumérations : préoccupé du nombre des bonnes fortunes de sa jeunesse, il croyait rencontrer partout quelqu'un de ses rejets. De postérité légale, il n'eut que les enfants d'Agnès Lebègue : deux filles, dont l'existence devint un long sujet de procès, avec sa femme d'abord, et ensuite avec son gendre, nommé Augé, qui paraît avoir été la cause des plus grands chagrins de sa vieillesse.

Ce sont tour à tour les Mémoires de M. Nicolas, le Drame de la Vie et les Nuits de Paris qui nous révéleront sous toutes ses faces la vie littéraire de Restif. Lui-même nous apprend comment il fut conduit à écrire son premier roman.

Le mariage de Restif avec Agnès Lebègue n'avait pas été heureux, comme l'on sait. Après plusieurs infidélités réciproques, ils convinrent cependant de supporter de leur mieux la vie commune. Le travail assidu d'un simple ouvrier ne pouvait suffire aux habitudes de dissipation d'une femme coquette. Restif, découragé, travaillait peu à l'imprimerie royale, où il venait d'entrer, et se laissait souvent surprendre à lire en cachette les chefs-d'oeuvre des beaux esprits du temps ; il arrivait alors que le directeur, Anisson Duperron, lui rabattait une demi-journée de 25 sols. Sa misère et son avilissement devinrent tels que, sans la crainte de déshonorer son père, il aurait, il l'avoue, pris quelque parti vil et bas. Cette lutte intérieure, qui rappelait sans cesse à sa pensée les vertus d'Edme Restif que, dans son pays, on avait surnommé l'honnête homme, lui fit dès lors concevoir l'idée d'écrire le livre intitulé la Vie de mon père, qui parut quelques années plus tard, et qui est peut-être le seul irréprochable de ses écrits.

Cependant, pour écrire une oeuvre de longue haleine, il fallait plus de force morale et plus de loisir que Restif n'en avait alors. Une veine plus favorable s'ouvrit pour lui en 1764 ; un de ses amis lui fit avoir la place de prote chez Guillau, rue du Fouarre. C'était une affaire de 18 livres par semaine, outre une copie de tous les ouvrages, ce qui valait 300 livres en plus. Cette bonne chance dura trois années. Le goût du travail revint avec une telle amélioration dans l'existence, et ce fut grâce aux loisirs de cette position que Restif écrivit son premier ouvrage, la Famille vertueuse. Avec une franchise que n'ont pas tous les écrivains, il avoue qu'il n'a jamais pu rien imaginer, que ses romans n'ont jamais été, selon lui, que la mise en oeuvre d'événements qui lui étaient arrivés personnellement, ou qu'il avait entendu raconter ; c'est ce qu'il appelait la base de son récit. Lorsqu'il manquait de sujets, ou qu'il se trouvait embarrassé pour quelque épisode, il se créait à lui-même une aventure romanesque, dont les diverses péripéties, amenées par les circonstances, lui fournissaient ensuite des ressorts plus ou moins heureux. On ne peut pousser plus loin le réalisme littéraire.

Ainsi, passant un dimanche par la rue Contrescarpe, Restif remarque une dame accompagnée de ses deux filles qui se rendait au Palais-Royal. La beauté de l'une de ces personnes le frappa d'admiration ; il s'attache aux pas de cette famille, et se fait remarquer à la promenade en s'asseyant sur le même banc, et par divers moyens analogues. Il suit encore les dames à leur retour ; elles demeurent rue Traversière, dans un magasin de soieries. A partir de ce jour, Restif vient tous les soirs admirer à travers le vitrage la belle Rose Bourgeois, comme il faisait autrefois pour Zéfîre. Le souvenir chéri de cette pauvre fille lui donne l'idée d'écrire des lettres amoureuses qu'il glissera par un trou de boulon dans la boutique. Les jours suivants, il parvient à en introduire une tous les soirs, et, après avoir fait le coup, il repasse indifféremment ; le père et la mère sont en possession de la lettre que l'on lit à haute voix comme une plaisanterie, d'autant qu'on ne sait à laquelle des soeurs s'adresse la déclaration. Cela dure douze jours ; une telle insistance paraît plus sérieuse ; on poursuit en vain le coupable. Enfin, un soir, les voisins le signalent ; on l'arrête, et les garçons de

boutique se disposent à le conduire chez le commissaire. La rue était pleine de monde. Le père, craignant le scandale, fait entrer Restif dans l'arrière-boutique. "Il ne faut pas lui faire de mal !" disaient les deux soeurs. On ferme la porte. "Vous avez écrit ces lettres ? dit le père... à laquelle de mes filles ? ... – A l'aînée. – Il fallait donc le dire... Et maintenant, de quel droit cherchez-vous à troubler le coeur d'une jeune personne et même de deux ? – Je l'ignore, un sentiment impérieux..." Il se défend avec chaleur, le père s'attendrit et dit enfin : "Il y a de l'âme dans vos lettres... Faites-vous connaître ; tirez parti de vos talents, et nous verrons."

Restif n'osa pas dire qu'il était marié et garda cette scène à effet pour son roman, où il employa consciencieusement les lettres écrites à deux fins, la jalousie innocente des deux soeurs, l'arrestation, la scène du père, dont il fait un Anglais, parce qu'alors Richardson était en vogue ; il y ajouta quelques épisodes de ses propres aventures, et renforça le tout d'un caractère de jésuite qui, devenu père d'une fille, la marie en Californie, "pays, dit l'auteur, où l'on est pour le moins aussi stupide qu'au Paraguay." Le manuscrit fini, Restif voulut consulter un aristarque. Il choisit un certain Progrès, romancier et critique dont le chef-d'oeuvre était la Poétique de l'opéra bouffon. Progrès lui fit couper la moitié du livre. Il fallait encore demander un censeur ; on pouvait le choisir. Restif obtint M. Albaret, qui lui donna une approbation flatteuse. "Cette approbation, dit Restif, m'éleva l'âme." Il se hâta de l'envoyer à M. Bourgeois, le marchand de soieries, en le priant de lui permettre de dédier l'ouvrage à Mlle Rose ; le marchand répondit en déclinant cet honneur dans une lettre fort polie. "Comment, dit l'auteur pouvais-je alors imaginer qu'il me serait permis de dédier un roman à une jeune personne aussi belle et d'une classe de citoyens qui doit rester dans une honorable obscurité ! ..." L'ouvrage fut vendu à la veuve Duchesne 15 livres la feuille, ce qui fit plus de 700 francs. Jamais Restif n'avait eu dans les mains une si forte somme. Il quitta dès lors fort imprudemment sa place de prote : l'axe de sa vie était changé désormais.

Quant à Rose Bourgeois, il ne la revit plus ; mais il aurait manqué quelque chose à l'aventure, si le hasard n'y avait ajouté un dernier élément romanesque pour couronner ceux que la volonté de Restif avait créés. Les deux soeurs étaient petites filles d'une nommée Rose Pombelins dont le père de Restif avait été amoureux. Supposez ce père moins vertueux qu'il ne l'était en réalité, et voilà tout un drame de famille d'où peut sortir un dénouement terrible... En fait de combinaisons étranges on n'en demanderait pas plus, même aujourd'hui.

II. Les romans philosophiques de Restif

La vie littéraire de Restif ne commence réellement qu'en l'année 1766. Nous avons vu que sa jeunesse s'était partagée entre l'amour et le travail peu lucratif d'ouvrier compositeur. En commençant à raconter dans ses Mémoires la phase nouvelle qui s'ouvrait dans son existence, il s'écrie : "Je termine ici l'époque honteuse de ma vie, celle de ma nullité, de ma misère et de mon avilissement." Il attribue le peu de succès de la Famille vertueuse à l'audace de l'orthographe, entièrement conforme à la prononciation et réglée par un système qu'il modifia plusieurs fois depuis.

Lucile ou les Progrès de la vertu, qui parut peu de temps après, est le récit des escapades de Mlle Cadette Forterre, fille d'un commissionnaire en vins et l'une des plus charmantes Auxerroises dont Nicolas ait jamais rêvé. Il signa ce livre un mousquetaire, et voulut le dédier à Mlle Hus de la Comédie-Française, qui refusa cet honneur par une lettre fort polie, où elle marquait la crainte que la légèreté du livre ne nuisît à sa réputation. Peut-être Restif espéra-t-il alors, mais en vain, d'être admis à cette fameuse table du financier Bouret, ouverte à la littérature par le goût et la bonne grâce de Mlle Hus, et dont Diderot a donné une si piquante description dans le Neveu de Rameau.

Le Pied de Fanchette contient cette préface curieuse : "Si je n'avais eu pour but que de plaire, le tissu de cet ouvrage aurait été différent. Fanchette, sa bonne, un oncle et son fils, avec un hypocrite, suffisaient pour l'intrigue ; le premier amant de Fanchette se fût trouvé fils de cet oncle, la marche aurait été plus naturelle et

le dénouement plus vif ; mais il fallait dire la vérité." Ce roman n'est autre chose que l'histoire d'une jolie femme aimée par un vieillard que la séduction d'un pied, le plus charmant du monde, entraîne aux plus vertes folies. On retrouve dans l'ouvrage et dans les notes qui l'accompagnent cette préoccupation constante du pied et de la chaussure des femmes qu'on remarque dans tous les écrits de l'auteur. Cette monomanie ne l'a pas abandonné un seul jour. Dès qu'il avait trouvé un joli pied dans ses promenades, il s'empressait d'aller chercher Binet, son dessinateur, afin qu'il en vînt prendre le croquis. Selon lui, "les femmes qui se chaussent à plat, comme les infâmes petits maîtres pointus, se pataudent et s'hommassent d'une manière horripilante, tandis qu'au contraire les souliers à talons hauts affinent la jambe et sylphisent tout le corps". Les mots bizarres, quoique expressifs, qui émaillent cette phrase, donnent une idée de la singulière phraséologie qui se joint aux hardiesses de l'orthographe pour rendre difficile la lecture des premiers ouvrages de Restif. Toutefois le Pied de Fanchette commença sa réputation. Il y a de l'originalité et même du style dans ce roman, qui lui rapporta fort peu à cause du grand nombre des contrefaçons, c'est-à-dire à cause même de son succès.

Le Pornographe succéda au Pied de Fanchette, et se compose d'un roman par lettres destiné à prouver l'utilité d'une réforme de certains règlements de police, et d'un projet de règlement appuyé d'appendices et de notes justificatives. L'auteur admet comme nécessaire que, dans les grands centres de population, quelques femmes soient dévouées à garantir et à préserver la moralité des autres. Dans l'Inde, c'étaient les femmes des castes inférieures ; en Grèce, c'étaient les esclaves auxquelles était assigné ce but social. L'âge moderne trouverait des classifications analogues dans l'étude des tempéraments ou dans le malheur inné de certaines positions. – Quelque chose de la doctrine de Fourier se rencontre à l'avance dans cette hypothèse ; – la papillonne est, selon Restif, la loi dominante de certaines organisations. Il s'opère toutefois dans ces natures abaissées des transformations amenées par l'âge ou par les idées morales, ou encore par quelque sentiment imprévu qui épure l'esprit et le cœur. Dans ce cas, toute aide, tout encouragement doivent être donnés à qui veut rentrer dans l'ordre général, dans la société régulière. La tendance principale qui devrait régner dans l'institution particulière des parthénions, que Restif voudrait créer, à l'instar des Grecs, – serait même d'amener les esprits à ce résultat. Restif suppose que les natures les plus vicieuses ne se dégradent entièrement qu'en raison du mépris qui pèse sur leur passé, et d'après une situation résultant du malheur de la naissance, des conséquences d'une seule faute, ou d'une complication de misères qu'il est difficile d'apprécier. Le plus grand mérite des règlements qu'il avait conçus était de soustraire, disait-il, les jeunes gens aux tentations extérieures, d'éloigner des familles le spectacle du vice promenant insolemment son luxe d'un jour, de neutraliser enfin pour l'homme un instant égaré la possibilité de maux dont les races sont solidaires.

Cet ouvrage eut un succès européen, et les idées qu'il renferme frappèrent vivement l'esprit philosophique de Joseph II, qui appliqua dans ses états les projets de règlements contenus dans la seconde partie du livre. Le Pornographe fut suivi de plusieurs ouvrages du même genre, que l'auteur range sous le titre d'Idées singulières. Le second volume s'intitule le Mimographe ou le Théâtre réformé. Restif insiste dans ce livre sur la nécessité d'admettre la vérité absolue au théâtre, et de renoncer au système conventionnel de la tragédie et de la comédie, dont les règles académiques ont opprimé même des génies tels que Corneille et Molière. On croirait lire les préfaces de Diderot et de Beaumarchais, – qui, plus heureux ou plus habiles, parvinrent à réaliser leurs théories, – tandis que le théâtre de Restif fut toujours repoussé de la scène. On se convaincra de l'excès de réalité qu'il voulait introduire en sachant qu'il proposait, pour augmenter l'unité, la moralité et la volupté du théâtre, de faire jouer les scènes d'amour par de véritables amants la veille de leur mariage.

Jusqu'à son livre du Paysan pervers, Restif n'avait presque rien gagné en dehors de son travail d'imprimeur, qui représentait pour lui le gagne-pain comme les copies de musique pour Jean-Jacques Rousseau. Les libraires payaient rarement leurs billets, la contrefaçon réduisait de beaucoup les bénéfices possibles, et les censeurs arrêtaient souvent des ouvrages tout imprimés, ou les grevaient de frais énormes en faisant substituer des cartons aux passages dangereux. "Au 18 août 1790, dit l'auteur, j'étais encore plus pauvre que pendant ma proterie. Je mangeais rapidement le profit de ma Famille vertueuse ; mon Ecole de la

jeunesse était refusée par le libraire, mon Pornographe par le censeur... Cependant je ne me décourageai pas. Je fis Lucile en cinq jours. Je ne pus la vendre que trois louis à un Libraire, qui en tira quinze cents exemplaires au lieu de mille, et qui communiqua les épreuves aux contrefacteurs. Cet homme, suppôt de police, a fait une fortune ; il est mort au moment d'en jouir." On voit, par ce passage, à quel point en était alors la librairie française. Le Pornographe et le Mimographe avaient rapporté peu de chose à Restif, par suite d'un système d'association peu productif que l'écrivain tenta avec un ouvrier qui lui avançait quelques fonds. La Fille naturelle et les Lettres d'une fille à son père, publiées par Lejay, n'avaient guère eu de plus brillants résultats. Un roman imité de Quévêdo, intitulé le Fin Matois, avait été payé en billets dépourvus de toute valeur. On voit dans ce roman Restif osciller entre les diverses tendances étrangères qui dominaient les écrivains de son temps, avant de prendre son aplomb définitif dans le Paysan perversi.

Restif, ayant reçu quelque argent de son héritage paternel, put faire les frais du Paysan perversi, que le libraire Delalain avait refusé d'acheter. La première édition fut enlevée en six semaines, et la deuxième en vingt jours. La troisième se vendit plus lentement à cause des contrefaçons ; mais le succès hors de France fut tel qu'il s'en publia jusqu'à quarante-deux éditions en Angleterre seulement. La peinture des moeurs françaises a, de tout temps, intéressé les étrangers plus que la France même. L'ouvrage fut d'abord attribué à Diderot, ce qui fit naître une foule de réclamations.

On suspendit la vente ; cependant, au moyen d'un présent au censeur Demaroles, Restif obtint main levée sous la condition de faire imprimer quelques cartons aux endroits signalés comme dangereux.

La Paysanne perversi parut trois ans après le Paysan, puis les deux ouvrages furent fondus ensemble sous le titre du Paysan-Paysanne. Ici se développent nettement les idées du réformateur mêlées aux combinaisons dramatiques du romancier. Il faut bien, à ce propos, parler du système général de philosophie et de morale qu'avait conçu l'auteur, et qu'il développa plus tard dans quelques livres spéciaux. Il en attribue la conception première aux entretiens qu'il eut, du temps de son apprentissage, avec le cordelier Gaudet d'Arras. La science de ce dernier suppléait à ce qui manquait de ce côté aux pensées aventureuses du jeune homme, et le système se formait ainsi, comme l'antique chimère, de deux natures bizarrement accouplées.

Il semble évident, d'après la vie de Restif de la Bretonne, qu'il suivait dans ses idées philosophiques une sorte de patron tracé, que brodait à plaisir son imagination fantasque. La logique de son système manque entièrement dans sa conduite personnelle, et il ne peut que s'écrier à chaque instant : "Ah ! que je me suis trompé ! ah ! que j'ai été faible ! ah ! que j'ai été lâche !" – Voilà le réformateur. – Pour Gaudet d'Arras, au contraire, dont il a longuement détaillé le type dans le Paysan perversi, il n'y a ni vertu, ni vice, ni lâcheté, ni faiblesse. Tout ce que fait l'homme est bien, en tant qu'il agit selon son intérêt ou son plaisir, et ne s'expose ni à la vengeance des lois ni à celle des hommes. Si le mal se produit ensuite, c'est la faute de la société qui ne l'a pas prévu. Cependant, Gaudet d'Arras n'est pas cruel, il est même affectueux pour ceux qu'il aime, parce qu'il a besoin de compagnie ; sensible aux maux d'autrui par suite d'une espèce de crispation nerveuse que lui fait éprouver le spectacle de la souffrance ; mais il pourrait être dur, égoïste, insensible, qu'il ne s'en estimerait pas moins, et n'y verrait qu'un hasard de son organisation, ou plutôt qu'un but mystérieux de cette immortelle nature qui a fait le vautour et la colombe, le loup et la brebis, la mouche et l'araignée. Rien n'est bien, rien n'est mal, mais tout n'est pas indifférent. Le vautour débarrasse la terre des chairs putréfiées, le loup empêche la multiplication de races innombrables d'animaux rongeurs, l'araignée réduit le nombre des insectes nuisibles ; tout est ainsi : le fumier infect est un engrais, les poisons sont des médicaments... L'homme, qui a le gouvernement de la terre, doit savoir régler les rapports des êtres et des choses relativement à son intérêt et à celui de sa race. Là, et non dans les religions ou les formes de gouvernement, se trouve le principe des générations futures. Avec une bonne organisation sociale, on se passera fort bien de la vertu : – la bienfaisance et la pitié seront l'affaire des magistrats ; – avec une philosophie solide, on annulera de même les peines morales, lesquelles sont le résultat soit de l'éducation religieuse, soit des lectures romanesques.

Rien n'est bien neuf aujourd'hui dans cette doctrine de 1750, qui remonte aux illustres épicuriens du siècle de Louis XIV directement, et que l'on retrouve tout entière dans le Système de la Nature. Nous n'avons voulu que marquer la base sur laquelle s'est fondé tout le système de l'auteur du Pornographe. Quant à lui-même, il n'a accepté que sous bénéfice d'inventaire les idées de Gaudet d'Arras. Ce matérialisme absolu lui répugnait, et il s'applaudit d'avoir trouvé dans un autre ami, son camarade d'imprimerie, le bon Loiseau, un caractère tout spiritualiste à opposer aux sentiments épicuriens du cordelier. Toutefois, entre Gaudet et Loiseau, il y avait une moyenne à prendre. Loiseau, quoique philosophe, croyait au Dieu rémunérateur, et même à des anges ou esprits, acolytes divins, dont le célèbre Dupont de Nemours a voulu depuis prouver l'existence, en dehors de toute tradition religieuse. L'aridité du naturalisme primitif se trouvait ainsi corrigée par certaines tendances mystiques où tombèrent plus tard Pernetty, d'Argens, Delille de Salles, d'Espréménil et Saint-Martin. Si étranges que puissent sembler aujourd'hui ces variations de l'esprit philosophique, elles suivent exactement la même marche que dans l'antiquité romaine, où le néo-platonisme d'Alexandrie succéda à l'école des épicuriens et des stoïciens du siècle d'Auguste.

Quelque faible que puisse être la valeur des idées philosophiques de M. Nicolas, il était impossible de ne pas les indiquer dans l'appréciation de ses oeuvres littéraires, car Restif est de ces auteurs qui n'écrivent pas une ligne, vers ou prose, roman ou drame, sans la nouer par quelque fil à la synthèse universelle. La prétention à l'analyse des caractères et à la critique des moeurs s'était manifestée déjà dans les trois ou quatre romans obscurs qui précèdent le Pornographe ; à dater de ce livre, les tendances réformatrices se multiplient chez l'auteur, grâce au succès qu'il avait obtenu ; après le Mimographe, voici encore l'Anthropographe et le Gynographe, l'homme et la femme réformés, puis le Thesmographe et Glossographe, concernant les lois et la langue. Les deux premiers s'éloignent peu des idées de Rousseau. A l'exemple du philosophe de Genève, Restif ne voit d'autre remède de corruption que le séjour des champs et les travaux à l'agriculture, toutefois il s'abstient de blâmer les spectacles et les arts. Mais où est le mérite de la philosophie, si elle ne trouve d'autre moyen de moralisation sociale que l'anéantissement des villes ? Faut-il donc supprimer les merveilles de l'industrie, des arts et des sciences, et borner le rôle de l'homme à produire et à consommer les fruits de la terre ? Il vaudrait mieux sans doute chercher à établir des principes de morale pour tous les états et pour toutes les situations.

III. Les oeuvres confidentielles de Restif

A côté des romans à prétention philosophique viennent sans cesse se placer dans la collection de Restif d'autres romans que nous avons déjà caractérisés, et qui ne sont que des chapitres d'une même confession : on pourrait appeler ces récits les oeuvres confidentielles de Restif. C'est à ce groupe qu'appartient le livre appelé les Mémoires de M. Nicolas, où il raconte sa vie étrange sans détours et sans voiles ; c'est à ce groupe aussi qu'il faut rattacher quelques parties d'un recueil volumineux de récits et d'esquisses de moeurs, les Contemporaines.

Les Mémoires de M. Nicolas, c'est-à-dire la vie même de l'auteur, offrent à peu près tous les éléments du sujet déjà traité dans le Paysan pervers. L'analyse du roman fera connaître les Mémoires. Dans le roman, il s'est représenté lui-même sous le nom d'Edmond, et ses aventures d'Auxerre en forment la première partie : on voit qu'il n'y a pas là de grands frais d'imagination ; l'art se montre dans l'agencement des détails et dans la peinture des caractères. Celui de Gaudet d'Arras est surtout fort saisissant et peut compter comme le prototype de ces personnages sombres qui planent sur une action romanesque et en dirigent fatalement les fils. On a beaucoup abusé depuis de ces héros sataniques et railleurs ; mais Restif a l'avantage d'avoir peint un type véritable, compensé bien tristement par le malheur de l'avoir connu. A voir ainsi la réalité servir à la fable du drame, on pense à ces groupes que certains statuaires composent avec des figures qui ne sont pas le produit de l'étude ou de l'imagination, mais qui ont été moulées sur nature. D'après ce procédé, nous voyons aussi paraître le type adorable de Mme Parangon, puis, en opposition, celui de Zéfira. Il est inutile de répéter toute cette histoire ; mais on peut remarquer que Mme Parangon et Gaudet d'Arras se rencontrent à Paris

avec l'auteur, comme son bon et son mauvais génie. C'est cette portion qui constitue en réalité la force et le mérite de ce livre, qui autrement ne serait qu'une ébauche de mémoires personnels. Gaudet d'Arras devient le Mentor funeste d'Edmond ; il l'entraîne à travers tous les désordres, toutes les corruptions, tous les crimes de la capitale, et cela sans intérêt, sans haine, et même avec une sorte d'amitié compatissante pour un jeune homme dont la société lui plaît. D'après sa philosophie longuement développée, il faut, pour être heureux, tout connaître, user de tout, et satisfaire ses passions sans trouble et sans enthousiasme, puis se tarir le coeur progressivement, pour arriver à cette insensibilité contemplative du sage, qui devient sa vraie couronne et le prépare aux douceurs futures de la mort, son unique récompense. En suivant ce système, Edmond, après avoir mené vie joyeuse, déshonoré sa bienfaitrice, essayé jusqu'au plus honteux raffinement du vice, finit par épouser une vieille de soixante ans, pour avoir sa fortune ; elle meurt au bout de trois mois, et l'on accuse Gaudet d'Arras de l'avoir empoisonnée. Cette action ultra-philosophique lui réservait l'échafaud, mais Gaudet se tue. Edmond est condamné aux galères. Après de longues années de douleurs et de remords, il parvient à s'échapper et retourne dans son village ; il est si changé, si souffrant, que personne ne le reconnaît. Ses parents sont morts de douleur : il s'en va errer dans le cimetière, cherchant leurs tombes ; il y rencontre son frère Pierrot, qui n'a point quitté le village, et qui a mené doucement son existence en cultivant son champ ; il y a là une scène fort touchante et une belle opposition. L'auteur est un peu retombé dans le roman banal en faisant retrouver ensuite à Edmond sa bienfaitrice, Mme Parangon, qui lui pardonne, le console, et consent même à l'épouser ; mais, le jour même du mariage, il est renversé par une voiture qui lui passe sur le corps.

On voit que l'auteur ne s'est pas ménagé en se peignant sous le personnage d'Edmond. Il est certain qu'il a lui-même exagéré les traits du personnage pour le rendre plus saisissant, et qu'il ne se jugeait pas digne de la punition qu'il suppose. Toutefois on reconnaît bien dans Edmond le fond même du caractère qui se trahit dans M. Nicolas, c'est-à-dire une sorte de faiblesse présomptueuse qui infirme singulièrement les prétentions philosophiques du disciple de Gaudet d'Arras. Jamais Edmond ne peut rencontrer la force morale nécessaire pour résister au malheur ou à l'abjection ; contraint à chaque instant d'avouer sa faiblesse, il ne s'adresse qu'à la pitié ou à ce sentiment qui lui fait mille fois répéter : "J'ai voulu peindre les événements d'une vie naturelle et la laisser à la postérité comme une anatomie morale" ; il se fait un mérite de sa hardiesse "à tout nommer, à compromettre les autres, à les immoler avec lui, comme lui, à l'utilité publique". Jean-Jacques Rousseau, selon lui, a dit la vérité, mais il a trop écrit en auteur. Il ne le loue que d'avoir tiré de l'oubli et fait vivre éternellement Mme de Warens ; il fait remarquer, à ce propos, le rapport qui existe entre elle et Mme Parangon s'applaudissant d'avoir célébré cette dernière et rapporté, sous des noms supposés, ses aventures avec elle dans le Paysan perversi, publié en 1775, avant les Confessions de Rousseau. "Ne vous indignez pas contre moi, ajoute-t-il, de ce que je suis homme et faible ; c'est par là qu'il faut me louer, car, si je n'avais eu que des vertus à vous exposer, où serait l'effort sur moi-même ? Mais j'ai eu le courage de me dévêtir devant vous, d'exposer toutes mes faiblesses, toutes mes imperfections, mes turpitudes, pour vous faire comparer vos semblables à vous-mêmes... On croit, ajoute-t-il, s'instruire par les fables : eh bien ! moi, je suis un grand fabuliste qui instruit les autres à ses dépens ; je suis un animal multiple, quelquefois rusé comme le renard ; quelquefois bouché, lent et stupide comme le baudet, souvent fier courageux comme le lion, parfois fugace et avide comme le loup..." L'aigle, le bouc ou le lièvre lui fournissent encore des assimilations plus ou moins modestes ; mais quelle est donc cette singulière philosophie qui, sous prétexte de vivre selon la nature, abaisse l'homme au niveau de la brute, ou plutôt ne l'élève qu'à la qualité d'animal multiple ?

Nous arrivons aux Contemporaines, un des ouvrages les plus connus de Restif. Beaucoup de ses premiers romans ont été reproduits dans cette immense collection, qui comprend quarante-deux volumes de 1781 à 1785. Les Contemporaines, illustrées de cinq cents gravures fort soignées pour la plupart, resteront comme une reproduction curieuse, mais exagérée, des costumes et des moeurs de la fin du XVIIIe siècle. Elles eurent beaucoup de succès, surtout en province et à l'étranger. Ce fut cette compilation énorme, payée à quarante-huit livres la feuille, qui permit à l'auteur de faire graver les cent vingt figures du Paysan-Paysanne perversi. Comme Dorat, il se ruinait à faire illustrer ses oeuvres. Le succès de cette collection fit qu'il y ajouta un grand nombre de suites, telles que les Françaises, les Parisiennes, les Provinciales, et jusqu'à une dernière série aux descriptions scabreuses, intitulée le Palais-Royal,

A cette époque, Agnès Lebègue ne vivait plus avec lui. Retirée à la campagne, elle s'était consacrée à l'éducation de quelques jeunes personnes. Restif charma son isolement par des relations assez suivies avec la fille d'un boulanger, Virginie, qui lui coûta quelque argent et lui causa d'assez grands chagrins en dépensant avec des étudiants les produits de la vente de ses chefs-d'oeuvre. De plus, elle le traitait d'avare et finit par l'abandonner pour un caissier de banque. La seule vengeance de l'auteur fut d'écrire le *Quadragénaire*, afin de regagner du moins avec sa triste aventure l'argent qu'elle lui avait coûté. Ce titre indique l'âge où commençait la décadence du séducteur, mieux prononcée encore cinq ans plus tard, lorsqu'il eut le malheur de connaître Sara. La tristesse qu'il éprouva lui donna l'idée de commencer le *Hibou* ou *Spectateur nocturne*, se désignant lui-même sous cet aspect d'oiseau de nuit que lui donnaient de loin cet oeil noir et ce nez aquilin qui, gracieux jadis, tournait déjà à la caricature. Ce livre est l'origine des *Nuits de Paris*.

Lorsque Restif composa le *Nouvel Abailard*, il était épris d'une jolie charcutière appelée Mlle Londo, car il lui fallait toujours un modèle pour chacun de ses ouvrages. On trouve dans ce livre le germe de sa *Physique*. La charcutière, ignorante par état, était curieuse d'astronomie non moins que la belle marquise à laquelle Fontenelle adressait ses savants entretiens. De là tout un système cosmogonique à la portée... des jolies charcutières ! A force de creuser ses idées transmondaines, Restif se vit conduit à écrire l'*Homme volant*, plaider fort ingénieux en faveur de l'aérostation. La machine qui transporte Victorin dans les airs est décrite avec une scrupuleuse minutie. Il s'est inspiré là probablement du *Voyage de Cyrano*, qui prévoyait aussi longtemps à l'avance la découverte de Montgolfier.

Enfin parut l'ouvrage intitulé *la Vie de mon père*, qui, sans obtenir le succès matériel du *Paysan pervers*, fit grand honneur à Restif de la Bretonne auprès du public sérieux. Il décrit là avec simplicité et avec charme l'existence paisible et les vertus modestes d'un honnête homme dont il avoue qu'il aurait dû suivre l'exemple. Deux portraits de son père Edme Restif et de sa mère Barbe Bertrot illustrent cet ouvrage où l'auteur manifeste pour la vertu et la pureté des moeurs les regrets que l'ange déchu put concevoir du paradis.

Un livre amer, douloureux, plein de rage et de désespoir succéda à cette idylle domestique. La *Malédiction paternelle*, livre où se révèle peut-être le triste souvenir de quelque drame de famille, contient l'histoire de Zéfira, premier échelon de la décadence morale de l'écrivain. La *Découverte australe* et l'*Andrographe*, ouvrage philosophique où l'utopie tient une grande place, se rattachent à cette dernière période de la vie littéraire de Restif, pendant laquelle il lui arriva d'écrire quatre-vingt-cinq volumes en six ans. Restif eut le malheur à cette époque de perdre un ami précieux qui l'avait souvent aidé de sa bourse, et qui, comme censeur, le protégeait dans la publication de ses ouvrages. Cet homme, qui s'appelait Mairobert, s'ennuyait de la vie. Résolu à mourir, il eut la bonne idée de paraître d'avance plusieurs des ouvrages de Restif. Ce dernier vint les retirer et lui conta ses chagrins de ménage et de fortune. En même temps il enviait le sort de Mairobert, jeune, riche et en grand crédit. – "Que de gens, lui répondit ce dernier, que l'on croit heureux et qui sont au désespoir !" Le surlendemain, Restif apprit que son protecteur s'était coupé les veines dans un bain et s'était achevé d'un coup de pistolet. "Me voilà seul ! s'écrie Restif dans le *Drame de la Vie*, après avoir rapporté cette fin douloureuse. O Dieu ! comme le sort me poursuit ! Cet homme allait me donner une existence... Retombons dans le néant !"

Cependant un autre ami riche, nommé Bultel-Dumont, remplaça pour lui Mairobert. Restif fut introduit par ce dernier patron dans une sorte de société intermédiaire où se rencontraient la haute bourgeoisie, la robe, la littérature et quelque peu de la noblesse. Robé, Rivarol, Goldoni, Caraccioli, – des acteurs, des artistes, – le duc de Gèvres, Préval, Pelletier de Mortefontaine, tel était le côté brillant de cette société, avide de lectures, de philosophies, de paradoxes, de bons mots et d'anecdotes piquantes. Les salons de Dumont, de Préval et de Pelletier s'ouvraient tour à tour à ce public d'intimes. Une des personnes qui produisirent le plus d'impression sur Restif, encore un peu nouveau dans le monde, fut Mme Montalembert, qui l'accueillit avec sympathie. – "Que n'ai-je trente ans de moins ! s'écria-t-il, et il s'inspira du type de cette aimable femme pour en faire la marquise des *Nuits de Paris*, sorte de providence occulte qu'il chargeait du sort des malheureux et des souffrants rencontrés dans ses expéditions nocturnes.

Vers la même époque, Restif fit la connaissance de Beaumarchais, qui, appréciant son double talent d'écrivain et d'imprimeur, voulut le mettre à la tête de l'imprimerie de Kehl, où se faisait la grande édition de Voltaire ; il refusa et s'en repentit plus tard.

Une autre maison s'ouvrit encore pour l'écrivain que signalait alors une célébrité croissante, ce fut celle de Grimod de la Reynière fils, jeune homme spirituel, à l'âme ardente, à la tête un peu faible, qui donnait alors des réunions littéraires de gens choisis tels que Chénier, les Trudaine, Mercier, Fontanes, le comte de Narbonne, le chevalier de Castellane, puis Larive, Saint-Prix, etc. La bizarrerie de l'amphitryon éclatait toujours dans l'ordonnance de ses fêtes. Tout Paris s'occupa de deux grandes fêtes philosophiques que donna La Reynière, dans lesquelles il avait établi des cérémonies selon le goût antique. L'élément moderne était représenté par une abondance extraordinaire de café. Pour être admis, il fallait s'engager à boire vingt-deux demi-tasses au déjeuner. L'après-midi était occupé par des séances d'électricité. On dînait ensuite à une vaste table ronde dans une salle éclairée par trois cent soixante-six lampions. Un héraut, vêtu d'un costume de Bayard, précédait, la lance à la main, les quatorze services, conduits par La Reynière lui-même en habit noir. Un cortège de cuisiniers et de pages accompagnait les mets servis dans d'énormes plats d'argent, et de jolies servantes en costumes romains, placées près des convives, leur présentaient de longues chevelures pour y essuyer leurs doigts.

IV. Restif communiste

On sait maintenant sur la vie étrange de Restif tout ce qu'il faut pour le classer assurément parmi ces écrivains que les Anglais appellent excentriques. Aux détails caractéristiques indiqués çà et là dans notre récit, il est bon d'ajouter quelques traits particuliers. Restif était d'une petite taille, mais robuste et quelque peu replet. Dans ses dernières années, on parlait de lui comme d'une sorte de bourru, vêtu négligemment et d'un abord difficile. Le chevalier de Cubières sortait un jour de la Comédie-Française ; en chemin il s'arrêta chez la veuve Duchesne pour acheter la pièce à la mode. Un homme se tenait debout au milieu de la boutique avec un grand chapeau rabattu qui lui couvrait la moitié de la figure. Un manteau de très gros drap noirâtre lui descendait jusqu'à mi-jambe ; il était sanglé au milieu du corps, avec quelque prétention sans doute à diminuer son embonpoint. Le chevalier l'examinait curieusement. Cet homme tira de sa poche une petite bougie, l'alluma au comptoir, la mit dans une lanterne, et sortit sans regarder ni saluer personne. Il demeurait alors dans la maison. "Quel est cet original ? demanda Cubières. – Eh quoi ! vous ne le connaissez pas ? lui répondit-on ; c'est Restif de la Bretonne." Pénétré d'étonnement à ce nom célèbre, le chevalier revint le lendemain, curieux d'engager des relations amicales avec un écrivain qu'il aimait à lire. Ce dernier ne répondit rien aux compliments que lui fit l'écrivain musqué si chéri dans les salons du temps. Cubières se borna à rire de cette impolitesse. Ayant eu plus tard occasion de rencontrer Restif chez des amis communs, il vit en lui un tout autre homme plein de verve et de cordialité. Il lui rappela leur première entrevue. – Que voulez-vous ? dit Restif, je suis l'homme des impressions du moment ; j'écrivais alors le Hibou nocturne, et, voulant être un hibou véritable, j'avais fait vœu de ne parler à personne.

Il y avait bien aussi quelque affectation dans ce rôle de bourru, renouvelé de Jean-Jacques. Cela excitait la curiosité des gens du monde, et les femmes du plus haut rang se piquaient d'apprivoiser l'ours. Alors, il redevenait aimable ; mais ses galanteries à brûle-pourpoint, son audace, renouvelée de l'époque où il jouait le rôle d'un Faublas de bas étage, effrayaient parfois les imprudentes, forcées d'écouter tout à coup quelque boutade cynique.

Un jour, il reçut une invitation à déjeuner chez M. Senac de Meillan, intendant de Valenciennes, avec quelques bourgeois provinciaux qui désiraient voir l'auteur du Paysan pervers. Il y avait là en outre des académiciens d'Amiens et le rédacteur de la Feuille de Picardie. Restif se trouva placé entre une Mme Denys, marchande de mousseline rayée, et une autre dame modestement vêtue qu'il prit pour une femme de chambre de grande maison. En face de lui était un jeune provincial plaisant qu'on appelait Nicodème, puis un sourd qui

amusait la société en parlant çà et là de choses qui n'avaient aucun rapport avec la conversation. Un petit homme propre, affublé d'un habit en camelot blanc, faisait l'important et traitait de fariboles les idées politiques et philosophiques qu'émettait le romancier. Une Mme Laval, marchande de dentelles de Malines, le défendait au contraire et lui trouvait du fonds. On était alors en 1789, de sorte qu'il fut question pendant le repas de la nouvelle constitution du clergé, de l'extinction des privilèges nobiliaires et des réformes législatives. Restif, se voyant au milieu de bonnes gens bien ronds, et qui l'écoutaient en général avec faveur, développa une foule de systèmes excentriques. Le sourd les hachait de coq-à-l'âne d'une manière fort incommode, l'homme en camelot blanc les perçait d'un trait vif ou d'une apostrophe pleine de gravité. On finit, selon l'usage d'alors, par des lectures. Mercier lut un fragment de politique, Legrand d'Aussy une dissertation sur les montagnes d'Auvergne. Restif développa son système de physique qu'il proclamait plus raisonnable que celui de Buffon, plus vraisemblable que celui de Newton. On se jeta à son cou, on proclama le tout sublime. Le surlendemain, l'abbé Fontenai, qui s'était trouvé aussi au déjeuner, lui apprit qu'il avait été victime d'un projet de mystification dont le résultat, du reste, avait tourné à son honneur. La marchande de mousseline était la duchesse de Luynes, la marchande de dentelle était la comtesse de Laval, la femme de chambre était la duchesse de Mailly ; le Nicodème, Matthieu de Montmorency ; le sourd, l'évêque d'Autun ; l'homme en camelot, l'abbé Sieyès, qui, pour réparer la sévérité de ses observations, envoya à Restif la collection de ses écrits. On avait voulu voir le Jean-Jacques des halles dans toute sa fougue et dans toute sa désinvolture cynique. On ne trouva en lui qu'un conteur amusant, un utopiste quelque peu téméraire, un convive assez peu fait aux usages du monde pour s'écrier que c'était la première fois qu'il mangeait des huîtres, mais prévenant avec les dames et s'occupant d'elles presque exclusivement. Si en effet quelque chose peut atténuer les torts nombreux de l'écrivain, son incroyable personnalité et l'inconséquence continuelle de sa conduite, c'est qu'il a toujours aimé les femmes pour elles-mêmes avec dévouement, avec enthousiasme, avec folie. Ses livres seraient illisibles autrement.

Mais bientôt nous voici en pleine Révolution. Le philosophe qui prétendait effacer Newton, le socialiste ont la hardiesse étonnait l'esprit compassé de Sieyès, n'était pas un républicain. Il lui arrivait, comme aux principaux créateurs d'utopies, depuis Fénelon et Saint-Pierre jusqu'à Saint-Simon et Fourier, d'être entièrement indifférent à la forme politique de l'Etat. Le communisme même, qui formait le fond de sa doctrine, lui paraissait possible sous l'autorité d'un monarque, de même que toutes les réformes du Pornographe et du Gynographe lui semblaient praticables sous l'autorité paternelle d'un bon lieutenant de police. Pour lui comme pour les musulmans, le prince personnifiait l'Etat propriétaire universel. En tonnant contre l'infâme propriété (c'est le nom qu'il lui donne mille fois), il admettait la possession personnelle, transmissible à certaines conditions, et jusqu'à la noblesse, récompense des belles actions, mais qui devait s'éteindre dans les enfants, s'ils n'en renouvelaient la source par des traits de courage ou de vertu.

Dans le second volume des Contemporaines, Restif donne le plan d'une association d'ouvriers et de commerçants qui réduit à rien le capital : – c'est la banque d'échange dans toute sa pureté. – Voici un exemple. Vingt commerçants, ouvriers eux mêmes, habitent une rue du quartier Saint-Martin. Chacun d'eux est le représentant d'une industrie utile. L'argent manque par suite des inquiétudes politiques, et cette rue, autrefois si prospère, est attristée de l'oisiveté forcée de ses habitants. Un bijoutier-orfèvre qui a voyagé en Allemagne, qui y a vu les hernutes, conçoit l'idée d'une association analogue des habitants de la rue : – on s'engagera à ne se servir d'aucune monnaie et à tout acheter ou vendre par échange, de sorte que le boulanger prenne sa viande chez le boucher, s'habille chez le tailleur et se chausse chez le cordonnier ; tous les associés doivent agir de même. Chacun peut acquérir ou dépenser plus ou moins, mais les successions retournent à la masse, et les enfants naissent avec une part égale dans les biens de la société ; ils sont élevés à frais communs, dans la profession de leur père, mais avec la faculté d'en choisir une autre en cas d'aptitude différente ; ils recevront du reste une éducation semblable. Les associés se regarderont comme égaux, quoique quelques-uns puissent être de professions libérales, parce que l'éducation les mettra au même niveau. Les mariages auront lieu de préférence entre des personnes de l'association, à moins de cas extraordinaires. Les procès seront soutenus pour le compte de tous ; les acquisitions profiteront à la masse, et l'argent qui reviendra à la société par suite de ventes faites en dehors d'elle sera consacré à acheter les

matières premières en raison de ce qui sera nécessaire pour chaque état. – Tel est ce plan, que l'auteur n'avait pas du reste l'idée d'appliquer à la société entière, car il donne à choisir entre différentes formes d'association, laissant à l'expérience les conditions de succès de la plus utile, qui absorberait naturellement les autres. Quant à la vieille société, elle ne serait point dépouillée, seulement elle subirait forcément les chances d'une lutte qu'il lui serait impossible de soutenir longtemps.

Cependant l'écrivain vieillissait, toujours morose de plus en plus, accablé par les pertes d'argent, par les chagrins de son intérieur. Sa seule communication avec le monde était d'aller le soir au café Manoury, où il soutenait parfois à voix haute des discussions politiques et philosophiques. Quelques vieux habitués de ce café, situé sur le quai de l'École, ont encore présents à la mémoire sa vieille houppelande bleue et le manteau crotté dont il s'enveloppait en toute saison. Le plus souvent il s'asseyait dans un coin, et jouait aux échecs jusqu'à onze heures du soir. A ce moment, que la partie fût achevée ou non, il se levait silencieusement et sortait. Où allait-il ? Les Nuits de Paris nous l'apprennent : il allait errer, quelque temps qu'il fît, le long des quais, surtout autour de la Cité et de l'île Saint-Louis ; il s'enfonçait dans les rues fangeuses des quartiers populeux, et ne rentrait qu'après avoir fait une bonne récolte d'observations sur les désordres et les scènes sanglantes dont il avait été le témoin. Souvent il intervenait dans ces drames obscurs, et devenait le don Quichotte de l'innocence persécutée ou de la faiblesse vaincue. Quelquefois il agissait par la persuasion ; parfois aussi son autorité était due au soupçon qu'on avait qu'il était chargé d'une mission de police.

Il osait davantage encore en s'informant auprès des portiers ou des valets de ce qui se passait dans chaque maison, en s'introduisant sous tel ou tel déguisement dans l'intérieur des familles, en pénétrant le secret des alcôves, en surprenant les infidélités de la femme, les secrets naissants de la fille, qu'il divulguait dans ses écrits sous des fictions transparentes. De là des procès et des divorces. Un jour, il faillit être assassiné par un certain E..., dont il avait fait figurer la femme dans ses Contemporaines. C'était habituellement le matin qu'il rédigeait ses observations de la veille. Il ne faisait pas moins d'une nouvelle avant le déjeuner. Dans les derniers temps de sa vie, en hiver, il travaillait dans son lit faute de bois, sa culotte par-dessus son bonnet, de peur des courants d'air. Il avait aussi des singularités qui variaient à chacun de ses ouvrages, et qui ne ressemblaient guère aux singularités en manchettes d'Haydn et de M. de Buffon. Tantôt il se condamnait au silence comme à l'époque de sa rencontre avec Cubières, tantôt il laissait croître sa barbe, et disait à quelqu'un qui le plaisantait : "Elle ne tombera que lorsque j'aurai achevé mon prochain roman. – Et s'il a plusieurs volumes ? – Il en aura quinze. – Vous ne vous raserez donc que dans quinze ans ? – Rassurez-vous jeune homme, j'écris un demi-volume par jour."

Quelle fortune immense il eût faite de notre temps en luttant de vitesse avec nos plus intrépides coureurs du feuilleton et de fougue triviale avec les plus hardis explorateurs des misères de bas étage ! Son écriture se ressent du désordre de son imagination ; elle est irrégulière, vagabonde, illisible ; les idées se présentent en foule, pressent la plume, et l'empêchent de former les caractères. C'est ce qui le rendait ennemi des doubles lettres et des longues syllabes, qu'il remplaçait par des abréviations. Le plus souvent, comme on sait, il se bornait à composer à la casse son manuscrit. Il avait fini par acquérir une petite imprimerie où il casait lui-même ses ouvrages, aidé seulement d'un apprenti.

La révolution ne pouvait lui être chère d'aucune manière, car elle mettait en lumière des hommes politiques fort peu sensibles à ses plans philanthropiques, plus préoccupés de formules grecques et romaines que de réformes fondamentales. Babeuf aurait pu seul réaliser son rêve ; mais, découragé de ses propres plans à cette époque, Restif ne marqua aucune sympathie pour le parti du tribun communiste. Les assignats avaient englouti toutes ses économies, qui ne se montaient pas à moins de soixante-quatorze mille francs, et la nation n'avait guère songé à remplacer, pour ses ouvrages, les souscriptions de la cour et des grands seigneurs dont il avait usé abondamment. Toutefois Mercier, qui n'avait pas cessé d'être son ami, fit obtenir à Restif une récompense de deux mille francs pour un ouvrage utile aux mœurs, et le proposa même pour candidat à l'Institut national. Le président répondit dédaigneusement : "Restif de la Bretonne a du génie, mais il n'a point de goût. – Eh ! messieurs, répliqua Mercier, quel est celui de nous qui a du génie !"

On rencontre dans les derniers livres de Restif plusieurs récits des événements de la révolution. Il en rapporte quelques scènes dialoguées dans le cinquième volume du Drame de la Vie. Il est à regretter que ce procédé n'ait pas été suivi plus complètement. Rien n'est saisissant comme cette réalité prise sur le fait. Voici, par exemple, une scène qui se passe le 12 juillet devant le café Manoury :

"UN HOMME, DES FEMMES. – Lambesc ! Lambesc ! ... On tue aux Tuileries !

UNE MARCHANDE DE BILLETS DE LOTERIE. – Où courez-vous donc ?

UN FUYARD. – Nous remmenons nos femmes.

LA MARCHANDE. – Laissez-les s'enfuir seules, et faites volte-face.

SON FUTUR. – Allons ! allons, rentrez."

Il n'y a rien de plus que ces cinq lignes ; on sent la vérité brutale : les dragons de Lambesc qui chargent au loin ; les portes qui se ferment, une de ces scènes d'émeute si communes à Paris.

Plus loin Restif met en scène Collot d'Herbois, et le félicite de son Paysan magistrat ; mais Collot n'est préoccupé que de politique. "Je me suis fait jacobin, dit-il ; pourquoi ne l'êtes-vous pas ? – A cause de trois infirmités très gênantes... – C'est une raison. Je vais me livrer tout entier à la chose publique, et je ne perdrai ni mon temps ni mes peines. D'abord je veux m'attacher à Robespierre ; c'est un grand homme. – Oui, invariable." Collot continue : "J'ai l'usage de la parole, j'ai le geste, la grâce dans la représentation... J'ai une motion à faire trembler les rois. Je viens de faire l'Almanach du père Gérard, – excellent titre. Je tâcherai d'avoir le prix pour l'instruction des campagnes ; mon nom se répandra dans les départements ; quelqu'un d'eux me nommera..."

La silhouette de Collot d'Herbois n'est-elle pas là tout entière ? Mais l'auteur ne s'en est pas tenu toujours à ces portraits rapides, et, à côté de ces esquisses fugitives, on trouve des pages qui s'élèvent presque à l'intérêt de l'histoire, comme celles qu'il consacre à Mirabeau, et que cette grande figure semble avoir illuminées de son immense reflet.

V. Une visite à Mirabeau

Le dialogue de Restif et de Mirabeau est un des plus curieux chapitres des Mémoires de Nicolas. L'auteur, qui avait la rage des pseudonymes, se déguise ici sous le nom de Pierre qu'il a employé déjà dans d'autres ouvrages. "En approchant de Mirabeau, dit-il, je vis un homme qui était dans un resserrement de coeur et qui avait besoin de s'épancher." Restif lui manifesta des doutes sur la pureté de cette révolution qui avait commencé par des meurtres :

"Réfléchi par caractère, ajouta-t-il, et courageux par réflexion, les têtes m'effrayèrent ; lorsque je rencontrai le corps de Berthier traîné par vingt-quatre polissons, je frémis, – je me tâtai pour sentir si ce n'était pas moi... Cependant, à la vue de la Bastille prise et démolie, je sentis un mouvement de joie... Je l'avais redoutée, cette terrible Bastille !

Mirabeau en ce moment me serra la main avec transport : regarde-moi, dit-il ; toute l'énergie des Français réunis n'égale pas celle qui était dans cette tête ; mais, hélas ! elle diminue ! ... C'est moi qui ai fait prendre la Bastille, tuer Delaunay, Flesselles... C'est moi qui ai voulu que le roi vînt à Paris le 17 juillet : ce fut moi qui le fis garder, recevoir, applaudir ; c'est moi qui, voyant les esprits se rasseoir, fis arrêter Berthier à Compiègne par un des miens, qui le fis demander à Paris, qui, la veille de son arrivée, cherchai un vieux bouc émissaire dans Foulon, son beau-père, que je fis dévouer aux mânes du despotisme ministériel : ce fut moi qui fis porter sa tête enfourchée au-devant de son gendre, non pas pour augmenter l'horreur des derniers moments de cet infortuné, mais pour mettre de l'énergie dans l'âme molle et vaudevillière des Parisiens par

cette atrocité... Tu sais que je réussis, que je fis fuir d'Artois, Condé, tous les plats courtisans et les impudentes courtisanes, c'est moi qui ai tout fait, et, si la révolution réussit jusqu'à un certain point, j'aurai un jour un temple et des autels. N'oublie pas ce que je te dis là... Continue tes questions ; j'y répondrai, quand il le faudra.

– Et Versailles, les 5 et 6 octobre ?

– Versailles ! s'écria Mirabeau. (Il se tut d'abord et marcha vite...) Versailles ! c'est mon chef-d'oeuvre...

Mais, va, va !

– Je t'écoute, et je te jure un inviolable silence !

– Je ne sais ce que tu veux dire par ton silence inviolable car tu as des termes à toi : on ne viole pas le silence, mais la grammaire ! ... Apprends que c'est moi qui ai fait venir ici et l'Assemblée nationale, et le roi, et la cour. D'Orléans n'a seulement pas été consulté, quoiqu'il payât... Juge combien étaient ridicules les informations de ce vil Châtelet, que j'avais fait nommer juge des crimes de lèse-nation, et qui, s'il n'avait pas été composé de têtes à perruques, aurait pu devenir quelque chose ! ... Mais l'horrible et nécessaire spectacle de Foulon, de Berthier (c'est ceci qui a creusé l'effroi ; la Bastille, Delaunay, Flesselles, n'avaient effrayé que la cour), avait bouleversé toute l'infâme oligarchie des prêtres, des robins, des sous-robins, et même de l'officiaille, à la tête de laquelle mon frère voulait se mettre : malheureusement pour lui, quand nos parents le firent, mon père était auteur et ma mère ivre, de sorte qu'il n'a que la soif pour toute énergie... Je sentais depuis longtemps que, tant que nous serions à Versailles, nous ne ferions rien qui vaille, environnés que nous étions de gardes du corps et de gardes-suisse, qu'un souris, une caresse pouvait mettre dans le parti de la cour ; j'arrangeai mâlement tout cela. Je n'en voulais aux jours de personne ; je voulais, après avoir soulé le peuple d'anarchie, comme pendant les cinq jours d'interrègne des anciens Perses, rétablir le roi, et me faire... maire du palais... – Mais, ayant pris toute la canaille, jusqu'aux dévergondées de la rue Jean-Saint-Denis, il arriva quelque désordre que je sus arrêter par mes émissaires. Quelques-unes de ces malheureuses menacèrent la reine ; je l'appris, et je les fis fusiller adroitement. L'effervescence était telle, que tout Paris fut ébranlé, tout, honnêtes, déshonnêtes, malhonnêtes, catins ; femmes mariées, jeunes filles, gens de courage et lâches ; on vit, dans la bagarre, jusqu'au petit Rochelois Nougaret, qui talonnait le chasseur Josse, récemment libraire... J'en ai ri de bon coeur ; je me croyais au spectacle de la Grand'Pinte, et qu'on y donnait la tragédie du Peccata ; passe-moi cette idée bouffonne, la dernière peut-être que j'aurai ; elle me fut suggérée en voyant dans la troupe une foule de bas auteurs, Camille Desmoulins à côté de Durosai, Royou en garçon tailleur, Geoffroy en cordonnier, l'abbé Poncelin en ramoneur, Mallet du Pan en écrivain des Charniers, Dussieux et Sautereau en charcutiers, l'abbé Noël et Rivarol en perruquiers..."

Ici, l'énumération devient satirique et attaque la plupart des auteurs du temps ; on cite même une certaine auteuse, à cheval sur un canon, qui criait : "Ma rose au premier héros ! – En avez-vous un million ? " lui répondit un enthousiaste. Mirabeau se compare lui-même au frère Jean des Entomures, et, après le récit bouffon de cette expédition terrible, se plaint de ses ennemis, qui ont gagné par de l'or une petite juive, sa maîtresse, appelée Esther Nomit... "Mais je le sais, ajoute-t-il, et je trompe Dalila et les Philistins."

Puis la conversation se porte sur l'abolition de la noblesse, sur la nouvelle constitution du clergé, avec des interruptions et des a parte bizarres, qui rappellent le dialogue du Neveu de Rameau. Mirabeau se livre à de longues tirades, qu'il interrompt de temps en temps pour reprendre haleine, en disant à son interlocuteur : "Allons, parle, continue... ; car, je le sais, tu aimes à pérorer..." Puis, à la première objection, il lui crie : "O buse ! ... pauvre homme ! je t'ai vu plus de verve autrefois." Puis il entame une dissertation sur les biens du clergé, et se plaint du peu de talent que Maury a déployé à la tribune dans cette question. "Voilà ce que j'aurais dit à sa place", s'écrie-t-il, et, se promenant dans sa chambre comme un lion dans une cage, il prononce tout le discours qu'aurait dû tenir l'abbé Maury. De temps en temps il s'interrompt, s'étonnant de ne pas entendre les applaudissements de l'Assemblée, tant il est à son rôle. Il s'applaudit des mains, il pleure aux arguments qu'il arrache à l'éloquence supposée de son adversaire ; puis, quand l'émotion qu'il s'est produite à

lui-même s'est dissipée, il essuie la sueur de son front, relève sa noire chevelure, et dit : "Et, si Maury avait eu le nerf de parler ainsi, voilà ce que j'aurais répondu..." Nouveau discours qui dure une heure et amène une péroraison qu'il commence par "Je me résume, messieurs...". Enfin, il éclate de rire en s'apercevant qu'il vient d'épuiser ses poumons pour un seul auditeur.

Il revient à la discussion simple, et fait le portrait de Necker :

"... Un grand homme, parce qu'il a eu par hasard une grande place... Du reste, plus petit en place que dehors, comme tous les hommes médiocres... Il était calqué pour être premier commis, il aurait pu ne pas se déshonorer dans cette position, où l'on n'est jamais vu qu'à demi-jour. C'est aujourd'hui un piètre sire, incapable d'une résolution solide, et qui revient par pusillanimité à la noblesse, qui le hait et le méprise. Il est étonné de ce qu'il a fait, comme les sots et les petits scélérats... Juge combien de pareils hommes doivent m'inspirer de mépris, à moi qui marcherais seul contre un million ! Eh ! combien dans notre Assemblée sont des Mirabeau en apparence, qui eussent été des Necker, s'ils n'avaient pas été soutenus par une assemblée ! ... Non, mon ami, je n'en vois pas un, pas un, qui eût fait seul ce que j'ai fait seul... Quand j'ai tenu le despotisme ministériel dans mes mains nerveuses, je l'ai serré à la gorge ; je lui ai dit : Combat à mort ! je t'étouffe, ou tu m'étoufferas ! Je l'ai presque étouffé... Mais il me garde un croc-en-jambe..."

– En vérité, je crois, lui dis-je alors, mon cher Riquetti, que vous feriez un grand ministre ! ... Puissiez-vous réussir à mériter dans cette place la seule véritable gloire, celle de contribuer au bonheur des peuples ! ...

– Te voilà donc aussi dans la triviale vertu de nos philosophistes ! Le peuple ! le peuple ! le peuple est fait pour les gens de mérite, qui sont le cerveau du genre humain : ce n'est que par et pour nous qu'il doit être heureux. Moïse a été le cerveau juif, Mahomet le cerveau arabe ; Louis XIV, tout petit qu'il fût, a été le cerveau français pendant quarante ans... C'est moi qui le suis maintenant." (262*)

Ici, Restif pose la question de savoir si la liberté est un bien pour les individus.

"La liberté, dit Mirabeau, n'est pas un avantage réel pour les enfants, les imbéciles, les fous,... pour certains hommes qui ne sont pas fous, mais dont la judiciaire est fautive, – comme sont tous les scélérats, les timbrés, les méchants par caractère, – les trop passionnés, comme nous l'avons été quelquefois, ajoute-t-il, les joueurs, les débauchés, les ivrognes, en un mot les trois quarts des hommes ! ...

Le républicanisme, ajoute-t-il, comme le conçoivent Robespierre et quelques autres, est l'anarchisme, un gouvernement inétablisable ; mais les chefs qui sont dans l'Assemblée nationale sont soutenus par des subalternes, auxquels on ne fait pas assez d'attention : Camille Desmoulins, qui crie, claboude, a la plus mauvaise tête, parle mal, écrit bien ; un homme plus obscur, Danton, est un fourbe, fripon, égoïste, scélérat dans toute la force du terme, comme certaines gens disent que je le suis ; un autre intrigant, qui se remue, s'agite, a une immense activité, l'ex-capucin Chabot ; un honnête homme, mais trop exalté, c'est Grangeneuve... Oh ! que je plains la nation, si ces fous sont mis en place ! Que je plains la nation, si l'on y met des nullités, comme nous en avons tant dans notre Assemblée actuelle ! Une foule de procureurs, d'avocats, des Chapelier, des Sumac, des... des... empestent l'Assemblée de l'esprit d'astuce et de chicane... Mon ami, si je cesse d'exister, que ces plumassiers feront de mal ! ... Si un homme méprisé, comme ce faquin de Robespierre, venait à acquérir quelque prépondérance, vous le verriez devenir grave, couvert, atroce... Moi seul, je pourrais l'arrêter..."

Peu de jours après cette conversation, Mirabeau mourut. "Je ne pus entrer, dit l'écrivain, pendant sa dernière maladie, parce que je n'étais pas connu de ses alentours, surtout du sieur Cabanis... Ah ! si Prével

avait vécu, Mirabeau vivrait encore ! " Préval était un médecin qui avait sauvé Restif de plusieurs maladies dangereuses.

Restif attribuera la mort de Mirabeau la chute suprême de la monarchie. C'est en se voyant privés de ce dernier appui, appui intéressé sans doute, puisque Mirabeau comptait devenir une sorte de maire du palais, que Louis XVI et Marie–Antoinette se décidèrent au voyage de Varennes..."Cet homme était, dit–il ailleurs, le dernier espoir de la patrie, que ses vices mêmes eussent sauvée... tandis que les vertus des sots, tels que Chamillard et d'Ormesson, l'ont perdue." Et, revenant sur ses propres misères, causées par la dépréciation des assignats, qui lui faisait perdre ses soixante–quatorze mille francs d'économies, il se rappelle avec amertume que Mirabeau lui avait dit : "Il faudrait déchirer à coups de nerf de boeuf tout marchand d'argent, et faire brûler vif ou piler dans un mortier tout dépréciateur des assignats."

VI. La vieillesse du romancier

A cette époque, Restif de la Bretonne passait une partie de ses journées au Palais–Royal, où s'était établie une sorte de bourse qui devenait le thermomètre de la valeur des assignats. Tous les jours il voyait sa fortune fondre et espérait en vain un retour favorable : – les derniers volumes des Nuits de Paris sont pleins d'imprécations contre les agioteurs qui faisaient monter l'or à des prix fabuleux et anéantissaient les richesses en papier de la République ; – puis il allait passer ses soirées au Caveau, car ses ressources ne lui permettaient plus le café Manoury. Lorsque, par une réaction rare, l'assignat avait haussé dans la journée, il emmenait quelques femmes de moyenne vertu souper à la Grotte flamande, où l'on se permettait encore quelques orgies à bon marché. Ses chagrins affaiblissaient parfois son esprit, toujours enthousiaste, et dans chaque jolie personne au pied fin et à la chaussure élégante il croyait retrouver une de ses filles, produit des bonnes fortunes si nombreuses de sa jeunesse. Il est probable qu'on abusait souvent de cette monomanie paternelle pour obtenir de lui des cadeaux ou des soupers.

Peu communicatif ou très prudent sur les matières politiques, il ne courut pas de dangers pendant l'époque de la Terreur. Les hommes lui importaient peu et l'ambition des partis lui répugnait. Ce qu'il voyait se passer à cette époque ne répondait nullement à ses rêves. Personne ne songeait au communisme ; parmi les jacobins tout au plus, on voulait le partage des biens, c'est–à–dire une autre forme de la propriété, – la propriété morcelée, populaire. – Quant au panthéisme, qui donc y pensait, sinon un petit nombre d'illuminés ? ... On était généralement athée. La fête donnée par Robespierre à l'Etre suprême lui parut une tendance bien faible vers une rénovation philosophique ; toutefois il eut quelque regret à voir Robespierre renversé par des gens qui ne le valaient pas. A partir de ce moment, son homme fut Bonaparte. Dans les écrits mystiques des derniers jours de sa vie, il le représente comme un esprit médiateur, issu de la planète de Sirius, et qui a mission de sauver la France. Pour comprendre cette supposition étrange, il faut se faire une idée du livre de Restif, intitulé Lettres du Tombeau ou les Posthumes, qui parut sous le nom de Cazotte.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage furent inspirés par une idée charmante de la comtesse de Beauharnais et faits en partie par Cazotte, ainsi que Restif le reconnaît dans ses Mémoires. – Un jeune homme nommé Fontlèthe est amoureux de la femme d'un magistrat, ce personnage est fort âgé, et la femme, victime d'un mariage de convenance, promet à Fontlèthe qu'il sera éventuellement son second époux. Le jeune homme se fatigue d'attendre ; dans un moment de découragement, il renonce à la vie et prend de l'opium. En ce moment, on lui apporte un billet de faire part qui l'instruit de la mort du magistrat. Désespéré doublement, il court chez son médecin, qui lui donne un contre–poison. Il se croit sauvé : il épouse bientôt celle qu'il aimait ; mais, quelques jours après le mariage, une langueur inconnue le saisit : il consulte la Faculté. C'est le poison mal combattu qui cause son mal. On lui annonce, sur ses instances réitérées, qu'il n'a plus guère qu'un an à vivre. La mort l'épouvante moins que la pensée de quitter une femme jeune, honnête, il est vrai, mais qui ne peut manquer de se remarier après lui. Il conçoit alors un projet singulier, c'est de s'éloigner de sa femme et de faire en sorte qu'elle ignore le moment où il mourra. Il demande au ministre une

mission pour l'Italie et part pour Florence, sous prétexte de services importants à rendre à l'Etat. Il prolonge son séjour sous divers motifs, et, dans l'année qui lui reste, écrit une série de lettres qui devront être adressées à sa femme de différents points de la terre et à diverses époques, comme si l'Etat l'eût envoyé de pays en pays sans qu'il pût refuser ses services. Ces lettres, confiées à des amis sûrs, se succèdent, en effet, pendant plusieurs années, apportant la consolation à cette veuve sans le savoir. Le correspondant posthume n'a eu qu'une pensée, c'est de prouver à sa femme, un peu adonnée aux idées matérialistes du temps, que l'âme survit au corps et retrouve dans d'autres régions toutes les personnes aimées. Ce cadre est fort beau sans doute ; seulement Restif, qui, en réalité, est une sorte de spiritualiste païen, tire de la doctrine des Indous et des Egyptiens la plupart de ses arguments. Tantôt l'âme repasse dans un autre corps après mille ans, comme chez les anciens ; tantôt elle s'élève dans les astres et y découvre des paradis innombrables, comme dans Swedenborg ; tantôt elle s'éthérise et passe à l'état d'ange ailé, comme dans Dupont de Nemours ; mais après toutes ces hypothèses, le véritable système se démasque, et on arrive à une cosmogonie complète, qui présente la plupart des suppositions du système de Fourier. Un personnage nommé Multipliandre a trouvé le secret d'isoler son âme de son corps et de visiter les astres sans perdre la possibilité de rentrer à volonté dans sa guenille humaine. Il s'établit, sur un sommet des Alpes, dans une grotte couverte par les neiges, et, s'étant enduit de substances conservatrices et placé dans un coffre bien défendu contre les ours, il arrive à cet état d'extase et d'insensibilité où certains santons indiens se réduisent, dit-on, pendant des mois entiers. Là commence la description des planètes, des soleils et des cométo-planètes, avec une hardiesse d'hypothèses qu'on ne nous a pas épargnée depuis. Il est fort curieux de pénétrer dans cet univers formulé, après tout, d'après quelques beses scientifiques, où nous trouvons la lune sans atmosphère, Mars habité par des poissons à trompe et le soleil par des hommes d'une telle taille que le voyageur ne trouve à causer là qu'avec un ciron qui se promène sur l'habit d'un individu solaire : cet insecte n'a qu'une lieue de haut et son intelligence, quoique fort supérieure, se rapproche de celle des hommes. Il explique que l'Etre suprême n'est qu'un immense soleil central, cerveau du monde, duquel émanent tous les soleils ; chacun d'eux vivant et raisonnant et donnant le jour à des cométo-planètes, c'est-à-dire les secouant dans l'espace, à peu près comme l'aster de nos jardins secoue ses graines. Quand les cométo-planètes sont ce qu'on appelle aujourd'hui des nébuleuses, elles nagent dans l'éther comme des poissons dans l'eau, s'accouplent et produisent des astéroïdes plus petites. En mourant, elles se fixent et deviennent satellites ou planètes. Dans cet état, elles ne subsistent plus que quelques milliards d'années, et c'est de leur décomposition successive que naissent les végétaux, les animaux et les hommes. Les espèces dégénèrent à mesure que la corruption s'avance ; la planète se pourrit tout à fait ou se dessèche, et finit par être la proie d'un soleil qui la consume pour en reproduire les éléments sous les formes nouvelles. Le ciron solaire n'en sait pas davantage, et l'auteur avoue qu'il peut s'être trompé sur bien des points ; mais combien ces données sont déjà supérieures à l'intelligence des hommes ! Multipliandre finit par trouver le secret de créer une race d'hommes ailés et d'en repeupler la terre. Du reste, la plupart des hypothèses de ce livre sont présentées sous la forme caustique de Micromégas et de Gulliver : c'est ce qui en fait supporter la lecture.

Jamais écrivain ne posséda peut-être à un aussi haut degré que Restif les qualités précieuses de l'imagination. Cependant sa vie ne fut qu'un long duel contre l'indifférence. Un cœur chaud, une plume pittoresque, une volonté de fer, tout cela fut insuffisant à former un bon écrivain. – Il a vécu avec la force de plusieurs hommes ; il a écrit avec la patience et la résolution de plusieurs auteurs. Diderot lui-même plus correct, Beaumarchais plus habile, ont-ils chacun la moitié de cette verve emportée et frémissante, qui ne produit pas toujours des chefs-d'oeuvre, mais sans laquelle les chefs-d'oeuvre n'existent pas ? – Son style, chacun le connaît par l'une ou l'autre de ces oeuvres qu'on n'avoue guère avoir lues, mais où l'on a parfois jeté les yeux. Une ligne qui serait digne des classiques apparaît tout à coup au milieu du fumier comme les joyaux d'Ennius. On connaît déjà celle-ci : "Les moeurs sont un collier de perles ; ôtez le noeud, tout défile." Veut-il peindre un homme d'un trait, le voici : "Mirabeau servait les patriotes comme Santeuil louait les saints, avec un mauvais coeur." Quand le mot lui manque, il le crée, heureusement quelquefois. C'est ainsi qu'il parlera d'un sourire cythérée, dé la mignonnesse d'une femme... "Je chimérais, dit-il, en attendant le bonheur."

Pour trouver dans le passé un pendant à Restif de la Bretonne, il faudrait remonter jusqu'à Cyrano de Bergerac pour l'extravagance des hypothèses, jusqu'à Furetière pour ces facéties d'analyse morale et de langage où il se complaît, jusqu'à d'Aubigné pour cette audace d'immoralité gauloise qu'il ne sut point supporter, – car, très capable souvent d'afféterie et de recherche prétentieuse, il appliquait d'autres fois le mot propre à des détails qu'il eût mieux valu cacher. – Comme Voltaire, à l'école duquel il s'honorait d'appartenir, il haïssait les critiques, les feuillistes, et les attaquait souvent en termes peu mesurés. Il les appelle soit des malhonnêtes gens, soit des polissons cruels ; Laharpe est pour lui un stupide animal qu'il faudrait traîner dans le ruisseau ; Fréron, un faquin ; Geoffroi, un pédant. De Marsy, éditeur de l'Almanach des Muses, est une simple brute qui a lu le Paysan perverti sans en être touché. – Ceci n'approche pas encore des aménités littéraires du vieillard de Ferney, mais Restif n'avait pas le crédit qu'il fallait pour hausser le ton à ce point. Toutefois sa susceptibilité vis-à-vis de critiques qui avaient été même bienveillants pour quelques-uns de ses écrits finit par amener à son égard la conspiration du silence. Il demeura le seul à annoncer ses livres, comme depuis longtemps il était le seul à les imprimer, et comme il finit plus tard à être le seul à les vendre. Les libraires l'aimaient peu, parce qu'une fois introduit dans leurs maisons, il racontait l'histoire galante de leurs femmes, s'éprenait de leurs filles, en faisait le portrait minutieux et parlait de leurs aventures. Ce n'était pas toujours un voile suffisant pour la curiosité que l'anagramme des noms qu'il employait volontiers. Mérigot devenait Torigém ; Vente, Etnev ; Costard, Dratsoc, ainsi de suite... si bien qu'il ne faut pas s'étonner de trouver sur ses derniers livres cette simple désignation : "Imprimé à la maison, et se vend chez Marion Restif, rue de la Bûcherie, n° 27." Ceci explique en partie le peu de succès de ses derniers ouvrages de la résolution qu'il prit de faire paraître le plus remarquable d'entre eux, les Lettres du Tombeau, sous le nom de Cazotte, qui du reste avait coopéré au plan de cette oeuvre toute empreinte d'illumination.

On a dit à tort que Restif était mort dans la misère. La chute des assignats lui avait fait perdre ses économies ; le peu qu'il tirait de ses livres pendant la révolution le réduisait souvent à une gêne rendue plus pénible par ses charges de famille ; mais quelques amis, Mercier, Carnot et Mme de Beauharnais, le relevèrent dans ses moments les plus critiques, et, lorsque l'état devint plus tranquille, on lui procura une place de 4.000 francs, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1806.

Cubières–Palmezeaux publia, en 1811, un ouvrage posthume de Restif intitulé : Histoire des Compagnes de Maria. Le premier volume est consacré en entier à une appréciation littéraire qui, dans beaucoup de points, est spirituelle et bien sentie. Cubières cite un trait qui prouvera que Restif, bien que communiste, n'était pas un ennemi de la monarchie. Il avait à la Convention nationale un qu'il aimait et estimait depuis longtemps. Le jour de la condamnation de Louis XVI, Restif alla, avec un pistolet dans sa poche, attendre son ami sous les portiques, et lui dit quand il le vit sortir de l'Assemblée : "Avez-vous voté la mort du roi ? – Non, je ne l'ai pas votée. – Tant mieux pour vous, reprit l'écrivain, car je vous aurais brûlé la cervelle."

L'oeuvre complète de Restif de la Bretonne s'élève à plus de deux cents volumes. Nous n'avons pas compris dans notre énumération quelques romans–pamphlets tels que la Femme infidèle et Ingénue Saxancourt, dirigés l'un contre sa femme Agnès Lebègue, l'autre contre son gendre Augé. Cette rage de vouloir constamment prendre le public pour arbitre et pour juge de ses dissensions domestiques était devenue, dans les derniers temps de la vie du romancier, une véritable maladie, de celles que les médecins rangent parmi les variétés de l'hypocondrie. On conçoit qu'une injustice aveugle à pu résulter de cette disposition. Du reste, sa femme elle-même le comprit ainsi, car, dans une lettre adressée à Palmezeaux, qui lui demandait des renseignements sur le caractère de son mari, on ne trouve que des éloges sur sa bienfaisance et sur cette sympathie pour l'humanité en général, qui, ainsi que chez la plupart des réformateurs, ne se répandait pas toujours sur ses amis et sur ses proches.

Nous avons donné, avec trop de développement peut-être, le récit d'une existence dont l'intérêt ne réside sans doute que dans l'appréciation des causes morales qui ont amené nos révolutions. Les grands bouleversements de la nature font monter à la surface du sol des matières inconnues, des résidus obscurs, des

combinaisons monstrueuses ou avortées. La raison s'en étonne, la curiosité s'en repaît avidement, l'hypothèse audacieuse y trouve les germes d'un monde. Il serait insensé d'établir sur ce qui n'est que décomposition efflorescente et malade, ou mélange stérile de substances hétérogènes, une base trompeuse, où les générations croiraient pouvoir poser un pied ferme. L'intelligence serait alors pareille à ces lumières qui voltigent sur les marécages et semblent éclairer la surface verte d'une immense prairie, qui ne recouvre cependant qu'une bourbe infecte et stagnante. Le génie véritable aime à s'appuyer sur un terrain plus solide, et ne contemple un instant les vagues images de la brume que pour les éclairer de sa lueur et les dissiper peu à peu des vifs rayons de son éclat.

Notre siècle n'a pas encore rencontré l'homme supérieur par l'esprit comme par le coeur, qui, saisissant les vrais rapports des choses, rendrait le calme aux forces en lutte et ramènerait l'harmonie dans les imaginations troublées. Nous sommes toujours en proie aux sophistes vulgaires, qui ne font que développer sous mille formes des idées dont ils n'ont pas même, on le voit, inventé les données premières. Il en est de même de cette école si nombreuse aujourd'hui d'observateurs et d'analystes en sous-ordre qui n'étudient l'esprit humain que par ses côtés infimes au souffrants, et se complaisent aux recherches d'une pathologie suspecte, où les anomalies hideuses de la décomposition et de la maladie sont cultivées avec cet amour et cette admiration qu'un naturaliste consacre aux variétés les plus séduisantes des créations régulières.

L'exemple de la vie privée et de la carrière littéraire de Restif démontrerait au besoin que le génie n'existe pas plus sans le goût que le caractère sans la moralité. Les aveux qu'il fait des regrets et des malheurs constants qui ont suivi ses fautes nous ont paru compenser la légèreté de certains détails. Il y avait là une leçon qu'il fallait donner tout entière, et dont une réserve plus grande aurait peut-être affaibli la portée.

Cazotte

I

L'auteur du *Diable amoureux* appartient à cette classe d'écrivains qu'après l'Allemagne et l'Angleterre nous appelons humoristiques, et qui ne se sont guère produits dans notre littérature que sous un vernis d'imitation étrangère. L'esprit net et sensé du lecteur français se prête difficilement aux caprices d'une imagination rêveuse, à moins que cette dernière n'agisse dans les limites traditionnelles et convenues des contes de fées et des pantomimes d'opéra. L'allégorie nous plaît, la fable nous amuse ; nos bibliothèques sont pleines de ces jeux d'esprit destinés d'abord aux enfants, puis aux femmes, et que les hommes ne dédaignent pas quand ils ont du loisir. Ceux du XVIIIe siècle en avaient beaucoup, et jamais les fictions et les fables n'eurent plus de succès qu'alors. Les plus graves écrivains, Montesquieu, Diderot, Voltaire, berçaient et endormaient, par des contes charmants, cette société que leurs principes allaient détruire de fond en comble. L'auteur de *l'Esprit des lois* écrivait le *Temple de Gnide* ; le fondateur de *l'Encyclopédie* charmait les ruelles avec *l'Oiseau blanc* et les *Bijoux indiscrets* ; l'auteur du *Dictionnaire philosophique* brodait la *Princesse de Babylone* et *Zadig* des merveilleuses fantaisies de l'Orient. Tout cela, c'était de l'invention, c'était de l'esprit, et rien de plus, sinon du plus fin et du plus charmant.

Mais le poète qui croit à sa fable, le narrateur qui croit à sa légende, l'inventeur qui prend au sérieux le rêve éclos de sa pensée, voilà ce qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en plein XVIIIe siècle, à cette époque où les abbés poètes s'inspiraient de la mythologie, et où certains poètes laïques faisaient de la fable avec les mystères chrétiens.

On eût bien étonné le public de ce temps-là en lui apprenant qu'il y avait en France un conteur spirituel et naïf à la fois qui continuait les *Mille et une Nuits*, cette grande oeuvre non terminée que M. Galland s'était fatigué de traduire, et cela comme si les conteurs arabes eux-mêmes les lui avaient dictées ; que ce n'était pas seulement un pastiche adroit, mais une oeuvre originale et sérieuse écrite par un homme tout pénétré lui-même de l'esprit et des croyances de l'Orient. La plupart de ces récits, il est vrai, Cazotte les avait rêvés au pied des palmiers, le long des grands mornes de Saint-Pierre ; loin de l'Asie sans doute, mais sous son éclatant soleil. Ainsi le plus grand nombre des ouvrages de cet écrivain singulier a réussi sans profit pour sa gloire, et c'est au *Diable amoureux* seul et à quelques poèmes et chansons qu'il a dû la renommée dont s'illustrèrent encore les malheurs de sa vieillesse. La fin de sa vie a donné surtout le secret des idées mystérieuses qui présidèrent à l'invention de presque tous ses ouvrages, et qui leur ajoutent une valeur singulière que nous essayerons d'apprécier.

Un certain vague règne sur les premières années de Jacques Cazotte. Né à Dijon en 1720, il avait fait ses études chez les jésuites, comme la plupart des beaux esprits de ce temps-là. Un de ses frères, grand vicaire de M. de Choiseul, évêque de Châlons, le fit venir à Paris et le plaça dans l'administration de la marine, où il obtint vers 1747 le grade de commissaire. Dès cette époque, il s'occupait un peu de littérature, de poésie surtout. Le salon de Raucourt, son compatriote, réunissait des littérateurs et des artistes, et il s'en fit connaître en lisant quelques fables et quelques chansons, premières ébauches, d'un talent qui devait dans la suite faire plus d'honneur à la prose qu'à la poésie.

De ce moment, une partie de sa vie dut se passer à la Martinique, où l'appelaient un poste de contrôleur des Iles-sous-le-Vent. Il y vécut plusieurs années obscur, mais considéré et aimé de tous, et épousa Mlle Elisabeth Roignan, fille du premier juge de la Martinique. Un congé lui permit de revenir pour quelque temps à Paris, où il publia encore quelques poésies. Deux chansons, qui devinrent bientôt célèbres, datent de cette époque, et paraissent résulter du goût qui s'était répandu de rajeunir l'ancienne romance ou ballade française, à l'imitation du sieur de la Monnoye. Ce fut un des premiers essais de cette couleur romantique ou

romanesque dont notre littérature devait user et abuser plus tard, et il est remarquable de voir s'y dessiner déjà, à travers mainte incorrection, le talent aventureux de Cazotte.

La première est intitulée la Veillée de la bonne femme, et commence ainsi :
Tout au beau milieu des Ardennes,
Est un château sur le haut d'un rocher,
Où fantômes sont par centaines.
Les voyageurs n'osent en approcher :
Dessus ses tours
Sont nichés les vautours,
Ces oiseaux de malheur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

On reconnaît déjà tout à fait le genre de la ballade, telle que la conçoivent les poètes du Nord, et l'on voit surtout que c'est là du fantastique sérieux ; nous voici bien loin de la poésie musquée de Bernis et de Dorat. La simplicité du style n'exclut pas un certain ton de poésie ferme et colorée qui se montre dans quelques vers.

Tout à l'entour de ses murailles
On croit ouïr les loups–garous hurler,
On entend traîner des ferrailles,
On voit des feux, on voit du sang couler,
Tout à la fois,
De très–sinistres voix
Qui vous glacent le coeur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Sire Enguerrand, brave chevalier qui revient d'Espagne veut loger en passant dans ce terrible château. On lui fait de grands récits des esprits qui l'habitent ; mais il en rit, se fait débouter, servir à souper, et fait mettre des draps à un lit. A minuit commence le tapage annoncé par les bonnes gens. Des bruits terribles font trembler les murailles, une nuée infernale flambe sur les lambris ; en même temps, un grand vent souffle et les battants des portes s'ouvrent avec rumeur.

Un damné, en proie aux démons, traverse la salle en jetant des cris de désespoir.
Sa bouche était toute écumeuse,
Le plomb fondu lui décollait des yeux...
Une ombre toute échevelée
Va lui plongeant un poignard dans le coeur,
Avec une épaisse fumée
Le sang en sort si noir qu'il fait horreur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur
Enguerrand demande à ces tristes personnages le motif de leurs tourments.

– Seigneur, répond la femme armée d'un poignard, je suis née dans ce château, j'étais la fille du comte Anselme. Ce monstre que vous voyez, et que le ciel m'oblige à torturer, était aumônier de mon père et s'éprit de moi pour mon malheur. Il oublia les devoirs de son état et, ne pouvant me séduire, il invoqua le diable et se donna à lui pour en obtenir une faveur. Tous les matins j'allais au bois prendre le frais et me baigner dans l'eau pure d'un ruisseau.

Là, tout auprès de la fontaine,
Certaine rose aux yeux faisait plaisir ;
Fraîche, brillante, éclore à peine,
Tout paraissait induire à la cueillir
Il vous semblait,
Las ! qu'elle répandait
La plus aimable odeur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !
J'en veux orner ma chevelure
Pour ajouter plus d'éclat à mon teint,
Je ne sais quoi contre nature
Me repoussait quand j'y portais la main.
Mon coeur battait
Et en battant disait
Le diable est sous la fleur ! ...
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Cette rose, enchantée par le diable, livre la belle aux mauvais desseins de l'aumônier. Mais bientôt, reprenant ses sens, elle le menace de le dénoncer à son père, et le malheureux la fait taire d'un coup de poignard.

Cependant on entend de loin la voix du comte qui cherche sa fille. Le diable alors s'approche du coupable sous la forme d'un bouc et lui dit : Monte, mon cher ami ; ne crains rien, mon fidèle serviteur.

Il monte, et, sans qu'il s'en étonne,
Il sent sous lui le diable détalier ;
Sur son chemin l'air s'empoisonne,
Et le terrain sous lui semble brûler.
En un instant
Il le plonge vivant
Au séjour de douleur !
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Le dénouement de l'aventure est que sire Enguerrand, témoin de cette scène infernale, fait par hasard un signe de croix, ce qui dissipe l'apparition. Quant à la moralité, elle se borne à engager les femmes à se défier de leur vanité, et les hommes à se défier du diable.

Cette imitation des vieilles légendes catholiques, qui serait fort dédaignée aujourd'hui, était alors d'un effet assez neuf en littérature ; nos écrivains avaient longtemps obéi à ce précepte de Boileau, qui dit que la foi des chrétiens ne doit pas emprunter d'ornements à la poésie ; et, en effet, toute religion qui tombe dans le domaine des poètes se dénature bientôt, et perd son pouvoir sur les âmes. Mais Cazotte, plus superstitieux que croyant, se préoccupait fort peu d'orthodoxie. D'ailleurs, le petit poème dont nous venons de parler n'avait nulle prétention, et ne peut nous servir qu'à signaler les premières tendances de l'auteur du Diable amoureux vers une sorte de poésie fantastique, devenue vulgaire après lui.

On prétend que cette romance fut composée par Cazotte pour Mme Poissonnier, son amie d'enfance, nourrice du duc de Bourgogne, et qui lui avait demandé des chansons qu'elle pût chanter pour endormir l'enfant royal. Sans doute il aurait pu choisir quelque sujet moins triste et moins chargé de visions mortuaires ; mais on verra que cet écrivain avait la triste destinée de pressentir tous les malheurs.

Une autre romance du même temps, intitulée les Prouesses inimitables d'Ollivier, marquis d'Edesse, obtint aussi une grande vogue. C'est une imitation des anciens fabliaux chevaleresques, traitée encore dans le style populaire.

La fille du comte de Tours,
Hélas ! des maux d'enfant l'ont pris ;
Le comte, qui sait ses amours,
Sa fureur ne peut retenir :
– Qu'on cherche mon page Ollivier,
Qu'on le mette en quatre quartiers...
– Commère, il faut chauffer le lit ;
N'entends-tu pas sonner minuit ?

Plus de trente couplets sont consacrés ensuite aux exploits du page Ollivier, qui, poursuivi par le comte sur terre et sur mer, lui sauve la vie plusieurs fois, lui disant à chaque rencontre :

"– C'est moi qui suis votre page ! et maintenant me ferez-vous mettre en quartiers ?

– Ote-toi de devant mes yeux ! " lui répond toujours l'obstiné vieillard, que rien ne peut fléchir, et Ollivier se décide enfin à s'exiler de la France pour faire la guerre en terre sainte.

Un jour, ayant perdu tout espoir, il veut mettre fin à ses peines ; un ermite du Liban le recueille chez lui, le console et lui fait voir dans un verre d'eau, sorte de miroir magique, tout ce qui se passe dans le château de Tours ; comment sa maîtresse languit dans un cachot, "parmi la fange et les crapauds," ; comment son enfant a été perdu dans les bois, où il est allaité par une biche, et comment encore Tichard, le duc des Bretons, a déclaré la guerre au comte de Tours et l'assiège dans son château. Ollivier repasse généreusement en Europe pour aller secourir le père de sa maîtresse, et arrive à l'instant où la place va capituler.

Voyez quels coups ils vont donnant
Par la fureur trop animés,
Les assiégés aux assiégeants,
Les assiégeants aux assiégés ;
Las ! la famine est au château,
Il le faudra rendre bientôt.
– Commère, il faut chauffer le lit ;
N'entends-tu pas sonner minuit ?
Tout à coup, comme un tourbillon,
Voici venir mon Ollivier ;
De sa lance il fait deux tronçons
Pour pouvoir à deux mains frapper.
A ces coup-ci, mes chers Bretons,
Vous faut marcher à reculons ! ...
– Commère, il faut chauffer le lit ;
N'entends-tu pas sonner minuit ?

On voit que cette poésie simple ne manque pas d'un certain éclat ; mais ce qui frappa le plus alors les connaisseurs, ce fut le fond romanesque du sujet, où Moncrif, le célèbre historiographe des Chats, crut voir l'étoffe d'un poème.

Cazotte n'était encore que l'auteur modeste de quelques fables et chansons ; le suffrage de l'académicien Moncrif fit travailler son imagination, et, à son retour à la Martinique, il traita le sujet d'Ollivier sous la forme du poème en prose, entremêlant ses récits chevaleresques de situations comiques et d'aventures de féerie à la manière des Italiens. Cet ouvrage n'a pas une grande valeur littéraire, mais la lecture en est amusante et le style fort soutenu.

On peut rapporter au même temps la composition du Lord impromptu, nouvelle anglaise écrite dans le genre intime, et qui présente des détails pleins d'intérêt.

Il ne faut pas croire, du reste, que l'auteur de ces fantaisies ne prît point au sérieux sa position administrative ; nous avons sous les yeux un travail manuscrit qu'il adressa à M. de Choiseul pendant son ministère, et dans lequel il trace noblement les devoirs du commissaire de marine, et propose certaines améliorations dans le service avec une sollicitude qui fut sans doute appréciée. On peut ajouter qu'à l'époque où les Anglais attaquèrent la colonie, en 1749, Cazotte déploya une grande activité et même des connaissances stratégiques dans l'armement du fort Saint-Pierre. L'attaque fut repoussée, malgré la descente qu'opérèrent les Anglais.

Cependant la mort du frère de Cazotte le rappela une seconde fois en France comme héritier de tous ses biens, et il ne tarda pas à solliciter sa retraite : elle lui fut accordée dans les termes les plus honorables et avec le titre de commissaire général de la marine.

II

Il ramenait en France sa femme Elisabeth, et commença par s'établir dans la maison de son frère à Pierry, près d'Épernay. Décidés à ne point retourner à la Martinique, Cazotte et sa femme avaient vendu tous leurs biens au père Lavalette, supérieur de la mission des jésuites, homme instruit avec lequel il avait entretenu, pendant son séjour aux colonies, des relations agréables. Celui-ci s'était acquitté en lettres de change sur la compagnie des jésuites à Paris.

Il y en avait pour cinquante mille écus ; il les présente, la compagnie les laisse protester. Les supérieurs prétendirent que le père Lavalette s'était livré à des spéculations dangereuses et qu'ils ne pouvaient reconnaître. Cazotte, qui avait engagé là tout le plus clair de son avoir, se vit réduit à plaider contre ses anciens professeurs, et ce procès, dont souffrit son cœur religieux et monarchique, fut l'origine de tous ceux qui fondirent ensuite sur la société de Jésus et en amenèrent la ruine.

Ainsi commençaient les fatalités de cette existence singulière. Il n'est pas douteux que, dès lors, ses convictions religieuses plièrent de certains côtés. Le succès du poème d'Ollivier l'encourageait à continuer d'écrire, il fit paraître le Diable amoureux.

Cet ouvrage est célèbre à divers titres ; il brille entre ceux de Cazotte par le charme et la perfection des détails ; mais il les surpasse tous par l'originalité de la conception. En France, à l'étranger surtout, ce livre a fait école et a inspiré bien des productions analogues.

Le phénomène d'une telle oeuvre littéraire n'est pas indépendant du milieu social où il se produit ; l'Ane d'or d'Apulée, livre également empreint de mysticisme et de poésie, nous donne dans l'antiquité le modèle de ces sortes de créations. Apulée, l'initié du culte d'Isis, l'illuminé païen, à moitié sceptique, à moitié crédule, cherchant sous les débris des mythologies qui s'écroulent les traces de superstitions antérieures ou persistantes, expliquant la fable par le symbole, et le prodige par une vague définition des forces occultes de la nature, puis, un instant après, se raillant lui-même de sa crédulité ou jetant çà et là quelque trait ironique qui déconcerte le lecteur prêt à le prendre au sérieux, c'est bien le chef de cette famille d'écrivains qui parmi

nous peut encore compter glorieusement l'auteur de Smarra, ce rêve de l'antiquité, cette poétique réalisation des phénomènes les plus frappants du cauchemar.

Beaucoup de personnes n'ont vu dans le Diable amoureux qu'une sorte de conte bleu, pareil à beaucoup d'autres du même temps et digne de prendre place dans le Cabinet des fées. Tout au plus l'eussent-elles rangé dans la classe des contes allégoriques de Voltaire ; c'est justement comme si l'on comparait l'oeuvre mystique d'Apulée aux facéties mythologiques de Lucien. L'Ane d'or servit longtemps de thème aux théories symboliques des philosophes alexandrins ; les chrétiens eux-mêmes respectaient ce livre, et saint Augustin le cite avec déférence comme l'expression poétisée d'un symbole religieux : le Diable amoureux aurait quelque droit aux mêmes éloges, et marque un progrès singulier dans le talent et la manière de l'auteur.

Ainsi cet homme, qui fut d'abord un poète gracieux de l'école de Marot et de La Fontaine, puis un conteur naïf, épris tantôt de la couleur des vieux fabliaux français, tantôt du vif chatolement de la fable orientale mise à la mode par le succès des Mille et une Nuits ; suivant, après tout, les goûts de son siècle plus que sa propre fantaisie, le voilà qui s'est laissé aller au plus terrible danger de la vie littéraire, celui de prendre au sérieux ses propres inventions. Ce fut, il est vrai, le malheur et la gloire des plus grands auteurs de cette époque ; ils écrivaient avec leur sang, avec leurs larmes ; ils trahissaient sans pitié, au profit d'un public vulgaire, les mystères de leur esprit et de leur coeur ; ils jouaient leur rôle au sérieux, comme ces comédiens antiques qui tachaient la scène d'un sang véritable pour les plaisirs du peuple-roi. Mais qui se serait attendu, dans ce siècle d'incrédulité où le clergé lui-même a si peu défendu ses croyances, à rencontrer un poète que l'amour du merveilleux purement allégorique entraîne peu à peu au mysticisme le plus sincère et le plus ardent ?

Les livres traitant de la cabale et des sciences occultes inondaient alors les bibliothèques ; les plus bizarres spéculations du moyen âge ressuscitaient sous une forme spirituelle et légère, propre à concilier à ces idées rajeunies la faveur d'un public frivole, à demi impie, à demi crédule, comme celui des derniers âges de la Grèce et de Rome. L'abbé de Villars, dom Pernetty, le marquis d'Argens, popularisaient les mystères de l'Oedipus Aegyptiacus et les savantes rêveries des néoplatoniciens de Florence. Pic de la Mirandole et Marsile Ficin renaissaient tout empreints de l'esprit musqué du XVIII^e siècle, dans le Comte de Gabalis, les Lettres cabalistiques et autres productions de philosophie transcendante à la portée des salons. Aussi ne parlait-on plus que d'esprits élémentaires, de sympathies occultes, de charmes, de possessions, de migration des âmes, d'alchimie et de magnétisme surtout. L'héroïne du Diable amoureux n'est autre qu'un de ces lutins bizarres que l'on peut voir décrits à l'article Incube ou Succube, dans le Monde enchanté, de Bekker.

Le rôle un peu noir que l'auteur fait jouer en définitive à la charmante Biondetta, suffirait à indiquer qu'il n'était pas encore initié, à cette époque, aux mystères des cabalistes ou des illuminés, lesquels ont toujours soigneusement distingué les esprits élémentaires, sylphes, gnomes, ondins ou salamandres, des noirs suppôts de Belzébuth. Pourtant l'on raconte que peu de temps après la publication du Diable amoureux, Cazotte reçut la visite d'un mystérieux personnage au maintien grave, aux traits amaigris par l'étude et dont un manteau brun drapait la statue imposante.

Il demanda à lui parler en particulier, et quand on les eut laissés seuls, l'étranger aborda Cazotte avec quelques signes bizarres, tels que les initiés en emploient pour se reconnaître entre eux.

Cazotte, étonné, lui demanda s'il était muet, et le pria d'expliquer mieux ce qu'il avait à dire. Mais l'autre changea seulement la direction de ses signes et se livra à des démonstrations plus énigmatiques encore

Cazotte ne put cacher son impatience. "Pardon, monsieur, lui dit l'étranger, mais je vous croyais des nôtres et dans les plus hauts grades.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Cazotte.

– Et sans cela, où donc auriez-vous puisé les pensées qui dominent dans votre Diable amoureux ?

– Dans mon esprit, s'il vous plaît.

– Quoi ! ces évocations dans les ruines, ces mystères de la cabale, ce pouvoir occulte d'un homme sur les esprits de l'air, ces théories si frappantes sur le pouvoir des nombres, sur la volonté, sur les fatalités de l'existence, vous auriez imaginé toutes ces choses ?

– J'ai lu beaucoup, mais sans doctrine, sans méthode particulière.

– Et vous n'êtes pas même franc-maçon ?

– Pas même cela.

– Eh bien, monsieur, soit par pénétration, soit par hasard, vous avez pénétré des secrets qui ne sont accessibles qu'aux initiés de premier ordre, et peut-être serait-il prudent désormais de vous abstenir de pareilles révélations.

– Quoi ! j'aurais fait cela ! s'écria Cazotte effrayé ; moi qui ne songeais qu'à divertir le public et à prouver seulement qu'il fallait prendre garde au diable.

– Et qui vous dit que notre science ait quelque rapport avec cet esprit des ténèbres ? Telle est pourtant la conclusion de votre dangereux ouvrage. Je vous ai pris pour un frère infidèle qui trahissait nos secrets par un motif que j'étais curieux de connaître... Et, puisque vous n'êtes en effet qu'un profane ignorant de notre but suprême, je vous instruirai, je vous ferai pénétrer plus avant dans les mystères de ce monde des esprits qui nous presse de toutes parts, et qui par l'intuition seule s'est déjà révélé à vous."

Cette conversation se prolongea longtemps ; les biographes varient sur les termes, mais tous s'accordent à signaler la subite révolution qui se fit dès lors dans les idées de Cazotte, adepte sans le savoir d'une doctrine dont il ignorait qu'il existât encore des représentants. Il avoua qu'il s'était montré sévère, dans son *Diable amoureux*, pour les cabalistes, dont il ne concevait qu'une idée fort vague, et que leurs pratiques n'étaient peut-être pas aussi condamnables qu'il l'avait supposé. Il s'accusa même d'avoir un peu calomnié ces innocents esprits qui peuplent et animent la région moyenne de l'air, en leur assimilant la personnalité douteuse d'un lutin femelle qui répond au nom de Belzébuth.

"Songez, lui dit l'initié, que le père Kircher, l'abbé de Villars et bien d'autres casuistes ont démontré depuis longtemps la parfaite innocence de ces esprits au point de vue chrétien. Les Capitulaires de Charlemagne en faisaient mention comme d'êtres appartenant à la hiérarchie céleste ; Platon et Socrate, les plus sages des Grecs, Origène, Eusèbe et saint Augustin, ces flambeaux de l'Eglise, s'accordaient à distinguer le pouvoir des esprits élémentaires de celui des fils de l'abîme..." Il n'en fallait pas tant pour convaincre Cazotte, qui, comme on le verra, devait plus tard appliquer ces idées, non plus à ses livres, mais à sa vie, et qui s'en montra convaincu jusqu'à ses derniers moments.

Cazotte dut être d'autant plus porté à réparer la faute qui lui était signalée, que ce n'était pas peu de chose alors que d'encourir la haine des illuminés, nombreux, puissants, et divisés en une foule de sectes ; sociétés et loges maçonniques, qui se correspondaient d'un bout à l'autre du royaume. Cazotte, accusé d'avoir révélé aux profanes les mystères de l'initiation, s'exposait au même sort qu'avait subi l'abbé de Villars, qui, dans le *Comte de Gabalis*, s'était permis de livrer à la curiosité publique, sous une forme à demi sérieuse, toute la doctrine des rose-croix sur le monde des esprits. Cet ecclésiastique fut trouvé un jour assassiné sur la route de Lyon, et l'on ne put accuser que les sylphes ou les gnomes de cette expédition. Cazotte opposa d'ailleurs d'autant moins de résistance aux conseils de l'initié qu'il était naturellement très porté à ces sortes d'idées. Le vague que des études faites sans méthode répandaient dans sa pensée le fatiguait lui-même, et il avait besoin de se rattacher à une doctrine complète. Celle des Martinistes, au nombre desquels il se fit

recevoir, avait été introduite en France par Martinez Pasqualis, et renouvelait simplement l'institution des rites cabalistiques du XI^e siècle, dernier écho de la formule des gnostiques, où quelque chose de la métaphysique juive se mêle aux théories obscures des philosophes alexandrins.

L'école de Lyon, à laquelle appartenait dès lors Cazotte, professait d'après Martinez que l'intelligence et la volonté sont les seules forces actives de la nature, d'où il suit que, pour en modifier les phénomènes, il suffit de commander fortement et de vouloir. Elle ajoutait que, par la contemplation de ses propres idées et l'abstraction de tout ce qui tient au monde extérieur et au corps, l'homme pouvait s'élever à la notion parfaite de l'essence universelle et à cette domination des esprits dont le secret était contenu dans la Triple contrainte de l'enfer, conjuration toute-puissante à l'usage des cabalistes du moyen âge.

Martinez, qui avait couvert la France de loges maçonniques selon son rite, était allé mourir à Saint-Domingue ; la doctrine ne put se conserver pure, et se modifia bientôt en admettant les idées de Swedenborg et de Jacob Boehm, qu'on eut de la peine à réunir dans le même symbole. Le célèbre Saint-Martin, l'un des néophytes les plus ardents et les plus jeunes, se rattacha particulièrement aux principes de ce dernier. A cette époque, l'école de Lyon s'était fondue déjà dans la société des Philalèthes, où Saint-Martin refusa d'entrer, disant qu'il s'occupait plus de la science des âmes, d'après Swedenborg, que de celle des esprits, d'après Martinez.

Plus tard, parlant de son séjour parmi les illuminés de Lyon, cet illustre théosophe disait : "Dans l'école où j'ai passé il y a vingt-cinq ans, les communications de tout genre étaient fréquentes ; j'en ai eu ma part comme beaucoup d'autres. Les manifestations du signe du Réparateur y étaient visibles : j'y avais été préparé par des initiations. Mais, ajoute-t-il, le danger de ces initiations est de livrer l'homme à des esprits violents ; et je ne puis répondre que les forment qui se communiquaient à moi ne fussent pas des formes d'emprunt."

Le danger que redoutait Saint-Martin fut précisément celui où se livra Cazotte, et qui causa peut-être les plus grands malheurs de sa vie. Longtemps encore ses croyances furent douces et tolérantes, ses visions riantes et claires ; ce fut dans ces quelques années qu'il composa de nouveaux contes arabes qui, longtemps confondus avec les Mille et une Nuits, dont ils formaient la suite, n'ont pas valu à leur auteur toute la gloire qu'il en devait retirer. Les principaux sont la Dame inconnue, le Chevalier, l'Ingrat puni, le Pouvoir du Destin, Simoustapha, le Calife voleur, qui a fourni le sujet du Calife de Bagdad, l'Amant des étoiles et le Magicien ou Maugraby, ouvrage plein de charme descriptif et d'intérêt.

Ce qui domine dans ces compositions, c'est la grâce et l'esprit des détails ; quant à la richesse de l'invention, elle ne le cède pas aux contes orientaux eux-mêmes, ce qui s'explique en partie ailleurs par le fait que plusieurs sujets originaux avaient été communiqués à l'auteur par un moine arabe nommé dom Chavis.

La théorie des esprits élémentaires, si chère à toute imagination mystique, s'applique également, comme on sait, aux croyances de l'Orient, et les pâles fantômes, perçus dans les brumes du Nord au prix de l'hallucination et du vertige, semblent se teindre là-bas des feux et des couleurs d'une atmosphère splendide et d'une nature enchantée. Dans son conte du Chevalier, qui est un véritable poème, Cazotte réalise surtout le mélange de l'invention romanesque et d'une distinction des bons ou des mauvais esprits, savamment renouvelée des cabalistes de l'Orient. Les génies lumineux, soumis à Salomon, livrent force combats à ceux de la suite d'Eblis ; les talismans, les conjurations, les anneaux constellés, les miroirs magiques, tout cet enchevêtrement merveilleux des fatalistes arabes s'y noue et s'y dénoue avec ordre et clarté. Le héros a quelques traits de l'initié égyptien du roman de Séthos, qui, alors, obtenait un succès prodigieux. Le passage où il traverse, à travers mille dangers, la montagne de Caf, palais éternel de Salomon, roi des génies, est la version asiatique des épreuves d'Isis ; ainsi, la préoccupation des mêmes idées apparaît encore sous les formes les plus diverses.

Ce n'est pas à dire qu'un grand nombre des ouvrages de Cazotte n'appartienne à la littérature ordinaire. Il eut quelque réputation comme fabuliste, et dans la dédicace qu'il fit de son volume de fables à l'Académie de Dijon, il eut soin de rappeler le souvenir d'un de ses aïeux, qui, du temps de Marot et de Ronsard, avait contribué aux progrès de la poésie française. A l'époque où Voltaire publiait son poème intitulé la Guerre de Genève, Cazotte eut l'idée plaisante d'ajouter aux premiers chants du poème inachevé un septième chant écrit dans le même style, et que l'on crut de Voltaire lui-même.

Nous n'avons pas parlé de ses chansons, qui portent l'empreinte d'un esprit tout particulier. Rappelons-nous la plus connue, intitulée : O mai ! joli mois de mai :

Pour le premier jour de mai,
Soyez bien réveillée !
Je vous apporte un bouquet,
Tout de giroflée ;
Un bouquet cueilli tout frais,
Tout plein de rosée.

Tout continue sur ce ton. C'est une délicieuse peinture d'éventail, qui se déploie avec les grâces naïves et maniérées tout à fa fois du bon vieux temps.

Pourquoi ne citerions-nous pas encore la charmante ronde : Toujours vous aimer ; et surtout la villanelle si gaie dont voici quelques couplets :

Que de maux soufferts,
Vivant dans vos fers, Thérèse !
Que de maux soufferts,
Vivant dans vos fers !
Si vers les genoux
Mes bas ont des trous, Thérèse,
A vos pieds, je les fis tous,
Ainsi qu'on se prenne à vous !
Si vers les genoux, etc.
Et mes cinq cents francs
Que j'avais comptant, Thérèse ?
Il n'en reste pas six blancs ;
Et qui me rendra mon temps ?
Et mes cinq cents francs, etc.
Vous avez vingt ans,
Et mille agréments, Thérèse ;
Mais aucun de vos amants
Ne vous dira dans vingt ans :
"Vous avez vingt ans, etc."

Nous avons dit que l'Opéra-Comique devait à Cazotte le sujet du Calife de Bagdad ; son Diable amoureux fut représenté aussi sous cette forme, avec le titre de l'Infante de Zamora. Ce fut à ce sujet sans doute qu'un de ses beaux-frères, qui était venu passer quelques jours à sa campagne de Pierry, lui reprochait de ne point tenter le théâtre, et lui vantait les opéras bouffons comme des ouvrages d'une grande difficulté : "Donnez-moi un mot, dit Cazotte, et demain j'aurai fait une pièce de ce genre à laquelle il ne manquera rien."

Le beau-frère voit entrer un paysan avec des sabots : "Eh bien ! sabots, s'écria-t-il, faites une pièce sur ce mot-là." Cazotte demanda à rester seul ; mais un personnage singulier, qui justement faisait partie ce soir-là de la réunion, s'offrit à faire la musique à mesure que Cazotte écrirait l'opéra. C'était Rameau, le neveu du grand musicien dont Diderot a raconté la vie fantasque dans ce dialogue qui est un chef-d'oeuvre, et la seule satire moderne qu'on puisse opposer à celles de Pétrone.

L'opéra fut fait dans la nuit, adressé à Paris, et représenté bientôt à la Comédie-Italienne, après avoir été retouché par Marsollier et Duni, qui y daignèrent mettre leur nom. Cazotte n'obtint pour droits d'auteur que ses entrées, et le neveu de Rameau, ce génie incompris, demeura obscur comme par le passé. C'était bien d'ailleurs le musicien qu'il fallait à Cazotte, qui a dû sans doute bien des idées étranges à ce bizarre compagnon.

Le portrait qu'il en fait dans sa préface de la seconde Raméide, poème héroï-comique, composé en l'honneur de son ami, mérite d'être conservé, autant comme morceau de style que comme note utile à compléter la piquante analyse morale et littéraire de Diderot.

"C'est l'homme le plus plaisant par nature que j'aie connu ; il s'appelait Rameau, était neveu du célèbre musicien, avait été mon camarade au collège, et avait pris pour moi une amitié qui ne s'est jamais démentie, ni de sa part, ni de la mienne. Ce personnage, l'homme le plus extraordinaire de notre temps, était né avec un talent naturel de plus d'un genre, que le défaut d'assiette de son esprit ne lui permit jamais de cultiver. Je ne puis comparer son genre de plaisanterie qu'à celui que déploie le docteur Sterne dans son Voyage sentimental. Les saillies de Rameau étaient des saillies d'instinct d'un genre si particulier, qu'il est nécessaire de les peindre pour essayer de les rendre. Ce n'étaient point de bons mots, c'étaient des traits qui semblaient partir de la plus profonde connaissance du coeur humain. Sa physionomie, qui était vraiment burlesque, ajoutait un piquant extraordinaire à ses saillies, d'autant moins attendues de sa part, que, d'habitude, il ne faisait que déraisonner. Ce personnage, né musicien, autant et plus peut-être que son oncle, ne put jamais s'enfoncer dans les profondeurs de l'art ; mais il était né plein de chant et avait l'étrange facilité d'en trouver, impromptu, de l'agréable et de l'expressif, sur quelques paroles qu'on voulût lui donner ; seulement il eût fallu qu'un véritable artiste eût arrangé et corrigé ses phrases et composé ses partitions. Il était de figure aussi horriblement que plaisamment laid, très souvent ennuyeux, parce que son génie l'inspirait rarement ; mais si sa verve le servait, il faisait rire jusqu'aux larmes. Il vécut pauvre, ne pouvant suivre aucune profession. Sa pauvreté absolue lui faisait honneur dans mon esprit. Il n'était pas absolument sans fortune, mais il eût fallu dépouiller son père du bien de sa mère, et il se refusa à l'idée de réduire à la misère l'auteur de ses jours, qui s'était remarié et avait des enfants. Il a donné, dans plusieurs autres occasions, des preuves de la bonté de son coeur. Cet homme singulier vécut passionné pour la gloire, qu'il ne pouvait acquérir dans aucun genre... Il est mort dans une maison religieuse, où sa famille l'avait placé, après quatre ans de retraite, qu'il avait prise en gré, et ayant gagné le coeur de tous ceux qui d'abord n'avaient été que ses geôliers."

Les lettres de Cazotte sur la musique, dont plusieurs sont des réponses à la lettre de J.-J. Rousseau sur l'Opéra, se rapportent à cette légère incursion dans le domaine lyrique. La plupart de ses écrits sont anonymes, et ont été recueillis depuis comme pièces diplomatiques de la guerre de l'Opéra. Quelques-unes sont certaines, d'autres douteuses. Nous serions bien étonné s'il fallait ranger parmi ces dernières le Petit Prophète de Boehmischbroda, fantaisie attribuée à Grimm, qui compléterait au besoin l'analogie marquée de Cazotte et d'Hoffmann.

C'était encore la belle époque de la vie de Cazotte ; voici le portrait qu'a donné Charles Nodier de cet homme célèbre, qu'il avait vu dans sa jeunesse :

"A une extrême bienveillance, qui se peignait dans sa belle et heureuse physionomie, à une douceur tendre que ses yeux bleus encore fort animés exprimaient de la manière la plus séduisante, M. Cazotte joignait le précieux talent de raconter mieux qu'homme du monde des histoires, tout à la fois étranges et

naïves, qui tenaient de la réalité la plus commune par l'exactitude des circonstances et de la féerie par le merveilleux. Il avait reçu de la nature un don particulier pour voir les choses sous leur aspect fantastique, et l'on sait si j'étais organisé de manière à jouir avec délices de ce genre d'illusion. Aussi, quand un pas grave se faisait entendre à intervalles égaux sur les dalles de l'autre chambre ; quand sa porte s'ouvrait avec une lenteur méthodique, et laissait percer la lumière d'un falot porté par un vieux domestique moins ingambe que le maître, et que M. Cazotte appelait gaiement son pays ; quand M. Cazotte paraissait lui-même avec son chapeau triangulaire, sa longue redingote de camelot vert brodé d'un petit galon, ses souliers à bouts carrés fermés très avant sur le pied par une forte agrafe d'argent, et sa haute canne à pomme d'or, je ne manquais jamais de courir à lui avec les témoignages d'une joie folle, qui était encore augmentée par ses caresses."

Charles Nodier met ensuite dans sa bouche un de ces récits mystérieux qu'il se plaisait à faire dans le monde, et qu'on écoutait avidement. Il s'agit de la longévité de Marion Delorme, qu'il disait avoir vue quelques jours avant sa mort, âgée de près d'un siècle et demi, ainsi que semblent le constater d'ailleurs son acte de baptême et son acte mortuaire conservés à Besançon. En admettant cette question fort controversée de l'âge de Marion Delorme Cazotte pouvait l'avoir vue étant âgé de vingt et un ans. C'est ainsi qu'il disait pouvoir transmettre des détails inconnus sur la mort de Henri IV, à laquelle Marion Delorme, avait pu assister.

Mais le monde était plein alors de ces causeurs amis du merveilleux ; le comte de Saint-Germain et Cagliostro tournaient toutes les cervelles, et Cazotte n'avait peut-être de plus que son génie littéraire et la réserve d'une honnête sincérité. Si pourtant nous devons ajouter foi à la prophétie célèbre rapportée dans les mémoires de La Harpe, il aurait joué seulement le rôle fatal de Cassandre, et n'aurait pas eu tort, comme on le lui reprochait, d'être toujours sur le trépid.

III

"Il me semble, dit La Harpe, que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit ; la compagnie était nombreuse et de tout état, gens de robe, gens de cour, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de la bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton : on en était venu alors dans le monde au point où tout est permis pour faire rire.

Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion : et d'applaudir. Un convive se lève, et tenant son verre plein : "Oui, messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu, que je suis sûr qu'Homère est un sot." – En effet, il était sûr de l'un comme de l'autre ; et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu, et il y avait là des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre.

La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire : "Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon."

Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : "Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre."

On en conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer ; il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque, et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignent de ne pouvoir s'en flatter ; les jeunes se réjouissent d'en avoir une espérance très vraisemblable ; et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand oeuvre, et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme : c'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Son héroïsme l'a depuis rendu à jamais illustre.

Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : "Messieurs, dit-il, soyez satisfaits ; vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous répète, vous la verrez."

On lui répond par le refrain connu : "Faut pas être grand sorcier pour ça !" Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue ?

"Ah ! voyons, dit Condorcet avec son air sournois et niais ; un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète.

– Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot, vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau ; du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous."

Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle.

"Monsieur Cazotte, le conte que vous faites ici n'est pas si plaisant que votre Diable amoureux ; mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux ? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison ?

– C'est précisément ce que je vous dis : c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la Raison.

– Par ma foi, dit Chamfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temples-là.

– Je l'espère ; mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un, et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après."

On se regarde et on rit encore. "Vous, monsieur Vicq-d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même ; mais, après vous les avoir fait ouvrir six fois dans un jour, après un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolai, vous mourrez sur l'échafaud. Vous, monsieur Bailly, sur l'échafaud..."

– Ah ! Dieu soit béni ! dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie ; il vient d'en faire une terrible exécution ; et moi, grâce au ciel...

– Vous ! vous mourrez aussi sur l'échafaud.

– Oh ! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toute part, il a juré de tout exterminer.

– Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

– Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares ? et encore ! ...

– Point du tout, je vous l'ai dit : vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche toutes les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la Pucelle..."

On se disait à l'oreille : "Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait le plus grand sérieux). Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante ? et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries.

– Oui, reprit Chamfort ; mais son merveilleux n'est pas gai ; il est trop patibulaire. Et quand tout cela se passera-t-il ?

– Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli...

– Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi-même qui parlais) ; et vous ne m'y mettez pour rien ?

– Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien. Grandes exclamations. – Ah ! reprit Chamfort, je suis rassuré ; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

– Pour ça, dit alors madame la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les résolutions. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu ; mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe...

– Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois ; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.

– Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte ? C'est la fin du monde que vous nous prêchez.

– Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains derrière le dos.

– Ah ! j'espère que, dans ce cas-là, j'aurai du moins un carrosse drapé de noir.

– Non, madame, de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous.

– De plus grandes dames ! quoi ! les princesses du sang ?

– De plus grandes dames encore..."

Ici un mouvement très sensible se fit dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte.

Mme de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire, du ton le plus léger : "Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur !

– Non, madame, vous n'en aurez pas, ni personne. Le dernier supplicé, qui en aura un par grâce, sera..."

Il s'arrêta un moment. "Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative ? – C'est la seule qui lui restera : et ce sera le roi de France."

Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit, avec un ton pénétré : "Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre ; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes, et vous-même."

Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand Mme de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui :

– Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne dites rien de la vôtre.

Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés :

"Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans Josèphe ?

– Oh ! sans doute ; qu'est-ce qui n'a pas lu ça ? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu.

– Eh bien ! madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : Malheur à Jérusalem ! Malheur à moi-même ! Et dans le moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces."

Après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit.

Tout en n'accordant à ce document qu'une confiance relative, et en nous rapportant à la sage opinion de Charles Nodier, qui dit qu'à l'époque où a eu lieu cette scène, il n'était peut-être pas difficile de prévoir que la révolution venait choisirait ses victimes dans la plus haute société d'alors, et dévorerait ensuite ceux-là mêmes qui l'auraient créée, nous allons rapporter un singulier passage qui se trouve dans le poème d'Ollivier, publié justement trente ans avant 93, et dans lequel on remarqua une préoccupation de têtes coupées qui peut bien passer, mais plus vaguement, pour une hallucination prophétique.

"Il y a environ quatre ans que nous fûmes attirés l'un et l'autre par des enchantements dans le palais de la fée Bagasse. Cette dangereuse sorcière, voyant avec chagrin le progrès des armes chrétiennes en Asie, voulut les arrêter en tendant des pièges aux chevaliers défenseurs de la foi. Elle construisit non loin d'ici un palais superbe. Nous mêmes malheureusement le pied sur les avenues : alors, entraînés par un charme, quand nous croyions ne l'être que par la beauté des lieux, nous parvînmes jusque dans un péristyle qui était à l'entrée du palais ; mais nous y étions à peine, que le marbre sur lequel nous marchions, solide en apparence, s'écarte et fond sous nos pas : une chute imprévue nous précipite sous le mouvement d'une roue armée de fers tranchants qui séparent en un clin d'oeil toutes les parties de notre corps les unes des autres, et ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que la mort ne suivit pas une aussi étrange dissolution.

"Entraînées par leur propre poids, les parties de notre corps tombèrent dans une fosse profonde, et s'y confondirent dans une multitude de membres entassés. Nos têtes roulèrent comme des boules. Ce mouvement extraordinaire ayant achevé d'étourdir le peu de raison qu'une aventure aussi surnaturelle m'avait laissée, je n'ouvris les yeux qu'au bout de quelque temps, et je vis que ma tête était rangée sur des gradins à côté et vis-à-vis de huit cents autres têtes des deux sexes, de tout âge et de tout coloris. Elles avaient conservé l'action des yeux et de la langue, et surtout un mouvement dans les mâchoires qui les faisait bâiller presque continuellement. Je n'entendais que ces mots, assez mal articulés : Ah ! quels ennuis ! cela est désespérant.

"Je ne pus résister à l'impression que faisait sur moi la condition générale, et me mis à bâiller comme les autres.

– Encore une bâilleuse de plus, dit une grosse tête de femme, placée vis-à-vis de la mienne ; on n'y saurait tenir, j'en mourrais ; et elle se remit à bâiller de plus belle.

– Au moins cette bouche-ci a de la fraîcheur, dit une autre tête, et voilà des dents d'émail. Puis, m'adressant la parole : – Madame, peut-on savoir le nom de l'aimable compagne d'infortune que nous a donnée la fée Bagasse ?

– J'envisageai la tête qui m'adressait la parole : c'était celle d'un homme. Elle n'avait point de traits mais un air de vivacité et d'assurance, et quelque chose d'affecté dans la prononciation.

– Je voulus répondre : – Seigneur, j'ai un frère... Je n'eus pas le temps d'en dire davantage. – Ah ! ciel ! s'écria la tête femelle qui m'avait apostrophée la première, voici encore une conteuse et une histoire ; nous n'avons pas été assez assommés de récits. Bâillez, madame, et laissez là votre frère. Qui est-ce qui n'a pas de frère ? Sans ceux que j'ai, je régnerais paisiblement et ne serais pas où je me trouve.

– Seigneur, dit la grosse tête apostrophée, vous vous faites connaître bien tôt pour ce que vous êtes, pour la plus mauvaise tête...

– Ah ! interrompit l'autre, si j'avais seulement mes membres ! ...

– Et moi, dit l'adversaire, si j'avais seulement mes mains ! ...Et d'ailleurs, me disait-il, vous pouvez vous apercevoir que ce qu'il dit ne saurait passer le noeud de la gorge.

– Mais, disais-je, ces disputes-ci vont trop loin.

– Eh ! non, laissez-nous faire ; ne vaut-il pas mieux se quereller que de bâiller ? A quoi peuvent s'occuper des gens qui n'ont que des oreilles et des yeux, qui vivent ensemble face à face depuis un siècle, qui n'ont nulle relation ni n'en peuvent former d'agréables, à qui la médisance même est interdite, faute de savoir de qui parler pour se faire entendre, qui...

"Il en eût dit davantage ; mais voilà que tout à coup il nous prend une violente envie d'éternuer tous ensemble ; un instant après, une voix rauque, partant on ne sait d'où, nous ordonne de chercher nos membres éparés ; en même temps nos têtes roulent vers l'endroit où ils étaient entassés."

N'est-il pas singulier de rencontrer dans un poème héroï-comique de la jeunesse de l'auteur, cette sanglante rêverie de têtes coupées, de membres séparés du corps, étrange association d'idées qui réunit des courtisans, des guerriers, des femmes, des petits-mâtres, dissertant et plaisantant sur des détails de supplice comme le feront plus tard à la Conciergerie ces seigneurs, ces femmes, ces poètes, contemporains de Cazotte, dans le cercle desquels il viendra à son tour apporter sa tête, en tâchant de sourire et de plaisanter comme les autres des fantaisies de cette fée sanglante, qu'il n'avait pas prévu devoir s'appeler un jour la Révolution !

IV

Nous venons d'anticiper sur les événements : parvenu aux deux tiers à peine de la vie de notre écrivain, nous avons laissé entrevoir une scène de ses derniers jours ; à l'exemple de l'illuminé lui-même, nous avons uni d'un trait l'avenir et le passé.

Il entrait dans notre plan, du reste, d'apprécier tour à tour Cazotte comme littérateur et comme philosophe mystique ; mais si la plupart de ses livres portent l'empreinte de ses préoccupations relatives à la science des cabalistes, il faut dire que l'intention dogmatique y manque généralement ; Cazotte ne paraît pas avoir pris part aux travaux collectifs des illuminés martinistes, mais s'être fait seulement, d'après leurs idées, une règle de conduite particulière et personnelle. On aurait tort d'ailleurs de confondre cette secte avec les institutions maçonniques de l'époque, bien qu'il y eût entre elles certains rapports de forme extérieure ; les martinistes admettaient la chute des anges, le péché originel, le Verbe réparateur, et ne s'éloignaient sur aucun point essentiel des dogmes de l'Eglise.

Saint-Martin, le plus illustre d'entre eux, est un spiritualiste chrétien à la manière de Malebranche. Nous avons dit plus haut qu'il avait déploré l'intervention d'esprits violents dans le sein de la secte lyonnaise. De quelque manière qu'il faille entendre cette expression, il est évident que la société prit dès lors une tendance politique qui éloigna d'elle plusieurs de ses membres. Peut-être a-t-on exagéré l'influence des illuminés tant en Allemagne qu'en France, mais on ne peut nier qu'ils n'aient eu une grande action sur la Révolution française et dans le sens de son mouvement. Les sympathies monarchiques de Cazotte l'écartèrent de cette direction et l'empêchèrent de soutenir de son talent une doctrine qui tournait autrement qu'il n'avait pensé.

Il est triste de voir cet homme, si bien doué comme écrivain et comme philosophe, passer les dernières années de sa vie dans le dégoût de la vie littéraire et dans le pressentiment d'orages politiques qu'il se sentait impuissant à conjurer. Les fleurs de son imagination se sont flétries ; cet esprit d'un tour si clair et si français ; qui donnait une forme heureuse à ses inventions les plus singulières, n'apparaît que rarement dans la correspondance politique qui fut la cause de son procès et de sa mort. S'il est vrai qu'il ait été donné à quelques âmes de prévoir les événements sinistres, il faut y reconnaître plutôt une faculté malheureuse qu'un don céleste, puisque, pareille à la Cassandre antique, elles ne peuvent ni persuader les autres ni se préserver elles-mêmes.

Les dernières années de Cazotte dans sa terre de Pierry en Champagne présentent cependant encore quelques tableaux de bonheur et de tranquillité dans la vie de famille. Retiré du monde littéraire, qu'il ne fréquentait plus que pendant de courts voyages à Paris, échappé au tourbillon plus animé que jamais des sectes philosophiques et mystiques de toute sorte, père d'une fille charmante et de deux fils pleins d'enthousiasme et de cœur comme lui, le bon Cazotte semblait avoir réuni autour de lui toutes les conditions d'un avenir tranquille ; mais les récits des personnes qui l'ont connu à cette époque le montrent toujours assombri des nuages qu'il pressent au-delà d'un horizon tranquille.

Un gentilhomme, nommé de Plas, lui avait demandé la main de sa fille Elisabeth ; ces deux jeunes gens s'aimaient depuis longtemps, mais Cazotte retardait sa réponse définitive et leur permettait seulement d'espérer. Un auteur gracieux et plein de charme, Anna-Marie, a raconté quelques détails d'une visite faite à Pierry par madame d'Argèle, amie de cette famille. Elle peint l'élégant salon au rez-de-chaussée, embaumé des parfums d'une plante des colonies rapportée par Mme Cazotte, et qui recevait du séjour de cette excellente personne un caractère particulier d'élégance et d'étrangeté. Une femme de couleur travaillant près d'elle, des oiseaux d'Amérique, des curiosités rangées sur les meubles, témoignaient, ainsi que sa mise et sa coiffure, d'un tendre souvenir pour sa première patrie. "Elle avait été parfaitement jolie et l'était encore, quoiqu'elle eût alors de grands enfants. Il y avait en elle cette grâce négligée et un peu nonchalante des créoles, avec un léger accent donnant à son langage un ton tout à la fois d'enfance et de caresse qui la rendait très attrayante. Un petit chien bichon était couché sur un carreau près d'elle ; on l'appelait Biondetta comme la petite épagneule du Diable amoureux."

Une femme âgée, grande et majestueuse, la marquise de la Croix ; veuve d'un grand seigneur espagnol, faisait partie de la famille et y exerçait une influence due au rapport de ses idées et de ses convictions avec celles de Cazotte. C'était depuis de longues années l'une des adeptes de Saint-Martin, et l'illuminisme l'unissait aussi à Cazotte de ces liens tout intellectuels que la doctrine regardait comme une sorte

d'anticipation de la vie future. Ce second mariage mystique, dont l'âge de ces deux personnes écartait toute idée d'inconvenance, était moins pour Mme Cazotte un sujet de chagrin, que d'inquiétude conçue au point de vue d'une raison tout humaine, touchant l'agitation de ces nobles esprits. Les trois enfants, au contraire, partageaient sincèrement les idées de leur père et de sa vieille amie.

Nous nous sommes déjà prononcé sur cette question ; mais, pourtant, faudrait-il accepter toujours les leçons de ce bon sens vulgaire qui marche dans la vie sans s'inquiéter des sombres mystères de l'avenir et de la mort ? La destinée la plus heureuse tient-elle à cette imprévoyance qui reste surprise et désarmée devant l'événement funeste, et qui n'a plus que des pleurs et des cris à opposer aux coups tardifs du malheur ? Mme Cazotte est de toutes ces personnes celle qui devait le plus souffrir ; pour les autres, la vie ne pouvait plus être qu'un combat, dont les chances étaient douteuses, mais la récompense assurée.

Il n'est pas inutile, pour compléter l'analyse des théories que l'on retrouvera plus loin dans quelques fragments de la correspondance qui fut le sujet du procès de Cazotte, d'emprunter encore quelques opinions de ce dernier au récit d'Anna-Marie :

"Nous vivons tous, disait-il, parmi les esprits de nos pères ; le monde invisible nous presse de tous côtés... il y a là sans cesse des amis de notre pensée qui s'approchent familièrement de nous. Ma fille a ses anges gardiens ; nous avons tous les nôtres. Chacune de nos idées, bonnes ou mauvaises, met en mouvement quelque esprit qui leur correspond, comme chacun des mouvements de notre corps ébranle la colonne d'air que nous supportons. Tout est plein, tout est vivant dans ce monde, où, depuis le péché, des voiles obscurcissent la matière... Et moi, par une initiation que je n'ai point cherchée et que souvent je déplore, je les ai soulevées comme le vent soulève d'épais brouillards. Je vois le bien, le mal, les bons et les mauvais ; quelquefois la confusion des êtres est telle à mes regards, que je ne sais pas toujours distinguer au premier moment ceux qui vivent dans leur chair de ceux qui en ont dépouillé les apparences grossières...

"Oui, ajoutait-il, il y a des âmes qui sont restées si matérielles, leur forme leur a été si chère, si adhérente, qu'elles ont emporté dans l'autre monde une sorte d'opacité. Celles-là ressemblent longtemps à des vivants.

"Enfin, que vous dirai-je ? soit infirmité de mes yeux, ou similitude réelle, il y a des moments où je m'y trompe tout à fait. Ce matin, pendant la prière où nous étions réunis tous ensemble sous les regards du Tout-Puissant, la chambre était si pleine de vivants et de morts de tous les temps et de tous les pays, que je ne pouvais plus distinguer entre la vie et la mort ; c'était une étrange confusion, et pourtant un magnifique spectacle ! "

Mme d'Argèle fut témoin du départ du jeune Scévole Cazotte qui allait prendre du service dans les gardes du roi ; les temps difficiles approchaient, et son père n'ignorait pas qu'il le dévouait à un danger.

La marquise de la Croix se joignit à Cazotte pour lui donner ce qu'ils appelaient leurs pouvoirs mystiques, et l'on verra plus tard comment il leur rendit compte de cette mission. Cette femme enthousiaste fit sur le front du jeune homme, sur ses lèvres et sur son cœur, trois signes mystérieux accompagnés d'une invocation secrète, et consacra ainsi l'avenir de celui qu'elle appelait le fils de son intelligence.

Scévole Cazotte, non moins exalté dans ses convictions monarchiques que dans son mysticisme, fut du nombre de ceux qui, au retour de Varennes, réussirent à protéger du moins la vie de la famille royale contre la fureur des républicains. Un instant même, au milieu de la foule, le dauphin fut enlevé à ses parents, et Scévole Cazotte parvint à le reprendre et le rapporta à la reine, qui le remercia en pleurant. La lettre suivante, qu'il écrivit à son père, est postérieure à cet événement :

"Mon cher papa, le 14 juillet est passé, le roi est rentré chez lui sain et sauf. Je me suis acquitté de mon mieux de la mission dont vous m'aviez chargé. Vous saurez peut-être si elle a eu tout l'effet que vous en attendiez. Vendredi, je me suis approché de la sainte table ; et, en sortant de l'église, je me suis rendu à l'autel de la patrie, où j'ai fait, vers les quatre côtés, les commandements nécessaires pour mettre le Champ de Mars entier sous la protection des anges du Seigneur.

"J'ai gagné la voiture, contre laquelle j'étais appuyé quand le roi est remonté ; Mme Elisabeth m'a même alors jeté un coup d'oeil qui a reporté toutes mes pensées vers le ciel ; sous la protection d'un de mes camarades, j'ai accompagné la voiture en dedans de la ligne ; et le roi m'a appelé et m'a dit : Cazotte, c'est vous que j'ai trouvé à Epernay, et à qui j'ai parlé ? Et je lui ai répondu : Oui, sire ; à la descente de la voiture, j'y étais... Et je me suis retiré quand je les ai vus dans leurs appartements.

"Le Champ de Mars était couvert d'hommes. Si j'étais digne que mes commandements et mes prières fussent exécutés, il y aurait furieusement de pervers de liés. Au retour tous criaient Vive le roi ! sur le passage. Les gardes nationaux s'en donnaient de tout leur coeur, et la marche était un triomphe. Le jour a été beau, et le commandeur a dit que, pour le dernier jour que Dieu laissait au diable, il le lui avait laissé couleur de rose. Adieu, joignez vos prières pour donner de l'efficacité aux miennes. Ne lâchons pas prise. J'embrasse maman Zabeth (Elisabeth). Mon respect à madame la marquise. (La marquise de la Croix.)"

A quelque opinion qu'on appartienne, on doit être touché du dévouement de cette famille, dût-on sourire des faibles moyens sur lesquels se reposaient des convictions si ardentes. Les illusions des belles âmes sont respectables, sous quelque forme qu'elles se présentent ; mais qui oserait déclarer qu'il y ait pure illusion dans cette pensée que le monde serait gouverné par des influences supérieures et mystérieuses sur lesquelles la foi de l'homme peut agir ? La philosophie a le droit de dédaigner cette hypothèse, mais toute religion est forcée à l'admettre, et les sectes politiques en ont fait une arme de tous les partis. Ceci explique l'isolement de Cazotte de ses anciens frères les illuminés. On sait combien l'esprit républicain avait usé du mysticisme dans la révolution d'Angleterre ; la tendance des martinistes était pareille ; mais, entraînés dans le mouvement opéré par les philosophes, ils dissimulèrent avec soin le côté religieux de leur doctrine, qui, à cette époque, n'avait aucune chance de popularité.

Personne n'ignore l'importance que prirent les illuminés dans les mouvements révolutionnaires. Leurs sectes, organisées sous la loi du secret et se correspondant en France, en Allemagne et en Italie, influaient particulièrement sur de grands personnages plus ou moins instruits de leur but réel. Joseph II et Frédéric-Guillaume agirent maintes fois sous leur inspiration. On sait que ce dernier, s'étant mis à la tête de la coalition des souverains, avait pénétré en France et n'était plus qu'à trente lieues de Paris, lorsque les illuminés, dans une de leurs séances secrètes, évoquèrent l'esprit du grand Frédéric son oncle, qui lui défendit d'aller plus loin. C'est, dit-on, par suite de cette apparition (qui fut expliquée depuis de diverses manières), que ce monarque se retira subitement du territoire français, et conclut plus tard un traité de paix avec la République, dans tous les cas, a pu devoir son salut à l'accord des illuminés français et allemands.

V

La correspondance de Cazotte nous montre tour à tour ses regrets de la marche qu'avaient suivie ses anciens frères, et le tableau de ses tentatives isolées contre une ère politique dans laquelle il croyait voir le règne fatal de l'Anté-christ, tandis que les illuminés saluaient l'arrivée du Réparateur invisible. Les démons de l'un étaient pour les autres des esprits divins et des vengeurs. En se rendant compte de cette situation, on comprendra mieux certains passages des lettres de Cazotte, et la singulière circonstance qui fit prononcer plus tard sa sentence par la bouche même d'un illuminé martiniste.

La correspondance dont nous allons citer de courts fragments était adressée, en 1791, à son ami Pouteau, secrétaire de la liste civile :

"Si Dieu ne suscite pas un homme qui fasse finir tout cela merveilleusement, nous sommes exposés aux plus grands malheurs. Vous connaissez mon système : "Le bien et le mal sur la terre ont toujours été l'ouvrage des hommes, à qui ce globe a été abandonné par les lois éternelles." Ainsi nous n'aurons jamais à nous prendre qu'à nous-mêmes de tout le mal qui aura été fait. Le soleil darde continuellement ses rayons plus ou moins obliques sur la terre, voilà l'image de la Providence à notre égard ; de temps en temps, nous accusons cet astre de manquer de chaleur, quand notre position, les amas de vapeurs ou l'effet des vents nous mettent dans le cas de ne pas éprouver la continuelle influence de ses rayons. Or donc, si quelque thaumaturge ne vient à notre secours, voici tout ce qu'il nous est permis d'espérer.

"Je souhaite que vous puissiez entendre mon commentaire sur le grimoire de Cagliostro. Vous pouvez, du reste, me demander des éclaircissements ; je les enverrai les moins obscurs qu'il me sera possible."

La doctrine des théosophes apparaît dans le passage souligné ; en voici un autre qui se rapporte à ses anciennes relations avec les illuminés.

"Je reçois deux lettres de connaissances intimes que j'avais parmi mes confrères les martinistes ; ils sont démagogues comme Bret ; gens de nom, braves gens jusqu'ici ; le démon est maître d'eux. A l'égard de Bret en son acharnement au magnétisme, je lui ai attiré la maladie ; les jansénistes affiliés aux convulsionnaires par état sont dans le même cas ; c'est bien celui de leur appliquer à tous la phrase : Hors de l'Eglise point de salut, pas même de sens commun.

"Je vous ai prévenu que nous étions huit en tout dans la France, absolument inconnus les uns des autres, qui élevions, mais sans cesse, comme Moïse, les yeux, la voix, les bras vers le ciel, pour la décision d'un combat dans lequel les éléments eux-mêmes sont mis en jeu. Nous croyons voir arriver un événement figuré dans l'Apocalypse et faisant une grande époque. Tranquillisez-vous, ce n'est pas la fin du monde : cela la rejette à mille ans par delà. Il n'est pas encore temps de dire aux montagnes : Tombez sur nous ; mais, en attendant le mieux possible, ce va être le cri des jacobins ; car il y a des coupables de plus d'une robe."

Son système sur la nécessité de l'action humaine pour établir la communication entre le ciel et la terre est clairement énoncé ici. Aussi en appelle-t-il souvent, dans sa correspondance, au courage du roi Louis XVI, qui lui paraît toujours se reposer trop sur la Providence. Ses recommandations à ce sujet ont souvent quelque chose du sectaire protestant plutôt que du catholique pur :

"Il faut que le roi vienne au secours de la garde nationale, qu'il se montre, qu'il dise : Je veux, j'ordonne, et d'un ton ferme. Il est assuré d'être obéi, et de n'être pas pris pour la poule mouillée que les démocrates dépeignent à me faire souffrir dans toutes les parties de mon corps.

"Qu'il se porte rapidement avec vingt-cinq gardes, à cheval comme lui, au lieu de la fermentation : tout sera forcé de plier et de se prosterner devant lui. Le plus fort du travail est fait, mon ami ; le roi s'est résigné et mis entre les mains de son Créateur ; jugez à quel degré de puissance cela le porte, puisque Achab, pourri de vices, pour s'être humilié devant Dieu par un seul acte d'un moment, obtint la victoire sur ses ennemis. Achab avait le cœur faux, l'âme dépravée ; et mon roi a l'âme la plus franche qui soit sortie des mains de Dieu ; et l'auguste, la céleste Elisabeth a sur le front l'égide qui pend au bras de la véritable sagesse... Ne craignez rien de Lafayette : il est lié comme ses complices. Il est, comme sa cabale, livré aux esprits de terreur et de confusion ; il ne saurait prendre un parti qui lui réussisse, et le mieux pour lui est d'être mis aux mains de ses ennemis par ceux en qui il croit pouvoir placer sa confiance. Ne discontinuons pas cependant

d'élever les bras vers le ciel ; songeons à l'attitude du prophète tandis qu'Israël combattait.

"Il faut que l'homme agisse ici, puisque c'est le lieu de son action ; le bien et le mal ne peuvent y être faits que par lui. Puisque presque toutes les églises sont fermées, ou par l'interdiction ou par la profanation, que toutes nos maisons deviennent des oratoires. Le moment est bien décisif pour nous : ou Satan continuera de régner sur la terre comme il fait, jusqu'à ce qu'il se présente des hommes pour lui faire tête comme David à Goliath ; ou le règne de Jésus-Christ, si avantageux pour nous, et tant prédit par les prophètes, s'y établira. Voilà la crise dans laquelle nous sommes, mon ami, et dont je dois vous avoir parlé confusément. Nous pouvons, faute de foi, d'amour et de zèle, laisser échapper l'occasion, mais nous la tenons. Au reste Dieu ne fait rien sans nous, qui sommes les rois de la terre ; c'est à nous à amener le moment prescrit par ses décrets. Ne souffrons pas que notre ennemi, qui, sans nous, ne peut rien, continue de tout faire, et par nous."

En général, il se fait peu d'illusions sur le triomphe de sa cause ; ses lettres sont remplies de conseils qu'il eût peut-être été bon de suivre ; mais le découragement finit par le gagner en présence de tant de faiblesse, et il en arrive à douter de lui-même et de sa science :

"Je suis bien aise que ma dernière lettre ait pu vous faire quelque plaisir. Vous n'êtes pas initiés ! applaudissez-vous-en. Rappelez-vous le mot : Et scientia eorum perdet eos. Si je ne suis pas sans danger, moi que la grâce divine a retiré du piège, jugez du risque de ceux qui restent... La connaissance des choses occultes est une mer orageuse d'où l'on n'aperçoit pas le rivage."

Est-ce à dire qu'il eût abandonné alors les pratiques qui lui semblaient pouvoir agir sur les esprits funestes ? On a vu seulement qu'il espérait les vaincre avec leurs armes. Dans un passage de sa correspondance il parle d'une prophétesse Broussole, qui, ainsi que la célèbre Catherine Théot, obtenait les communications des puissances rebelles en faveur des jacobins ; il espère avoir agi contre elle avec quelque succès. Au nombre de ces prêtresses de la propagande, il cite encore ailleurs la marquise Durfé, "la doyenne des Médées françaises, dont le salon regorgeait d'empiriques et de gens qui galopèrent après les sciences occultes..." Il lui reproche particulièrement d'avoir élevé et disposé au mal le ministre Duchatelet.

On ne peut croire que ces lettres, surprises aux Tuileries dans la journée sanglante du 10 août, eussent suffi pour faire condamner un vieillard en proie à d'innocentes rêveries mystiques, si quelques passages de la correspondance n'eussent fait soupçonner des conjurations plus matérielles. Fouquier-Tinville, dans son acte d'accusation, signala certaines expressions des lettres comme indiquant une coopération au complot dit des chevaliers du poignard, déconcerté dans les journées du 10 et du 12 août ; une lettre plus explicite encore indiquait les moyens de faire évader le roi, prisonnier depuis le retour de Varennes, et traçait l'itinéraire de sa fuite ; Cazotte offrait sa propre maison comme asile momentané :

"Le roi s'avancera jusqu'à la plaine d'Aï ; là il sera à vingt-huit lieues de Givet ; à quarante lieues de Metz. Il peut se loger lui-même à Aï, où il y a trente maisons pour ses gardes et ses équipages. Je voudrais qu'il préférât Pierry, où il trouverait également vingt-cinq à trente maisons, dans l'une desquelles il y a vingt lits de maîtres et de l'espace, chez moi seul, pour coucher une garde de deux cents hommes, écuries pour trente à quarante chevaux, un vide pour établir un petit camp dans les murs. Mais il faut qu'un plus habile et plus désintéressé que moi calcule l'avantage de ces deux positions."

Pourquoi faut-il que l'esprit de parti ait empêché d'apprécier, dans ce passage, la touchante sollicitude d'un homme presque octogénaire qui s'estime peu désintéressé d'offrir au roi prescrit le sang de sa famille, sa maison pour asile, de son jardin pour champ de bataille ? N'aurait-on pas dû ranger de tels complots parmi les autres illusions d'un esprit affaibli par l'âge ? La lettre qu'il écrivit à son beau-père, M. Roignan, greffier du conseil de la Martinique, pour l'engager à organiser une résistance contre six mille républicains envoyés pour s'emparer de la colonie, est comme un ressouvenir du bel enthousiasme qu'il avait déployé dans sa jeunesse pour la défense de l'île contre les Anglais : il indique les moyens à prendre, les points à fortifier, les

ressources que lui inspirait sa vieille expérience maritime. On comprend après tout qu'une pièce pareille ait été jugée fort coupable par le gouvernement révolutionnaire ; mais il est fâcheux que l'on ne l'ait pas rapprochée de l'écrit suivant daté de la même époque, et qui aurait montré qu'il ne fallait guère tenir plus de compte des rêveries que des rêves de l'infortuné vieillard.

Mon songe de la nuit du samedi au dimanche de devant la Saint-Jean 1791

J'étais dans un capharnaüm depuis longtemps et sans m'en douter, quoiqu'un petit chien que j'ai vu courir sur un toit, et sauter d'une distance d'une poutre couverte en ardoises sur une autre, eût dû me donner du soupçon.

J'entre dans un appartement ; j'y trouve une jeune demoiselle seule ; on me la donne intérieurement pour une parente du comte de Dampierre ; elle paraît me reconnaître et me salue. Je m'aperçois bientôt qu'elle a des vertiges ; elle semble dire des douceurs à un objet qui est vis-à-vis elle ; je vois qu'elle est en vision avec un esprit, et soudain j'ordonne, en faisant le signe de la croix sur le front de la demoiselle, à l'esprit de paraître.

Je vois une figure, de quatorze à quinze ans, point laide, mais dans la parure, la mine et l'attitude d'un polisson ; je le lie, il se récrie sur ce que je fais. Paraît une autre femme pareillement obsédée ; je fais pour elle la même chose. Les deux esprits quittent leurs effets, me font face et faisaient les insolents, quand, d'une porte qui s'ouvre, sort un homme gros et court, de l'habillement et de la figure d'un guichetier : il tire de sa poche deux petites menottes qui s'attachent comme d'elles-mêmes aux mains des deux captifs que j'ai faits. Je les mets sous la puissance de Jésus-Christ. Je ne sais quelle raison me fait passer pour un moment de cette pièce dans une autre, mais j'y rentre bien vite pour demander mes prisonniers ; ils sont assis sur un banc dans une espèce d'alcôve ; ils se lèvent à mon approche, et six personnages vêtus en archers des pauvres s'en emparent. Je sors après eux ; une espèce d'aumônier marchait à côté de moi. Je vais, disait-il, chez M. le marquis tel ; c'est un bon homme ; j'emploie mes moments libres à le visiter. Je crois que je prenais la détermination de le suivre, quand je me suis aperçu que mes deux souliers étaient en pantoufles ; je voulais m'arrêter et poser les pieds quelque part pour relever les quartiers de ma chaussure quand un gros homme est venu m'attaquer au milieu d'une grande cour remplie de monde ; je lui mis la main sur le front, et l'ai lié au nom de la sainte Trinité et par celui de Jésus, sous l'appui duquel je l'ai mis.

De Jésus-Christ ! s'est écriée la foule qui m'entourait. Oui, ai-je dit, et je vous y mets tous après vous avoir liés. On faisait de grands murmures sur ce propos.

Arrive une voiture comme un coche ; un homme m'appelle par mon nom, de la portière : Mais, sire Cazotte, vous parlez de Jésus-Christ ; pouvons-nous tomber sous la puissance de Jésus-Christ ? Alors, j'ai repris la parole, et j'ai parlé avec assez d'étendue de Jésus-Christ et de sa miséricorde sur les pécheurs. Que vous êtes heureux ! ai-je ajouté : vous allez changer de fers. De fers ! s'est écrié un homme enfermé dans la voiture, sur la bosse de laquelle j'étais monté ; est-ce qu'on ne pouvait nous donner un moment de relâche ?

Allez, a dit quelqu'un, vous êtes heureux, vous allez changer de maître, et quel maître ! Le premier homme qui m'avait parlé disait : J'avais quelque idée comme cela.

Je tournais le dos au coche et avançais dans cette cour d'une prodigieuse étendue ; on n'y était éclairé que par des étoiles. J'ai observé le ciel, il était d'un bel azur pâle et très étoilé : pendant que je le comparais dans ma mémoire à d'autres cieus que j'avais vus clans le capharnaüm, il a été troublé par une horrible tempête ; un affreux coup de tonnerre l'a mis tout en feu ; le carreau tombé à cent pas de moi est venu se roulant vers moi ; il en est sorti un esprit sous la forme d'un oiseau de la grosseur d'un coq blanc, et la forme

du corps plus allongée, plus bas sur pattes, le bec plus émoussé. J'ai couru sur l'oiseau en faisant des signes de croix ; et, me sentant rempli d'une force plus qu'ordinaire, il est venu tomber à mes pieds. Je voulais lui mettre sur la tête... Un homme de la taille du baron de Loi, aussi joli qu'il était jeune, vêtu en gris et argent, m'a fait face, et dit de ne pas le fouler aux pieds. Il a tiré de sa poche une paire de ciseaux enfermée dans un étui garni de diamants, en me faisant entendre que je devais m'en servir pour couper le cou de la bête. Je prenais les ciseaux quand j'ai été éveillé par le chant en chœur de la foule qui était dans le capharnaüm : c'était un chant plein, sans accord, dont les paroles non rimées étaient

Chantons notre heureuse délivrance.

Réveillé, je me suis mis en prière ; mais, me tenant en défiance contre ce songe-ci, comme contre tant d'autres par lesquels je puis soupçonner Satan de vouloir me remplir d'orgueil, je continuai mes prières à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, et sans relâche, pour obtenir de lui de connaître sa volonté sur moi, et cependant je lierai sur la terre ce qu'il me paraîtra à propos de lier pour la plus grande gloire de Dieu et le besoin de ses créatures.

Quelque jugement que puissent porter les esprits sérieux sur cette trop fidèle peinture de certaines hallucinations du rêve, si décousues que soient forcément les impressions d'un pareil récit, il y a, dans cette série de visions bizarres, quelque chose de terrible et de mystérieux. Il ne faut voir aussi, dans ce soin de recueillir un songe en partie dépourvu de sens, que les préoccupations d'un mystique qui lie à l'action du monde extérieur les phénomènes du sommeil. Rien dans la masse d'écrits qu'on a conservés de cette époque de la vie de Cazotte n'indique un affaiblissement quelconque dans ses facultés intellectuelles. Ses révélations, toujours empreintes de ses opinions monarchiques, tendent à présenter dans tout ce qui se passe alors des rapports avec les vagues prédictions de l'Apocalypse. C'est ce que l'école de Swedenborg appelle la science des correspondances. Quelques phrases de l'introduction méritent d'être remarquées :

"Je voulais, en offrant ce tableau fidèle, donner une grande leçon à ces milliers d'individus dont la pusillanimité doute toujours, parce qu'il leur faudrait un effort pour croire. Ils ne marquent dans le cercle de la vie quelques instants plus ou moins rapides, que comme le cadran, qui ne sait pas quel ressort lui fait indiquer l'espace des heures ou le système planétaire.

"Quel homme, au milieu d'une anxiété douloureuse, fatigué d'interroger tous les êtres qui vivent ou végètent autour de lui, sans pouvoir en trouver un seul qui lui réponde de manière à lui rendre, sinon le bonheur, au moins le repos, n'a pas levé ses yeux mouillés de larmes vers la voûte des cieux ?

"Il semble qu'alors la douce espérance vient remplir pour lui l'espace immense qui sépare ce globe sublunaire du séjour où repose sur sa base inébranlable le trône de l'Eternel. Ce n'est plus seulement à ses yeux que luisent les feux parsemés sur ce voile d'azur, qui embrase l'horizon d'un pôle à l'autre : ces feux célestes passent dans son âme ; le don de la pensée devient celui du génie. Il entre en conversation avec l'Eternel lui-même ; la nature semble se taire pour ne point troubler cet entretien sublime.

"Dieu révélant à l'homme les secrets de sa sagesse suprême et les mystères auxquels il soumet la créature trop souvent ingrate, pour la forcer à se rejeter dans son sein paternel, quelle idée majestueuse, consolante surtout ! Car pour l'homme vraiment sensible, une affection tendre vaut mieux que l'élan même du génie ; pour lui, les jouissances de la gloire, celles même de l'orgueil finissent toujours où commencent les douleurs de ce qu'il aime."

La journée du 10 août vint mettre fin aux illusions des amis de la monarchie. Le peuple pénétra dans les Tuileries, après avoir mis à mort les Suisses et un assez grand nombre de gentilshommes dévoués au roi ; l'un des fils de Cazotte combattait parmi ces derniers, l'autre servait dans les armées de l'émigration. On

cherchait partout des preuves de la conspiration royaliste dite des Chevaliers du poignard ; en saisissant les papiers de Laporte, intendant de la liste civile, on y découvrit toute la correspondance de Cazotte avec son ami Pouteau ; aussitôt il fut décrété d'accusation et arrêté dans sa maison de Pierry.

"Reconnaissez-vous ces lettres ? lui dit le commissaire de l'Assemblée législative.

– Elles sont de moi en effet.

– Et c'est moi qui les ai écrites sous la dictée de mon père", s'écria sa fille Elisabeth, jalouse de partager ses dangers et sa prison.

Elle fut arrêtée avec son père, et tous deux, conduits à Paris dans la voiture de Cazotte, furent enfermés à l'Abbaye dans les derniers jours du mois d'août. Mme Cazotte implora en vain de son côté la faveur d'accompagner son mari et sa fille.

Les malheureux réunis dans cette prison jouissaient encore de quelque liberté intérieure. Il leur était permis de se réunir à certaines heures, et souvent l'ancienne chapelle où se rassemblaient les prisonniers présentait le tableau des brillantes réunions du monde. Ces illusions réveillées amenèrent des imprudences ; on faisait des discours, on chantait, on paraissait aux fenêtres, et des rumeurs populaires accusaient les prisonniers du 10 août de se réjouir des progrès de l'armée du duc de Brunswick et d'en attendre leur délivrance. On se plaignait des lenteurs du tribunal extraordinaire, créé à regret par l'Assemblée législative sur les menaces de la Commune ; on croyait à un complot formé dans les prisons pour en enfoncer les portes à l'approche des étrangers, se répandre dans la ville et faire une Saint-Barthélemy des républicains.

La nouvelle de la prise de Longwy et le bruit prématuré de celle de Verdun, achevèrent d'exaspérer les masses.

Le danger de la patrie fut proclamé, et les sections se réunirent au Champ de Mars. Cependant, des bandes furieuses se portaient aux prisons et établissaient aux guichets extérieurs une sorte de tribunal de sang, destiné à suppléer à l'autre.

A l'Abbaye, les prisonniers étaient réunis dans la chapelle, livrés à leurs conversations ordinaires, quand le cri des guichetiers : "Faites remonter les femmes !" retentit inopinément. Trois coups de canon et un roulement de tambour ajoutèrent à l'épouvante, et les hommes étant restés seuls, deux prêtres, d'entre les prisonniers, parurent dans un tribune de la chapelle et annoncèrent à tous le sort qui leur était réservé.

Un silence funèbre régna dans cette triste assemblée ; dix hommes du peuple, précédés par les guichetiers, entrèrent dans la chapelle, firent ranger les prisonniers le long du mur, et en comptèrent cinquante-trois.

De ce moment, on fit l'appel des noms de quart d'heure en quart d'heure : ce temps suffisant à peu près aux jugements du tribunal improvisé à l'entrée de la prison.

Quelques-uns furent épargnés, parmi eux le vénérable abbé Sicard ; la plupart était frappés au sortir du guichet par les meurtriers fanatiques qui avaient accepté cette triste tâche. Vers minuit, on cria le nom de Jacques Cazotte.

Le vieillard se présenta avec fermeté devant le sanglant tribunal qui siégeait dans une petite salle précédant le guichet, et que présidait le terrible Maillard. En ce moment, quelques forcenés demandaient qu'on fit aussi comparaître les femmes, et on les fit en effet descendre une à une dans la chapelle ; mais les membres du tribunal repoussèrent cet horrible vœu, et Maillard ayant donné l'ordre au guichetier Lavaquerie

de les faire remonter, feuilleta l'écrou de la prison et appela Cazotte à haute voix. A ce nom, la fille du prisonnier qui remontait avec les autres femmes, se précipita au bas de l'escalier et traversa la foule au moment où Maillard prononçait le mot terrible A la Force ! qui voulait dire : A la mort !

La porte extérieure s'ouvrait, la cour entourée de longs Cloîtres, où l'on continuait à égorger, était pleine de monde et retentissait encore du cri des mourants ; la courageuse Elisabeth s'élança entre les deux tueurs qui déjà avaient mis la main sur son père, et qui s'appelaient, dit-on, Michel et sauvage, et leur demanda, ainsi qu'au peuple, la grâce de son père.

Son apparition inattendue, ses paroles touchantes, l'âge du condamné, presque octogénaire, et dont le crime politique n'était pas facile à définir et à constater, l'effet sublime de ces deux nobles figures, touchante image de l'héroïsme filial, émurent des instincts généreux dans une partie de la foule. On cria grâce de toutes parts. Maillard hésitait encore. Michel versa un verre de vin et dit à Elisabeth : "Ecoutez, citoyenne, pour prouver au citoyen Maillard que vous n'êtes pas une aristocrate, buvez cela au salut de la nation et au triomphe de la République."

La courageuse fille but sans hésiter ; les Marseillais lui firent place et la foule applaudissant s'ouvrit pour laisser passer le père et la fille, on les reconduisit jusqu'à leur demeure.

On a cherché dans le songe de Cazotte cité plus haut, et dans l'heureuse délivrance chantée par la foule au dénouement de la scène, quelques rapports vagues de lieux et de détails avec la scène que nous venons de décrire ; il serait puéril de les relever ; un pressentiment plus évident lui a prît que le beau dévouement de sa fille ne pouvait le soustraire à sa destinée.

Le lendemain du jour où il avait été ramené en triomphe par le peuple, plusieurs de ses amis vinrent le féliciter. Un d'eux, M. de Saint-Charles, lui dit en l'abordant : "Vous voilà sauvé ! – Pas pour longtemps, répondit Cazotte en souriant tristement... Un moment avant votre arrivée, j'ai eu une vision. J'ai cru voir un gendarme qui venait me chercher de la part de Pétion ; j'ai été obligé de le suivre ; j'ai paru devant le maire de Paris, qui m'a fait conduire à la Conciergerie, et de là au tribunal révolutionnaire. Mon heure est venue."

M. de Saint-Charles le quitta, croyant que sa raison avait souffert des terribles épreuves par lesquelles il avait passé. Un avocat, nommé Julien, offrit à Cazotte sa maison pour asile et les moyens d'échapper aux recherches ; mais le vieillard était résolu à ne point combattre la destinée. Le II septembre, il vit entrer chez lui l'homme de sa vision, un gendarme portant un ordre signé Pétion, Pâris et Sergent ; on le conduisit à la mairie, et de là à la Conciergerie, où ses amis ne purent le voir. Elisabeth obtint, à force de prières, la permission de servir son père, et demeura dans sa prison jusqu'au dernier jour. Mais ses efforts pour intéresser les juges n'eurent pas le même succès qu'auprès du peuple, et Cazotte, sur le réquisitoire de Fouquier-Tinville, fut condamné à mort après vingt-sept heures d'interrogatoire.

Avant le prononcé de l'arrêt, l'on fit mettre au secret sa fille, dont on craignait les derniers efforts et l'influence sur l'auditoire ; le plaidoyer du citoyen Julien fit sentir en vain ce qu'avait de sacré cette victime échappée à la justice du peuple ; le tribunal paraissait obéir à une conviction inébranlable.

La plus étrange circonstance de ce procès fut le discours du président Lavau, ancien membre, comme Cazotte, de la société des illuminés.

"Faible jouet de la vieillesse ! dit-il, toi, dont le coeur ne fut pas assez grand pour sentir le prix d'une liberté sainte, mais qui as prouvé, par ta sécurité dans les débats, que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges ! puissent-elles verser dans ton âme le baume précieux des consolations ! puissent-elles, en te déterminant à plaindre le sort de ceux qui viennent

de te condamner, t'inspirer cette Stoïcité qui doit présider à tes derniers instants, et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous-mêmes ! ... Tes pairs t'ont entendu, tes pairs t'ont condamné ; mais au moins, leur jugement fut pur comme leur conscience ; au moins, aucun intérêt personnel ne vint troubler leur décision. Va, reprends ton courage, rassemble tes forces ; envisage sans crainte le trépas ; songe qu'il n'a pas droit de t'étonner : ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi. Mais, avant de te séparer de la vie, regarde l'attitude imposante de la France, dans le sein de laquelle tu ne craignais pas d'appeler à grands cris l'ennemi ; vois ton ancienne patrie opposer aux attaques de ses vils détracteurs autant de courage que tu lui as supposé de lâcheté. Si la loi eût pu prévoir qu'elle aurait à prononcer contre un coupable de ta sorte, par considération pour tes vieux ans, elle ne t'eût pas imposé d'autre peine ; rassure-toi ; si elle est elle sévère quand elle poursuit, quand elle a prononcé, la glaive tombe bientôt de ses mains ; elle gémit sur la perte même de ceux qui voulaient la déchirer. Regarde-la verser des larmes sur ces cheveux blancs qu'elle a cru devoir respecter jusqu'au moment de ta condamnation ; que ce spectacle porte en toi le repentir ; qu'il t'engage, vieillard malheureux, à profiter du moment qui te sépare encore de la mort, pour effacer jusqu'aux moindres traces de tes complots, par un regret justement senti ! Encore un mot : tu fus homme, chrétien, philosophe, initié, sache mourir en homme, sache mourir en chrétien ; c'est tout ce que ton pays peut encore attendre de toi."

Ce discours, dont le fond inusité et mystérieux frappa de stupeur l'assemblée, ne fit aucune impression sur Cazotte, qui, au passage où le président tentait de recourir à la persuasion, leva les yeux au ciel et fit un signe d'inébranlable foi dans ses convictions. Il dit ensuite à ceux qui l'entouraient "qu'il savait qu'il méritait la mort ; que la loi était sévère mais qu'il la trouvait juste". Lorsqu'on lui coupa les cheveux, il recommanda de les couper le plus près possible, et chargea son confesseur de les remettre à sa fille, encore consignée dans une des chambres de la prisons Avant de marcher au supplice, il écrivit quelques mots à sa femme et à ses enfants ; puis, monté sur l'échafaud, il s'écria d'une voix très haute : "Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi." L'exécution eut lieu le 25 septembre, à sept heures du soir, sur la place du Carrousel.

Elisabeth Cazotte, fiancée depuis longtemps par son père au chevalier de Plas, officier au régiment de Poitou, épousa, huit ans après, ce jeune homme, qui avait suivi le parti de l'émigration. La destinée de cette héroïne ne devait pas être plus heureuse qu'auparavant : elle périt de l'opération césarienne en donnant le jour à un enfant et en s'écriant qu'on la coupât en morceaux s'il le fallait pour le sauver. L'enfant ne vécut que peu d'instant. Il reste encore cependant plusieurs personnes de la famille de Cazotte. Son fils Scévole, échappé comme par miracle au massacre du 10 août, existe à Paris, et conserve pieusement la tradition des croyances et des vertus paternelles.

Cagliostro (XVIIIe Siècle)

I. Du mysticisme révolutionnaire

Lorsque le catholicisme triompha décidément du paganisme dans toute l'Europe, et construisit dès lors l'édifice féodal qui subsista jusqu'au XV^e siècle – c'est-à-dire pendant l'espace de mille ans – il ne put comprimer et détruire partout l'esprit des coutumes anciennes, ni les idées philosophiques qui avaient transformé le principe païen à l'époque de la réaction polythéiste opérée par l'empereur Julien.

Ce n'était pas assez d'avoir renversé le dernier asile de la philosophie grecque et des croyances antérieures – en détruisant le Sérapéon d'Alexandrie, en dispersant et en persécutant les néoplatoniciens, qui avaient remplacé le culte extérieur des dieux par une doctrine spiritualiste dérivée des mystères d'Eleusis et des initiations égyptiennes – il fallait encore que l'Eglise poursuivît sa victoire dans toutes les localités imprégnées des superstitions antiques, – et la persécution ne fut pas si puissante que le temps et l'oubli pour ce résultat difficile.

A ne nous occuper que de la France seulement, nous reconnâmes que le culte païen survécut longtemps aux conversions officielles opérées par le changement de religion des rois mérovingiens. Le respect des peuples pour certains endroits consacrés, pour les ruines des temples et pour les débris mêmes des statues, obligea les prêtres chrétiens à bâtir la plupart des églises sur l'emplacement des anciens édifices païens. Partout où l'on négligea cette précaution et notamment dans les lieux solitaires, le culte ancien continua, – comme au mont Saint-Bernard, où, au siècle dernier, on honorait encore le dieu Jou sur la place de l'ancien temple de Jupiter. Bien que l'ancienne déesse des Parisiens, Isis, eût été remplacée par sainte Geneviève, comme protectrice et patronne, – on vit encore, au XI^e siècle, une image d'Isis, conservée par mégarde sous le porche de Saint-Germain des Prés, honorée pieusement par des femmes de marinières, – ce qui obligea l'archevêque de Paris à la faire réduire en poudre et jeter dans la Seine. Une statue de la même divinité se voyait encore à Quenpilly, en Bretagne, il y a quelques années, et recevait les hommages de la population. Dans une partie de l'Alsace et de la Franche-Comté, on a conservé un culte pour les Mères, – dont les figures en bas-reliefs se trouvent sur plusieurs monuments, et qui ne sont autres que les grandes déesses Cybèle, Cérès et Vesta.

Il serait trop long de relever les diverses superstitions qui ont pris mille formes, selon les temps. Il s'est trouvé, au XVIII^e siècle, des ecclésiastiques, tels que l'abbé de Villars, le père Bougeant, dom Pernetty et autres, qui ont soutenu que les dieux de l'antiquité n'étaient pas des démons, comme l'avaient prétendu des casuistes trop sévères, et n'étaient pas même damnés. Ils les rangeaient dans la classe des esprits élémentaires, lesquels n'ayant pas pris part à la grande lutte qui eut lieu primitivement entre les anges et les démons n'avaient dû être ni maudits ni anéantis par la justice divine, et avaient pu jouir d'un certain pouvoir sur les éléments et sur les hommes jusqu'à l'arrivée du Christ. L'abbé de Villars en donnait pour preuves les miracles que la Bible elle-même reconnaît avoir été produits par les dieux ammonéens, philistins ou autres en faveur de leurs peuples, et les prophéties souvent accomplies des esprits de Typhon. Il rangeait parmi ces dernières les oracles des Sibylles favorables au Christ et les derniers oracles de l'Apollon de Delphes, qui furent cités par les Pères de l'Eglise comme preuves de la mission du Fils de l'homme.

D'après ce système, toute l'antique hiérarchie des divinités païennes aurait trouvé sa place dans les mille attributions que le catholicisme attribuait aux fonctions inférieures à accomplir dans la matière et dans l'espace, et seraient devenues ce qu'on a appelé les esprits ou les génies, lesquels se divisent en quatre classes, d'après le nombre des éléments : les Sylphes pour l'air, les Salamandres pour le feu, les Ondins pour l'eau et les Gnomes pour la terre.

Sur cette question de détail seule, il s'est élevé entre l'abbé de Villars et le père Bougeant, jésuite, une scission qui a occupé longtemps les beaux esprits du siècle dernier. Le dernier niait vivement la transformation des dieux antiques en génies élémentaires, et prétendait que n'ayant pu être détruits, en qualité de purs esprits, ils avaient été destinés à fournir des âmes aux animaux, lesquelles se renouvelaient en passant d'un corps à l'autre, selon les affinités. Dans ce système, les dieux animaient les bêtes utiles et bienfaisantes, et les démons les bêtes féroces ou impures. Là-dessus le bon père Bougeant citait l'opinion des Egyptiens quant aux dieux, et celle de l'Évangile quant aux démons. Ces raisonnements purent être exposés en plein XVIII^e siècle sans être taxés d'hérésie.

Il est bien clair qu'il ne s'agissait là que de divinités inférieures, telles que les Faunes, les Zéphirs, les Néréides, les Oréades, les Satyres, les Cyclopes, etc. Quant aux dieux et demi-dieux, ils étaient supposés avoir quitté la terre, comme trop dangereux, après l'établissement du règne absolu du Christ, et, avoir été relégués dans les astres, qui leur furent de tout temps consacrés, de même qu'au moyen âge on reléguait un prince rebelle, mais ayant fait sa soumission, soit dans sa ville, soit dans un lieu d'exil.

Cette opinion avait régné particulièrement, pendant tout le moyen âge, chez les cabalistes les plus célèbres, et particulièrement chez les astrologues, les alchimistes et les médecins. Elle explique la plupart des conjurations fondées sur les invocations astrales, les horoscopes, les talismans et les médications, soit de substances consacrées, soit d'opérations en rapport avec la marche ou la conjonction des planètes. Il suffit d'ouvrir un livre de sciences occultes pour en avoir la preuve évidente.

II. Les précurseurs

Si l'on s'est bien expliqué les doctrines exposées plus haut, on aura pu comprendre par quelles raisons, à côté de l'Église orthodoxe, il s'est développé sans interruption une école moitié religieuse et moitié philosophique qui, féconde en hérésies sans doute, mais souvent acceptée ou tolérée par le clergé catholique, a entretenu un certain esprit de mysticisme ou de supernaturalisme nécessaire aux imaginations rêveuses et délicates comme à quelques populations plus disposées que d'autres aux idées spiritualistes.

Des israélites convertis furent les premiers qui essayèrent vers le XI^e siècle, d'infuser dans le catholicisme quelques hypothèses fondées sur l'interprétation de la Bible et remontant aux doctrines des Esséniens et des Gnostiques.

C'est à partir de cette époque que le mot cabale résonne souvent dans les discussions théologiques. Il s'y mêle naturellement quelque chose des formules platoniciennes de l'école d'Alexandrie, dont beaucoup s'étaient reproduites déjà dans les doctrines des Pères de l'Église.

Le contact prolongé de la chrétienté avec l'Orient, pendant les croisades, amena encore une grande somme d'idées analogues qui, du reste, trouvèrent à s'appuyer aisément sur les traditions et les superstitions locales des nations de l'Europe.

Les Templiers furent, entre les croisés, ceux qui essayèrent de réaliser l'alliance la plus large entre les idées orientales et celles du christianisme romain.

Dans le désir d'établir un lien entre leur ordre et les populations syriennes qu'ils étaient chargés de gouverner, ils jetèrent les fondements d'une sorte de dogme nouveau participant de toutes les religions que pratiquent les Levantins, sans abandonner au fond la synthèse catholique, mais en la faisant plier souvent aux nécessités de leur position.

Ce furent là les fondements de la franc-maçonnerie, qui se rattachaient à des institutions analogues établies par les musulmans de diverses sectes et qui survivent encore aux persécutions, surtout dans le Hauran, dans le Liban et dans le Kurdistan.

Le phénomène le plus étrange et le plus exagéré de ces associations orientales fut l'ordre célèbre des assassins. La nation des Druses et celle des Ansariés sont aujourd'hui celles qui en ont gardé les derniers vestiges.

Les Templiers furent accusés bientôt d'avoir établi l'une des hérésies les plus redoutables qu'eût encore vues la chrétienté. Persécutés et enfin détruits dans tous les pays européens, par les efforts réunis de la papauté et des monarchies, ils eurent pour eux les classes intelligentes et un grand nombre d'esprits distingués qui constituaient alors, contre les abus féodaux, ce qu'on appellerait aujourd'hui l'opposition.

De leurs cendres jetées au vent naquit une institution mystique et philosophique qui influa beaucoup sur cette première révolution morale et religieuse qui s'appela pour les peuples du Nord la réforme, et pour ceux du Midi la philosophie.

La réforme était encore, à tout prendre, le salut du christianisme en tant que religion ; la philosophie, au contraire, devint peu à peu son ennemie, et, agissant surtout chez les peuples restés catholiques, y établit bientôt deux divisions tranchées d'incrédules et de croyants.

Il est cependant un grand nombre d'esprits que ne satisfait pas le matérialisme pur, mais qui, sans repousser la tradition religieuse, aiment à maintenir à son égard une certaine liberté de discussion et d'interprétation. Ceux-là fondèrent les premières associations maçonniques qui, bientôt, donnèrent leur forme aux corporations populaires et à ce qu'on appelle encore aujourd'hui le compagnonnage.

La maçonnerie établit ses institutions les plus élevées en Ecosse, et ce fut par suite des relations de la France avec ce pays, depuis Marie Stuart jusqu'à Louis XIV, que l'on vit s'implanter chez nous fortement les institutions mystiques qui procédèrent les Rosecroix.

Pendant ce temps, l'Italie avait vu s'établir, à dater du XVI^e siècle, une longue série de penseurs hardis, parmi lesquels il faut ranger Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Meursius, Nicolas de Cusa, Jordano Bruno et autres grands esprits, favorisés par la tolérance des Médicis, et que l'on appelle quelquefois les néoplatoniciens de Florence.

La prise de Constantinople, en exilant tant de savants illustres qu'accueillit l'Italie, exerça aussi une grande influence sur ce mouvement philosophique qui ramena les idées des Alexandrins, et fit étudier de nouveau les Plotin, les Proclus, les Porphyre, les Ptolémée, premiers adversaires du catholicisme naissant.

Il faut observer ici que la plupart des savants médecins et naturalistes du moyen âge, tels que Paracelse, Albert le Grand, Jérôme Cardan, Roger Bacon et autres, s'étaient rattachés plus ou moins à ces doctrines, qui donnaient une formule nouvelle à ce qu'on appelait alors les sciences occultes, c'est-à-dire l'astrologie, la cabale, la chiromancie, l'alchimie, la physiognomonie, etc.

C'est de ces éléments divers et en partie aussi de la science hébraïque, qui se répandit plus librement à dater de la Renaissance, que se formèrent les diverses écoles mystiques qu'on vit se développer à la fin du XVII^e siècle.

Les Rosecroix d'abord, dont l'abbé de Villars fut le disciple indiscret, et plus tard, à ce qu'on prétend, la victime.

Ensuite les convulsionnaires et certaines sectes du jansénisme ; vers 1770, les martinistes, les swedenborgiens, et enfin les illuminés, dont la doctrine, fondée d'abord en Allemagne par Weisshaupt, se répandit bientôt en France, où elle se fondit dans l'institution maçonnique.

III. Saint–Germain. – Cagliostro

Ces deux personnages ont été les plus célèbres cabalistes de la fin du XVIIIe siècle. Le premier, qui parut à la cour de Louis XV et y jouit d'un certain crédit, grâce à la protection de Mme de Pompadour, n'avait, disent les mémoires du temps, ni l'impudence qui convient à un charlatan, ni l'éloquence nécessaire à un fanatique, ni la séduction qui entraîne les demi–savants. Il s'occupait surtout d'alchimie, mais ne négligeait pas les diverses parties de la science. Il montra à Louis XV le sort de ses enfants dans un miroir magique, et ce roi recula de terreur en voyant l'image du dauphin lui apparaître décapitée.

Saint–Germain et Cagliostro s'étaient rencontrés en Allemagne dans le Holstein, et ce fut, dit–on, le premier qui initia l'autre et lui donna les grades mystiques. A l'époque où il fut initié, il remarqua lui–même le célèbre miroir qui servait pour l'évocation des âmes.

Le comte de Saint–Germain prétendait avoir gardé le souvenir d'une foule d'existences antérieures, et racontait ses diverses aventures depuis le commencement du monde. On questionnait un jour son domestique sur un fait que le comte venait de raconter à table, et qui se rapportait à l'époque de César. Ce dernier répondit aux curieux :

– Vous m'excuserez, messieurs, je ne suis au service de M. le comte que depuis trois cents ans. C'est rue Plâtrière, à Paris, et aussi à Ermenonville, que se tenaient les séances où ce personnage développait ses théories.

Cagliostro, après avoir été initié par le comte de Saint–Germain, se rendit à Saint–Pétersbourg, où il obtint de grands succès. Plus tard il vint à Strasbourg, où il acquit, dit–on, une grande influence sur l'archevêque prince de Rohan.

Tout le monde connaît l'affaire du collier, où le célèbre cabaliste se trouva impliqué, mais dont il sortit à son avantage, ramené en triomphe à son hôtel par le peuple de Paris.

Sa femme, qui était fort belle et d'une intelligence élevée, l'avait suivi dans tous ses voyages. Elle présida à ce fameux souper où assistèrent la plupart des philosophes du temps, et dans lequel on fit apparaître plusieurs personnages morts depuis peu de temps : selon le système de Cagliostro ; il n'y a pas de morts. Aussi avait–on mis douze couverts, quoiqu'il n'y eût que six invités : d'Alembert, Diderot, Voltaire le duc de Choiseul l'abbé de Voisenon et on ne sait quel autre, vinrent s'asseoir, quoique morts, aux places qui leur avaient été destinées, et causèrent avec les conviés, de *omni re scibili et quibusdam aliis*.

Vers cette époque, Cagliostro fonda la célèbre loge égyptienne, laissant à sa femme le soin d'en établir une autre en faveur de son sexe, laquelle fut mise sous l'invocation d'Isis.

IV. Madame Cagliostro

Les femmes, curieuses à l'excès, ne pouvant être admises aux secrets des hommes, sollicitaient Mme de Cagliostro de les initier. Elle répondit avec beaucoup de sang–froid à la duchesse de T***, chargée de faire les premières ouvertures, que dès qu'on aurait trouvé trente–six adeptes, elle commencerait son cours de

magie ; le même jour, la liste fut remplie.

Les conditions préliminaires furent telles : 1° Il fallait mettre dans une caisse chacune cent louis. Comme les femmes de Paris n'ont jamais le sou, cette clause fut difficile à remplir ; mais le Mont-de-Piété et quelques complaisances mirent à même d'y satisfaire ; 2° qu'à dater de ce jour jusqu'au neuvième, elles s'abstiendraient de tout commerce humain ; 3° qu'on ferait un serment de se soumettre à tout ce qui serait ordonné, quoique l'ordre eût contre lui toutes les apparences.

Le 7 du mois d'août fut le grand jour. La scène se passa dans une vaste maison, rue Verte-Saint-Honoré. On s'y rendit à onze heures. En entrant dans la première salle, chaque femme était obligée de quitter sa bouffante, ses soutiens, son corps, son faux chignon, et de vêtir une lévite blanche avec une ceinture de couleur. Il y en avait six en noir, six en bleu, six en coquelicot, six en violet, six en couleur de rose, six en impossible. On leur remit à chacune un grand voile qu'elles placèrent en sautoir de gauche à droite.

Lorsqu'elles furent toutes préparées, on les fit entrer deux à deux dans un temple éclairé, garni de trente-six bergères couvertes de satin noir. Mme de Cagliostro, vêtue de blanc, était sur une espèce de trône, escortée de deux grandes figures habillées de façon qu'on ignorait si c'étaient des spectres, des hommes ou des femmes. La lumière qui éclairait cette salle s'affaiblissait insensiblement, et lorsque à peine on distinguait les objets, la grande prêtresse ordonna de découvrir la jambe gauche jusqu'à la naissance du genou. Après cet exercice, elle ordonna de nouveau d'élever le bras droit et de l'appuyer sur la colonne voisine. Alors, deux femmes tenant un glaive à la main entrèrent, et, ayant reçu des mains de Mme Cagliostro des liens de soie, elles attachèrent les trente-six dames par les jambes et par les bras.

Cette cérémonie finie, celle-ci commença un discours en ces termes :

"L'état dans lequel vous vous trouvez est le symbole de celui où vous êtes dans la société. Si les hommes vous éloignent de leurs mystères, de leurs projets, c'est qu'ils veulent vous tenir à jamais dans la dépendance. Dans toutes les parties du monde la femme est leur première esclave, depuis le sérail où un despote enferme cinq cents d'entre nous, jusque dans ces climats sauvages où nous n'osons nous asseoir à côté d'un époux chasseur ! ... nous sommes des victimes sacrifiées dès l'enfance à des dieux cruels. Si, brisant ce joug honteux, nous concertions aussi nos projets, bientôt vous verriez ce sexe orgueilleux ramper et mendier vos faveurs. Laissons-les faire leurs guerres meurtrières ou débrouiller le chaos de leurs lois, mais chargeons-nous de gouverner l'opinion, d'épurer les mœurs, de cultiver l'esprit, d'entretenir la délicatesse, de diminuer le nombre des infortunes. Ces soins valent bien ceux de dresser des automates, ou de prononcer sur de ridicules querelles. Si l'une d'entre vous a quelque chose à opposer, qu'elle s'explique librement.

Une acclamation générale suivit ce discours.

Alors la Grande Maîtresse fit détacher les liens et continua en ces termes :

Sans doute, votre âme pleine de feu saisit avec ardeur le projet de recouvrer une liberté, le premier bien de toute créature ; mais plus d'une épreuve doit vous apprendre à quel point vous pouvez compter sur vous-mêmes, et ce sont ces épreuves qui m'enhardiront à vous confier des secrets dont dépend à jamais le bonheur de votre vie.

Vous allez vous diviser en six groupes ; chaque couleur doit se mettre ensemble et se rendre à l'un des six appartements qui correspondent à ce temple. Celles qui auront succombé ne doivent y entrer jamais, la palme de la victoire attend celles qui triompheront."

Chaque groupe passa dans une salle proprement meublée où bientôt arriva une foule de cavaliers. Les uns commencèrent par des persiflages et demandèrent comment les femmes raisonnables pouvaient prendre confiance aux propos d'une aventurière, et ils appuyaient fortement sur le danger d'un ridicule public... Les autres se plaignaient de voir qu'on sacrifiât l'amour et l'amitié à d'antiques extravagances, sans utilité comme sans agrément.

A peine daignaient-elles écouter ces froides plaisanteries. Dans une chambre voisine, on voyait, dans des tableaux peints par les plus grands maîtres, Hercule filant aux pieds d'Omphale, Renaud étendu près d'Armide, Marc-Antoine servant Cléopâtre, la belle Agnès commandant à la cour de Charles VII, Catherine II que des hommes portaient sur des trophées. Un de ceux qui les accompagnaient dit : Voilà donc ce sexe qui traite le vôtre en esclave ! Pour qui sont les douceurs et les attentions de la société ? Est-ce vous nuire que de vous éviter des ennuis, des embarras ? Si nous bâtissons des palais, n'est-ce pas pour vous en consacrer la plus belle partie ? N'aimons-nous pas à parer nos idoles ? Adoptons-nous les moeurs des Asiatiques ? Un voile jaloux dérobe-t-il vos charmes ? et loin de fermer les avenues de vos appartements par des eunuques repoussants, combien de fois avons-nous la complaisante adresse de nous éclipser pour laisser à la coquetterie le champ libre ?

C'était un homme aimable et modeste qui tenait ce discours.

– Toute votre éloquence, répondit l'une d'entre elles, ne détruira pas les grilles humiliantes des couvents, les compagnes que vous nous donnez, l'impuissance attachée à nos propres écrits, vos airs protecteurs et vos ordres sous l'apparence de conseils.

Non loin de cet appartement se passait une autre scène plus intéressante. Les dames aux rubans lilas s'y trouvèrent avec leurs soupirants ordinaires. Leur début fut de leur signifier le congé le plus absolu. Cette chambre avait trois portes qui donnaient dans des jardins qu'éclairait alors la douce lumière de la lune. Ils les invitèrent à y descendre. Elles accordèrent cette dernière faveur à des hommes désolés. Une d'entre elles, que nous nommerons Léonore, cachait mal le trouble de son âme et suivait le comte Gédéon qu'elle avait aimé jusque-là. – De grâce, daignez m'apprendre mes crimes ? disait-il. Est-ce un perfide que vous abandonnez ? Qu'ai-je fait depuis deux jours ? Mes sentiments, mes pensées, mon existence, mon sang, tout n'est-il pas à vous ? Vous ne pouvez être inconstante ! Quelle espèce de fanatisme vient donc m'enlever un coeur qui m'a coûté tant de tourments ?

– Ce n'est pas vous que je hais, répondit-elle, c'est votre sexe ; ce sont vos lois tyranniques, cruelles !

– Hélas ! de ce sexe proscrit aujourd'hui, vous n'avez encore connu que moi. Où donc est mon despotisme ; quand ai-je eu le malheur d'affliger ce que j'aime ?

Léonore soupirait et ne savait pas accuser celui qu'elle adorait. Il veut prendre une de ses mains.

– Si vous m'aimez, lui dit-elle, gardez-vous de souiller ma main par un baiser profane. Je crois bien que je ne pourrai jamais vous quitter. Mais, pour preuve de cette obéissance à laquelle vous voulez que je croie, restez neuf jours sans me voir et croyez que ce sacrifice ne sera pas perdu pour mon coeur. Gédéon s'éloigna ; et ne pouvant soupçonner, ni n'osant se plaindre, il s'en alla réfléchir sur les causes de son malheur.

Il serait trop long de raconter tout ce qui se passa dans ces deux heures d'épreuves. Il est certain que ni les raisonnements, ni les sarcasmes, ni les larmes, ni le désespoir, ni les promesses, enfin tout ce que la séduction emploie, ne purent rien, tant la curiosité et l'espoir secret de dominer sont des ressorts puissants

chez les femmes. Toutes rentrèrent dans le temple telles que la grande prêtresse l'avait ordonné.

Il était trois heures de la nuit. Chacun reprit sa place. On présenta différentes liqueurs pour soutenir les forces. Ensuite on ordonna de détacher les voiles et de s'en couvrir le visage. Après un quart d'heure de silence, une sorte de dôme s'ouvrit, et, sur une grosse boule d'or descendit un homme drapé en génie, tenant dans sa main un serpent et portant sur sa tête une flamme brillante.

– C'est du génie même de la vérité, dit la grande maîtresse, que je veux que vous appreniez les secrets dérobés si longtemps à votre sexe. Celui que vous allez entendre est le célèbre, l'immortel, le divin Cagliostro, sorti du sein d'Abraham, sans avoir été conçu, et dépositaire de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera connu sur la terre.

"Filles de la terre, s'écria-t-il, si les hommes ne vous tenaient pas dans l'erreur, vous finiriez par vous lier ensemble à une union invincible. Votre douceur, votre indulgence vous feraient adorer de ce peuple, auquel il faut commander pour avoir son respect. Vous ne connaissez ni ces vices qui troublent la raison, ni cette frénésie qui met tout un royaume en feu. La nature a tout fait pour vous. Jaloux, ils avilissent son ouvrage, dans l'espoir qu'il ne sera jamais connu. Si, repoussant un sexe trompeur, vous cherchiez dans le vôtre la vraie sympathie, vous n'auriez jamais à rougir de ces honteuses rivalités, de ces jalousies au-dessous de vous. Jetez vos regards sur vous-mêmes, sachez vous apprécier, ouvrez vos âmes à la tendresse pure, que le baiser de l'amitié annonce ce qui se passe dans vos coeurs."

Ici l'orateur s'arrêta. Toutes les femmes s'embrassèrent. Au même instant, les ténèbres remplacent la lumière, et le génie de la vérité remonte par son dôme. La grande maîtresse parcourt rapidement toutes les places ; ici elle instruit ; là elle commente ; partout elle enflamme l'imagination. La seule Léonore laissait couler des larmes. Je vous devine, lui dit-elle à l'oreille ; n'est-ce donc pas assez que le souvenir de ce qu'on aime ?

Ensuite, elle ordonna de reprendre la musique profane. Peu à peu la lumière revint, et, après quelques moments de calme, on entendit un bruit comme si le parquet s'abîmait. Il s'abaissa presque en entier et fut bientôt remplacé par une table somptueusement servie. Les dames s'y placèrent. Alors entrèrent trente-six génies de la vérité habillés en satin blanc : un masque dérobait leurs traits. Mais à l'air leste et empressé avec lequel ils servaient, on pouvait imaginer que les êtres spirituels sont bien au-dessus des grossiers humains. Vers le milieu du repas, la grande maîtresse leur fit signe de se démasquer, alors les dames reconnurent leurs amants. Quelques-unes, fidèles à leur serment, allaient se lever. Elle leur conseille de modérer ce zèle en observant que le temps des repas était consacré à la joie et au plaisir. On leur demande par quel hasard ils se trouvaient réunis. Alors on leur expliqua que, de leur côté, on les initiait à certains mystères ; que, s'ils avaient des habits de génie, c'était pour montrer que l'égalité est la base de tout ; qu'il n'était pas extraordinaire de voir trente-six cavaliers avec trente-six dames ; que le but essentiel du grand Cagliostro était de réparer les maux qu'avait causés la société, et que l'état de nature rendait tout égal.

Les génies se mirent à souper. Vingt fois la mousse pétillante du vin de Sillery jaillit au plafond. La gaieté redouble, les épigrammes arrivent ; les bons mots se succèdent, la folie se mêle aux propos, l'ivresse du bonheur est peinte dans tous les yeux, les chansons ingénues en sont l'interprète, d'innocentes caresses sont permises ; il se glisse un peu de désordre dans les toilettes ; on propose la danse, on valse plus qu'on ne saute ; le punch délasse des contredanses répétées ; l'Amour, exilé depuis quelque temps, secoue son flambeau ; on oublie les serments, le génie de la vérité, les torts des hommes, on abjure l'erreur de l'imagination.

Cependant l'on évitait les regards de la grande prêtresse, elle entra et sourit de se voir si mal obéie. – L'Amour triomphe de tout, dit-elle, mais songez à nos conventions, et peu à peu vos âmes s'épurèrent. Ceci n'est qu'une séance encore, il dépend de vous de la renouveler.

Les jours suivants, on ne se permit point de parler des détails, mais l'enthousiasme pour le comte Cagliostro était porté à une ivresse qui étonnait même à Paris. Il saisit ce moment pour développer tous les principes de la Franc-Maçonnerie égyptienne. Il annonça aux lumières du grand Orient que l'on ne pouvait travailler que sous une triple voûte, qu'il ne pouvait y avoir ni plus ni moins de treize adeptes ; qu'ils devaient être purs comme les rayons du soleil, et même respectés par la calomnie, n'avoir ni femmes, ni maîtresses, ni habitudes de dissipation, posséder une fortune au-dessus de cinquante-trois mille livres de rente ; et surtout, cette espèce de connaissances qui se trouve si rarement avec les nombreux revenus.

V. Les païens de la République

L'épisode que nous venons de recueillir nous donne une idée du mouvement qui s'opérait alors dans les esprits et qui se dégageait peu à peu des dogmes catholiques. Déjà les illuminés d'Allemagne s'étaient montrés à peu près païens ; ceux de France, comme nous l'avons dit, s'étaient appelés martinistes, d'après le nom de Martinès, qui avait fondé plusieurs associations à Bordeaux et à Lyon ; ils se séparèrent en deux sectes, dont l'une continua à suivre les théories de Jacob Boehm, admirablement développées par le célèbre Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, et dont l'autre vint s'établir à Paris et y fonda la loge des Philalèthes, qui entra bientôt résolument dans le mouvement révolutionnaire.

Nous avons cité déjà les divers auteurs qui unirent leurs efforts pour fonder en France une doctrine philosophique et religieuse empreinte de ces idées. On peut compter principalement parmi eux le marquis d'Argens, l'auteur des Lettres cabalistiques ; dom Pernetty, l'auteur du Dictionnaire mytho-hermétique ; d'Esprémenil, Lavater, Delille de Salle, l'abbé Terrasson, auteur de Sethos, Bergasse, Cloutz, Court de Gebelin, Fabre d'Olivet, etc.

Il faut lire l'Histoire du Jacobinisme de l'abbé Barruel, les Preuves de la conspiration des illuminés de Robinson, et aussi les observations de Mounier sur ces deux ouvrages, pour se former une idée du nombre de personnages célèbres de cette époque qui furent soupçonnés d'avoir fait partie des associations mystiques dont l'influence prépara la Révolution. La plupart des historiens de notre temps ont négligé d'approfondir ces détails soit par ignorance, soit par crainte de mêler à la haute politique un élément qu'ils supposaient moins grave.

Le père de Robespierre avait, comme on sait, fondé une loge maçonnique à Arras d'après le rite écossais. On peut supposer que les premières impressions que reçut Robespierre lui-même eurent quelque influence sur plusieurs actions de sa vie. On le taxa souvent de mysticisme, surtout en raison de ses relations avec la célèbre Catherine Théot. Les matérialistes n'entendirent pas avec plaisir les opinions qu'il exprima à la Convention sur la nécessité d'un culte public.

"Vous vous garderez bien, disait-il, de briser le lien sacré qui unit les hommes à l'auteur de leur être : il suffit même que cette opinion ait régné chez un peuple pour qu'il soit dangereux de la détruire ; car les motifs des devoirs et les bases de la moralité s'étant nécessairement liés à cette idée, l'effacer c'est démoraliser le peuple. Il résulte du même principe qu'on ne doit jamais attaquer un culte établi qu'avec prudence et avec une certaine délicatesse, de peur qu'un changement subit et violent ne paraisse une atteinte portée à la morale et une dispense de la probité même. Au reste, celui qui peut remplacer la Divinité dans le système de la vie sociale est à mes yeux un prodige de génie, celui qui sans l'avoir remplacée ne songe qu'à la bannir de l'esprit des hommes me paraît un prodige de stupidité ou de perversité."

Il faut reconnaître aussi parmi les détails de la cérémonie qu'il institua en l'honneur de l'Être suprême, un ressouvenir des pratiques de l'illuminisme dans cette statue couverte d'un voile auquel il mit le feu et qui représentait soit la Nature, soit Isis.

Robespierre une fois renversé, bien des philosophes cherchaient toujours à établir une formule religieuse en dehors des idées catholiques. Ce fut alors que Dupont de Nemours, le célèbre économiste, l'ami de Lavoisier, publia sa Philosophie de l'Univers, où l'on trouve un système complet sur la hiérarchie des esprits célestes, lequel remonte évidemment à l'illuminisme et aux doctrines de Swedenborg. Aucler, dont nous allons parler, alla plus loin encore en proposant de rétablir le paganisme et l'adoration des astres.

Restif de la Bretonne a publié aussi, comme nous l'avons vu, un système de panthéisme qui supprimait l'immortalité de l'âme, mais qui la remplaçait par une sorte de métempsycose. – Le père devait renaître dans sa race au bout d'un certain nombre d'années. La morale de l'auteur était fondée sur la réversibilité, c'est-à-dire sur une fatalité qui amenait forcément dans cette vie même la récompense des vertus ou la punition des fautes. Il y a dans ce système quelque chose de la doctrine primitive des Hébreux.

Quintus Aucler

République Française

La Thrécie

– Je croyais, dit Candide, qu'il n'y avait plus de manichéens. – Il y a moi, dit Martin.

Voltaire

I. Saint Denis

Une visite à Saint-Denis par une brumeuse journée d'automne rentre dans le cercle oublié de ces promenades austères que faisaient jadis les rêveurs de l'école de J –J. Rousseau.

Rousseau est le seul entre les maîtres de la philosophie du XVIII^e siècle qui se soit préoccupé sérieusement des grands mystères de l'âme humaine, et qui ait manifesté un sentiment religieux positif, – qu'il entendait à sa manière, mais qui tranchait fortement avec l'athéisme résolu de Lamettrie, de d'Holbach, d'Helvétius, de d'Alembert, comme avec le déisme mitigé de Boulanger, de Diderot et de Voltaire. – Ecrasons l'infâme ! était le mot commun de cette coalition philosophique, mais tous ne portèrent pas les mêmes rudes coups au sentiment religieux considéré d'une manière générale. On ne s'étonne pas de cette hésitation chez certains esprits plus disposés que d'autres à l'exaltation et à la rêverie.

Il y a, certes, quelque chose de plus effrayant dans l'histoire que la chute des empires, c'est la mort des religions. Volney, lui-même, éprouvait ce sentiment en visitant les ruines des édifices autrefois sacrés. Le croyant véritable peut échapper à cette impression, mais, avec le scepticisme de notre époque, on frémit parfois de rencontrer tant de portes sombres ouvertes sur le néant.

La dernière qui semble encore conduire à quelque chose, – cette porte ogivale, dont on restaure avec piété les nervures et les figurines frustes ou brisées, laisse entrevoir toujours sa nef gracieuse, éclairée par les rosaces magiques des vitraux, – les fidèles se pressent sur les dalles de marbre et le long des piliers blanchis où vient se peindre le reflet colorié des saints et des anges. L'encens fume, les voix résonnent, l'hymne latine s'élance aux voûtes au bruit ronflant des instruments, – seulement prenons garde au souffle malsain qui sort des tombes féodales où tant de rois sont entassés ! Un siècle mécréant les a dérangés de l'éternel repos, – que le nôtre leur a pieusement rendu.

Qu'importent les tombes brisées et les ossements outragés de Saint-Denis ! La haine leur rendait hommage ; – l'homme indifférent d'aujourd'hui les a replacées par amour de l'art et de la symétrie, comme il eût rangé les momies d'un musée égyptien.

Mais est-il un culte qui, triomphant des efforts de l'impiété, n'ait plutôt encore à redouter l'indifférence ?

Quel est le catholique qui ne supporterait la folle bacchanale de Newstead–Abbey, et les compagnons d'orgie de Noël Byron parodiant le plain–chant sur des vers de chansons à boire, – affublés de robes monastiques et buvant le claret dans des crânes, – plus volontiers que de voir l'antique abbaye devenir fabrique ou théâtre ? Le ricanement de Byron appartient encore au sentiment religieux, comme l'impiété matérialiste de Shelley. Mais qui donc aujourd'hui daignerait être impie ? On n'y songe point !

Encore un regard dans cette basilique fraîchement restaurée, dont l'aspect a provoqué ces réflexions. Sous les arceaux gothiques des bas–côtés, l'on ne peut se lasser d'admirer les monuments des Médicis. –

Anges et saints ! ne frémissiez-vous pas dans les plis roides de vos robes et de vos dalmatiques en voyant croître et fleurir, sous vos tutélaires ogives, ces pompes d'art païen qu'on décore du nom de renaissance ? Quoi ! le cintre roman, la colonne de marbre aux acanthes de bronze, le bas-relief étalant ses nudités voluptueuses et son dessin correct, – au pied de vos longues figures hiératiques que l'ironie accueille désormais ! Rien n'est donc plus vrai que ce que disait un moine prophète de l'époque : "Je te vois entrer nue dans la demeure sainte et poser un pied triomphant sur l'autel, impudique Vénus !"

Ces trois Vertus sont assurément les trois Grâces, ces anges sont les deux amours Eros et Antéros, – cette femme si belle, qui repose à demi nue sur un lit exhaussé dont elle a rejeté les voiles, n'est-ce pas Cythérée elle-même ? et ce jeune homme, qui près d'elle semble dormir d'un sommeil plus profond, n'est-il pas l'Adonis des mystères de Syrie ?

Elle repose affaïssée dans sa douleur, sa taille se cambre avec cette volupté dont elle ne peut oublier l'attitude, ses seins se dressent avec orgueil, sa figure sourit encore, et cependant près d'elle le chasseur meurtri dort d'un sommeil de marbre où ses membres se sont roidis.

Écoutons la légende que répète à tous l'homme de l'Eglise : "Voici la tombe de Catherine de Médicis. Elle a voulu de son vivant se faire représenter endormie dans le même lit que son époux Henri deuxième, mort d'un coup de lance de Montgomméry."

Qu'elle est noble et séduisante cette reine aux cheveux épars, – belle comme Vénus, et fidèle comme Arthémise, – et qu'elle eût bien fait de ne pas se réveiller de ce gracieux sommeil ! elle était encore si jeune, si aimante et si pure. Mais elle frappait déjà la religion sans le vouloir, – comme plus tard, au jour de saint Barthélemy.

Oui, l'art de la renaissance avait porté un coup mortel à l'ancien dogme et à la sainte austérité de l'Eglise avant que la révolution française en balayât les débris. L'allégorie succédant au mythe primitif, en a fait de même jadis des anciennes religions... Il finit toujours par se trouver un Lucien qui écrit les Dialogues des dieux – et plus tard, un Voltaire, qui raille les dieux et Dieu lui-même.

S'il était vrai, selon l'expression d'un philosophe moderne, que la religion chrétienne n'eût guère plus d'un siècle à vivre encore, – ne faudrait-il pas s'attacher avec larmes et avec prières aux pieds sanglants de ce Christ détaché de l'arbre mystique, à la robe immaculée de cette Vierge mère, – expression suprême de l'alliance antique du ciel et de la terre, – dernier baiser de l'esprit divin qui pleure et qui s'envole !

Il y a plus d'un demi-siècle déjà que cette situation fut faite aux hommes de haute intelligence et se trouva diversement résolue. Ceux de nos pères qui s'étaient dévoués avec sincérité et courage à l'émancipation de la pensée humaine se virent contraints peut-être à confondre la religion elle-même avec les institutions dont elle paraît les ruines. On mit la hache au tronc de l'arbre, et le cur pourri comme l'écorce vivace, comme les branchages touffus, refuge des oiseaux et des abeilles, comme la lambrunche obstinée qui le couvrait de ses lianes, furent tranchés en même temps, – et le tout fut jeté aux ténèbres comme le figuier inutile ; mais l'objet détruit, il reste la place, encore sacrée pour beaucoup d'hommes. C'est ce qu'avait compris jadis l'Eglise victorieuse, quand elle bâtissait ses basiliques et ses chapelles sur l'emplacement même des temples abolis.

II. La fête de l'Etre Suprême

Ces questions préoccupaient beaucoup, au moment le plus ardent de la révolution française, le citoyen Quintus Aucler. – Ce n'était pas une âme à se contenter du mysticisme allégorique inventé par Chaumette, Héroult de Séchelles et la Revellière-Lépaux. La montagne élevée dans la nef de Notre-Dame, où était venue

trôner la belle madame Momoro en déesse de la Raison, n'imposait pas plus à son imagination que ne le fit plus tard l'autel des théo-philanthropes, chargé de fruits et de verdure. Il n'eut certes aucun respect pour l'extatique Catherine Théot, ni pour dom Gerle son compère, dont Robespierre favorisait les pratiques. – Et quand ce dernier lui-même, soigneusement poudré, avec son profil en fer de hache, portant le frac bleu de Werther, sur le dos duquel ondulait sa catacou fraîchement enrubannée ; avec son gilet de piqué à pointes, sa culotte de basin et ses bas chinés, se mit en tête d'offrir un gros bouquet à l'Etre Suprême, comme un enfant timide qui célèbre la fête de son père, les vieux jacobins secouèrent la tête, la foule rit beaucoup de l'incendie manqué qui, en brûlant le voile de la statue de la déesse, l'avait rendue noire comme une Ethiopienne ; – mais Quintus Aucler se sentit plein d'indignation ; il maudissait ce tribun ignorant qui ne l'avait pas consulté ; il lui aurait dit : "Quel égarement te porte à t'adresser au ciel sous ces habits et sans avoir préalablement accompli aucun des rites sacrés ? Il serait simple encore de cacher ton costume risible sous la robe des flamines ; mais as-tu seulement consulté les augures, les victimes sont-elles préparées, les poulets sacrés ont-ils mangé l'orge ; a-t-on du moins orienté avec le lituus la place où tu devais accomplir le sacrifice ? C'est ainsi qu'on s'adresse aux Dieux, qui ne dédaignent pas alors de répondre avec leur tonnerre ; tandis que toi, tu menaces en invoquant, et tu sembles dire : Etre Suprême, la nation veut bien t'offrir quelques fleurs pour ta fête. Nous avons tiré le canon : réponds par un coup de tonnerre, ou sinon prends garde !"

Mais assurément l'Etre suprême, salué par Robespierre, et en faveur duquel Delille de Salle avait composé un mémoire, n'était encore qu'une vaine allégorie comme les autres aux yeux de Quintus Aucler. Il soupçonnait même Robespierre d'avoir gardé au fond du coeur un vieux levain de ce christianisme dans lequel il ne voyait, lui, qu'une mauvaise queue de la Bible. Dans sa pensée intime, les chrétiens n'étaient que les successeurs dégradés d'une secte juive expulsée, formée d'esclaves et de bandits.

Combien de fois il maudissait la tolérance de Julien qui les avait trop méprisés pour les craindre. De là, disait-il, la chute de la grande civilisation grecque et romaine qui avait couvert le monde de merveilles. – De là, le triomphe des barbares et les ténèbres de l'ignorance répandues sur la terre pendant quinze cents ans !

Pouvait-on douter en effet qu'une doctrine issue de la négation divine formulée par un petit peuple d'usuriers et de voleurs ne fût accueillie avec transport par ces hordes de barbares lointains dont elle favorisait les brigandages ? Longtemps maintenus par la gloire romaine aux confins du monde civilisé, il fallut qu'un empereur, coupable de crimes sans nom, rompît pour eux cette digue morale qui maintenait au monde romain la faveur des dieux tout-puissants ! La réponse des hiérophantes à Constantin : *Sacrum commissum quod neque expiare poterit, impie commissum est !* fut l'arrêt fatal du paganisme. La loi des dieux ne connaissait pas d'expiation pour les crimes de l'empereur, et il fut exclu de la célébration des Mystères, comme l'avait été Néron. – L'Eglise nouvelle fut moins sévère et dès lors son triomphe fut assuré. Il devenait clair d'après cela que tous les déprédateurs et tous les barbares embrasseraient à leur tour une religion qui tenait des pardons tout prêts à qui saurait les payer en richesses et en puissance.

Voici quelques-unes des pages de la Thréicie publiée par Aucler :

"... Et ces religions dont les chefs étaient des hommes de mauvaises moeurs, ces religions atroces qui ont employé de si horribles moyens pour se maintenir, prétendent avoir apporté aux hommes de nouvelles vertus inconnues jusqu'à elles, la charité universelle et le pardon des injures. Nous ne sommes pas nés pour nous seuls, disait Platon, nous sommes nés pour la patrie, pour nos parents, pour nos amis et pour tout le reste des hommes. La nature elle-même a prescrit, disait Cicéron, qu'un homme s'intéresse à un autre homme, quel qu'il soit, et par cela seul qu'il est homme. Nous sommes tous les membres d'un même corps, disait Sénèque ; la nature ne nous a-t-elle pas faits tous alliés ? C'est elle qui nous donne cet amour mutuel que nous avons les uns pour les autres ; et cette maxime était même sur les théâtres : Je suis homme, disait ce vieillard dans Térence, et rien de ce qui peut regarder un homme ne me doit être étranger. Les Perses

n'avaient-ils pas leur fameuse loi d'ingratitude, selon laquelle ils punissaient tous les manques d'amour envers les dieux, les parents, la patrie, les amis ; les Egyptiens ne s'étaient pas non plus bornés à de simples préceptes, ils en avaient aussi fait une loi.

Mais ne sait-on point, ou ce serait qu'on ne le voudrait pas savoir, que cette charité universelle était le premier point de la morale des mystères ? Quel est l'homme bon, dit Juvénal, digne du flambeau mystérieux, et tel que l'hiérophante de Cérès veut que l'on soit, qui pense que les maux d'autrui lui sont étrangers ? "

"C'est sur nous seuls, dit un chœur dans Aristophane, que luit l'astre du jour, nous qui sommes initiés, et qui exerçons envers le citoyen et envers l'étranger toute sorte d'actes de justice et de piété."

"Ont-ils enseigné aux hommes le pardon des injures ? Mais les livres mêmes des Juifs, malgré leur horrible zélotipie, en ont des préceptes : Vous ne chercherez point la vengeance, dit le Lévitique ; vous ne verrez point le boeuf ou l'âne de votre ennemi tomber dans un fossé sans le relever. Quand bien même vous auriez souffert l'injure, disait Platon, il ne faut point se venger, parce que se venger, ce serait faire injure, et qu'il n'en faut point faire. Ce mot de vengeance, disait Sénèque, n'est pas le mot d'un homme, c'est celui d'une bête féroce. C'est d'une bête et non d'un homme, disait Musonius, de chercher comment on rendra morsure pour morsure. J'aime mieux recevoir de vous injure que de vous en faire, disait Phocion aux Athéniens. Tout ce que je demande aux dieux, disait Aristide en sortant d'Athènes pour s'en aller en exil, c'est que les Athéniens n'aient jamais besoin d'Aristide.

D'autres ont beaucoup estimé la morale de ces religions particulières, et n'ont pas su que tout ce qu'il y a de bon dans cette morale, le renoncement à soi-même, à la corruption de la chair, la rentrée de l'homme en son essence, le mépris des choses terrestres, la victoire de ses passions, la charité universelle se trouvent dans toutes les nations ; mais cette morale, surtout dans la religion chrétienne, portée au point où les disciples de Jésus l'ont mise, a produit toutes les erreurs, tous les crimes, les mensonges et les calomnies que je viens de décrire.

Vous n'avez pas plus la morale que la doctrine de Jésus. Jésus, semblable à ceux qui l'avaient instruit, ne voulait avoir qu'un petit nombre de disciples : il savait bien que les choses sublimes et hors du sens commun des hommes ne peuvent être goûtées que d'un petit nombre ; il en avait même donné le précepte à ses disciples : Ne semez pas vos perles devant les porcs, leur disait-il, de peur que n'en connaissant pas le prix, ils ne les foulent aux pieds, et que se tournant contre vous, ils ne vous déchirent ; mais ses disciples brûlant d'être chefs de secte, voulaient avoir des disciples qui propageassent leur doctrine : ainsi ils les voulaient outrés et furieux, et ils les ont faits tels. Il y a tant de différence entre de certaines choses et d'autres portées dans les discours de Jésus, qu'il est impossible que la même personne les ait prononcées toutes. Par exemple, Jésus commence son premier discours suivi, en disant : Heureux les pauvres d'esprit : il n'entend pas ici ceux qui en manquent, ni les imbéciles ; mais ceux qui embrassent la pauvreté volontaire et le mépris des choses terrestres, parce que, dit-il, le règne des cieux est à eux, et cela dans la prédiction qu'il leur faisait du renouvellement du monde. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre (c'est-à-dire la terre qui allait être renouvelée). Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (dans le renouvellement de toutes choses). Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront consolés (dans le jugement qui allait avoir lieu).

Ils y ont ajouté : Heureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice, parce que le règne des cieux est à eux. Remarquez que la conséquence, ici, est la même que celle de la première béatitude proposée, et par conséquent doit avoir été ajoutée ; mais cette maxime est outrée. L'homme de bien doit souffrir courageusement la persécution pour la justice, ne se relâcher en rien ; mais pourquoi se réjouirait-il de cette persécution ? quelque cause qu'elle ait, elle est toujours un mal. Il vaudrait bien mieux pouvoir pratiquer la vertu sans souffrir la persécution.

Ils ont ajouté encore : Vous serez heureux, lorsqu'on vous persécutera, lorsqu'on vous maudira, lorsqu'on inventera des calomnies contre vous : il n'y a qu'un fou qui puisse se réjouir et se trouver heureux qu'on le persécute, qu'on le maudisse, qu'on invente contre lui des calomnies ; mais les chefs du christianisme avaient besoin de pareils hommes.

Jésus avait dit, que l'homme de bien essuierait des contradictions, mais que celui qui persévérerait jusqu'à la fin serait sauvé : cela est vrai ; avec la persévérance on vient à bout de tout, même de monter jusqu'au sommet du roc escarpé où est le temple de la vertu. Ils lui ont fait dire qu'il était venu mettre le feu sur la terre, diviser le père d'avec le fils, la fille d'avec la mère, la bru d'avec la belle-mère, les frères d'avec les frères ; qu'il était venu apporter le glaive et la guerre sur la terre et non la paix ; qu'où cinq personnes seraient dans une maison, trois seraient divisées contre deux, deux contre trois ; que les pères livreraient à la mort leurs enfants, que les enfants y livreraient leurs pères ; mais il leur fallait de pareils hommes. O fourberie ! ô imposture ! ô fanatisme abominable qui a fait le malheur du monde !

Quant au précepte de ne point résister au mal, de tendre la joue gauche pour recevoir un soufflet, quand on en a reçu un sur la droite, c'est un précepte fou, furieux, insensé, injuste, qui met le faible à la merci du violent et de l'injuste, qui soumet les bons à une servitude basse et indigne devant un brigand audacieux. C'est pervertir toutes les idées de morale et de justice."

Ici arrive la partie dogmatique succédant à cette démolition passionnée du catholicisme :

"Je vais maintenant vous parler de la religion qui ne peut être autre ; j'entreprends une grande tâche. Comment me ferai-je entendre ? Cette religion est toute sublime, bien différente de la religion des juifs ; elle est toute aux cieux, et vous n'avez que des idées terrestres. Elevez donc vos esprits et vos coeurs ; prenez des idées spirituelles, et défaites-vous des préjugés de l'éducation et de l'enfance, dans lesquels, qui que vous soyez, vous êtes enveloppés, je dis même les plus grands philosophes de nos jours.

La première leçon qui doit vous être donnée en ce genre, est de vous demander qui vous êtes ; et quand vous voyez que tout a un but, si vous pensez que c'est sans but que vous êtes venus sur la terre ? Le soleil est fait pour la lune, il darde sur elle ses rayons, stimule par eux ce qu'il y a en elle de lumineux, et ainsi elle nous éclaire : la lune est faite pour le soleil, elle ouvre son sein pour recevoir ses rayons et ses influences qu'elle nous verse : tous les astres sont faits les uns pour les autres, tous reçoivent les uns des autres, et dans une contrariété de mouvements, formant une harmonie universelle, ils entretiennent partout le mouvement et la vie. Quand tout a un but dans la nature, n'est-il pas insensé de penser que le séjour de l'homme sur la terre est sans but ?

Puisque le mal n'est pas l'ouvrage du principe, qu'ainsi il n'est inhérent à aucun être, et puisque nous sentons l'ardeur du bien, toute notre tâche sur la terre doit être notre régénération, et si le mal nous a éloignés du principe qui ne peut l'admettre en lui, tout notre but doit être, par cette régénération, notre réunion à notre principe : telle est toute la tâche religieuse que nous avons à remplir sur la terre. J'ai dit plus haut comment les bêtes, n'ayant pas admis le mal, ressentent les effets du mal. Il y a d'autres êtres qui ressentent les effets du mal ; mais, pour que je pusse vous en parler, il faudrait que je pusse parler la langue des dieux que je ne sais point parler, et que vous sauriez moins entendre.

Cherchons donc les moyens de cette régénération ; ils sont universels et les mêmes dans toutes les nations. Le consentement unanime de toutes les nations a été pour les plus grands philosophes de l'antiquité une preuve certaine de vérité ; en effet, une idée générale de tous les hommes ne peut être une erreur, ou leur principe les aurait faits pour l'erreur, ce qui ne peut se supposer ; d'où il suit que les moyens de cette régénération étant universels et les mêmes dans toutes les nations, ou ont été enseignés à toutes les nations par la Divinité, ou sont une production naturelle de l'esprit humain, et dans l'un ou l'autre cas astreignent tous

les hommes à les employer, et qu'un particulier qui décline de cette instruction universelle, ou de cette conception naturelle, se crée une solitude et se creuse un précipice et un gouffre de perdition.

Ce n'est point par l'esprit que nous avons admis le mal ; l'esprit ne se trompe point sur la nature du mal, même dans ses plus grands écarts, et quand il tâche à se prouver que le mal n'est point mal, afin de pouvoir s'y livrer ; mais c'est par le cur ; ainsi le premier moyen de cette régénération doit être une vertu de coeur qui est la piété. Mon opinion est que les dieux ont enseigné aux hommes ces moyens de régénération : mon malheureux siècle qui ne peut choisir qu'entre cette opinion et celle que ces moyens de régénération sont une conception naturelle, choisira cette dernière opinion : il ne m'importe pour ce que j'ai à lui prouver et à lui proposer. La piété est donc la première vertu qui puisse nous régénérer ; mais il faut savoir à qui l'adresser ; il faut connaître les êtres à qui il faut l'adresser.

De quelle langue pourrai-je me servir maintenant ; comment pourrai-je me faire entendre ; quels arguments assez convaincants pourrai-je employer pour détruire l'effet des idées terrestres et des préjugés dans lesquels vous ont enveloppés vos religions particulières qui sont sorties de ces documents universels des dieux ou de cette conception naturelle ? Et, encore de ces ineffables mystères, je ne dois vous produire qu'une partie de ce que je sais et de ce que je conçois. Ouvrez les yeux de vos coeurs ; aplanissez votre entendement ; qu'il soit comme une surface unie qui reçoive et qui conserve les formes de ce que je vais vous dire. Imposez silence un moment à la voix des préjugés de votre enfance et de vos religions et songez qu'il n'y a rien de vrai que ce qui est général, et qu'il n'y a point de vérité dans le particulier : que la Divinité qui a voulu, sans doute, que les hommes se régénérassent, se réunissent à elle, n'a pu donner à tous les hommes que les mêmes moyens de cette régénération.

Puisque tous les êtres que nous connaissons ne font pas leur sort eux-mêmes, il faut bien qu'il y ait un être unique, universel, qui tienne les sorts de tous les êtres en ses mains, et qui en soit le principe. Cet être je ne dirai pas a produit d'abord, mais produit éternellement des êtres dans lesquels il puisse verser toutes ses productions ou plutôt les idées de ses productions. Cet être est la Prothirée des hymnes d'Orphée : ô Vénéralable Mère et réceptacle de toutes les idées des choses, qui tiens sous ta protection tous les êtres qui enfantent, parce que tu as la première enfanté ; grande Déesse, mère ineffable ; épouse du grand dieu, qui, par analogie, s'il peut y en avoir, soulages les travaux de toutes les femmes qui enfantent, entends-moi ; sois favorable à mon ouvrage ; conduis ma plume ; que je dise des choses dignes de toi : mais comment ? du moins des choses qui ne contrarient pas ta nature, c'est assez ; que je demeure victorieux dans cet ouvrage, et le flambeau que je porte aux hommes dissipe l'erreur dans laquelle ils sont plongés : flambeau que la grande Pallas m'a montré ; et que le palladium dont elle a revêtu devant moi les couleurs et les accoutrements, me défende contre l'envie et contre l'ignorance, et fasse produire à mon ouvrage des fruits qui te soient agréables ! Mais cet être n'a pu recevoir dans son sein les productions du principe qu'avec un certain ordre et un certain arrangement, et il a fallu une force pour les produire : c'est le logos, le verbe ineffable ; c'est la déesse Pallas ; c'est sous un autre rapport, Iacchus démembré par les géants ; c'est le vous ; c'est le mens, le Primigène des hymnes d'Orphée ; c'est la force de la nature et la production de tous les êtres ; et cet ordre et cet arrangement sont la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde.

Qui crederam extersti caecis caliginem ocellis.

Voilà le premier anneau de la chaîne, tous les autres doivent lui être semblables hors la position ; plus un anneau est prochain de ce premier anneau, de cet anneau-principe, plus il lui est semblable ; et la nature de ce premier anneau se continue dans toute la série de la chaîne, et un anneau admet d'autant plus de la nature de ce premier anneau, qu'il lui est plus près ou qu'il lui est plus semblable. De là tous les dieux et les différents ordres de génies, d'intelligences que toutes les nations, le monde universel a honorés avant qu'un particulier s'avisât de couper la chaîne et de n'en proposer que le premier anneau réduit dans son expression ineffable. Eh ! qui êtes-vous pour vous refuser à cette instruction universelle ? vous qui avez été instruits

par des hommes dans l'erreur, dont l'un vous a dit même que sa religion n'était point céleste, qu'elle était terrestre, qu'elle était à vos pieds, qu'elle avait sa cause dans la grossièreté de son peuple.

Peut-on joindre des êtres divers de nature sans un moyen ; c'est ainsi que la terre se joint à l'eau par sa frigidité, l'eau à l'air par son humidité ; l'air au feu par sa chaleur, le feu à l'éther par sa subtilité et sa ténuité ; l'ordre sur-élémentaire ne doit pas être autre. Le second anneau est semblable au premier ; le troisième au second : ainsi jusqu'à l'infini, partout la production ressemble au producteur. Tout ce que le producteur produit est déjà en lui en puissance et en idée. O la belle analogie qu'il y a entre nous misérables mortels et le producteur de tout, ce premier anneau de la chaîne ! pour que nous puissions nous joindre à lui sans intermédiaire ! O la belle physique, qui, quand tout est plein, quand tout est rempli d'habitants, ait un désert immense depuis ce premier anneau de la chaîne jusqu'à nous ! Tout pourrait-il subsister avec une pareille lacune dans l'univers ? O malheureux que vous êtes ! resserrés et contraints dans vos idées ! Elargissez-vous enfin, sortez des langes de vos religions qui ne sont point au ciel ; montez-y, voyez-y une troupe innombrable, infinie, ineffable d'êtres, de dieux, de génies intermédiaires entre vous et le premier anneau de la chaîne, qui ont tous leurs vies, leurs occupations, leurs emplois, leurs affections, leurs natures, leurs manières d'exister selon leurs genres, et qu'ils sont plus ou moins éloignés du centre universel de tous les êtres.

Comme j'ai dit que nous trouvions dans ce centre des êtres, trois hypostases, l'Être, le Verbe et la Grande déesse, la grande Prothirée qui reçoit, par les idées que lui transmet le Verbe, les semences de tous les autres, ces personnes se trouvent différentes du premier anneau de la chaîne : ainsi on ne leur attribue pas l'être qui est l'apanage incommunicable de l'Être qui existe par lui-même. Ainsi dans les hymnes attribuées à Orphée, qui contiennent toute cette doctrine, après Prothirée et Primigène on trouve Saturne et Rhéa ensuite Jupiter et Junon, Janus et la Terre, ainsi de suite jusqu'au dernier anneau de la chaîne des êtres spirituels qui est l'Homme dont la femme est tirée de sa substance.

Ces hymnes, dit Pausanias, sont les plus religieuses et les plus saintes de toutes ; on s'en servait dans les mystères, elles sont encore plus que cela, et vous y trouverez toute la doctrine que je veux ici vous montrer. Jupiter est aussi pris quelquefois, comme vous l'avez vu, pour le père des dieux et des hommes, parce qu'alors il est le sacré quaternaire par qui tout existe et qui meut toute la nature. Ainsi soit dit des dieux intellectuels et invisibles.

Vous avez des idées bien grossières : vous pensez que ces globes lumineux qui gardent toujours leurs places dans un fluide qui ne peut les soutenir, qui, dans des oppositions et divers aspects, ont des marches toujours régulières, ont été placés sur vos têtes pour amuser vos yeux et les calculs de vos astronomes ! Il n'y a dans la nature que des corps morts ou vivants ; tout ce qui est mort n'est pas vivant, tout ce qui est vivant n'est pas mort. Il y a un ferment universel qui est l'esprit qui joint l'âme au monde : son action est continuelle, il change tout ; c'est le grand Protée ; il dissout tous les êtres morts, et il les prépare en les dissolvant à être le lieu où de nouveaux êtres, d'une manière que vous ne pouvez pas même maintenant soupçonner, viennent du grand abîme de la nuit se corporifier. Si vous savez interpréter l'hymne à la Nuit, d'Orphée, vous aurez un des premiers points de la doctrine, vous saurez comment tout se forme, vous pourrez voir vos yeux sans miroir, et ébranler les cornes du taureau. Ce ferment n'a il pas sur les corps vivants, parce que l'animus qui les informe, les maintient, est plus fort que le ferment qui tend à les dissoudre, étant d'une nature supérieure. Si le ferment pouvait quelque chose sur les êtres, il les disposerait à recevoir de nouveaux animus, qui, de l'abîme de la nuit, viendraient s'y corporifier ; ainsi il les dissoudrait. Il faut donc qu'ils aient quelque chose en eux qui repousse les atteintes du ferment, et qui soit supérieur à cet esprit ; il faut donc qu'ils aient en eux chacun un animus qui les informe, qui maintient leur forme et qui repousse l'action du ferment ; ainsi ils vivent donc. Si la terre n'était pas animée le ferment aussi la dissoudrait, et la disposerait à recevoir de nouveaux êtres qui rongeraient les récoltes, tourmenteraient les espèces primitives, leur nuiraient, les détruiraient, et elles ne seraient plus alors une simple altération ; mais ne ressembleraient plus aux idées archétypes.

Le propre du cadavre est de tomber : c'est là l'étymologie primitive de ce mot ; le propre de l'être vivant est de se dresser et de se soutenir parce qu'il a le principe de son mouvement et sa vie en lui. C'est ainsi que je soutiens mon bras, que je dresse ma tête : si les astres n'étaient que des cadavres, ils tomberaient, c'est-à-dire qu'ils se rassembleraient dans un même lieu selon les lois de la pesanteur.

Voyons maintenant s'ils sont intelligents. Il n'y a dans l'univers que deux sortes d'êtres ; ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes, et ceux qui sont inhérents à un autre être : de cette dernière espèce sont les plantes, les arbres, les minéraux, qui suivent le sort du sol auquel ils sont attachés ; ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes, sont les animaux, les hommes, les dieux ; ils ont un moi particulier qu'ils doivent conserver : pour en mettre en oeuvre les moyens, les choisir, les conserver, il leur faut une ratiocination ; ainsi, les astres sont donc cette ratiocination. Les bêtes sont à elles-mêmes leur propre règle, parce qu'elles ne sont dirigées que par l'instinct ; l'homme peut négliger sa règle, parce qu'il a sa conduite et qu'il peut choisir ses actions ; les astres suivent toujours leur règle par l'excellence de leur intelligence, parce que les êtres purs ne peuvent en dévier : il n'y a rien en eux d'hétérogène qui puisse faire varier leurs actions ; ils sont toujours tout ce qu'ils sont, hors qu'ayant leurs pensées à eux, ils peuvent en concevoir de mauvaises ; ce qui n'arrive pas, parce qu'ils sont dans l'unité, parce qu'ils lisent dans l'universalité des êtres ; parce qu'ils voient dans le Verbe tout ce qui est beau et tout ce qui est bon ; que, si quelques-uns d'entre eux ont pu se détériorer dans un temps que nous ne pouvons guère concevoir, ils ne le peuvent plus maintenant par l'habitude où ils sont du beau et du bon, par l'identité qu'ils ont en quelque sorte avec lui : ainsi, la régularité des marches des astres parmi leurs oppositions, les différents aspects attestent l'excellence de leur intelligence ; qu'ils sont dans l'unité ; qu'ils voient le beau et le bon ; qu'ils sont initiés aux causes du destin qu'ils font ; enfin, ils sont des dieux.

C'est ce qu'exprime en deux mots Orphée dans l'indigitation à Ouranos : Calice terrestris, ô ciel céleste et terrestre ; et, dans son indigitation aux astres : Coelica terrestris gens ; et c'est ainsi que l'hymne à tous les Dieux commence ainsi : Maje Jovi, tellus... grand Jupiter, et toi, terre. En effet, que voyez-vous ? vous voyez au ciel les plus grands objets de la nature, et, comme dit encore fort bien Proclus, nous avons aussi un soleil et une lune terrestres, mais selon la qualité terrestre ; nous avons au ciel toutes les plantes, toutes les pierres, tous les animaux, mais selon la nature céleste, et ayant une vie intellectuelle.

Sans doute que les Dieux ont appris ce dogme aux hommes ; mais je dis que, quand ils ne le leur auraient pas appris, ces derniers auraient pu le concevoir d'eux-mêmes. Voyant que la lune recevait sa lumière du soleil, ils purent concevoir comment tous les êtres avaient été produits, et voyant que ces deux principaux moyens de production n'étaient pas seuls au ciel, qu'il y avait une multitude d'autres êtres qui leur étaient semblables, ils purent concevoir qu'ils étaient aussi des moyens de production ; que tous entre eux se répartissaient ces moyens selon la conscience qu'ils avaient – numina conscia veri – de l'unité de l'oeuvre qu'ils avaient à remplir. Si Mars versait sur la terre tout ce qu'il y a de torride et d'igné, il brûlerait tout ; si Saturne y versait tout ce qu'il y a de froid, il glacerait tout. Ce n'est pas l'éloignement du soleil qui donne aux astres leurs différentes qualités. Mars est plus torride et plus igné que Mercure et Vénus, qui sont moins éloignés de ce centre de feu. Saturne est bien plus près de ce foyer, de ce coeur du monde, que l'astre embrasé de la canicule. Mais, de la température de ces différentes influences, émises avec intelligence, se forme une influence générale, que le ciel verse sur la terre. Ainsi, dans le monde sensible, le ciel est le premier agent des dieux ; mais si la terre émettait des influences contraires à celles qu'elle reçoit, rien ne se ferait dans la nature ; ainsi le monde supérieur crée continuellement le monde inférieur ; ainsi le monde inférieur est l'emblème du monde supérieur, et cela ne peut être autrement. Toute production doit présenter l'idée de son producteur ; tout être donne ce qu'il a ; et plus reçoivent des influences de chaque astre les êtres qui sont plus propres à les recevoir. Ainsi l'or, par sa couleur, par sa splendeur, par sa solidité, appartient au soleil ; l'argent, par sa couleur douce, par sa splendeur moins éclatante, par sa mollesse et sa ductilité appartient à la lune ; ainsi les deux premiers métaux en beauté appartiennent aux deux luminaires de ce monde. Car, comme dit fort bien Ptolémée, quand il y aurait d'autres astres plus lumineux, ces deux astres n'en seraient pas moins, par leur influence et par leur beauté, les deux luminaires de la terre. C'est ainsi que la plante nommée

héliotrope par sa figure, par son disque composé de corps à quatre pans, dont émanent des globules, d'où s'échappent des fleurs à cinq pointes, qui tous expriment les différentes générations du feu et émanations de la lumière ; qui, par diverses teintes de sa couleur d'or, par les pointes de sa corolle, qui s'échappent de son disque en flammes, ou en pyramides torsées, formes que l'on sait être celles du feu, par ses feuilles en cœur, et par la faculté qu'a cette plante de se tourner vers son astre, de manière que sa tige en est souvent torse, par ses nombres quatre et cinq, qui sont les nombres de toutes générations dans les divers mondes, se fait connaître être solaire ; et cette plante est le soleil terrestre sur la terre ; il en est de même de plusieurs autres arbres et plantes."

On a besoin sans doute aujourd'hui, pour supporter de tels raisonnements, de songer toujours à l'époque où ils furent posés. Au temps où Quintus Aucler écrivait, il y avait table rase en fait de religion, et attaquer le christianisme était devenu un lieu commun ; aussi n'est-ce là qu'une introduction historique à la thèse qu'il veut soutenir. Pour Aucler, il y a deux sortes de religions : celles qui organisent la civilisation et le progrès et celles qui, nées de la haine, de la barbarie ou de l'égoïsme d'une race, désorganisent pour un temps plus ou moins long l'effort constant et bienfaisant des autres. – C'est Typhon, c'est Arimane, c'est Siva, ce sont tous les esprits maudits et titaniques qui inspirent ces religions du néant : Qu'adorez-vous ? dit-il aux croyants des cultes unitaires ? – vous adorez la Mort ! Où sont les civilisations régulières ? ... Chez tous les peuples polythéistes : l'Inde, la Chine, l'Égypte, la Grèce et Rome. Les peuples monothéistes sont tous barbares et destructeurs ; puissants pour anéantir, ils ne peuvent rien constituer de durable pour eux-mêmes... Que sont les Hébreux ! Dispersés. Qu'est devenu l'empire de Constantin une fois converti ? ... Qu'ont su fonder les Turcs, vainqueurs de la moitié du monde ? Et qu'est-il advenu du grand édifice féodal ! Des ruines partout. – Et si la civilisation commence à rayonner en Europe depuis le XV^e siècle, c'est que la foi au monothéisme s'y est à peu près perdue. En voulez-vous la preuve ? Comparez l'Espagne et l'Italie croyantes à l'Allemagne, à l'Angleterre hérétiques et à la France indifférente.

III. Les mois

Le paradoxe de Quintus Aucler finit ainsi :

"Français et Belges, races gauloises et celtiques, vous vous êtes débarrassés enfin du culte où s'étaient rattachés les barbares ; cependant tout peuple a besoin d'une religion positive. Qu'étiez-vous donc avant l'apostasie de Clovis ? Vous apparteniez à ce grand Empire Romain dont vous êtes les démembrés et qui était venu répandre parmi vous la civilisation et les lumières de la pensée et des arts, qui vous avait donné l'organisation communale et vous avait faits citoyens de la grande unité romaine. Votre langue, votre éducation et vos mœurs l'attestent encore aujourd'hui : par conséquent, délivrés désormais de l'obstacle, vous devez songer à vous régénérer pour être dignes de rappeler sur vos provinces la faveur des douze grands Dieux. Cette chaîne éternelle qui lie notre monde au pied de Jupiter n'est point rompue, mais obscurcie à vos regards par les nuées de l'ignorance. Les Dieux trônent toujours dans leurs astres étincelants, ils président à vos destinées et les ayant rendues fatales, ils les rendront bienheureuses lorsque vos prières auront rétabli l'accord des cieux et de la terre. Adressez-vous aux Dieux d'abord, comme on fait les Codrus et les Décus, par la formule du dévouement. Les poètes en ont écrit l'hymne sacré :

Cui dabit partes scelus expiandi
Jupiter ? Tandem venias precamur
Nube candentes humeros amictus
Augur Apollo

Apollon vous pardonnera d'avoir méconnu sa lumière spirituelle, car elle n'a cessé de verser sur votre sol ses rayons bienfaisants... Mais que ferez-vous pour désarmer les Astres-Dieux que vous ne voyez que la nuit, et dont les influences président à vos destinées ainsi qu'à la formation et à la santé des animaux et des

plantes qui vous sont utiles ? Comment apaiser Mars, dieu violent et terrible, "marqué du sceau de la raison double, insensé, furieux, comme l'exprime l'indigitation d'Orphée, – par qui toutes les espèces se dévorent les unes les autres" ? C'est Mars qui domine le premier mois de l'année sacrée. Comme Janus, il a la clef du temple de la paix et de la guerre, que l'un ouvre et que l'autre ferme... et vous voyez assez que c'est lui qui règne en ce moment.

Heureusement déjà votre calendrier lui a rendu sa place ; – mais que ferez-vous ensuite pour la grande Vesta, divinité non moins terrible, meilleure pourtant ; commencement et principe des choses, qui produit et vivifie tout, toujours pure, toujours chaste, se mêlant aux choses terrestres sans en contracter la souillure, présidant aux portes et aux vestibules des maisons, protégeant les pénates et les génies tutélaires des familles ?

C'est dans ce mois, consacré à Mars et à Vesta, qu'il faut renouveler les lauriers des flammes et adresser à Mars une nouvelle invocation, pour qu'il ne nuise pas à la fécondité des femmes. Puis on pense à Saturne, dont le règne heureux succéda jadis à ceux de Mars et de Janus, et qui vous bénira mieux qu'aux saturnales, en voyant revenir la véritable et sincère égalité.

Ensuite, et seulement à la veille des Nones, vous ferez le sacrifice à Vesta. Puis viendra la fête de Liber, qui enseigne aux hommes le culte et les lois : à lui les libations et les prémices des fruits. C'est sous ses auspices que vos enfants prendront la robe virile. Deux jours après le onze des calendes, arrive la fête de Minerve, à qui tous les arts doivent leurs hommages. Puis les hilaries, fêtes de joie dédiées à la grande Mère des dieux. Alors les jours deviennent plus longs que les nuits, et le ciel donne à la terre le signal de cette fête.

Avril est consacré à Vénus, mais c'est encore la Mère des dieux qui préside aux fêtes célébrées la veille des Nones. On promène la pompe de son cortège au milieu des danses formées par les curètes et les corybantes, accompagnés des flûtes, des cymbales et des tambours. – C'est le jour des calendes que l'on sacrifie à Vénus, que l'on invoque sous le nom de Verticordia, afin qu'elle détourne nos esprits des amours illégitimes : "Belle Uranie, écarter de nos coeurs les désirs terrestres qui brûlent et consomment sans vivifier ! "Le mois se termine par les fêtes à Cérès et par les Florales qui couronneront ce doux mois de floréal.

Les calendes en mai sont dédiées aux Lares. C'est alors que les femmes célébreront dans les maisons les fêtes de la bonne déesse, dont tous les mâles sont exclus, même les animaux ; on en couvre même les portraits. Tout homme doit sortir alors de sa maison, même le grand pontife. Le lendemain, les Lares sont honorés dans les carrefours ; on leur offre des têtes de pavots, ainsi qu'à leur mère Amanie. A leurs fêtes succèdent les Lemurales, qui durent trois nuits. On invoque les ombres heureuses, et l'on jette aux autres des fèves, – dont la fleur exprime les portes de l'enfer, – en répétant neuf fois : "Par ces fèves, je rachète mon âme." Les âmes aiment le nombre neuf, qui est celui de la génération, parce qu'elles espèrent toujours rentrer dans le monde.

Ensuite viennent les argées et les agonales. Ce mois est consacré au Corybante, génie de la terre.

Puis vient le mois dédié à Mercure. On fait des sacrifices à Mars et à la déesse Carnéa, qui préside aux parties vitales du corps. On mange des fèves et du lard. Le trois des ides, arrivent les matralies, ou fêtes de Leucothoé, déesse de la mer, – mystères spéciaux aux femmes, qui les célèbrent en secret. Le cinq, les vestalies, jour de purification. On dîne en famille et l'on envoie une partie des mets au temple de Vesta.

Le mois de Jupiter vient ensuite. Le jour des Nones, les femmes sacrifient à Junon sous des figuiers sauvages, dans une intention de fécondité.

Le mois de Cérés amène des sacrifices à Hercule et à Diane. Pour ces derniers, les dames sortent des habits blancs avec des flambeaux allumés, et font des processions dans les bois.

Le septième mois est dédié à Vulcain. C'est aux ides de ce mois que le premier consul doit planter un clou sacré dans le temple de Minerve.

Les autres mois présentent moins de fêtes obligées. On fait des sacrifices à Mars furieux ; on lui sacrifie un cheval, puis on couronne de fleurs les puits et les fontaines. Ensuite vient le mois de Diane victorieuse des géants. Aux ides, on célèbre le lectisterne, jour où Jupiter invite à sa table les dieux et les héros... (Qui de nous, s'écrie ici Quintus Aucler, sera digne de s'y asseoir ?)

Le dixième mois appartient à Vesta ; il contient les fêtes de Faunes, les agonales, puis les saturnales, qui durent sept jours. Le jour des sigillaires, les amis s'envoient des cierges allumés.

Le onzième mois, dédié à Janus, voit se fêter les carmentales, fêtes où l'on prie pour la santé des enfants et qui ne peuvent être célébrées que par les femmes chastes. (De quel front s'écrie Quintus Aucler, les adultères et les débauchées oseraient-elles, ce jour-là, se présenter aux temples des dieux et prier pour des enfants illégitimes !)

Le dernier mois, qui correspond en partie à février, est dédié à Neptune. Le quinze des calendes, on fête les lupercales, dédiées à Pan. C'est alors que des jeunes gens se répandent dans la ville et frappent les femmes avec des lanières tirées de la peau des victimes, afin de leur donner de la fécondité. Les terminales finissent l'année. On visite les bornes des champs, et les voisins prennent Hermès à témoin de leur bonne intelligence.

On voit que dans l'année païenne, dont Quintus Aucler proposait le rétablissement, les jours de fête ne manquaient pas. A ces fêtes obligées, il venait encore s'en joindre d'autres, dites conceptives, et dont les points devaient varier selon que les saisons étaient plus ou moins hâtives. Telles étaient les ambarvales, les amburbiales, le grand Lustre, qui ne revient que tous les cinq ans, fête de purification générale, où l'on se prépare à la célébration des dionysiaques, – les fêtes sémentives, les paganales, la naissance d'Iacchus, la délivrance des couches de Minerve, ainsi que les fêtes du solstice et de l'équinoxe.

Les familles devaient aussi avoir leurs fêtes. Chacun, à l'anniversaire de sa naissance, devait sacrifier un porc à son génie. Les pauvres pouvaient se contenter de lui offrir du vin et des fleurs. Il y avait aussi des sacrifices de bout de l'an pour les âmes des parents morts et pour les dieux Mânes, puis des novembdiales, quand on se croyait menacé de quelque malheur, et des lectisternes pendant lesquelles on se réconciliait avec ses ennemis. Les jours de jeûne devaient avoir lieu la veille des grandes solennités et pendant tout le mois qui correspond à février. Aux ides de novembre se trouvait la fête des morts. C'est le jour où les mânes se répandent sur la terre. – Ce jour-là, le monde est ouvert ; les ombres viennent juger les actions des vivants et s'inquiètent de la mémoire qu'on leur a gardée.

En examinant tout ce système de restauration païenne, on ne serait pas étonné de le voir s'accorder avec les principales fêtes de l'Eglise, qui, dans le principe, s'accommoda sur bien des points au calendrier romain.

L'observation du jeûne et l'abstinence de certains aliments préoccupent beaucoup l'hiérophante nouveau. Il lance l'anathème contre les impies qui se nourrissent de la viande des solipèdes, des oiseaux de proie et des animaux carnassiers. – Manger de la viande de cheval lui paraît une abomination que ne peuvent excuser les plus grandes extrémités. "Des libertins, par vaillantise, dit-il, ont mis leur gloire dans le vice jusqu'à manger de la chair de chat, et le peuple s'est relâché parfois à mettre un corbeau dans son potage... De ces excès résultent un déplorable abrutissement et les crimes les plus atroces. Ainsi, le peuple doit éviter de se nourrir de solipèdes, d'unguicules et de polysulques..." Mais les hiérophantes et les véritables initiés doivent faire

plus encore, afin de se rendre propres à la contemplation. Ils n'useront donc ni du pourceau qui, quoique bisulque, est entièrement privé de défense, ni, entre les poissons, de ceux qui n'ont ni nageoires ni écailles. "Certes, il n'y a pas au monde de spectacle plus hideux que celui d'une âme bestiale vieillie dans le corps d'un pourceau ; – quant aux poissons cités plus haut, ils se trouvent privés du bouclier de Mars, et ont ce rapport avec l'homme de n'avoir ni arme ni vêtement naturels." – Entre les plantes, il est bon de s'abstenir des fèves, qui sont consacrées aux morts.

"C'est ainsi, ajoute Quintus Aucler, que nous en avons toujours usé dans notre famille, dont l'origine remonte aux races hiérophantiques." Il ne doute pas de la pureté de sa généalogie romaine, dont les rejetons ont traversé les siècles sans se mêler aux familles profanes, parce que les dieux, dans leurs desseins, le gardaient lui-même pour renouveler un culte opprimé si longtemps. Il profite de cette digression pour louer sa femme de sa fidélité aux observances du culte, et même son fils, qui doit un jour transmettre au monde le dépôt confié à ses ancêtres depuis l'époque où la civilisation gallo-romaine céda aux armes de Clovis.

A dater de ce moment, nous commençons à comprendre l'existence de cette famille hiérophantique, conservée à travers les siècles. "Les secrets de l'astrologie, dit Quintus Aucler, sont les mêmes que ceux de la religion ; ainsi, les dieux qui président aux mois de l'année correspondent également aux signes du zodiaque. Les dieux celtiques, traduits de la langue de nos aïeux gaulois, se trouvent être, en réalité, les mêmes que ceux du calendrier romain. La semaine en est composée : Moontag (lundi) est le jour de la Lune ; Tues-Tag (mardi) est le jour de Mars ; Wednes-Tag, le jour de Mercure ; Theuus-Tag, le jour de Jupiter ; Fry-Tag, le jour de Vénus ; Saders-Tag, celui de Saturne, et Sun-Tag est le jour du soleil. – Ceci en langage indien, particulier aux primitives tribus celtiques émigrées des hauts plateaux de l'Asie, se rend par : Tinguel, Ghervai, Boudda, Viagam, Velli, Sani, Nair, qui expriment les divinités correspondantes."

C'est donc un culte vieux comme le monde que l'apostasie de Clovis est venue renverser pendant une misérable quinzaine de siècles. – "Et encore, s'écrie-t-il, si les barbares avaient compris que le dieu nouveau qu'ils imposaient par l'épée n'était autre que Chris-na, le Bacchus indien, – c'est-à-dire le troisième Bacchus des Mystères d'Eleusis, qu'on appelait Iacchus, pour le distinguer de Dionysius et de Zagréus, ses frères ! – Mais ils n'ont pas su reconnaître dans leur dieu le favori de Cérès, le

couronné de pampres, – et sans se préoccuper du symbole, ils en ont seulement gardé le rite consécrationnel du pain et du vin ; ignorants tous, – les barbares comme les Pères de l'Eglise, – autres barbares, dont les œuvres naïves ont été refaites par des sophistes gagés ! "

C'est à ce point de vue que Quintus Aucler recommande aux néo-païens une certaine tolérance pour les croyants spéciaux d'Iacchus-Iésus, plus connu en France sous le nom de Christ. Imbu des principes de Rome, il ne fermait son panthéon à aucun dieu. En effet, selon lui, ce n'est pas comme chrétienne que l'ancienne Eglise avait été persécutée, mais comme intolérante et profanatrice des autres cultes.

IV. Les rites

On peut s'étonner aujourd'hui de la nouveauté rétrospective de ces idées, – mais il fallait certainement qu'un tel livre parût pendant le cours de l'ancienne révolution. Du reste, on doit peut-être savoir gré à Quintus Aucler d'avoir, dans une époque où le matérialisme dominait les idées, ramené les esprits au sentiment religieux, et aussi à ces pratiques spéciales du culte qu'il croyait nécessaires à combattre les mauvais instincts ou à assouplir l'ignorante grossièreté de certaines natures.

Les jeûnes, les vigiles, l'abstinence de certains aliments, les moeurs de la famille et les actes générateurs soumis à des prescriptions pour lesquelles le paganisme n'a pas été moins prévoyant que la Bible, ce n'était certes pas de quoi plaire aux sceptiques et aux athées de l'époque, et il y avait quelque courage à proposer la restauration de ces pratiques.

Quant au choix même de la religion païenne, il était donné par la situation ; les fêtes civiques, les cérémonies privées, le culte des déesses, allégorique, il est vrai, comme dans les derniers temps de Rome, ne se refusaient nullement à l'assimilation d'un dogme mystique, qui n'était après tout qu'une renaissance de la doctrine épurée des néo-platoniciens. Il s'agissait simplement de ressouder le XVIII^e siècle au Ve et de rappeler aux bons Parisiens le fanatisme de leurs pères pour cet empereur Julien, qu'ils accompagnèrent jusqu'au centre de l'Asie. "Tu m'as vaincu, Nazaréen !" s'était écrié Julien frappé de la flèche du Parthe. Et Paris aurait proclamé de nouveau, dans le Palais restauré de Julien et dans le Panthéon qui l'avoisine, le retour cyclique des destinées qui rendaient la victoire au divin empereur. – Les vers sibyllins avaient prédit mille fois ces évolutions rénovatrices, depuis le *Redeunt Saturnia regna* jusqu'au dernier oracle de Delphes, qui, constatant le règne millénaire de Iacchus–Iésus, annonçait aux siècles postérieurs le retour vainqueur d'Apollon.

La réforme toute romaine du calendrier, de la numération des idées politiques, des costumes, tout cela voulait-il dire autre chose ? et l'aspiration nouvelle aux dieux, après les mille ans d'interruption de leur culte, n'avait-elle pas commencé à se montrer au XV^e siècle, avant même que, sous le nom de Renaissance, l'art, la science et la philosophie se fussent renouvelés au souffle inspirateur des exilés de Byzance ? Le palladium mystique, qui avait jusque-là protégé la ville de Constantin, allait se rompre, et déjà la semence nouvelle faisait sortir de terre les génies emprisonnés du vieux monde. Les Médicis, accueillant les philosophes accusés de platonisme par l'inquisition de Rome, ne firent-ils pas de Florence une nouvelle Alexandrie ?

Le mouvement s'étendait déjà à l'Europe, semait en Allemagne les germes du panthéisme à travers les transitions de la Réforme ; l'Angleterre, à son tour, se détachait du pape, et dans la France, où l'hérésie triomphe moins que l'indifférence et l'impiété, voilà toute une école de savants, d'artistes et de poètes, qui, aux yeux, comme à l'esprit, ravivent sous toutes les formes la splendeur des olympiens. – C'est par un caprice joyeux, peut-être, que les poètes de la Pléiade sacrifient un bouc à Bacchus, mais ne vont-ils pas transmettre leur âme et leur pensée intime aux épicuriens du grand siècle, aux spinosistes et aux gassendistes, qui auront aussi leurs poètes, jusqu'à ce qu'on voie apparaître au-dessus de ces couches fécondées par l'esprit ancien, l'Encyclopédie tout armée, achevant en moins d'un siècle la démolition du moyen âge politique et religieux ?

Et même dans l'éducation comme dans les livres offerts à ces générations nouvelles la mythologie ne tenait-elle pas plus de place que l'Évangile ? Quintus Aucler ne fait donc, dans sa pensée, que compléter et régulariser un mouvement irrésistible. Voilà seulement comment on peut s'expliquer une pensée qui semble aujourd'hui toucher à la folie et qu'on ne peut saisir tout entière que dans les minutieuses déductions d'un Livre qui impose le respect par l'honnêteté des intentions et par la sincérité des croyances ; c'est comme un dernier traité des apologies platoniciennes de Porphyre ou de Plotin égaré à travers les siècles, – et qui, à l'époque où il a reparu, ne put rencontrer un dernier père de l'Église pour lui répondre du sein des ruines abandonnées de l'édifice chrétien.

Il ne faut pas croire, du reste, que la doctrine de Quintus Aucler fût la manifestation isolée d'un esprit exalté qui cherchait sa foi à travers les ténèbres. Ceux qu'on appelait alors les théosophes n'étaient pas éloignés d'une semblable formule. – Les Martinistes, les Philalètes, les Illuminés et beaucoup d'affiliés aux sociétés maçonniques professaient une philosophie analogue, dont les définitions et les pratiques ne variaient que par les noms. On peut donc considérer le néo-paganisme d'Aucler comme une des expressions de l'idée panthéiste, qui se développait d'autre part, grâce aux progrès des sciences naturelles. – Les vieux croyants de l'alchimie, de l'astrologie et des autres sciences occultes du moyen âge avaient laissé dans les sociétés d'alors de nombreux adeptes raffermis dans leurs croyances par les étonnantes nouveautés que Mesmer, Lavater,

Saint–Germain, Cagliostro venaient d'annoncer au monde avec plus ou moins de sincérité. – Paracelse, Cardan, Bacon, Agrippa, ces vieux maîtres des sciences cabalistiques et spagyriques, étaient encore étudiés avec ferveur.

Si l'on avait cru aux influences des planètes, – signalées encore par les noms et par les attributs des dieux antiques, même pendant le règne du christianisme, – il était naturel qu'à défaut de religion positive, on retournât à leur culte.

Aussi Aucler consacre–t–il bien des pages à la description du pouvoir matériel des astres. Il ne craint pas moins le furieux Mars que le froid Saturne. Mercure l'inquiète parfois. Vénus n'a pas une très bonne influence sur le globe, depuis que ses autels sont négligés... Quant à Jupiter, il est trop grand pour se souvenir des outrages. Il suffit de lui consacrer les plantes et les pierres qui lui appartiennent : le chêne et le peuplier, le lys et la jusquiame, l'hyacinthe et le béril. Saturne aime le plomb et l'aimant, et, parmi les herbes, l'asphodèle. Vénus a la violette, la verveine et le polithricon ; son métal est le cuivre ; ses animaux sont le lièvre, le pigeon et le passereau. – Quant à Apollon, il a toujours eu, comme on sait, une influence particulière sur le coq, sur l'héliotrope et sur l'or. – Tout se suit ainsi ; il n'est rien dans les trois règnes de la nature qui échappe à l'influence des dieux ; – les libations, les consécration et sacrifices se composent donc d'éléments analogues à l'influence de chaque divinité.

Les divinités placées dans les astres n'agissent pas seulement sur les diverses séries de la création, mais elles président aux destinées par les conjonctions de leurs astres, qui influent sur le sort des hommes et des peuples. – Il serait trop long de suivre l'auteur dans l'explication des et des cycles millénaires qui minent les grandes révolutions d'empires. Toute cette doctrine platonicienne est connue, d'ailleurs, depuis longtemps.

Plusieurs philosophes de cette époque suivirent Quintus Aucler dans cette rénovation des idées de l'école d'Alexandrie. C'est vers la même époque que Dupont de Nemours publia sa Philosophie de l'Univers, fondée sur les mêmes éléments d'adoration envers les intelligences planétaires.

Il établit de la même manière, entre l'homme et Dieu, une chaîne d'esprits immortels qu'il appelle Optimates et avec lesquels tout illuminé peut avoir des communications. C'est toujours la doctrine des Dieux ammonéens, des éons ou des éloïms de l'antiquité. L'homme, les bêtes et les plantes ont une monade immortelle, animant tour à tour des corps plus ou moins perfectionnés, d'après une échelle ascendante et descendante, qui matérialise ou déifie les êtres selon leurs mérites. Haller, Bonnet, Leibnitz, Lavater, avaient précédé l'auteur dans ces vagues suppositions. Elles semblaient, du reste, si naturelles alors, que Dupont de Nemours, président du conseil des Anciens, en entretenait parfois rassemblée, ou en faisait l'objet des séances de l'Institut.

Le livre de Senancourt, qui depuis se réfugia dans le scepticisme de Lucrèce, contenait un système tout pareil, qu'il fit disparaître avec soin des éditions suivantes.

Nous n'avons plus à citer que Devisme parmi ceux qui méritent quelque attention. Ses idées se rapprochent beaucoup plus du christianisme et reproduisent presque entièrement la doctrine de Swedenborg, qui a conservé en France des adeptes fidèles ; ces derniers forment une petite église à la tête de laquelle on a vu quelque temps Casimir Broussais.

L'école particulière de Quintus Aucler survivait encore en l'an 1821, si l'on s'en rapporte à un ouvrage intitulé Doctrine céleste, d'un nommé Lenain qui paraît avoir obscurément continué le culte des dieux dans la ville d'Amiens.

Quant à l'hiérophante lui-même, il n'a publié que ce seul livre intitulé : La Thrécie, titre qu'il avait emprunté au surnom donné par Virgile à Orphée : Threicius vates. C'est, en effet, la doctrine des mystères de

Oeuvres

Thrace que Quintus Aucler propose aux initiés. Ce théosophe était né à Argenton (Indre) ; il est mort à Bourges, en 1814, repentant de ses erreurs, si l'on en croit les vers très faibles d'une brochure intitulée : l'Ascendant de la religion, ou récit des crimes et fureurs d'un grand coupable, qu'il publia en 1813.

Ainsi se termina la vie du dernier païen. Il abjura ces dieux qui, sans doute, ne lui avaient pas apporté au lit de mort les consolations attendues. – Le Nazaréen triompha encore de ses ennemis ressuscités après treize siècles. La Thrécie n'en est pas moins un appendice curieux au Misopogon de l'empereur Julien.

En marge des illuminés

En marge des illuminés

I. Projet de roman

Quel beau roman cependant on eût pu faire avec ces données. L'abbé de Bucquoy et le capitaine sont des rôles de première force. Supposons qu'on donne un léger croc-en-jambe à l'histoire : l'abbé, au pouvoir des faux-saulniers – qui furent chargés de butin à travers les bois – est emmené dans un château. Le château de Longueval, berceau de sa famille, si l'on veut, ou le château d'Orbacy, autre demeure de son grand-oncle. Il retrouve là, comme un héros de Walter Scott, les souvenirs de son enfance, les voûtes gothiques, les trèfles percés de vitraux, la salle d'armes, la chambre du roi, où la belle Angélique recevait la Corbinière – amours éteintes du passé, fleurs du vieux temps, fanées, mais encore odorantes, comme ces tiroirs de grand'mère où sont conservés mille souvenirs chéris.

Des portraits majestueux portant la moustache et la barbiche de Louis XIII ou la barbe ronde du temps d'Henri IV, ou la barbe effilée des Médicis, le jettent dans une rêverie mélancolique quand surtout il reconnaît cet oeil où brille parfois un feu sombre, ce front haut, ridé de bonne heure par le souci de la guerre ou des aventures, ces joues pâlies et creusées par la fatigue et cette lèvre mince que détend par moments la rêverie – signe constant chez ceux dont les images nous ont été conservées et qui se retrouvaient en lui-même. Et cette autre série de portraits vêtus en Diane ou en Vénus, plus tard embarrassés de coiffures à résille d'or et à torsades de perles ou de leurs larges chapeaux à la cavalière et de robes à tailles longues et à tonnelets... Supposez maintenant un certain portrait de jeune fille aux cheveux cendrés s'échappant en grappes sous leur fontange, ce sera là, si vous voulez, le portrait d'une cousine qui aurait été perdue pour lui, soit par un mariage, soit comme appartenant à une branche protestante de sa famille et forcée de suivre ses parents dans l'exil.

Et ne serait-ce pas là un moyen d'expliquer ce grand désespoir d'amour qui, à l'exemple de l'abbé de Rancé, son supérieur, l'aurait conduit à se jeter à la Trappe ; car, après tout, les motifs de cette résolution ont toujours été fort obscurs.

Comment, illuminé tout à coup d'un éclair, s'était-il écrié : "J'adore le Dieu de Saint-Paul." Faut-il l'attribuer à la seule conviction ? Mais il avait d'abord quitté les Chartreux, puis la Trappe où il ne se trouvait pas assez solitaire – et ne renonça à vivre comme un saint que parce que, malgré mille efforts de contemplation, il n'avait pas réussi à faire de miracles. – Ceci était d'un homme qui voit juste, car, dans ce cas, à quoi bon être saint ?

On dira : Mais cet amour, ce désespoir, ces divers changements d'état, tout cela est trop vague, pour obtenir un sujet de roman ; là, la passion doit dominer. Et si dans ce vieux château où les faux-saulniers se cachent, en effrayant le voisinage par des récits d'apparitions fantastiques – car c'était assez leur coutume, comme on le voit par l'histoire de Mandrin – si dans ce vieux château, on lui fait retrouver la jeune qu'il avait aimée et qui, fugitive avec sa famille, traquée de retraite en retraite, se trouverait là, sous l'abri des bandes révoltées, attendant une occasion pour passer en Allemagne ; si les convictions catholiques de l'abbé se trouvaient en lutte avec son amour pour une protestante ; si le château cerné par les archers de Louis XIV était sommé de se rendre ; – si l'on ajoutait à cela une rivalité ; – si l'on voyait se dessiner, au centre de l'action, l'ironique et majestueuse figure du capitaine Roland, soit comme protecteur, soit comme ennemi, douterait-on encore de la possibilité d'un tel roman ? Malheureusement, ce genre nous est interdit ; retombons dans la froide réalité.

II. Histoire d'un phoque

Je crains vraiment de fatiguer l'attention du public avec mes malheureuses pérégrinations à la recherche de l'abbé de Bucquoy. Toutefois, les lecteurs de feuilletons ne doivent plus s'attendre à l'intérêt certain qui résultait naguère des aventures attachantes, dues à la liberté qui nous était laissée de peindre des scènes d'amour.

J'apprends qu'on menace en ce moment un journal pour avoir dépeint une passion, – réelle pourtant, – qui se développe dans les récits d'un voyage au Groenland.

Ceci m'empêcherait peut-être de vous entretenir d'un détail curieux que je viens d'observer à Versailles, où je m'étais rendu pour voir si la Bibliothèque de cette ville contenait l'ouvrage que je cherche.

La Bibliothèque est située dans les bâtiments du château. Je me suis assuré de ce fait, qu'elle est encore, – comme la plupart des nôtres, – en vacances.

En revenant du château par l'allée de Saint-Cloud, je me suis trouvé au milieu d'une fête foraine, qui a lieu tous les ans à cette même époque.

Mes yeux se sont trouvés invinciblement attirés par l'immense tableau qui indique les exercices du Phoque savant.

Je l'avais vu à Paris l'an dernier, – et j'avais admiré la grâce avec laquelle il disait papa–maman et embrassait une jeune personne, – dont il exécutait tous les commandements.

J'ai toujours eu de la sympathie pour les phoques, depuis que j'ai entendu raconter en Hollande l'anecdote suivante.

Ce n'est pas un roman, – si l'on en croit les Hollandais. – Ces animaux servent de chiens aux pêcheurs ; ils ont la tête du dogue, l'oeil du veau et les fanons du chat. – Dans la saison de la pêche, ils suivent les barques, et rapportent le poisson, quand le pêcheur le manque ou le laisse échapper.

En hiver, ils sont très frileux, et chaque pêcheur en a un, qu'il laisse se traîner dans sa cabane, et qui, le plus souvent, garde le coin du feu, en attendant quelque chose de ce qui cuit dans la marmite.

HISTOIRE D'UN PHOQUE

Un pêcheur et sa femme se trouvaient très pauvres, – l'année avait été mauvaise, – et les subsistances manquant pour la famille, le pêcheur dit à sa femme : – Ce poisson mange la nourriture de nos enfants. J'ai envie de l'aller jeter au loin dans la mer ; il ira retrouver ses pareils, qui se retirent l'hiver dans des trous, sur des lits d'algues, et qui trouvent encore des poissons à manger dans des parages qu'ils connaissent.

La femme du pêcheur supplia en vain son mari en faveur du phoque. – La pensée de ses enfants mourant de faim arrêta bientôt ses plaintes.

Au point du jour, le pêcheur plaça le phoque au fond de sa barque, et arrivé à quelques lieues en mer, il le déposa dans une île. Le phoque se mit à folâtrer avec d'autres, sans s'apercevoir que la barque s'éloignait.

En rentrant dans sa cabane, le pêcheur soupirait de la perte de son compagnon. – Le phoque, revenu plus vite, l'attendait en se séchant devant le feu. – On supporta encore la misère quelques jours : puis, troublé par

les cris de détresse de ses enfants, le pêcheur prit une plus forte résolution.

Il alla fort loin, cette fois, et précipita le phoque dans la haute mer, loin des côtes.

Le phoque essaya, à plusieurs reprises, avec ses nageoires, qui ont la forme d'une main, de s'accrocher au bordage. Le pêcheur, exaspéré, lui appliqua un coup de rame qui lui cassa une nageoire. Le phoque poussa un cri plaintif presque humain, et disparut dans l'eau teinte de son sang.

Le pêcheur revint chez lui le coeur navré. – Le phoque n'était plus au coin de la cheminée, cette fois. Seulement, la nuit même, le pêcheur entendit des cris dans la rue. Il crut qu'on assassinait quelqu'un et sortit pour porter secours.

Sur le pas de la porte, il trouva le phoque, – qui s'était traîné jusqu'à la maison, et qui criait lamentablement, en levant au ciel sa nageoire saignante.

On le recueillit, on le pansa, l'on ne songea plus à l'exiler de la famille ; car de ce moment la pêche était devenue meilleure.

Cette légende ne vous paraîtra sans doute pas dangereuse. – Il ne s'y trouve pas un mot d'amour.

Mais je suis embarrassé pour vous raconter ce que j'ai entendu dans l'établissement où l'on montre le phoque, à Versailles. Vous jugerez du danger que ce récit peut présenter.

Je fus étonné, au premier abord, de ne pas retrouver celui que j'avais vu l'année passée. Celui que l'on montre aujourd'hui est d'une autre couleur, et plus gros.

Il y avait là deux militaires du camp de Satory, un sergent et un fusilier, qui exprimaient leur admiration dans ce langage mélangé d'alsacien et de charabia, qui est commun à certains régiments.

Excité par un coup de baguette du maître, le phoque avait déjà fait plusieurs tours dans l'eau. Le sergent n'avait jeté dans la cuve que le coup d'oeil dédaigneux d'un homme qui a vu beaucoup de poissons savants :

Le sergent : – ça n'est pas toi que tu te tournerais comme cela dans l'eau de la mer.

Le fusilier : – Je m'y retournerais tout de même, si l'eau n'était pas si froide ou si j'avais un paletot en poil comme le poisson.

Le sergent : – Qu'est-ce que tu dis d'un paletot en poil qu'il a, le poisson ?

Le fusilier : – Tâtez, sergent.

Le sergent s'apprête à tâter.

– N'y touchez pas ! dit le maître du phoque... Il est féroce quand il n'a pas mangé...

Le sergent, avec dédain : – J'en ai vu en Alger des poissons, qu'ils étaient deux ou trois fois plus longs ; il est vrai de dire qu'ils n'avaient pas de poils, mais des écailles... Je ne crois pas même qu'il y en ait de ceux-là en Afrique !

Le maître : – Faites excuse, sergent ; celui-ci a été pris au Cap-Vert.

Le sergent : – Alors, s'il a été pris au Cap-Vert, c'est différent... c'est différent... Mais je crois que les hommes qui ont retiré ce poisson de la mer... ont dû avoir du mal ! ...

Le maître : – Oh ! sergent, je vous en réponds. C'était moi et mon frère... Il n'y faisait pas bon à le toucher.

Le sergent, au fusilier : – Tu vois que c'était bien véritable, ce que je t'avais dit.

Le fusilier, étourdi par le raisonnement, mais avec résignation : – C'est vrai tout de même, sergent.

Le sergent, flatté, donne un sou pour voir le déjeuner du phoque, soumis aux chances de la libéralité des visiteurs.

Bientôt, grâce à la cotisation des autres spectateurs, on fut à la tête d'un assez grand nombre de harengs pour que le phoque commençât ses exercices dans son baquet peint en vert.

– Il s'approche du bord, dit le maître. Il faut qu'il sente si les harengs sont bien frais... Autrement, si on le trompe, il refuse d'amuser la société.

Le phoque parut satisfait et dit : Papa et maman, avec un accent du Nord qui laissait cependant percevoir les syllabes annoncées.

– Il parle en hollandais, dit le sergent.... et vous disiez que vous l'avez pris au Cap-Vert !

– C'est vrai. Mais il ne peut perdre son accent, même en s'approchant du Midi... Ce sont des voyages qu'ils font dans la belle saison, pour leur santé. Ensuite, ils retourneront au Nord, – à moins qu'on ne les pêche, comme on a fait de celui-ci, pour leur faire visiter Versailles.

Après les exercices phonétiques, récompensés chacun par l'ingurgitation d'un hareng, on commença la gymnastique ; le poisson se dressa debout sur sa queue, dont les phalanges régulières représentent presque des pieds humains ; puis il fit encore diverses évolutions dans l'eau, guidé par l'aspect de la badine et moyennant d'autres harengs.

J'admiraïs combien l'esprit des pays du Nord agissait, même sur ces êtres mixtes. Le pouvoir ne peut rien obtenir d'eux sans de fortes garanties.

Les exercices terminés, le maître nous montra étendue sur la muraille la peau du phoque qu'il avait fait voir à Paris l'année dernière. Le soldat triompha en ce moment de son supérieur, dont les regards avaient été peut-être éblouis précédemment par le champagne de Satory.

Ce que le soldat avait appelé le paletot de ces sortes de poissons était véritablement une bonne peau couverte de poils tachetés de la longueur de ceux d'un jeune veau. Le sergent ne songea plus à maintenir les privilèges de l'autorité.

En sortant, j'écoutai le dialogue suivant entre la directrice et une dame de Versailles :

– Et cela mange beaucoup de harengs, ces animaux-là ?

– Ne m'en parlez pas, madame, celui-ci nous coûte vingt-cinq francs par jour (comme un représentant). Chaque hareng vaut trois sous, n'est-ce pas ?

– C'est vrai, dit la dame en soupirant..., le poisson est si cher à Versailles !
Je m'informai des causes de la mort du phoque précédent.

J'ai marié ma fille, dit la directrice, et c'est ce qui en est cause : le phoque en a pris du chagrin, et il est mort. On l'avait cependant mis dans des couvertures et soigné comme une personne..., mais il était trop attaché à ma fille. Alors, j'ai dit à mon fils : – Va-t'en chercher un autre.... et que ce ne soit plus un mâle, – parce que les femelles s'attachent moins. – Celle-ci a des caprices, – mais avec des harengs frais, on en fait tout ce que l'on veut !

Que cela est instructif, l'observation des animaux ! et combien cela se lie étroitement aux hypothèses soulevées par des milliers de livres du siècle dernier ! – En parcourant à Versailles les étalages des bouquinistes, j'ai rencontré un in-12 intitulé : Différence entre l'homme et la bête. Il y est dit : que pendant l'hiver les Groenlandais enterrent sous la neige des phoques "pour les manger ensuite crus et gelés, tels qu'ils les en retirent".

Ici, le phoque me paraît supérieur à l'homme, puisqu'il n'aime que le poisson frais.

A la page 93, j'ai trouvé cette pensée délicate : "Dans l'amour, on se connaît parce qu'on s'aime ; dans l'amitié, on s'aime, parce qu'on se connaît."

Et cette autre ensuite : "Deux amants se cachent mutuellement leurs défauts et se trahissent ; deux amis, au contraire, se les avouent et se les pardonnent."

J'ai laissé sur l'étalage ce moraliste qui aime les bêtes, – et qui n'aime pas l'amour !
Nous venons de voir pourtant que le phoque est capable et d'amour et d'amitié.

Qu'arriverait-il cependant si l'on saisisait ce feuilleton pour avoir parlé un instant de l'amour d'un phoque pour sa maîtresse : heureusement, je n'ai fait qu'effleurer le sujet.

L'affaire du journal inculpé pour avoir parlé d'amour dans un voyage chez les Esquimaux est sérieuse, – si l'on en croit cette réponse d'un substitut auquel on a demandé ce qui distinguait le feuilleton de critique, de voyages ou d'études historiques, du feuilleton-roman, et qui aurait dit :

"Ce qui constitue le feuilleton-roman, c'est la peinture de l'amour. Le mot roman vient de romance. Tirez la conclusion."

La conclusion me paraît fautive ; si elle devait prévaloir, le public répéterait ces vers des Rêveries renouvelées des Grecs :

Sur un petit brin d'amour

Finit la tragédie...

Ah ! quant à moi, je suis pour

Un petit brin d'amour !

Je suis honteux véritablement d'entretenir vos lecteurs de pareilles balivernes. Après avoir terminé cette lettre, je demanderai une audience au procureur de la République. La justice chez nous est sévère, – dure comme la loi latine (*dura lex, sed lex*), mais elle est française, c'est-à-dire capable de comprendre plus que toute autre ce qui est du ressort de l'esprit...

Admirez, s'il vous plaît, ma fermeté ; – je viens de me rendre au Palais de Justice.

On a souvent peur, – en pareils cas, – de ne sortir du parquet du procureur de la République que pour être guillotiné. – Je dois à la vérité de dire que je n'ai trouvé là que des façons gracieuses et des visages bienveillants.

Je me suis entièrement trompé en rapportant la réponse, d'un substitut à la question qui lui était faite touchant le roman–feuilleton. C'était sans doute un substitut de province en vacances, qui n'exposait qu'une opinion privée dans un salon quelconque, – où, certes, il n'a pu conquérir l'assentiment des dames.

Par bonheur, j'ai pu m'adresser au substitut officiel chargé des questions relatives aux journaux et il m'a été dit : "Que l'appréciation des délits relatifs au roman–feuilleton ne concernait nullement le parquet."

Le parquet n'agit que d'après les déclarations de contraventions qui lui sont faites par la direction du Timbre, – lequel a des agents chargés d'apprécier le cas où un simple feuilleton pourrait mériter le titre de roman et se trouver soumis aux exigences du Timbre.

Le parquet n'a connaissance encore que d'une seule contravention relative à l'Événement pour la reproduction du roman Dieu dispose, d'Alexandre Dumas, qui n'était publié qu'en supplément. – C'est une affaire sans gravité.

Il en est ainsi de la saisie du journal les Villes et campagnes, à l'occasion de la reproduction d'un feuilleton de M. Marie Aycard, – et de l'avertissement donné au Droit pour un feuilleton du même auteur, arrêté à la poste, mais qu'on a pu faire le prix de l'excédent de timbre qu'il était supposé avoir encouru.

Ce sont des affaires qui se termineront administrativement.

Rassurons–nous donc pour le présent, – sans oublier qu'il nous faut encore aller consulter la direction du Timbre, laquelle ressort de l'administration de l'enregistrement et des domaines.

III. Une lithographie mystique

Le magistrat du verbe

Le banquet – Avenir des ours

Tout le monde a pu remarquer chez les marchands de gravures une grande image lithographique dont quelques journaux ont déjà parlé. Napoléon y est représenté sous le voile et sous la couronne augurale promenant son doigt sur une carte du monde où il trace de nouvelles divisions. La légende suivante est inscrite sur cette page singulière : "Plus avant dans la vérité divine, plus fort pour la réaliser, il consomme ce qu'il a commencé". Au–dessous de l'image on lit : "Le magistrat du Verbe devant le Verbe". Sur le bord latérale est inscrit une citation de saint Pierre.

Ces sortes de manifestations sont trop rares pour que nous n'ayons pas cherché à satisfaire, touchant celle–ci, la curiosité de nos lecteurs. La Chambre des Députés vient d'ailleurs, dans une discussion toute récente, d'appeler l'attention sur les progrès de l'hérésie nouvelle, qui procède ainsi par l'image, par le Verbe et par le symbole.

Le Collège de France a été quelque peu semoncé à cette occasion ; trois professeurs sont accusés plus ou moins d'avoir annoncé de nouveaux dieux. On trouve que le peu qu'en reconnaît la loi coûte déjà bien assez cher. M. Lespinasse et M. L'Herbette n'espérant pas eux–mêmes aucune apothéose, déclarent qu'il n'y aura plus de nouvelles révélations.

Mais les professeurs se retranchent derrière Platon, qui a dit qu'il y a sur terre deux espèces d'hommes, dont l'une est de la nature des dieux ; derrière Vico, qui prétend que les divinités s'incarnent sous la forme des grands génies, des bons rois, des bienfaiteurs du monde ; de là la nécessité d'honorer les morts illustres, et sans doute un peu les vivants.

Cette idée est classique, et ne méritait pas d'exciter tant de colère au sein d'une assemblée, qui ne sera jamais, il est vrai, un panthéon... On a cité comme étant l'évangile des nouveaux apôtres un livre intitulé *Le Banquet*, attribué d'abord au professeur de langue slave, et qui depuis a été reconnu l'oeuvre d'un nommé André Towiansky.

Ce prophète, qu'il ne faut pas confondre avec Morok, le dompteur de bêtes, est un brave Lithuanien, qui ne cherche nullement à influencer sur la Chambre des Députés, où il y a bien assez de Verbes sans lui. Quelques Slaves et leur professeur ont déclaré le reconnaître, et, pour le moment, cela lui suffit.

Il faut remarquer d'ailleurs que les disciples de Towiansky, et le professeur tout le premier, n'entendent pas pour cela renoncer au catholicisme, et que la cour de Rome ne s'est pas encore prononcée à cet égard, ainsi qu'elle l'a fait en novembre dernier touchant Michel Vintras et l'Oeuvre de la miséricorde qu'elle qualifie de secte de perdition.

Voici quelques paroles du catholique Joseph de Maistre dont se sont appuyés les croyants du Verbe nouveau : "Attendez, a-t-il écrit, que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un homme de génie. L'apparition de cet homme ne saurait être éloignée et peut-être existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin au dix-huitième siècle qui dure toujours, car les siècles intellectuels ne se règlent sur le calendrier comme les siècles proprement dits. Alors des opinions qui nous paraissent aujourd'hui légères ou insensées seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter, et l'on parlera de notre stupidité actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen âge."

André Towiansky sera-t-il le révélateur ainsi prédit ? Voilà ce qu'il ne nous est encore permis de juger que par cet ouvrage intitulé *Banquet* du 17 janvier qui annonce "l'accomplissement dans le monde extérieur d'une oeuvre qui jusqu'à présent était tout entière dans le monde des esprits".

Selon un discours prononcé à ce banquet, où les néophytes se sont réunis en souvenir de la Cène, la lumière du Christ, qui a dû luire sur le monde pendant mille ans et plus, mais qui, par cette expression même du Sauveur, ne peut atteindre à l'an deux mille, serait aujourd'hui éteinte et aurait rendu nécessaire la venue d'un septième envoyé. Les deux mille années lunaires ne devant pas tarder à s'accomplir, c'est à la moitié du dix-neuvième siècle qu'est réservée cette grâce nouvelle d'un jubilé bi-millénaire, où le ciel sollicité par les âmes élues doit pour ainsi dire descendre sur la terre en colonnes lumineuses, propres à dissiper les ténèbres épaissies des derniers temps.

Dans la croyance du révélateur, il faudrait se représenter le monde visible, c'est-à-dire la société humaine, comme pressée de tous côtés par le monde extérieur peuplé d'esprits puissants. Ce sont les âmes des créatures qui ont vécu en différents temps, et "qui accomplissent leur pénitence en se façonnant et en attendant que la volonté supérieure les introduise de nouveau dans cette vie terrestre". Ces esprits sont doués de forces variées qui pourtant ne peuvent agir que par influence ou en se produisant sous les formes de la matière et selon les lois harmonieuses établies par la dernière création. Le corps est donc une sorte de gaine par laquelle les esprits agissent invisiblement. L'âme de chaque créature correspond à toute une chaîne d'esprits de lumière ou d'obscurité, qui agissent par elle sur les choses du monde et leur donnent une direction bonne ou funeste. Il y a des temps où les colonnes obscures se multiplient tellement qu'il faut le concert et l'effort réunis des esprits lumineux pour appeler de nouveau l'influence divine et rattacher fortement notre terre au tronc de l'arbre divin. Jésus-Christ règne sur beaucoup de globes, mais plusieurs lui ont échappé aux esprits rebelles. La réunion d'un grand nombre d'esprits des ténèbres, triomphaient déjà sur la terre, l'obligea

d'y descendre lui-même et d'y répandre une nouvelle atmosphère de grâce et de miséricorde. Le même phénomène se renouvellera cette fois par le nouvel envoyé.

"Les élus du Seigneur connaissant déjà le moyen d'évoquer les colonnes lumineuses, cet unique bouclier contre les entreprises des ténèbres, feront toujours désormais chanceler la puissance du mal... C'est ainsi que Moïse en priant, c'est-à-dire évoquant une colonne très puissante, bien qu'il fût faible extérieurement, puisque sans secours il ne pouvait pas élever les bras, dirigea le sort des batailles."

Nous ne développerons pas davantage cette doctrine qui se rapproche de celle de Swedenborg, et qui nous a rappelé un passage de ce grand écrivain où il dit avoir assisté, en esprit, à une conférence entre quelques-unes de ces âmes qui peuplent le monde spirituel et qu'il divise en divers ordres d'anges bons ou mauvais. Ceux-là qui sont des philosophes, car il y en a aussi de tous états, arrivant dans leur dispute à un moment si ardu et si embrouillé, leurs discours s'imprègnent tellement de sophismes et de paradoxes grossiers que le jour spirituel qui les éclaire s'affaiblit, et que l'erreur descend matériellement en colonnes sombres dans le palais céleste où ils sont rassemblés. Alors un ange d'un ciel supérieur descend vers eux, rétablit les questions dans leur vrai jour et dissipe ainsi l'obscurité.

Voilà bien les colonnes sombres et claires d'André Towiansky ; indiquer ce rapport, ce n'est point attaquer l'idée, soit comme révélation, soit comme hypothèse mystique. La tendance pythagoricienne est toutefois plus marquée que dans Swedenborg et se caractérise encore par ce passage du Banquet : "La lumière terrestre la plus haute n'est rien auprès de celle de Dieu. Le plus élevé sur la terre peut, dans la seconde vie, n'être pas même un homme ; et l'esprit d'un ours ayant quitté les plaines polaires peut arriver au comble d'élévation dans la capitale du monde." Cette opinion qui fera sourire bien des gens n'est pas non plus nouvelle ; on a publié dans le siècle dernier un livre pour prouver que l'homme primitif, l'homme préadamite, dont Cuvier n'a pu retrouver les traces géologiques, appartenait à la famille ursine. Les bas-reliefs de Thèbes et de Persépolis confirmeraient au besoin cette hypothèse, combattue par d'autres savants qui prétendent que l'homme de la première création, le contemporain des mastodontes et des ptérodactyles n'était autre qu'une salamandre d'environ sept pieds de longueur.

N'est-ce pas là une discussion à obscurcir le ciel lui-même, comme dans la fameuse dispute des anges philosophes de Swedenborg ?

Nous craindrions du reste ici de paraître nous railler de croyances partagées par quelques esprits distingués ; aussi nous bornerons-nous à faire remarquer encore l'espèce de culte rendu par cette secte à Napoléon. L'humanité a conçu certainement des apothéoses plus ridicules. Selon André Towiansky, Napoléon aurait été le Verbe visible de Dieu ; mais, repoussé en dernier lieu par les puissances obscures, il serait prêt à revenir sous une autre forme compléter l'oeuvre interrompue. C'est pour le coup que la Chambre des Députés lui dirait : Nescio vos !

IV. A propos de l'imprimerie

Vous discutez sur Gutenberg, Faust et Schoeffer en faisant de l'un un inventeur, de l'autre un simple capitaliste, et du troisième, le domestique du second, – qui aurait seul découvert l'idée de la lettre mobile. Je tâcherai de vous dire, historiquement, ce que c'est que la lettre mobile.

Il existe à Upsal une Bible du IV^e siècle en latin, entièrement imprimée avec des caractères mobiles. Voici comment :

On avait fabriqué des poinçons représentant toutes les lettres de l'alphabet. On les faisait rougir, – et on les appliquait, tour à tour, avec beaucoup de perte de temps sans doute, sur des feuillets de parchemin où ils laissaient une empreinte noire. C'est un abbé du midi de la France qui, avec l'aide de ses moines, a pu réaliser cette étrange entreprise. – Seulement, l'idée n'était pas nouvelle.

Les Romains depuis longtemps connaissaient l'art d'imprimer de cette manière des noms et des légendes sur les fresques peintes des coupoles de temples. Le poinçon rougi marquait les lettres sur la peinture. On a conservé des fragments de ces essais.

En visitant dernièrement le musée de Naples, j'ai remarqué des poinçons en bronze, trouvés dans les ruines de Pompéi, – et qui portaient en relief des inscriptions de plusieurs lignes destinées à marquer des étoffes. – Parlez-moi maintenant de la découverte de l'impression xylographique !

Personne n'a jamais inventé rien ; – on a retrouvé. – Si vous passiez à Harlem, le pays des tulipes, vous verriez sur la grande place la statue de Laurent Coster, devant laquelle je me suis arrêté respectueusement, et sur laquelle j'ai fait un sonnet, dont je ne veux pas affliger le public, – mais où l'on trouve ce vers à propos des trois inventeurs dont les profils en médaillon ornent le titre de nos éditions stéréotypes :

"Laurent Coster ! leur maître... ou leur rival, salut ! "

Tous les Hollandais pensent que Laurent Coster, imagier, est le véritable inventeur, au moins de l'impression xylographique, attendu qu'il avait imaginé de graver sur bois le nom d'Alexander, de Caesar, de Pallas ou d'Hector, sur les blocs qui lui servaient à imprimer des cartes.

Les Hollandais se trompent eux-mêmes, – et je ne crains pas de le dire, dussent-ils venir le 20 novembre à la vente de Techener, dans le but de faire monter à des prix impossibles l'exemplaire, que l'on y doit mettre à l'enchère, de l'Histoire des Evasions de l'abbé de Bucquoy !

Un certain tyran de Sparte, nommé Agis, avait l'usage de consulter les entrailles des victimes avant de donner un combat. Il ne sentait en lui-même qu'une foi médiocre dans ces pratiques, – mais il fallait s'accommoder de l'esprit de l'époque.

Plusieurs fois les présages avaient été malheureux, ce qui tenait peut-être à des combinaisons sacerdotales... Le tyran fut frappé d'une idée. Ce fut d'écrire dans sa main gauche le mot NIKH (victoire) avec une substance grasse et noire. Il l'écrivit même à l'envers. – Il me semble que voici bien la conception typographique.

Comme prince, il était chargé de déchiffrer cette partie de la peau des victimes qui mettait à jour une membrane blanche recouvrant les entrailles. Il eut soin, en y posant sa main gauche, d'y imprimer le mot NIKH. Les Spartiates, – confiants alors dans la réponse des Dieux, livrèrent la bataille et la gagnèrent.

Ce tyran-là avait de l'esprit, – et sans relire son histoire, je juge qu'il a dû se maintenir longtemps au trône de Sparte, – ville qui n'était alors républicaine que de nom ; une république gouvernée par des princes ! ...

Vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

J'ai négligé à dessein de parler des Chinois, parce qu'un peuple qui fait remonter l'antiquité de sa race à 72.000 ans, n'a pour nous qu'une bien faible valeur en histoire. J'ai pu voir quelques-uns de leurs essais

typographiques qui ne remontent qu'à mille ans avant notre ère. Il est juste de dire qu'ils ne semblent pas avoir découvert la lettre mobile : – ce sont des planches en bois qui s'impriment par le procédé de la gravure.

Revenons par une transition facile à l'abbé de Bucquoy, dont le livre fugitif risque d'avoir été produit par une imprimerie fantastique. Cependant Techener le vendra le 20 ; – tâchons de remplir jusque-là le feuilleton sous ses auspices.

Il y avait près de Sparte une autre ville dont le peuple a été qualifié par La Fontaine d'animal aux têtes frivoles. Un certain orateur y parlait sévèrement et fortement des dangers qui menaçaient la République. On ne l'écoutait pas :

"Que fit le harangueur ? ... Il prit un autre ton...
Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle...
Il s'interrompit après avoir peint l'anguille nageant et l'hirondelle volant pour traverser une rivière.
L'assemblée s'écria tout d'une voix :
"Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit : un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous !
Quoi ! de contes d'enfants mon peuple s'embarrasse,
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet...
Que ne demandez-vous ce que Philippe a fait ? "
Le bonhomme (un faux bonhomme) ajoute :
"Nous sommes tous d'Athènes en ce point..."
Cette fable, si vraie, me rappelle une scène dont j'ai été témoin autrefois sur une place publique.

Un vendeur d'orviétan venait s'établir tous les jours sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois ; – je crains qu'aujourd'hui cela ne leur soit défendu ; – il élevait d'abord sa table sur des X, puis il tirait d'une boîte trois oiseaux, – avec la plus grande précaution, en les pressant dans ses mains l'un après l'autre, sous prétexte de les endormir.

Quand ils semblaient être arrivés à une immobilité complète, il disait au public réuni, au moyen d'un gazouillement joyeux produit à l'aide d'une pratique cachée dans sa bouche : "Maintenant, Messieurs, vous le voyez tous, je viens d'endormir ces oiseaux, qui peuvent rester plusieurs heures dans un état complet d'immobilité, résultat de leur éducation.

"Afin que le public puisse apprécier leur tranquillité, je vais les laisser dans cet état, dont je ne les tirerai qu'après avoir vendu vingt bouteilles d'une eau... également bonne pour détruire les insectes et généralement toutes les maladies."

Ce boniment, bien connu, surprenait toujours néanmoins un certain nombre d'assistants.

La vente de vingt flacons à 50 centimes était le maximum de la recette possible. De sorte qu'après quelques flacons vendus, le public s'éclaircissait peu à peu, et finissait par se réduire aux simples habitués, – gens curieux toujours, mais qui connaissaient trop le monde pour se laisser aller à ce versement d'un demi-franc. Le vendeur, n'arrivant pas à placer le nombre voulu de ses fioles, reprenait avec humeur les trois oiseaux, et les replaçait dans sa boîte en se plaignant du malheur des temps.

On disait dans le cercle : – Ils ne sont pas endormis, ces oiseaux : ils sont morts !
Ou bien : – Ils sont empaillés !

Ou encore : – Il leur a fait boire quelque chose. Un jour, le cercle avait fini par se réduire à un enfant de cette race parisienne obstinée de sa nature et qui veut toujours savoir le fond des choses. – Les oiseaux allaient rentrer dans la boîte lorsqu'il passa par hasard un groupe de gens de la banlieue, – qui achetèrent en masse plus de fioles qu'il n'en fallait pour compléter le nombre de vingt.

Comme ils n'avaient pas entendu la première annonce, ils s'éloignèrent sans réclamer le spectacle promis des oiseaux, qui devaient se réveiller et travailler devant le public.

L'enfant de Paris, attentif et ayant soigneusement compté les bouteilles vendues, s'avança vers la table et dit : "Et les oiseaux ? "

L'opérateur le regarda avec un dédain mêlé de compassion, referma sa boîte et répondit à l'enfant par un mot d'argot usuel que je supprime par respect pour les dames, – et qui voulait à peu près dire : "Vous êtes jeune ! "

Ne me reprochez pas le peu de sérieux d'un tel récit : il peut rencontrer quelques analogies dans le travail des partis politiques. Que de fois on a pipé les assistances crédules avec des oiseaux morts, – ou empaillés !

Ce n'est pas un pareil rôle que je voudrais jouer vis-à-vis des lecteurs.

...

Croyez pourtant que je ne m'acharnerais pas ainsi sur les différents héros de cette famille, dont les diverses branches, – de Longueval, – d'Haraucourt, – et de Bucquoy, – donnent la torture à mon imagination, si je ne me trouvais au milieu des sources historiques et si je ne m'appliquais à l'analyse historique, – depuis qu'il nous est défendu de faire des romans.

Tout peuple est curieux de remonter, par la pensée, à ses origines et à ses souvenirs ; – c'est ce qui a fait le succès de Walter Scott en Angleterre, et en France celui d'Augustin Thierry, de Monteil et de quelques autres. L'histoire de France a été cruellement défigurée depuis plus de deux siècles, grâce à l'influence de ce principe de monarchie absolue qu'ont tenté d'établir les descendants du Béarnais. – Il fallait, pour les écrivains, se soumettre à cette convention, ou s'en aller écrire hors de France. – Les écrivains ont fini par rester, et les rois absolus sont partis.

L'Académie a couronné dernièrement l'auteur qui avait eu l'idée de peindre "une province sous Louis XIV..." Mon ambition est moins vaste. – Je n'aurais voulu peindre qu'une de ces familles provinciales qui forment dans l'unité historique d'une nation une individualité collective curieuse à étudier, comme jetant des reflets de clarté sur les autres.

Malheureusement, si je m'éloignais un instant de la ligne correcte de l'histoire, je retomberais dans le roman historique, – et les gens sévères considéreraient tout ce que je viens d'écrire comme imité d'une de ces longues préfaces où l'auteur de Waverley fait dialoguer ensemble le capitaine Clutterbuck et le révérend Jédédiah Cleisbotham.

Je comprends ce système, si favorable aux préparations d'un récit...

V. Le boeuf gras

Le Carnaval n'a eu cette année que deux jours ! Il est plus court encore que cet autre carnaval de la restauration, célébré par la muse joyeuse de Béranger, et qui, s'il nous en souvient, avait au moins toute une semaine. Puisse l'arrivée hâtive du Carême annoncer plus vite le printemps ! La nature nous doit une compensation des rigueurs du calendrier.

Le dimanche gras, réuni cette fois avec la Chandeleur, a commencé ces courtes saturnales, qui auraient eu besoin, du moins, d'être aussi complètes que celles de Rome. On a rappelé à ce propos les souvenirs de l'Antiquité, on a tâché d'expliquer cette fête étrange, qui ramène dans notre civilisation chrétienne les souvenirs du monde païen. Ce char mythologique promenant une fois l'année, au milieu des acclamations, les dieux qu'ont adorés nos pères, ne réveillait une idée grave qu'au point de vue du savant et du penseur. Chacun a traduit le fait à sa manière, les uns y trouvant un symbole des superstitions abolies, et livrées par le culte vainqueur à la risée publique, d'autres voyant dans la promenade du boeuf le plus gras de l'année, la glorification du travail agricole, d'autres enfin ont rapporté le fait à la tolérance religieuse qui, à l'entrée d'un carême sévère, permet à la chair de prendre des forces et d'en finir avec la joie en entrant dans la pénitence. Le journal phalanstérien s'est élevé contre l'esprit de la mascarade bizarre qui accompagne le boeuf gras, et a demandé s'il ne serait pas plus digne et plus logique de donner à cette fête un caractère tout agricole, et de montrer auprès du boeuf, au lieu de masques bizarrement accoutrés, les éleveurs, fermiers ou nourrisseurs qui auront doté le pays de cette somme énorme de biftecks et d'aloiaux.

Nous ne pouvons trop regretter de voir l'opinion s'égarer ainsi. La promenade du boeuf gras n'est pas une fête agricole mais une cérémonie religieuse, historique, et, pour ainsi dire, mystique. Il serait malheureux de la voir descendre au rang des concours, comices ou courses destinés à maintenir l'émulation des producteurs campagnards. D'autant plus que la supériorité de la France ne serait guère plus facile à démontrer à l'Europe en fait de boeufs qu'en fait de chevaux. Nos courses du Champ de Mars sont le triomphe de l'Angleterre, et nos concours de bestiaux seraient tout à la gloire de la Suisse ou de l'Allemagne. Avant de promener un boeuf exceptionnel, engraisé par quelque nourrisseur qui se sera réservé la spécialité du carnaval, on ferait bien de songer que l'infériorité de nos éleveurs a forcé de taxer à plus de cinquante francs l'introduction des boeufs gras ou maigres, à la frontière d'Allemagne, et qu'à ce taux-là même nous supportons fort mal la concurrence... Mais revenons à la question d'art.

Nous répétons qu'il serait fort triste que l'on oubliât les traditions qui jettent encore quelque couleur parmi nos usages modernes. La promenade du boeuf gras est particulièrement un souvenir de l'antiquité grecque et romaine, de laquelle procède entièrement notre civilisation. Les hommes ont célébré dans tous les temps le souvenir d'une époque antérieure, où la vie était heureuse, où l'amour et la joie régnaient sur la terre, où la justice égalisait les rangs et réglait sans effort les rapports d'un peuple de frères : c'était pour les Grecs le souvenir du règne de Bacchus dont l'image présidait à tous leurs jeux ; de là les Dionysiaques ou Bacchanales.

On sait que nous devons à l'institution de ces fêtes l'origine de l'art dramatique ; l'idée de faire paraître des gens masqués dans les réjouissances publiques amena celle de les faire dialoguer et de mettre en jeu des personnages historiques ou fabuleux concourant à une action propre à exciter l'intérêt.

Les Latins, en acceptant la plus grande partie des dogmes religieux de la Grèce, apportèrent dans leurs cérémonies des modifications fondées sur les traditions locales. Ce qui était particulier à l'Italie, vieille terre pélasgique, c'était le souvenir confus du règne de Saturne, exilé dans cette contrée par les dieux nouveaux de la Grèce. Donc, tout en acceptant les lois de ces derniers, on réservait au culte aboli quelques hommages de souvenir et de reconnaissance, et comme l'homme est toujours mécontent de l'état présent, on rêvait aussi le

retour de cet âge d'or vanté par les aïeux. Ainsi Virgile s'écrie, en prévoyant des jours meilleurs :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna !

N'y a-t-il pas dans nos trois derniers jours de carnaval une pensée toute pareille ? Si la chair souffrait déjà du temps de la civilisation romaine, si l'on y regrettait le règne de dieux plus indulgents, ce sentiment dut se transmettre à plus forte raison dans l'austère société chrétienne des premiers siècles. On ne réussit pas sans efforts à supprimer les joyeuses fêtes du paganisme ; les pompes éclatantes qui se déroulaient au soleil, et qu'il fallait désormais réserver pour le sanctuaire ; les victimes immolées, signes d'abondance dont les prémices appartenaient aux dieux ; les danses sacrées, les radieuses théories, l'hymen toujours renaissant de la terre et du ciel : il fallait oublier tout cela, ou le soumettre à ce complet remaniement de dogmes et de symboles qu'entreprenait l'Eglise nouvelle. La transition fut difficile ; longtemps, dans le Midi comme dans la Flandre, les processions furent mêlées de personnages mythologiques ou symboliques, les cérémonies accompagnées de rites bizarres appartenant à des traditions antérieures ; la plupart furent supprimées par la révolution ; pourtant celle des jours gras a été rétablie par l'empire. Conservons-la du moins à titre de souvenir de la civilisation romaine, à qui nous devons tant. Si les Latins regrettaient le temps de Saturne, n'avons-nous pas à regretter la Grèce et Rome, tristement parodiées dans nos institutions modernes ?

La Démocratie elle-même, à qui nous répondons ici, ne cherche-t-elle pas à ramener le règne des dieux de la matière ou de ses forces divinisées ? Si elle ne s'écrie pas, comme Alfred de Musset :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux !

elle a tous les instincts que le génie poétise de cette manière, ou que l'inspiration fait remonter à ces vieilles théogonies !

Nous l'avouerons, en voyant passer mardi dernier sur nos quais, envahis par la foule, le boeuf sacré, précédé de licteurs victimaires, en voyant rouler lourdement le char doré, de forme antique, où préside, comme aux jours de Rome, le vieux Saturne, doublement regrettable aujourd'hui, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de respect à cette image des vieilles croyances de nos pères ! Si pauvre que fût cette mascarade, et si mal qu'elle fût rendue, c'était un joyeux spectacle de voir tomber le pâle éclat de notre soleil sur ces symboles riants, sur ces fronts couronnés, sur ces vêtements éclatants d'or et de pourpre... Au point de vue de l'art, ainsi que de l'histoire, nous repoussons donc de toute notre force la tendance matérielle qui serait dépourvue de croyance et de symbole, et qui, honorant le travail, n'en rapporterait pas la glorification aux intelligences célestes.

VI. Le diable rouge

I

Ne vous effrayez pas de ce personnage plus rubicond que ténébreux. Tous les diables ne sont pas noirs – celui-ci est, de sa nature, plutôt terrestre qu'inférieur ; – il n'a même pris part que médiocrement à la grande lutte qui eut lieu jadis dans les espaces célestes ; et qui fut nommée la rébellion de Satan et des anges, contre Adonaï (le Seigneur) et les siens.

Satan était une sorte de Kossuth, qui osa lever l'étendard contre son empereur légitime et fit entrer dans sa conjuration une foule d'esprits mécontents et imbus de doctrines républicaines.

On sait que chaque étoile, chaque planète – et même toute simple comète, – était dans le principe confiée au gouvernement d'un esprit ou d'un ange qui l'animait comme l'âme anime le corps. Nous autres hommes et animaux terrestres ne sommes que les insectes parasites vivant à la surface de chaque globe et nourris – bien mal nourris souvent – de sa substance extérieure.

Satan était un de ces êtres impérieux, indociles et ingrats qui ne peuvent admettre aucune supériorité, – tranchons le mot, il se croyait du génie. Il regardait la Trinité comme une race despotique, abusant d'une position antérieure qu'elle appelait droit divin, ou peut-être d'une usurpation adroite qui lui avait fait conférer l'empire universel par le consentement d'une majorité corrompue.

Il fit entrer dans sa conspiration une foule de planètes, d'astres, de nébuleuses – et même quelques étoiles de première grandeur qui se laissèrent prendre à ses paroles dorées. Les comètes, toujours disposées au mal firent l'office de troupes irrégulières – il s'ensuivit une monstrueuse bataille, où durent s'accomplir entre les diverses boules que nous voyons au ciel des carambolages monstrueux. Les débris qui en sont restés forment encore ce que nous appelons la voie lactée. La pluie d'aérolithes qui résulta de tous ces chocs répandit le plus grand trouble dans l'univers. Parfois même notre globe en reçoit encore quelque vieille éclaboussure, projectile égaré qui a roulé pendant des milliers d'années pour venir à nous.

On peut lire les détails de cette immense catastrophe dans le Paradis Perdu de Milton, – lequel est fondé tout entier sur l'un des livres dits apocryphes de la Bible qui porte le titre de Livre d'Enoch.

Ce livre a toujours été repoussé des bibles orthodoxes, – parce que l'on avait craint qu'il ne se trouvât dans la rébellion de Satan une certaine grandeur qui séduirait les imaginations humaines. Un savant catholique, le Père Kircher, jésuite, en a traduit un fragment dans son Oedipus Aegyptiacus.

C'est à ce dernier livre bien connu des cabalistes que nous empruntons la figure authentique du Diable rouge dont nous avons à nous occuper.

II

Pauvre diable ! Est-ce bien un diable ? – Les anciens ne l'appelaient que Démon, mot qui dérive un peu de (démós) peuple, et qui signifie seulement un malheureux, un insurgé, mais une bonne nature, au fond. – Le , qui est particulièrement le mot grec n'a jamais eu une signification malfaisante.

La position du Diable rouge a été fort triste, – si l'on en croit la Divine Comédie du Dante, – à la suite de la victoire de l'Éternel. Il présidait, lorsqu'il entra dans la conjuration de Satan, à l'étoile du soir vulgairement nommée Lucifer. Il en a conservé le nom, mais il n'en a plus les attributions, qui furent confiées à sa femme, Astarté – laquelle avait des protections dans le Paradis.

Le pauvre Lucifer était, pendant la révolution céleste, le commandant de l'artillerie. (Milton nous a appris que Satan avait inventé les canons pour répondre à la foudre céleste, bien des mille ans avant qu'ils fussent imaginés sur la terre.) La batterie que Lucifer dirigeait fut démontée et il reçut lui-même un coup de foudre si bien dirigée en pleine poitrine qu'il fut précipité de son astre et piqua une tête dans un globe de formation nouvelle qui se trouvait encore assez mou pour amortir sa chute.

Il ne faut pas juger la taille des êtres célestes sur l'échelle de nos minces proportions ; nous sommes des atomes. – Mais s'il est vrai que les hommes d'avant le déluge avaient une lieue de hauteur et vivaient mille ans (il faut bien en croire la Bible), on peut comprendre que les créatures préadamites et sidérales atteignaient des proportions mille fois supérieures. C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner de la taille que le grand poète donne à Lucifer dans le XXIV^e livre de son poème. Il prétend que son corps traverse entièrement le globe de telle sorte que sa tête se trouve immédiatement au-dessous du royaume des Deux-Siciles et que ses pieds forment deux îles dans la mer de l'Océanie, aux antipodes de notre Europe. L'une de ses cornes correspond au Vésuve, l'autre à l'Etna. Quand il se meut, il y a des tremblements de terre, – quand il éternue, il y a des éruptions.

Dante l'appelle dans son emphase italienne : "Ce ver misérable qui traverse le monde."

Guidé par Virgile, le poète florentin avait pu parvenir jusqu'au puits de l'abîme qui entoure la ceinture du maudit et forme le dernier des sept cercles de l'enfer terrestre. L'eau à l'entour de lui était glacée, quoique le feu s'élançât plus haut de sa bouche et de ses narines. – Voici le texte : "L'empereur du douloureux royaume sortait des glaces depuis le milieu de la poitrine."

Dante et son guide, après avoir visité toute la spirale souterraine consacrée aux tourments, et qu'on appelle vulgairement gehenne, – parvinrent à se glisser le long des côtes velues de Lucifer en s'attachant à ses poils et gagnant de l'une à l'autre. Une fois que le centre du globe fut traversé, Dante ne put revenir de son étonnement en se trouvant peu après de l'autre côté de la terre. Virgile répond à cette surprise en lui disant : "Ici c'est le matin, lorsque là-bas c'est encore le soir, parce que nous venons de traverser la terre." "Vois, dit-il encore en montrant au poète la position du démon, – celui qui nous a fait une échelle de son poil est encore fiché comme il l'était d'abord. C'est de ce côté qu'il tomba du ciel et la terre, qui auparavant se montrait sur cette face, se fit par crainte un voile de la mer."

III

Il doit être clair pour nos lecteurs que Lucifer, le Diable rouge, est le même que les anciens appelaient démogorgon, nom dans lequel on peut retrouver encore la racine

, peuple.

C'était pour les Grecs, l'un des Titans qui avaient lutté contre Jupiter. Pour les Syracusains et les habitants de la Grande Grèce (les Napolitains), c'était le même qu'Encelade, auquel se rapporte parfaitement la description donnée par Dante. L'image qu'en donne le Père Kircher, – et que nous avons reproduite en tête de cet article, – semblerait plutôt représenter le grand Pan, c'est-à-dire l'esprit de la terre auquel le panthéisme moderne rapporte ses adorations et ses hommages. Rien n'empêche de croire enfin que toutes ces personnalités n'en forment qu'une seule, qu'il faut soigneusement distinguer de ce qu'on entend vulgairement par le diable, c'est-à-dire le mauvais esprit.

IV

En effet, il n'est pas démontré que Dieu le père suprême, ait frappé d'une malédiction éternelle l'imprudent Lucifer. A l'époque même de sa chute, sa femme Astarté, qui n'avait cessé de le dissuader de rien entreprendre contre la bonne cause, fit observer au Seigneur que ce pauvre diable était si bête, qu'il n'avait pas su résister aux manoeuvres coupables et à la faconde avocassière de Satan. – C'est pourquoi elle obtint qu'on le laissât tranquillement se débattre dans la terre glaise où il s'était si piteusement fourvoyé.

Pour qu'il servît à quelque chose lorsqu'il était las de fumer et de geindre on lui confia la surveillance de l'enfer terrestre, prison non cellulaire construite selon l'ancien système et qu'il ne faut pas confondre avec le grand et terrible enfer destiné à l'immense masse des coupables de la création entière. – Ces derniers se trouvent relégués selon les paroles du Christ dans les ténèbres extérieurs, c'est-à-dire hors de la création.

Ce bonhomme de diable, – car nous pouvons bien maintenant lui donner cette épithète atténuante, se fit tellement remarquer par sa bonne conduite, que le Seigneur, venant sur terre, s'arrêta quelque temps à causer avec lui, ainsi qu'on peut le voir dans le second chapitre du Livre de Job. Il lui confiait certaines opérations de police qui n'ont aucun rapport avec celles d'agent provocateur, car le but n'était pas, comme on l'a dit, de faire tomber l'homme en tentation, mais d'aiguillonner son activité sujette au relâche, ainsi que l'a démontré le célèbre Goethe, l'auteur de Faust.

A ce propos, faut-il attribuer à l'ignorance de certains moines du moyen âge la supposition qu'ils firent que ce diable avait inspiré toutes les découvertes illustres qui firent la gloire du XVe siècle ? Souvenons-nous que c'est un moine nommé Berthold Schwartz qui a inventé la poudre, et si Lucifer l'a inspiré, ce ne peut être que par ressouvenir de ses anciens exploits d'artilleur au service de Satan ; – mais ce fait n'est nullement prouvé ; tandis qu'il est assez reconnu que ce fut lui qui inspira au Docteur Faust l'idée de l'imprimerie, cette puissance populaire propre à résister aux canons, l'ultima ratio, la dernière raison des rois.

Le canon et l'imprimerie sont donc deux forces qui luttent pour se détruire, l'une en faveur de l'obscurité, l'autre en faveur de la lumière. Or, l'Evangile a dit que l'enfer ne pouvait être divisé avec lui-même. – Si donc il a inventé l'imprimerie il ne peut avoir inventé le canon.

Laissons ces querelles oiseuses. Le pauvre Lucifer est bien assez coupable aux yeux de certaines gens. On l'accuse avec quelque raison de matérialisme et de communisme, et il est fortement suspecté de n'avoir pas été étranger aux événements de l'an dernier. Nous croyons que ses intentions étaient pures, – et que la malice naturelle aux hommes en a exagéré les résultats ; c'est pourquoi nous demandons encore quelque bienveillance pour un être plus malheureux que coupable, – qui participera sans doute à l'universelle amnistie réservée à tous les pauvres diables que ses doctrines ont égarés.

Les Nuits d'octobre

I. Le réalisme

Avec le temps, la passion des grands voyages s'éteint, à moins qu'on n'ait voyagé assez longtemps pour devenir étranger à sa patrie. Le cercle se rétrécit de plus en plus, se rapprochant peu à peu du foyer. – Ne pouvant m'éloigner beaucoup cet automne, j'avais formé le projet d'un simple voyage à Meaux.

Il faut dire que j'ai déjà vu Pontoise.

J'aime assez ces petites villes qui s'écartent d'une dizaine de lieues du centre rayonnant de Paris, planètes modestes. Dix lieues, c'est assez loin pour qu'on ne soit pas tenté de revenir le soir, – pour qu'on soit sûr que la même sonnette ne vous réveillera pas le lendemain, pour qu'on trouve entre deux jours affairés une matinée de calme.

Je plains ceux qui, cherchant le silence et la solitude, se réveillent candidement à Asnières.

Lorsque cette idée m'arriva, il était déjà plus de midi. J'ignorais qu'au 1er du mois on avait changé l'heure des départs de Strasbourg. – Il fallait attendre jusqu'à trois heures et demie

.Je redescends la rue Hauteville. – Je rencontre un flâneur que je n'aurais pas reconnu si je n'eusse été désœuvré, – et qui après les premiers mots sur la pluie et le beau temps, se met à ouvrir une discussion touchant un point de philosophie. Au milieu de mes arguments en réplique, je manque l'omnibus de trois heures. – C'était sur le boulevard de Montmartre que cela se passait. Le plus simple était d'aller prendre un verre d'absinthe au café Vachette et de dîner ensuite tranquillement chez Désiré et Baurain.

La politique des journaux fut bientôt lue, et je me mis à effeuiller négligemment la Revue Britannique. L'intérêt de quelques pages, traduites de Charles Dickens, me porta à lire tout l'article intitulé la Clef de la rue.

Qu'ils sont heureux, les Anglais de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque ! A Paris, on nous demanderait que cela fût semé d'anecdotes et d'histoires sentimentales, – se terminant soit par une mort, soit par un mariage. L'intelligence réaliste de nos voisins se contente du vrai absolu.

En effet, le roman rendra-t-il jamais l'effet des combinaisons bizarres de la vie ! Vous inventez l'homme, – ne sachant pas l'observer. Quels sont les romans préférables aux histoires comiques, – ou tragiques d'un journal de tribunaux ?

Cicéron critiquait un orateur prolix qui, ayant à dire que son client s'était embarqué, s'exprimait ainsi : " Il se lève, – il s'habille, – il ouvre sa porte, – il met le pied hors du seuil, – il suit à droite la voie Flaminia, – pour gagner la place des Thermes ", etc., etc.

On se demande si ce voyageur arrivera jamais au port ; – mais déjà il vous intéresse, et, loin de trouver l'avocat prolix, j'aurais exigé le portrait du client, la description de sa maison et la physionomie des rues ; j'aurais voulu connaître même l'heure du jour et le temps qu'il faisait. – Mais Cicéron était l'orateur de convention, et l'autre n'était pas assez l'orateur vrai.

II. Mon ami

"Et puis qu'est-ce que cela prouve ? " – comme disait Denis Diderot.

Cela prouve que l'ami dont j'ai fait la rencontre est un de ces badauds enracinés que Dickens appellerait cockneys, – produits assez communs de notre civilisation et de la capitale. Vous l'aurez aperçu vingt fois, vous êtes son ami, – et il ne vous reconnaît pas. Il marche dans un rêve comme les dieux de l'Iliade marchaient parfois dans un nuage ; – seulement, c'est le contraire : vous le voyez, et il ne vous voit pas.

Il s'arrêtera une heure à la porte d'un marchand d'oiseaux, cherchant à comprendre leur langage d'après le dictionnaire phonétique laissé par Dupont et de Nemours, – qui a déterminé quinze cents mots dans la langue seule du rossignol !

Pas un cercle entourant quelque chanteur ou quelque marchand de cirage, pas une rixe, pas une bataille de chiens, où il n'arrête sa contemplation distraite. L'escamoteur lui emprunte toujours son mouchoir, qu'il a quelquefois, ou la pièce de cent sols, – qu'il n'a pas toujours.

L'abordez-vous ? le voilà charmé d'obtenir un auditeur à son bavardage, à ses systèmes, à ses interminables dissertations, à ses récits de l'autre monde. Il vous parlera de omni re scibili et quibusdam aliis, pendant quatre heures, avec des poumons qui prennent de la force en s'échauffant ; – et ne s'arrêtera qu'en s'apercevant que les passants font cercle, ou que les garçons du café font leurs lits. Il attend encore qu'ils éteignent le gaz. Alors, il faut bien partir ; – laissez-le s'enivrer du triomphe qu'il vient d'obtenir, car il a toutes les ressources de la dialectique, et avec lui vous n'aurez jamais le dernier mot sur quoi que ce soit. A minuit, tout le monde pense avec terreur à son portier. – Quant à lui-même, il a déjà fait son deuil du sien, et il ira se promener à quelques lieues, – ou seulement à Montmartre.

Quelle bonne promenade, en effet, que celle des buttes Montmartre, à minuit, quand les étoiles scintillent et que l'on peut les observer régulièrement au méridien de Louis XIII, près du Moulin de Beurre ! Un tel homme ne craint pas les voleurs. Ils le connaissent ; – non qu'il soit pauvre toujours, quelquefois il est riche ; mais ils savent qu'au besoin il saurait jouer du couteau, ou faire le moulinet à quatre faces, en s'aidant du premier bâton venu. Pour le chausson, c'est l'élève de Lozès. Il n'ignore que l'escrime, parce qu'il n'aime pas les pointes, – et n'a jamais appris sérieusement le pistolet, parce qu'il croit que les balles ont leurs numéros.

III. La nuit de Montmartre

Ce n'est pas qu'il songe à coucher dans les carrières de Montmartre, mais il aura de longues conversations avec les chauffourniers. Il demandera aux carriers des renseignements sur les animaux antédiluviens, s'enquérant des anciens carriers qui furent les compagnons de Cuvier dans ses recherches géologiques. Il s'en trouve encore. Ces hommes abrupts, mais intelligents, écouteront pendant des heures, aux lueurs des fagots qui flambent, l'histoire des monstres dont ils retrouvent encore des débris, et le tableau des révolutions primitives du globe. – Parfois un vagabond se réveille et demande du silence, mais on le fait taire aussitôt.

Malheureusement, les grandes carrières sont fermées aujourd'hui. Il y en avait une du côté du Château-Rouge, qui semblait un temple druidique, avec ses hauts piliers soutenant des voûtes carrées. L'oeil plongeait dans des profondeurs d'où l'on tremblait de voir sortir Esus, ou Thot, ou Cérunnos, les dieux redoutables de nos pères.

Il n'existe plus aujourd'hui que deux carrières habitables du côté de Clignancourt. Mais tout cela est rempli de travailleurs dont la moitié dort pour pouvoir plus tard relayer l'autre. – C'est ainsi que la couleur se perd ! – Un voleur sait toujours où coucher : on n'arrêtait, en général, dans les carrières, que d'honnêtes vagabonds qui n'osaient pas demander asile au poste, ou des ivrognes descendus des buttes, qui ne pouvaient se traîner plus loin.

Il y a quelquefois, du côté de Clichy, d'énormes tuyaux de gaz préparés pour servir plus tard, et qu'on laisse en dehors parce qu'ils défient toute tentative d'enlèvement. Ce fut le dernier refuge des vagabonds, après la fermeture des grandes carrières. On finit par les déloger ; ils sortaient des tuyaux par séries de cinq ou six. Il suffisait d'attaquer l'un des bouts avec la crosse d'un fusil.

Un commissaire demandait paternellement à l'un d'eux depuis combien de temps il habitait ce gîte.

– Depuis un terme.

– Et cela ne vous paraissait pas trop dur ?

– Pas trop... Et même, vous ne croiriez pas, monsieur le commissaire, le matin, j'étais paresseux au lit.

J'emprunte à mon ami ces détails sur les nuits de Montmartre. Mais il est bon de songer que, ne pouvant partir, je trouve inutile de rentrer chez moi en costume de voyage. Je serais obligé d'expliquer pourquoi j'ai manqué deux fois les omnibus. – Le premier départ du chemin de fer de Strasbourg n'est qu'à sept heures du matin ; – que faire jusque-là ?

IV. Causerie

– Puisque nous sommes anuités, dit mon ami, si tu n'as pas sommeil, nous irons souper quelque part. – La Maison d'Or, c'est bien mal composé : des lorettes, des quarts d'agent de change, et les débris de la jeunesse dorée. Aujourd'hui, tout le monde a quarante ans, – ils en ont soixante. Cherchons encore la jeunesse non dorée. Rien ne me blesse comme les moeurs d'un jeune homme dans un homme âgé, à moins qu'il ne soit Brancas ou Saint-Cricq. Tu n'as jamais connu Saint-Cricq ?

– Au contraire.

– C'est lui qui se faisait de si belles salades au café Anglais, entremêlées de tasses de chocolat. Quelquefois, par distraction, il mêlait le chocolat avec la salade, cela n'offensait personne. Eh bien, les viveurs sérieux, les gens ruinés qui voulaient se refaire avec des places, les diplomates en herbe, les sous-préfets en expectative, les directeurs de théâtre ou de n'importe quoi – futurs – avaient mis ce pauvre Saint-Cricq en interdit. Mis au ban, – comme nous disions jadis, – Saint-Cricq s'en vengea d'une manière bien spirituelle. On lui avait refusé la porte du café Anglais ; visage de bois partout. Il délibéra en lui-même pour savoir s'il n'attaquerait pas la porte avec des rossignols ou à grands coups de pavé. Une réflexion l'arrêta : "– Pas d'effraction, pas de dégradation ; il vaut mieux aller trouver mon ami le préfet de police."

Il prend un fiacre, deux fiacres ; il aurait pris quarante fiacres s'il les eût trouvés sur la place. A une heure du matin, il faisait grand bruit rue de Jérusalem.

– Je suis Saint-Cricq, je viens demander justice d'un tas de... polissons ; hommes charmants, – mais qui ne comprennent pas..., enfin, qui ne comprennent pas ! Où est Gisquet ?

- Monsieur le préfet est couché.
- Qu'on le réveille. J'ai des révélations importantes à lui faire.

On réveille le préfet, croyant qu'il s'agissait d'un complot politique. Saint-Cricq avait eu le temps de se calmer. Il redevient posé, précis, parfait gentilhomme, traite avec aménité le haut fonctionnaire, lui parle de ses parents, de ses entours, lui raconte des scènes du grand monde, et s'étonne un peu de ne pouvoir, lui, Saint-Cricq, aller souper paisiblement dans un café où il a ses habitudes.

Le préfet, fatigué, lui donne quelqu'un pour l'accompagner. Il retourne au café Anglais, dont l'agent fait ouvrir la porte ; Saint-Cricq triomphant demande ses salades et ses chocolats ordinaires, et adresse à ses ennemis cette objurgation :

- Je suis ici par la volonté de mon père et de M. le préfet, etc., et je n'en sortirai, etc.

– Ton histoire est jolie, dis-je à mon ami, mais je la connaissais, – et je ne l'ai écoutée que pour l'entendre raconter par toi. Nous savons toutes les facéties de ce bonhomme, ses grandeurs et sa décadence, – ses quarante fiacres, – son amitié pour Harel et ses procès avec la Comédie-Française, en raison de ce qu'il admirait trop hautement Molière. – Il traitait les ministres d'alors de polichinelles. Il osa s'adresser plus haut... Le monde ne pouvait supporter de telles excentricités. – Soyons gais, mais convenables. Ceci est la parole du sage.

V. Les nuits de Londres

– Eh bien, si nous ne soupions pas dans la haute, dit mon ami, je ne sais guère où nous irions à cette heure-ci. Pour la Halle, il est trop tôt encore. J'aime que cela soit peuplé autour de moi. – Nous avons récemment, au boulevard du Temple, dans un café près de l'Epi-Scié, une combinaison de soupers à un franc, où se réunissaient principalement des modèles, hommes et femmes, employés quelquefois dans les tableaux vivants ou dans les drames et vaudevilles à poses. – Des festins de Trimalcion comme ceux du vieux Tibère à Caprée. On a encore fermé cela.

- Pourquoi ?
- Je le demande. Es-tu allé à Londres ?
- Trois fois.

– Eh bien, tu sais la splendeur de ses nuits, auxquelles manque trop souvent le soleil d'Italie ? Quand on sort de Majesty-Theater, ou de Drury-Lane, ou de Covent-Garden, ou seulement de la charmante bonbonnière du Strand dirigée par madame Céleste, l'âme excitée par une musique bruyante ou délicieusement énervante (oh ! les Italiens !), – par les facéties de je ne sais quel clown, par des scènes de boxe que l'on voit dans des box l'âme, dis-je, sent le besoin, dans cette heureuse ville où le portier manque, – où l'on a négligé de l'inventer, – de se remettre d'une telle tension. La foule alors se précipite dans les boeuf-maisons, dans les huître-maisons, dans les cercles, dans les clubs et dans les saloons !

– Que m'apprends-tu là ! Les nuits de Londres sont délicieuses ; c'est une série de paradis ou une série d'enfers, selon les moyens qu'on possède. Les gin-palace (palais de genièvre) resplendissants de gaz, de glaces et de dorures, où l'on s'enivre entre un pair d'Angleterre et un chiffonnier... Les petites filles maigrelettes qui vous offrent des fleurs. Les dames des wauxhalls et des amphithéâtres, qui, rentrant à pied, vous coudoient à l'anglaise, et vous laissent éblouis d'une désinvolture de pairesse ! Des velours, des

hermines, des diamants, comme au théâtre de la Reine ! ... De sorte que l'on ne sait si ce sont les grandes dames qui sont des...

– Tais-toi !

VI. Deux sages

Nous nous entendons si bien, mon ami et moi, qu'en vérité, sans le désir d'agiter notre langue et de nous animer un peu, il serait inutile que nous eussions ensemble la moindre conversation. Nous ressemblerions au besoin à ces deux philosophes marseillais qui avaient longtemps abîmé leurs organes à discuter sur le grand Peut-être. A force de dissertations, ils avaient fini par s'apercevoir qu'ils étaient du même avis, que leurs pensées se trouvaient adéquates, et que les angles sortants du raisonnement de l'un s'appliquaient exactement aux angles rentrants du raisonnement de l'autre.

Alors, pour ménager leurs poumons, ils se bornaient, sur toute question philosophique, politique ou religieuse ; à un certain Hum ou Heuh, diversement accentué, qui suffisait pour amener la résolution du problème.

L'un, par exemple, montrait à l'autre, – pendant qu'ils prenaient le café ensemble, – un article sur la fusion.

– Hum ! disait l'un.

– Heuh ! disait l'autre.

La question des classiques et des scolastiques, soulevée par un journal bien connu, était pour eux comme celle des réalistes et des nominaux du temps d'Abailard.

– Heuh ! disait l'un.

– Hum ! disait l'autre.

Il en était de même pour ce qui concerne la femme ou l'homme, le chat ou le chien. Rien de ce qui est dans la nature, ou qui s'en éloigne, n'avait la vertu de les étonner autrement.

Cela finissait toujours par une partie de dominos, jeu spécialement silencieux et méditatif.

– Mais pourquoi, dis-je à mon ami, n'est-ce pas ici comme à Londres ? Une grande capitale ne devrait jamais dormir !

– Parce qu'il y a ici des portiers, – et qu'à Londres chacun, ayant un passe-partout de la porte extérieure, rentre à l'heure qu'il veut.

– Cependant, moyennant cinquante centimes, on peut ici rentrer partout après minuit.

– Et l'on est regardé comme un homme qui n'a pas de conduite.

– Si j'étais préfet de police, au lieu de faire fermer les boutiques, les théâtres, les cafés et les restaurants à minuit, je payerais une prime à ceux qui resteraient ouverts jusqu'au matin. Car enfin je ne crois pas que la police ait jamais favorisé les voleurs ; mais il semble, d'après ces dispositions, qu'elle leur livre la ville sans défense, – une ville surtout où un grand nombre d'habitants : imprimeurs, acteurs, critiques, machinistes, allumeurs, etc., ont des occupations qui les retiennent jusqu'après minuit. – Et les étrangers, que de fois je les ai entendus rire... en voyant que l'on couche les Parisiens sitôt.

– La routine ! dit mon ami.

VII. Le café des Aveugles

– Mais, reprit il, si nous ne craignons pas les tire-laine, nous pouvons encore jouir des agréments de la soirée ; ensuite nous reviendrons souper, soit à la pâtisserie du boulevard Montmartre, soit à la boulangerie, que d'autres appellent la boulange, rue Richelieu. Ces établissements ont la permission de deux heures. Mais on n'y soupe guère à fond. Ce sont des pâtés, des sandwich, – une volaille peut-être, ou quelques assiettes assorties de gâteaux, que l'on arrose invariablement de madère. – Souper de figurante, ou de pensionnaire... lyrique. Allons plutôt chez le rôtisseur de la rue Saint-Honoré.

Il n'était pas encore tard, en effet. Notre désœuvrement nous faisait paraître les heures longues... En passant au perron pour traverser le Palais-National, un grand bruit de tambour nous avertit que le Sauvage continuait ses exercices au café des Aveugles.

L'orchestre homérique exécutait avec zèle les accompagnements. La foule était composée d'un parterre inouï, garnissant les tables, et qui, comme aux Funambules, vient fidèlement jouir tous les soirs du même spectacle et du même acteur. Les dilettantes trouvaient que M. Blondelet (le Sauvage) semblait fatigué et n'avait pas dans son jeu toutes les nuances de la veille. Je ne pus apprécier cette critique ; mais je l'ai trouvé fort beau. Je crains seulement que ce ne soit aussi un aveugle et qu'il n'ait des yeux d'émail.

Pourquoi des aveugles, direz-vous, dans ce seul café, qui est un caveau ? C'est que, vers la fondation, qui remonte à l'époque révolutionnaire, il se passait là des choses qui eussent révolté la pudeur d'un orchestre. Aujourd'hui tout est calme et décent. Et même la galerie sombre du caveau est placée sous l'oeil vigilant d'un sergent de ville.

Le spectacle éternel de l'Homme à la poupée nous fit fuir, parce que nous le connaissons déjà. Du reste, cet homme imite parfaitement le français-belge.

Et maintenant, plongeons-nous plus profondément encore dans les cercles inextricables de l'enfer parisien. Mon ami m'a promis de me faire passer la nuit à Pantin.

VIII. Pantin

Pantin – c'est le Paris obscur, – quelques-uns diraient le Paris canaille ; mais ce dernier s'appelle, en argot, Pantruche. N'allons pas si loin.

En tournant la rue de Valois, nous avons rencontré une façade lumineuse d'une douzaine de fenêtres : c'est l'ancien Athénée, inauguré par les doctes leçons de la Harpe. Aujourd'hui, c'est le splendide estaminet des Nations, contenant douze billards. Plus d'esthétique, plus de poésie ; – on y rencontre des gens assez forts pour faire circuler des billes autour de trois chapeaux espacés sur le tapis vert, aux places où sont les mouches. Les blocs n'existent plus ; le progrès a dépassé ces vaines promesses de nos pères. Le carambolage seul est encore admis ; mais il n'est pas convenable d'en manquer un seul (de carambolage).

J'ai peur de ne plus parler français, c'est pourquoi je viens de me permettre cette dernière parenthèse. – Le français de M. Scribe, celui de la Montansier, celui des estaminets, celui des lorettes, des concierges, des réunions bourgeoises, des salons, commence à s'éloigner des traditions du grand siècle. La langue de Corneille et de Bossuet devient peu à peu du sanscrit (langue savante). Le règne du prâcrit (langue vulgaire) commence pour nous, je m'en suis convaincu en prenant mon billet et celui de mon ami au bal situé rue Honoré, que les envieux désignent sous le nom de bal des Chiens. Un habitué nous a dit :

– Vous roulez (vous entrez) dans le bal (on prononce b–a–l), c'est assez rigolot ce soir.
Rigolot signifie amusant.
En effet, c'était rigolot.

La maison intérieure, à laquelle on arrive par une longue allée, peut se comparer aux gymnases antiques. La jeunesse y rencontre tous les exercices qui peuvent développer sa force et son intelligence. Au rez-de-chaussée, le café–billard ; au premier, la salle de danse ; au second, la salle d'escrime et de boxe ; au troisième, le daguerréotype, instrument de patience qui s'adresse aux esprits fatigués, et qui, détruisant les illusions, oppose à chaque figure le miroir de la vérité.

Mais, la nuit, il n'est question ni de boxe ni de portraits ; un orchestre étourdissant de cuivres, dirigé par M. Hesse dit Décati, vous attire invinciblement à la salle de danse, où vous commencez à vous débattre contre les marchandes de biscuits et de gâteaux. On arrive dans la première pièce, où sont les tables, et où l'on a le droit d'échanger son billet de 25 centimes contre la même somme en consommation. Vous apercevez des colonnes entre lesquelles s'agitent des quadrilles joyeux. Un sergent de ville vous avertit paternellement que l'on ne peut fumer que dans la salle d'entrée, – le prodrome.

Nous jetons nos bouts de cigare, immédiatement ramassés par des jeunes gens moins fortunés que nous.
– Mais, vraiment, le bal est très bien ; on se croirait dans le monde – si l'on ne s'arrêtait à quelques imperfections de costume. C'est, au fond, ce qu'on appelle à Vienne un bal négligé.

Ne faites pas le fier. – Les femmes qui sont là en valent bien d'autres, et l'on peut dire des hommes, en parodiant certains vers d'Alfred de Musset sur les derviches turcs :

Ne les dérange pas, ils t'appelleraient chien...
Ne les insulte pas, car ils te valent bien !

Tâchez de trouver dans le monde une pareille animation. La salle est assez grande et peinte en jaune. Les gens respectables s'adossent aux colonnes, avec défense de fumer, et n'exposent que leurs poitrines aux coups de coude, et leurs pieds aux trépignements éperdus du galop et de la valse. Quand la danse s'arrête, les tables se garnissent. Vers onze heures, les ouvrières sortent et font place à des personnes qui sortent des théâtres, des café–concerts et de plusieurs établissements publics. L'orchestre se ranime pour cette population nouvelle, et ne s'arrête que vers minuit.

XI. La Goguette

Nous n'attendîmes pas cette heure. Une affiche bizarre attira notre attention. Le règlement d'une goguette était affiché dans la salle :

SOCIÉTÉ LYRIQUE DES TROUBADOURS

"Bury, président. Beauvais, maître de chant, etc.

"Article premier. Toutes chansons politiques ou atteignant la religion ou les mœurs sont formellement interdites.

"2° Les échos ne seront accordés que lorsque le président le jugera convenable.

"3° Toute personne se présentant en état de troubler l'ordre de la soirée, l'entrée lui en sera refusée.

"4° Toute personne qui aurait troublé l'ordre, qui, après deux avertissements dans la soirée, n'en tiendrait pas compte, sera priée de sortir immédiatement.

"Approuvé, etc."

Nous trouvons ces dispositions fort sages ; mais la Société lyrique des Troubadours, si bien placée en face de l'ancien Athénée, ne se réunit pas ce soir-là. Une autre goguette existait dans une autre cour du quartier. Quatre lanternes mauresques annonçaient la porte, surmontée d'une équerre dorée.

Un contrôleur vous prie de déposer le montant d'une chopine (six sous), et l'on arrive au premier, où derrière la porte se rencontre le chef d'ordre.

– Etes-vous du bâtiment ? nous dit-il.

– Oui, nous sommes du bâtiment, répondit mon ami.

Ils se firent les attouchements obligés, et nous pûmes entrer dans la salle.

Je me rappelai aussitôt la vieille chanson exprimant l'étonnement d'un louveteau nouveau-né qui rencontre une société fort agréable et se croit obligé de la célébrer : "Mes yeux sont éblouis, dit-il. Que vois-je dans cette enceinte ?

Des menuisiers ! des ébénistes !

Des entrepreneurs de bâtisses ! ...

Qu'on dirait un bouquet de fleurs,

Paré de ses mille couleurs ! "

Enfin nous étions au bâtiment, – et le mot se dit aussi au moral attendu que le bâtiment n'exclut pas les poètes ; Amphyon, qui élevait des murs aux sons de sa lyre, était du bâtiment. – Il en est de même des artistes peintres et statuaires, qui en sont les enfants gâtés.

Comme le louveteau, je fus ébloui de la splendeur du coup d'oeil. Le chef d'ordre nous fit asseoir à une table, d'où nous pûmes admirer les trophées ajustés entre chaque panneau. Je fus étonné de ne pas y rencontrer les anciennes légendes obligées : "Respect aux dames ! Honneur aux Polonais !" Comme les traditions se perdent !

En revanche, le bureau, drapé de rouge, était occupé par trois commissaires fort majestueux. Chacun avait devant soi sa sonnette, et le président frappa trois coups avec le marteau consacré. La mère des compagnons était assise au pied du bureau. On ne la voyait que de profil, mais le profil était plein de grâce et de dignité.

– Mes petits amis, dit le président, notre ami *** va chanter une nouvelle composition, intitulée la Feuille de saule.

La chanson n'était pas plus mauvaise que bien d'autres. Elle imitait faiblement le genre de Pierre Dupont. Celui qui la chantait était un beau jeune homme aux longs cheveux noirs, si abondants, qu'il avait dû s'entourer la tête d'un cordon, afin de les maintenir ; il avait une voix douce parfaitement timbrée, et les applaudissements furent doubles, – pour l'auteur et pour le chanteur.

Le président réclama l'indulgence pour une demoiselle dont le premier essai allait se produire devant les amis. Ayant frappé trois coups, il se recueillit, et, au milieu du plus complet silence, on entendit une voix jeune, encore imprégnée des rudesses du premier âge, mais qui, se dépouillant peu à peu (selon l'expression d'un de nos voisins), arrivait aux traits et aux fioritures les plus hardis. L'éducation classique n'avait pas gâté

cette fraîcheur d'intonation, cette pureté d'organe, cette parole émue et vibrante, qui n'appartiennent qu'aux talents vierges encore des leçons du Conservatoire.

X. Le rôti-seur

O jeune fille à la voix perlée ! – tu ne sais pas phraser comme au Conservatoire ; – tu ne sais pas chanter, ainsi que dirait un critique musical... Et pourtant ce timbre jeune, ces désinences tremblées à la façon des chants naïfs de nos aïeules, me remplissent d'un certain charme ! Tu as composé des paroles qui ne riment pas et une mélodie qui n'est pas carrée ; – et c'est dans ce petit cercle seulement que tu es comprise et rudement applaudie. On va conseiller à ta mère de t'envoyer chez un maître de chant, – et, dès lors, te voilà perdue... perdue pour nous ! – Tu chantes au bord des abîmes, comme les cygnes de l'Edda. Puissé-je conserver le souvenir de ta voix si pure et si ignorante, et ne t'entendre plus, soit dans un théâtre lyrique, soit dans un concert, – ou seulement dans un café chantant !

Adieu, adieu, et pour jamais adieu ! ... Tu ressembles au séraphin doré du Dante, qui répand un dernier éclair de poésie sur les cercles ténébreux – dont la spirale immense se rétrécit toujours, pour aboutir à ce puits sombre où Lucifer est enchaîné jusqu'au jour du dernier jugement.

Et maintenant, passez autour de nous, couples souriants ou plaintifs,... "spectres où saigne encore la place de l'amour" ! Les tourbillons que vous formez s'effacent peu à peu dans la brume... La Pia, la Francesca, passent peut-être à nos côtés... L'adultère, le crime et la faiblesse se coudoient, sans se reconnaître, à travers ces ombres trompeuses.

Derrière l'ancien cloître Saint-Honoré, dont les débris subsistent encore, cachés par les façades des maisons modernes, est la boutique d'un rôti-seur ouverte jusqu'à deux heures du matin. Avant d'entrer dans l'établissement, mon ami murmura cette chanson colorée :

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine, on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer,
Flamme éternelle,
Où rôti-ssent en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tournebroche !
Et puis le soleil jaune d'or,
Sur les casseroles encor,
Darde et s'accroche !
Mais ne parlons pas du soleil, il est minuit passé.
Les tables du rôti-seur sont peu nombreuses ; elles étaient toutes occupées.
– Allons ailleurs, dis-je

– Mais, auparavant, répondit mon ami, consommons un petit bouillon de poulet. Cela ne peut suffire à nous ôter l'appétit, et, chez Véry, cela coûterait un franc ; ici c'est dix centimes. Tu conçois qu'un rôti-seur qui débite par jour cinq cents poulets en doit conserver les abatis, les coeurs et les foies, qu'il lui suffit d'entasser dans une marmite pour faire d'excellent consommé.

Les deux bols nous furent servis sur le comptoir et le bouillon était parfait. – Ensuite on suce quelques écrevisses de Strasbourg grosses comme de petits homards. Les moules, la friture, et les volailles découpées jusque dans les prix les plus modestes, composent le souper ordinaire des habitués.

Aucune table ne se dégarnissait. Une femme d'un aspect majestueux, type habillé des néréides de Rubens ou des bacchantes de Jordaens, donnait, près de nous, des conseils à un jeune homme.

Ce dernier, élégamment vêtu, mince de taille, et dont la pâleur était relevée par de longs cheveux noirs et de petites moustaches soigneusement tordues et cirées aux pointes, écoutait avec déférence les avis de l'imposante matrone. On ne pouvait guère lui reprocher qu'une chemise prétentieuse à jabot de dentelle et à manchettes plissées, une cravate bleue et un gilet d'un rouge ardent croisé de lignes vertes. Sa chaîne de montre pouvait être en chrysocale, son épingle en strass du Rhin ; mais l'effet en était assez riche aux lumières.

– Vois-tu, muffeton, disait la dame, tu n'es pas fait pour ce métier-là, de vivre la nuit. Tu t'obstines, tu ne pourras pas ! Le bouillon de poulet te soutient, c'est vrai ; mais la liqueur t'abîme. Tu as des palpitations, et les pommettes rouges le matin. Tu as l'air fort, parce que tu es nerveux... Tu ferais mieux de dormir à cette heure-ci.

– De quoi ? observa le jeune homme avec cet accent des voyous parisiens qui semble un râle, et que crée l'usage précoce de l'eau-de-vie et de la pipe : est-ce qu'il ne faut pas que je fasse mon état ? C'est les chagrins qui me font boire : pourquoi est-ce que Gustine m'a trahi !

– Elle t'a trahi sans te trahir... C'est une baladeuse, voilà tout.

– Je te parle comme à ma mère : si elle revient, c'est fini, je me range. Je prends un fonds de bimbelerie. Je l'épouse.

– Encore une bêtise !

– Puisqu'elle m'a dit que je n'avais pas d'établissement !

– Ah ! jeune homme, cette femme-là, ça sera ta mort.

– Elle ne sait pas encore la roulée qu'elle va recevoir !

– Tais-toi donc ! dit la femme-Rubens en souriant, ce n'est pas toi qui es capable de corriger une femme !

Je n'en voulus pas entendre davantage. – Jean-Jacques avait bien raison de s'en prendre aux moeurs des villes d'un principe de corruption qui s'étend plus tard jusqu'aux campagnes. – A travers tout cela, cependant, n'est-il pas triste d'entendre retentir l'accent de l'amour, la voix pénétrée d'émotion, la voix mourante du vice, à travers la phraséologie de la crapule ?

Si je n'étais sûr d'accomplir une des missions douloureuses de l'écrivain, je m'arrêteraient ici ; mais mon ami me dit comme Virgile à Dante :

– Or sie forte ed ardito ; – omai si scende per si faite scale ! ...

A quoi je répondis sur un air de Mozart :

– Andiam ! andiam ! andiamo bene !

– Tu te trompes ! reprit-il, ce n'est pas là l'enfer ; c'est tout au plus le purgatoire. Allons plus loin.

XI. La Halle

– Quelle belle nuit ! – dis-je en voyant scintiller les étoiles au-dessus du vaste emplacement où se dessinent, à gauche, la coupole de la Halle aux Blés avec la colonne cabalistique qui faisait partie de l'hôtel de Soissons, et qu'on appelait l'Observatoire de Catherine de Médicis, puis le marché à la volaille ; à droite,

le marché au beurre, et, plus loin, la construction inachevée du marché à la viande. – La silhouette grisâtre de Saint–Eustache ferme le tableau. Cet admirable édifice, où le style fleuri du moyen s'allie si bien aux dessins corrects de la Renaissance, s'éclaire encore magnifiquement aux rayons de la lune, avec son armature gothique, ses arcs–boutants multipliés comme les côtes d'un cétacé prodigieux, et les cintres romains de ses portes et de ses fenêtres, dont les ornements semblent appartenir à la coupe ogivale. Quel malheur qu'un si rare vaisseau soit déshonoré, à droite par une porte de sacristie à colonnes d'ordre ionique, et à gauche par un portail dans le goût de Vignole !

Le petit carreau des halles commençait à s'animer. Les charrettes des maraîchers, des mareyeurs, des beurriers, des verduriers, se croisaient sans interruption. Les charretiers arrivés au port se rafraîchissaient dans les cafés et dans les cabarets, ouverts sur cette place pour toute la nuit. Dans la rue Mauconseil, ces établissements s'étendent jusqu'à la halle aux huîtres ; dans la rue Montmartre, de la pointe Saint–Eustache à la rue du jour.

On trouve là, à droite, des marchands de sangsues ; l'autre côté est occupé par les pharmaciens–Raspail et les débitants de cidre, – chez lesquels on peut se régaler d'huîtres et de tripes à la mode de Caen. Les pharmacies ne sont pas inutiles, à cause des accidents ; mais, pour des gens sains qui se promènent, il est bon de boire un verre de cidre ou de poiré. C'est rafraîchissant.

Nous demandâmes du cidre nouveau, – car il n'y a que des Normands ou des Bretons qui puissent se plaire au cidre dur. – On nous répondit que les cidres nouveaux n'arriveraient que dans huit jours, et qu'encore la récolte était mauvaise. – Quant aux poirés, ajouta–t–on, ils sont arrivés depuis hier ; ils avaient manqué l'année passée.

La ville dé Domfront (ville de malheur) est cette fois très heureuse. – Cette liqueur blanche et écumante comme le champagne rappelle beaucoup la blanquette de Limoux. Conservée en bouteille, elle grise très bien son homme. – Il existe de plus une certaine eau–de–vie de cidre de la même localité, dont le prix varie selon la grandeur des petits verres. Voici ce que nous lûmes sur une pancarte attachée au flacon :

Le monsieur ...4 sous
La demoiselle ...2 sous
Le misérable ...1 sou

Cette eau–de–vie, dont les diverses mesures sont ainsi qualifiées, n'est point mauvaise et peut servir d'absinthe. – Elle est inconnue sur les grandes tables.

XII. Le marché des innocents

En passant à gauche du marché aux poissons, où l'animation ne commence que de cinq à six heures, moment de la vente à la criée, nous avons remarqué une foule d'hommes en blouse, en chapeau rond et en manteau blanc rayé de noir, couchés sur des sacs de haricots... Quelques–uns se chauffaient autour de feux comme ceux que font les soldats qui campent, d'autres s'allumaient des foyers intérieurs dans les cabarets voisins. D'autres, encore près des sacs, se livraient à des adjudications de haricots... Là, on parlait prime, différence, couverture, reports, hausse et baisse ; enfin, comme à la bourse.

– Ces gens en blouse sont plus riches que nous, dit mon compagnon. Ce sont de faux paysans. Sous leur roulière ou leur bourgeron, ils sont parfaitement vêtus et laisseront demain leur blouse chez le marchand de vin pour retourner chez eux en tilbury. Le spéculateur adroit revêt la blouse comme l'avocat revêt la robe. Ceux de ces gens–là qui dorment sont les moutons ou les simples voituriers.

- 44–46 l'haricot de Soissons ! dit près de nous une voix grave.
- 48, fin courant, ajouta un autre.
- Les suisses blancs sont hors de prix.
- Les nains 28.
- La vesce à 13–34... Les flageolets sont mous, etc.

Nous laissons ces braves gens à leurs combinaisons. – Que d'argent il se gagne et se perd ainsi ! ... Et l'on a supprimé les jeux !

XIII. Les charniers

Sous les colonnes du marché aux pommes de terre, des femmes matinales, ou bien tardives, épluchaient leurs denrées à la lueur des lanternes. Il y en avait de jolies qui travaillaient sous l'oeil des mères en chantant de vieilles chansons. Ces dames sont souvent plus riches qu'il ne semble, et la fortune même n'interrompt pas leur rude labeur. Mon compagnon prit plaisir à s'entretenir très longtemps avec une jolie blonde, lui parlant du dernier bal de la Halle, dont elle avait dû faire l'un des plus beaux ornements... Elle répondait fort élégamment et comme une personne du monde, quand je ne sais par quelle fantaisie il s'adressa à la mère en lui disant :

– Mais votre demoiselle est charmante,.. A–t–elle le sac ?

Cela veut dire en langage des halles : "A–t–elle de l'argent ? "

– Non, mon fy, dit la mère, c'est moi qui l'ai, le sac !

– Eh ! mais, madame, si vous étiez veuve, on pourrait... Nous recauserons de cela !

– Va–t'en donc, vieux mufl ! cria la jeune fille avec un accent entièrement local qui tranchait sur ses phrases précédentes.

Elle me fit l'effet de la blonde sorcière de Faust, qui, causant tendrement avec son valseur, laisse échapper de sa bouche une souris rouge.

Nous tournâmes les talons, poursuivis d'imprécations railleuses, qui rappelaient d'une façon assez classique les colloques de Vadé.

– Il s'agit décidément de souper, dit mon compagnon. Voici Bordier, mais la salle est étroite. C'est le rendez–vous des fruitiers–orangers et des orangères. Il y a un autre Bordier qui fait le coin de la rue aux Ours, et qui est passable ; puis le restaurant des Halles, fraîchement sculpté et doré, près de la rue de la Reynie... Mais autant vaudrait la Maison d'Or.

– En voilà d'autres, dis–je en tournant les yeux vers cette longue ligne de maisons régulières qui bordent la partie du marché consacrée aux choux.

– Y penses–tu ? Ce sont les charniers. C'est là que des poètes en habit de soie, épée et manchettes, venaient souper, au siècle dernier, les jours où leur manquaient les invitations du grand monde. Puis, après avoir consommé l'ordinaire de six sous, ils lisaient leurs vers par habitude aux rouliers, aux maraîchers et aux forts : "Jamais je n'ai eu tant de succès, disait Robbé, qu'auprès de ce public formé aux arts par les mains de la nature ! "

Les hôtes poétiques de ces caves voûtées s'étendaient, après le souper, sur les bancs ou sur les tables, et il fallait, le lendemain matin, qu'ils se fissent poudrer à deux sols par quelque merlan en plein air, et reprendre par les ravaudeuses, pour aller ensuite briller aux petits levers de madame de Luxembourg, de mademoiselle Hus ou de la comtesse de Beauharnais.

XIV. Baratte

Ces temps sont passés. – Les caves des charniers sont aujourd'hui restaurées, éclairées au gaz, la consommation y est propre, et il est défendu d'y dormir, soit sur les tables, soit dessous ; mais que de choux dans cette rue ! ... La rue parallèle de la Ferronnerie en est également remplie, et le cloître voisin de Sainte–Opportune en présente de véritables montagnes. La carotte et le navet appartiennent au même département.

– Voulez–vous des frisés, des milans, des cabus, mes petits amours ? nous crie une marchande.

En traversant la place, nous admirons des potirons monstrueux. On nous offre des saucisses et des boudins, du café à un sou la tasse – et, au pied même de la fontaine de Pierre Lescot et de Jean Goujon sont installés, en plein vent, d'autres soupeurs plus modestes encore que ceux des charniers.

Nous fermons l'oreille aux provocations, et nous nous dirigeons vers Baratte, en fendant la presse des marchandes de fruits et de fleurs. – L'une crie :

– Mes petits choux ! fleurissez vos dames

Et, comme on ne vend à cette heure–là qu'en gros, il faudrait avoir beaucoup de dames à fleurir pour acheter de telles bottes de bouquets ; – Une autre chante la chanson de son état :

"Pommes de reinette et pommes d'api ! – Calville, calville, calville rouge ! – Calville rouge et calville gris ! –

"Etant en crique, – dans ma boutique, – j'vis des inconnus qui m'dirent : "Mon p'tit coeur ! venez me voir, vous aurez grand débit ! –

" – Nenni, messieurs ! – je n'puis, d'ailleurs, – car il n'm'reste – qu'un artichaut – et trois petits choux–fleurs ! "

Insensibles aux voix de ces sirènes, nous entrons enfin chez Baratte. Un individu en blouse, qui semblait avoir son petit jeune homme (être gris), roulait au même instant sur les bottes de fleurs, expulsé avec force, parce qu'il avait fait du bruit. Il s'apprête à dormir sur un amas de roses rouges, imaginant sans doute être le vieux Silène, et que les bacchantes lui ont préparé ce lit odorant. Les fleuristes se jettent sur lui, et le voilà bien plutôt exposé au sort d'Orphée... Un sergent de ville s'entremet et le conduit au poste de la halle aux cuirs, signalé de loin par un campanile et un cadran éclairé.

La grande salle est un peu tumultueuse chez Baratte ; mais il y a des salles particulières et des cabinets. Il ne faut pas se dissimuler que c'est là le restaurant des aristos. L'usage est d'y demander des huîtres d'Ostende avec un petit ragoût d'échalotes découpées dans du vinaigre et poivrées, dont on arrose légèrement les dites huîtres. Ensuite, c'est la soupe à l'oignon, qui s'exécute admirablement à la Halle, et dans laquelle les raffinés sèment du parmesan râpé. – Ajoutez à cela un perdreau ou quelque poisson qu'on obtient naturellement de première main, du bordeaux, un dessert de fruit premier choix, et vous conviendrez qu'on soupe fort bien à la Halle. – C'est une affaire de sept francs par personne environ.

On ne comprend guère que tous ces hommes en blouse, mélangés du plus beau sexe de la banlieue en cornettes et en marmottes, se nourrissent si convenablement ; mais, je l'ai dit, ce sont de faux paysans et des millionnaires méconnaissables. Les facteurs de la Halle, les gros marchands de légumes, de viande, de beurre et de marée sont des gens qui savent se traiter comme il faut, et les forts eux-mêmes ressemblent un peu à ces braves portefaix de Marseille qui soutiennent de leurs capitaux les maisons qui les font travailler.

XV. Paul Niquet

Le souper fait, nous allâmes prendre le café et le pousse-café à l'établissement célèbre de Paul Niquet. – Il y a là évidemment moins de millionnaires que chez Baratte... Les murs, très élevés et surmontés d'un vitrage, sont entièrement nus. Les pieds posent sur des dalles humides. Un comptoir immense partage en deux la salle, et sept ou huit chiffonnières, habituées de l'endroit, font tapisserie sur un banc opposé au comptoir. Le fond est occupé par une foule assez mêlée, où les disputes ne sont pas rares. Comme on ne peut pas à tout moment aller chercher la garde, – le vieux Niquet, si célèbre sous l'Empire par ses cerises à l'eau-de-vie, avait fait établir des conduits d'eau très utiles dans le cas d'une rixe violente.

On les lâche de plusieurs points de la salle sur les combattants, et, si cela ni les calme pas, on lève un certain appareil qui bouche hermétiquement l'issue. Alors, l'eau monte, et les plus furieux demandent grâce ; c'est du moins ce qui se passait autrefois.

Mon compagnon m'avertit qu'il fallait payer une tournée aux chiffonnières pour se faire un parti dans l'établissement en cas de dispute. C'est, du reste, l'usage pour les gens mis en bourgeois. Ensuite vous pouvez vous livrer sans crainte aux charmes de la société. Vous avez conquis la faveur des dames.

Une des chiffonnières demanda de l'eau-de-vie.

– Tu sais bien que ça t'est défendu ! répondit le garçon limonadier.

– Eh bien, alors, un petit verjus ! mon amour de Polyte ! Tu es si gentil avec tes beaux yeux noirs... Ah ! si j'étais encore... ce que j'ai été !

Sa main tremblante laissa échapper le petit verre plein de grains de verjus à l'eau-de-vie, que l'on ramassa aussitôt ; – les petits verres chez Paul Niquet sont épais comme des bouchons de carafe : ils rebondissent, et la liqueur seule est perdue.

– Un autre verjus ! dit mon ami.

– Toi, t'es bien zentil aussi, mon p'tit fy, lui dit la chiffonnière ; tu me happelle le p'tit Ba'as (Barras) qu'était si zentil, si zentil, avec ses cadenettes et son Zobot d'Angueleterre... Ah ! c'était z'un homme aux oiseaux, mon p'tit fy, aux oiseaux ! ... vrai ! z'un bel homme comme toi !

Après le second verjus, elle nous dit :

– Vous ne savez pas, mes enfants que l'ai été une des merveilles de ce temps-là... J'ai eu des bagues à mes doigts de pieds... Il y a des mirliflores et des généraux qui se sont battus pour moi !

– Tout ça, c'est la punition du bon Dieu ! dit un voisin. Où est-ce qu'il est à présent, ton phaéton ?

– Le bon Dieu ! dit la chiffonnière exaspérée, le bon Dieu, c'est le diable !

Un homme maigre, en habit noir râpé, qui dormait sur un banc, se leva en trébuchant :

– Si le bon Dieu, c'est le diable, alors c'est le diable qui est le bon Dieu, cela revient toujours au même. Cette brave femme fait un affreux paralogisme, dit-il en se tournant vers nous... Comme ce peuple est ignorant ! Ah ! l'éducation, je m'y suis livré bien longtemps. Ma philosophie me console de tout ce que j'ai perdu.

– Et un petit verre ! dit mon compagnon.

– J'accepte si vous me permettez de définir la loi divine et la loi humaine...

La tête commençait à me tourner au milieu de ce public étrange ; mon ami cependant, prenait plaisir à la conversation du philosophe, et redoublait les petits verres pour l'entendre raisonner et déraisonner plus longtemps.

Si tous ces détails n'étaient exacts, et si je ne cherchais ici à daguerréotyper la vérité, que de ressources romanesques me fourniraient ces deux types du malheur et de l'abrutissement ! Les hommes riches manquent trop du courage qui consiste à pénétrer dans de semblables lieux, dans ce vestibule du purgatoire, d'où il serait peut-être facile de sauver quelques âmes... Un simple écrivain ne peut que mettre les doigts sur ces plaies, sans prétendre à les fermer.

Les prêtres eux-mêmes qui songent à sauver des âmes chinoises, indiennes ou tibétaines, n'accompliraient-ils pas dans de pareils lieux de dangereuses et sublimes missions ? – Pourquoi le Seigneur vivait-il avec les païens et les publicains ?

Le soleil commence à percer le vitrage supérieur de la salle, la porte s'éclaire. Je m'élançais de cet enfer au moment d'une arrestation, et je respire avec bonheur le parfum de fleurs entassées sur le trottoir de la rue aux Fers.

La grande enceinte du marché présente deux longues rangées de femmes dont l'aube éclaire les visages pâles. Ce sont les revendeuses des divers marchés, auxquelles on a distribué des numéros, et qui attendent leur tour pour recevoir leurs denrées d'après la mercuriale fixée.

Je crois qu'il est temps de me diriger vers l'embarcadère de Strasbourg, emportant dans ma pensée le vain fantôme de cette nuit.

XVI. Meaux

Voilà, voilà, celui qui vient de l'enfer !

Je m'appliquais ce vers en roulant le matin sur les rails du chemin de Strasbourg, – et je me flattais... car je n'avais pas encore pénétré jusqu'aux plus profondes souricières ; je n'avais guère, au fond, rencontré que d'honnêtes travailleurs, des pauvres diables avinés, des malheureux sans asile... Là n'est pas encore le dernier abîme.

L'air frais du matin, l'aspect des vertes campagnes, les bords riants de la Marne, Pantin à droite, d'abord, – le vrai Pantin, – Chelles à gauche et plus tard Lagny, les longs rideaux de peupliers, les premiers coteaux abrités qui se dirigent vers la Champagne, tout cela me charmait et faisait rentrer le calme dans mes pensées.

Malheureusement, un gros nuage noir se dessinait au fond de l'horizon, et, quand je descendis à Meaux, il pleuvait à verse. Je me réfugiai dans un café, où je fus frappé par l'aspect d'une énorme affiche rouge

conçue en ces termes :

PAR PERMISSION DE M. LE MAIRE (de Meaux)

MERVEILLE SURPRENANTE

Tout ce que la nature offre de plus bizarre

UNE TRES JOLIE FEMME

Ayant pour chevelure une belle

TOISON DE MERINOS

Couleur marron.

"M. Montaldo, de passage en cette ville, a l'honneur d'exposer au public une rareté, un phénomène tellement extraordinaire, que Messieurs de la Faculté de médecine de Paris et de Montpellier n'ont pu encore le définir.

CE PHENOMENE

consiste en une jeune femme de dix-huit ans, native de Venise, qui, au lieu de chevelure, porte une magnifique toison en laine mérinos de Barbarie, couleur marron, d'une longueur d'environ cinquante-deux centimètres. Elle pousse comme les plantes, et on lui voit sur la tête des tiges qui supportent quatorze ou quinze branches.

"Deux de ces tiges s'élèvent sur son front et forment des cornes.

Dans le cours de l'année, il tombe de sa toison, comme de celle des moutons qui ne sont pas tondus à temps, des fragments de laine.

Cette personne est très avenante, ses yeux sont expressifs, elle a la peau très blanche ; elle a excité dans les grandes villes l'admiration de ceux qui l'ont vue, et, dans son séjour à Londres, en 1846, Sa Majesté la reine, à qui elle a été présentée, a témoigné sa surprise en disant que jamais la nature ne s'était montrée si bizarre.

Les spectateurs pourront s'assurer de la vérité au tact de la laine, comme à l'élasticité, à l'odorat, etc., etc. Visible tous les jours jusqu'à dimanche 5 courant.

Plusieurs morceaux d'opéra seront exécutés par un artiste distingué.

Des danses de caractère, espagnoles et italiennes, par des artistes pensionnés.

Prix d'entrée : 25 centimes. – Enfants et militaires 10 centimes."

A défaut d'autre spectacle, je voulus vérifier par moi-même les merveilles de cette affiche, et je ne sortis de la représentation qu'après minuit.

J'ose à peine analyser maintenant les sensations étranges du sommeil qui succéda à cette soirée. – Mon esprit, surexcité sans doute par les souvenirs de la nuit précédente, et un peu par l'aspect du pont des Arches, qu'il fallut traverser pour me rendre à l'hôtel, imagina le rêve suivant, dont le souvenir m'est fidèlement resté :

XVII. Capharnaum

Des corridors, – des corridors sans fin ! Des escaliers, – des escaliers où l'on monte, où l'on descend, où l'on remonte, et dont le bas trempe toujours dans une eau noire agitée par des roues, sous d'immenses arches de pont... à travers des charpentes inextricables ! – Monter, descendre, ou parcourir les corridors, – et cela, pendant plusieurs éternités... Serait-ce la peine à laquelle je serais condamné pour mes fautes ?

J'aimerais mieux vivre !

Au contraire, voilà qu'on me brise la tête à grands coups de marteau : qu'est-ce que cela veut dire ?

"Je rêvais à des queues de billard... à des petits verres de verjus..."

"Monsieur et mame le maire est-il content ? "

Bon ! je confonds à présent Bilboquet avec Macaire. Mais ce n'est pas une raison pour qu'on me casse la tête avec des foulons.

"Brûler n'est pas répondre ! "

Serait-ce pour avoir embrassé la femme à cornes, – ou avoir promené mes doigts dans sa chevelure de mérinos ?

"Qu'est-ce que c'est donc que ce cynisme ! " dirait Macaire.

Mais Desbarreaux le cartésien répondrait à la Providence : "Voilà bien du tapage pour..."

"bien peu de chose."

XVIII. Choeur des gnomes

Les petits gnomes chantent ainsi :

"Profitons de son sommeil ! – Il a eu bien tort de régaler le saltimbanque, et d'absorber tant de bière de Mars en octobre, – à ce même café – de Mars, avec accompagnement de cigares, de cigarettes, de clarinette et de basson.

Travaillons, frères, – jusqu'au point du jour, jusqu'au chant du coq, – jusqu'à l'heure où part la voiture de Dammartin, – et qu'il puisse entendre la sonnerie de la vieille cathédrale où repose L'AIGLE DE MEAUX.

Décidément, la femme mérinos lui travaille l'esprit, – non moins que la bière de Mars et les foulons du pont des Arches ; – cependant, les cornes de cette femme ne sont pas telles que l'avait dit le saltimbanque : – notre Parisien est encore jeune... Il ne s'est pas assez méfié du boniment.

Travaillons, frères, travaillons pendant qu'il dort. – Commençons par lui dévisser la tête, – puis, à petits coups de marteau, – oui, de marteau, – nous descellerons les parois de ce crâne philosophique – et biscornu !

Pourvu qu'il n'aille pas se loger dans une des cases de son cerveau – l'idée d'épouser la femme à la chevelure de mérinos ! Nettoyons d'abord le sinciput et l'occiput ; – que le sang circule plus clair à travers les centres nerveux qui s'épanouissent au-dessus des vertèbres.

Le moi et le non-moi de Fichte se livrent un terrible combat dans cet esprit plein d'objectivité. – Si seulement il n'avait pas arrosé la bière de Mars – de quelques tournées de punch offert à ces dames ! ... L'Espagnole était presque aussi séduisante que la Vénitienne ; mais elle avait de faux mollets, – et sa cachucha paraissait due aux leçons de Mabelle.

Travaillons, frères, travaillons ; – la boîte osseuse se nettoie. – Le compartiment de la mémoire embrasse déjà une certaine série de faits. – La causalité, – oui, la causalité, – le ramènera au sentiment de la subjectivité. – Prenons garde seulement qu'il ne s'éveille avant que notre tâche soit finie.

Le malheureux se réveillerait pour mourir d'un coup de sang, que la Faculté qualifierait d'épanchement au cerveau, – et c'est nous qu'on accuserait là-haut. – Dieux immortels ! il fait un mouvement ; il respire

avec peine. – Raffermissons la boîte osseuse avec un dernier coup de foulon, – oui, de foulon. – Le coq chante, – l'heure sonne... Il en est quitte pour un mal de tête... Il le fallait ! "

XIX. Je m'éveille

Décidément, ce rêve est trop extravagant... même pour moi ! Il vaut mieux se réveiller tout à fait. – Ces petits drôles ! qui me démontraient la tête, – et qui se permettaient après de rajuster les morceaux du crâne avec de grands coups de leurs marteaux ! – Tiens, un coq qui chante... ! Je suis donc à la campagne ? C'est peut-être le coq de Lucien :

– Oh ! souvenirs classiques, que vous êtes loin de moi !

Cinq heures sonnent, – où suis-je ? – Ce n'est pas là ma chambre... Ah ! Je m'en souviens, – je me suis endormi hier à la Syrène, tenue par le Vallois, – dans la bonne ville de Meaux (Meaux en Brie, Seine-et-Marne).

Et j'ai négligé d'aller présenter mes hommages à monsieur et à mame le maire ! – C'est la faute de Bilboquet (Faisant sa toilette) :

Air des Prétendus.

Allons présenter – hum ! – présenter notre hommage

A la fille de la maison ! ...(Bis.)

Oui, j'en conviens, elle a raison,

Oui, oui, la friponne a raison !

Allons présenter, etc.

Tiens, le mal de tête s'en va... Oui, mais la voiture est partie. Restons, et tirons-nous de cet affreux mélange de comédie, – de rêve – et de réalité.

Pascal a dit :

"Les hommes sont fous, si nécessairement fous, que ce serait être fou par une autre sorte que de n'être pas fou."

La Rochefoucauld a ajouté :

"C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul."

Ces maximes sont consolantes.

XX. Réflexions

Recomposons nos souvenirs.

Je suis majeur et vacciné ; – mes qualités physiques importent peu pour le moment. Ma position sociale est supérieure à celle du saltimbanque d'hier au soir ; – et décidément, sa Vénitienne n'aura pas ma main.

Un sentiment de soif me travaille.

Retourner au café de Mars à cette heure, – ce serait vouloir marcher sur les fusées d'un feu d'artifice éteint.

D'ailleurs, personne n'y peut être levé encore. – Allons errer sur les bords de la Marne et le long de ces terribles moulins à eau dont le souvenir a troublé mon sommeil.

Ces moulins, écaillés d'ardoises, si sombres et si bruyants au cher de lune, doivent être pleins de charmes aux rayons du soleil levant.

Je viens de réveiller les garçons du Café du Commerce. Une légion de chats s'échappe de la grande salle de billard, et va se jouer sur la terrasse parmi les thuyas, les orangers et les balsamines roses et blanches. – Les voilà qui grimpent comme des singes le long des berceaux de treillage revêtus de lierre.

O nature, je te salue !

Et, quoique ami des chats, je caresse aussi ce chien à longs poils gris qui s'étire péniblement. Il n'est pas muselé. – N'importe ; la chasse est ouverte.–

Qu'il est doux pour un coeur sensible de voir lever l'aurore sur la Marne, à quarante kilomètres de Paris !

Là-bas, sur le même bord, au delà des moulins, est un autre café non moins pittoresque, qui s'intitule Café de l'Hôtel-de-ville (sous-préfecture). Le maire de Meaux, qui habite tout près, doit, en se levant, y reposer ses yeux sur les allées d'ormeaux et sur les berceaux d'un vert glauque qui garnissent la terrasse. On admire là une statue en terre cuite de la Camargo, grandeur naturelle, dont il faut regretter les bras cassés. Ses jambes sont effilées comme celles de l'Espagnole d'hier – et des Espagnoles de l'Opéra.

Elle préside à un jeu de boules.

J'ai demandé de l'encre au garçon. Quant au café, il n'est pas encore fait. Les tables sont couvertes de tabourets ; j'en dérange deux ; et je me recueille en prenant possession d'un petit chat blanc qui a les yeux verts.

On commence à passer sur le pont ; j'y compte huit arches. La Marne est marneuse naturellement ; mais elle revêt maintenant des teintes plombées que rident parfois les courants qui sortent des moulins, ou plus loin les jeux folâtres des hirondelles.

Est-ce qu'il pleuvra ce soir ?

Quelquefois, un poisson fait un soubresaut qui ressemble, ma foi, à la cachucha éperdue de cette demoiselle bronzée que je n'oserais qualifier de dame sans plus d'informations.

Il y a en face de moi, sur l'autre bord, des sorbiers à grains de corail du plus bel effet : "sorbier des oiseaux, – aviaria." – J'ai appris cela quand je me destinais à la position de bachelier dans l'Université de Paris.

XXI. La femme mérinos

... Je m'arrête. Le métier de réaliste est trop dur à faire. La lecture d'un article de Charles Dickens est pourtant la source de ces divagations ! ... Une voix grave me rappelle à moi-même.

Je viens de tirer de dessous plusieurs journaux parisiens et marnois un certain feuilleton d'où l'anathème s'exhale avec raison sur les imaginations bizarres qui constituent aujourd'hui l'école du vrai.

Le même mouvement a existé après 1830, après 1794, après 1716 et après bien d'autres dates antérieures. Les esprits, fatigués des conventions politiques ou romanesques, voulaient du vrai à tout prix.

Or, le vrai, c'est le faux, – du moins en art et en poésie. Quoi de plus faux que l'Iliade, que l'Enéide, que la Jérusalem délivrée, que la Henriade ? – que les tragédies, que les romans ? ...

– Eh bien, moi, dit le critique, j'aime ce faux. Est-ce que cela m'amuse, que vous me racontiez votre vie pas à pas, que vous analysiez vos rêves, vos impressions, vos sensations ? ... Que m'importe que vous ayez couché à la Syrène, chez le Vallois ? Je présume que cela n'est pas vrai, – ou bien que cela est arrangé. – Vous me direz d'aller y voir...Je n'ai pas besoin de me rendre à Meaux ! – Du reste, les mêmes choses m'arriveraient, que je n'aurais pas l'aplomb d'en entretenir le public. Et d'abord est-ce que l'on croit à cette femme aux cheveux de mérinos ?

Je suis forcé d'y croire ; et plus sûrement encore que les promesses de l'affiche. L'affiche existe, mais la femme pourrait ne pas exister... Eh bien, le saltimbanque n'avait rien écrit que de véritable.

La représentation a commencé à l'heure dite. Un homme assez replet, mais encore vert, est entré en costume de Figaro. Les tables étaient garnies en partie par le peuple de Meaux, en partie par les cuirassiers du 6e.

M. Montaldo – car c'était lui – a dit avec modestie :

– Signori, ze vais vi faire entendre le grand aria di Figaro.

Il commence.

– Tra de ra la, de ra la, de ra la, ah !

Sa voix, un peu usée, mais encore agréable, était accompagnée d'un basson.

Quand il arriva au vers : Largo al, fattotum della cità ! je crus devoir me permettre une observation. Il prononçait cita. Je dis tout haut : tchita ! ce qui étonna un peu les cuirassiers et le peuple de Meaux. Le chanteur me fit un signe d'assentiment, et, quand il arriva à cet autre vers : "Figaro–ci, Figaro–là..." il eut soin de prononcer tchi. – J'étais flatté de cette attention.

Mais, en faisant sa quête, il vint à moi et me dit (je ne donne pas ici la phrase patoisée) :

– On est heureux de rencontrer des amateurs instruits... Ma ze souis de Tourino, et, à Tourino, nous prononçons ci. Vous aurez entendu le tchi à Rome ou à Naples ?

– Effectivement ! ... Et votre Vénitienne ?

– Elle va paraître à neuf heures. En attendant, je vais danser une cachucha avec cette jeune personne que j'ai l'honneur de vous présenter.

La cachucha n'était pas mal, mais exécutée dans un goût un peu classique... Enfin, la femme aux cheveux de mérinos parut dans toute sa splendeur. C'étaient effectivement des cheveux de mérinos. Deux touffes, placées sur le front, se dressaient en cornes. – Elle aurait pu se faire faire un châte de cette abondante chevelure. Que de maris seraient heureux de trouver dans les cheveux de leurs femmes cette matière première qui réduirait le prix de leurs vêtements à la simple main–d'oeuvre !

La figure était pâle et régulière. Elle rappelait le type des vierges de Carlo Dolci. Je dis à la jeune femme :
– Sete voi Veneziana
Elle me répondit :
– Signor, si.

Si elle avait dit : Si, signor, je l'aurais soupçonnée Piémontaise ou Savoyarde ; mais, évidemment, c'est une Vénitienne des montagnes qui confinent au Tyrol. Les doigts sont effilés, les pieds petits, les attaches fines ; elle a les yeux presque rouges et la douceur d'un mouton ; – sa voix même semble un bêlement accentué. Les cheveux, si l'on peut appeler cela des cheveux, résisteraient à tous les efforts du peigne. C'est un amas de cordelettes comme celles que se font les Nubiennes en les imprégnant de beurre. Toutefois, sa peau étant d'un blanc mat irrécusable et sa chevelure d'un marron assez clair (voir l'affiche), je pense qu'il y a eu croisement ; – un nègre, Othello peut-être, se sera allié au type vénitien, et, après plusieurs générations, ce produit local se sera révélé.

Quant à l'Espagnole, elle est évidemment originaire de Savoie ou d'Auvergne, ainsi que M. Montaldo.

Mon récit est terminé. "Le vrai est ce qu'il peut", comme disait M. de Fongerey. – J'aurais pu raconter l'histoire de la Vénitienne, de M. Montaldo, – de l'Espagnole, et même du basson. Je pourrais supposer que je me suis épris de l'une ou de l'autre de ces deux femmes, et que la rivalité du saltimbanque ou du basson m'a conduit aux aventures les plus extraordinaires. – Mais la vérité, c'est qu'il n'en est rien. L'Espagnole avait, comme je l'ai dit, les jambes maigres ; – la femme mérinos ne m'intéressait qu'à travers une atmosphère de fumée de tabac et une consommation de bière qui me rappelait l'Allemagne. – Laissons ce phénomène à ses habitudes et à ses attachements probables.

Je soupçonne le basson, jeune homme assez fluet, noir de chevelure, de ne pas lui être indifférent.
XXII. Itinéraire

Je n'ai pas encore expliqué au lecteur le motif véritable de mon voyage à Meaux... Il convient d'avouer que je n'ai rien à faire dans ce pays ; – mais, comme le public français veut toujours savoir les raisons de tout, il est temps d'indiquer ce point. – Un de mes amis, – un limonadier de Creil, – ancien hercule retiré, et se livrant à la chasse dans ses moments perdus m'avait invité, ces jours derniers, à une chasse à la loutre sur les bords de l'Oise.

Il était très simple de me rendre à Creil par le Nord ; mais le chemin du Nord est un chemin tortu, bossu, qui fait un coude considérable avant de parvenir à Creil, où se trouve le confluent du railway de Lille et de celui de Saint-Quentin. De sorte que je m'étais dit : – En prenant par Meaux, je rencontrerai l'omnibus de Dammartin ; je traverserai à pied les bois d'Ermenonville, et, suivant les bords de la Nonette, je parviendrai, après trois heures de marche, à Senlis, où je rencontrerai l'omnibus de Creil. De là, j'aurai le plaisir de revenir à Paris par le plus long c'est-à-dire par le chemin de fer du Nord.

En conséquence, ayant manqué la voiture de Dammartin, il s'agissait de trouver une autre correspondance. – Le système des chemins de fer a dérangé toutes les voitures des pays intermédiaires. Le pâti immense des contrées situées au nord de Paris se trouve privé de communications directes ; – il faut faire dix lieues à droite ou dix-huit lieues à gauche, en chemin de fer, pour y parvenir, au moyen des correspondances, qui mettent encore deux ou trois heures à vous transporter dans des pays où l'on arrivait autrefois en quatre heures.

La spirale célèbre que traça en l'air le bâton du caporal Trim n'était pas plus capricieuse que le chemin qu'il faut faire, soit d'un coté, soit de l'autre.

On m'a dit à Meaux :

– La voiture de Nanteuil–le–Haudouin vous mettra à une lieue d'Ermenonville, et, dès lors, vous n'avez plus qu'à marcher.

A mesure que je m'éloignais de Meaux, le souvenir de la femme mérinos et de l'Espagnole s'évanouissait dans les brumes de l'horizon. Enlever l'une au basson, ou l'autre au ténor chorégraphe, eût été un procédé plein de petitesse, en cas de réussite, attendu qu'ils avaient été polis et charmants ; – une tentative vaine m'aurait couvert de confusion. N'y pensons plus. Nous arrivons à Nanteuil par un temps abominable ; il devient impossible de traverser les bois. Quant à prendre des voitures à volonté, je connais trop les chemins vicinaux du pays pour m'y risquer.

Nanteuil est un bourg montueux qui n'a jamais eu de remarquable que son château désormais disparu. Je m'informe à l'hôtel des moyens de sortir d'un pareil lieu, et l'on me répond :

– Prenez la voiture de Crespy en Valois, qui passe à deux heures ; cela vous fera faire un détour, mais vous trouverez ce soir une autre voiture qui vous conduira sur les bords de l'Oise.

Dix lieues encore pour voir une pêche à la loutre. Il était si simple de rester à Meaux, dans l'aimable compagnie du saltimbanque, de la Vénitienne et de l'Espagnole ! ...

XXIII. Crespy en Valois

Trois heures plus tard, nous arrivons à Crespy. Les portes de la ville sont monumentales et surmontées de trophées dans le goût du XVIIe siècle. Le clocher de la cathédrale est élancé, taillé à six pans et découpé à jour comme celui de la vieille église de Soissons.

Il s'agissait d'attendre jusqu'à huit heures la voiture de correspondance. L'après-dînée, le temps s'est éclairci. J'ai admiré les environs assez pittoresques de la vieille cité valoise, et la vaste place du marché que l'on y crée en ce moment. Les constructions sont dans le goût de celles de Meaux. Ce n'est plus parisien, et ce n'est pas encore flamand. On construisait une église dans un quartier signalé par un assez grand nombre de maisons bourgeoises. Un dernier rayon de soleil qui teignait de rose la face de l'ancienne cathédrale, m'a fait revenir dans le quartier opposé. Il ne reste malheureusement que le chevet. La tour et les ornements du portail m'ont paru remonter au quatorzième siècle. – J'ai demandé à des voisins pourquoi l'on s'occupait de construire une église moderne, au lieu de restaurer un si beau monument.

– C'est, m'a-t-on dit, parce que les bourgeois ont principalement leurs maisons dans l'autre quartier, et cela les dérangerait trop de venir à l'ancienne église... Au contraire, l'autre sera sous leur main.

– C'est, en effet, dis-je, bien plus commode d'avoir une église à sa porte ; – mais les vieux chrétiens n'auraient pas regardé à deux cents pas de plus pour se rendre à une vieille et splendide basilique. Aujourd'hui, tout est changé, c'est le bon Dieu qui est obligé de se rapprocher des paroissiens ! ...

XXIV. En prison

Certes, je n'avais rien dit d'inconvenant ni de monstrueux. Aussi, la nuit arrivant, je crus bon de me diriger vers le bureau des voitures. Il fallait encore attendre une demi-heure. – J'ai demandé à souper pour passer le temps.

Je finissais une excellente soupe, et je me tournais pour demander autre chose, lorsque j'aperçus un gendarme qui me dit :

– Vos papiers ?

J'interroge ma poche avec dignité... Le passeport était resté à Meaux, où on me l'avait demandé à l'hôtel pour m'inscrire ; – et j'avais oublié de le reprendre le lendemain matin. La jolie servante à laquelle j'avais payé mon compte n'y avait pas pensé plus que moi.

– Eh bien, dit le gendarme, vous allez me suivre chez M. le maire.

Le maire ! Encore si c'était le maire de Meaux ! Mais c'est le maire de Crespy ! – L'autre eût certainement été plus indulgent.

– D'où venez-vous ?

– De Meaux.

– Où allez-vous ?

– A Creil.

– Dans quel but ?

– Dans le but de faire une chasse à la loutre.

– Et pas de papiers, à ce que dit le gendarme ?

– Je les ai oubliés à Meaux.

Je sentais moi-même que ces réponses n'avaient rien de satisfaisant ; aussi le maire me dit-il paternellement :

– Eh bien, vous êtes en état d'arrestation !

– Et où coucherai-je ?

– A la prison.

– Diable ! mais je crains de ne pas être bien couché.

– C'est votre affaire.

– Et si je payais un ou deux gendarmes pour me garder à l'hôtel ? ...

– Ce n'est pas l'usage.

– Cela se faisait au dix-huitième siècle.

– Plus aujourd'hui.

Je suivis le gendarme assez mélancoliquement.

La prison de Crespy est ancienne. Je pense même que le caveau dans lequel on m'a introduit date du temps des croisades ; il a été soigneusement recrépi avec du béton romain.

J'ai été fâché de ce luxe ; j'aurais aimé à élever des rats ou à apprivoiser des araignées.

– Est-ce que c'est humide ? dis-je au geôlier.

– Très sec, au contraire. Aucun de ces messieurs ne s'en est plaint depuis les restaurations. Ma femme va vous faire un lit.

– Pardon, je suis Parisien : je le voudrais très doux.

– On vous mettra deux lits de plume.

– Est-ce que je ne pourrais pas finir de souper ? Le gendarme m'a interrompu après le potage.

– Nous n'avons rien. Mais, demain, j'irai vous chercher ce que vous voudrez ; maintenant, tout le monde est couché à Crespy.

– A huit heures et demie !

– Il en est neuf.

La femme du geôlier avait établi un lit de sangle dans le caveau, comprenant sans doute que je payerai bien la pistole. Outre les lits de plume, il y avait un édredon. J'étais dans les plumes de tous côtés.

XXV. Autre rêve

J'eus à peine deux heures d'un sommeil tourmenté ; – je ne revis pas les petits gnomes bienfaisants ; – ces êtres panthéistes, éclos sur le sol germain, m'avaient totalement abandonné. En revanche, je comparaissais devant un tribunal, qui se dessinait au fond d'une ombre épaisse, imprégnée au bas d'une poussière scolastique.

Le président avait un faux air de M. Nisard ; les deux assesseurs ressemblaient à M. Cousin et à M. Guizot, mes anciens maîtres. Je ne passais plus comme autrefois devant eux mon examen en Sorbonne. J'allais subir une condamnation capitale.

Sur une table étaient étendus plusieurs numéros de Magazines anglais et américains, et une foule de livraisons illustrées à jour et à six pence, où apparaissaient vaguement les noms d'Edgar Poe, de Dickens, d'Ainsworth, etc., et trois figures pâles et maigres se dressaient à droite du tribunal, drapées de thèses en latin imprimées sur satin, où je crus distinguer ces noms : Sapientia, Ethica, Grammatica. – Les trois spectres accusateurs me jetaient ces mots méprisants :

– Fantaisiste ! réaliste ! ! essayiste ! ! !

Je saisis quelques phrases de l'accusation formulée à l'aide d'un organe qui semblait être celui de M. Patin :

– Du réalisme au crime, il n'y a qu'un pas ; car le crime est essentiellement réaliste. Le fantaisisme conduit tout droit à l'adoration des monstres. L'essayisme amène ce faux esprit à pourrir sur la paille humide des cachots. On commence par visiter Paul Niquet, – on en vient à adorer une femme à cornes et à chevelure de mérinos, – on finit par se faire arrêter à Crespy pour cause de vagabondage et de troubadourisme exagéré !

J'essayai de répondre : j'invoquai Lucien, Rabelais, Erasme et autres fantaisistes classiques. – Je sentis alors que je devenais prétentieux.

Alors, je m'écriai en pleurant :

– Confiteor ! plangor ! juro ! ... – je jure de renoncer à ces oeuvres maudites par la Sorbonne et par l'Institut : je n'écrirai plus que de l'histoire, de la philosophie, de la philologie et de la statistique... On semble en douter ? ... Eh bien, je ferai des romans vertueux et champêtres, je viserai au prix de poésie, de morale ; je ferai des livres contre l'esclavage et pour les enfants, des poèmes didactiques... des tragédies ! – des tragédies ! ... Je vais même en réciter une que j'ai écrite en seconde, et dont le souvenir me revient...

Les fantômes disparurent en jetant des cris plaintifs.

XXVI. Moralité

Nuit profonde ! où suis-je ? Au cachot !

Imprudent ! voilà pourtant où t'a conduit la lecture de l'article anglais intitulé la Clef de la rue... Tâche maintenant de découvrir la clef des champs !

La serrure a grincé, les barres ont résonné. Le geôlier m'a demandé si j'avais bien dormi :

– Très bien ! très bien !

Il faut être poli.

– Comment sort-on d'ici ?

– On écrira à Paris, et, si les renseignements sont favorables, au bout de trois ou quatre jours...

– Est-ce que je pourrais causer avec un gendarme ?

– Le vôtre viendra tout à l'heure.

Le gendarme, quand il entra, me parut un dieu. Il me dit :

– Vous avez de la chance.

– En quoi ?

– C'est aujourd'hui jour de correspondance avec Senlis, vous pourrez paraître devant le substitut. Allons, levez-vous.

– Et comment va-t-on à Senlis ?

– A pied ; cinq lieues, ce n'est rien.

– Oui mais s'il pleut..., entre deux gendarmes, sur des routes détrempées

– Vous pouvez prendre une voiture.

Il m'a bien fallu prendre une voiture. Une petite affaire de onze francs ; deux francs à la pistole ; – en tout, treize. – O fatalité !

Du reste, les deux gendarmes étaient très aimables, et je me suis mis fort bien avec eux sur la route en leur racontant les combats qui avaient eu lieu dans ce pays du temps de la Ligue. En arrivant en vue de la tour de Montépilloy, mon récit devint pathétique, je peignis la bataille, j'énumérai les escadrons de gens d'armes qui reposaient sous les sillons ; – ils s'arrêtèrent cinq minutes à contempler la tour, et je leur expliquai ce que c'était qu'un château fort de ce temps-là.

Histoire ! archéologie ! philosophie ! Vous êtes donc bonnes à quelque chose.

Il fallut monter à pied au village de Montépilloy, situé dans un bouquet de bois. Là, mes deux braves gendarmes de Crespy m'ont remis aux mains de ceux de Senlis, et leur ont dit :

– Il a pour deux jours de pain dans le coffre de la voiture.

– Si vous voulez déjeuner ? m'a-t-on dit avec bienveillance.

– Pardon, je suis comme les Anglais, je mange très peu de pain.

– Oh ! l'on s'y fait.

Les nouveaux gendarmes semblaient moins aimables que les autres, l'un d'eux me dit :

– Nous avons encore une petite formalité à remplir.

Il m'attacha des chaînes comme à un héros de l'Ambigu, et ferma les fers avec deux cadenas.

– Tiens, dis-je, pourquoi ne m'a-t-on mis des fers qu'ici ?

– Parce que les gendarmes étaient avec vous dans la voiture, et que nous, nous sommes à cheval.

Arrivés à Senlis, nous allâmes chez le substitut, et, étant connu dans la ville, je fus relâché tout de suite. L'un des gendarmes m'a dit :

– Cela vous apprendra à oublier votre passeport une autre fois quand vous sortirez de votre département.

Avis au lecteur. – J'étais dans mon tort... Le substitut a été fort poli, ainsi que tout le monde. Je ne trouve de trop que le cachot et les fers. Ceci n'est pas une critique de ce qui se passe aujourd'hui. Cela s'est toujours fait ainsi. Je ne raconte cette aventure que pour demander que, comme pour d'autres choses, on tente un progrès sur ce point. – Si je n'avais pas parcouru la moitié du monde, et vécu avec les Arabes, les Grecs, les Persans, dans les khans des caravansérails et sous les tentes, j'aurais eu peut-être un sommeil plus troublé encore, et un réveil plus triste, pendant ce simple épisode d'un voyage de Meaux à Creil.

Il est inutile de dire que je suis arrivé trop tard pour la chasse à la loutre. Mon ami le limonadier, après sa chasse, était parti pour Clermont afin d'assister à un enterrement. Sa femme m'a montré la loutre empaillée, et complétant une collection de bêtes et d'oiseaux de Valois, qu'il espère vendre à quelque Anglais.

Voilà l'histoire fidèle de trois nuits d'octobre, qui m'ont corrigé des excès d'un réalisme trop absolu ; – j'ai du moins tout lieu de l'espérer.

Promenades et souvenirs

I. La butte Montmartre

Il est véritablement difficile de trouver à se loger dans Paris. – Je n'en ai jamais été si convaincu que depuis deux mois. Arrivé d'Allemagne, après un court séjour dans une villa de la banlieue, je me suis cherché un domicile plus assuré que les précédents, dont l'un se trouvait sur la place du Louvre et l'autre dans la rue du Mail. – Je ne remonte qu'à six années. – Evincé du premier avec vingt francs de dédommagement, que j'ai négligé, je ne sais pourquoi, d'aller toucher à la Ville, j'avais trouvé dans le second ce qu'on ne trouve plus guère au centre de Paris : une vue sur deux ou trois arbres occupant un certain espace, qui permet à la fois de respirer et de se délasser l'esprit en regardant autre chose qu'un échiquier de fenêtres noires, où de jolies figures n'apparaissent que par exception. – Je respecte la vie intime de mes voisins, et ne suis pas de ceux qui examinent avec des longues-vues le galbe d'une femme qui se couche, ou surprennent à l'oeil nu les silhouettes particulières aux incidents et accidents de la vie conjugale. – J'aime mieux tel horizon "à souhait pour le plaisir des yeux", comme dirait Fénelon, où l'on peut jouir, soit d'un lever, soit d'un coucher de soleil, mais plus particulièrement du lever. Le coucher ne m'embarrasse guère : je suis sûr de le rencontrer partout ailleurs que chez moi. Pour le lever, c'est différent : j'aime à voir le soleil découper des angles sur les murs, à entendre au dehors des gazouillements d'oiseaux, fût-ce de simples moineaux francs... Grétry offrait un louis pour entendre une chanterelle, je donnerais vingt francs pour un merle ; les vingt francs que la ville de Paris me doit encore !

J'ai longtemps habité Montmartre ; on y jouit d'un air très pur, de perspectives variées, et l'on y découvre des horizons magnifiques, soit "qu'ayant été vertueux, l'on aime à voir lever l'aurore", qui est très belle du côté de Paris, soit qu'avec des goûts moins simples, on préfère ces teintes pourprées du couchant, où les nuages déchiquetés et flottants peignent des tableaux de bataille et de transfiguration au-dessus du grand cimetière, entre l'arc de l'Etoile et les coteaux bleuâtres qui vont d'Argenteuil à Pontoise. – Les maisons nouvelles s'avancent toujours, comme la mer diluvienne qui a baigné les flancs de l'antique montagne, gagnant peu à peu les retraites où s'étaient réfugiés les monstres informes reconnus depuis par Cuvier. – Attaqué d'un côté par la rue de l'Empereur, de l'autre par le quartier de la mairie, qui sape les après montées et abaisse les hauteurs du versant de Paris, le vieux mont de Mars aura bien bientôt le sort de la butte des Moulins, qui, au siècle dernier, ne montrait guère un front moins superbe. – Cependant, il nous reste encore un certain nombre de coteaux ceints d'épaisses haies vertes, que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées.

Il y a là des moulins, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses, bordées de chaumières, de granges et de jardins touffus, des plaines vertes coupées de précipices, où les sources filtrent dans la glaise, détachant peu à peu certains îlots de verdure où s'ébattent des chèvres, qui broutent l'acanthé suspendue aux rochers ; des petites filles à l'il fier, au pied montagnard, les surveillent en jouant entre elles. On rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait, du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris, qui tombent dans une carrière. – Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de trois mille francs... On en demande aujourd'hui trente mille. C'est le plus beau point de vue des environs de Paris.

Ce qui me séduisait dans ce petit espace abrité par les grands arbres du Château des Brouillards, c'était d'abord ce reste de vignoble lié au souvenir de saint Denis, qui, au point de vue des philosophes, était peut-être le second Bacchus, et qui a eu trois corps dont l'un a été enterré à Montmartre, le second à Ratisbonne et le troisième à Corinthe. – C'était ensuite le voisinage de l'abreuvoir, qui, le soir, s'anime du spectacle de chevaux et de chiens que l'on y baigne, et d'une fontaine construite dans le goût antique, où les laveuses causent et chantent comme dans un des premiers chapitres de Werther. Avec un bas-relief consacré

à Diane et peut-être deux figures de naïades sculptées en demi-bosse, on obtiendrait, à l'ombre des vieux tilleuls qui se penchent sur le monument, un admirable lieu de retraite, silencieux à ses heures, et qui rappellerait certains points d'étude de la campagne romaine. Au-dessus se dessine et serpente la rue des Brouillards, qui descend vers le chemin des Boeufs, puis le jardin du restaurant Gaucher, avec ses kiosques, ses lanternes et ses statues peintes... La plaine Saint-Denis a des lignes admirables, bornées par les coteaux de Saint-Ouen et de Montmorency, avec des reflets de soleil ou des nuages qui varient à chaque heure du jour. A droite est une rangée de maisons, la plupart fermées pour cause de craquements dans les murs. C'est ce qui assure la solitude relative de ce site ; car les chevaux et les bufs qui passent, et même les laveuses, ne troublent pas les méditations d'un sage, et même s'y associent. – La vie bourgeoise, ses intérêts et ses relations vulgaires, lui donnent seuls l'idée de s'éloigner le plus possible des grands centres d'activité.

Il y a à gauche de vastes terrains, recouvrant l'emplacement d'une carrière éboulée, que la commune a concédés à des hommes industriels qui en ont transformé l'aspect. Ils ont planté des arbres, créé des champs où verdissent la pomme de terre et la betterave où l'asperge montée étalait naguère ses panaches verts décorés de perles rouges.

On descend le chemin et l'on tourne gauche. Là sont encore deux ou trois collines vertes, entaillées par une route qui plus loin comble des ravins profonds, et qui tend à rejoindre un jour la rue de l'Empereur entre les buttes et le cimetière. On rencontre là un hameau qui sent fortement la campagne, et qui a renoncé depuis trois ans aux travaux malsains d'un atelier de poudrette. – Aujourd'hui, l'on y travaille les résidus des fabriques de bougies stéariques. – Que d'artistes repoussés du prix de Rome sont venus sur ce point étudier la campagne romaine et l'aspect des marais Pontins ! Il y reste même un marais animé par des canards, des oisons et des poules.

Il n'est pas rare aussi d'y trouver des haillons pittoresques sur les épaules des travailleurs. Les collines, fendues çà et là, accusent le tassement du terrain sur d'anciennes carrières ; mais rien n'est plus beau que l'aspect de la grande butte, quand le soleil éclaire ses terrains d'ocre rouge veinés de plâtre et de glaise, ses roches dénudées et quelques bouquets d'arbres encore assez touffus, où serpentent des ravins et des sentiers.

La plupart des terrains et des maisons éparses de cette petite vallée appartiennent à de vieux propriétaires, qui ont calculé sur l'embarras des Parisiens à se créer de nouvelles demeures et sur la tendance qu'ont les maisons du quartier Montmartre à envahir, dans un temps donné, la plaine Saint-Denis. C'est une écluse qui arrête le torrent ; quand elle s'ouvrira, le terrain vaudra cher. – Je regrette d'autant plus d'avoir hésité, il y a dix ans, à donner trois mille francs du dernier vignoble de Montmartre.

Il n'y faut plus penser. Je ne serai jamais propriétaire : et pourtant que de fois, au 8 ou au 15 de chaque trimestre (près de Paris, du moins), j'ai chanté le refrain de M. Vautour :

Quand on n'a pas de quoi payer son terme
Il faut avoir une maison à soi !

J'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère ! ... Une petite villa dans le goût de Pompéi avec un impluvium et une cella, quelque chose comme la maison du poète tragique. Le pauvre Laviron, mort depuis sur les murs de Rome, m'en avait dessiné le plan. A dire le vrai pourtant, il n'y a pas de propriétaires aux buttes de Montmartre. On ne peut asseoir légalement une propriété sur des terrains minés par des cavités peuplées dans leurs parois de mammouths et de mastodontes. La commune concède un droit de possession qui s'éteint au bout de cent ans... On est campé comme les Turcs ; et les doctrines les plus avancées auraient peine à contester un droit si fugitif où l'hérédité ne peut longuement s'établir.

II. Le château de Saint–Germain

J'ai parcouru les quartiers de Paris qui correspondent à mes relations, et n'ai rien trouvé qu'à des prix impossibles, augmentés par les conditions que formulent les concierges. Ayant rencontré un seul logement au-dessous de trois cents francs, on m'a demandé si j'avais un état pour lequel il fallût du jour. – J'ai répondu ! je crois, qu'il m'en fallait pour l'état de ma santé.

– C'est, m'a dit le concierge, que la fenêtre de la chambre s'ouvre sur un corridor qui n'est pas bien clair.

Je n'ai pas voulu en savoir davantage, et j'ai même négligé de visiter une cave à louer, me souvenant d'avoir vu à Londres cette même inscription, suivie de ces mots : "Pour un gentleman seul."

Je me suis dit :

– Pourquoi ne pas aller demeurer à Versailles ou à Saint–Germain ? La banlieue est encore plus chère que Paris ; mais, en prenant un abonnement du chemin de fer, on peut sans doute trouver des logements dans la plus déserte ou dans la plus abandonnée de ces deux villes. En réalité, qu'est–ce qu'une demi–heure de chemin de fer, le matin et le soir ? On a là les ressources d'une cité, et l'on est presque à la campagne. Vous vous trouvez logé par le fait rue Saint–Lazare, n° 130. Le trajet n'offre que de l'agrément, et n'équivaut jamais, comme ennui ou comme fatigue, à une course d'omnibus.

Je me suis trouvé très heureux de cette idée, et j'ai choisi Saint–Germain, qui est pour moi une ville de souvenirs. Quel voyage charmant ! Asnières, Chatou, Nanterre et le Pecq ; la Seine trois fois repliée, des points de vue d'îles vertes, de plaines, de bois, de chalets et de villas ; à droite, les coteaux de Colombes, d'Argenteuil et de Carrières ; à gauche, le mont Valérien, Bougival, Luciennes et Marly ; puis la plus belle perspective du monde : la terrasse et les vieilles galeries du château de Henri IV, couronnées par le profil sévère du château de François Ier. J'ai toujours aimé ce château bizarre, qui, sur le plan, a la forme d'un D gothique, en l'honneur, dit–on, du nom de la belle Diane. – Je regrette seulement de n'y pas voir ces grands toits écaillés d'ardoises, ces clochetons à jour où se déroulaient des escaliers en spirale, ces hautes fenêtres sculptées s'élançant d'un fouillis de toits anguleux qui caractérisent l'architecture valoise. Des maçons ont défiguré, sous Louis XVIII, la face qui regarde le parterre. Depuis, l'on a transformé ce monument en pénitencier, et l'on a déshonoré l'aspect des fossés et des ponts antiques par une enceinte de murailles couvertes d'affiches. Les hautes fenêtres et les balcons dorés, les terrasses où ont paru tour à tour les beautés blondes de la cour des Valois et de la cour des Stuarts, les galants chevaliers des Médicis et les Ecossais fidèles de Marie Stuart et du roi Jacques, n'ont jamais été restaurés ; il n'en reste rien que le noble dessin des baies, des tours et des façades, que cet étrange contraste de la brique et de l'ardoise, s'éclairant des feux du soir ou des reflets argentés de la nuit, et cet aspect moitié galant, moitié guerrier, d'un château fort qui, en dedans, contenait un palais splendide dressé sur un montagne, entre une vallée boisée où serpente un fleuve et un parterre qui se dessine sur la lisière d'une vaste forêt.

Je revenais là, comme Ravenswood au château de ses pères ; j'avais eu des parents parmi les hôtes de ce château, – il y a vingt ans déjà ; – d'autres, habitants de la ville ; en tout, quatre tombeaux... Il se mêlait encore à ces impressions de souvenir d'amour et de fêtes remontant à l'époque des Bourbons ; – de sorte que je fus tout à tour heureux et triste tout un soir !

Un incident vulgaire vint m'arracher à la poésie de ces rêves de jeunesse. La nuit étant venue, après avoir parcouru les rues et les places, et salué des demeures aimées jadis, donné un dernier coup d'oeil aux côtes de l'étang de Mareil et de Chambourcy, je m'étais enfin reposé dans un café qui donne sur la place du

Marché. On me servit une chope de bière. Il y avait au fond trois cloportes ; – un homme qui a vécu en Orient est incapable de s'affecter d'un pareil détail.

– Garçon ! dis–je, il est possible que j'aime les cloportes ; mais, une autre fois, si j'en demande, je désirerais qu'on me les servît à part.

Le mot n'était pas neuf, s'étant déjà appliqué à des cheveux servis sur une omelette ; mais il pouvait encore être goûté à Saint–Germain. Les habitués, bouchers ou conducteurs de bestiaux, le trouvèrent agréable.

Le garçon me répondit imperturbablement :

– Monsieur, cela ne doit pas vous étonner ; on fait en ce moment des réparations au château, et ces insectes se réfugient dans les maisons de la ville. Ils aiment beaucoup la bière et y trouvent leur tombeau.

– Garçon, lui dis–je, vous êtes plus beau que nature ; et votre conversation me séduit... Mais est–il vrai que l'on fasse des réparations au château ?

– Monsieur vient d'en être convaincu.

– Convaincu, grâce à votre raisonnement ; mais êtes–vous sûr du fait en lui–même ?

– Les journaux en ont parlé.

Absent de France pendant longtemps, je ne pouvais contester ce témoignage. Le lendemain, je me rendis au château pour voir où en était la restauration. Le sergent–concierge me dit, avec un sourire qui n'appartient qu'à un militaire de ce grade :

– Monsieur, seulement pour raffermir les fondations du château, il faudrait neuf millions ; les apportez–vous ?

Je suis habitué à ne m'étonner de rien.

– Je ne les ai pas sur moi, observai–je ; mais cela pourrait encore se trouver !

– Eh bien, dit–il, quand vous les apporterez, nous vous ferons voir le château.

J'étais piqué ; ce qui me fit retourner à Saint–Germain deux jours après. J'avais trouvé l'idée.

– Pourquoi, me disais–je, ne pas faire une souscription ? La France est pauvre ; mais il viendra beaucoup d'Anglais l'année prochaine pour l'exposition des Champs–Elysées. Il est impossible qu'ils ne nous aident pas à sauver de la destruction un château qui a hébergé plusieurs générations de leurs reines et de leurs rois. Toutes les familles jacobites y ont passé. – La ville encore est à moitié pleine d'Anglais ; j'ai chanté tout enfant les chansons du roi Jacques et pleuré Marie Stuart en déclamant les vers de Ronsard et de du Bellay... La race des King–Charles emplit les rues comme une preuve vivante encore des affections de tant de races disparues... Non ! me dis–je, les Anglais ne refuseront pas de s'associer à une souscription doublement nationale. Si nous contribuons par des monacos, ils trouveront bien des couronnes et des guinées !

Fort de cette combinaison, je suis allé la soumettre aux habitués du Café du Marché. Ils l'ont accueillie avec enthousiasme, et, quand j'ai demandé une chope de bière sans cloportes, le garçon m'a dit :

– Oh ! non, monsieur, plus aujourd'hui !

Au château, je me suis présenté la tête haute. Le sergent m'a introduit au corps de garde, où j'ai développé mon idée avec succès, et le commandant, qu'on a averti, a bien voulu permettre que l'on me fît voir la chapelle et les appartements des Stuarts, fermés aux simples curieux. Ces derniers sont dans un triste état, et, quant aux galeries, aux salles antiques et aux chambres des Médicis, il est impossible de les reconnaître depuis des siècles, grâce aux clôtures, aux maçonneries et aux faux plafonds qui ont approprié ce château aux convenances militaires.

Que la cour est belle, pourtant ! ces profils sculptés, ces arceaux, ces galeries chevaleresques, l'irrégularité même du plan, la teinte rouge des façades, tout cela fait rêver aux châteaux d'Ecosse et d'Irlande, à Walter Scott et à Byron. On a tant fait pour Versailles et tant pour Fontainebleau. Pourquoi donc ne pas relever ce débris précieux de notre histoire ? La malédiction de Catherine de Médicis, jalouse du monument construit en l'honneur de Diane, s'est continuée sous les Bourbons. Louis XIV craignait de voir la flèche de Saint Denis ; ses successeurs ont tout fait pour Saint-Cloud et Versailles. Aujourd'hui, Saint-Germain attend encore le résultat d'une promesse que la guerre a peut-être empêché de réaliser.

III. Une société chantante

Ce que le concierge m'a fait voir avec le plus d'amour, est une série de petites loges qu'on appelle les cellules, où couchent quelques militaires du pénitencier. Ce sont de véritables boudoirs ornés de peintures à fresque représentant des paysages. Le lit se compose d'un matelas de crin soutenu par des élastiques ; le tout très propre et très coquet, comme une cabine d'officier de vaisseau.

Seulement, le jour y manque, comme dans la chambre qu'on m'offrait à Paris, et l'on ne pourrait pas y demeurer ayant un état pour lequel il faudrait du jour. – J'aimerais, dis-je au sergent, une chambre moins bien décorée et plus près des fenêtres. – Quand on se lève avant le jour, c'est bien indifférent ! me répondit-il." je trouvai cette observation de la plus grande justesse.

En repassant par le corps de garde, je n'eus qu'à remercier le commandant de sa politesse, et le sergent ne voulut accepter aucune buona mano.

Mon idée de souscription anglaise me trottait dans la tête, et j'étais bien aise d'en essayer l'effet sur des habitants de la ville ; de sorte qu'allant dîner au pavillon de Henri IV, d'où l'on jouit de la plus admirable vue qui soit en France, dans un kiosque ouvert sur un panorama de dix lieues, j'en fis part à trois Anglais et à une Anglaise, qui en furent émerveillés, et trouvèrent ce plan très conforme à leurs idées nationales. – Saint-Germain a cela de particulier, que tout le monde s'y connaît, qu'on y parle haut dans les établissements publics, et que l'on peut même s'y entretenir avec des dames anglaises sans leur être présenté. On s'ennuierait tellement sans cela ! Puis c'est une population à part, classée, il est vrai, selon les conditions, mais entièrement locale.

Il est très rare qu'un habitant de Saint-Germain vienne à Paris ; certains d'entre eux ne font pas ce voyage une fois en dix ans. Les familles étrangères vivent aussi là entre elles avec la familiarité qui existe dans les villes d'eaux. Et ce n'est pas l'eau, c'est l'air pur que l'on vient chercher à Saint-Germain. Il y a des maisons de santé charmantes, habitées par des gens très bien portants, mais fatigués du bourdonnement et du mouvement insensés de la capitale. La garnison, qui était autrefois de gardes du corps, et qui est aujourd'hui de cuirassiers de la garde, n'est pas étrangère peut-être à la résidence de quelques jeunes beautés, filles ou veuves, qu'on rencontre à cheval ou à âne sur la route des Loges ou du château du Val. Le soir, les boutiques s'éclairent rue de Paris et rue au Pain ; on cause d'abord sur la porte, on rit, on chante même. – L'accent des voix est fort distinct de celui de Paris ; les jeunes filles ont la voix pure et bien timbrée, comme dans les pays de montagnes. En passant dans la rue de l'Eglise, j'entendis chanter au fond d'un petit café. J'y voyais entrer

beaucoup de monde et surtout des femmes. En traversant la boutique, je me trouvai dans une grande salle toute pavoisée de drapeaux et de guirlandes avec les insignes maçonniques et les inscriptions d'usage. – J'ai fait partie autrefois des Joyeux et des Bergers de Syracuse ; je n'étais donc pas embarrassé de me présenter.

Le bureau était majestueusement établi sous un dais orné de draperies tricolores, et le président me fit le salut cordial qui se doit à un visiteur. Je me rappellerais toujours qu'aux Bergers de Syracuse, on ouvrait généralement la séance par ce toast : "Aux Polonais ! ... et à ces dames !" Aujourd'hui, les Polonais sont un peu oubliés. – Du reste, j'ai entendu de fort jolies chansons dans cette réunion, mais surtout des voix de femmes ravissantes. Le Conservatoire n'a pas terni l'éclat de ces intonations pures et naturelles, de ces trilles empruntés au chant du rossignol ou du merle, ou n'a pas faussé avec les leçons du solfège ces gosiers si frais et si riches en mélodie. Comment se fait-il que ces femmes chantent si juste ? Et pourtant tout musicien de profession pourrait dire à chacune d'elles : "Vous ne savez pas chanter." Rien n'est amusant comme les chansons que les jeunes filles composent elles-mêmes, et qui font, en général, allusion aux trahisons des amoureux ou aux caprices de l'autre sexe. Quelquefois, il y a des traits de raillerie locale qui échappent au visiteur étranger. Souvent un jeune homme et une jeune fille se répondent comme Daphnis et Chloé, comme Myrtil et Sylvie. En m'attachant à cette pensée, je me suis trouvé tout ému, tout attendri, comme à un souvenir de la jeunesse... C'est qu'il y a un âge – âge critique, comme on le dit, pour les femmes, – où les souvenirs renaissent si vivement, où certains dessins oubliés reparaissent sous la trame froissée de la vie ! On n'est pas assez vieux pour ne plus songer à l'amour, on n'est plus assez jeune pour penser toujours à plaire. – Cette phrase, je l'avoue, est un peu Directoire. Ce qui l'amène sous ma plume, c'est que j'ai entendu un ancien jeune homme qui, ayant décroché du mur une guitare, exécuta admirablement la vieille romance de Garat :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment...
Chagrin d'amour dure toute la vie

Il avait les cheveux frisés à l'incroyable, une cravate blanche, une épingle de diamant sur son jabot, et des bagues à lacs d'amour. Ses mains étaient blanches et fines comme celles d'une jolie femme. Et, si j'avais été femme, je l'aurais aimé, malgré son âge ; car sa voix allait au cœur.

Ce brave homme m'a rappelé mon père, qui, jeune encore, chantait avec goût des airs italiens, à son retour de Pologne. Il y avait perdu sa femme, et ne pouvait s'empêcher de pleurer, en s'accompagnant de la guitare, aux paroles d'une romance qu'elle avait aimée, et dont j'ai toujours retenu ce passage :

Mamma mis, medicate
Questa piaga, per pietà !
Melicerto fu l'arciere
Perchè pace in cor non ho !

Malheureusement, la guitare est aujourd'hui vaincue par le piano, ainsi que la harpe ; ce sont là des galanteries et des grâces d'un autre temps. Il faut aller à Saint-Germain pour retrouver, dans le petit monde paisible encore, les charmes effacés de la société d'autrefois.

Je suis sorti par un beau clair de lune, m'imaginant vivre en 1827, époque où j'ai quelque temps habité Saint-Germain. Parmi les jeunes filles présentes à cette petite fête, j'avais reconnu des yeux accentués, des traits réguliers, et, pour ainsi dire, classiques, des intonations particulières au pays, qui me faisaient rêver à des cousines, à des amies de cette époque, comme si dans un autre monde j'avais retrouvé mes premières amours. Je parcourais au clair de lune ces rues et ces promenades endormies. J'admirais les profils majestueux du château, j'allais respirer l'odeur des arbres presque effeuillés à la lisière de la forêt, je goûtais

mieux à cette heure l'architecture de l'église, où repose l'épouse de Jacques II, et qui semble un temple romain.

Vers minuit, j'allai frapper à la porte d'un hôtel où je couchais souvent, il y a quelques années. Impossible d'éveiller personne. Des boeufs défilaient silencieusement, et leurs conducteurs ne purent me renseigner sur les moyens de passer la nuit. En revenant sur la place du Marché, je demandai au factionnaire s'il connaissait un hôtel où l'on pût recevoir un Parisien relativement attardé. – "Entrez au poste, on vous dira cela", me répondit-il.

Dans le poste, je rencontrai de jeunes militaires qui me dirent : – "C'est bien difficile ! On se couche ici à dix heures ; mais chauffez-vous un instant." On jeta du bois dans le poêle ; je me mis à causer de l'Afrique et de l'Asie. Cela les intéressait tellement, que l'on réveillait pour m'écouter ceux qui s'étaient endormis. Je me vis conduit à chanter des chansons arabes et grecques, car la société chantante m'avait mis dans cette disposition. Vers deux heures, un des soldats me dit : – "Vous avez bien couché sous la tente... Si vous voulez, prenez place sur le lit de camp." On me fit un traversin avec un sac de munition, je m'enveloppai de mon manteau, et je m'apprêtais à dormir quand le sergent rentra et dit : – "Où est-ce qu'ils ont encore ramassé cet homme-là ? – C'est un homme qui parle assez bien, dit un des fusiliers ; il a été en Afrique.

– S'il a été en Afrique, c'est différent, dit le sergent ; mais on admet quelquefois ici des individus qu'on ne connaît pas ; c'est imprudent... Ils pourraient enlever quelque chose !

– Ce ne serait pas les matelas, toujours ! murmurai-je.

– Ne faites pas attention, me dit l'un des soldats : c'est son caractère ; et puis il vient de recevoir une politesse... ça le rend grognon."

J'ai dormi fort bien jusqu'au point du jour ; et, remerciant ces braves soldats ainsi que le sergent, tout à fait radouci, je m'en allai faire un tour vers les coteaux de Mareil pour admirer les splendeurs du soleil levant.

Je le disais tout à l'heure, – mes jeunes années me reviennent, – et l'aspect des lieux aimés rappelle en moi le sentiment des choses passées. Saint-Gernain, Senlis et Dammartin, sont les trois villes qui, non loin de Paris, correspondent à mes souvenirs les plus chers. La mémoire de vieux parents morts se rattache mélancoliquement à la pensée de plusieurs jeunes filles dont l'amour m'a fait poète, ou dont les dédains m'ont fait parfois ironique et songeur.

J'ai appris le style en écrivant des lettres de tendresse ou d'amitié, et, quand je relis celles qui ont été conservées, j'y retrouve fortement tracée l'empreinte de mes lectures d'alors, surtout de Diderot, de Rousseau et de Sénancourt. Ce que je viens de dire expliquera le sentiment dans lequel ont été écrites les pages suivantes. Je m'étais repris à aimer Saint-Germain par ces derniers beaux jours d'automne. Je m'établis à l'Ange Gardien, et, dans les intervalles de mes promenades, j'ai tracé quelques souvenirs que je n'ose intituler Mémoires, et qui seraient plutôt conçus selon le plan des promenades solitaires de Jean-Jacques. Je les terminerai dans le pays même où j'ai été élevé, et où il est mort.

IV. Juvenilia

Le hasard a joué un si grand rôle dans ma vie, que je ne m'étonne pas en songeant à la façon singulière dont il a présidé à ma naissance. C'est, dira-t-on, l'histoire de tout le monde. Mais tout le monde n'a pas occasion de raconter son histoire.

Et, si chacun le faisait, il n'y aurait pas grand mal : l'expérience de chacun est le trésor de tous.

Un jour, un cheval s'échappa d'une pelouse verte qui bordait l'Aisne, et disparut bientôt entre les halliers ; il gagna la région sombre des arbres et se perdit dans la forêt de Compiègne. Cela se passait vers 1770.

Ce n'est pas un accident rare qu'un cheval échappé à travers une forêt. Et cependant, je n'ai guère d'autre titre à l'existence. Cela est probable du moins, si l'on croit à ce que Hoffmann appelait l'enchaînement des choses.

Mon grand-père était jeune alors. Il avait pris le cheval dans l'écurie de son père, puis il s'était assis sur le bord de la rivière, rêvant à je ne sais quoi, pendant que le soleil se couchait dans les nuages empourprés du Valois et du Beauvoisis.

L'eau verdissait et chatoyait de reflets sombres, des bandes violettes striaient les rougeurs du couchant. Mon grand-père, en se retournant pour partir, ne trouva plus le cheval qui l'avait amené. En vain il le chercha, l'appela jusqu'à la nuit. Il lui fallut revenir à la ferme.

Il était d'un naturel silencieux ; il évita les rencontres, monta à sa chambre et s'endormit, comptant sur la Providence et sur l'instinct de l'animal, qui pouvait bien lui faire retrouver la maison.

C'est ce qui n'arriva pas. Le lendemain matin, mon grand-père descendit de sa chambre et rencontra dans la cour son père, qui se promenait à grands pas. Il s'était aperçu déjà qu'il manquait un cheval à l'écurie. Silencieux comme son fils, il n'avait pas demandé quel était le coupable : il le reconnut en le voyant devant lui.

Je ne sais ce qui se passa. Un reproche trop vif fut cause sans doute de la résolution que prit mon grand-père. Il monta à sa chambre, fit un paquet de quelques habits, et, à travers la forêt de Compiègne, il gagna un petit pays situé entre Ermenonville et Senlis, près des étangs de Châalis, vieille résidence carolingienne. Là, vivait un de ses oncles, qui descendait, dit-on, d'un peintre flammand du XVII^e siècle. Il habitait un ancien pavillon de chasse aujourd'hui ruiné, qui avait fait partie des apanages de Marguerite de Valois. Le champ voisin, entouré de halliers qu'on appelle les bosquets, était situé sur l'emplacement d'un ancien camp romain et a conservé le nom du dixième des Césars. On y récolte du seigle dans les parties qui ne sont pas couvertes de granits et de bruyères. Quelquefois, on y a rencontré, en traçant, des pots étrusques, des médailles, des épées rouillées ou des images informes de dieux celtiques.

Mon grand-père aida le vieillard à cultiver ce champ, et fut récompensé patriarcalement en épousant sa cousine. Je ne sais pas au juste l'époque de leur mariage ; mais, comme il se maria avec l'épée, comme aussi ma mère reçut le nom de Marie Antoinette avec celui de Laurence, il est probable qu'ils furent mariés un peu avant la Révolution.

Aujourd'hui, mon grand-père repose, avec sa femme et sa plus jeune fille, au milieu de ce champ qu'il cultivait jadis. Sa fille aînée est ensevelie bien loin de là, dans la froide Silésie, au cimetière catholique polonais de Gross-Glogaw. Elle est morte à vingt-cinq ans des fatigues de la guerre, d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont chargé de cadavres, où sa voiture manqua d'être renversée. Mon père, forcé de rejoindre l'armée à Moscou, perdit plus tard ses lettres et ses bijoux dans les flots de la Bérésina.

Je n'ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés ; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps, d'après Prudhon ou Fragonard, qu'on appelait la Modestie. La fièvre dont elle est morte m'a saisi trois fois, à des époques qui forment dans ma vie des divisions singulières, périodiques. Toujours, à

ces époques, je me suis senti l'esprit frappé des images de deuil et de désolation qui ont entouré mon berceau. Les lettres qu'écrivait ma mère des bords de la Baltique, ou des rives de la Sprée ou du Danube, m'avaient été lues tant de fois ! Le sentiment du merveilleux, le goût des voyages lointains, ont été sans doute pour moi le résultat de ces impressions premières, ainsi que du séjour que j'ai fait longtemps dans une campagne isolée au milieu des bois. Livré souvent aux soins des domestiques et des paysans, j'avais nourri mon esprit de croyances bizarres, de légendes et de vieilles chansons. Il y avait là de quoi faire un poète, et je ne suis qu'un rêveur en prose.

J'avais sept ans, et je jouais, insoucieux, sur la porte de mon oncle, quand trois officiers parurent devant la maison ; l'or noirci de leurs uniformes brillait à peine sous leurs capotes de soldat. Le premier m'embrassa avec une telle effusion, que je m'écriai :

– Mon père ! ... tu me fais mal !
De ce jour, mon destin changea.

Tous trois revenaient du siège de Strasbourg. Le plus âgé, sauvé des flots de la Bérésina glacée, me prit avec lui pour m'apprendre ce qu'on appelait mes devoirs. J'étais faible encore, et la gaieté de son plus jeune frère me charmait pendant mon travail. Un soldat qui les servait eut l'idée de me consacrer une partie de ses nuits. Il me réveillait avant l'aube et me promenait sur les collines voisines de Paris, me faisant déjeuner de pain et de crème dans les fermes ou dans les laiteries.

V. Premières années

Une heure fatale sonna pour la France ; son héros, captif lui-même au sein d'un vaste empire, voulut réunir dans le champ de Mai l'élite de ses héros fidèles. Je vis ce spectacle sublime dans la loge des généraux. On distribuait aux régiments des étendards ornés d'aigles d'or, confiés désormais à la fidélité de tous.

Un soir, je vis se dérouler sur la grande place de la ville une immense décoration qui représentait un vaisseau en mer. La nef se mouvait sur une onde agitée, et semblait voguer vers une tour qui marquait le rivage. Une rafale violente détruisit l'effet de cette représentation. Sinistre augure, qui prédisait à la patrie le retour des étrangers.

Nous revîmes les fils du Nord, et les cavales de l'Ukraine rongèrent encore une fois l'écorce des arbres de nos jardins. Mes soeurs du hameau revinrent à tire-d'aile, comme des colombes plaintives, et m'apportèrent dans leurs bras une tourterelle aux pieds roses, que j'aimais comme une autre soeur.

Un jour, une des belles dames qui visitaient mon père me demanda un léger service : J'eus le malheur de lui répondre avec impatience. Quand je retournai sur la terrasse, la tourterelle s'était envolée.

J'en conçus un tel chagrin, que je faillis mourir d'une fièvre purpurine qui fit porter à l'épiderme tout le sang de mon coeur. On crut me consoler en me donnant pour compagnon un jeune sapajou rapporté d'Amérique par un capitaine, ami de mon père. Cette jolie bête devint la compagne de mes jeux et de mes travaux.

J'étudiais à la fois l'italien, le grec et le latin, l'allemand, l'arabe et le persan. Le Pastor fido, Faust, Ovide et Anacréon, étaient mes poèmes et mes poètes favoris. Mon écriture, cultivée avec soin, rivalisait parfois de grâce et de correction avec les manuscrits les plus célèbres de l'Iram. Il fallait encore que le trait d'amour perçât mon coeur d'une de ses flèches les plus brûlantes ! Celle-là partit de l'arc délié du sourcil noir d'une vierge à l'oeil d'ébène, qui s'appelait Héloïse. – J'y reviendrai plus tard.

J'étais toujours entouré de jeunes filles ; – l'une d'elles était ma tante ; deux femmes de la maison, Jeannette et Fanchette, me comblaient aussi de leurs soins. Mon sourire enfantin rappelait celui de ma mère, et mes cheveux blonds, mollement ondulés, couvraient avec caprice la grandeur précoce de mon front. Je devins épris de Fanchette, et je conçus l'idée singulière de la prendre pour épouse selon les rites des aïeux. Je célébrai moi-même le mariage, en figurant la cérémonie au moyen d'une vieille robe de ma grand-mère que j'avais jetée sur mes épaules. Un ruban pailleté d'argent ceignait mon front, et j'avais relevé la pâleur ordinaire des mes joues d'une légère couche de fard. Je pris à témoin le Dieu de nos pères et la Vierge sainte, dont je possédais une image, et chacun se prêta avec complaisance à ce jeu naïf d'un enfant.

Cependant, j'avais grandi ; un sang vermeil colorait mes joues ; j'aimais à respirer l'air des forêts profondes. Les ombrages d'Ermenonville, les solitudes de Morfontaine, n'avaient plus de secrets pour moi. Deux de mes cousines habitaient par là. J'étais fier de les accompagner dans ces vieilles forêts, qui semblaient leur domaine.

Le soir, pour divertir de vieux parents, nous représentions les chefs-d'oeuvre des poètes, et un public bienveillant nous comblait d'éloges et de couronnes. Une jeune fille vive et spirituelle, nommée Louise, partageait nos triomphes ; on l'aimait dans cette famille, où elle représentait la gloire des arts.

Je m'étais rendu très fort sur la danse. Un mulâtre, nommé Major, m'enseignait à la fois les premiers éléments de cet art et ceux de la musique, pendant qu'un peintre de portraits, nommé Mignard, me donnait des leçons de dessin. Mademoiselle Nouvelle était l'étoile de notre salle de danse. Je rencontrai un rival dans un joli garçon nommé Provost. Ce fut lui qui m'enseigna l'art dramatique : nous représentions ensemble des petites comédies qu'il improvisait avec esprit. Mademoiselle Nouvelle était naturellement notre actrice principale et tenait une balance si exacte entre nous deux, que nous soupirions sans espoir... Le pauvre Provost s'est fait depuis acteur sous le nom de Raymond ; il se souvint de ses premières tentatives, et se mit à composer des féeries, dans lesquelles il eut pour collaborateurs les frères Cogniard. – Il a fini bien tristement en se prenant de querelle avec un régisseur de la Gaîté, auquel il donna un soufflet. Rentré chez lui, il réfléchit amèrement aux suites de son imprudence, et, la nuit suivante, se perça le coeur d'un coup de poignard.

VI. Héloïse

La pension que j'habitais avait un voisinage de jeunes brodeuses. L'une d'elles, qu'on appelait la Créole, fut l'objet de mes premiers vers d'amour ; son oeil sévère, la sereine placidité de son profil grec, me réconciliaient avec la froide dignité des études ; c'est pour elle que je composai des traductions versifiées de l'ode d'Horace A Tyndaris, et d'une mélodie de Byron, dont je traduisais ainsi le refrain :

Dis-moi, jeune fille d'Athènes,
Pourquoi m'as-tu ravi mon coeur ?

Quelquefois, je me levais dès le point du jour et je prenais la route de ***, courant et déclamant mes vers au milieu d'une pluie battante. La cruelle se riait de mes amours errantes et de mes soupirs ! C'est pour elle que je composai la pièce suivante, imitée d'une poésie de Thomas Moore :

Quand le plaisir brille en tes yeux,
Pleins de douceur et d'espérance...

J'échappe à ces amours volages pour raconter mes premières peines. Jamais un mot blessant, un soupir impur, n'avaient rouillé l'hommage que je rendais à mes cousines. Héloïse, la première, me fit connaître la douleur. Elle avait pour gouvernante une bonne vieille Italienne qui fut instruite de mon amour. Celle-ci s'entendit avec la servante de mon père pour nous procurer une entrevue. On me fit descendre en secret dans une chambre où la figure d'Héloïse était représentée par un vaste tableau. Une épingle d'argent perçait le noeud touffu de ses cheveux d'ébène, et son buste étincelait comme celui d'une reine, pailleté de tresses d'or sur un fond de soie et de velours. Eperdu, fou d'ivresse, je m'étais jeté à genoux devant l'image ; une porte s'ouvrit, Héloïse vint à ma rencontre et me regarda d'un oeil souriant.

– Pardon, reine, m'écriai-je, je me croyais le Tasse aux pieds d'Eléonore, ou le tendre Ovide aux pieds de Julie ! ...

Elle ne put rien me répondre, et nous restâmes tous deux muets dans une demi-obscrité. Je n'osai lui baiser la main car mon coeur se serait brisé. – O douleurs et regrets de mes jeunes amours perdues ! que vos souvenirs sont cruels ! "Fièvres éteintes de l'âme humaine, pourquoi revenez-vous encore échauffer un coeur qui ne bat plus ? " Héloïse est mariée aujourd'hui ; Fanchette, Sylvie et Adrienne sont à jamais perdues pour moi : – le monde est désert. Peuplé de fantômes aux voix plaintives, il murmure des chants d'amour sur les débris de mon néant ! Revenez pourtant, douces images ; j'ai tant aimé ! j'ai tant souffert ! "Un oiseau qui vole dans l'air a dit son secret au bocage, qui l'a redit au vent qui passe, – et les eaux plaintives ont répété le mot suprême : – Amour ! amour ! "

VII. Voyage au Nord

Que le vent enlève ces pages écrites dans des instants de fièvre ou de mélancolie, – peu importe : il en a déjà dispersé quelques-unes, et je n'ai pas le courage de les récrire. En fait de mémoires, on ne sait jamais si le public s'en soucie, – et cependant je suis du nombre des écrivains dont la vie tient intimement aux ouvrages qui les ont fait connaître. N'est-on pas aussi, sans le vouloir, le sujet de biographies directes ou déguisées ? Est-il plus modeste de se peindre dans un roman sous le nom de Léléo, d'Octave ou d'Arthur, ou de trahir ses plus intimes émotions dans un volume de poésies ? Qu'on nous pardonne ces élans de personnalité, à nous qui vivons sous le regard de tous, et qui, glorieux ou perdus, ne pouvons plus atteindre au bénéfice de l'obscurité !

Si je pouvais faire un peu de bien en passant, j'essayerais d'appeler quelque attention sur ces pauvres villes délaissées dont les chemins de fer ont détourné la circulation et la vie. Elles s'asseyent tristement sur les débris de leur fortune passée, et se concentrent en elles-mêmes, jetant un regard désenchanté sur les merveilles d'une civilisation qui les condamne ou les oublie. Saint-Germain m'a fait penser à Senlis, et, comme c'était un mardi, j'ai pris l'omnibus de Pontoise, qui ne circule plus que les jours de marché. J'aime à contrarier les chemins de fer, et Alexandre Dumas, que j'accuse d'avoir un peu brodé dernièrement sur mes folies de jeunesse, a dit avec vérité que j'avais dépensé deux cents francs et mis huit jours pour l'aller voir à Bruxelles, par l'ancienne route de Flandre, – et en dépit du chemin de fer du Nord.

Non, je n'admettrai jamais, quelles que soient les difficultés des terrains, que l'on fasse huit lieues, ou, si vous voulez, trente-deux kilomètres, pour aller à Poissy en évitant Saint-Germain, et trente lieues pour aller à Compiègne en évitant Senlis. Ce n'est qu'en France que l'on peut rencontrer des chemins si contrefaits. Quand le chemin belge perçait douze montagnes pour arriver à Spa, nous étions en admiration devant ces faciles contours de notre principale artère, qui suivent tour à tour les lits capricieux de la Seine et de l'Oise, pour éviter une ou deux pentes de l'ancienne route du Nord.

Pontoise est encore une de ces villes, situées sur des hauteurs, qui me plaisent par leur aspect patriarcal, leurs promenades, leurs points de vue, et la conservation de certaines moeurs, qu'on ne rencontre plus ailleurs. On y joue encore dans les rues, on cause, on chante le soir sur le devant des portes ; les restaurateurs sont des pâtisseries ; on trouve chez eux quelque chose de la vie de famille ; les rues, en escaliers, sont amusantes à parcourir ; la promenade tracée sur les anciennes tours domine la magnifique vallée où coule l'Oise. De jolies femmes et de beaux enfants s'y promènent. On surprend en passant, on envie tout ce petit monde paisible qui vit à part dans ses vieilles maisons, sous ses beaux arbres, au milieu de ces beaux aspects et de cet air pur. L'église est belle et d'une conservation parfaite. Un magasin de nouveautés parisiennes s'éclaire auprès, et ses demoiselles sont vives et rieuses comme dans la Fiancée de M. Scribe... Ce qui fait le charme, pour moi, des petites villes un peu abandonnées, c'est que j'y retrouve quelque chose du Paris de ma jeunesse. L'aspect des maisons, la forme des boutiques, certains usages, quelques costumes... A ce point de vue, si Saint-Germain rappelle 1830, Pontoise rappelle 1820 ; – je vais plus loin encore retrouver mon enfance et le souvenir de mes parents.

Cette fois, je bénis le chemin de fer, – une heure au plus me sépare de Saint-Leu : – le cours de l'Oise, si calme et si verte, découpant au clair de lune ses îlots de peupliers, l'horizon festonné de collines et de forêts, les villages aux noms connus qu'on appelle à chaque station, l'accent déjà sensible des paysans qui montent d'une distance à l'autre, les jeunes filles coiffées de madras, selon l'usage de cette province, tout cela m'attendrit et me charme : il me semble que je respire un autre air ; et, en mettant le pied sur le sol, j'éprouve un sentiment plus vif encore que celui qui m'animait naguère en repassant le Rhin : la terre paternelle, c'est deux fois la patrie.

J'aime beaucoup Paris, où le hasard m'a fait naître, – mais j'aurais pu naître aussi bien sur un vaisseau, – et Paris, qui porte dans ses armes la bari ou nef mystique des Egyptiens, n'a pas dans ses murs cent mille Parisiens véritables. Un homme du Midi, s'unissant là par hasard à une femme du Nord, ne peut produire un enfant de nature lutécienne. On dira à cela : "Qu'importe !" Mais demandez un peu aux gens de province s'il importe d'être de tel ou tel pays.

Je ne sais si ces observations ne semblent pas bizarres ; cherchant à étudier les autres dans moi-même, je me dis qu'il y a dans l'attachement à la terre beaucoup de l'amour de la famille. Cette piété qui s'attache aux lieux est aussi une portion du noble sentiment qui nous unit à la patrie. En revanche, les cités et les villages se parent avec fierté des illustrations qui proviennent de leur sol. Il n'y a plus là division ou jalousie locale, tout se rapporte au centre national, et Paris est le foyer de toutes ces gloires. Me direz-vous pourquoi j'aime tout le monde dans ce pays, où je retrouve des intonations connues autrefois, où les vieilles ont les traits de celles qui m'ont bercé, où les jeunes gens et les jeunes filles me rappellent les compagnons de ma première jeunesse ? Un vieillard passe : il m'a semblé voir mon grand-père ; il parle, c'est presque sa voix ; – cette jeune personne a les traits de ma tante, morte à vingt-cinq ans ; une plus jeune me rappelle une petite paysanne qui m'a aimé et qui m'appelait son petit mari, – qui dansait et chantait toujours, et qui, le dimanche au printemps, se faisait des couronnes de marguerites. Qu'est-elle devenue, la pauvre Célénie, avec qui je courais dans la forêt de Chantilly, et qui avait si peur des gardes-chasse et des loups !

VIII. Chantilly

Voici les deux tours de Saint-Leu, le village sur la hauteur, séparé par le chemin de fer de la partie qui borde l'Oise. On monte vers Chantilly en côtoyant de hautes collines de grès d'un aspect solennel, puis c'est un bout de la forêt ; la Nonette brille dans les prés bordant les dernières maisons de la ville. – La Nonette ! une des chères petites rivières où j'ai pêché des écrevisses ; – de l'autre côté de la forêt coule sa soeur la Thève, où je me suis presque noyé pour n'avoir pas voulu paraître poltron devant la petite Célénie !

Célénie m'apparaît souvent dans mes rêves comme une nymphe des eaux, tentatrice naïve, follement enivrée de l'odeur des prés, couronnée d'ache et de nénuphar, découvrant, dans son rire enfantin, entre ses joues à fossettes, les dents de perles de la nixe germanique. Et certes, l'ourlet de sa robe était très souvent mouillé comme il convient à ses pareilles... Il fallait lui cueillir des fleurs aux bords marneux des étangs de Commelle, ou parmi les joncs et les oseraies qui bordent les métairies de Coye. Elle aimait les grottes perdues dans les bois, les ruines des vieux châteaux, les temples écroulés aux colonnes festonnées de lierre, le foyer des bûcherons, où elle chantait et racontait les vieilles légendes du pays ! – madame de Montfort, prisonnière dans sa tour, qui tantôt s'envolait en cygne, et tantôt frétilait en beau poisson d'or dans les fossés de son château ; – la fille du pâtissier, qui portait des gâteaux au comte d'Ory, et qui, forcée à passer la nuit chez son seigneur, lui demanda son poignard pour ouvrir le noeud d'un lacet et s'en perça le coeur ; – les moines rouges, qui enlevaient les femmes, et les plongeaient dans des souterrains ; – la fille du sire de Pontarmé, éprise du beau Lautrec, et enfermée sept ans par son père, après quoi elle meurt ; et le chevalier, revenant de la croisade, fait découdre avec un couteau d'or fin son linceul de fine toile ; elle ressuscite, mais ce n'est plus qu'une goule affamée de sang... Henri IV et Gabrielle, Biron et Marie de Loches, et que sais-je encore de tant de récits dont sa mémoire était peuplée ! Saint Rieul parlant aux grenouilles, saint Nicolas ressuscitant les trois petits enfants hachés comme chair à pâté par un boucher de Clermont-sur-Oise. Saint Léonard, saint Loup et saint Guy ont laissé dans ces cantons mille témoignages de leur sainteté et de leurs miracles. Célénie montait sur les roches ou sur les dolmens druidiques, et les racontait aux jeunes bergers. Cette petite Velléda du vieux pays des Sylvanectes m'a laissé des souvenirs que le temps ravive. Qu'est-elle devenue ? Je m'en informerai du côté de la Chapelle-en-Serval ou de Charlepont, ou de Montméliant... Elle avait des tantes partout, des cousines sans nombre : que de morts dans tout cela ! que de malheureux sans doute dans un pays si heureux autrefois !

Au moins, Chantilly porte noblement sa misère ; comme ces vieux gentilshommes au linge blanc, à la tenue irréprochable, il a cette fière attitude qui dissimule le chapeau déteint ou les habits râpés... Tout est propre, rangé, circonspect ; les voix résonnent harmonieusement dans les salles sonores. On sent partout l'habitude du respect, et la cérémonie qui régnait jadis au château règle un peu les rapports des placides habitants. C'est plein d'anciens domestiques retraités, conduisant des chiens invalides ; – quelques-uns sont devenus des maîtres, et ont pris l'aspect vénérable des vieux seigneurs qu'ils ont servis.

Chantilly est comme une longue rue de Versailles. Il faut voir cela l'été, par un splendide soleil, en passant à grand bruit sur ce beau pavé qui résonne. Tout est préparé là pour les splendeurs princières et pour la foule privilégiée des chasses et des courses. Rien n'est étrange comme cette grande porte qui s'ouvre sur la pelouse du château et qui semble un arc de triomphe, comme le monument voisin, qui paraît une basilique et qui n'est qu'une écurie. Il y a là quelque chose encore de la lutte des Condé contre la branche aînée des Bourbons. – C'est la chasse qui triomphe à défaut de la guerre, et où cette famille trouva encore une gloire après que Clio eut déchiré les pages de la jeunesse guerrière du grand Condé, comme l'exprime le mélancolique tableau qu'il a fait peindre lui-même.

A quoi bon maintenant revoir ce château démeublé qui n'a plus à lui que le cabinet satirique de Watteau et l'ombre tragique du cuisinier Vatel se perçant le coeur dans un fruitier ! J'ai mieux aimé entendre les regrets sincères de mon hôtesse touchant ce bon prince de Condé, qui est encore le sujet des conversations locales. Il y a dans ces sortes de villes quelque chose de pareil à ces cercles du purgatoire de Dante immobilisés dans un seul souvenir, et où se refont dans un centre plus étroit les actes de la vie passée.

– Et qu'est devenue votre fille, qui était si blonde et gaie ? lui ai-je dit ; elle s'est sans doute mariée ?
– Mon Dieu oui, et, depuis, elle est morte de la poitrine...

J'ose à peine dire que cela me frappa plus vivement que les souvenirs du prince de Condé. Je l'avais vue toute jeune, et certes je l'aurais aimée, si à cette époque je n'avais eu le coeur occupé d'une autre... Et

maintenant voilà que je pense à la ballade allemande la Fille de l'hôtesse, et aux trois compagnons, dont l'un disait : "Oh ! si je l'avais connue, comme je l'aurais aimée !" – et le second : "je t'ai connue, et je t'ai tendrement aimée !" – et le troisième : "je ne t'ai pas connue... mais je t'aime et t'aimerai pendant l'éternité !"

Encore une figure blonde qui pâlit, se détache et tombe glacée à l'horizon de ces bois baignés de vapeurs grises... J'ai pris la voiture de Senlis, qui suit le cours de la Nonette en passant par Saint-Firmin et par Courteuil ; nous laissons à gauche Saint-Léonard et sa vieille chapelle, et nous apercevons déjà le haut clocher de la cathédrale. A gauche est le champ des Raines, où saint Rieul, interrompu par les grenouilles dans une de ses prédications, leurs imposa silence, et, quand il eut fini, permit à une seule de se faire entendre à l'avenir. Il y a quelque chose d'oriental dans cette naïve légende et dans cette bonté du saint, qui permet du moins à une grenouille d'exprimer les plaintes des autres.

J'ai trouvé un bonheur indicible à parcourir les rues et les ruelles de la vieille cité romaine, si célèbre encore depuis par ses sièges et ses combats. "O pauvre ville ! que tu es enviée !" disait Henri IV. – Aujourd'hui, personne n'y pense, et ses habitants paraissent peu se soucier du reste de l'univers. Ils vivent plus à part encore que ceux de Saint-Germain. Cette colline, aux antiques constructions domine fièrement son horizon de prés verts bordés de quatre forêts : Halatte, Apremont, Pontarmé, Ermenonville ; dessinent au loin leurs masses ombreuses où pointent çà et là les ruines des abbayes et des châteaux.

En passant devant la porte de Reims, j'ai rencontré une de ces énormes voitures de saltimbanques qui promènent de foire en foire toute une famille artistique, son matériel et son ménage. Il s'était mis à pleuvoir, et l'on m'offrit cordialement un abri. Le local était vaste, chauffé par un poêle, éclairé par huit fenêtres, et six personnes paraissaient y vivre assez commodément. Deux jolies filles s'occupaient de repriser leurs ajustements pailletés, une femme encore belle faisait la cuisine et le chef de la famille donnait des leçons de maintien à un jeune homme de bonne mine qu'il dressait à jouer les amoureux. C'est que ces gens ne se bornaient pas aux exercices d'agilité, et jouaient aussi la comédie. On les invitait souvent dans les châteaux de la province, et ils me montrèrent plusieurs attestations de leurs talents, signées de noms illustres. Une des jeunes filles se mit à déclamer des vers d'une vieille comédie du temps au moins de Montfleury, car le nouveau répertoire leur est défendu. Ils jouent aussi des pièces à l'impromptu sur des canevas à l'italienne, avec une grande facilité d'invention et de répliques. En regardant les deux jeunes filles, l'une vive et brune, l'autre blonde et rieuse, je me mis à penser à Mignon et Philine dans *Wilhelm Meister*, et voilà un rêve germanique qui me revient entre la perspective des bois et l'antique profil de Senlis. Pourquoi ne pas rester dans cette maison errante à défaut d'un domicile parisien ? Mais il n'est plus temps d'obéir à ces fantaisies de la verte bohème ; et j'ai pris congé de mes hôtes, car la pluie avait cessé.

Les Filles du feu

A Alexandre Dumas

Je vous dédie ce livre, mon cher maître, comme j'ai dédié Lorely à Jules Janin. J'avais à le remercier au même titre que vous. Il y a quelques années, on m'avait cru mort et il avait écrit ma biographie. Il y a quelques jours, on m'a cru fou, et vous avez consacré quelques-unes de vos lignes des plus charmantes à l'épithète de mon esprit. Voilà bien de la gloire qui m'est échue en avancement d'hoirie. Comment oser, de mon vivant, porter au front ces brillantes couronnes ? Je dois afficher un air modeste et prier le public de rabattre beaucoup de tant d'éloges accordés à mes cendres, ou au vague contenu de cette bouteille que je suis allé chercher dans la lune à l'imitation d'Astolfe, et que j'ai fait rentrer, j'espère, au siège habituel de la pensée.

Or, maintenant que je ne suis plus sur l'hippogriffe et qu'aux yeux des mortels j'ai recouvré ce qu'on appelle vulgairement la raison, – raisonnons.

Voici un fragment de ce que vous écriviez sur moi le 10 décembre dernier :

"C'est un esprit charmant et distingué, comme vous avez pu en juger, – chez lequel, de temps en temps, un certain phénomène se produit, qui, par bonheur, nous l'espérons, n'est sérieusement inquiétant ni pour lui, ni pour ses amis ; – de temps en temps, lorsqu'un travail quelconque l'a fort préoccupé, l'imagination, cette folle du logis, en chasse momentanément la raison, qui n'en est que la maîtresse ; alors la première reste seule, toute-puissante, dans ce cerveau nourri de rêves et d'hallucinations ni plus ni moins qu'un fumeur d'opium du Caire, ou qu'un mangeur de haschisch d'Alger, et alors, la vagabonde qu'elle est, le jette dans les théories impossibles, dans les livres infaisables. Tantôt il est le roi d'Orient Salomon, il a retrouvé le sceau qui évoque les esprits, il attend la reine de Saba, et alors, croyez-le bien, il n'est conte de fée, ou des Mille et une Nuits, qui veille ce qu'il raconte à ses amis, qui ne savent s'ils doivent le plaindre ou l'envier, de l'agilité et de la puissance de ces esprits, de la beauté et de la richesse de cette reine ; tantôt il est sultan de Crimée, comte d'Abyssinie, duc d'Egypte, baron de Smyrne. Un autre jour il se croit fou, et il raconte comment il l'est devenu, et avec un si joyeux entrain, en passant par des péripéties si amusantes, que chacun désire le devenir pour suivre ce guide entraînant dans le pays des chimères et des hallucinations, plein d'oasis plus fraîches et plus ombreuses que celles qui s'élèvent sur la route brûlée d'Alexandrie à Ammon ; tantôt, enfin, c'est la mélancolie qui devient sa muse, et alors retenez vos larmes si vous pouvez, car jamais Werther, jamais René, jamais Antony n'ont eu plaintes plus poignantes, sanglots plus douloureux, paroles plus tendres, cris plus poétiques ! ... "

Je vais essayer de vous expliquer, mon cher Dumas, le phénomène dont vous avez parlé plus haut. Il est, vous le savez, certains conteurs qui ne peuvent inventer sans s'identifier aux personnages de leur imagination. Vous savez avec quelle conviction notre vieil ami Nodier racontait comment il avait eu le malheur d'être guillotiné à l'époque de la Révolution ; on en devenait tellement persuadé que l'on se demandait comment il était parvenu à se faire recoller la tête...

Hé bien, comprenez-vous que l'entraînement d'un récit puisse produire un effet semblable ; que l'on arrive pour ainsi dire à s'incarner dans le héros de son imagination, si bien que sa vie devienne la vôtre et qu'on brûle des flammes factices de ses ambitions et de ses amours ! C'est pourtant ce qui m'est arrivé en entreprenant l'histoire dure d'un personnage qui a figuré, je crois bien, vers l'époque de Louis XV, sous le pseudonyme de Brisacier. Où ai-je lu la biographie fatale de cet aventurier ? J'ai retrouvé celle de l'abbé de Bucquoy ; mais je me sens bien incapable de renouer la moindre preuve historique à l'existence de cet illustre inconnu ! Ce qui n'eût été qu'un jeu pour vous, maître, – qui avez su si bien vous jouer avec nos

chroniques et nos mémoires, que la postérité ne saura plus démêler le vrai du faux, et chargera de vos inventions tous les personnages historiques que vous avez appelés à figurer dans vos romans, – était devenu pour moi une obsession, un vertige. Inventer, au fond, c'est se ressouvenir, a dit un moraliste ; ne pouvant trouver les preuves de l'existence matérielle de mon héros, j'ai cru tout à coup à la transmigration des âmes non moins fermement que Pythagore ou Pierre Leroux. Le dix-huitième siècle même, où je m'imaginai avoir vécu, était plein de ces illusions. Voisenon, Moncrif et Crébillon fils en ont écrit mille aventures. Rappelez-vous ce courtisan qui se souvenait d'avoir été sophia ; sur quoi Schahabaham s'écrie avec enthousiasme : Quoi ! vous avez été sophia ! mais c'est fort galant... Et, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Moi, je m'étais brodé sur toutes les coutures. – Du moment que j'avais cru saisir la série de toutes mes existences antérieures, il ne m'en coûtait pas plus d'avoir été prince, roi, mage, génie et même Dieu, la chaîne était brisée et marquait les heures pour des minutes. Ce serait le Songe de Scipion, la Vision du Tasse ou la Divine Comédie du Dante, si j'étais parvenu à concentrer mes souvenirs en un chef-d'oeuvre. Renonçant désormais à la renommée d'inspiré, d'illuminé ou de prophète, je n'ai à vous offrir que ce que vous appelez si justement des théories impossibles, un livre infaisable, dont voici le premier chapitre, qui semble faire suite au Roman comique de Scarron... Jugez-en :

Me voici encore dans ma prison, madame ; toujours imprudent, toujours coupable à ce qu'il semble, et toujours confiant, hélas ! dans cette belle étoile de comédie, qui a bien voulu m'appeler un instant son destin. L'Etoile et le Destin : quel couple aimable dans le roman du poète Scarron ! mais qu'il est difficile de jouer convenablement ces deux rôles aujourd'hui. La lourde charrette qui nous cahotait jadis sur l'inégal pavé du Mans a été remplacée par des carrosses, par des chaises de poste et autres inventions nouvelles. Où sont les aventures, désormais ? où est la charmante misère qui nous faisait vos égaux et vos camarades, mesdames les comédiennes, nous les pauvres poètes toujours et les poètes pauvres bien souvent ? Vous nous avez trahis, reniés ! et vous vous plaigniez de notre orgueil ! Vous avez commencé par suivre de riches seigneurs, chamarrés, galants et hardis, et vous nous avez abandonnés dans quelque misérable auberge pour payer la dépense de vos folles orgies. Ainsi, moi, le brillant comédien naguère, le prince ignoré, l'amant mystérieux, le déshérité, le banni de liesse, le beau ténébreux, adoré des marquises comme des présidentes, moi, le favori bien indigne de madame Bouvillon, je n'ai pas été mieux traité que ce pauvre Ragotin, un poète de province, un robin ! ... Ma bonne mine, défigurée d'un vaste emplâtre, n'a servi même qu'à me perdre plus sûrement. L'hôte, séduit par les discours de La Rancune, a bien voulu se contenter de tenir en gage le propre fils du grand khan de Crimée envoyé ici pour faire ses études, et avantageusement connu dans toute l'Europe chrétienne sous le pseudonyme de Brisacier. Encore si ce misérable, si cet intrigant suranné m'eût laissé quelques vieux louis, quelques carolus, ou même une pauvre montre entourée de faux brillants, j'eusse pu sans doute imposer le respect à mes accusateurs et éviter la triste péripétie d'une aussi sottise combinée. Bien mieux, vous ne m'aviez laissé pour tout costume qu'une méchante souquenille puce, un justaucorps rayé de noir et de bleu, et des chausses d'une conservation équivoque. Si bien qu'en soulevant ma valise après votre départ, l'aubergiste inquiet a soupçonné une partie de la triste vérité, et m'est venu dire tout net que j'étais un prince de contrebande. A ces mots, j'ai voulu sauter sur mon épée, mais La Rancune l'avait enlevée, prétextant qu'il fallait m'empêcher de m'en percer le coeur sous les yeux de l'ingrate qui m'avait trahi ! Cette dernière supposition était inutile, ô La Rancune ! on ne se perce pas le coeur avec une épée de comédie, on n'imité pas le cuisinier Vatel, on n'essaie pas de parodier les héros de roman, quand on est un héros de tragédie : et je prends tous nos camarades à témoin qu'un tel trépas est impossible à mettre en scène un peu noblement. Je sais bien qu'on peut piquer l'épée en terre et se jeter dessus les bras ouverts ; mais nous sommes ici dans une chambre parquetée, où le tapis manque, nonobstant la froide saison. La fenêtre est d'ailleurs assez ouverte et assez haute sur la rue pour qu'il soit loisible à tout désespoir tragique de terminer par là son cours. Mais... mais, je vous l'ai dit mille fois, je suis un comédien qui a de la religion.

Vous souvenez-vous de la façon dont je jouais Achille, quand par hasard passant dans une ville de troisième ou de quatrième ordre, il nous prenait la fantaisie d'étendre le culte négligé des anciens tragiques français ? J'étais noble et puissant, n'est ce pas, sous le casque doré aux crins de pourpre, sous la cuirasse

étincelante, et drapé d'un manteau d'azur ? Et quelle pitié c'était alors de voir un père aussi lâche qu'Agamemnon disputer au prêtre Calchas l'honneur de livrer plus vite au couteau la pauvre Iphigénie en larmes ! J'entrais comme la foudre au milieu de cette action forcée et cruelle ; je rendais l'espérance aux mères et le courage aux pauvres filles, sacrifiées toujours à un devoir, à un Dieu, à la vengeance d'un peuple, à l'honneur ou au profit d'une famille ! ... car on comprenait bien partout que c'était là l'histoire éternelle des mariages humains. Toujours le père livrera sa fille par ambition, et toujours la mère la vendra avec avidité ; mais l'amant ne sera pas toujours cet honnête Achille, si beau, si bien armé, si galant et si terrible, quoiqu'un peu rhéteur pour un homme d'épée ! Moi, je m'indignais parfois d'avoir à débiter de si longues tirades dans une cause aussi limpide et devant un auditoire aisément convaincu de mon droit. J'étais tenté de sabrer, pour en finir, toute la cour imbécile du roi des rois, avec son espalier de figurants endormis ! Le public en eût été charmé ; mais il aurait fini par trouver la pièce trop courte, et par réfléchir qu'il lui faut le temps de voir souffrir une princesse, un amant et une reine ; de les voir pleurer, s'emporter et répandre un torrent d'injures harmonieuses contre la vieille autorité du prêtre et du souverain. Tout cela vaut bien cinq actes et deux heures d'attente, et le public ne se contenterait pas à moins ; il lui faut sa revanche de cet éclat d'une famille unique, pompeusement assise sur le trône de la Grèce, et devant laquelle Achille lui-même ne peut s'emporter qu'en paroles ; il faut qu'il sache tout ce qu'il y a de misères sous cette pourpre, et pourtant d'irrésistible majesté ! Ces pleurs tombés des plus beaux yeux du monde sur le sein rayonnant d'Iphigénie n'enivrent pas moins la foule que sa beauté, ses grâces et l'éclat de son costume royal ! Cette voix si douce, qui demande la vie en rappelant qu'elle n'a pas encore vécu ; le doux sourire de cet oeil, qui fait trêve aux larmes pour caresser les faiblesses d'un père, première agacerie, hélas ! qui ne sera pas pour l'amant ! ... Oh ! comme chacun est attentif pour en recueillir quelque chose ! La tuer ? elle ! qui donc y songe ? Grands dieux ! personne peut-être ? ... Au contraire ; chacun s'est dit déjà qu'il fallait qu'elle mourût pour tous, plutôt que de vivre pour un seul ; chacun a trouvé Achille trop beau, trop grand, trop superbe ! Iphigénie sera-t-elle emportée encore par ce vautour thessalien, comme l'autre, la fille de Léda, l'a été naguère par un prince berger de la voluptueuse côte d'Asie ? Là est la question pour tous les Grecs, et là est aussi la question pour le public qui nous juge dans ces rôles de héros ! Et moi, je me sentais haï des hommes autant qu'admiré des femmes quand je jouais un de ces rôles d'amant superbe et victorieux. C'est qu'à la place d'une froide princesse de coulisse, élevée à psalmodier tristement ces vers immortels, j'avais à défendre, à éblouir, à conserver une véritable fille de la Grèce, une perle de grâce, d'amour et de pureté, digne en effet d'être disputée par les hommes aux dieux jaloux ! Était-ce Iphigénie seulement ? Non, c'était Monime, c'était Junie, c'était Bérénice, c'étaient toutes les héroïnes inspirées par les beaux yeux d'azur de mademoiselle Champmeslé, ou par les grâces adorables des vierges nobles de Saint-Cyr ! Pauvre Aurélie ! notre compagne, notre soeur, n'auras-tu point regret toi-même à ces temps d'ivresse et d'orgueil ? Ne m'as-tu pas aimé un instant, froide Etoile ! à force de me voir souffrir, combattre ou pleurer pour toi ! L'éclat nouveau dont le monde t'environne aujourd'hui prévaudra-t-il sur l'image rayonnante de nos triomphes communs ? On se disait chaque soir : Quelle est donc cette comédienne si au-dessus de tout ce que nous avons applaudi ? Ne nous trompons-nous pas ? Est-elle bien aussi jeune, aussi fraîche, aussi honnête qu'elle le paraît ? Sont-ce de vraies perles et de fines opales qui ruissent parmi ses blonds cheveux cendrés, et ce voile de dentelle appartient-il bien légitimement à cette malheureuse enfant ? N'a-t-elle pas honte de ces satins brochés, de ces velours à gros plis, de ces peluches et de ces hermines ? Tout cela est d'un goût suranné qui accuse des fantaisies au-dessus de son âge. Ainsi parlaient les mères, en admirant toutefois un choix constant d'atours et d'ornements d'un autre siècle qui leur rappelaient de beaux souvenirs. Les jeunes femmes enviaient, critiquaient ou admiraient tristement. Mais moi, j'avais besoin de la voir à toute heure pour ne pas me sentir ébloui près d'elle, et pour pouvoir fixer mes yeux sur les siens autant que le voulaient nos rôles. C'est pourquoi celui d'Achille était mon triomphe ; mais que le choix des autres m'avait embarrassé souvent ! quel malheur de n'oser changer les situations à mon gré et sacrifier même les pensées du génie à mon respect et à mon amour ! Les Britannicus et les Bajazet, ces amants captifs et timides, n'étaient pas pour me convenir. La pourpre du jeune César me séduisait bien davantage ! mais quel malheur ensuite de ne rencontrer à dire que de froides perfidies ! Hé quoi ! Ce fut là ce Néron, tant célébré de Rome ? ce beau lutteur, ce danseur, ce poète ardent, dont la seule envie était de plaire à tous ? Voilà donc ce que l'histoire en a fait, et ce que les poètes en ont rêvé d'après l'histoire ! Oh ! donnez-moi ses fureurs à rendre, mais son

pouvoir, je craindrais de l'accepter. Néron ! je t'ai compris, hélas ! non pas d'après Racine, mais d'après mon coeur déchiré quand j'osais emprunter ton nom ! Oui, tu fus un dieu, toi qui voulais brûler Rome, et qui en avais le droit, peut-être, puisque Rome t'avait insulté ! ...

Un sifflet, un sifflet indigne, sous ses yeux, près d'elle, à cause d'elle ! Un sifflet qu'elle s'attribue – par ma faute (comprenez bien !). Et vous demanderez ce qu'on fait quand on tient la foudre ! ... Oh ! tenez, mes amis ! J'ai eu un moment l'idée d'être vrai, d'être grand, de me faire immortel enfin, sur votre théâtre de planches et de toiles, et dans votre comédie d'oripeaux ! Au lieu de répondre à l'insulte par une insulte, qui m'a valu le châtement dont je souffre encore, au lieu de provoquer tout un public vulgaire à se ruer sur les planches et à m'assommer lâchement..., j'ai eu un moment l'idée, l'idée sublime, et digne de César lui-même, l'idée que cette fois nul n'aurait osé mettre au-dessous de celle du grand Racine, l'idée auguste enfin de brûler le théâtre et le public, et vous tous ! et de l'emporter seule à travers les flammes, échevelée, à demi nue, selon son rôle, ou du moins selon le récit classique de Burrhus. Et soyez sûrs alors que rien n'aurait pu me la ravir, depuis cet instant jusqu'à l'échafaud ! et de là dans l'éternité !

O remords de mes nuits fiévreuses et de mes jours mouillés de larmes ! Quoi ! j'ai pu le faire et ne l'ai pas voulu ? Quoi ! vous m'insultez encore, vous qui devez la vie à ma pitié plus qu'à ma crainte ! Les brûler tous, je l'aurais fait ! jugez-en : Le théâtre de P*** n'a qu'une seule sortie ; la nôtre donnait bien sur une petite rue de derrière, mais le foyer où vous vous teniez tous est de l'autre côté de la scène. Moi, je n'avais qu'à détacher un quinquet pour incendier les toiles, et cela sans danger d'être surpris, car le surveillant ne pouvait me voir, et j'étais seul à écouter le fade dialogue de Britannicus et de Junie pour reparaître ensuite et faire tableau. Je luttais avec moi-même pendant tout cet intervalle ; en rentrant, je roulais dans mes doigts un gant que j'avais ramassé ; j'attendais à me venger plus noblement que César lui-même d'une injure que j'avais sentie avec tout le coeur d'un César... Eh bien ! ces lâches n'osaient recommencer ! mon oeil les foudroyait sans crainte, et j'allais pardonner au public, sinon à Junie, quand elle a osé... Dieux immortels ! ... tenez, laissez-moi parler comme je veux ! ... Oui, depuis cette soirée, ma folie est de me croire un Romain, un empereur ; mon rôle s'est identifié à moi-même, et la tunique de Néron s'est collée à mes membres qu'elle brûle, comme celle du centaure dévorait Hercule expirant. Ne jouons plus avec les choses saintes, même d'un peuple et d'un âge éteints depuis si longtemps, car il y a peut-être quelque flamme encore sous les cendres des dieux de Rome ! ... Mes amis ! comprenez surtout qu'il ne s'agissait pas pour moi d'une froide traduction de paroles compassées ; mais d'une scène où tout vivait, où trois coeurs luttaient à chances égales, où comme au jeu du cirque, c'était peut-être du vrai sang qui allait couler ! Et le public le savait bien, lui, ce public de petite ville, si bien au courant de toutes nos affaires de coulisse ; ces femmes dont plusieurs m'auraient aimé si j'avais voulu trahir mon seul amour ! ces hommes tous jaloux de moi à cause d'elle ; et l'autre, le Britannicus bien choisi, le pauvre soupirant confus, qui tremblait devant moi et devant elle, mais qui devait me vaincre à ce jeu terrible, où le dernier venu a tout l'avantage et toute la gloire... Ah ! le débutant d'amour savait son métier... mais il n'avait rien à craindre, car je suis trop juste pour faire un crime à quelqu'un d'aimer comme moi, et c'est en quoi je m'éloigne du monstre idéal rêvé par le poète Racine : je ferais brûler Rome sans hésiter, mais en sauvant Junie, je sauverais aussi mon frère Britannicus.

Oui, mon frère, oui, pauvre enfant comme moi de l'art et de la fantaisie, tu l'as conquise, tu l'as méritée en me la disputant seulement. Le ciel me garde d'abuser de mon âge, de ma force et de cette humeur altière que la santé m'a rendue, pour attaquer son choix ou son caprice à elle, la toute-puissante, l'équitable, la divinité de mes rêves comme de ma vie ! ... Seulement j'avais craint longtemps que mon malheur ne te profitât en rien, et que les beaux galants de la ville ne nous enlevassent à tous ce qui n'est perdu que pour moi.

La lettre que je viens de recevoir de La Caverne me rassure pleinement sur ce point. Elle me conseille de renoncer à "un art qui n'est pas fait pour moi et dont je n'ai nul besoin..." Hélas ! cette plaisanterie est amère, car jamais je n'eus davantage besoin, sinon de l'art, du moins de ses produits brillants. Voilà ce que vous n'avez pas compris. Vous croyez avoir assez fait en me recommandant aux autorités de Soissons comme un personnage illustre que sa famille ne pouvait abandonner, mais que la violence de son mal vous obligeait à

laisser en route. Votre La Rancune s'est présenté à la maison de ville et chez mon hôte, avec des airs de grand d'Espagne de première classe forcé par un contretemps de s'arrêter deux nuits dans un si triste endroit ; vous autres, forcés de partir précipitamment de P*** le lendemain de ma déconvenue, vous n'aviez, je le conçois, nulle raison de vous faire passer ici pour d'infâmes histrions : c'est bien assez de se laisser clouer ce masque au visage dans les endroits où l'on ne peut faire autrement. Mais, moi, que vais-je dire, et comment me dépêtrer de l'inferral réseau d'intrigues où les récits de La Rancune viennent de m'engager ? Le grand couplet du menteur de Corneille lui a servi assurément à composer son histoire, car la conception d'un faquin tel que lui ne pouvait s'élever si haut. Imaginez... Mais que vais-je vous dire que vous ne sachiez de reste et que vous n'avez comploté ensemble pour me perdre ? L'ingrate qui est cause de mes malheurs n'y aura-t-elle pas mélangé tous les fils de satin les plus inextricables que ses doigts d'Arachné auront pu tendre autour d'une pauvre victime ? ... Le beau chef-d'oeuvre ! Hé bien ! je suis pris, je l'avoue ; je cède, je demande grâce. Vous pouvez me reprendre avec vous sans crainte, et, si les rapides chaises de poste qui vous emportèrent sur la route de Flandre, il y a près de trois mois, ont déjà fait place à l'humble charrette de nos premières équipées, daignez me recevoir au moins en qualité de monstre, de phénomène, de calot propre à faire amasser la foule, et je répons de m'acquitter de ces divers emplois de manière à contenter les amateurs les plus sévères des provinces... Répondez-moi maintenant au bureau de poste, car je crains la curiosité de mon hôte : j'enverrai prendre votre épître par un homme de la maison, qui m'est dévoué..

L'illustre Brisacier

Que faire maintenant de ce héros abandonné de sa maîtresse et de ses compagnons ? N'est-ce en vérité qu'un comédien de hasard, justement puni de son irrévérence envers le public, de sa sottise jalouse, de ses folles prétentions ! Comment arrivera-t-il à prouver qu'il est le propre fils du khan de Crimée, ainsi que l'a proclamé l'astucieux récit de La Rancune ? Comment de cet abaissement inouï s'élancera-t-il aux plus hautes destinées ? ... Voilà des points qui ne vous embarrasseraient nullement sans doute, mais qui m'ont jeté dans le plus étrange désordre d'esprit. Une fois persuadé que j'écrivais ma propre histoire, je me suis mis à traduire tous mes rêves, toutes mes émotions, je me suis attendri à cet amour pour une étoile fugitive qui m'abandonnait seul dans la nuit de ma destinée, j'ai pleuré, j'ai frémi des vaines apparitions de mon sommeil. Puis un rayon divin a lui dans mon enfer ; entouré de monstres contre lesquels je luttais obscurément, j'ai saisi le fil d'Ariane et dès lors toutes mes visions sont devenues célestes. Quelque jour j'écrirai l'histoire de cette "descente aux enfers", et vous verrez qu'elle n'a pas été entièrement dépourvue de raisonnement si elle a toujours manqué de raison.

Et puisque vous avez eu l'imprudence de citer un des sonnets composés dans cet état de rêverie super-naturaliste, comme diraient les Allemands, il faut que vous les entendiez tous. – Vous les trouverez à la fin du volume. Ils ne sont guère plus obscurs que la métaphysique d'Hégel ou les Mémoires de Swedenborg, et perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible, concédez-moi du moins le mérite de l'expression ; – la dernière folie qui me restera probablement, ce sera de me croire poète : c'est à la critique de m'en guérir.

Angélique

Ire lettre. Voyage à la recherche d'un livre unique. – Francfort et Paris.– L'abbé de Bucquoy. – Pilat à Vienne. – La bibliothèque Richelieu. – Personnalités. – La bibliothèque d'Alexandrie.

En 1851, je passais à Francfort. – Obligé de rester deux jours dans cette ville, que je connaissais déjà, – je n'eus d'autre ressource que de parcourir les rues principales, encombrées alors par les marchands forains. La place de Roemer, surtout, resplendissait d'un luxe inouï d'étalages ; et près de là, le marché aux fourrures étalait des dépouilles d'animaux sans nombre, venues soit de la haute Sibérie, soit des bords de la mer Caspienne. – L'ours blanc, le renard bleu, l'hermine, étaient les moindres curiosités de cette incomparable exhibition ; plus loin, les verres de Bohême aux mille couleurs éclatantes, montés, festonnés, gravés, incrustés d'or, s'étaient sur des rayons de planches de cèdre, – comme les fleurs coupées d'un paradis inconnu.

Une plus modeste série d'étalages régnait le long de sombres boutiques, entourant les parties les moins luxueuses du bazar, – consacrées à la mercerie, à la cordonnerie et aux divers objets d'habillement. C'étaient des libraires, venus de divers points de l'Allemagne, et dont la vente la plus productive paraissait être celle des almanachs, des images peintes et des lithographies : Le Volks-Kalender (Almanach du peuple), avec ses gravures sur bois, – les chansons politiques, les lithographies de Robert Blum et des héros de la guerre de Hongrie, voilà ce qui attirait les yeux et les kreutzers de la foule. Un grand nombre de vieux livres, étalés sous ces nouveautés, ne se recommandaient que par leurs prix modiques, – et je fus étonné d'y trouver beaucoup de livres français.

C'est que Francfort, ville libre, a servi longtemps de refuge aux protestants, – et, comme les principales villes des Pays-Bas, elle fut longtemps le siège d'imprimeries qui commencèrent par répandre en Europe les oeuvres hardies des philosophes et des mécontents français, – et qui sont restées, sur certains points, des ateliers de contrefaçon pure et simple, qu'on aura bien de la peine à détruire.

Il est impossible, pour un Parisien, de résister au désir de feuilleter de vieux ouvrages étalés par un bouquiniste. Cette partie de la foire de Francfort me rappelait les quais.– souvenir plein d'émotion et de charme. J'achetai quelques vieux livres, – ce qui me donnait le droit de parcourir longuement les autres. Dans le nombre, j'en rencontrai un, imprimé moitié en français, moitié en allemand, et dont voici le titre, que j'ai pu vérifier depuis dans le Manuel du Libraire de Brunet :

"Événement des plus rares, ou Histoire du sieur abbé comte de Bucquoy, singulièrement son évasion du Fort-l'Evêque et de la Bastille, avec plusieurs ouvrages vers et prose, et particulièrement la game des femmes, se vend chez Jean de la France, rue de la Réforme, à l'Espérance, à Bonnefoy. – 1719."

Le libraire m'en demanda un florin et six kreutzers (on prononce cruches). Cela me parut cher pour l'endroit, et je me bornai à feuilleter le livre, – ce qui, grâce à la dépense que j'avais déjà faite, m'était gratuitement permis. Le récit des évasions de l'abbé de Bucquoy était plein d'intérêt ; mais je me dis enfin : je trouverai ce livre à Paris, aux bibliothèques, ou dans ces mille collections où sont réunis tous les mémoires possibles relatifs à l'histoire de France. Je pris seulement le titre exact, et j'allai me promener au Meinlust, sur le quai du Mein, en feuilletant les pages du Volks-Kalender.

A mon retour à Paris, je trouvai la littérature dans un état de terreur inexprimable. Par suite de l'amendement Riancey à la loi sur la presse, il était défendu aux journaux d'insérer ce que l'assemblée s'est plu à appeler le feuilleton-roman. J'ai vu bien des écrivains, étrangers à toute couleur politique, désespérés de cette résolution qui les frappait cruellement dans leurs moyens d'existence.

Moi même, qui ne suis pas un romancier, je tremblais en songeant à cette interprétation vague, qu'il serait possible de donner à ces deux mots bizarrement accouplés : feuilleton–roman, et pressé de vous donner un titre, j'indiquai celui-ci : l'Abbé de Bucquoy, pensant bien que je trouverais très vite à Paris les documents nécessaires pour parler de ce personnage d'une façon historique et non romanesque, – car il faut bien s'entendre sur les mots.

Je m'étais assuré de l'existence du livre en France, et je l'avais vu classé non seulement dans le manuel de Brunet, mais aussi dans la France littéraire de Quérard. – Il paraissait certain que cet ouvrage, noté, il est vrai, comme rare, se rencontrerait facilement soit dans quelque bibliothèque publique, soit encore chez un amateur, soit chez les libraires spéciaux.

Du reste, ayant parcouru le livre, – ayant même rencontré un second récit des aventures de l'abbé de Bucquoy dans les lettres si spirituelles et si curieuses de madame Dunoyer, – je ne me sentais pas embarrassé pour donner le portrait de l'homme et pour écrire sa biographie selon des données irréprochables.

Mais je commence à m'effrayer aujourd'hui des condamnations suspendues sur les journaux pour la moindre infraction au texte de la loi nouvelle. Cinquante francs d'amende par exemplaire saisi, c'est de quoi faire reculer les plus intrépides : car, pour les journaux qui tirent seulement à vingt–cinq mille, – et il y en a plusieurs, – cela représenterait plus d'un million. On comprend alors combien une large interprétation de la loi donnerait au pouvoir de moyens pour éteindre toute opposition. Le régime de la censure serait de beaucoup préférable. Sous l'ancien régime, avec l'approbation d'un censeur, – qu'il était permis de choisir, – on était sûr de pouvoir sans danger produire ses idées, et la liberté dont on jouissait était extraordinaire quelquefois. J'ai lu des livres contresignés Louis et Phélippeaux qui seraient saisis aujourd'hui incontestablement.

Le hasard m'a fait vivre à Vienne sous le régime de la censure. Me trouvant quelque peu gêné par suite de frais de voyage imprévus, et en raison de la difficulté de faire venir de l'argent de France, j'avais recouru au moyen bien simple d'écrire dans les journaux du pays. On payait cent cinquante francs la feuille de seize colonnes très courtes. Je donnai deux séries d'articles, qu'il fallut soumettre aux censeurs. J'attendis d'abord plusieurs jours. On ne me rendait rien. – Je me vis forcé d'aller trouver M. Pilat, le directeur de cette institution, en lui exposant qu'on me faisait attendre trop longtemps le visa. – Il fut pour moi d'une complaisance rare, – et il ne voulut pas, comme son quasi–homonyme, se laver les mains de l'injustice que je lui signalais. J'étais privé, en outre, de la lecture des journaux français, car on ne recevait dans les cafés que le Journal des Débats et la Quotidienne. M. Pilat me dit : "Vous êtes ici dans l'endroit le plus libre de l'empire (les bureaux de la censure), et vous pouvez venir y lire, tous les jours, même le National et le Charivari" Voilà des façons spirituelles et généreuses qu'on ne rencontre que chez les fonctionnaires allemands, et qui n'ont que cela de fâcheux qu'elles font supporter plus longtemps l'arbitraire.

Je n'ai jamais eu tant de bonheur avec la censure française, je veux parler de celle des théâtres, – et je doute que si l'on rétablissait celle des livres et des journaux nous eussions plus à nous en louer. Dans le caractère de notre nation, il y a toujours une tendance à exercer la force, quand on la possède, ou les prétentions du pouvoir, quand on le tient en main.

Je parlais dernièrement de mon embarras à un savant, qu'il est inutile de désigner autrement qu'en l'appelant bibliophile. Il me dit : Ne vous servez pas des Lettres galantes de madame Dunoyer pour écrire l'histoire de l'abbé de Bucquoy. Le titre seul du livre empêchera qu'on le considère comme sérieux ; attendez la réouverture de la Bibliothèque (elle était alors en vacances), et vous ne pouvez manquer d'y trouver l'ouvrage que vous avez lu à Francfort.

Je ne fis pas attention au malin sourire qui, probablement, pinçait alors la lèvre du bibliophile, – et, le 1er octobre, je me présentais l'un des premiers à la Bibliothèque nationale.

M. Pilon est un homme plein de savoir et de complaisance. Il fit faire des recherches qui, au bout d'une demi-heure, n'amenèrent aucun résultat. Il feuilleta Brunet et Quérard, y trouva le livre parfaitement désigné, et me pria de revenir au bout de trois jours : – on n'avait pas pu le trouver. – Peut-être cependant, me dit M. Pilon, avec l'obligeante patience qu'on lui connaît, – peut-être se trouve-t-il classé parmi les romans.

Je frémis : – Parmi les romans ? ... mais c'est un livre historique ! ... cela doit se trouver dans la collection des Mémoires relatifs au siècle de Louis XIV. Ce livre se rapporte à l'histoire spéciale de la Bastille : il donne des détails sur la révolte des Camisards, sur l'exil des protestants, sur cette célèbre ligue des faux-saulniers de Lorraine, dont Mandrin se servit plus tard pour lever des troupes régulières qui furent capables de lutter contre des corps d'armée et de prendre d'assaut des villes telles que Beaune et Dijon ! ...

– Je le sais, me dit M. Pilon ; mais le classement des livres, fait à diverses époques, est souvent fautif. On ne peut en réparer les erreurs qu'à mesure que le public fait la demande des ouvrages. Il n'y a ici que M. Ravenel qui puisse vous tirer d'embarras... Malheureusement, il n'est pas de semaine.

J'attendis la semaine de M. Ravenel. Par bonheur, je rencontrai, le lundi suivant, dans la salle de lecture, quelqu'un qui le connaissait, et qui m'offrit de me présenter à lui. M. Ravenel m'accueillit avec beaucoup de politesse, et me dit ensuite : "Monsieur, je suis charmé du hasard qui me procure votre connaissance, et je vous prie seulement de m'accorder quelques jours. Cette semaine, j'appartiens au public. La semaine prochaine, je serai tout à votre service."

Comme j'avais été présenté à M. Ravenel, je ne faisais plus partie du public ! Je devenais une connaissance privée, – pour laquelle on ne pouvait se déranger du service ordinaire.

Cela était parfaitement juste d'ailleurs ; – mais admirez ma mauvaise chance ! ...Et je n'ai eu qu'elle à accuser.

On a souvent parlé des abus de la Bibliothèque. Ils tiennent en partie à l'insuffisance du personnel, en partie aussi à de vieilles traditions qui se perpétuent. Ce qui a été dit de plus juste, c'est qu'une grande partie du temps et de la fatigue des savants distingués qui remplissent là des fonctions peu lucratives de bibliothécaires est dépensée à donner aux six cents lecteurs quotidiens des livres usuels, qu'on trouverait dans tous les cabinets de lecture ; – ce qui ne fait pas moins de tort à ces derniers qu'aux éditeurs et aux auteurs, dont il devient inutile dès lors d'acheter ou de louer les livres.

On l'a dit encore avec raison, un établissement unique au monde comme celui-là ne devrait pas être un chauffoir public, une salle d'asile, – dont les hôtes sont, en majorité, dangereux pour l'existence et la conservation des livres. Cette quantité de désœuvrés vulgaires, de bourgeois retirés, d'hommes veufs, de solliciteurs sans places, d'écoliers qui viennent copier leur version, de vieillards maniaques, – comme l'était ce pauvre Carnaval qui venait tous les jours avec un habit rouge, bleu clair, ou vert-pomme, et un chapeau orné de fleurs, – mérite sans doute considération, mais n'existe-t-il pas d'autres bibliothèques, et même des bibliothèques spéciales à leur ouvrir ? ...

Il y avait aux imprimés dix-neuf éditions de Don Quichotte. Aucune n'est restée complète. Les voyages, les comédies, les histoires amusantes, comme celles de M. Thiers et de M. Capefigue, l'Almanach des adresses, sont ce que ce public demande invariablement, depuis que les Bibliothèques ne donnent plus de romans en lecture.

Puis, de temps en temps, une édition se dépareille, un livre curieux disparaît, grâce au système trop large qui consiste à ne pas même demander les noms des lecteurs.

Oeuvres

La république des lettres est la seule qui doive être quelque peu imprégnée d'aristocratie, – car on ne contestera jamais celle de la science et du talent.

La célèbre bibliothèque d'Alexandrie n'était ouverte qu'aux savants ou aux poètes connus par des ouvrages d'un mérite quelconque. Mais aussi l'hospitalité y était complète, et ceux qui venaient y consulter les auteurs étaient logés et nourris gratuitement pendant tout le temps qu'il leur plaisait d'y séjourner.

Et à ce propos, – permettez à un voyageur qui en a foulé les débris et interrogé les souvenirs, de venger la mémoire de l'illustre calife Omar de cet éternel incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, qu'on lui reproche communément. Omar n'a jamais mis le pied à Alexandrie, – quoi qu'en aient dit bien des académiciens. Il n'a pas même eu d'ordres à envoyer sur ce point à son lieutenant Amrou. – La bibliothèque d'Alexandrie et le Serapéon, ou maison de secours, qui en faisait partie, avaient été brûlés et détruits au quatrième siècle par les chrétiens, – qui, en outre, massacrèrent dans les rues la célèbre Hypatie, philosophe pythagoricienne. Ce sont là, sans doute, des excès qu'on ne peut reprocher à la religion, – mais il est bon de laver du reproche d'ignorance ces malheureux Arabes dont les traductions nous ont conservé les merveilles de la philosophie, de la médecine et des sciences grecques, en y ajoutant leurs propres travaux, – qui sans cesse perçaient de vifs rayons la brume obstinée des époques féodales.

Pardonnez–moi ces digressions, – et je vous tiendrai au courant du voyage que j'entreprends à la recherche de l'abbé de Bucquoy. Ce personnage excentrique et éternellement fugitif ne peut échapper toujours à une investigation rigoureuse.

2e lettre. Un paléographe. – Rapports de police en 1709. – Affaire Le Pilleur. – Un drame domestique.

Il est certain que la plus grande complaisance règne à la Bibliothèque nationale. Aucun savant sérieux ne se plaindra de l'organisation actuelle ; – mais quand un feuilletoniste ou un romancier se présente, "tout le dedans des rayons tremble". Un bibliographe, un homme appartenant à la science régulière savent juste ce qu'ils ont à demander. Mais l'écrivain fantaisiste, exposé à perpétrer un roman–feuilleton, fait tout déranger, et dérange tout le monde par une idée biscornue qui lui passe par la tête.

C'est ici qu'il faut admirer la patience d'un conservateur, – l'employé secondaire est souvent trop jeune encore pour s'être fait à cette paternelle abnégation. Il vient parfois des gens grossiers qui se font une idée exagérée des droits que leur confère cet avantage de faire partie du public, – et qui parlent à un bibliothécaire avec le ton qu'on emploie pour se faire servir dans un café. – Eh bien, un savant illustre, un académicien, répondra à cet homme avec la résignation bienveillante d'un moine. Il supportera tout de lui de dix heures à deux heures et demie, inclusivement.

Prenant pitié de mon embarras, on avait feuilleté les catalogues, remué jusqu'à la réserve, jusqu'à l'amas indigeste des romans, – parmi lesquels avait pu se trouver classé par erreur l'abbé Bucquoy ; tout d'un coup un employé s'écria : – Nous l'avons en hollandais ! Il me lut ce titre : "Jacques de Bucquoy : – Evénements remarquables..."

– Pardon, fis–je observer, le livre que je cherche commence par "Evénement des plus rares..."
– Voyons encore, il peut y avoir une erreur de traduction : "...d'un voyage de seize années fait aux Indes. – Harlem, 1744."

– Ce n'est pas cela... et cependant le livre se rapporte à une époque où vivait l'abbé de Bucquoy ; le prénom Jacques est bien le sien. Mais qu'est–ce que cet abbé fantastique a pu aller faire dans les Indes ?

Un autre employé arrive : on s'est trompé dans l'orthographe du nom ; ce n'est pas de Bucquoy ; c'est du Bucquoy, et comme il peut avoir été écrit Dubucquoy, il faut recommencer toutes les recherches à la lettre D.

Il y avait véritablement de quoi maudire les particules des noms de famille ! Dubucquoy, disais–je, serait un roturier... et le titre du livre le qualifie comte de Bucquoy !

Un paléographe qui travaillait à la table voisine leva la tête et me dit : "La particule n'a jamais été une preuve de noblesse ; au contraire, le plus souvent, elle indique la bourgeoisie propriétaire, qui a commencé par ceux que l'on appelait les gens de franc–alleu. On les désignait par le nom de leur terre, et l'on distinguait même les branches diverses par la désinence variée des noms d'une famille. Les grandes familles historiques s'appellent Bouchard (Montmorency), Bozon (Périgord), Beaupoil (Saint–Aulaire), Capet (Bourbon), etc. Les de et les du sont pleins d'irrégularités et d'usurpations. Il y a plus : dans toute la Flandre et la Belgique, de est le même article que le der allemand, et signifie le. Ainsi, de Muller veut dire : le meunier, etc. – Voilà un quart de la France rempli de faux gentilshommes. Béranger s'est raillé lui–même très gaiement sur le de qui précède son nom, et qui indique l'origine flamande."

On ne discute pas avec un paléographe ; on le laisse parler.

Cependant, l'examen de la lettre D dans les diverses séries de catalogues n'avait pas produit de résultat.

– D'après quoi supposez–vous que c'est du Bucquoy ? Dis–je à l'obligeant bibliothécaire qui était venu en

dernier lieu.

- C'est que je viens de chercher ce nom aux manuscrits dans le catalogue des archives de la police : 1709, est-ce l'époque ?
- Sans doute ; c'est l'époque de la troisième évasion du comte de Bucquoy.
- Du Bucquoy ! ...c'est ainsi qu'il est porté au catalogue des manuscrits. Montez avec moi, vous consulterez le livre même.

Je me suis vu bientôt maître de feuilleter un gros in-folio relié en maroquin rouge, et réunissant plusieurs dossiers de rapports de police de l'année 1709. Le second du volume portait ces noms : "Le Pileur, François Bouchard, dame de Boulanvilliers, Jeanne Massé, – comte du Bucquoy."

Nous tenons le loup par les oreilles, – car il s'agit bien là d'une évasion de la Bastille, et voici ce qu'écrivit M. d'Argenson dans un rapport à M. de Pontchartrain :

"Je continue à faire chercher le prétendu comte du Buquoy dans tous les endroits qu'il vous a plu de m'indiquer, mais on n'a pu en rien apprendre, et je ne pense pas qu'il soit à Paris."

Il y a dans ce peu de lignes quelque chose de rassurant et quelque chose de désolant pour moi. – Le comte de Buquoy ou de Bucquoy, sur lequel je n'avais que des données vagues ou contestables, prend, grâce à cette pièce, une existence historique certaine. Aucun tribunal n'a plus le droit de le classer parmi les héros du roman-feuilleton.

D'un autre côté, pourquoi M. d'Argenson écrit-il : le prétendu comte de Bucquoy ? Serait-ce un faux Bucquoy, – qui se serait fait passer pour l'autre... dans un but qu'il est bien difficile aujourd'hui d'apprécier ? Serait-ce le véritable, qui aurait caché son nom sous un pseudonyme ?

Réduit à cette seule preuve, la vérité m'échappe, – et il n'y a pas un légiste qui ne fût fondé à contester même l'existence matérielle de l'individu !

Que répondre à un substitut qui s'écrierait devant le tribunal : "Le comte de Bucquoy est un personnage fictif, créé par la romanesque imagination de l'auteur ! ..." et qui réclamerait l'application de la loi, c'est-à-dire, peut-être un million d'amende ! ce qui se multiplierait encore par la série quotidienne de numéros saisis, si on les laissait s'accumuler ?

Sans avoir droit au beau nom de savant, tout écrivain est forcé parfois d'employer la méthode scientifique ; je me mis donc à examiner curieusement l'écriture jaunie sur papier de Hollande du rapport signé d'Argenson. A la hauteur de cette ligne : "Je continue de faire chercher le prétendu comte...", il y avait sur la marge ces trois mots écrits au crayon, et tracés d'une main rapide et ferme : "L'on ne peut trop." Qu'est-ce que l'on ne peut trop ? – Chercher l'abbé de Bucquoy, sans doute...

C'était aussi mon avis.

Toutefois, pour acquérir la certitude, en matière d'écritures, il faut comparer. Cette note se reproduisait sur une autre page à propos des lignes suivantes du même rapport :

"Les lanternes ont été posées sous les guichets du Louvre suivant votre intention, et je tiendrai la main à ce qu'elles soient allumées tous les soirs."

La phrase était terminée ainsi dans l'écriture du secrétaire, qui avait copié le rapport. Une autre main moins exercée avait ajouté à ces mots : "allumées tous les soirs", ceux-ci : "fort exactement."

A la marge se retrouvaient ces mots de l'écriture évidemment du ministre Pontchartrain : "L'on ne peut trop." La même note que pour l'abbé de Bucquoy.

Cependant, il est probable que M. de Pontchartrain variait ses formules. Voici autre chose :

"J'ai fait dire aux marchands de la foire Saint-Germain qu'ils aient à se conformer aux ordres du roy, qui défendent de donner à manger durant les heures qui conviennent à l'observation du jeusne, suivant les règles de l'Eglise."

Il y a seulement à la marge ce mot au crayon : "Bon."

Plus loin il est question d'un particulier, arrêté pour avoir assassiné une religieuse d'Evreux. On a trouvé sur lui une tasse, un cachet d'argent, des linges ensanglantés et un gand. – Il se trouve que cet homme est un abbé (encore un abbé !) ; mais les charges se sont dissipées, selon M. d'Argenson, qui dit que cet abbé est venu à Versailles pour y solliciter des affaires qui ne lui réussissent pas, puisqu'il est toujours dans le besoin. "Aincy, ajoute-t-il, je crois qu'on peut le regarder comme un visionnaire plus propre à renvoyer dans sa province qu'à tolérer à Paris, où il ne peut être qu'à charge au public."

Le ministre a écrit au crayon : "Qu'il luy parle auparavant." Terribles mots, qui ont peut-être changé la face de l'affaire du pauvre abbé.

Et si c'était l'abbé de Bucquoy lui-même ! – Pas de nom ; seulement un mot : Un particulier. – Il est question plus loin de la nommée Lebeau, femme du nommé Cardinal, connue pour une prostituée... Le sieur Pasquier s'intéresse à elle...

Au crayon, en marge : "A la maison de Force. Bon pour six mois."

Je ne sais si tout le monde prendrait le même intérêt que moi à dérouler ces pages terribles intitulées : Pièces diverses de police. Ce petit nombre de faits peint le point historique où se déroulera la vie de l'abbé fugitif. Et moi, qui le connais, ce pauvre abbé, – mieux peut être que ne pourront le connaître mes lecteurs, – j'ai frémi en tournant les pages de ces rapports impitoyables qui avaient passé sous la main de ces deux hommes, – d'Argenson et Pontchartrain.

Il y a un endroit où le premier écrit, après quelques protestations de dévouement :

"Je saurais même comme je dois recevoir les reproches et les réprimandes qu'il vous plaira de me faire..."

Le ministre répond, à la troisième personne, et, cette fois, en se servant d'une plume : "...Il ne les méritera pas quand il voudra ; et je serais bien fâché de douter de son dévouement, ne pouvant douter de sa capacité."

Il restait une pièce dans ce dossier : "Affaire Le Pilleur." Tout un drame effrayant se déroula sous mes yeux. Ce n'est pas un roman.

Un drame domestique – Affaire Le Pilleur.

L'action représente une de ces terribles scènes de famille qui se passent au chevet des morts, – dans ce moment si bien rendu jadis sur une scène des boulevards, – où l'héritier, quittant son masque de componction et de tristesse, se lève fièrement et dit aux gens de la maison : "Les clefs ? "

Ici nous avons deux héritiers après la mort de Binet de Villiers : son frère Binet de Basse-Maison, légataire universel, et son beau-frère Le Pilleur.

Deux procureurs, celui du défunt et celui de Le Pilleur, travaillaient à l'inventaire, assistés d'un notaire et d'un clerc. Le Pilleur se plaignit de ce qu'on n'avait pas inventorié un certain nombre de papiers que Binet de Basse-Maison déclarait de peu d'importance. Ce dernier dit à Le Pilleur qu'il ne devait pas soulever de mauvais incidents et pouvait s'en rapporter à ce que dirait Châtelain, son procureur.

Mais Le Pilleur répondit qu'il n'avait que faire de consulter son procureur ; qu'il savait ce qui était à faire, et que s'il formait de mauvais incidents, il était assez gros seigneur pour les soutenir.

Basse-Maison, irrité de ce discours, s'approcha de Le Pilleur et lui dit, en le prenant par les deux boutonnieres du haut de son justaucorps, qu'il l'en empêcherait bien ; – Le Pilleur mit l'épée à la main, Basse-Maison en fit autant... Ils se portèrent d'abord quelques coups d'épée sans beaucoup s'approcher. La dame Le Pilleur se jeta entre son mari et son frère ; les assistants s'en mêlèrent et l'on parvint à les pousser chacun dans une chambre différente, que l'on ferma à clef.

Un moment après l'on entendit s'ouvrir une fenêtre ; c'était Le Pilleur qui criait à ses gens restés dans la cour "d'aller quérir ses deux neveux".

Les hommes de loi commençaient un procès-verbal sur le désordre survenu, quand les deux neveux entrèrent le sabre à la main. – C'étaient deux officiers de la maison du roi ; ils repoussèrent les valets, et présentèrent la pointe aux procureurs et au notaire, demandant où était Basse-Maison.

On refusait de leur dire, quand Le Pilleur cria de sa chambre : "A moi, mes neveux ! "

Les neveux avaient déjà enfoncé la porte de la chambre de gauche, et accablaient de coups de plat de sabre l'infortuné Binet de Basse-Maison, lequel était, selon le rapport, "hasthmatique".

Le notaire, qui s'appelait Dionis, crut alors que la colère de Le Pilleur serait satisfaite et qu'il arrêterait ses neveux ; – il ouvrit donc la porte et lui fit ses remontrances. A peine dehors, Le Pilleur s'écria : "On va voir beau jeu ! " En arrivant derrière ses neveux, qui battaient toujours Basse-Maison, il lui porta un coup d'épée dans le ventre.

La pièce qui relate ces faits est suivie d'une autre plus détaillée, avec les dépositions de treize témoins, – dont les plus considérables étaient les deux procureurs et le notaire.

Il est juste de dire que ces treize témoins avaient lâché pied au moment critique. Aussi, aucun ne rapporte qu'il soit absolument certain que Le Pilleur ait donné le coup d'épée.

Le premier procureur dit qu'il n'est sûr que d'avoir entendu de loin les coups de plat de sabre. Le second dépose comme son confrère.

Un laquais nommé Barry s'avance davantage : – Il a vu le meurtre de loin par une fenêtre ; mais il ne sait si c'était Le Pilleur ou un habillé de gris blanc qui a donné à Basse-Maison un coup d'épée dans le ventre.

Louis Calot, autre laquais, dépose à peu près de même.

Le dernier de ces treize braves, qui est le moins considérable, le clerc du notaire, a vu la dame Le Pileur faire main basse sur plusieurs des papiers du défunt. Il a ajouté qu'après la scène, Le Pileur est venu tranquillement chercher sa femme dans la salle où elle était, et "qu'il s'en alla dans son carrosse avec elle et les deux hommes qui avaient fait la violence".

La moralité manquerait à ce récit instructif, touchant les moeurs du temps, – si l'on ne lisait à la fin du rapport cette conclusion remarquable : "Il y a peu d'exemples d'une violence aussi odieuse et aussi criminelle... Cependant, comme les héritiers des deux frères morts se trouvent aussi beaux-frères du meurtrier, on peut craindre avec beaucoup d'apparence que cet assassinat ne demeure impuni et ne produise d'autre effet que de rendre le sieur Le Pileur beaucoup plus traitable sur des propositions d'accommoder qui lui seront faites de la part de ses cohéritiers, par rapport à leurs intérêts communs."

On a dit que dans le grand siècle, le plus petit commis écrivait aussi pompeusement que Bossuet. Il est impossible de ne pas admirer ce beau détachement du rapport qui fait espérer que le meurtrier deviendra plus traitable sur le règlement de ses intérêts... Quant au meurtre, à l'enlèvement des papiers, aux coups même, distribués probablement aux hommes de loi, ils ne peuvent être punis, parce que ni les parents ni d'autres n'en porteront plainte, – M. le Pileur étant trop grand seigneur pour ne pas soutenir même ses mauvais incidents...

Il n'est plus question ensuite de cette histoire, – qui m'a fait oublier un instant le pauvre abbé ; – mais, à défaut d'enjolivements romanesques, on peut du moins découper des silhouettes historiques pour le fond du tableau. Tout déjà, pour moi, vit et se recompose. Je vois d'Argenson dans son bureau, Pontchartrain dans son cabinet, le Pontchartrain de Saint-Simon, qui se rendit si plaisant en se faisant appeler de Pontchartrain, et qui, comme bien d'autres, se vengeait du ridicule par la terreur.

Mais à quoi bon ces préparations ? Me sera-t-il permis seulement de mettre en scène les faits, à la manière de Froissard ou de Monstrelet ? – On me dirait que c'est le procédé de Walter Scott, un romancier, et je crains bien qu'il ne faille me borner à une analyse pure et simple de l'histoire de l'abbé de Bucquoy... quand je l'aurai trouvée.

3e lettre. Un conservateur de la Bibliothèque Mazarine. – La souris d'Athènes. – La Sonnette enchantée.

J'avais bon espoir : M. Ravenel devait s'en occuper ; – ce n'était plus que huit jours à attendre. Et, du reste, je pouvais, dans l'intervalle, trouver encore le livre dans quelque autre bibliothèque publique.

Malheureusement, toutes étaient fermées, – hors la Mazarine. J'allai donc troubler le silence de ces magnifiques et froides galeries. Il y a là un catalogue fort complet, que l'on peut consulter soi-même, et qui, en dix minutes, vous signale clairement le oui ou le non de toute question. Les garçons eux-mêmes sont si instruits qu'il est presque toujours inutile de déranger les employés et de feuilleter le catalogue. Je m'adressai à l'un d'eux, qui fut étonné, chercha dans sa tête et me dit : "Nous n'avons pas le livre... ; pourtant, j'en ai une vague idée."

Le conservateur est un homme plein d'esprit, que tout le monde connaît, et de science sérieuse. Il me reconnut. "Qu'avez-vous donc à faire de l'abbé de Bucquoy ? est-ce pour un livret d'opéra ? j'en ai vu un charmant de vous il y a dix ans ; la musique était ravissante. Vous aviez là une actrice admirable... Mais la censure, aujourd'hui, ne vous laissera pas mettre au théâtre un abbé.

– C'est pour un travail historique que j'ai besoin du livre."

Il me regarda avec attention, comme on regarde ceux qui demandent des livres d'alchimie. "Je comprends, dit-il enfin ; c'est pour un roman historique, genre Dumas."

– Je n'en ai jamais fait ; je n'en veux pas faire : je ne veux pas grever les journaux où j'écris de quatre ou cinq cents francs par jour de timbre.... Si je ne sais pas faire de l'histoire, j'imprimerai le livre tel qu'il est !

Il hocha la tête et me dit : – Nous l'avons.

– Ah !

– Je sais où il est. Il fait partie du fonds de livres qui nous est venu de Saint-Germain-des-Prés. C'est pourquoi il n'est pas encore catalogué... Il est dans les caves.

– Ah ! si vous étiez assez bon...

– Je vous le chercherai : donnez-moi quelques jours.

– Je commence le travail après-demain.

– Ah ! c'est que tout cela est l'un sur l'autre : c'est une maison à remuer. Mais le livre y est : je l'ai vu.

– Ah ! faites bien attention, dis-je, à ces livres du fonds de Saint-Germain-des-Prés, – à cause des rats... On en a signalé tant d'espèces nouvelles, sans compter le rat gris de Russie venu à la suite des Cosaques. Il est vrai qu'il a servi à détruire le rat anglais ; mais on parle à présent d'un nouveau rongeur arrivé depuis peu. C'est la souris d'Athènes. Il paraît qu'elle peuple énormément, et que la race en a été apportée dans des caisses envoyées ici par l'Université que la France entretient à Athènes.

Le conservateur sourit de ma crainte et me congédia en me promettant tous ses soins.

La sonnette enchantée

Oeuvres

Il m'est venu encore une idée : la Bibliothèque de l'Arsenal est en vacances ; mais j'y connais un conservateur. – Il est à Paris : il a les clefs. Il a été autrefois très bienveillant pour moi, et voudra bien me communiquer exceptionnellement ce livre, qui est de ceux que sa bibliothèque possède en grand nombre.

Je m'étais mis en route. Une pensée terrible m'arrêta. C'était le souvenir d'un récit fantastique qui m'avait été fait il y a longtemps.

Le conservateur que je connais avait succédé à un vieillard célèbre, qui avait la passion des livres, et qui ne quitta que fort tard et avec grand regret ses chères éditions du dix-septième siècle ; il mourut cependant, et le nouveau conservateur prit possession de son appartement.

Il venait de se marier, et reposait en paix près de sa jeune épouse, lorsque tout à coup il se sent réveillé, à une heure du matin, par de violents coups de sonnette. La bonne couchait à un autre étage. Le conservateur se lève et va ouvrir.

Personne.

Il s'informe dans la maison : tout le monde dormait ; – le concierge n'avait rien vu.

Le lendemain, à la même heure, la sonnette retentit de la même manière avec une longue série de carillons.

Pas plus de visiteur que la veille. Le conservateur, qui avait été professeur quelque temps auparavant, suppose que c'est quelque écolier rancuneux, affligé de trop de pensums, qui se sera caché dans la maison, – ou qui aura même attaché un chat par la queue à un noeud coulant qui se serait relâché par l'effet de la traction...

Enfin, le troisième jour, il charge le concierge de se tenir sur le palier, avec une lumière, jusqu'au delà de l'heure fatale, et lui promet une récompense si la sonnerie n'a pas lieu.

A une heure du matin, le concierge voit avec consternation le cordon de sonnette se mettre en branle de lui-même, le gland rouge danse avec frénésie le long du mur. Le conservateur ouvre, de son côté, et ne voit devant lui que le concierge faisant des signes de croix.

- C'est l'âme de votre prédécesseur qui revient !
- L'avez-vous vu ?
- Non ! mais des fantômes, cela ne se voit pas à la chandelle.
- Eh bien, nous essayerons demain sans lumière.
- Monsieur, vous pourrez bien essayer tout seul...

Après mûre réflexion, le conservateur se décida à ne pas essayer de voir le fantôme, et probablement on fit dire une messe pour le vieux bibliophile, car le fait ne se renouvela plu. Et j'irais, moi, tirer cette même sonnette ! ... Qui sait si ce n'est pas le fantôme qui m'ouvrir ? Cette bibliothèque est, d'ailleurs, pleine pour moi de tristes souvenirs : j'y ai connu trois conservateurs, – dont le premier était l'original du fantôme supposé ; le second, si spirituel et si bon... qui fut un de mes tuteurs littéraires ; le dernier, qui me révélait si complaisamment ses belles collections de gravures, et à qui j'ai fait présent d'un Faust, illustré de planches allemande ! Non, je ne me déciderai pas facilement à retourner à l'Arsenal.

D'ailleurs, nous avons encore à visiter les vieux libraires. Il y a France ; il y a Merlin ; il y a Techener...

M. France me dit : "Je connais bien le livre ; je l'ai eu dans les mains dix fois... Vous pouvez le trouver par hasard sur les quais : je l'y ai trouvé pour dix sous."

Courir les quais plusieurs jours pour chercher un livre noté comme rare... J'ai mieux aimé aller chez Merlin. "Le Bucquoy ? me dit son successeur ; nous ne connaissons que cela ; j'en ai même un sur ce rayon..."

Il est inutile d'exprimer ma joie. Le libraire m'apporta un livre in-12, du format indiqué ; seulement, il était un peu gros (649 pages). Je trouvai, en l'ouvrant, ce titre, en regard d'un portrait : "Eloge du comte de Bucquoy." Autour du portrait, on retrouvait en latin : COMES. A. BVCQVOY.

Mon illusion ne dura pas longtemps ; c'était une histoire de la rébellion de Bohême, avec le portrait d'un Bucquoy en cuirasse, ayant barbe coupée à la mode de Louis XIII. C'est probablement l'aïeul du pauvre abbé. – Mais il n'était pas sans intérêt de posséder ce livre ; car souvent les goûts et les traits de famille se reproduisent. Voilà un Bucquoy né dans l'Artois qui fait la guerre de Bohême ; – sa figure révèle l'imagination et l'énergie, avec un grain de tendance au fantasque. L'abbé de Bucquoy a dû lui succéder comme les rêveurs succèdent aux hommes d'action.

Le canari

En me rendant chez Techener pour tenter une dernière chance, je m'arrêtai à la porte d'un oiselier. Une femme d'un certain âge, en chapeau, vêtue avec ce soin à demi luxueux qui révèle qu'on a vu de meilleurs jours, offrait au marchand de lui vendre un canari avec sa cage.

Le marchand répondit qu'il était bien embarrassé seulement de nourrir les siens. La vieille dame insistait d'une voix oppressée. L'oiselier lui dit que son oiseau n'avait pas de valeur. – La dame s'éloigna en soupirant.

J'avais donné tout mon argent pour les exploits en Bohême du comte de Bucquoy ; sans cela, j'aurais dit au marchand : Rappelez cette dame, et dites-lui que vous vous décidez à acheter l'oiseau...

La fatalité qui me poursuit à propos des Bucquoy m'a laissé le remords de n'avoir pu le faire.

M. Techener m'a dit : Je n'ai plus d'exemplaires du livre que vous cherchez ; mais je sais qu'il s'en vendra un prochainement dans la bibliothèque d'un amateur.

- Quel amateur ? ...
- X., si vous voulez, le nom ne sera pas sur le catalogue.
- Mais, si je veux acheter l'exemplaire maintenant ? ...
- On ne vend jamais d'avance les livres catalogués et classés dans les lots. La vente aura lieu le II novembre. Le II novembre !

Hier, j'ai reçu une note de M. Ravenel, conservateur de la Bibliothèque, à qui j'avais été présenté. Il ne m'avait pas oublié, et m'instruisait du même détail. Seulement il paraît que la vente a été remise au 20 novembre.

Que faire d'ici là ? – Et encore, à présent, le livre montera peut-être à un prix fabuleux...

4e lettre. Un manuscrit des Archives. – Angélique de Longueval. – Voyage à Compiègne. – Histoire de la grand'tante de l'abbé de Bucquoy.

J'ai eu l'idée d'aller aux Archives de France où l'on m'a communiqué la généalogie authentique des Bucquoy. Leur nom patronymique est Longueval. En compulsant les dossiers nombreux qui se rattachent à cette famille, j'ai fait une trouvaille des plus heureuses.

C'est un manuscrit d'environ cent pages, au papier jauni, à l'encre déteinte, dont les feuilles sont réunies avec des faveurs d'un rose passé, et qui contient l'histoire d'Angélique de Longueval ; j'en ai pris quelques extraits que je tâcherai de lier par une analyse fidèle. Une foule de pièces et de renseignements sur les Longueval et sur les Bucquoy m'ont renvoyé à d'autres pièces qui doivent exister à la Bibliothèque de Compiègne. – Le lendemain était le propre jour de la Toussaint ; je n'ai pas manqué cette occasion de distraction et d'étude.

La vieille France provinciale est à peine connue, – de ces côtés surtout, – qui cependant font partie des environs de Paris. Au point où l'Ile-de-France, le Valois et la Picardie se rencontrent, – divisés par l'Oise et l'Aisne, au cours si lent et si paisible, – il est permis de rêver les plus belles bergeries du monde.

La langue des paysans eux-mêmes est du plus pur français, à peine modifié par une prononciation où les désinences des mots montent au ciel à la manière du chant de l'alouette... Chez les enfants cela forme comme un ramage. Il y a aussi dans les tournures de phrases quelque chose d'italien, – ce qui tient sans doute au long séjour qu'ont fait les Médicis et leur suite florentine dans ces contrées, divisées autrefois en apanages royaux et princiers.

Je suis arrivé hier au soir à Compiègne, poursuivant les Bucquoy sous toutes les formes, avec cette obstination lente qui m'est naturelle. Aussi bien les archives de Paris, où je n'avais pu prendre encore que quelques notes, eussent été fermées aujourd'hui, jour de la Toussaint.

A l'hôtel de la Cloche, célébré par Alexandre Dumas, on menait grand bruit, ce matin. Les chiens aboyaient, les chasseurs préparaient leurs armes ; j'ai entendu un piqueur qui disait à son maître : "Voici le fusil de monsieur le marquis."

Il y a donc encore des marquis !

J'étais préoccupé d'une tout autre chasse... Je m'informai de l'heure à laquelle ouvrait la bibliothèque.

– Le jour de la Toussaint, me dit-on, elle est naturellement fermée.

– Et les autres jours ?

– Elle ouvre de sept heures du soir à onze heures.

Je crains de me faire ici plus malheureux que je n'étais. J'avais une recommandation pour l'un des bibliothécaires, qui est en même temps un de nos bibliophiles les plus éminents. Non seulement il a bien voulu me montrer les livres de la ville, mais encore les siens. – parmi lesquels se trouvent de précieux autographes, tels que ceux d'une correspondance inédite de Voltaire, et un recueil de chansons mises en musique par Rousseau et écrites de sa main, dont je n'ai pu voir sans attendrissement la belle et nette exécution, – avec ce titre : Anciennes Chansons sur de nouveaux airs. Voici la première dans le style marotique :

Celui plus je ne suis que j'ai jadis été,
Et plus ne saurais jamais l'être :
Mon doux printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre, etc.

Cela m'a donné l'idée de revenir à Paris par Ermenonville, – ce qui est la route la plus courte comme distance et la plus longue comme temps, bien que le chemin de fer fasse un coude énorme pour atteindre Compiègne.

On ne peut parvenir à Ermenonville, ni s'en éloigner, sans faire au moins trois lieues à pied. – Pas une voiture directe. Mais demain, jour des Morts, c'est un pèlerinage que j'accomplirai respectueusement, – tout en pensant à la belle Angélique de Longueval.

Je vous adresse tout ce que j'ai recueilli sur elle aux Archives et à Compiègne, rédigé sans trop de préparation d'après les documents manuscrits et surtout d'après ce cahier jauni, entièrement écrit de sa main, qui est peut-être plus hardi, – étant d'une fille de grande maison, – que les Confessions mêmes de Rousseau.

Angélique de Longueval était fille d'un des plus grands seigneurs de Picardie. Jacques de Longueval, comte d'Haraucourt, son père, conseiller du roi en ses conseils, maréchal de ses camps et armées, avait le gouvernement du Châtelet et de Clermont-en-Beauvoisis. C'était dans le voisinage de cette dernière ville, au château de Saint-Rimault, qu'il laissait sa femme et sa fille, lorsque le devoir de ses charges l'appelait à la cour ou à l'armée.

Dès l'âge de treize ans, Angélique de Longueval, d'un caractère triste et rêveur, – n'ayant goût, comme elle le disait, ni aux belles pierres, ni aux belles tapisseries, ni aux beaux habits, ne respirait que la mort pour guérir son esprit. Un gentilhomme de la maison de son père en devint amoureux. Il jetait continuellement les yeux sur elle, l'entourait de ses soins, et bien qu'Angélique ne sût pas encore ce que c'était qu'Amour, elle trouvait un certain charme à la poursuite dont elle était l'objet.

La déclaration d'amour que lui fit ce gentilhomme resta même tellement gravée dans sa mémoire, que six ans plus tard, après avoir traversé les orages d'un autre amour, des malheurs de toute sorte, elle se rappelait encore cette première lettre et la retraçait mot pour mot. Qu'on me permette de citer ici ce curieux échantillon du style d'un amoureux de province au temps de Louis XIII.

Voici la lettre du premier amoureux de mademoiselle Angélique de Longueval :

"Je ne m'étonne plus de ce que les simples, sans la force des rayons du soleil, n'ont nulle vertu, puisque aujourd'hui j'ai été si malheureux que de sortir sans avoir vu cette belle aurore, laquelle m'a toujours mis en pleine lumière, et dans l'absence de laquelle je suis perpétuellement accompagné d'un cercle de ténèbres dont le désir d'en sortir, et celui de vous revoir, ma belle, m'a obligé, comme ne pouvant vivre sans vous voir, de retourner avec tant de promptitude, afin de me ranger à l'ombre de vos belles perfections, l'aimant desquelles m'a entièrement dérobé le coeur et l'âme ; larcin toutefois que je révère, en ce qu'il m'a élevé en un lieu si saint et si redoutable, et lequel je veux adorer toute ma vie avec autant de zèle et de fidélité que vous êtes parfaite." Cette lettre ne porta pas bonheur au pauvre jeune homme qui l'avait écrite. En essayant de la glisser à Angélique, il fut surpris par le père, – et mourut à quatre jours de là, tué l'on ne dit pas comment. Le déchirement que cette mort fit éprouver à Angélique lui révéla l'Amour. Deux ans entiers elle pleura. Au bout de ce temps, ne voyant, dit-elle, d'autre remède à sa douleur que la mort ou une autre affection, elle supplia son père de la mener dans le monde. Parmi tant de seigneurs qu'elle y rencontrerait elle trouverait bien, pensait-elle, quelqu'un à mettre en son esprit à la place de ce mort éternel. Le comte d'Haraucourt ne se rendit

pas, selon toute apparence, aux prières de sa fille, car parmi les personnes qui s'éprirent d'amour pour elle, nous ne voyons que des officiers domestiques de la maison paternelle. Deux, entre autres, M. de Saint-Georges, gentilhomme du comte, et Fargue, son valet de chambre, trouvèrent dans cette passion commune pour la fille de leur maître une occasion de rivalité qui eut un dénouement tragique. Fargue, jaloux de la supériorité de son rival, avait tenu quelques discours sur son compte. M. de Saint-Georges l'apprend, appelle Fargue, lui remontre sa faute, et lui donne, en fin de compte, tant de coups de plat d'épée, que son arme en reste tordue. Plein de fureur, Fargue parcourt l'hôtel, cherchant une épée. Il rencontre le baron d'Haraucourt, frère d'Angélique : lui arrachant son épée, il court la plonger dans la gorge de son rival, que l'on relève expirant. Le chirurgien n'arrive que pour dire à Saint-Georges : "Criez merci à Dieu, car vous êtes mort." Pendant ce temps, Fargue s'était enfui.

Tels étaient les tragiques préambules de la grande passion qui devait précipiter la pauvre Angélique dans une série de malheurs.

HISTOIRE DE LA GRAND'TANTE DE L'ABBE DE BUCQUOY

Voici maintenant les premières lignes du manuscrit :

"Lorsque ma mauvaise fortune jura de continuer à ne plus me laisser en repos, ce fut un soir à Saint-Rimault, par un homme que j'avais connu il y avait plus de sept ans, et pratiqué deux ans entiers sans l'aimer. Ce garçon étant entré dans ma chambre sous prétexte du bien qu'il voulait à la demoiselle de ma mère nommée Beauregard, s'approcha de mon lit en me disant : "Vous plaît-il, madame ? " et en s'approchant de plus près me dit ces paroles : "Ah ! que je vous aime, il y a longtemps !" auxquelles paroles je répondis : "Je ne vous aime point, je ne vous hais point aussi ; seulement, allez-vous-en, de peur que mon papa ne sache que vous êtes ici à ces heures."

"Le jour étant venu, je cherchai incontinent l'occasion de voir celui qui m'avait fait la nuit sa déclaration d'amour ; et, le considérant, je ne le trouvai haïssable que de sa condition, laquelle lui donna tout ce jour-là une grande retenue, et il me regardait continuellement. Tous les jours ensuivants se passèrent avec de grands soins qu'il prenait de s'ajuster bien pour me plaire. Il est vrai aussi qu'il était fort aimable, et que ses actions ne procédaient pas du lieu d'où il était sorti, car il avait le coeur très haut et très courageux."

Ce jeune homme, comme nous l'apprend le récit d'un père célestin, cousin d'Angélique, se nommait La Corbinière et n'était autre que le fils d'un charcutier de Clermont-sur-Oise, engagé au service du comte d'Haraucourt. Il est vrai que le comte, maréchal des camps et armées du roi, avait monté sa maison sur un pied militaire, et chez lui les serviteurs, portant moustaches et éperons, n'avaient pour livrée que l'uniforme. Ceci explique jusqu'à un certain point l'illusion d'Angélique.

Elle vit avec chagrin partir La Corbinière, qui s'en allait, à la suite de son maître, retrouver à Charleville monseigneur de Longueville, malade d'une dysenterie. – Triste maladie, pensait naïvement la jeune fille, triste maladie, qui l'empêchait de voir celui "dont l'affection ne lui déplaisait pas". Elle le revit plus tard à Verneuil. Cette rencontre se fit à l'église. Le jeune homme avait gagné de belles manières à la cour du duc de Longueville. Il était vêtu de drap d'Espagne gris de perle, avec un collet de point coupé et un chapeau gris orné de plumes gris de perle et jaunes. Il s'approcha d'elle un moment sans que personne le remarquât et lui dit : "Prenez, madame, ces bracelets de senteur que j'ai apportés de Charleville, où il m'a grandement ennuyé."

La Corbinière reprit ses fonctions au château. Il feignait toujours d'aimer la chambrière Beauregard, et lui faisait accroire qu'il ne venait chez sa maîtresse que pour elle. "Cette simple fille, – dit Angélique, – le croyait fermement... Ainsi, nous passions deux ou trois heures à rire tous trois ensemble tous les soirs, dans le donjon de Verneuil, en la chambre tendue de blanc."

La surveillance et les soupçons d'un valet de chambre nommé Dourdillie interrompirent ces rendez-vous. Les amoureux ne purent plus correspondre que par lettres. Cependant, le père d'Angélique, étant allé à Rouen pour retrouver le duc de Longueville, dont il était le lieutenant, – La Corbinière s'échappa la nuit, monta sur une muraille par une brèche, et, arrivé près de la fenêtre d'Angélique, jeta une pierre à la vitre.

La demoiselle le reconnut et dit, en dissimulant encore, à sa chambrière Beauregard : "Je crois que votre amoureux est fou. Allez vite lui ouvrir la porte de la salle basse qui donne dans le parterre, car il y est entré. Cependant, je vais m'habiller et allumer de la chandelle."

Il fut question de donner à souper au jeune homme, "lequel ne fut que de confitures liquides. Toute cette nuit, – ajoute la demoiselle, – nous la passâmes tous trois à rire."

Mais, ce qu'il y a eu de malheureux pour la pauvre Beauregard, c'est que la demoiselle et La Corbinière se riaient surtout en secret de la confiance qu'elle avait d'être aimée de lui.

Le jour venu, on cacha le jeune homme dans la chambre dite du Roy, où jamais personne n'entrait ; – puis à la nuit on l'allait quérir. "Son manger, dit Angélique, fut, ces trois jours, de poulet frais que je lui portais entre ma chemise et ma cotte. "

La Corbinière fut forcé enfin d'aller rejoindre le comte, qui alors séjournait à Paris. Un an se passa, pour Angélique, dans une mélancolie, – distraite seulement par les lettres qu'elle écrivait à son amant. "Je n'avais pas d'autre divertissement, dit-elle, car les belles pierres, ni les belles tapisseries et beaux habits, sans la conversation des honnêtes gens, ne me pouvaient plaire... Notre revue fut à Saint-Rimault, avec des contentements si grands, que personne ne peut le savoir que ceux qui ont aimé. Je le trouvai encore plus aimable dans cet habit, qu'il 'avait, d'écarlate..."

Les rendez-vous du soir recommencèrent. Le valet Dourdillie n'était plus au château, et sa chambre était occupée par un fauconnier nommé Lavigne qui faisait semblant de ne s'apercevoir de rien.

Les relations se continuèrent ainsi, toujours chastement, du reste, – et ne laissant regretter que les mois d'absence de La Corbinière, forcé souvent de suivre le comte aux lieux où l'appelait son service militaire. "Dire, écrit Angélique, tous les contentements que nous eûmes en trois ans de temps en France, il serait impossible."

Un jour, La Corbinière devint plus hardi. Peut-être les compagnies de Paris l'avaient-elles un peu gâté. – Il entra dans la chambre d'Angélique fort tard. Sa suivante était couchée à terre, elle dans son lit. Il commença par embrasser la suivante d'après la supposition habituelle, puis il dit : "Il faut que je fasse peur à madame."

"Alors, ajoute Angélique, – comme je dormais, il se glissa tout d'un temps en mon lit, avec seulement un caleçon. Moi, plus effrayée que contente, je le suppliai par la passion qu'il avait pour moi, de s'en aller bien vite parce qu'il était impossible de marcher ni de parler dans ma chambre que mon papa ne l'entendît. J'eus beaucoup de peine à le faire sortir."

L'amoureux, un peu confus, retourna à Paris. Mais, à son retour, l'affection mutuelle s'était encore augmentée ; – et les parents en avaient quelque soupçon vague. – La Corbinière se cacha sous un grand tapis de Turquie recouvrant une table, un jour que la demoiselle était couchée dans la chambre dite du Roi, "et vint se mettre près d'elle". Cinquante fois elle le supplia, craignant de voir son père entrer. – Du reste, même endormis l'un près de l'autre, leurs caresses étaient pures...

5e lettre. Suite de l'histoire de la grand'tante de l'abbé de Bucquoy.

C'était l'esprit du temps, – où la lecture des poètes italiens faisait régner encore, dans les provinces surtout, un platonisme digne de celui de Pétrarque. On voit des traces de ce genre d'esprit dans le style de la belle pénitente à qui nous devons ces confessions.

Cependant, le jour étant venu, La Corbinière sortit un peu tard par la grande salle. Le comte, qui s'était levé de bonne heure, l'aperçut, sans pouvoir être sûr au juste qu'il sortît de chez sa fille, mais le soupçonnant très fort.

"Ce pourquoi, ajoute la demoiselle, mon très cher papa resta ce jour-là très mélancolique et ne faisait autre que de parler avec maman ; pourtant l'on ne me dit rien du tout." Le troisième jour, le comte était obligé de se rendre aux funérailles de son beau-frère Manicamp. Il se fit suivre de La Corbinière, – ainsi que d'un fils, d'un palefrenier et de deux laquais, et se trouvant au milieu de la forêt de Compiègne, il s'approcha tout à coup de l'amoureux, lui tira par surprise l'épée du baudrier, et, lui mettant le pistolet sur la gorge, dit au laquais : "Otez les éperons à ce traître, et vous en allez un peu devant..."

Interruption

Je ne voudrais pas imiter ici le procédé des narrateurs de Constantinople ou des conteurs du Caire, qui, par un artifice vieux comme le monde, suspendent une narration à l'endroit le plus intéressant, afin que la foule revienne le lendemain au même café. – L'histoire de l'abbé Bucquoy existe ; je finirai par la trouver.

Seulement, je m'étonne que dans une ville comme Paris, centre des lumières, et dont les bibliothèques publiques contiennent deux millions de livres, on ne puisse rencontrer un livre français, que j'ai pu lire à Francfort, – et que j'avais négligé d'acheter.

Tout disparaît peu à peu, grâce au système de prêt des livres, – et aussi parce que la race des collectionneurs littéraires et artistiques ne s'est pas renouvelée depuis la Révolution. Tous les livres curieux volés, achetés ou perdus, se retrouvent en Hollande, en Allemagne et en Russie. – Je crains un long voyage dans cette saison, et je me contente de faire encore des recherches dans un rayon de quarante kilomètres autour de Paris.

J'ai appris que la poste de Senlis avait mis dix-sept heures pour vous transmettre une lettre qui, en trois heures, pouvait être rendue à Paris. Je pense que cela ne tient pas à ce que je sois mal vu dans ce pays, où j'ai été élevé ; mais voici un détail curieux :

Il y a quelques semaines, je commençais déjà à faire le plan du travail que vous voulez bien publier, et je faisais quelques recherches préparatoires sur les Bucquoy, – dont le nom a toujours résonné dans mon esprit comme un souvenir d'enfance. Je me trouvais à Senlis avec un ami, un ami breton, très grand et à la barbe noire. Arrivés de bonne heure par le chemin de fer, qui s'arrête à Saint-Maixent, et ensuite par un omnibus, qui traverse les bois, en suivant la vieille route de Flandre, – nous eûmes l'imprudence d'entrer au café le plus apparent de la ville, pour nous y reconforter.

Ce café était plein de gendarmes, dans l'état gracieux qui, après le service, leur permet de prendre quelques divertissements. Les uns jouaient aux dominos, les autres au billard.

Ces militaires s'étonnèrent sans doute de nos façons et de nos barbes parisiennes. Mais ils n'en manifestèrent rien ce soir-là.

Le lendemain, nous déjeunions à l'hôtel excellent de la Truite qui file (je vous prie de croire que je n'invente rien), lorsqu'un brigadier vint nous demander très poliment nos passeports.

Pardon de ces minces détails, – mais cela peut intéresser tout le monde...

Nous lui répondîmes à la manière dont un certain soldat répondit à la maréchaussée, – selon une chanson de ce pays-là même... (J'ai été bercé avec cette chanson.)

On lui a demandé :

Où est votre congé ?

– Le congé que j'ai pris,

Il est sous mes souliers !

La réponse est jolie. Mais le refrain est terrible :

Spiritus sanctus,

Quoniam bonus !

Ce qui indique suffisamment que le soldat n'a pas bien fini... Notre affaire a eu un dénouement moins grave. Aussi, avions-nous répondu très honnêtement qu'on ne prenait pas d'ordinaire de passeport pour visiter la grande banlieue de Paris. Le brigadier avait salué sans faire d'observation.

Nous avons parlé à l'hôtel d'un dessein vague d'aller à Ermenonville. Puis, le temps étant devenu mauvais, l'idée a changé, et nous sommes allés retenir nos places à la voiture de Chantilly, qui nous rapprochait de Paris.

Au moment de partir, nous voyons arriver un commissaire orné de deux gendarmes qui nous dit : "Vos papiers ? "

Nous répétons ce que nous avons dit déjà.

– Hé bien ! messieurs, dit ce fonctionnaire, vous êtes en état d'arrestation.

Mon ami le Breton fronçait le sourcil, ce qui aggravait notre situation.

Je lui ai dit : Calme-toi. Je suis presque un diplomate... J'ai vu de près, – à l'étranger, – des rois, des pachas et même des padischas, et je sais comment on parle aux autorités.

– Monsieur le commissaire, dis-je alors (parce qu'il faut toujours donner leurs titres aux personnes), j'ai fait trois voyages en Angleterre, et l'on ne m'a jamais demandé de passeport que pour me conférer le droit de sortir de France... Je reviens d'Allemagne, où j'ai traversé dix pays souverains, y compris la Hesse : – on ne m'a pas même demandé mon passeport en Prusse.

– Eh bien ! je vous le demande en France.

– Vous savez que les malfaiteurs ont toujours des papiers en règle...

– Pas toujours...

Je m'inclinai.

– J'ai vécu sept ans dans ce pays ; j'y ai même quelques restes de propriétés...

– Mais vous n'avez pas de papiers ?

– C'est juste... Croyez-vous maintenant que des gens suspects iraient prendre un bol de punch dans un café où les gendarmes font leur partie le soir ?

– Cela pourrait être un moyen de se déguiser mieux.
Je vis que j'avais affaire à un homme d'esprit.

– Eh bien ! monsieur le commissaire, ajoutai-je, je suis tout bonnement un écrivain ; je fais des recherches sur la famille des Bucquoy de Longueval, et je veux préciser la place, ou retrouver les ruines des châteaux qu'ils possédaient dans la province.

Le front du commissaire s'éclaircit tout à coup :

– Ah ! vous vous occupez de littérature ? Et moi aussi, monsieur ! J'ai fait des vers dans ma jeunesse... une tragédie.

Un péril succédait à un autre ; – le commissaire paraissait disposé à nous inviter à dîner pour nous lire sa tragédie. Il fallut prétexter des affaires à Paris pour être autorisé à monter dans la voiture de Chantilly, dont le départ était suspendu par notre arrestation.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je continue à ne vous donner que des détails exacts sur ce qui m'arrive dans ma recherche assidue.

Ceux qui ne sont pas chasseurs ne comprennent point assez la beauté des paysages d'automne. – En ce moment, malgré la brume du matin, nous apercevons des tableaux dignes des grands maîtres flamands. Dans les châteaux et dans les musées, on retrouve encore l'esprit des peintres du Nord. Toujours des points de vue aux teintes roses ou bleuâtres dans le ciel, aux arbres à demi effeuillés, – avec des champs dans le lointain ou sur le premier plan des scènes champêtres.

Le voyage à Cythère de Watteau a été conçu dans les brumes transparentes et colorées de ce pays. C'est une Cythère calquée sur un flot de ces étangs créés par les débordements de l'Oise et de l'Aisne, – ces rivières si calmes et si paisibles en été.

Le lyrisme de ces observations ne doit pas vous étonner ; – fatigué des querelles vaines et des stériles agitations de Paris, je me repose en revoyant ces campagnes si vertes et si fécondes ; – je reprends des forces sur cette terre maternelle.

Quoi qu'on puisse dire philosophiquement, nous tenons au sol par bien des liens. On n'emporte pas les cendres de ses pères à la semelle de ses souliers, – et le plus pauvre garde quelque part un souvenir sacré qui lui rappelle ceux qui l'ont aimé. Religion ou philosophie, tout indique à l'homme ce culte éternel des souvenirs.

6e lettre. Le jour des Morts. – Senlis. – Les tours des Romains. – Les jeunes filles. – Delphine.

C'est le jour des Morts que je vous écris ; – pardon de ces idées mélancoliques. Arrivé à Senlis la veille, j'ai passé par les paysages les plus beaux et les plus tristes qu'on puisse voir dans cette saison. La teinte rougeâtre des chênes et des trembles sur le vert foncé des gazons, les troncs blancs des bouleaux se détachant du milieu des bruyères et des broussailles, – et surtout la majestueuse longueur de cette route de Flandre, qui s'élève parfois de façon à vous faire admirer un vaste horizon de forêts brumeuses, tout cela m'avait porté à la rêverie. En arrivant à Senlis, j'ai vu la ville en fête. Les cloches, – dont Rousseau aimait tant le son lointain, – résonnaient de tous côtés ; les jeunes filles se promenaient par compagnies dans la ville, ou se tenaient devant les portes des maisons en souriant et caquetant. Je ne sais si je suis victime d'une illusion : je n'ai pu rencontrer encore une fille laide à Senlis... celles-là peut-être ne se montrent pas !

Non : – le sang est beau généralement, ce qui tient sans doute à l'air pur, à la nourriture abondante, à la qualité des eaux. Senlis est une ville isolée de ce grand mouvement du chemin de fer du Nord qui entraîne les populations vers l'Allemagne. – Je n'ai jamais su pourquoi le chemin de fer du Nord ne passait pas par nos pays, – et faisait un coude énorme qui encadre en partie Montmorency, Luzarches, Gonesse et autres localités, privées du privilège qui leur aurait assuré un trajet direct. Il est probable que les personnes qui ont institué ce chemin auront tenu à le faire passer par leurs propriétés. – Il suffit de consulter la carte pour apprécier la justesse de cette observation.

Il est naturel, un jour de fête à Senlis, d'aller voir la cathédrale. Elle est fort belle, et nouvellement restaurée, avec l'écusson semé de fleurs de lis qui représente les armes de la ville, et qu'on a eu soin de replacer sur la porte latérale. L'évêque officiait en personne, – et la nef était remplie des notabilités châtelaines et bourgeoises qui se rencontrent encore dans cette localité.

Les jeunes filles

En sortant, j'ai pu admirer, sous un rayon de soleil couchant, les vieilles tours des fortifications romaines, à demi démolies et revêtues de lierre. – En passant près du prieuré, j'ai remarqué un groupe de petites filles qui s'étaient assises sur les marches de la porte.

Elles chantaient sous la direction de la plus grande, qui, debout devant elles, frappait des mains en réglant la mesure.

– Voyons, mesdemoiselles, recommençons ; les petites ne vont pas ! ... Je veux entendre cette petite-là qui est à gauche, la première sur la seconde marche : – Allons, chante toute seule.

Et la petite se met à chanter avec une voix faible, mais bien timbrée :
Les canards dans la rivière... etc.

Encore un air avec lequel j'ai été bercé. Les souvenirs d'enfance se ravivent quand on a atteint la moitié de la vie. – C'est comme un manuscrit palimpseste dont on fait reparaitre les lignes par des procédés chimiques.

Les petites filles reprirent ensemble une autre chanson, – encore un souvenir :
Trois filles dedans un pré...
Mon coeur vole ! (bis)
Mon coeur vole à votre gré !

"Scélérats d'enfants ! dit un brave paysan qui s'était arrêté près de moi à les écouter... Mais vous êtes trop gentilles ! ... Il faut danser à présent."

Les petites filles se levèrent de l'escalier et dansèrent une danse singulière qui m'a rappelé celle des filles grecques dans les îles.

Elles se mettent toutes, – comme on dit chez nous, – à la queue leleu ; puis un jeune garçon prend les mains de la première et la conduit en reculant, pendant que les autres se tiennent les bras, que chacune saisit derrière sa compagne. Cela forme un serpent qui se meut d'abord en spirale et ensuite en cercle, et qui se resserre de plus en plus autour de l'auditeur, obligé d'écouter le chant, et quand la ronde se resserre, d'embrasser les pauvres enfants, qui font cette gracieuseté à l'étranger qui passe.

Je n'étais pas un étranger, mais j'étais ému jusqu'aux larmes en reconnaissant, dans ces petites voix, des intonations, des roulades, des finesses d'accent, autrefois entendues, – et qui, des mères aux filles, se conservent les mêmes...

La musique, dans cette contrée, n'a pas été gâtée par l'imitation des opéras parisiens, des romances de salon ou des mélodies exécutées par les orgues. On en est encore, à Senlis, à la musique du XVI^e siècle, conservée traditionnellement depuis les Médicis. L'époque de Louis XIV a aussi laissé des traces. Il y a, dans les souvenirs des filles de la campagne, des plaintes – d'un mauvais goût ravissant. On trouve là des restes de morceaux d'opéras, du XVI^e siècle, peut-être, – ou d'oratorios du XVII^e.

Delphine

J'ai assisté autrefois à une représentation donnée à Senlis dans une pension de demoiselles.

On jouait un mystère, – comme aux temps passés. – La vie du Christ avait été représentée dans tous ses détails, et la scène dont je me souviens était celle où l'on attendait la descente du Christ dans les enfers.

Une très belle fille blonde parut avec une robe blanche, une coiffure de perles, une auréole et une épée dorée, sur un demi-globe, qui figurait un astre éteint.

Elle chantait :

Anges ! descendez promptement,

Au fond du purgatoire ! ...

Et elle parlait de la gloire du Messie, qui allait visiter ces sombres lieux. – Elle ajoutait :

Vous le verrez distinctement

Avec une couronne...

Assis dessus un trône !

Ceci se passait dans une époque monarchique. La demoiselle blonde était d'une des plus grandes familles du pays et s'appelait Delphine. – Je n'oublierai jamais ce nom !

... Le sire de Longueval dit à ses gens : "Fouillez ce traître, car il a des lettres de ma fille", – et il ajoutait en lui parlant : "Dis, perfide, d'où venais-tu quand tu sortais si bonne heure de la grand'salle ? "

"Je venais, disait-il, de la chambre de M. de La Porte, et ne sais ce que vous voulez me dire de lettres."

Heureusement La Corbinière avait brûlé les lettres précédemment reçues, de sorte qu'on ne trouva rien. Cependant le comte de Longueval dit à son fils, – en tenant toujours le pistolet à la main : – Coupe-lui la moustache et les cheveux !

Le comte s'imaginait qu'après cette opération, La Corbinière ne plairait plus à sa fille. Voici ce qu'elle a écrit à ce sujet :

"Ce garçon, se voyant de cette sorte, voulut mourir, car il croyait, en effet, que je ne l'aimerais plus ; mais, au contraire, lorsque je le vis en cet état pour l'amour de moi, mon affection redoubla de telle sorte que j'avais juré, si mon père le traitait plus mal, de me tuer devant lui ; – lequel usa de prudence, comme homme d'esprit qu'il était, car, sans éclater davantage, il l'envoya avec un bon cheval en Beauvoisis, avertir ces messieurs les gendarmes de se tenir prêts à venir en garnison à Orbaix."

La demoiselle ajoute :

"Le mauvais traitement que lui avait fait mon père, et le commandement qu'il lui avait enjoint de se tenir dans les bornes de son devoir, ne purent empêcher qu'il ne passât toute cette nuit-là avec moi par cette invention : mon père lui ayant commandé de s'en aller en Beauvoisis, il monta à cheval, et au lieu de s'en aller vivement, il s'arrêta dans le bois de Guny jusqu'à ce qu'il fût nuit, et alors il s'en vint chez Tancar, à Coucy-la-Ville, et lorsqu'il eut soupé, il prit ses deux pistolets et s'en vint à Verneuil, grimper par le petit jardin, où je l'attendais avec assurance et sans peur, sachant qu'on croyait qu'il fût bien loin. Je le menai dans ma chambre ; alors il me dit : "Il ne faut pas perdre cette bonne occasion sans nous embrasser : c'est pourquoi il faut nous déshabiller... Il n'y a nul danger."

La Corbinière fit une maladie, ce qui rendit le comte moins sévère envers lui ; – mais pour l'éloigner de sa fille, il lui dit : "Il vous en faut aller à la garnison à Orbaix, car déjà les autres gendarmes y sont."

Ce qu'il fit avec grand déplaisir.

A Orbaix, le fauconnier du comte ayant envoyé à Verneuil son valet, nommé Toquette, La Corbinière lui donna une lettre pour Angélique de Longueval. Mais, craignant qu'elle ne fût vue, il lui recommanda de la mettre sous une pierre avant d'entrer au château, afin que si on le fouillait on ne trouvât rien.

Une fois admis, il devenait très simple d'aller quérir la lettre sous la pierre, et de la remettre à la demoiselle. Le petit garçon fit bien son message, et, s'approchant d'Angélique de Longueval, lui dit : "J'ai quelque chose pour vous."

Elle eut un grand contentement de cette lettre. Il témoignait qu'il avait quitté de grands avantages en Allemagne pour venir la voir, et qu'il lui était impossible de vivre sans qu'elle lui donnât commodité de la voir.

Oeuvres

Ayant été menée par son frère au château de la Neuville, Angélique dit à un laquais qui était à sa mère et qui s'appelait Court-Toujours : – "Oblige-moi d'aller trouver La Corbinière, lequel est revenu d'Allemagne, et lui porte cette lettre de ma part bien secrètement."

7e lettre. Observations. – Le roi Loys. – Dessous les rosiers blancs.

Avant de parler des grandes résolutions d'Angélique de Longueval, je demande la permission de placer encore un mot. Ensuite, je n'interromprai plus que rarement le récit. Puisqu'il nous est défendu de faire du roman historique, nous sommes forcé de servir la sauce sur un autre plat que le poisson ; – c'est-à-dire les descriptions locales, le sentiment de l'époque, l'analyse des caractères, – en dehors du récit matériellement vrai.

Je me rends compte difficilement du voyage qu'a fait La Corbinière en Allemagne. La demoiselle de Longueval n'en dit qu'un mot. A cette époque, on appelait l'Allemagne les pays situés dans la haute Bourgogne, – où nous avons vu que M. de Longueville avait été malade de la dysenterie. Probablement La Corbinière était allé quelque temps près de lui.

Quant au caractère des pères de la province que je parcours, il a été éternellement le même si j'en crois les légendes que j'ai entendu chanter dans ma jeunesse. C'est un mélange de rudesse et de bonhomie tour patriarcal. Voici une des chansons que j'ai pu recueillir dans ce vieux pays de l'Ile-de-France, qui, du Parisis, s'étend jusqu'aux confins de la Picardie :

Le roy Loys est sur son pont
 Tenant sa fille en son giron.
 Elle lui demande un cavalier.
 Qui n'a pas vaillant six deniers !
 – Oh ! oui, mon père, je l'aurai
 Malgré ma mère qui m'a portée.
 Aussi malgré tous mes parents
 Et vous, mon père... que j'aime tant !
 – Ma fille, il faut changer d'amour,
 Ou vous entrez dans la tour...
 – J'aime mieux rester dans la tour,
 Mon père ! que de changer d'amour !
 – Vite... où sont mes estafiers,
 Aussi bien que mes gens de pied ?
 Qu'on mène ma fille à la tour,
 Elle n'y verra jamais le jour !
 Elle y resta sept ans passés
 Sans que personne pût la trouver
 Au bout de la septième année
 Son père vint la visiter.
 – Bonjour, ma fille ! comme vous en va ?
 – Ma foi, mon père... ça va bien mal ;
 J'ai les pieds pourris dans la terre,
 Et les cotés mangés des vers.
 Ma fille, il faut changer d'amour
 Ou vous resterez dans la tour.
 – J'aime mieux rester dans la tour,
 Mon père, que de changer d'amour !
 Nous venons de voir le père féroce ; – voici maintenant le père indulgent.

Il est malheureux de ne pouvoir vous faire entendre les airs, – qui sont aussi poétiques que ces vers, mêlés d'assonances, dans le goût espagnol, sont musicalement rythmés :

Dessous le rosier blanc
La belle se promène...
Blanche comme la neige.
Belle comme le jour :
Au jardin de son père
Trois cavaliers l'ont pris.

On a gâté depuis cette légende en y refaisant des vers, et en prétendant qu'elle était du Bourbonnais. On l'a même dédiée, avec de jolies illustrations, à l'ex-reine des Français... Je ne puis vous la donner entière ; voici encore les détails dont je me souviens :

Trois capitaines passent à cheval près du rosier blanc :
Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche :
– Montez, montez la belle,
Dessus mon cheval gris.

On voit encore, par ces quatre vers, qu'il est possible de ne pas rimer en poésie ; – c'est ce que savent les Allemands, qui, dans certaines pièces, emploient seulement les longues et les brèves, à la manière antique.

Les trois cavaliers et la jeune fille, montée en croupe derrière le plus jeune, arrivent à Senlis. "Aussitôt arrivés, l'hôtesse la regarde" :
Entrez, entrez, la belle ;
Entrez sans plus de bruit,
Avec trois capitaines
Vous passerez la nuit !

Quand la belle comprend qu'elle a fait une démarche un peu légère, – après avoir présidé au souper, elle fait la morte, et les trois cavaliers sont assez naïfs pour se prendre à cette feinte. – Ils se disent : "Quoi ! notre mie est morte !" et se demandent où il faut la reporter :

Au jardin de son père !
dit le plus jeune ; et c'est sous le rosier blanc qu'ils vont déposer le corps.
Le narrateur continue :
Et au bout de trois jours
La belle ressuscite !
– Ouvrez, ouvrez, mon père,
Ouvrez, sans plus tarder ;
Trois jours j'ai fait la morte
Pour mon honneur garder.

Le père est en train de souper avec toute la famille. On accueille avec joie la jeune fille dont l'absence avait beaucoup inquiété ses parents depuis trois jours, – et il est probable qu'elle se maria plus tard fort honorablement.

Revenons à Angélique de Longueval.

"Mais pour parier de la résolution que je fis de quitter ma patrie, elle fut en cette sorte : lorsque celui qui était allé au Maine fut revenu à Verneuil, mon père lui demanda avant le souper : "Avez-vous force d'argent ? " A quoi il répondit : "J'ai tant." Mon père, non content, prit un couteau sur la table, parce que le couvert était mis, et se jetant sur lui pour le blesser, ma mère et moi y accourûmes ; mais déjà celui qui devait être cause de tant de peine, s'était blessé lui-même au doigt en voulant ôter le couteau à mon père... et encore qu'il ait reçu ce mauvais traitement, l'amour qu'il avait pour moi l'empêchait de s'en aller, comme était son devoir.

"Huit jours se passèrent que mon père ne lui disait ni bien ni mal, pendant lequel temps il me sollicitait par lettres de prendre résolution de nous en aller ensemble, à quoi je n'étais encore résolue ; mais les huit jours étant passés, mon père lui dit dans le jardin : "Je m'étonne de votre effronterie, que vous restiez encore dans ma maison après ce qui s'est passé ; allez-vous-en vite, et ne venez jamais à pas une de mes maisons, car vous ne serez jamais le bienvenu."

"Il s'en vint donc vite faire seller un cheval qu'il avait, et monta à sa chambre pour y prendre ses hardes ; il m'avait fait signe de monter à la chambre d'Haraucourt, où dans l'antichambre il y avait une porte fermée, où l'on pouvait néanmoins parler. Je m'y en allai vite et il me dit ces paroles : "C'est cette fois qu'il faut prendre résolution, ou bien vous ne me verrez jamais."

"Je lui demandai trois jours pour y penser ; il s'en alla donc à Paris et revint au bout de trois jours à Verneuil, pendant lequel temps je fis tout ce que je pus pour me pouvoir résoudre à laisser cette affection, mais il me fut impossible, encore que toutes les misères que j'ai souffertes se présentèrent devant mes yeux avant de partir. L'amour et le désespoir passèrent sur toutes ces considérations ; me voilà donc résolue."

Au bout de trois jours, La Corbinière vint au château et entra par le petit jardin. Angélique de Longueval l'attendait dans le petit jardin et entra par la chambre basse, où il fut ravi de joie en apprenant la résolution de la demoiselle.

Le départ fut fixé au premier dimanche de carême, et elle lui dit, sur l'observation qu'il fit, "qu'il fallait avoir de l'argent et un cheval", qu'elle ferait ce qu'elle pourrait.

Angélique chercha dans son esprit le moyen d'avoir de la vaisselle d'argent, car pour de la monnaie il n'y fallait pas songer, le père ayant tout son argent avec lui à Paris.

Le jour venu, elle dit à un palefrenier nommé Breteau :

"Je voudrais bien que tu me prêtasses un cheval pour envoyer à Soissons, cette nuit, quérir du taffetas pour me faire un corps-de-cotte, te promettant que le cheval sera ici avant que maman se lève ; et ne t'étonne pas si je te le demande pour la nuit, car c'est afin qu'elle ne te crie."

Le palefrenier consentit à la volonté de sa demoiselle. Il s'agissait encore d'avoir la clef de la première porte du château. Elle dit au portier qu'elle voulait faire sortir quelqu'un de nuit pour aller chercher quelque chose à la ville et qu'il ne fallait pas que madame le sût..., qu'ainsi il ôtât du trousseau de clefs celle de la première porte, et qu'elle ne s'en apercevrait pas.

Le principal était d'avoir l'argenterie. La comtesse qui, ainsi que le dit sa fille, semblait en ce moment "inspirée de Dieu", dit au souper à celle qui l'avait en garde : "Huberde, à cette heure que M. d'Haraucourt

n'est point ici, serrez presque toute la vaisselle d'argent dans ce coffre et m'apportez la clef."

La demoiselle changea de couleur, – et il fallut remettre le jour du départ. Cependant, sa mère étant allée se promener dans la campagne le dimanche suivant, elle eut l'idée de faire venir un maréchal du village pour lever la serrure du coffre, – sous prétexte que la clef était perdue.

"Mais, dit-elle, ce ne fut pas tout, car mon frère le chevalier, qui était seul resté avec moi, et qui était petit, me dit, lorsqu'il vit que j'avais donné des commissions à tous, et que j'avais fermé moi-même la première porte du château : "Ma soeur, si vous voulez voler papa et maman, pour moi, je ne le veux pas faire ; je m'en vais trouver vite ment maman." – "Va, lui dis-je, petit impudent, car aussi bien le saura-t-elle de ma bouche ; et si elle ne me fait raison, je me la ferai bien moi-même." – Mais c'était au plus loin de ma pensée que je disais ces paroles. Cet enfant s'en courait pour aller dire ce que je voulais tenir caché ; mais se retournant toujours pour voir si je ne le regardais pas, il s'imagina que je ne m'en souciais guère, ce qui le fit revenir. Je le faisais exprès, sachant qu'aux enfants tant plus on leur montre de crainte, et plus ils ont d'ardeur à dire ce qu'on leur prie de taire."

La nuit étant venue, et l'heure du coucher approchant, Angélique donna le bonsoir à sa mère avec un grand sentiment de douleur en elle-même, – et, rentrant chez elle, dit à sa fille de chambre :

"Jeanne, couchez-vous ; j'ai quelque chose qui me travaille l'esprit ; je ne puis me déshabiller encore...". Elle se jeta toute vêtue sur son lit en attendant minuit ; – La Corbinière fut exact.

"Oh Dieu ! quelle heure ! – écrit Angélique ; – je tressaillis toute lorsque j'entendis qu'il jetait une petite pierre à ma fenêtre... car il était entré dans le petit jardin."

Quand La Corbinière fut dans la salle, Angélique lui dit :

"Notre affaire va bien mal, car madame a pris la clef de la vaisselle d'argent, ce qu'elle n'avait jamais fait ; mais pourtant j'ai la clef de la dépense où est le coffre."

Sur ces paroles il me dit :

"Il faut commencer à t'habiller, et puis nous regarderons comme nous ferons."

"Je commençai donc à mettre les chausses, et les bottes et éperons lesquels il m'aidait à mettre. Sur cela le palefrenier vint à la porte de la salle avec le cheval ; moi, tout éperdue, je me mis vite ment ma cotte de ratine pour couvrir mes habits d'homme que j'avais jusques à la ceinture, et m'en vins prendre le cheval des mains de Breteau, et le menai hors de la première porte du château, à un ormeau sous lequel dansaient aux fêtes les filles du village, et m'en retournai à la salle, où je trouvai mon cousin qui m'attendait avec grande impatience (tel était le nom que je le devais appeler pour le voyage), lequel me dit : "Allons donc voir si nous pourrons avoir quelque chose, ou, sinon, nous ne laisserons de nous en aller avec rien." – A ces paroles je m'en allai dans la cuisine, qui était près de la dépense, et, ayant découvert le feu pour voir clair, j'aperçus une grande pelle à feu, de fer, laquelle je pris, et puis lui dis : "Allons à la dépense", et étant proche du coffre, nous mîmes la main au couvercle, lequel ne serrait tout près. Alors je lui dis : "Mets un peu la pelle entre le couvercle et ce coffre." Alors, haussant tous deux les bras, nous n'y fîmes rien ; mais la seconde fois, les deux ressorts de serrure se rompirent, et soudain je mis la main dedans."

Elle trouva une pile de plats d'argent qu'elle donna à La Corbinière, et, comme elle voulait en prendre d'autres, il lui dit : "N'en tirez plus dehors, car le sac de moquette est plein."

Elle en voulait prendre davantage, comme bassins, chandeliers, aiguières ; mais il dit : "Cela est embarrassant."

Et il l'engagea à s'aller vêtir en homme avec un pourpoint et une casaque, – afin qu'ils ne fussent pas reconnus.

Ils allèrent droit à Compiègne, où le cheval d'Angélique de Longueval fut vendu quarante écus. Puis, ils prirent la poste, et arrivèrent le soir à Charenton.

La rivière était débordée, de sorte qu'il fallut attendre jusqu'au jour. – Là, Angélique, dans son costume d'homme, put faire illusion à l'hôtesse, qui dit, "comme le postillon lui tirait les bottes" :

– Messieurs, que vous plaît-il de souper ?

– Tout ce que vous aurez de bon, madame, fut la réponse.

Cependant Angélique se mit au lit, si lasse qu'il lui fut impossible de manger. Elle craignait surtout le comte de Longueval, son père, "qui alors se trouvait à Paris".

Le jour venu, ils se mirent dans le bateau jusqu'à Essonne, où la demoiselle se trouva tellement lasse, qu'elle dit à La Corbinière :

– "Allez-vous toujours devant m'attendre à Lyon, avec la vaisselle."

Ils restèrent trois jours à Essonne, d'abord pour attendre le coche, puis pour guérir les écorchures que la demoiselle s'était faites aux cuisses en courant à franc-étrier.

Passé Moulins, un homme qui était dans le coche et qui se disait gentilhomme, commença à dire ces paroles :

– N'y a-t-il pas une demoiselle vêtue en homme ?

A quoi La Corbinière répondit :

– Oui-da, Monsieur... Pourquoi avez-vous quelque chose à dire là-dessus ? Ne suis-je pas maître de faire habiller ma femme comme il me plaît ?

Le soir, ils arrivèrent à Lyon, au Chapeau rouge, où ils vendirent la vaisselle pour trois cents écus ; sur quoi La Corbinière se fit faire, "encore qu'il n'en eût du tout besoin, – un fort bel habit d'écarlate, avec les aiguillettes d'or et d'argent".

Ils descendirent sur le Rhône, et s'étant arrêtés le soir à une hôtellerie, La Corbinière voulut essayer ses pistolets. Il le fit si maladroitement, qu'il adressa une balle dans le pied droit d'Angélique de Longueval, – et il dit seulement à ceux qui le blâmaient de son imprudence : "C'est un malheur qui m'est arrivé... je puis dire à moi-même, puisque c'est ma femme."

Angélique resta trois jours au lit, puis ils se remirent dans la barque du Rhône, et purent atteindre Avignon, où Angélique se fit traiter pour sa blessure, et ayant pris une nouvelle barque lorsqu'elle se sentit mieux, ils arrivèrent enfin à Toulon le jour de Pâques.

Une tempête les accueillit en sortant du port pour aller à Gênes ; ils s'arrêtèrent dans un havre, au château dit de Saint-Soupir, dont la dame, les voyant sauvés, fit chanter le *Salve regina*. Puis elle leur fit faire collation à la mode du pays, avec olives et câpres, – et commanda que l'on donnât à leur valet des artichauts.

"Voyez, dit Angélique, ce que c'est de l'amour ; – encore que nous étions à un lieu qui n'était habité par personne, il fallut y jeûner les trois jours que nous attendîmes le bon vent. Néanmoins les heures me semblaient des minutes, encore que j'étais bien affamée. Car à Villefranche, peur de la peste, ils ne voulurent nous laisser prendre des vivres. Ainsi tous bien affamés, nous fîmes voile ; mais auparavant, de crainte de faire naufrage, je me voulus confesser à un bon père cordelier qui était en notre compagnie, et lequel venait à Gênes aussi."

"Car mon mari (elle l'appelle toujours ainsi de ce moment), voyant entrer dans notre chambre un gentilhomme génois, lequel écorchait un peu le français, lui demanda : "Monsieur, vous plaît-il quelque chose ? – Monsieur, dit ce Génois, je voudrais bien parler à Madame." Mon mari, tout d'un temps, mettant l'épée à la main, lui dit : "La connaissez-vous ? Sortez d'ici, car autrement je vous tuerai."

"Incontinent, M. Audiffret nous vint voir, lequel lui conseilla de nous en aller le plus promptement qu'il se pourrait, parce que ce Génois, très assurément, lui ferait faire du déplaisir.

"Nous arrivâmes à Civita–Vecchia, puis à Rome, où nous descendîmes à la meilleure hôtellerie, attendant de trouver la commodité de se mettre en chambre garnie, laquelle on nous fit trouver en la rue des Bourguignons, chez un Piémontais, duquel la femme était Romaine. Et un jour étant à sa fenêtre, le neveu de Sa Sainteté passant avec dix–neuf estafiers, en envoya un qui me dit ces paroles en italien : "Mademoiselle, Son Eminence m'a commandé de venir savoir si vous aurez agréable qu'il vous vienne voir." Toute tremblante, je lui réponds : "Si mon mari était ici, j'accepterais cet honneur ; mais n'y étant pas, je supplie très humblement votre maître de m'excuser."

"Il avait fait arrêter son carrosse à trois maisons de la nôtre, attendant la réponse, laquelle soudain qu'il l'eut entendue, il fit marcher son carrosse, et depuis je n'entendis plus parler de lui."

La Corbinière lui raconta peu après qu'il avait rencontré un fauconnier de son père qui s'appelait La Rorie. Elle eut un grand désir de le voir ; et, en la voyant, "il resta sans parler" ; puis, s'étant rassuré, il lui dit que madame l'ambassadrice avait entendu parler d'elle et désirait la voir.

Angélique de Longueval fut bien reçue par l'ambassadrice. – Toutefois, elle craignit, d'après certains détails, que le fauconnier n'eût dit quelque chose et qu'on n'arrêtât La Corbinière et elle.

Ils furent fâchés d'être restés vingt–neuf jours à Rome, et d'avoir fait toutes les diligences pour s'épouser sans pouvoir y parvenir. "Ainsi, – dit Angélique, – je partis sans voir le pape..."

C'est à Ancône qu'ils s'embarquèrent pour aller à Venise. Une tempête les accueillit dans l'Adriatique ; puis ils arrivèrent et allèrent loger sur le grand canal.

"Cette ville, quoique admirable – dit Angélique de Longueval – ne pouvait me plaire à cause de la mer – et il m'était impossible d'y boire et d'y manger que pour m'empêcher de mourir."

Cependant, l'argent se dépensait, et Angélique dit à La Corbinière : "Mais, que ferons–nous ? Il n'y a tantôt plus d'argent ! "

Il répondit : "Lorsque nous serons en terre ferme, Dieu y pourvoira... Habillez–vous, et nous irons à la messe de Saint–Marc."

Arrivés à Saint–Marc, les époux s'assirent au banc des sénateurs ; et là, quoique étrangers, personne n'eut l'idée de leur contester cette place ; – car La Corbinière avait des chausses de petit velours noir, avec le pourpoint de toile d'argent blanc, le manteau pareil..., et la petite oie d'argent.

Angélique était bien ajustée, et elle fut ravie, – car son habit à la française faisait que les sénateurs avaient toujours l'oeil sur elle.

L'ambassadeur de France, qui marchait dans la procession avec le doge, la salua.

A l'heure du dîner, Angélique ne voulut plus sortir de son hôtel, – aimant mieux reposer que d'aller en mer en gondole.

Quant à La Corbinière, il alla se promener sur la place Saint–Marc, et y rencontra M. de La Morte, qui lui fit des offres de service, et qui, sur ce qu'il lui parla de la difficulté que lui et Angélique avaient à s'épouser, lui dit qu'il serait bon de se rendre à sa garnison de Palma–Nova, où l'on pourrait en conférer, et où La Corbinière pourrait se mettre au service.

Là, M. de La Morte présenta les futurs époux à Son Excellence le général, qui ne voulut pas croire qu'un homme si bien couvert s'offrît de prendre une pique dans une compagnie. Celle qu'il avait choisie était commandée par M. Ripert de Montélimart.

Son Excellence le général consentit cependant à servir de témoin au mariage... après lequel on fit un petit festin où s'écoulèrent les dernières vingt pistoles dont les conjoints étaient encore chargés.

Au bout de huit jours, le Sénat donna ordre au général d'envoyer la compagnie à Vérone, ce qui mit Angélique de Longueval au désespoir, car elle se plaisait à Palma–Nova, où les vivres étaient à bon marché.

En repassant à Venise, ils achetèrent du ménage, "deux paires de draps pour deux pistoles, sans compter une couverture, un matelas, six plats de faïence et six assiettes".

En arrivant à Vérone, ils trouvèrent plusieurs officiers français. – M. de Breunel, enseigne, les recommanda à M. de Beaupuis, qui les logea sans s'incommoder, – les maisons étant à un grand bon marché. Vis-à-vis de la maison, il y avait un couvent de religieuses qui prièrent Angélique de Longueval d'aller les voir, – "et lui firent tant de caresses, qu'elle en était confuse".

A cette époque, elle accoucha de son premier enfant, qui fut tenu au baptême par S. E. Alluisi Georges et par la comtesse Bevilacqua. Son Excellence, après qu'Angélique de Longueval fut relevée de couches, lui envoyait son carrosse assez souvent.

A un bal donné plus tard, elle étonna toutes les dames de Vérone en dansant avec le général Alluisi, – en costume français. – Elle ajoute :

"Tous les Français officiers de la République étaient ravis de voir que ce grand général, craint et redouté partout, me faisait tant d'honneur."

Le général, tout en dansant, ne manquait pas de parler à Angélique de Longueval "à part de son mari". Il lui disait : "Qu'attendez–vous en Italie ? ... La misère avec lui pour le reste de vos jours. Si vous dites qu'il vous aime, vous ne pouvez croire que je ne fasse plus encore... moi qui vous achèterai les plus belles perles qui seront ici, et d'abord des cottes de brocart telles qu'il vous plaira. Pensez, Mademoiselle, à laisser votre amour pour une personne qui parle pour votre bien et pour vous remettre en bonne grâce de messieurs vos parents."

Cependant ce général conseillait à La Corbinière de s'engager dans les guerres d'Allemagne, lui disant qu'il trouverait beaucoup d'avantage à Inspruck, qui n'était qu'à sept journées de Vérone, et que là il attraperait une compagnie...

8e lettre. Réflexions. – Souvenirs de la Ligue. – Les Sylvanectes et les Francs. – La Ligue.

J'ai vu, en me promenant, sur une affiche bleue une représentation de Charles VII annoncée, – par Beauvallet et mademoiselle Rimblot. Le spectacle était bien choisi. Dans ce pays-ci on aime le souvenir des princes du Moyen Age et de la Renaissance, – qui ont créé les cathédrales merveilleuses que nous y voyons, et de magnifiques châteaux, – moins épargnés cependant par le temps et les guerres civiles.

C'est qu'il y a eu ici des luttes graves à l'époque de la Ligue... Un vieux noyau de protestants qu'on ne pouvait dissoudre, – et, plus tard, un autre noyau de catholiques non moins fervents pour repousser le parpayot dit Henri IV.

L'animation allait jusqu'à l'extrême, – comme dans toutes les grandes luttes politiques. Dans ces contrées, – qui faisaient partie des anciens apanages de Marguerite de Valois et des Médicis, – qui y avaient fait du bien, – on avait contracté une haine constitutionnelle contre la race qui les avait remplacés. Que de fois j'ai entendu ma grand'mère, parlant d'après ce qui lui avait été transmis, – me dire de l'épouse de Henri II : "Cette grande madame Catherine de Médicis... à qui on a tué ses pauvres enfants ! "

Cependant, des moeurs se sont conservées dans cette province à part, qui indiquent et caractérisent les vieilles luttes du passé. La fête principale, dans certaines localités, est la Saint-Barthélemy. C'est pour ce jour que sont fondés surtout de grands prix pour le tir de l'arc. – L'arc, aujourd'hui, est une arme assez légère. Eh bien, elle symbolise et rappelle d'abord l'époque où ces rudes tribus des Sylvanectes formaient une branche redoutable des races celtiques.

Les pierres druidiques d'Ermenonville, les haches de pierre et les tombeaux, où les squelettes ont toujours le visage tourné vers l'Orient, ne témoignent pas moins des origines du peuple qui habite ces régions entrecoupées de forêts et couvertes de marécages, – devenus des lacs aujourd'hui.

Le Valois et l'ancien petit pays nommé la France semblent établir par leur division l'existence de races bien distinctes. La France, division spéciale de l'Ile-de-France, a, dit-on, été peuplée par les Francs primitifs, venus de Germanie, dont ce fut, comme disent les chroniques, le premier arrêt. Il est reconnu aujourd'hui que les Francs n'ont nullement subjugué la Gaule, et n'ont pu que se trouver mêlés aux luttes de certaines provinces entre elles. Les Romains les avaient fait venir pour peupler certains points, et surtout pour défricher les grandes forêts ou assainir les pays de Paris. Issus généralement de la race caucasienne, ces hommes vivaient sur un pied d'égalité, d'après les moeurs patriarcales. Plus tard, on créa des fiefs, quand il fallut défendre le pays contre les invasions du Nord. Toutefois, les cultivateurs conservaient libres les terres qui leur avaient été concédées et qu'on appelait terres de franc-alieu.

La lutte de deux races différentes est évidente surtout dans les guerres de la Ligue. On peut penser que les descendants des Gallo-Romains favorisaient le Béarnais, tandis que l'autre race, plus indépendante de sa nature, se tournait vers Mayenne, d'Epéron, le cardinal de Lorraine et les Parisiens. On retrouve encore dans certains coins, surtout à Montépilloy, des amas de cadavres, résultat des massacres ou des combats de cette époque dont le principal fut la bataille de Senlis.

Et même ce grand comte Longueval de Bucquoy, – qui a fait les guerres de Bohême, aurait-il gagné l'illustration qui causa bien des peines à son descendant, – l'abbé de Bucquoy, s'il n'eût, à la tête des ligueurs, protégé longtemps Soissons, Arras et Calais contre les armées de Henri IV ? Repoussé jusque dans la Frise après avoir tenu trois ans dans les pays de Flandre, il obtint cependant un traité d'armistice de dix ans en faveur de ces provinces, que Louis XIV dévasta plus tard.

Etonnez-vous maintenant des persécutions qu'eut à subir l'abbé de Bucquoy, – sous le ministère de Pontchartrain.

Quant à Angélique de Longueval, c'est l'opposition même en cote hardie. Cependant elle aime son père, – et ne l'avait abandonné qu'à regret. Mais du moment qu'elle avait choisi lui convenir, – comme la fille du duc Loys choisissant Lautrec pour cavalier, – elle n'a pas reculé devant la fuite et le malheur, et même, ayant aidé à soustraire l'argenterie de son père, elle s'écriait : "Ce que c'est de l'amour"

Les gens du moyen âge croyaient aux charmes. Il semble qu'un charme l'ait en effet attachée à ce fils de charcutier, – qui était beau s'il faut l'en croire, – mais qui ne semble pas l'avoir rendue très heureuse. Cependant en constatant quelques malheureuses dispositions de celui qu'elle ne nomme jamais, elle n'en dit pas de mal un instant. Elle se borne à constater les faits, – et l'aime toujours, en épouse platonicienne et soumise à son sort par le raisonnement.

Les discours du lieutenant-colonel, qui voulait éloigner La Corbinière de Venise, avaient donné dans la vue de ce dernier. Il vend tout à coup son enseigne pour se rendre à Inspruck et chercher fortune en laissant sa femme à Venise.

"Voilà donc, dit Angélique, l'enseigne vendue à cet homme qui m'aimait, content (le lieutenant-colonel) en croyant que je ne m'en pouvais plus dédire ; mais l'amour, qui est la reine de toutes les passions, se moqua bien de la charge, car lorsque je vis que mon mari faisait son préparatif pour s'en aller, il me fut impossible de penser seulement de vivre sans lui."

Au dernier moment, pendant que le lieutenant-colonel se réjouissait déjà du succès de cette ruse, qui lui livrait une femme isolée de son mari, – Angélique se décida à suivre La Corbinière à Inspruck. "Ainsi, dit-elle, l'amour nous ruina en Italie aussi bien qu'en France, quoique en celle d'Italie je n'y avais point de culpabilité (faute)."

Les voilà partis de Vérone avec un nommé Boyer, auquel La Corbinière avait promis de faire sa dépense jusqu'en Allemagne, parce qu'il n'avait point d'argent. (Ici, La Corbinière se relève un peu.) A vingt-cinq milles de Vérone, à un lieu où, par le lac, on va à la rive de Trente, Angélique faiblit un instant, et pria son mari de revenir vers quelque ville du bon pays vénitien, comme Brescia. – Cette admiratrice de Pétrarque quittait avec peine ce doux pays d'Italie pour les montagnes brumeuses qui cernent l'Allemagne. "Je pensais bien, dit-elle, que les cinquante pistoles qui nous restaient ne nous dureraient guère ; mais mon amour était plus grand que toutes ces considérations."

Ils passèrent huit jours à Inspruck, où le duc de Fera passa et dit à La Corbinière qu'il fallait aller plus loin pour trouver de l'emploi, – dans une ville nommée Fisch. Là Angélique eut un grand flux de sang, et l'on appela une femme qui lui fit comprendre "qu'elle s'était gâtée d'un enfant". – C'est une locution bien chrétienne, – qu'il faut pardonner au langage du temps et du pays.

On a toujours considéré comme une souillure, – dans la manière de voir des hommes d'église, le fait, légitime pourtant, – puisque Angélique s'était mariée, – de produire au monde un nouveau pécheur. Ce n'est pourtant pas là l'esprit de l'Evangile. – Mais passons.

La pauvre Angélique, un peu rétablie, fut forcée de se remettre à cheval sur l'unique haquenée que possédait le ménage : "Toute débile que j'étais, dit-elle, ou, pour dire la vérité, demi-morte, je montai à cheval pour aller avec mon mari rejoindre l'armée, – où je fus si étonnée de voir autant de femmes que d'hommes, entre beaucoup de celles de colonels et capitaines."

Son mari alla faire la révérence au grand colonel nommé Gildase, lequel, comme Wallon, avait entendu parler du comte Longueval de Bucquoy, qui avait défendu la Frise contre Henri IV. Il fit grande caresse au mari d'Angélique, et lui dit qu'en attendant une compagnie, il lui donnerait une lieutenance, – et qu'il allait mettre mademoiselle de Longueval dans le carrosse de sa soeur, qui était mariée au premier capitaine de son régiment.

Le malheur ne se lassait pas de frapper les nouveaux époux. – La Corbinière prit la fièvre, et il fallut le soigner. – Il y a de bonnes gens partout : Angélique ne se plaint que d'avoir été promenée, "tantôt à un lieu, tantôt à un autre", par le malheur de la guerre, – à la façon des Egyptiennes, – ce qui ne pouvait lui plaire, encore qu'elle eût plus de sujets de se contenter que pas une femme, puisqu'elle était la seule qui mangeât à la table du colonel avec seulement sa soeur. – "Et le colonel encore montrait trop de bonté à La Corbinière, – en ce qu'il lui donnait les meilleurs morceaux de la table... à cause qu'il le voyait malade."

Une nuit, les troupes étant en marche, le meilleur logement qu'on pût offrir aux dames fut une écurie, où il ne fallait coucher qu'habillés à cause de la crainte de l'ennemi. "En me réveillant au milieu de la nuit, dit Angélique, je ressentis un si grand frais que je ne pus m'empêcher de dire tout haut : Mon Dieu ! je meurs de frais !" Le colonel allemand lui jeta alors sa casaque, se découvrant lui-même, car il n'avait pas autre chose sur son uniforme.

Ici arrive une observation bien profonde :

"Tous ces honneurs, dit-elle, pouvaient bien arrêter une Allemande, mais non pas les Françaises, à qui la guerre ne peut plaire..."

Rien n'est plus vrai que cette observation. Les femmes allemandes sont encore celles de l'époque des Romains. Trusnela combattait avec Hermann. A la bataille des Cimbres, où vainquit Marius, il y avait autant de femmes que d'hommes.

Les femmes sont courageuses dans les événements de famille, devant la souffrance, la mort. Dans nos troubles civils, elles plantent des drapeaux sur les barricades ; – elles portent vaillamment leur tête à l'échafaud. Dans les provinces qui se rapprochent du Nord ou de l'Allemagne, on a pu trouver des Jeanne d'Arc et des Jeanne Hachette. Mais la masse des femmes françaises redoute la guerre, à cause de l'amour qu'elles ont pour leurs enfants.

Les femmes guerrières sont de la race franque. Chez cette population originairement venue d'Asie, il existe une tradition qui consiste à exposer des femmes dans les batailles, pour animer le courage des combattants par la récompense offerte. Chez les Arabes, on retrouve la même coutume. La vierge qui se dévoue s'appelle la kadra et s'avance au premier rang, entourée de ceux qui sont résolus à se faire tuer pour elle. – Mais chez les Francs on en exposait plusieurs.

Le courage et souvent même la cruauté de ces femmes étaient tels qu'ils ont été cause de l'adoption de la loi salique. Et cependant, les femmes, guerrières ou non, ne perdirent jamais leur empire en France, soit comme reines, soit comme favorites.

La maladie de La Corbinière fut cause qu'il se résolut à retourner en Italie. Seulement, il oublia de prendre un passeport. "Nous fûmes bien confus, dit Angélique, lorsque nous fûmes à une forteresse nommée Reistre, où l'on ne voulut plus nous laisser passer, et où l'on retint mon mari malgré sa maladie." Comme elle avait conservé sa liberté, elle put aller à Inspruck se jeter aux pieds de l'archiduchesse Léopold pour obtenir la grâce de La Corbinière, – qu'on peut supposer avoir un peu déserté, quoique sa femme ne l'avoue pas.

Munie de la grâce signée par l'archiduchesse, Angélique retourna au lieu où était détenu son mari. Elle demanda aux gens de ce bourg de Reitz s'ils n'avaient rien entendu dire d'un gentilhomme français prisonnier. On lui enseigna le lieu où il était, où elle le trouva contre un poêle, demi mort, – et le ramena à Vérone.

Là elle retrouva M. de la Tour (de Périgord) et lui reprocha d'avoir fait vendre à son mari son enseigne, ce qui était cause de son malheur. "Je ne sais, ajoute-t-elle, s'il avait encore de l'amour pour moi, ou si ce fut de la pitié, tant il y a qu'il m'envoya vingt pistoles et tout un ameublement de maison où mon mari se gouverna si mal, qu'en peu de temps il mangea entièrement tout."

Il avait repris un peu de santé et vivait continuellement en débauche avec deux de ses camarades, M. de la Perle et M. Escutte. Cependant l'affection de sa femme ne s'affaiblit pas. Elle se résolut, "pour ne pas vivre tout à fait dans l'incommodité, à prendre des gens en pension", – ce qui lui réussit ; – seulement La Corbinière dépensait tout le gagnage hors du logis, "ce qui, dit-elle, m'affligeait jusqu'à la mort" ; il finit par vendre les meubles, – de sorte que la maison ne pouvait plus aller.

"Cependant, dit la pauvre femme, je sentais toujours mon affection aussi grande que lorsque nous partîmes de France. Il est vrai qu'après avoir reçu la première lettre de ma mère, cette affection se partagea en deux... Mais, j'avoue que l'amour que j'avais pour cet homme surpassait l'affection que je portais à mes parents."

9e lettre. Nouveaux détails inédits. – Manuscrit du célestin Goussencourt. Dernières aventures d'Angélique. – Mort de La Corbinière. Lettres.

Le manuscrit que les Archives nationales conservent écrit de la main d'Angélique s'arrête là.

Mais nous trouvons annexées au même dossier les observations suivantes écrites par son cousin, le moine célestin Goussencourt. Elles n'ont point la même grâce que le récit d'Angélique de Longueval, mais elles ont aussi la marque d'une honnête naïveté.

Voici un passage des observations du moine célestin Goussencourt :

"La nécessité les contraignit d'être taverniers : – où les soldats français allaient boire et manger avec un tel respect, qu'ils ne voulaient point être servis d'elle. Elle cousait des collets de toile où elle ne gagnait tous les jours que huit sous, et avec cela descendait à toute heure à la cave, et lui se donnait à boire avec ses hôtes, de telle façon qu'il devint tout couperosé.

"Un jour, elle étant à la porte, un capitaine vint à passer et lui fit une grande révérence, et elle à lui, – ce qui fut aperçu de son mari jaloux. Il l'appelle et la prend par la gorge. Elle parvient à jeter un cri. Les buveurs arrivent et la trouvent à demi morte couchée par terre, – à laquelle il avait donné des coups de pied aux côtes qui lui avaient ôté la parole, et dit, pour s'excuser, qu'il lui avait défendu de parler à celui-là, et que, si elle lui eût parlé, il l'eût enfilée de son épée."

Il devint étique par ses débauches. A cette époque elle écrivit à sa mère pour lui demander pardon. Sa mère lui répondit qu'elle lui pardonnait et lui conseillait de revenir et qu'elle ne l'oublierait pas dans son testament.

Ce testament était gardé à l'église de Neuville-en-Hez, et contient un legs de huit mille livres.

Pendant l'absence d'Angélique de Longueval il y eut une demoiselle en Picardie qui voulut usurper sa place, et se donna pour elle. – Elle eut même la hardiesse de se présenter à madame d'Haraucourt, mère d'Angélique, laquelle dit qu'elle n'était pas sa fille. Elle racontait tant de choses, que plusieurs des parents finirent par la prendre pour ce qu'elle se donnait...

Le célestin, son cousin, lui écrivit de revenir. – Mais La Corbinière n'en voulait pas entendre parler, craignant d'être pris et exécuté s'il rentrait en France. Il n'y faisait pas bon pour lui non plus ; – car la faute d'Angélique fut cause que M. d'Haraucourt chassa des faubourgs de Clermont-sur-Oise sa mère et ses frères, "qui vivaient de leur boutique, étant charcutiers".

Madame d'Haraucourt, enfin, étant morte en décembre 1636, à la Neuville-en-Hez, où elle repose (M. d'Haraucourt était mort en 1632), leur fille fit tant près de son mari, qu'il consentit à revenir en France.

Arrivés à Ferrare, ils tombent malades tous deux, – où ils furent douze jours ; – s'embarquent à Livourne, arrivent à Avignon, où ils sont toujours malades. La Corbinière y meurt, le 5 d'août 1642 ; il repose à Sainte-Madeleine ; – il meurt avec des repentances très grandes de l'avoir si mal traitée, et lui dit : "Pour votre consolation et ôter votre tristesse, souvenez-vous comme je vous ai traitée."

"Là, continue le moine célestin, elle a été en si grande nécessité qu'elle m'a dit par écrit et de bouche, qu'elle fût morte de faim n'eût été les célestins qui l'ont aidée.

Elle arrive à Paris le dimanche 19 d'octobre, par le coche, et manda à madame Boulogne, sa grande amie, de la venir quérir. N'y estant pas, son hostellier y fut. Le lendemain après dîner, elle vint me trouver avec ladite Boulogne et sa belle-mère, la mère de La Corbinière, servante de cuisine chez M. Ferrant, estat qu'elle a été contrainte de faire depuis qu'elle a été bannie Clermont, à cause de son fils.

La première chose qu'elle fit, elle vint se jeter à mes pieds, les mains jointes, me demandant pardon, ce qui fit pleurer les femmes, Je lui dis que je ne lui pardonnerais pas (ce qui la fit soupirer et respirer, ayant entendu le reste), car elle ne m'avait pas offensé. Et la prenant par la main, lui dis-je : Levez-vous ; et la fis asseoir auprès de moi, où elle me répéta ce qu'elle m'avait souvent écrit : qu'après Dieu et sa mère, elle tenait la vie de moi."

Quatre ans après, elle était retirée à Nivilliers, et très malheureuse, n'ayant chemise au dos, comme il paraît par la lettre ci-contre.

Lettre qu'elle écrit au célestin son cousin, quatre ans après son retour, de Nivilliers.

Le 7 janvier 1646.

Monsieur mon bon papa (elle appelait ainsi le célestin),

Je vous supplie, très humblement, de n'attribuer mon silence à manque du ressentiment que j'aurai toute ma vie de vos bontés, mais bien de honte de n'avoir encore que des paroles pour vous le témoigner. Vous protestant que la mauvaise fortune me persécute au point de n'avoir de chemise au dos. Ces misères m'ont empêchée jusqu'ici de vous écrire et à madame Boulogne, car il me semble que vous deviez recevoir autant de satisfaction de moi comme vous en avez été travaillés tous deux. Accusez donc mon malheur et non ma volonté, et me faites l'honneur, mon cher papa, de me mander de vos nouvelles.

Votre très humble servante,

A. De Longueval.

(A M. de Goussencourt, aux Célestins, à Paris.)

On ne sait rien de plus. – Voici une réflexion générale du célestin Goussencourt sur l'histoire de cet amour, dans lequel l'imagination simple du moine ne pouvant admettre, du reste, l'amour de sa cousine pour un petit charcutier, rapportait tout à la magie ; – voici sa méditation :

"La nuit du premier dimanche de carême 1632 fut leur départ ; – retour en 1642, en carême. – Leurs affections commencèrent trois ans avant leur fuite. – Pour se faire aimer, il lui donna des confitures qu'il avait fait faire à Clermont, et où il y avait des mouches cantharides, qui ne firent qu'échauffer la fille, mais non aimer ; puis, il lui donna d'un coing cuit, et depuis elle fut grandement affectionnée."

Rien ne prouve que le frère Goussencourt ait donné une chemise à sa cousine. – Angélique n'était pas en odeur de sainteté dans sa famille, – et cela paraît en ce fait qu'elle n'a pas même été nommée dans la généalogie de sa famille, qui énonce les noms de Jacques-Annibal de Longueval, gouverneur de Clermont-en-Beauvoisis, et de Suzanne d'Arquenvilliers, dame de Saint-Rimault. Ils ont laissé deux Annibal, dont le dernier, qui a le prénom d'Alexandre, est le même enfant qui ne voulait pas que sa soeur volât papa et maman, – puis encore deux autres garçons. – On ne parle pas de la fille.

10e lettre. Mon ami Sylvain. – Le château de Longueval en Soissonnais. – Correspondance. – Post-scriptum.

Je ne voyage jamais dans ces contrées sans me faire accompagner d'un ami, que j'appellerai, de son petit nom, Sylvain.

C'est un nom très commun dans cette province, – le féminin est le gracieux nom de Sylvie, – illustré par un bouquet de bois de Chantilly, dans lequel allait rêver si souvent le poète Théophile de Viau.

J'ai dit à Sylvain : – Allons-nous à Chantilly ?

Il m'a répondu : – Non... tu as dit toi-même hier qu'il fallait aller à Ermenonville pour gagner de là Soissons, visiter ensuite les ruines du château de Longueval en Soissonnais, sur la limite de Champagne.

– Oui, répondis-je ; hier soir je m'étais monté la tête à propos de cette belle Angélique de Longueval, et je voulais voir le château d'où elle a été enlevée par La Corbinière, – en habits d'homme, sur un cheval.

– Es-tu sûr, du moins, que ce soit là le Longueval véritable ? car il y a des Longueval et des Longueville partout... de même que des Bucquoy...

– Je n'en suis pas convaincu quant à ces derniers ; mais lis seulement ce passage du manuscrit d'Angélique :

"Le jour étant venu duquel il me devait quérir la nuit, je dis à un palefrenier qui avait nom Breteau : Je voudrais bien que tu me prêtasses un cheval pour envoyer à Soissons cette nuit quérir pour me faire un corps de cotte, te promettant que le cheval sera ici avant que maman se lève..."

– Il semblerait donc prouvé, – me dit Sylvain, – que le château de Longueval était situé aux environs de Soissons, donc ce ne serait pas le moment de revenir vers Chantilly. Ce changement de direction a déjà risqué de te faire arrêter une fois, – parce que des gens qui changent d'idée tout à coup paraissent toujours des gens suspects...

Correspondance

Vous m'envoyez deux lettres concernant mes premiers articles sur l'abbé de Bucquoy. La première, d'après une biographie abrégée, établit que Bucquoy et Bucquoi ne représentent pas le même nom. – A quoi je répondrai que les noms anciens n'ont pas d'orthographe. L'identité des familles ne s'établit que d'après les armoiries, et nous avons déjà donné celle de cette famille (l'écusson bandé de vair et de gueules de six pièces). Cela se retrouve dans toutes les branches, soit de Picardie, soit de l'île-de-France, soit de Champagne, d'où était l'abbé de Bucquoy. Longueval touche à la Champagne, comme on le sait déjà. – Il est inutile de prolonger cette discussion héraldique.

Je reçois de vous une seconde lettre qui vient de Belgique :

"Lecteur sympathique de M. Gérard de Nerval et désirant lui être agréable, je lui communique le document ci-joint, qui lui sera peut-être de quelque utilité pour la suite de ses humoristiques pérégrinations à la recherche de l'abbé de Bucquoy, cet insaisissable moucheron issu de l'amendement Riancey.

156. Olivier de Wree, de vermoerde oorlogh–stucken van den woonderdadighen velt–heer Carel de Longueval, grave van Busquoy, Baron de Vaux. Brugge, 1625. – Ej. mengheldichten : fyghes noeper ; Bacchus–Cortryck. Ibid., 1625. – Ej. – Venus–Ban. Ibid., 1625, in–I2, oblong, vél.

Livre rare et curieux. L'exemplaire est taché d'eau.

Je ne chercherai pas à traduire cet article de bibliographie flamande ; – seulement, je remarque qu'il fait partie du prospectus d'une bibliothèque qui doit être vendue le 5 décembre et jours suivants, sous la direction de M. Héberlé, – 5, rue des Paroissiens, à Bruxelles.

J'aime mieux attendre la vente de Techener, – qui, je l'espère, aura toujours lieu le 20.

Les ruines. – Les promenades. – Chaalis. Ermenonville. – La tombe de Rousseau.

Dans une de mes lettres j'ai employé à faux le mot réaction en parlant d'abus de l'autorité, qui amènent des réactions en sens contraire.

La faute paraît simple au premier abord ; – mais il y a plusieurs sortes de réactions : les unes prennent des biais, les autres sont des réactions qui consistent à s'arrêter. J'ai voulu dire qu'un excès amenait d'autres excès. Ainsi il est impossible de ne point blâmer les incendies, et les dévastations privées, – rares pourtant de nos jours. Il se mêle toujours à la foule en rumeur un élément hostile ou étranger qui conduit les choses au delà des limites que le bon sens général aurait imposées, et qu'il finit toujours par tracer.

Je n'en veux pour preuve qu'une anecdote qui m'a été racontée par un bibliophile fort connu, – et dont un autre bibliophile a été le héros.

Le jour de la révolution de février, on brûla quelques voitures, – dites de la liste civile ; – ce fut, certes, un grand tort, qu'on reproche durement aujourd'hui à cette foule mélangée qui, derrière les combattants, entraînait aussi des traîtres...

Le bibliophile dont je parle se rendit ce soir–là au Palais–National. Sa préoccupation ne s'adressait pas aux voitures ; il était inquiet d'un ouvrage en quatre volumes in–folio intitulé : Perceforest.

C'était un de ces roumans du cycle d'Artus, – ou du cycle de Charlemagne, – où sont contenues les épopées de nos plus anciennes guerres chevaleresques.

Il entra dans la cour du palais, se frayant un passage au milieu du tumulte. – C'était un homme grêle, d'une figure sèche, mais ridée parfois d'un sourire bienveillant, correctement vêtu d'un habit noir, et à qui l'on ouvrit passage avec curiosité.

- Mes amis, dit–il, a–t–on brûlé le Perceforest ?
- On ne brûle que les voitures.
- Très bien ! continuez. Mais la bibliothèque ?
- On n'y a pas touché... Ensuite, qu'est–ce que vous demandez ?

– Je demande que l'on respecte l'édition en quatre volumes du Perceforest, – un héros d'autrefois... ; édition unique, avec deux pages transposées et une énorme tache d'encre au troisième volume.

On lui répondit :

– Montez au premier.

Au premier, il trouva des gens qui lui dirent :

– Nous déplorons ce qui s'est fait dans le premier moment... On a, dans le tumulte, abîmé quelques tableaux...

– Oui, je sais, un Horace Vernet, un Gudin... Tout cela n'est rien : – le Perceforest ? ...

On le prit pour un fou. Il se retira et parvint à découvrir la concierge du palais, qui s'était retirée chez elle.

– Madame, si l'on n'a pas pénétré dans la bibliothèque, assurez-vous d'une chose : c'est de l'existence du Perceforest, – édition du seizième siècle, reliure en parchemin, de Gaume. Le reste de la bibliothèque, ce n'est rien... mal choisi ! – des gens qui ne lisent pas ! – Mais le Perceforest vaut quarante mille francs sur les tables.

La concierge ouvrit de grands yeux.

– Moi, j'en donnerais, aujourd'hui, vingt mille... malgré la dépréciation des fonds que doit amener nécessairement une révolution.

– Vingt mille francs !

– Je les ai chez moi. Seulement ce ne serait que pour rendre le livre à la nation. C'est un monument.

La concierge, étonnée, éblouie, consentit avec courage à se rendre à la bibliothèque et à y pénétrer par un petit escalier. L'enthousiasme du savant l'avait gagnée.

Elle revint, après avoir vu le livre sur le rayon où le bibliophile savait qu'il était placé.

– Monsieur, le livre est en place. Mais il n'y a que trois volumes... Vous vous êtes trompé.

– Trois volumes ! ... Quelle perte ! ... Je m'en vais trouver le gouvernement provisoire, – il y en a toujours un... Le Perceforest incomplet ! Les révolutions sont épouvantables !

Le bibliophile courut à l'Hôtel-de-Ville. – On avait autre chose à faire que de s'occuper de bibliographie. Pourtant il parvint à prendre à part M. Arago, – qui comprit l'importance de sa réclamation, et des ordres furent donnés immédiatement.

Le Perceforest n'était incomplet que parce qu'on en avait prêté précédemment un volume.

Nous sommes heureux de penser que cet ouvrage a pu rester en France.

Celui de l'Histoire de l'abbé de Bucquoy, qui doit être vendu le 20, n'aura peut-être pas le même sort !

Et maintenant, tenez compte, je vous prie, des fautes qui peuvent être commises, – dans une tournée rapide, souvent interrompue par la pluie ou par le brouillard...

Je quitte Senlis à regret ; – mais mon ami le veut pour me faire obéir à une pensée que j'avais manifestée imprudemment...

Je me plaisais tant dans cette ville, où la renaissance, le moyen âge et l'époque romaine se retrouvent çà et là, – au détour d'une rue, dans une écurie, dans une cave. – Je vous parlais "de ces tours des Romains recouvertes de lierre !" – L'éternelle verdure dont elles sont vêtues fait honte à la nature inconstante de nos pays froids. – En Orient, les bois sont toujours verts ; – chaque arbre a sa saison de mue ; mais cette saison varie selon la nature de l'arbre. C'est ainsi que j'ai vu au Caire les sycomores perdre leurs feuilles en été. En

revanche, ils étaient verts au mois de janvier.

Les allées qui entourent Senlis et qui remplacent les antiques fortifications romaines, – restaurées plus tard, par suite du long séjour des rois carlovingiens, – n'offrent plus aux regards que des feuilles rouillées d'ormes et de tilleuls. Cependant la vue est encore belle, aux alentours, par un beau coucher de soleil. – Les forêts de Chantilly, de Compiègne et d'Ermenonville ; – les bois de Châalis et de Pont–Armé se dessinent avec leurs masses rougeâtres sur le vert clair des prairies qui les séparent. Des châteaux lointains élèvent encore leurs tours, – solidement bâties en pierres de Senlis, et qui, généralement, ne servent plus que de pigeonniers.

Les clochers aigus, hérissés de saillies régulières, qu'on appelle dans le pays des ossements (je ne sais pourquoi), retentissent encore de ce bruit de cloches qui portait une douce mélancolie dans l'âme de Rousseau...

Accomplissons le pèlerinage que nous nous sommes promis de faire, non pas près de ses cendres, qui reposent au Panthéon, – mais près de son tombeau, situé à Ermenonville, dans l'île dite des Peupliers.

La cathédrale de Senlis ; l'église Saint–Pierre, qui sert aujourd'hui de caserne aux cuirassiers ; le château de Henri IV, adossé aux vieilles fortifications de la ville ; les cloîtres byzantins de Charles le Gros et de ses successeurs, n'ont rien qui doive nous arrêter... C'est encore le moment de parcourir les bois, malgré la brume obstinée du matin.

Nous sommes partis de Senlis, à pied, à travers les bois, aspirant avec bonheur la brume d'automne.

Nous avons parcouru une route qui aboutit aux bois et au château de Mont–l'Evêque. – Des étangs brillaient çà et là à travers les feuilles rouges relevées par la verdure sombre des pins. Sylvain me chanta ce vieil air du pays :

Courage ! mon ami, courage !
Nous voici près du village !
A la première maison,
Nous nous rafraîchirons !

On buvait dans le village un petit vin qui n'était pas désagréable pour des voyageurs. L'hôtesse nous dit, voyant nos barbes : – Vous êtes des artistes... vous venez donc pour voir Châalis ?

Châalis, – à ce nom je me ressouvins d'une époque bien éloignée... celle où l'on me conduisait à l'abbaye, une fois par an, pour entendre la messe, et pour voir la foire qui avait lieu près de là.

– Châalis, dis–je... Est–ce que cela existe encore ?
La Chapelle en–Serval, ce 20 novembre.

De même qu'il est bon dans une symphonie même pastorale de faire revenir de temps en temps le motif principal, gracieux, tendre ou terrible, pour enfin le faire tonner au finale avec la tempête graduée de tous les instruments, – je crois utile de vous parler encore de l'abbé de Bucquoy, sans m'interrompre dans la course que je fais en ce moment vers le château de ses pères, avec cette intention de mise en scène exacte et descriptive sans laquelle ses aventures n'auraient qu'un faible intérêt.

Le finale se recule encore, et vous allez voir que c'est encore malgré moi...

Et, d'abord, réparons une injustice à l'égard de ce bon M. Ravenel de la Bibliothèque nationale, qui, loin de s'occuper légèrement de la recherche du livre, a remué tous les fonds des huit cent mille volumes que nous y possédons. Je l'ai appris depuis ; mais, ne pouvant trouver la chose absente, il m'a donné officieusement avis de la vente de Techener, ce qui est le procédé d'un véritable savant.

Sachant bien que toute vente de grande bibliothèque se continue pendant plusieurs jours, j'avais demandé avis du jour désigné pour la vente du livre, voulant, si c'était justement le 20, me trouver à la vacation du soir.

Mais ce ne sera que le 30 !

Le livre est bien classé sous la rubrique : Histoire et sous le n° 3584. Événement des plus rares, etc., l'intitulé que vous savez.

La note suivante y est annexée.

"Rare. – Tel est le titre de ce livre bizarre, en tête duquel se trouve une gravure représentant l'Enfer des vivants, ou la Bastille. Le reste du volume est composé des choses les plus singulières.

Catalogue de la bibliothèque de M. M..., etc."

Je puis encore vous donner un avant-goût de l'intérêt de cette histoire, dont quelques personnes semblaient douter, en reproduisant des notes que j'ai prises dans la Biographie Michaud.

Après la biographie de Charles Bonaventure, comte de Bucquoy, généralissime et membre de l'ordre de la Toison-d'Or, célèbre par ses guerres en France, en Bohême et en Hongrie, et dont le petit-fils, Charles, fut créé prince de l'Empire, – on trouve l'article sur l'abbé de Bucquoy, – indiqué comme étant de la même famille que le précédent. Sa vie politique commença par cinq années de services militaires. Echappé comme par miracle à un grand danger, il fit voeu de quitter le monde et se retira à la Trappe. L'abbé de Rancé, sur lequel Chateaubriand a écrit son dernier livre, le renvoya comme peu croyant. Il reprit son habit galonné, qu'il troqua bientôt contre les haillons d'un mendiant.

A l'exemple des fakirs et des derviches, il parcourait le monde, pensant donner des exemples d'humilité et d'austérité. Il se faisait appeler le Mort, et tint même à Rouen, sous ce nom, une école gratuite.

Je m'arrête de peur de déflorer le sujet. Je ne veux que faire remarquer encore, pour prouver que cette histoire a du sérieux, qu'il proposa plus tard aux états unis de Hollande, en guerre avec Louis XIV, "un projet pour faire de la France une république, et y détruire, disait-il, le pouvoir arbitraire". Il mourut à Hanovre, à quatre-vingt-dix ans, laissant son mobilier et ses livres à l'Eglise catholique, dont il n'était jamais sorti. – Quant à ses seize années de voyages dans l'Inde, je n'ai encore là-dessus de données que par le livre en hollandais de la Bibliothèque nationale.

Nous sommes allés à Châalis pour voir en détail le domaine, avant qu'il soit restauré. Il y a d'abord une vaste enceinte entourée d'ormes ; puis, on voit à gauche un bâtiment dans le style du seizième siècle, restauré sans doute plus tard selon l'architecture lourde du petit château de Chantilly.

Quand on a vu les offices et les cuisines, l'escalier suspendu du temps de Henri IV vous conduit aux vastes appartements des premières galeries, – grands appartements donnant sur les bois. Quelques peintures

enchâssées, le grand Condé à cheval et des vues de la forêt, voilà tout ce que j'ai remarqué. Dans une salle basse, on voit un portrait d'Henri IV à trente-cinq ans.

C'est l'époque de Gabrielle, – et probablement ce château a été témoin de leurs amours. – Ce prince qui, au fond, m'est peu sympathique, demeura longtemps à Senlis, surtout dans la première époque du siège, et l'on y voit, au dessus de la porte de la mairie et des trois mots : Liberté, égalité, fraternité, son portrait en bronze avec une devise gravée, dans laquelle il est dit que son premier bonheur fut à Senlis, – en 1590. – Ce n'est pourtant pas là que Voltaire a placé la scène principale, imitée de l'Arioste, de ses amours avec Gabrielle d'Estrées.

Ne trouvez vous pas étrange, que les d'Estrées se trouvent être encore des parents de abbé de Bucquoy ? C'est cependant ce que révèle encore la généalogie de sa famille... Je n'invente rien.

C'était le fils du garde qui nous faisait voir le château, – abandonné depuis longtemps. – C'est un homme qui, sans être lettré, comprend le respect que l'on doit aux antiquités. Il nous fit voir dans une des salles un moine qu'il avait découvert dans les ruines. A voir ce squelette couché dans une auge de pierre, j'imaginai que ce n'était pas un moine, mais un guerrier celte ou franc couché selon l'usage, – avec le visage tourné vers l'Orient, dans cette localité, où les noms d'Erman ou d'Armen sont communs dans le voisinage, sans parler même d'Ermenonville, située près de là, – et que l'on appelle dans le pays Arme-Nonville ou Nonval, qui est le terme ancien.

Le pâtre des ruines principales forme les restes de l'ancienne abbaye, bâtie probablement vers l'époque de Charles VII, dans le style du gothique fleuri, sur des voûtes carlovingiennes aux piliers lourds, qui recouvrent les tombeaux. Le cloître n'a laissé qu'une longue galerie d'ogives qui relie l'abbaye à un premier monument, où l'on distingue encore des colonnes byzantines taillées à l'époque de Charles le Gros, et engagées dans de lourdes murailles du seizième siècle.

– On veut, nous dit le fils du garde, abattre le mur du cloître pour que, du château, l'on puisse avoir une vue sur les étangs. C'est un conseil qui a été donné à Madame.

– Il faut conseiller, dis-je, à votre dame de faire ouvrir seulement les arcs des ogives qu'on a remplis de maçonnerie, et alors la galerie se découpera sur les étangs, ce qui sera beaucoup plus gracieux.

Il a promis de s'en souvenir.

La suite des ruines amenait encore une tour et une chapelle. Nous montâmes à la tour. De là l'on distinguait toute la vallée, coupée d'étangs et de rivières, avec les longs espaces dénudés qu'on appelle le Désert d'Ermenonville, et qui n'offrent que des grès de teinte grise, entremêlés de pins maigres et de bruyères.

Des carrières rougeâtres se dessinaient encore çà et là à travers les bois effeuillés, et ravivaient la teinte verdâtre des plaines et des forêts, – où les bouleaux blancs, les troncs tapissés de lierre et les dernières feuilles d'automne se détachaient encore sur les masses rougeâtres des bois encadrés des teintes bleues de l'horizon.

Nous redescendîmes pour voir la chapelle ; c'est une merveille d'architecture. L'élancement des piliers et des nervures, l'ornement sobre et fin des détails, révélaient l'époque intermédiaire entre le gothique fleuri et la Renaissance. Mais, une fois entrés, nous admirâmes les peintures, qui m'ont semblé être de cette dernière époque.

Oeuvres

– Vous allez voir des saintes un peu décolletées, nous dit le fils du garde. En effet, on distinguait une sorte de Gloire peinte en fresque du côté de la porte, parfaitement conservée, malgré ses couleurs pâlies, sauf la partie inférieure couverte de peintures à la détrempe, mais qu'il ne sera pas difficile de restaurer.

Les bons moines de Châalis auraient voulu supprimer quelques nudités trop voyantes du style Médicis. – En effet, tous ces anges et toutes ces saintes faisaient l'effet d'amours et de nymphes aux gorges et aux cuisses nues. L'abside de la chapelle offre dans les intervalles de ses nervures d'autres figures mieux conservées encore et du style allégorique usité postérieurement à Louis XII. – En nous retournant pour sortir, nous remarquâmes au-dessus de la porte des armoiries qui devaient indiquer l'époque des dernières ornements.

Il nous fut difficile de distinguer les détails de l'écusson écartelé, qui avait été repeint postérieurement en bleu et en blanc. Au I et au 4, c'étaient d'abord des oiseaux que le fils du garde appelait des cygnes, – disposés par 2 et 1 ; mais ce n'étaient pas des cygnes.

Sont-ce des aigles déployées, des merlettes ou des alérions ou des ailettes attachées à des foudres ?

Au 2 et au 3, ce sont des fers de lance, ou des fleurs de lis, ce qui est la même chose. Un chapeau de cardinal recouvrait l'écusson et laissait tomber des deux côtés ses résilles triangulaires ornées de glands ; mais n'en pouvant compter les rangées, parce que la pierre était fruste, nous ignorions si ce n'était pas un chapeau d'abbé.

Je n'ai pas de livres ici. Mais il me semble que ce sont là les armes de Lorraine, écartelées de celles de France. Seraient-ce les armes du cardinal de Lorraine, qui fut proclamé roi dans ce pays, sous le nom de Charles X, ou celles de l'autre cardinal qui aussi était soutenu par la Ligue ? ... Je m'y perds, n'étant encore, je le reconnais, qu'un bien faible historien.

Ile lettre. Le château d'Ermenonville. – Les Illuminés. Le roi de Prusse. – Gabrielle et Rousseau. – Les tombes. Les abbés de Châalis.

En quittant Châalis, il y a encore à traverser quelques bouquets de bois, puis nous entrons dans le Désert. Il y a assez de désert pour que, du centre, on ne voie point d'autre horizon, – pas assez pour qu'en une demi-heure de marche on n'arrive au paysage le plus calme, le plus charmant du monde... Une nature suisse découpée au milieu du bois, par suite de l'idée qu'a eue René de Girardin d'y transplanter l'image du pays dont sa famille était originaire.

Quelques années avant la Révolution, le château d'Ermenonville était le rendez-vous des Illuminés qui préparaient silencieusement l'avenir. Dans les soupers célèbres d'Ermenonville, on a vu successivement le comte de Saint-Germain, Mesmer et Cagliostro, développant, dans des causeries inspirées, des idées et des paradoxes dont l'école dite de Genève hérita plus tard. – Je crois bien que M. de Robespierre, le fils du fondateur de la loge écossaise d'Arras, – tout jeune encore, – peut-être encore plus tard Sénancour, Saint-Martin, Dupont de Nemours et Cazotte, vinrent exposer, soit dans ce château, soit dans celui de Le Pelletier de Mortfontaine, les idées bizarres qui se proposaient les réformes d'une société vieillie, laquelle dans ses modes mêmes, avec cette poudre qui donnait aux plus jeunes fronts un faux air de la vieillesse, indiquait la nécessité d'une complète transformation.

Saint-Germain appartient à une époque antérieure, mais il est venu là. C'est lui qui avait fait voir à Louis XV dans un miroir d'acier son petit-fils sans tête, comme Nostradamus avait fait voir à Marie de Médicis les rois de sa race, dont le quatrième était également décapité.

Ceci est de l'enfantillage. Ce qui révèle les mystiques, c'est le détail rapporté par Beaumarchais, que les Prussiens, – arrivés jusqu'à Verdun, – se replièrent tout à coup d'une manière inattendue d'après l'effet d'une apparition dont leur roi fut surpris, et qui lui fit dire : "N'allons pas outre !" comme en certains cas disaient les chevaliers.

Les Illuminés français et allemands s'entendaient par des rapports d'affiliation. Les doctrines de Weisshaupt et de Jacob Boehme avaient pénétré, chez nous, dans les anciens pays francs et bourguignons, par l'antique sympathie et les relations séculaires des races de même origine. Le premier ministre du neveu de Frédéric II était lui-même un Illuminé. Beaumarchais suppose qu'à Verdun, sous couleur d'une séance de magnétisme, on fit apparaître devant Frédéric-Guillaume son oncle, qui lui aurait dit : "Retourne !" comme le fit un fantôme à Charles VI.

Ces données bizarres confondent l'imagination ; seulement, Beaumarchais, qui était un sceptique, a prétendu que, pour cette scène de fantasmagorie, on fit venir de Paris l'acteur Fleury, qui avait joué précédemment aux Français le rôle de Frédéric II, et qui aurait ainsi fait illusion au roi de Prusse, lequel, depuis, se retira, comme on sait, de la confédération des rois ligués contre la France.

Les souvenirs des lieux où je suis m'oppressent moi-même, de sorte que je vous envoie tout cela au hasard, mais d'après des données sûres. Un détail plus important à recueillir, c'est que le général prussien qui, dans nos désastres de la Restauration, prit possession du pays, ayant appris que la tombe de Jean-Jacques Rousseau se trouvait à Ermenonville, exempta toute la contrée, depuis Compiègne, des charges de l'occupation militaire. C'était, je crois, le prince d'Anhalt : souvenons-nous au besoin de ce trait.

Rousseau n'a séjourné que peu de temps à Ermenonville. S'il y a accepté un asile, c'est que depuis longtemps, dans les promenades qu'il faisait en partant de l'Ermitage de Montmorency, il avait reconnu que

Oeuvres

cette contrée présentait à un herborisateur des familles de plantes remarquables, dues à la variété des terrains.

Nous sommes allés descendre à l'auberge de la Croix-Blanche, où il demeura lui-même quelque temps, à son arrivée. Ensuite, il logea encore de l'autre côté du château, dans une maison occupée aujourd'hui par un épicier. M. René de Girardin lui offrit un pavillon inoccupé, faisant face à un autre pavillon qu'occupait le concierge du château. Ce fut là qu'il mourut.

En nous levant, nous allâmes parcourir les bois encore enveloppés des brouillards d'automne, que peu à peu nous vîmes se dissoudre en laissant reparaître le miroir azuré des lacs. J'ai vu de pareils effets de perspective sur des tabatières du temps... Je revis l'île des Peupliers, au delà des bassins qui surmontent une grotte factice, sur laquelle l'eau tombe, quand elle tombe... Sa description pourrait se lire dans les idylles de Gessner.

Les rochers qu'on rencontre en parcourant les bois sont couverts d'inscriptions poétiques. Ici :
Sa masse indestructible a fatigué le temps.

ailleurs :

Ce lieu sert de théâtre aux courses valeureuses

Qui signalent du cerf les fureurs amoureuses,

ou encore, avec un bas-relief représentant des Druides qui coupent le gui :

Tels furent nos aïeux dans leurs bois solitaires !

Ces vers ronflants me semblent être de Roucher... Delille les aurait faits moins solides.

M. René de Girardin faisait aussi des vers. – C'était en outre un homme de bien. Je pense qu'on lui doit les vers suivants, sculptés sur une fontaine d'un endroit voisin, que surmontent un Neptune et une Amphitrite, légèrement décollée comme les anges et les saints de Châalis :

Des bords fleuris où j'aimais à répandre

Le plus pur cristal de mes eaux,

Passant, je viens ici me rendre

Aux désirs, aux besoins de l'homme et des troupeaux.

En puisant les trésors de mon urne féconde,

Songe que tu les dois à des soins bienfaisants,

Puissé-je n'abreuver du tribut de mes ondes

Que des mortels paisibles et contents !

Je ne m'arrête pas à la forme des vers ; – c'est la pensée d'un honnête homme que j'admire. L'influence de son séjour est profondément sentie dans le pays. Là, ce sont des salles de danse, – où l'on remarque encore le banc des vieillards ; là, des tirs à l'arc, avec la tribune d'où l'on distribuait des prix... Au bord des eaux, des temples ronds, à colonnes de marbre, consacrés soit à Vénus génitrice, soit à Hermès consolateur. Toute cette mythologie avait alors un sens philosophique et profond.

La tombe de Rousseau est restée telle qu'elle était, avec sa forme antique et simple, et les peupliers, effeuillés, accompagnent encore d'une manière pittoresque le monument, qui se reflète dans les eaux dormantes de l'étang. Seulement la barque qui y conduisait les visiteurs est aujourd'hui submergée... Les cygnes, je ne sais pourquoi, au lieu de nager gracieusement autour de l'île préfèrent se baigner dans un ruisseau d'eau bourbeuse, qui coule, dans un rebord, entre des saules aux branches rougeâtres, et qui aboutit à un lavoir, situé le long de la route.

Oeuvres

Nous sommes revenus au château. – C'est encore un bâtiment de l'époque de Henri IV, refait vers Louis XV, et construit probablement sur des ruines antérieures, – car on a conservé une tour crénelée qui jure avec le reste, et les fondements massifs sont entourés d'eau, avec des poternes et des restes de ponts-levis.

Le concierge ne nous a pas permis de visiter les appartements, parce que les maîtres y résidaient. – Les artistes ont plus de bonheur dans les châteaux princiers, dont les hôtes sentent qu'après tout, ils doivent quelque chose à la nation.

On nous laissa seulement parcourir les bords du grand lac, dont la vue, à gauche, est dominée par la tour dite de Gabrielle, reste d'un ancien château. Un paysan qui nous accompagnait nous dit : "Voici la tour où était enfermée la belle Gabrielle... tous les soirs Rousseau venait pincer de la guitare sous sa fenêtre, et le roi, qui était jaloux, le guettait souvent, et a fini par le faire mourir."

Voilà pourtant comment se forment les légendes. Dans quelques centaines d'années, on croira cela. – Henri IV, Gabrielle et Rousseau sont les grands souvenirs du pays. On a confondu déjà, – à deux cents ans d'intervalle, – les deux souvenirs, et Rousseau devient peu à peu le contemporain d'Henri IV. Comme la population l'aime, elle suppose que le roi a été jaloux de lui, et trahi par sa maîtresse, – en faveur de l'homme sympathique aux races souffrantes. Le sentiment qui a dicté cette pensée est peut-être plus vrai qu'on ne croit. Rousseau, qui a refusé cent louis de madame de Pompadour, a ruiné profondément l'édifice royal fondé par Henri. Tout a croulé. – Son image immortelle demeure debout sur les ruines.

Quant à ses chansons, dont nous avons vu les dernières à Compiègne, elles célébraient d'autres que Gabrielle. Mais le type de la beauté n'est-il pas éternel comme le génie ?

En sortant du parc, nous nous sommes dirigés vers l'église, située sur la hauteur. Elle est fort ancienne, mais moins remarquable que la plupart de celles du pays. Le cimetière était ouvert ; nous y avons vu principalement le tombeau de De Vic, – ancien compagnon d'armes de Henri IV, – qui lui avait fait présent du domaine d'Ermenonville. C'est un tombeau de famille, dont la légende s'arrête à un abbé. – Il reste ensuite des filles qui s'unissent à des bourgeois. – Tel a été le sort de la plupart des anciennes maisons. Deux tombes plates d'abbés, très vieilles, dont il est difficile de déchiffrer les légendes, se voient encore près de la terrasse. Puis, près d'une allée, une pierre simple sur laquelle on trouve inscrit : Ci-gît Almazor. Est-ce un fou ? – est-ce un laquais ? – est-ce un chien ? La pierre ne dit rien de plus.

Du haut de la terrasse du cimetière, la vue s'étend sur la plus belle partie de la contrée ; les eaux miroitent à travers les grands arbres roux, les pins et les chênes verts. Les grès du désert prennent à gauche un aspect druidique. La tombe de Rousseau se dessine à droite, et plus loin, sur le bord, le temple de marbre d'une déesse absente, qui doit être la Vérité.

Ce dut être un beau jour que celui où une députation, envoyée par l'Assemblée nationale, vint chercher les cendres du philosophe pour les transporter au Panthéon. – Lorsqu'on parcourt le village, on est étonné de l'air frais et de la grâce des petites filles ; – avec leurs grands chapeaux de paille, elles ont l'air de Suissesses... Les idées sur l'éducation de l'auteur d'Emile semblent avoir été suivies ; les exercices de force et d'adresse, la danse, les travaux de précision encouragés par des fondations diverses, ont donné sans doute à cette jeunesse la santé, la vigueur et l'intelligence des choses utiles.

J'aime beaucoup cette chaussée, – dont j'avais conservé un souvenir d'enfance, – et qui, passant devant le château, rejoint les deux parties du village, ayant quatre tours basses à ses deux extrémités.

Sylvain me dit : – Nous avons vu la tombe de Rousseau : il faudrait maintenant gagner Dammartin, où nous trouverons des voitures pour nous mener à Soissons, et de là, à Longueval. Nous allons nous informer du chemin aux laveuses qui travaillent devant le château.

Ille lettre. Le château d'Ermenonville. – Les Illuminés. Le roi de Prusse. – Gabrielle et Rousseau. 29 Les tombes

Oeuvres

– Allez tout droit par la route à gauche, nous dirent-elles, ou, également, par la droite... Vous arriverez, soit à Ver, soit à Eve, vous passerez par Othis, et en deux heures de marche vous gagnerez Dammartin.

Ces jeunes filles fallacieuses nous firent faire une route bien étrange ; – il faut ajouter qu'il pleuvait.

La route était fort dégradée, avec des ornières pleines d'eau, qu'il fallait éviter en marchant sur les gazons. D'énormes chardons, qui nous venaient à la poitrine, – chardons à demi gelés, mais encore vivaces, – nous arrêtaient quelquefois.

Ayant fait une lieue, nous comprimes que ne voyant ni Ver, ni Eve, ni Othis, ni seulement la plaine, nous pouvions nous être fourvoyés. Une éclaircie se manifesta tout à coup à notre droite, – quelque'une de ces coupes sombres qui éclaircissent singulièrement les forêts...

Nous aperçûmes une hutte fortement construite en branches rechampies de terre, avec un toit de chaume tout à fait primitif. Un bûcheron fumait sa pipe devant la porte.

– Pour aller à Ver ? ...
– Vous en êtes bien loin... En suivant la route, vous arriverez à Montaby.
– Nous demandons Ver, – ou Eve...

– Eh bien ! vous allez retourner... vous ferez une demi-lieue (on peut traduire cela si l'on veut en mètres, à cause de la loi), puis, arrivés à la place où l'on tire l'arc, vous prendrez à droite. Vous sortirez du bois, vous trouverez la plaine, et ensuite tout le monde vous indiquera Ver.

Nous avons retrouvé la place du tir, avec sa tribune et son hémicycle destiné aux sept vieillards. Puis nous nous sommes engagés dans un sentier qui doit être fort beau quand les arbres sont verts. Nous chantions encore, pour aider la marche et peupler la solitude, quelques chansons du pays.

La route se prolongeait comme le diable ; je ne sais trop jusqu'à quel point le diable se prolonge, – ceci est la réflexion d'un Parisien. – Sylvain, avant de quitter le bois, chanta cette ronde de l'époque de Louis XIV :

C'était un cavalier
Qui revenait de Flandre...
Le reste est difficile à raconter. – Le refrain s'adresse au tambour, et lui dit :
Battez la générale
Jusqu'au point du jour !

Quand Sylvain, – homme taciturne, – se met à chanter, on n'en est pas quitte facilement. – Il m'a chanté je ne sais quelle chanson des Moines rouges qui habitaient primitivement Châalis. – Quels moines ! C'étaient des Templiers ! – Le roi et le pape se sont entendus pour les brûler.

Ne parlons plus de ces moines rouges.

Ile lettre. Le château d'Ermenonville. – Les Illuminés. Le roi de Prusse. – Gabrielle et Rousseau. 29 Bes tomb

Oeuvres

Au sortir de la forêt, nous nous sommes trouvés dans les terres labourées. Nous emportions beaucoup de notre patrie à la semelle de nos souliers ; – mais nous finissons par le rendre plus loin dans les prairies... Enfin, nous sommes arrivés à Ver. – C'est un gros bourg.

L'hôtesse était aimable et sa fille fort avenante, – ayant de beaux cheveux châtain, une figure régulière et douce, et ce parler si charmant des pays de brouillards, qui donne aux plus jeunes filles des intonations de contralto, par moments !

– Vous voilà, mes enfants, dit l'hôtesse... Eh bien ! on va mettre un fagot dans le feu !

– Nous vous demandons à souper, sans indiscrétion.

– Voulez-vous, dit l'hôtesse, qu'on vous fasse d'abord une soupe à l'oignon ?

– Cela ne peut pas faire de mal, et ensuite ?

– Ensuite, il y a aussi de la chasse.

Nous vîmes là que nous étions bien tombés.

Sylvain a un talent, c'est un garçon pensif, – qui, n'ayant pas eu beaucoup d'éducation, se préoccupe pourtant de parfaire ce qu'il n'a reçu qu'imparfait du peu de leçons qui lui ont été données.

Il a des idées sur tout. – Il est capable de composer une montre... ou une boussole. – Ce qui le gêne dans la montre, c'est la chaîne, qui ne peut se prolonger assez... Ce qui le gêne dans la boussole, c'est que cela fait seulement reconnaître que l'aimant polaire du globe attire forcément les aiguilles ; mais que sur le reste, – sur la cause et sur les moyens de s'en servir, les documents sont imparfaits !

L'auberge, un peu isolée, mais solidement bâtie, où nous avons pu trouver asile, offre à l'intérieur une cour à galeries d'un système entièrement valaque... Sylvain a embrassé la fille, qui est assez bien découplée, et nous prenons plaisir à nous chauffer les pieds en caressant deux chiens de chasse, attentifs au tourne-broche, – qui est l'espoir d'un souper prochains...

12e lettre. M. Toulouse. – Les deux bibliophiles. Saint-Médard de Soissons. – Le château des Longueval de Bucquoy. Réflexions.

Je n'ai pas à me reprocher d'avoir suspendu pendant dix jours le cours du récit historique que vous m'aviez demandé. L'ouvrage qui devait en être la base, c'est-à-dire l'histoire officielle de l'abbé de Bucquoy, devait être vendu le 20 novembre, et ne l'a été que le 30, soit qu'il ait été retiré d'abord (comme on me l'a dit), soit que l'ordre même de la vente, énoncé dans le catalogue, n'ait pas permis de le présenter plus tôt aux enchères.

L'ouvrage pouvait, comme tant d'autres, prendre le chemin de l'étranger, et les renseignements qu'on m'avait adressés des pays du Nord indiquaient seulement des traductions hollandaises du livre, sans donner aucune indication sur l'édition originale, imprimée à Francfort, avec l'allemand en regard.

J'avais vainement, vous le savez, cherché le livre à Paris. Les bibliothèques publiques ne le possédaient pas. Les libraires spéciaux ne l'avaient point vu depuis longtemps. Un seul, M. Toulouse, m'avait été indiqué comme pouvant le posséder.

M. Toulouse a la spécialité des livres de controverse religieuse. Il m'a interrogé sur la nature de l'ouvrage ; puis il m'a dit : "Monsieur, je ne l'ai point..... Mais, si je l'avais, peut-être ne vous le vendrais-je pas ? "

J'ai compris que vendant d'ordinaire des livres à des ecclésiastiques, il ne se souciait pas d'avoir affaire à un fils de Voltaire.

Je lui ai répondu que je m'en passerais bien, ayant déjà de notions générales sur le personnage dont il s'agissait.

"Voilà pourtant comme on écrit l'histoire ! " m'a-t-il répondu.

Vous me direz que j'aurais pu me faire communiquer l'histoire de l'abbé de Bucquoy par quelques-uns de ces bibliophiles qui subsistent encore, tels M. de Montmerqué et autres. A quoi je répondrai qu'un bibliophile sérieux ne communique pas ses livres. Lui-même ne les lit pas, de crainte de les fatiguer.

Un bibliophile connu avait un ami ; – cet ami était devenu amoureux d'un Anacréon in-seize, édition lyonnaise du XVIe siècle, augmentée des poésies de Bion, de Moschus et de Sapho. Le possesseur du livre n'eût pas défendu sa femme aussi fortement que son in-I6. Presque toujours son ami, venant déjeuner chez lui, traversait indifféremment la bibliothèque ; mais il jetait à la dérobée un regard sur l'Anacréon.

Un jour, il dit à son ami : Qu'est-ce que tu fais de cet in-I6 mal relié... et coupé ? Je te donnerai volontiers le Voyage de Polyphile en italien, édition princeps des Aldes, avec les gravures de Belin, pour cet in-I6... Franchement, c'est pour compléter ma collection des poètes grecs.

Le possesseur se borna à sourire.

– Que te faut-il encore ?

– Rien, je n'aime pas à échanger mes livres.

– Si je t'offrais encore mon Roman de la Rose, grandes marges, avec des annotations de Marguerite de Valois ?

– Non... ne parlons plus de cela.

– Comme argent, je suis pauvre, tu le sais ; mais j'offrirais bien mille francs.

- N'en parlons plus...
- Allons ! quinze cents livres.
- Je n'aime pas les questions d'argent entre amis.

La résistance ne faisait qu'accroître les désirs de l'ami du bibliophile. Après plusieurs offres, encore repoussées, il lui dit, arrivé au dernier paroxysme de la passion :

- Eh bien ! j'aurai le livre à ta vente.
- A ma vente ? ... mais, je suis plus jeune que toi...
- Oui, mais tu as une mauvaise toux.
- Et toi... ta sciatique ?
- On vit quatre-vingts ans avec cela ! ...

Je m'arrête, monsieur. Cette discussion serait une scène de Molière ou une de ces analyses tristes de la folie humaine, qui n'ont été traitées gaiement que par Erasme... En résultat, le bibliophile mourut quelques mois après, et son ami eut le livre pour six cents francs.

– Et il m'a refusé de me le laisser pour quinze cents francs ! disait-il plus tard toutes les fois qu'il le faisait voir. Cependant, quand il n'était plus question de ce volume, qui avait projeté un seul nuage sur une amitié de cinquante ans son oeil se mouillait au souvenir de l'homme excellent qu'il avait aimé.

Cette anecdote est bonne à rappeler dans une époque où le goût des collections de livres, d'autographes et d'objets d'art, n'est plus généralement compris en France. Elle pourra, néanmoins, vous expliquer les difficultés que j'ai éprouvées à me procurer l'Abbé de Bucquoy.

Samedi dernier, à sept heures, je revenais de Soissons, – où j'avais cru pouvoir trouver des renseignements sur les Bucquoy, – afin d'assister à la vente, faite par Techener, de la bibliothèque de M. Motteley, qui dure encore, et sur laquelle on a publié, avant-hier, un article dans l'Indépendance de Bruxelles.

Une vente de livres ou de curiosités a, pour les amateurs, l'attrait d'un tapis vert. Le râteau du commissaire, qui sac les livres et ramène l'argent, rend cette comparaison fort exacte.

Les enchères étaient vives. Un volume isolé parvint jusqu'à six cents francs. A dix heures moins un quart, l'Histoire de l'abbé de Bucquoy fut mise sur table à vingt-cinq francs... A cinquante-cinq francs, les habitués et M. Techenet lui-même abandonnèrent le livre : une seule personne poussait contre moi.

A soixante-cinq francs, l'amateur a manqué d'haleine.

Le marteau du commissaire–priseur m'a adjugé le livre pour soixante-six francs.

On m'a demandé ensuite trois francs vingt centimes pour les frais de la vente.

J'ai appris depuis que c'était un délégué de la Bibliothèque Nationale qui m'avait fait concurrence jusqu'au dernier moment.

Je possède donc le livre et je me trouve en mesure de continuer mon travail.

Votre, etc.

De Ver à Dammartin, il n'y a guère qu'une heure et demie de marche. – J'ai eu le plaisir d'admirer, par une belle matinée, l'horizon de dix lieues qui s'étend autour du vieux château, si redoutable autrefois, et dominant toute la contrée. Les hautes tours sont démolies, mais l'emplacement se dessine encore sur ce point élevé, où l'on a planté des allées de tilleuls servant de promenade, au point même où se trouvaient les entrées

et les cours. Des charmilles d'épine–vinette et de belladone empêchent toute chute dans l'abîme que forment encore les fossés. – Un tir a été établi pour les archers dans un des fossés qui se rapprochent de la ville.

Sylvain est retourné dans son pays : – j'ai continué ma route vers Soissons à travers la forêt de Villers–Cotterets, entièrement dépouillée de feuilles, mais reverdie çà et là par des plantations de pins qui occupent aujourd'hui les vastes espaces des coupes sombres pratiquées naguère. – Le soir, j'arrivai à Soissons, la vieille Augusta Suessonium, où se décida le sort de la nation française au VI^e siècle.

On sait que c'est après la bataille de Soissons, gagnée par Clovis, que ce chef des Francs subit l'humiliation de ne pouvoir garder un vase d'or, produit du pillage de Reims. Peut-être songeait–il déjà à faire sa paix avec l'Eglise, en lui rendant un objet saint et précieux. Ce fut alors qu'un de ses guerriers voulut que ce vase entrât dans le partage, car l'égalité était le principe fondamental de ces tribus franques, originaires d'Asie. – Le vase d'or fut brisé, et plus tard la tête du Franc égalitaire eut le même sort, sous la francisque de son chef. Telle fut l'origine de nos monarchies.

Soissons, ville forte de seconde classe, renferme de curieuses antiquités. La cathédrale a sa haute tour, d'où l'on découvre sept lieues de pays ; – un beau tableau de Rubens, derrière son maître–autel. L'ancienne cathédrale est beaucoup plus curieuse, avec ses clochers festonnés et découpés en guipure. Il n'en reste que la façade et les tours, malheureusement. Il y a encore une autre église qu'on restaure avec cette belle pierre et ce béton romain, qui font l'orgueil de la contrée. Je me suis entretenu là avec les tailleurs de pierre, qui déjeunaient autour d'un feu de bruyère et qui m'ont paru très forts sur l'histoire de l'art. Ils regrettaient, comme moi, qu'on ne restaurât point l'ancienne cathédrale, Saint–Jean–des–Vignes, plutôt que l'église lourde où on les occupait. – Mais cette dernière est, dit–on, plus logeable. Dans nos époques de foi restreinte, on n'attire plus les fidèles qu'avec l'élégance et le confort.

Les compagnons m'ont indiqué comme chose à voir Saint–Médard, situé à une portée de fusil de la ville, au delà du pont et de la gare de l'Aisne. Les constructions les plus modernes forment l'établissement des sourds–muets. Une surprise m'attendait là. C'était d'abord la tour en partie démolie où Abailard fut prisonnier quelque temps. On montre encore sur les murs des inscriptions latines de sa main ; – puis de vastes caveaux déblayés depuis peu, où l'on a retrouvé la tombe de Louis le Débonnaire, – formée d'une vaste cuve de pierre qui m'a rappelé les tombeaux égyptiens.

Près de ces caveaux, composés de cellules souterraines avec des niches çà et là comme dans les tombeaux romains, on voit la prison même où cet empereur fut retenu par ses enfants, l'enfoncement où il dormait sur une natte et autres détails parfaitement conservés, parce que la terre calcaire et les débris de pierres fossiles qui remplissaient ces souterrains les ont préservés de toute humidité. On n'a eu qu'à déblayer, ci ce travail dure encore, amenant chaque jour de nouvelles découvertes. – C'est un Pompéi carlovingien.

En sortant de Saint–Médard, je me suis un peu égaré sur les bords de l'Aisne, qui coule entre les oseraies rougeâtres et les peupliers dépouillés de feuilles. Il faisait beau, les gazons étaient verts, et, au bout de deux kilomètres, je me suis trouvé dans un village nommé Cuffy, d'où l'on découvrait parfaitement les tours dentelées de la ville et ses toits flamands bordés d'escaliers de pierre.

On se rafraîchit dans ce village avec un petit vin blanc mousseux qui ressemble beaucoup à la tisane de Champagne.

En effet, le terrain est presque le même qu'à Epernay. C'est un filon de la Champagne voisine qui, sur ce coteau exposé au midi, produit des vins rouges et blancs qui ont encore assez de feu. Toutes les maisons sont bâties en pierres meulières trouées comme des éponges par les vrilles et les limaçons marins. L'église est vieille, mais rustique. Une verrerie est établie sur la hauteur.

Il n'était plus possible de ne pas retrouver Soissons. J'y suis retourné pour continuer mes recherches, en visitant la bibliothèque et les archives. – A la bibliothèque, je n'ai rien trouvé que l'on ne pût avoir à Paris. Les archives sont à la sous-préfecture et doivent être curieuses, à cause de l'antiquité de la ville. Le secrétaire m'a dit : – Monsieur, nos archives sont là-haut, – dans les greniers ; mais elles ne sont pas classées.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il n'y a pas de fonds attribués à ce travail par la ville. La plupart des pièces sont en gothique et en latin... Il faudrait qu'on nous envoyât quelqu'un de Paris.

Il est évident que je ne pouvais espérer de trouver facilement là des renseignements sur les Bucquoy. Quant à la situation actuelle des archives de Soissons, je me borne à la dénoncer aux paléographes ; – si la France est assez riche pour payer l'examen des souvenirs de son histoire, je serai heureux d'avoir donné cette indication.

Je vous parlais bien encore de la grande foire qui avait lieu en ce moment-là dans la ville, – du théâtre, où l'on jouait Lucrèce Borgia, des moeurs locales, assez bien conservées dans ce pays situé hors du mouvement des chemins de fer, – et même de la contrariété qu'éprouvent les habitants par suite de cette situation. Ils ont espéré quelque temps être rattachés à la ligne du Nord, ce qui eût produit de fortes économies... Un personnage puissant aurait obtenu de faire passer la ligne de Strasbourg par ces bois, auxquels elle offre des débouchés, mais ce sont là de ces exigences locales et de ces suppositions intéressées qui peuvent ne pas être de toute justice.

Le but de ma tournée est atteint maintenant. La diligence de Soissons à Reims m'a conduit à Brume. Une heure après, j'ai pu gagner Longueval, le berceau des Bucquoy. Voilà donc le séjour de la belle Angélique et le château-chef de son père, qui paraît en avoir eu autant que son aïeul, le grand-comte de Bucquoy, a pu en conquérir dans les guerres de Bohême. – Les tours sont rasées, comme à Dammartin. Cependant les souterrains existent encore. L'emplacement, qui domine le village, situé dans une gorge allongée, a été couvert de constructions depuis sept ou huit ans, époque où les ruines ont été vendues. Empreint suffisamment de ces souvenirs de localité qui peuvent donner de l'attrait à une composition romanesque, – et qui ne sont pas inutiles au point de vue positif de l'histoire, j'ai gagné Château-Thierry, où l'on aime à saluer la statue rêveuse du bon La Fontaine, placée au bord de la Marne et en vue du chemin de fer de Strasbourg.

Réflexions

"Et puis..." (C'est ainsi que Diderot commençait un conte, me dira-t-on.)

- Allez toujours !
- Vous avez imité Diderot lui-même.
- Qui avait imité Sterne...
- Lequel avait imité Swift.
- Qui avait imité Rabelais.
- Lequel avait imité Merlin Coccaïe...
- Qui avait imité Pétrone...

– Lequel avait imité Lucien. Et Lucien en avait imité bien d'autres... Quand ce ne serait que l'auteur de l'Odyssée, qui fait promener son héros pendant dix ans autour de la Méditerranée, pour l'amener enfin à cette fabuleuse Ithaque, dont la reine, entourée d'une cinquantaine de prétendants, défaisait chaque nuit ce qu'elle avait tissé le jour.

- Mais Ulysse a fini par retrouver Ithaque.
- Et j'ai retrouvé l'abbé de Bucquoy.
- Parlez-en.

– Je ne fais pas autre chose depuis un mois. Les lecteurs doivent être déjà fatigués – du comte de Bucquoy le ligueur, plus tard le généralissime des armées d'Autriche ; – de M. de Longueval de Bucquoy et de sa fille Angélique, – enlevée par La Corbinière ; – du château de cette famille dont je viens de fouler les ruines...

Et enfin de l'abbé comte de Bucquoy lui-même, dont j'ai porté une courte biographie, – et que M. d'Argenson, dans sa correspondance, appelle : le prétendu de Bucquoy.

Le livre que je viens d'acheter à la vente Motteley vaudrait beaucoup plus de soixante-neuf francs vingt centimes, s'il n'était cruellement rogné. La reliure, toute neuve, porte en lettres d'or ce titre attrayant : Histoire du Sieur Abbé comte de Bucquoy, etc. La valeur de l'in-12 vient peut-être de trois maigres brochures en vers et en prose, composées par l'auteur, et qui, étant d'un plus grand format, ont les marges coupées jusqu'au texte, qui, cependant reste lisible.

Le livre a tous les titres cités déjà ni se trouvent énoncés dans Brunet, dans Quérard et dans la Biographie de Michaud. En regard du titre est une gravure représentant la Bastille, avec ce titre au-dessus : L'Enfer des vivants, et cette citation : Facilis descendus Averni.

On peut lire l'histoire de l'abbé de Bucquoy dans mon livre intitulé : Les Illuminés (Paris, Victor Lecou). On peut consulter aussi l'ouvrage In-12 dont j'ai fait présent à la Bibliothèque impériale.

Je me suis peut-être trompé dans l'examen de l'écusson du fondateur de la chapelle de Châalis.

On m'a communiqué des notes sur les abbés de Châalis. "Robert de la Tourette, notamment, qui fut abbé là, de 1501 à 1522, fit de grandes restaurations..." On voit sa tombe devant le maître autel.

"Ici arrivent les Médicis : Hippolyte d'Est, cardinal de Ferrare, 1554 ; – Aloys d'Est, 1586. Ensuite : Louis, cardinal de Guise, 1601 ; Charles-Louis de Lorraine, 1630."

Il faut remarquer que les d'Est n'ont qu'un alérion au 2 et au 3, et que j'en ai vu trois au I et au 4 dans l'écusson écartelé.

Charles II, cardinal de Bourbon (depuis, Charles X, – l'ancien), lieutenant général de l'Ile-de-France depuis 1551, eut un fils appelé Poullain."

Je veux bien croire que ce cardinal-roi eut un fils naturel ; mais je ne comprends pas les trois alérions posés 2 et I. Ceux de Lorraine sont sur une bande. Pardon de ces détails, mais la connaissance du blason est la clef de l'histoire de France... Les pauvres auteurs n'y peuvent rien !

Sylvie. Souvenirs du Valois

I. – Nuit perdue

Je sortais d'un théâtre où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant. Quelquefois tout était plein, quelquefois tout était vide. Peu m'importait d'arrêter mes regards sur un parterre peuplé seulement d'une trentaine d'amateurs forcés, sur des loges garnies de bonnets ou de toilettes surannées, – ou bien de faire partie d'une salle animée et frémissante couronnée à tous ses étages de toilettes fleuries, de bijoux étincelants et de visages radieux. Indifférent au spectacle de la salle, celui du théâtre ne m'arrêtait guère, – excepté lorsqu'à la seconde ou à la troisième scène d'un maussade chef-d'oeuvre d'alors, une apparition bien connue illuminait l'espace vide, rendant la vie d'un souffle et d'un mot à ces vaines figures qui m'entouraient.

Je me sentais vivre en elle, et elle vivait pour moi seul. Son sourire me remplissait d'une béatitude infinie ; la vibration de sa voix si douce et cependant fortement timbrée me faisait tressaillir de joie et d'amour. Elle avait pour moi toutes les perfections, elle répondait à tous mes enthousiasmes, à tous mes caprices, – belle comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairait d'en bas, pâle comme la nuit, quand la rampe baissée la laissait éclairée d'en haut sous les rayons du lustre et la montrait plus naturelle, brillant dans l'ombre de sa seule beauté, comme les Heures divines qui se découpent, avec une étoile au front, sur les fonds bruns des fresques d'Herculanum !

Depuis un an, je n'avais pas encore songé à m'informer de ce qu'elle pouvait être d'ailleurs ; je craignais de troubler le miroir magique qui me renvoyait son image, – et tout au plus avais-je prêté l'oreille à quelques propos concernant non plus l'actrice, mais la femme. Je m'en informais aussi peu que des bruits qui ont pu courir sur la princesse d'Elide ou sur la reine de Trébizonde, – un de mes oncles, qui avait vécu dans les avant-dernières années du XVIIIe siècle, comme il fallait y vivre pour le bien connaître, m'ayant prévenu de bonne heure que les actrices n'étaient pas des femmes, et que la nature avait oublié de leur faire un coeur. Il parlait de celles de ce temps-là sans doute ; mais il m'avait raconté tant d'histoires de ses illusions, de ses déceptions, et montré tant de portraits sur ivoire, médaillons charmants qu'il utilisait depuis à parer des tabatières, tant de billets jaunis, tant de faveurs fanées, en m'en faisant l'histoire et le compte définitif, que je m'étais habitué à penser mal de toutes sans tenir compte de l'ordre des temps.

Nous vivions alors dans une époque étrange, comme celles qui d'ordinaire succèdent aux révolutions ou aux abaissements des grands règnes. Ce n'était plus la galanterie héroïque comme sous la Fronde, le vice élégant et paré comme sous la Régence, le scepticisme et les folles orgies du Directoire ; c'était un mélange d'activité, d'hésitation et de paresse, d'utopies brillantes, d'aspirations philosophiques ou religieuses, d'enthousiasmes vagues, mêlés de certains instincts de renaissance ; d'ennuis des discordes passées, d'espoirs incertains, – quelque chose comme l'époque de Pérégrinus et d'Apulée. L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis ; la déesse éternellement jeune et pure nous apparaissait dans les nuits, et nous faisait honte de nos heures de jour perdues. L'ambition n'était cependant pas de notre âge, et l'avidité curée qui se faisait alors des positions et des honneurs nous éloignait des sphères d'activité possibles. Il ne nous restait pour asile que cette tour d'ivoire des poètes, où nous montions toujours plus haut pour nous isoler de la foule. A ces points élevés où nous guidaient nos maîtres, nous respirions enfin l'air pur des solitudes, nous buvions l'oubli dans la coupe d'or des légendes, nous étions ivres de poésie et d'amour. Amour, hélas ! des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques ! Vue de près, la femme réelle révoltait notre ingénuité ; il fallait qu'elle apparût reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher.

Quelques-uns d'entre nous néanmoins prisait peu ces paradoxes platoniques, et à travers nos rêves renouvelés d'Alexandrie agitaient parfois la torche des dieux souterrains, qui éclaire l'ombre un instant de ses

traînées d'étincelles. – C'est ainsi que, sortant du théâtre avec l'amère tristesse que laisse un songe évanoui, j'allais volontiers me joindre à la société d'un cercle où l'on soupait en grand nombre, et où toute mélancolie cédaient devant la verve intarissable de quelques esprits éclatants, vifs, orageux, sublimes parfois, – tels qu'il s'en est trouvé toujours dans les époques de rénovation ou de décadence, et dont les discussions se haussaient à ce point, que les plus timides d'entre nous allaient voir parfois aux fenêtres si les Huns, les Turcomans ou les Cosaques n'arrivaient pas enfin pour couper court à ces arguments de rhéteurs et de sophistes.

"Buvons, aimons, c'est la sagesse !" Telle était la seule opinion des plus jeunes. Un de ceux-là me dit : "Voici bien longtemps que je te rencontre dans le même théâtre, et chaque fois ne j'y vais. Pour laquelle y viens-tu ?"

Pour laquelle ? ... Il ne me semblait pas que l'on pût aller là pour une autre. Cependant j'avouai un nom. – "Eh bien ! dit mon ami avec indulgence, tu vois là-bas l'homme heureux qui vient de la reconduire, et qui, fidèle aux lois de notre cercle, n'ira la retrouver peut-être qu'après la nuit."

Sans trop d'émotion, je tournai les yeux vers le personnage indiqué. C'était un jeune homme correctement vêtu, d'une figure pâle et nerveuse, ayant des manières convenables et des yeux empreints de mélancolie et de douceur. Il jetait de l'or sur une table de whist et le perdait avec indifférence. – Que m'importe, dis-je, lui ou tout autre ? Il fallait qu'il y en eût un, et celui-là me paraît digne d'avoir été choisi. – Et toi ? – Moi ? C'est une image que je poursuis, rien de plus.

En sortant, je passai par la salle de lecture, et machinalement je regardai un journal. C'était, je crois, pour y voir le cours de la Bourse. Dans les débris de mon opulence se trouvait une somme assez forte en titres étrangers. Le bruit avait couru que, négligés longtemps, ils allaient être reconnus ; – ce qui venait d'avoir lieu à la suite d'un changement de ministère, Les fonds se trouvaient déjà cotés très haut ; je redevais riche.

Une seule pensée résulta de ce changement de situation, celle que la femme aimée si longtemps était à moi si je voulais. – Je touchais du doigt mon idéal. N'était-ce pas une illusion encore, une faute d'impression railleuse ? Mais les autres feuilles parlaient de même. – La somme gagnée se dressait devant moi comme la statue d'or de Moloch. "Que dirait maintenant, pensai-je, le jeune homme de tout à l'heure, si j'allais prendre sa place près de la femme qu'il a laissée seule ? ..." Je frémis de cette pensée, et mon orgueil se révolta.

Non ! ce n'est pas ainsi, ce n'est pas à mon âge que l'on tue l'amour avec de l'or : je ne serai pas un corrupteur. D'ailleurs ceci est une idée d'un autre temps. Qui me dit aussi que cette femme soit vénale ? – Mon regard parcourait vaguement le journal que je tenais encore, et j'y lus ces deux lignes : "Fête du Bouquet provincial. – Demain, les archers de Senlis doivent rendre le bouquet à ceux de Loisy." Ces mots, fort simples, réveillèrent en moi toute une nouvelle série d'impressions : c'était un souvenir de la province depuis longtemps oubliée, un écho lointain des fêtes naïves de la jeunesse. – Le cor et le tambour résonnaient au loin dans les hameaux et dans les bois ; les jeunes filles tressaient des guirlandes et assortissaient, en chantant, des bouquets ornés de rubans. – Un lourd chariot, traîné par des boeufs, recevait ces présents sur son passage, et nous, enfants de ces contrées, nous formions cortège avec nos arcs et nos flèches, nous décorant du titre de chevaliers, – sans savoir alors que nous ne faisons que répéter d'âge en âge une fête druidique survivant aux monarchies et aux religions nouvelles.

II. – Adrienne

Je regagnai mon lit et je ne pus y trouver le repos. Plongé dans une demi-somnolence, toute ma jeunesse repassait en mes souvenirs. Cet état, où l'esprit résiste encore aux bizarres combinaisons du songe, permet souvent de voir se presser en quelques minutes les tableaux les plus saillants d'une longue période de la vie.

Je me représentais un château du temps de Henri IV avec ses toits pointus couverts d'ardoises et sa face rougeâtre aux encoignures dentelées de pierres jaunies, une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls, dont le soleil couchant perçait le feuillage de ses traits enflammés. Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur, que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le coeur de la France.

J'étais le seul garçon dans cette ronde, où j'avais amené ma compagne toute jeune encore, Sylvie, une petite fille du hameau voisin, si vive et si fraîche, avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée ! ...Je n'aimais qu'elle, je ne voyais qu'elle, – jusque-là ! A peine avais-je remarqué, dans la ronde où nous dansions, une blonde, grande et belle, qu'on appelait Adrienne. Tout d'un coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le choeur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi. – La belle devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé. La mélodie se terminait à chaque stance par ces trilles chevrotants que font valoir si bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblante des aïeules.

A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de noire cercle attentif. – Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis. – Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient de lauriers, plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches, qui furent tressés en couronne et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures.

Adrienne se leva. Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux, et rentra en courant dans le château. – C'était, nous dit-on, la petite-fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France ; le sang des Valois coulait dans ses veines. Pour ce jour de fête, on lui avait permis de se mêler à nos jeux ; nous ne devions plus la revoir, car le lendemain elle repartit pour un couvent où elle était pensionnaire.

Quand je revins près de Sylvie, je m'aperçus qu'elle pleurait. La couronne donnée par mes mains à la belle chanteuse était le sujet de ses larmes. Je lui offris d'en aller cueillir une autre, mais elle dit qu'elle n'y tenait nullement, ne la méritant pas. Je voulus en vain me défendre, elle ne me dit plus un seul mot pendant que je la reconduisais chez ses parents.

Oeuvres

Rappelé moi-même à Paris pour y reprendre mes études, j'emportai cette double image d'une amitié tendre tristement rompue, puis d'un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses que la philosophie de collègue était impuissante à calmer.

La figure d'Adrienne resta seule triomphante, – mirage de la gloire et de la beauté, adoucissant ou partageant les heures des sévères études. Aux vacances de ce suivante, j'appris que cette belle à peine entrevue était consacrée par sa famille à la vie religieuse.

III. – Résolution

Tout m'était expliqué par ce souvenir à demi rêvé. Cet amour vague et sans espoir, conçu pour une femme de théâtre, qui tous les soirs me prenait à l'heure du spectacle, pour ne me quitter qu'à l'heure du sommeil, avait son germe dans le souvenir d'Adrienne, fleur de la nuit éclos à la pâle clarté de la lune, fantôme rose et blond glissant sur l'herbe verte à demi baignée de blanches vapeurs. – La ressemblance d'une figure oubliée depuis des années se dessinait désormais avec une netteté singulière ; c'était un crayon estompé par le temps qui se faisait peinture, comme ces vieux croquis de maîtres admirés dans un musée, dont on retrouve ailleurs l'original éblouissant.

Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice ! ... et si c'était la même ! – Il y a de quoi devenir fou ! c'est un entraînement fatal où l'inconnu vous attire comme le feu follet fuyant sur les joncs d'une eau morte... Reprenons pied sur le réel.

Et Sylvie que j'aimais tant, pourquoi l'ai-je oubliée depuis trois ans ? ... C'était une bien jolie fille, et la plus belle de Loisy !

Elle existe, elle, bonne et pure de coeur sans doute. Je revois sa fenêtre où le pampre s'enlace au rosier, la cage de fauvettes suspendue à gauche ; j'entends le bruit de ses fuseaux sonores et sa chanson favorite :

La belle était assise
Près du ruisseau coulant...
Elle m'attend encore... Qui l'aurait épousée ? elle est si pauvre !

Dans son village et dans ceux qui l'entourent, de bons paysans en blouse, aux mains rudes, à la face amaigrie, au teint hâlé ! Elle m'aimait seul, moi le petit Parisien, quand j'allais voir près de Loisy mon pauvre oncle, mort aujourd'hui. Depuis trois ans, je dissipe en seigneur le bien modeste qu'il m'a laissé et qui pouvait suffire à ma vie. Avec Sylvie, je l'aurais conservé. Le hasard m'en rend une partie. Il est temps encore.

A cette heure, que fait-elle ? Elle dort... Non, elle ne dort pas ; c'est aujourd'hui la fête de l'arc, la seule de l'année où l'on danse toute la nuit Elle est à la fête...

Quelle heure est-il ?
Je n'avais pas de montre.

Au milieu de toutes les splendeurs de bric-à-brac qu'il était d'usage de réunir à cette époque pour restaurer dans sa couleur locale un appartement d'autrefois, brillait d'un éclat rafraîchi une de ces pendules d'écaille de la Renaissance, dont le dôme doré surmonté de la figure du Temps est supporté par des cariatides du style Médicis, reposant à leur tour sur des chevaux à demi cabrés. La Diane historique, accoudée sur son cerf, est en bas-relief sous le cadran, où s'étalent sur un fond niellé les chiffres émaillés des heures. Le mouvement, excellent sans doute, n'avait pas été remonté depuis deux siècles. – Ce n'était pas pour savoir l'heure que j'avais acheté cette pendule en Touraine.

Je descendis chez le concierge. Son coucou marquait une heure du matin. – En quatre heures, me dis-je, je puis arriver au bal de Loisy. Il y avait encore sur la place du Palais-Royal cinq ou six fiacre stationnant

Oeuvres

pour les habitués des cercles et des maisons de jeu : – A Loisy ! dis–je au plus apparent. – Où cela est–il ?
– Près de Senlis, à huit lieues. – Je vais vous conduire à la poste, dit le cocher, moins préoccupé que moi.

Quelle triste route, la nuit, que cette route de Flandre, qui ne devient belle qu'en atteignant la zone des forêts ! Toujours ces deux files d'arbres monotones qui grimacent des formes vagues ; au delà, des carrés de verdure et de terres remuées, bornés à gauche par les collines bleuâtres de Montmorency, d'Ecouen, de Luzarches. Voici Gonesse, le bourg vulgaire plein des souvenirs de la Ligue et de la Fronde...

Plus loin que Louvres est un chemin bordé de pommiers dont j'ai vu bien des fois les fleurs éclater dans la nuit comme des étoiles de la terre : c'était le plus court pour gagner les hameaux. – Pendant que la voiture monte les côtes, recomposons les souvenirs du temps où j'y venais si souvent.

IV. – Un voyage à Cythère

Quelques années s'étaient écoulées : l'époque où j'avais rencontré Adrienne devant le château n'était plus déjà qu'un souvenir d'enfance. Je me retrouvai à Loisy au moment de la fête patronale. J'allai de nouveau me joindre aux chevaliers de l'arc, prenant place dans la compagnie dont l'avais fait partie déjà. Des jeunes gens appartenant aux vieilles familles qui possèdent encore là plusieurs de ces châteaux perdus dans les forêts, qui ont plus souffert du temps que des révolutions, avaient organisé la fête. De Chantilly, de Compiègne et de Senlis accouraient de joyeuses cavalcades qui prenaient place dans le cortège rustique des compagnies de l'arc. Après la longue promenade à travers les villages et les bourgs, après la messe à l'église, les luttes d'adresse et la distribution des prix, les vainqueurs avaient été conviés à un repas qui se donnait dans une île ombragée de peupliers et de tilleuls, au milieu de l'un des étangs alimentés par la Nonette et la Thève. Des barques pavoisées nous conduisirent à l'île, – dont le choix avait été déterminé par l'existence d'un temple ovale à colonnes qui devait servir de salle pour le festin. Là, comme à Ermenonville, le pays est semé de ces édifices légers de la fin du XVIII^e siècle, où des millionnaires philosophes se sont inspirés dans leurs plans du goût dominant d'alors. Je crois bien que ce temple avait dû être primitivement dédié à Uranie. Trois colonnes avaient succombé emportant dans leur chute une partie de l'architrave ; mais on avait déblayé l'intérieur de la salle, suspendu des guirlandes entre les colonnes, on avait rajeuni cette ruine moderne, – qui appartenait au paganisme de Boufflers ou de Chaulieu plutôt qu'à celui d'Horace.

La traversée du lac avait été imaginée peut-être pour rappeler le Voyage à Cythère de Watteau. Nos costumes modernes dérangeaient seuls l'illusion. L'immense bouquet de la fête, enlevé du char qui le portait, avait été placé sur une grande barque ; le cortège des jeunes filles vêtues de blanc qui l'accompagnent selon l'usage avait pris place sur les bancs, et cette gracieuse théorie renouvelée des jours antiques se reflétait dans les eaux calmes de l'étang qui la séparait du bord de l'île si vermeil aux rayons du soir avec ses halliers d'épine, sa colonnade et ses clairs feuillages. Toutes les barques abordèrent en peu de temps. La corbeille portée en cérémonie occupa le centre de la table, et chacun prit place, les plus favorisés auprès des jeunes filles : il suffisait pour cela d'être connu de leurs parents . Ce fut la cause qui fit que je me retrouvai près de Sylvie. Son frère m'avait déjà rejoint dans la fête, il me fit la guerre de n'avoir pas depuis longtemps rendu visite à sa famille. Je m'excusai sur mes études, qui me retenaient à Paris, et l'assurai que j'étais venu dans cette intention. "Non, c'est moi qu'il a oublié, dit Sylvie. Nous sommes des gens de village, et Paris est si au-dessus !" Je voulus l'embrasser pour lui fermer la bouche ; mais elle me boudait encore, et il fallut que son frère intervînt pour qu'elle m'offrît sa joue d'un air indifférent. Je n'eus aucune joie de ce baiser dont bien d'autres obtenaient la faveur, car dans ce pays patriarcal où l'on salue tout homme qui passe, un baiser n'est autre chose qu'une politesse entre bonnes gens.

Une surprise avait été arrangée par les ordonnateurs de la fête. A la fin du repas, on vit s'envoler du fond de la vaste corbeille un cygne sauvage, jusque-là captif sous les fleurs, qui, de ses fortes ailes, soulevant des lacis de guirlandes et de couronnes, finit par les disperser de tous côtés. Pendant qu'il s'élançait joyeux vers les dernières lueurs du soleil, nous rattrapions au hasard les couronnes dont chacun paraît aussitôt le front de sa voisine. J'eus le bonheur de saisir une des plus belles, et Sylvie souriante se laissa embrasser cette fois plus tendrement que l'autre. Je compris que j'effaçais ainsi le souvenir d'un autre temps. Je l'admirai cette fois sans partage, elle était devenue si belle ! Ce n'était plus cette petite fille de village que j'avais dédaignée pour une plus grande et plus faite aux grâces du monde. Tout en elle avait gagné : le charme de ses yeux noirs, si séduisants dès son enfance, était devenu irrésistible ; sous l'orbite arquée de ses sourcils, son sourire, éclairant tout à coup des traits réguliers et placides, avait quelque chose d'athénien. J'admirais cette physionomie digne de l'art antique au milieu des minois chiffonnés de ses compagnes. Ses mains délicatement allongées, ses bras qui avaient blanchi en s'arrondissant, sa taille dégagée, la faisaient tout autre que je ne l'avais vue. Je ne pus m'empêcher de lui dire combien je la trouvais différente d'elle-même,

espérant couvrir ainsi mon ancienne et rapide infidélité.

Tout me favorisait d'ailleurs, l'amitié de son frère, l'impression charmante de cette fête, l'heure du soir et le lieu même où, par une fantaisie pleine de goût, on avait reproduit une image des galantes solennités d'autrefois. Tant que nous pouvions, nous échappions à la danse pour causer de nos souvenirs d'enfance et pour admirer en rêvant à deux les reflets du ciel sur les ombrages et sur les eaux. Il fallut que le frère de Sylvie nous arrachât à cette contemplation en disant qu'il était temps de retourner au village assez éloigné qu'habitaient ses parents.

V. – Le village

C'était à Loisy, dans l'ancienne maison du garde. Je les conduisis jusque-là, puis je retournai à Montagny, où je demeurais chez mon oncle. En quittant le chemin pour traverser un petit bois qui sépare Loisy de Saint-S..., je ne tardai pas à m'engager dans une sente profonde qui longe la forêt d'Ermenonville ; je m'attendais ensuite à rencontrer les murs d'un couvent qu'il fallait suivre pendant un quart de lieue. La lune se cachait de temps à autre sous les nuages, éclairant à peine les roches de grès sombre et les bruyères qui se multipliaient sous mes pas. A droite et à gauche, des lisières de forêts sans routes tracées, et toujours devant moi ces roches druidiques de la contrée qui gardent le souvenir des fils d'Armen exterminés par les Romains ! Du haut de ces entassements sublimes, je voyais les étangs lointains se découper comme des miroirs sur la plaine brumeuse, sans pouvoir distinguer celui même où s'était passée la fête.

L'air était tiède et embaumé ; je résolus de ne pas aller plus loin et d'attendre le matin, en me couchant sur des touffes de bruyères. – En me réveillant, je reconnus peu à peu les points voisins du lieu où je m'étais égaré dans la nuit. A ma gauche, je vis se dessiner la longue ligne des murs du couvent de Saint-S..., puis de l'autre côté de la vallée, la butte aux Gens-d'Armes, avec les ruines ébréchées de l'antique résidence carolingienne. Près de là, au-dessus des touffes de bois, les hautes mesures de l'abbaye de Thiers découpaient sur l'horizon leurs pans de muraille percés de trèfles et d'ogives. Au delà, le manoir gothique de Pontarmé, entouré d'eau comme autrefois, refléta bientôt les premiers feux du jour, tandis qu'on voyait se dresser au midi le haut donjon de la Tournelle et les quatre tours de Bertrand-Fosse sur les premiers coteaux de Montméliant.

Cette nuit m'avait été douce, et je ne songeais qu'à Sylvie ; cependant l'aspect du couvent me donna un instant l'idée que c'était celui peut-être qu'habitait Adrienne. Le tintement de la cloche du matin était encore dans mon oreille et m'avait sans doute réveillé. J'eus un instant l'idée que c'était celui peut-être qu'habitait Adrienne. Le tintement de la cloche du matin était encore dans mon oreille et m'avait sans doute réveillé. J'eus un instant l'idée de jeter un coup d'oeil par-dessus les murs en gravissant la plus haute pointe des rochers ; mais, en y réfléchissant, je m'en gardai comme d'une profanation. Le jour en grandissant chassa de ma pensée ce vain souvenir et n'y laissa plus que les traits rosés de Sylvie. "Allons la réveiller", me dis-je, et repris le chemin de Loisy.

Voici le village au bout de la sente qui côtoie la forêt : vingt chaumières dont la vigne et les roses grimpantes festonnent les murs. Des fileuses matinales, coiffées de mouchoirs rouges, travaillent réunies devant une ferme. Sylvie n'est point avec elles. C'est presque une demoiselle depuis qu'elle exécute de fines dentelles, tandis que ses parents sont restés de bons villageois. – Je suis monté à sa chambre sans étonner personne ; déjà levée depuis longtemps, elle agitait les fuseaux de sa dentelle, qui claquaient avec un doux bruit sur le carreau vert que soutenaient ses genoux. "Vous voilà, paresseux, dit-elle avec son sourire divin, je suis sûre que vous sortez seulement de votre lit !" Je lui racontai ma nuit passée sans sommeil, mes courses égarées à travers les bois et les roches. Elle voulut bien me plaindre un instant. "Si vous n'êtes pas fatigué, je vais vous faire courir encore. Nous irons voir ma grande tante à Othys." J'avais à peine répondu, qu'elle se leva joyeusement, arrangea ses cheveux devant un miroir et se coiffa d'un chapeau de paille rustique. L'innocence et la joie éclataient dans ses yeux. Nous partîmes en suivant les bords de la Thève, à travers les prés semés de marguerites et de boutons d'or, puis le long des bois de Saint-Laurent, franchissant parfois les ruisseaux et les halliers pour abrégier la route. Les merles sifflaient dans les arbres, et les mésanges s'échappaient joyeusement des buissons frôlés par notre marche.

Parfois nous rencontrions sous nos pas les pervenches si chères à Rousseau, ouvrant leurs corolles bleues parmi ces longs rameaux de feuilles accouplées, lianes modestes qui arrêtaient les pieds furtifs de ma

compagne. Indifférente aux souvenirs du philosophe genevois, elle cherchait çà et là les fraises parfumées, et moi, je lui parlais de la Nouvelle Héloïse, dont je récitais par coeur quelques passages. "Est-ce que c'est joli ? dit-elle. – C'est sublime. – Est-ce mieux qu'Auguste Lafontaine ? – C'est plus tendre. – Oh ! bien, dit-elle, il faut que je lise cela. Je dirai à mon frère de me l'apporter la première fois qu'il ira à Senlis." Et je continuais à réciter des fragments de l'Héloïse pendant que Sylvie cueillait des fraises

VI. – Othys

Au sortir du bois, nous rencontrâmes de grandes touffes de digitale pourprée ; elle en fit un énorme bouquet en me disant : "C'est pour ma tante ; elle sera si heureuse d'avoir ces belles fleurs dans sa chambre." Nous n'avions plus qu'un bout de plaine à traverser pour gagner Othys. Le clocher du village pointait sur les coteaux bleuâtres qui vont de Montméliant à Dammartin. La Thève bruissait de nouveau parmi les grès et les cailloux, s'aminçant au voisinage de sa source, où elle se repose dans les prés, formant un petit lac au milieu des glaïeuls et des iris. Bientôt nous gagnâmes les premières maisons. La tante de Sylvie habitait une petite chaumière bâtie en pierres de grès inégales que revêtaient des treillages de houblon et de vigne vierge ; elle vivait seule de quelques carrés de terre que les gens du village cultivaient pour elle depuis la mort de son mari. Sa nièce arrivant, c'était le feu dans la maison. "Bonjour, la tante ! Voici vos enfants ! dit Sylvie ; nous avons bien faim" Elle l'embrassa tendrement, lui mit dans les bras la botte de fleurs, puis songea enfin à me présenter, en disant : "C'est mon amoureux ! "

J'embrassai à mon tour la tante qui dit : "Il est gentil... C'est donc un blond ! ... – Il a de jolis cheveux fins, dit Sylvie. – Cela ne dure pas, dit la tante ; mais vous avez du temps devant vous, et toi qui es brune, cela t'assortit bien. – Il faut le faire déjeuner, la tante, dit Sylvie." Et elle alla cherchant dans les armoires, dans la huche, trouvant du lait, du pain bis, du sucre, étalant sans trop de soin sur la table les assiettes et les plats de faïence émaillés de larges fleurs et de coqs au vif plumage. Une jatte en porcelaine de Creil, pleine de lait où nageaient les fraises, devint le centre du service, et après avoir dépouillé le jardin de quelques poignées de cerises et de groseilles, elle disposa deux vases de fleurs aux deux bouts de la nappe. Mais la tante avait dit ces belles paroles : "Tout cela, ce n'est que du dessert. Il faut me laisser faire à présent." Et elle avait décroché la poêle et jeté un fagot dans la haute cheminée. "Je ne veux pas que tu touches à cela ! dit-elle à Sylvie, qui voulait l'aider ; abîmer tes jolis doigts qui font de la dentelle plus belle qu'à Chantilly ! tu m'en as donné, et je m'y connais. – Ah ! oui, la tante ! ... Dites donc, si vous en avez des morceaux de l'ancienne, cela me fera des modèles. – Eh bien ! va voir là-haut, dit la tante, il y en a peut-être dans ma commode. – Donnez moi les clefs, reprit Sylvie. – Bah ! dit la tante, les tiroirs sont ouverts. – Ce n'est pas vrai, il y en a un qui est toujours fermé." Et pendant que la bonne femme nettoyait la poêle après l'avoir passée au feu, Sylvie dénouait des pendants de sa ceinture une petite clef d'un acier ouvragé qu'elle me fit voir avec triomphe.

Je la suivis, montant rapidement l'escalier de bois qui conduisait à la chambre. – O jeunesse, ô vieillesse saintes ! – qui donc eût songé à ternir la pureté d'un premier amour dans ce sanctuaire des souvenirs fidèles ? Le portrait d'un jeune homme du bon vieux temps souriait avec ses yeux noirs et sa bouche rose, dans un ovale au cadre doré, suspendu à la tête du lit rustique. Il portait l'uniforme des gardes-chasse de la maison de Condé ; son attitude à demi martiale, sa figure rose et bienveillante, son front pur sous ses cheveux poudrés, relevaient ce pastel, médiocre peut-être, des grâces de la jeunesse et de la simplicité. Quelque artiste modeste invité aux chasses princières s'était appliqué à le peindre de son mieux, ainsi que sa jeune épouse, qu'on voyait dans un autre médaillon, attrayante, maligne, élançée dans son corsage ouvert à échelle de rubans, agaçant de sa mine retroussée un oiseau posé sur son doigt. C'était pourtant la même bonne vieille qui cuisinait en ce moment, courbée sur le feu de lâtre. Cela me fit penser aux fées des Funambules qui cachent, sous leur masque ridé, un visage attrayant, qu'elles révèlent au dénouement, lorsque apparaît le temple de l'Amour et son soleil tournant qui rayonne de feux magiques. "O bonne tante, m'écriai-je, que vous étiez jolie ! – Et moi donc ? " dit Sylvie, qui était parvenue à ouvrir le fameux tiroir. Elle y avait trouvé une grande robe en taffetas flambé, qui criait du froissement de ses plis. "Je veux essayer si cela m'ira, dit-elle. Ah ! je vais avoir l'air d'une vieille fée ! "

"La fée des légendes éternellement jeune ! ..."dis-je en moi-même. – Et déjà Sylvie avait dégrafé sa robe d'indienne et la laissait tomber à ses pieds. La robe étoffée de la vieille tante s'ajusta parfaitement sur la taille mince de Sylvie, qui me dit de l'agrafer. "Oh ! les manches plates, que c'est ridicule ! " dit-elle. Et cependant les sabots garnis de dentelles découvraient admirablement ses bras nus, la gorge s'encadrait dans le pur corsage aux tulles jaunis, aux rubans passés, qui n'avait serré que bien peu les charmes évanouis de la tante. "Mais finissez-en ! Vous ne savez donc pas agraffer une robe ? " me disait Sylvie. Elle avait l'air de l'accordée de village de Greuze. "Il faudrait de la poudre, dis-je. – Nous allons en trouver." Elle fureta de nouveau dans les tiroirs. Oh ! que de richesses ! que cela sentait bon, comme cela brillait, comme cela chatoyait de vives couleurs et de modeste clinquant ! deux éventails de nacre un peu cassés, des boîtes de pâte à sujets chinois, un collier d'ambre et mille fanfreluches, parmi lesquelles éclataient deux petits souliers de droguet blanc avec des boucles incrustées de diamants d'Irlande ! "Oh ! je veux les mettre, dit Sylvie, si je trouve les bas brodés ! "

Un instant après, nous déroulions des bas de soie rose tendre à coins verts ; mais la voix de la tante, accompagnée du frémissement de la poêle, nous rappela soudain à la réalité. "Descendez vite ! " dit Sylvie, et quoi que je pusse dire, elle ne me permit pas de l'aider à se chausser. Cependant la tante venait de verser dans un plat le contenu de la poêle, une tranche de lard frite avec des oeufs. La voix de Sylvie me rappela bientôt. "Habillez-vous vite ! " dit-elle, et entièrement vêtue elle-même, elle me montra les habits de noces du garde-chasse réunis sur la commode. En un instant, je me transformai en marié de l'autre siècle. Sylvie m'attendait sur l'escalier, et nous descendîmes tous deux en nous tenant par la main. La tante poussa un cri en se retournant : "O mes enfants ! " dit-elle, et elle se mit à pleurer, puis sourit à travers ses larmes. – C'était l'image de sa jeunesse, – cruelle et charmante apparition ! Nous nous assîmes auprès d'elle, attendris et presque graves, puis la gaieté nous revint bientôt, car, le premier moment passé, la bonne vieille ne songea plus qu'à se rappeler les fêtes pompeuses de sa noce. Elle retrouva même dans sa mémoire les chants alternés, d'usage alors, qui se répondaient d'un bout à l'autre de la table nuptiale, et le naïf épithalame qui accompagnait les mariés rentrant après la danse. Nous répétions ces strophes si simplement rythmées, avec les hiatus et les assonances du temps ; amoureuses et fleuries comme le cantique de l'Ecclésiaste ; – nous étions l'époux et l'épouse pour tout un beau matin d'été.

VII. – Châalis

Il est quatre heures du matin ; la route plonge dans un pli de terrain ; elle remonte. La voiture va passer à Orry, puis à La Chapelle. A gauche, il y a une route qui longe le bois d'Hallate. C'est par là qu'un soir le frère de Sylvie m'a conduit dans sa carriole à une solennité du pays. C'était, je crois, le soir de la Saint-Barthélemy. A travers les bois, par des routes peu frayées, son petit cheval volait comme au sabbat. Nous rattrapâmes le pavé à Mont-l'Evêque, et quelques minutes plus tard nous nous arrêtons à la maison du garde, à l'ancienne abbaye de Châalis. – Châalis, encore un souvenir !

Cette vieille retraite des empereurs n'offre plus à l'admiration que les ruines de son cloître aux arcades byzantines, dont la dernière rangée se découpe encore sur les étangs, – reste oublié des fondations pieuses comprises parmi ces domaines qu'on appelait autrefois les métairies de Charlemagne. La religion, dans ce pays isolé du mouvement des routes et des villes, a conservé des traces particulières du long séjour qu'y ont fait les cardinaux de la maison d'Este à l'époque des Médicis : ses attributs et ses usages ont encore quelque chose de galant et de poétique, et l'on respire un parfum de la Renaissance sous les arcs des chapelles à fines nervures, décorées par les artistes de l'Italie. Les figures des saints et des anges se profilent en rose sur les voûtes peintes d'un bleu tendre, avec des airs d'allégorie païenne qui font songer aux sentimentalités de Pétrarque et au mysticisme fabuleux de Francesco Colonna.

Nous étions des intrus, le frère de Sylvie et moi, dans la fête particulière qui avait lieu cette nuit-là. Une personne de très illustre naissance, qui possédait alors ce domaine, avait eu l'idée d'inviter quelques familles du pays à une sorte de représentation allégorique où devaient figurer quelques pensionnaires d'un couvent voisin. Ce n'était pas une réminiscence des tragédies de Saint-Cyr, cela remontait aux premiers essais lyriques importés en France du temps des Valois. Ce que je vis jouer était comme un mystère des anciens temps. Les costumes, composés de longues robes, n'étaient variés que par les couleurs de l'azur, de l'hyacinthe ou de l'aurore. La scène se passait entre les anges, sur les débris du monde détruit. Chaque voix chantait une des splendeurs de ce globe éteint, et l'ange de la mort définissait les causes de sa destruction. Un esprit montait de l'abîme, tenant en main l'épée flamboyante, et convoquait les autres à venir admirer la gloire du Christ vainqueur des enfers. Cet esprit, c'était Adrienne transfigurée par son costume, comme elle l'était déjà par sa vocation. Le nimbe de carton doré qui ceignait sa tête angélique nous paraissait bien naturellement un cercle de lumière ; sa voix avait gagné en force et en étendue, et les fioritures infinies du chant italien brodaient de leurs gazouillements d'oiseau les phrases sévères d'un récitatif pompeux.

En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels, ou bien si je les ai rêvés. Le frère de Sylvie était un peu gris ce soir-là. Nous nous étions arrêtés quelques instants dans la maison du garde, – où, ce qui m'a frappé beaucoup, il y avait un cygne éployé sur la porte, puis au dedans de hautes armoires en noyer sculpté, une horloge dans sa gaine, et des trophées d'arcs et de flèches d'honneur au-dessus d'une carte de tir rouge et verte. Un nain bizarre, coiffé d'un bonnet chinois, tenant d'une main une bouteille et de l'autre une bague, semblait inviter les tireurs à viser juste. Ce nain, je le crois bien, était en tôle découpée. Mais l'apparition d'Adrienne est-elle aussi vraie que ces détails et que l'existence incontestable de l'abbaye de Châalis ? Pourtant c'est bien le fils du garde qui nous avait introduits dans la salle où avait lieu la représentation ; nous étions près de la porte, derrière une nombreuse compagnie assise et gravement émue. C'était le jour de la Saint-Barthélemy, – singulièrement lié au souvenir des Médicis, dont les armes accolées à celles de la maison d'Este décoraient ces vieilles murailles... Ce souvenir est une obsession peut-être ! – Heureusement voici la voiture qui s'arrête sur la route du Plessis ; j'échappe au monde des rêveries, et je n'ai plus qu'un quart d'heure de marche pour gagner Loisy par des routes bien peu frayées.

VIII. – Le bal de Loisy

Je suis entré au bal de Loisy à cette heure mélancolique et douce encore où les lumières pâlisent et tremblent aux approches du jour. Les tilleuls, assombris par en bas, prenaient à leurs cimes une teinte bleuâtre. La flûte champêtre ne luttait plus si vivement avec les trilles du rossignol. Tout le monde était pâle, et dans les groupes dégarnis j'eus peine à rencontrer des figures connues. Enfin j'aperçus la grande Lise, une amie de Sylvie. Elle m'embrassa. "Il y a longtemps qu'on ne t'a vu, Parisien ! dit-elle. – Oh ! oui, longtemps. – Et tu arrives à cette heure-ci ? – Par la poste. – Et pas trop vite ! – Je voulais voir Sylvie ; est-elle encore au bal ? – Elle ne sort qu'au matin ; elle aime tant à danser."

En un instant, j'étais à ses côtés. Sa figure était fatiguée ; cependant son oeil noir brillait toujours du sourire athénien d'autrefois. Un jeune homme se tenait près d'elle. Elle lui fit signe qu'elle renonçait à la contredanse suivante. Il se retira en saluant.

Le jour commençait à se faire. Nous sortîmes du bal, nous tenant par la main. Les fleurs de la chevelure de Sylvie se penchaient dans ses cheveux dénoués ; le bouquet de son corsage s'effeuillait aussi sur les dentelles fripées, savant ouvrage de sa main. – Je lui offris de l'accompagner chez elle. Il faisait grand jour, mais le temps était sombre. La Thève bruissait à notre gauche, laissant à ses coudes des remous d'eau stagnante où s'épanouissaient les nénuphars jaunes et blancs, où éclatait comme des pâquerettes la frêle broderie des étoiles d'eau. Les plaines étaient couvertes de javelles et de meules de foin, dont l'odeur me portait à la tête sans m'enivrer, comme faisait autrefois la fraîche senteur des bois et des halliers d'épines fleuries.

Nous n'eûmes pas l'idée de les traverser de nouveau. – Sylvie, lui dis-je, vous ne m'aimez plus ! – Elle soupira. – Mon ami, me dit-elle, il faut se faire une raison – les choses ne vont pas comme nous voulons dans la vie. Vous m'avez parlé autrefois de la Nouvelle Héloïse, je l'ai lue, et j'ai frémi en tombant d'abord sur cette phrase : "Toute jeune fille qui lira ce livre est perdue." Cependant j'ai passé outre, me fiant sur ma raison. Vous souvenez-vous du jour où nous avons revêtu les habits de noces de la tante ? ... Les gravures du livre présentaient aussi les amoureux sous de vieux costumes du temps passé, de sorte que pour moi vous étiez Saint-Preux, et je me retrouvais dans Julie. Ah ! que n'êtes-vous revenu alors ! Mais vous étiez, disait-on, en Italie ! . Vous en avez vu là de bien plus jolies que moi ! – Aucune, Sylvie, qui ait votre regard et les traits purs de votre visage. Vous êtes une nymphe antique que vous ignorez. D'ailleurs, les bois de cette contrée sont aussi beaux que ceux de la campagne romaine. Il y a là-bas des masses de granit non moins sublimes, et une cascade qui tombe du haut des rochers comme celle de Terni. – Je n'ai rien vu là-bas que je puisse regretter ici. – Et à Paris ? dit-elle. – A Paris...

Je secouai la tête sans répondre.

Tout à coup je pensai à l'image vaine qui m'avait égaré si longtemps.

– Sylvie, dis-je, arrêtons-nous ici, le voulez-vous ?

Je me jetai à ses pieds ; je confessai en pleurant à chaudes larmes mes irrésolutions, mes caprices ; j'évoquai le spectre funeste qui traversait ma vie.

– Sauvez-moi ! ajoutai-je, je reviens à vous pour toujours.

Elle tourna vers moi ses regards attendris...

En ce moment, notre entretien fut interrompu par de violents éclats de rire. C'était le frère de Sylvie qui nous rejoignait avec cette bonne gaieté rustique, suite obligée d'une nuit de fête, que des rafraîchissements nombreux avaient développée outre mesure. Il appelait le galon du bal, perdu au loin dans les buissons d'épines et qui ne tarda pas à nous rejoindre. Ce garçon n'était guère plus solide sur ses pieds que son compagnon, il paraissait plus embarrassé encore de la présence d'un Parisien que celle de Sylvie. Sa figure candide, sa déférence mêlée d'embarras m'empêchaient de lui en vouloir d'avoir été le danseur pour lequel on était resté si tard à la fête. Je le jugeais peu dangereux.

– Il faut rentrer à la maison, dit Sylvie à son frère. A tantôt ! me dit-elle en me tendant la joue. L'amoureux ne s'offensa pas.

IX. – Ermenonville

Je n'avais nulle envie de dormir. J'allai à Montagny pour revoir la maison de mon oncle. Une grande tristesse me gagna dès que j'en entrevis la façade jaune et les contrevents verts. Tout semblait dans le même état qu'autrefois ; seulement il fallut aller chez le fermier pour avoir la clef de la porte. Une fois les volets ouverts, je revis avec attendrissement les vieux meubles conservés dans le même état et qu'on frottait de temps en temps, la haute armoire de noyer, deux tableaux flamands qu'on disait l'ouvrage d'un ancien peintre, notre aïeul ; de grandes estampes d'après Boucher, et toute une série encadrée de gravures de l'Emile et de la Nouvelle Héloïse, par Moreau ; sur la table, un chien empaillé que j'avais connu vivant, ancien compagnon de mes courses dans les bois, le dernier carlin peut-être, car il appartenait à cette race perdue.

– Quant au perroquet, me dit le fermier, il vit toujours ; je l'ai retiré chez moi.

Le jardin présentait un magnifique tableau de végétation sauvage. J'y reconnus, dans un angle, un jardin d'enfant que j'avais tracé jadis. J'entrai tout frémissant dans le cabinet, où se voyait encore la petite bibliothèque pleine de livres choisis, vieux amis de celui qui n'était plus, et sur le bureau quelques débris antiques trouvés dans son jardin, des vases, des médailles romaines, collection locale qui le rendait heureux.

– Allons voir le perroquet, dis-je au fermier. – Le perroquet demandait à déjeuner comme en ses plus beaux jours, et me regarda de cet oeil rond, bordé d'une peau chargée de rides, qui fait penser au regard expérimenté des vieillards.

Plein des idées tristes qu'amenait ce retour tardif en des lieux si aimés, je sentis le besoin de revoir Sylvie, seule figure vivante et jeune encore qui me rattachât à ce pays. Je repris la route de Loisy. C'était au milieu du jour ; tout le monde dormait, fatigué de la fête. Il me vint l'idée de me distraire par une promenade à Ermenonville, distant d'une lieue par le chemin de la forêt. C'était par un beau temps d'été. Je pris plaisir d'abord à la fraîcheur de cette route qui semble l'allée d'un parc. Les grands chênes d'un vert uniforme n'étaient variés que par les troncs blancs des bouleaux au feuillage frissonnant. Les oiseaux se taisaient, et j'entendais seulement le bruit que fait le pivert en frappant les arbres pour y creuser son nid. Un instant, je risquai de me perdre, car les poteaux dont les palettes annoncent diverses routes n'offrent plus, par endroits, que des caractères effacés. Enfin, laissant le Désert à gauche, j'arrivai au rond-point de la danse, où subsiste encore le banc des vieillards. Tous les souvenirs de l'antiquité philosophique, ressuscités par l'ancien possesseur du domaine, me revenaient en foule devant cette réalisation pittoresque de l'Anacharsis et de l'Emile.

Lorsque je vis briller les eaux du lac à travers les branches des saules et des coudriers, je reconnus tout à fait un lieu où mon oncle, dans ses promenades, m'avait conduit bien des fois : c'est le Temple de la philosophie, que son fondateur n'a pas eu le bonheur de terminer. Il a la forme du temple de la sibylle Tiburtine, et, debout encore, sous l'abri d'un bouquet de pins, il étale tous ces grands noms de la pensée qui commencent par Montaigne et Descartes, et qui s'arrêtent à Rousseau. Cet édifice inachevé n'est déjà plus qu'une ruine, le lierre le festonne avec grâce, la ronce envahit les marches disjointes. Là, tout enfant, j'ai vu des fêtes où les jeunes filles vêtues de blanc venaient recevoir des prix d'étude et de sagesse. Où sont les buissons de roses qui entouraient la colline ? L'églantier et le framboisier en cachent les derniers plants, qui retournent à l'état sauvage. – Quant aux lauriers, les a-t-on coupés, comme le dit la chanson des jeunes filles qui ne veulent plus aller au bois ? Non, ces arbustes de la douce Italie ont péri sous notre ciel brumeux. Heureusement le troène de Virgile fleurit encore, comme pour appuyer la parole du maître inscrite au-dessus de la porte : *Rerum cognoscere causas !* – Oui, ce temple tombe comme tant d'autres, les hommes oublieux

ou fatigués se détourneront de ses abords, la nature indifférente reprendra le (terrain que l'art lui disputait ; mais la soif de connaître restera éternelle, mobile de toute force et de toute activité !

Voici les peupliers de l'île, et la tombe de, vide de ses cendres. O sage ! tu nous avais donné le lait des forts, et nous étions trop faibles pour qu'il pût nous profiter. Nous avons oublié tes leçons que savaient nos pères, et nous avons perdu le sens de ta parole, dernier écho des sagesse antiques. Pourtant ne désespérons pas, et, comme tu fis à ton suprême instant, tournons nos yeux vers le soleil !

J'ai revu le château, les eaux paisibles qui le bordent, la cascade qui gémit dans les roches, et cette chaussée réunissant les deux parties du village, dont quatre colombiers marquent les angles, la pelouse qui s'étend au delà comme une savane, dominée par des coteaux ombreux ; la tour de Gabrielle se reflète de loin sur les eaux d'un lac factice étoilé de fleurs éphémères ; l'écume bouillonne, l'insecte bruit... Il faut échapper à l'air perfide qui s'exhale en gagnant les grès poudreux du désert et les landes où la bruyère rose relève le vert des fougères. Que tout cela est solitaire et triste ! Le regard enchanté de Sylvie, ses courses folles, ses cris joyeux, donnaient autrefois tant de charme aux lieux que je viens de parcourir ! C'était encore une enfant sauvage, ses pieds étaient nus, sa peau hâlée, malgré son chapeau de paille, dont le large ruban flottait pâle-mêle avec ses tresses de cheveux noirs, Nous allions boire du lait à la ferme suisse, et l'on me disait : "Qu'elle est jolie, ton amoureuse, petit Parisien ! " Oh ! ce n'est pas alors qu'un paysan aurait dansé avec elle ! Elle ne dansait qu'avec moi, une fois par an, à la fête de l'arc.

X. – Le grand frisé

J'ai repris le chemin de Loisy ; tout le monde était réveillé. Sylvie avait une toilette de demoiselle, presque dans le goût de la ville. Elle me fit monter à sa chambre avec toute l'ingénuité d'autrefois. Son oeil étincelait toujours dans un sourire plein de charme, mais l'arc prononcé de ses sourcils lui donnait par instants un air sérieux. La chambre était décorée avec simplicité, pourtant les meubles étaient modernes, une glace à bordure dorée avait remplacé l'antique trumeau, où se voyait un berger d'idylle offrant un nid à une bergère bleue et rose. Le lit à colonnes chastement drapé de vieille perse à ramage était remplacé par une couchette de noyer garnie du rideau à flèche ; à la fenêtre, dans la cage où jadis étaient les fauvettes, il y avait des canaris. J'étais pressé de sortir de cette chambre où je ne trouvais rien du passé. – Vous ne travaillerez point à votre dentelle aujourd'hui ? ... dis-je à Sylvie. – Oh ! je ne fais plus de dentelle, on n'en demande plus dans le pays ; même à Chantilly, la fabrique est fermée. – Que faites-vous donc ? – Elle alla chercher dans un coin de la chambre un instrument en fer qui ressemblait à une longue pince. – Qu'est-ce que c'est que cela ? – C'est ce qu'on appelle la mécanique ; c'est pour maintenir la peau des gants afin de les coudre. – Ah ! vous êtes gantière Sylvie ? – Oui, nous travaillons ici pour Dammartin, cela donne beaucoup dans ce moment ; mais je ne fais rien aujourd'hui ; allons où vous voudrez. Je tournais les yeux vers la route d'Othys : elle secoua la tête ; je compris que la vieille tante n'existait plus. Sylvie appela un petit garçon et lui fit seller un âne. – Je suis encore fatiguée d'hier, dit elle, mais la promenade me fera du bien ; allons à Châalis." Et nous voilà traversant la forêt, suivis du petit garçon armé d'une branche. Bientôt Sylvie voulut s'arrêter ; et je l'embrassai en l'engageant à s'asseoir. La conversation entre nous ne pouvait plus être bien intime. Il fallut lui raconter ma vie à Paris, mes voyages... – Comment peut-on aller si loin ? dit-elle. – Je m'en étonne en vous revoyant. – Oh ! cela se dit ! – Et convenez que vous étiez moins jolie autrefois. – Je n'en sais rien. – Vous souvenez-vous du temps où nous étions enfants et vous la plus grande ? – Et vous le plus sage ! – Oh ! Sylvie ! – On nous mettait sur l'âne chacun dans un panier. – Et nous ne nous disions pas vous... Te rappelles-tu que tu m'apprenais à pêcher des écrevisses sous les ponts de la Thève et de la Nonette ? – Et toi, te souviens-tu de ton frère de lait qui t'a un jour retiré de l'ieau. – Le grand frisé ! c'est lui qui m'avait dit qu'on pouvait la passer... l'ieau !

Je me hâtai de changer la conversation. Ce souvenir m'avait vivement rappelé l'époque où je venais dans le pays, vêtu d'un petit habit à l'anglaise qui faisait rire les paysans. Sylvie seule me trouvait bien mis ; mais je n'osais lui rappeler cette opinion d'un temps si ancien. Je ne sais pourquoi ma pensée se porta sur les habits de noces que nous avions revêtus chez la vieille tante à Othys. Je demandai ce qu'ils étaient devenus. – Ah ! la bonne tante, dit Sylvie, elle m'avait prêté sa robe pour aller danser au carnaval de Dammartin, il y a de cela deux ans. L'année d'après, elle est morte, la pauvre tante !

Elle soupirait et pleurait si bien que je ne pus lui demander par quelle circonstance elle était allée à un bal masqué ; mais, grâce à ses talents d'ouvrière, je comprenais assez que Sylvie n'était plus une paysanne. Ses parents seuls étaient restés dans leur condition, et elle vivait au milieu d'eux comme une fée industrielle, répandant l'abondance autour d'elle.

XI. – Retour

La vue se découvrait au sortir du bois. Nous étions arrivés au bord des étangs de Châalis. Les galeries du cloître, la chapelle aux ogives élancées, la tour féodale et le petit château qui abrita les amours de Henri IV et de Gabrielle se teignaient des rougeurs du soir sur le vert sombre de la forêt – C'est un paysage de Walter Scott, n'est-ce pas ? disait Sylvie. – Et qui vous a parlé de Walter Scott ? lui dis-je. Vous avez donc bien lu depuis trois ans ! ... Moi, je tâche d'oublier les livres, et ce qui me charme, c'est de revoir avec vous cette vieille abbaye, où, tout petits enfants, nous nous cachions dans les ruines. Vous souvenez-vous, Sylvie, de la peur que vous aviez quand le gardien nous racontait l'histoire des moines rouges ? – Oh ! ne m'en parlez pas. – Alors chantez-moi la chanson de la belle fille enlevée au jardin de son père, sous le rosier blanc. – On ne chante plus cela. – Seriez-vous devenue musicienne ? Un peu. – Sylvie, Sylvie, je suis sûr que vous chantez des airs d'opéra ! – Pourquoi vous plaindre ? – Parce que j'aimais les vieux airs, et que vous ne saurez plus les chanter.

Sylvie modula quelques sons d'un grand air d'opéra moderne... Elle phrasait !

Nous avons tourné les étangs voisins. Voici la verte pelouse, entourée de tilleuls et d'ormeaux, où nous avons dansé souvent ! J'eus l'amour-propre de définir les vieux murs carlovingiens et de déchiffrer les armoiries de la maison d'Este. – Et vous ! comme vous avez lu plus que moi ! dit Sylvie. Vous êtes donc un savant ?

J'étais piqué de son ton de reproche. J'avais jusque-là cherché l'endroit convenable pour renouveler le moment avec l'expansion du matin ; mais que lui dire avec l'accompagnement d'un âne et d'un petit garçon très éveillé, qui prenait plaisir à se rapprocher toujours pour entendre parler un Parisien ? Alors j'eus le malheur de raconter l'apparition de Châalis, restée dans mes souvenirs. Je menai Sylvie dans la salle même du château où j'avais entendu chanter Adrienne. – Oh ! Que je vous entende ! Lui dis-je ; que votre voix chérie résonne sous ces voûtes et en chasse l'esprit qui me tourmente, fût-il divin ou bien fatal ! – Elle répéta les paroles et les chants après moi :

Anges, descendez promptement

Au fond du purgatoire ! ...

– C'est bien triste ! me dit-elle.

– C'est sublime... Je crois que c'est du Porpora, avec des vers traduits au XVI^e siècle.

– Je ne sais pas, répondit Sylvie.

Nous sommes revenus par la vallée, en suivant le chemin de Charlepont, que les paysans, peu étymologistes de leur nature, s'obstinent à appeler Châllepont. Sylvie, fatiguée de l'âne, s'appuyait sur mon bras. La route était déserte ; j'essayai de parler des choses que j'avais dans le cœur, mais, je ne sais pourquoi, je ne trouvais que des expressions vulgaires, ou bien tout à coup quelque phrase pompeuse de roman, – que Sylvie pouvait avoir lue. Je m'arrêtais alors avec un goût tout classique, et elle s'étonnait parfois de ces effusions interrompues. Arrivés aux murs de Saint-S..., il fallait prendre garde à notre marche. On traverse des prairies humides où serpentent les ruisseaux. – Qu'est devenue la religieuse ? dis-je tout à coup.

– Ah ! vous êtes terrible avec votre religieuse... Eh bien ! ... eh bien ! cela a mal tourné.

Sylvie ne voulut pas m'en dire un mot de plus.

Les femmes sentent-elles vraiment que telle ou telle parole passe sur les lèvres sans sortir du cœur ? On ne le croirait pas, à les voir si facilement abusées, à se rendre compte des choix qu'elles font le plus souvent : il y a des hommes qui jouent si bien la comédie de l'amour ! Je n'ai jamais pu m'y faire, quoique sachant que certaines acceptent sciemment d'être trompées. D'ailleurs un amour qui remonte à l'enfance est quelque chose de sacré... Sylvie, que j'avais vue grandir, était pour moi comme une sœur. Je ne pouvais tenter une séduction... Une tout autre idée vint traverser mon esprit. – A cette heure-ci, me dis-je, je serais au théâtre... Qu'est-ce qu'Aurélie (c'était le nom de l'actrice) doit donc jouer ce soir ? Evidemment le rôle de la princesse dans le drame nouveau. Oh ! le troisième acte, qu'elle y est touchante ! ... Et dans la scène d'amour du second ! avec ce jeune premier tout ridé...

– Vous êtes dans vos réflexions ? dit Sylvie, et elle se mit à chanter :

A Dammartin l'y a trois belles filles :

L'y en a z'une plus belle que le jour...

– Ah ! méchante ! m'écriai-je, vous voyez bien que vous en savez encore des vieilles chansons.

– Si vous veniez plus souvent ici, j'en retrouverais, dit-elle, mais il faut songer au solide. Vous avez vos affaires de Paris, j'ai mon travail ; ne rentrons pas trop tard : il faut que demain je sois levée avec le soleil.

XII. – Le père Dodu

J'allais répondre, j'allais tomber à ses pieds, j'allais offrir la maison de mon oncle, qu'il m'était possible encore de racheter, car nous étions plusieurs héritiers, et cette petite propriété était restée indivise ; mais en ce moment nous arrivions à Loisy. On nous attendait pour souper. La soupe à l'oignon répandait au loin son parfum patriarcal. Il y avait des voisins invités pour ce lendemain de fête. Je reconnus tout de suite un vieux bûcheron, le père Dodu, qui racontait jadis aux veillées des histoires si comiques ou si terribles. Tour à tour berger, messenger, pêcheur, braconnier même le père Dodu fabriquait à ses moments perdus des coucous et des tournebroches. Pendant longtemps il s'était consacré à promener les Anglais dans Ermenonville, en les conduisant aux lieux de méditation de Rousseau et en leur racontant ses derniers moments. C'était lui qui avait été le petit garçon que le philosophe employait à classer ses herbes, et à qui il donna l'ordre de cueillir les ciguës dont il exprima le suc dans sa tasse de café au lait. L'aubergiste de la Croix d'Or lui contestait ce détail ; de là des haines prolongées. On avait longtemps reproché au père Dodu la possession de quelques secrets bien innocents, comme de guérir les vaches avec un verset dit à rebours et le signe de croix figuré du pied gauche, mais il avait de bonne heure renoncé à ces superstitions, – grâce au souvenir, disait-il, des conversations de Jean-Jacques.

– Te voilà ! petit Parisien, me dit le père Dodu. Tu viens pour débaucher nos filles ? – Moi , père Dodu ? – Tu les emmènes dans les bois pendant que le loup n'y est pas ? – Père Dodu, c'est vous qui êtes le loup. – Je l'ai été tant que j'ai trouvé des brebis ; à présent je ne rencontre plus que des chèvres, et qu'elles savent bien se défendre ! Mais vous autres, vous êtes des malins à Paris. Jean-Jacques avait bien raison de dire : "L'homme se corrompt dans l'air empoisonné des villes." – Père Dodu, vous savez trop bien que l'homme se corrompt partout.

Le père Dodu se mit à entonner un air à boire ; on voulut en vain l'arrêter à un certain couplet scabreux que tout le monde savait par coeur. Sylvie ne voulut pas chanter, malgré nos prières, disant qu'on ne chantait plus à table. J'avais remarqué déjà que l'amoureux de la veille était assis à sa gauche. Il y avait je ne sais quoi dans sa figure ronde, dans ses cheveux ébouriffés, qui ne m'était pas inconnu. Il se leva et vint derrière ma chaise en disant : "Tu ne me reconnais donc pas, Parisien ? " Une bonne femme, qui venait de rentrer au dessert, après nous avoir servis, me dit à l'oreille : "Vous ne reconnaissez pas votre frère de lait ? " Sans cet avertissement, j'allais être ridicule. "Ah ! c'est toi, grand frisé ! dis-je, c'est toi, le même qui m'a retiré de l'eau ! " Sylvie riait aux éclats de cette reconnaissance. "Sans compter, disait ce garçon en m'embrassant, que tu avais une belle montre en argent, et qu'en revenant tu étais bien plus inquiet de ta montre que de toi-même, parce qu'elle ne marchait plus ; tu disais : "La bête est nayée, ça ne fait plus tic tac ; qu'est-ce que mon oncle va dire ? ..."

– Une bête dans une montre ! dit le père Dodu, voilà ce qu'on leur fait croire à Paris, aux enfants !

Sylvie avait sommeil, je jugeai que j'étais perdu dans son esprit. Elle remonta à sa chambre, et pendant que je l'embrassais, elle dit : "A demain, venez nous voir ! "

Le père Dodu était resté à table avec Sylvain et mon frère de lait ; nous causâmes longtemps autour d'un flacon de ratafiat de Louvres. "Les hommes sont égaux, dit le père Dodu entre deux couplets, je bois avec un pâtissier comme je ferais avec un prince. – Où est le pâtissier ? dis-je. – Regarde à côté de toi ! un jeune homme qui a l'ambition de s'établir."

Mon frère de lait parut embarrassé, J'avais tout compris. – C'est une fatalité qui m'était réservée d'avoir un frère de lait dans un pays illustré par Rousseau, – qui voulait supprimer les nourrices ! – Le père Dodu m'apprit qu'il était fort question du mariage de Sylvie avec le grand frisé, qui voulait aller former un établissement de pâtisserie à Dammartin. Je n'en demandai pas plus. La voiture de Nanteuil-le-Haudoin me ramena le lendemain à Paris.

XIII. – Aurélie

A Paris ! – La voiture met cinq heures. Je n'étais pressé que d'arriver pour le soir. Vers huit heures, j'étais assis dans ma stalle accoutumée ; Aurélie répandit son inspiration et son charme sur des vers faiblement inspirés de Schiller, que l'on devait à un talent de l'époque. Dans la scène du jardin, elle devint sublime. Pendant le quatrième acte où elle ne paraissait pas, j'allai acheter un bouquet chez madame Prévost. J'y insérai une lettre fort tendre signée : Un inconnu. Je me dis : Voilà quelque chose de fixé pour l'avenir, – et le lendemain j'étais à sur la route d'Allemagne.

Qu'allais-je faire ? Essayer de remettre de l'ordre dans mes sentiments. Si j'écrivais un roman, jamais je ne pourrais faire accepter l'histoire d'un coeur épris de deux amours simultanés. Sylvie m'échappait par ma faute ; mais la revoir un jour avait suffi pour relever mon âme : je la plaçais désormais comme une statue souriante dans le temple de la Sagesse. Son regard m'avait arrêté au bord de l'abîme. Je repoussais avec plus de force encore l'idée d'aller me présenter à Aurélie, pour lutter un instant avec tant d'amoureux vulgaires qui brillaient un instant près d'elle et retombaient brisés. – Nous verrons quelque jour, me dis-je, si cette femme a un coeur.

Un matin, je lus dans un journal qu'Aurélie était malade. Je lui écrivis des montagnes de Salzbourg. La lettre était si empreinte de mysticisme germanique, que je n'en devais pas attendre un grand succès, mais aussi je ne demandais pas de réponse. Je comptais un peu sur le hasard et sur – l'inconnu.

Des mois se passent. A travers mes courses et mes loisirs, j'avais entrepris de fixer dans une action poétique les amours du peintre Colonna pour la belle Laura, que ses parents tirent religieuse, et qu'il aima jusqu'à la mort. Quelque chose dans ce sujet se rapportait à mes préoccupations constantes. Le dernier vers du drame écrit, je ne songeai qu'à revenir en France.

Que dire maintenant qui ne soit l'histoire de tant d'autres ? J'ai passé par tous les cercles de ces lieux d'épreuves qu'on appelle théâtres. "J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale", comme dit la phrase dénuée de sens apparent des initiés d'Eleusis. – Elle signifie sans doute qu'il faut au besoin passer les bornes du non-sens et de l'absurdité : la raison pour moi, c'était de conquérir et de fixer mon idéal.

Aurélie avait accepté le rôle principal dans le drame que je rapportais d'Allemagne. Je n'oublierai jamais le jour où elle me permit de lui lire la pièce. Les scènes d'amour étaient préparées à son intention. Je crois bien que je les dis avec âme, mais surtout avec enthousiasme. Dans la conversation qui suivit, je me révélai comme l'inconnu des deux lettres. Elle me dit : – Vous êtes bien fou ; mais revenez me voir... Je n'ai jamais pu trouver quelqu'un qui sût m'aimer.

O femme ! tu cherches l'amour... Et moi, donc ?

Les jours suivants, j'écrivis les lettres les plus tendres, les plus belles que sans doute elle eût jamais reçues. J'en recevais d'elle qui étaient pleines de raison. Un instant elle fut touchée, m'appela près d'elle, et m'avoua qu'il lui était difficile de rompre un attachement plus ancien. – Si c'est bien pour moi que vous m'aimez, dit-elle, vous comprendrez que je ne puis être qu'à un seul.

Deux mois plus tard, le reçus une lettre pleine d'effusion. Je courus chez elle. – Quelqu'un me donna dans l'intervalle un détail précieux. Le beau jeune homme que j'avais rencontré une nuit au cercle venait de prendre un engagement dans les spahis.

L'été suivant, il y avait des courses à Chantilly. La troupe du théâtre où jouait Aurélie donnait là une représentation. Une fois dans le pays, la troupe était pour trois jours aux ordres du régisseur. – Je m'étais fait l'ami de ce brave homme, ancien Dorante des comédies de Marivaux, longtemps jeune premier de drame, et dont le dernier succès avait été le rôle d'amoureux dans la pièce imitée de Schiller, où mon binocle me l'avait montré si ridé. De près, il paraissait plus jeune, et, resté maigre, il produisait encore de l'effet dans les provinces. Il avait du feu. J'accompagnais la troupe en qualité de seigneur poète ; je persuadai au régisseur d'aller donner des représentations à Senlis et à Dammartin. Il penchait d'abord pour Compiègne ; mais Aurélie fut de mon avis. Le lendemain, pendant que l'on allait traiter avec les propriétaires des salles et les autorités, je louai des chevaux, et nous prîmes la route des étangs de Commelle pour aller déjeuner au château de la reine Blanche. Aurélie, en amazone avec ses cheveux blonds flottants, traversait la forêt comme une reine d'autrefois, et les paysans s'arrêtaient éblouis. – Madame de F... était la seule qu'ils eussent vue si imposante et si gracieuse dans ses saluts. – Après le déjeuner, nous descendîmes dans des villages rappelant ceux de la Suisse, où l'eau de la Nonette fait mouvoir des scieries. Ces aspects chers à mes souvenirs l'intéressaient sans l'arrêter. J'avais projeté de conduire Aurélie au château, près d'Orry, sur la même place verte où pour la première fois j'avais vu Adrienne. – Nulle émotion ne parut en elle. Alors je lui racontai tout ; je lui dis la source de cet amour entrevu dans les nuits, rêve plus tard, réalisé en elle. Elle m'écoutait sérieusement et me dit : – Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : La comédienne est la même que la religieuse ; vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus !

Cette parole fut un éclair. Ces enthousiasmes bizarres que j'avais ressentis si longtemps, ces rêves, ces pleurs, ces désespoirs et ces tendresses... ce n'était donc pas l'amour ? Mais où donc est-il ?

Aurélie joua le soir à Senlis. Je crus m'apercevoir qu'elle avait un faible pour le régisseur, – le jeune premier ridé. Cet homme était d'un caractère excellent et lui avait rendu des services.

Aurélie m'a dit un jour : Celui qui m'aime, le voilà !

XIV – Dernier feuillet

Telles sont les chimères qui charment et égarent au matin de la vie. – J'ai essayé de les fixer sans beaucoup d'ordre, mais bien des coeurs me comprendront. Les illusions tombent l'une après l'autre, comme les écorces d'un fruit, et le fruit, c'est l'expérience. Sa saveur est amère ; elle a pourtant quelque chose d'âcre qui fortifie, – qu'on me pardonne ce style vieilli. Rousseau dit que le spectacle de la nature console de tout. Je cherche parfois à retrouver mes bosquets de Clarens perdus au nord de Paris, dans les brumes. Tout cela est bien changé !

Ermenonville ! pays où fleurissait encore l'idylle antique, – traduite une seconde fois d'après Gessner ! tu as perdu ta seule étoile, qui chatoyait pour moi d'un double éclat. Tour à tour bleue et rose comme l'astre trompeur d'Aldebaran, c'était Adrienne ou Sylvie, – c'étaient les deux moitiés d'un seul amour. L'une était l'idéal sublime, l'autre la douce réalité. Que me font maintenant tes ombrages et tes lacs, et même ton désert ? Othys, Montagny, Loisy, pauvres hameaux voisins, Châalis, – que l'on restaure, – vous n'avez rien gardé de tout ce passé ! Quelquefois j'ai besoin de revoir ces lieux de solitude et de rêverie. J'y relève tristement en moi-même les traces fugitives d'une époque où le naturel était affecté ; je souris parfois en lisant sur le flanc des granits certains vers de Roucher, qui m'avaient paru sublimes, – ou des maximes de bienfaisance au-dessus d'une fontaine ou d'une grotte consacrée à Pan. Les étangs, creusés à si grands frais, étalent en vain leur eau morte que le cygne dédaigne. Il n'est plus, le temps où les chasses de Condé passaient avec leurs amazones fières, où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos ! ... Pour se rendre à Ermenonville, on ne trouve plus aujourd'hui de route directe. Quelquefois j'y vais par Creil et Senlis, d'autres fois par Dammartin.

A Dammartin, l'on n'arrive jamais que le soir. Je vais coucher alors à l'Image Saint-Jean. On me donne d'ordinaire une chambre assez propre tendue en vieille tapisserie avec un trumeau au-dessus la glace. Cette chambre est un dernier retour vers le bric-à-brac, auquel j'ai depuis longtemps renoncé. On y dort chaudement sous l'édredon, qui est d'usage dans ce pays. Le matin, quand j'ouvre la fenêtre, encadrée de vigne et de roses, je découvre avec ravissement un horizon vert de dix lieues, où les peupliers s'alignent comme des armées. Quelques villages s'abritent çà et là sous leurs clochers aigus, construits, comme on dit là, en pointes d'ossements. On distingue d'abord Othys, – puis Eve, puis Ver ; on distinguerait Ermenonville à travers le bois, s'il avait un clocher, – mais dans ce lieu philosophique on a bien négligé l'église. Après avoir rempli mes poumons de l'air si pur qu'on respire sur ces plateaux, je descends gaiement et te vais faire un tour chez le pâtissier. "Te voilà, grand frisé ! – Te voilà, petit Parisien ! ". Nous nous donnons les coups de poing amicaux de l'enfance, puis je gravis un certain escalier ou tes joyeux cris de deux enfants accueillent ma venue. Le sourire athénien de Sylvie illumine ses traits charmés. Je me dis : "Là était le bonheur peut-être ; cependant..."

Je l'appelle quelquefois Lolotte, et elle me trouve un peu de ressemblance avec Werther, moins les pistolets, qui ne sont plus de mode. Pendant que le grand frisé s'occupe du déjeuner, nous allons promener les enfants dans les allées de tilleuls qui ceignent les débris des vieilles tours de brique du château. Tandis que ces petits s'exercent, au tir des compagnons de l'arc, à ficher dans la paille les flèches paternelles, nous lisons quelques poésies ou quelques pages de ces livres si courts qu'on ne fait plus guère.

J'oubliais de dire que le jour où la troupe dont faisait partie Aurélie a donné une représentation à Dammartin, j'ai conduit Sylvie au spectacle, et le lui ai demandé si elle ne trouvait pas que l'actrice ressemblait à une personne qu'elle avait connue déjà. – A qui donc ? – Vous souvenez-vous d'Adrienne ?

Elle partit d'un grand éclat de rire en disant : "Quelle idée !" Puis, comme se le reprochant, elle reprit en soupirant : "Pauvre Adrienne ! Elle est morte au couvent de Saint-S..., vers 1832."

Chansons et légendes du Valois

Chaque fois que ma pensée se reporte aux souvenirs de cette province du Valois, je me rappelle avec ravissement les chants et les récits qui ont bercé mon enfance. La maison de mon oncle était toute pleine de voix mélodieuses, et celles des servantes qui nous avaient suivis à Paris chantaient tout le jour les ballades joyeuses de leur jeunesse, dont malheureusement je ne puis citer les airs. J'en ai donné plus haut quelques fragments. Aujourd'hui, je ne puis arriver à les compléter, car tout cela est profondément oublié ; le secret en est demeuré dans la tombe des aïeules. On publie aujourd'hui les chansons patoises de Bretagne ou d'Aquitaine, mais aucun chant des vieilles provinces où s'est toujours parlé la vraie langue française ne nous sera conservé. C'est qu'on n'a jamais voulu admettre dans les livres des vers composés sans souci de la rime, de la prosodie et de la syntaxe ; la langue du berger, du marinier, du charretier qui passe, est bien la nôtre, à quelques élisions près, avec des tournures douteuses, des mots hasardés, des terminaisons et des liaisons de fantaisie, mais elle porte un cachet d'ignorance qui révolte l'homme du monde, bien plus que ne fait le patois. Pourtant ce langage a ses règles, ou du moins ses habitudes régulières, et il est fâcheux que des couplets tels que ceux de la célèbre romance : Si j'étais hirondelle, soient abandonnés, pour deux ou trois consonnes singulièrement placées, au répertoire chantant des concierges et des cuisinières.

Quoi de plus gracieux et de plus poétique pourtant :
Si j'étais hirondelle ! – Que je puisse voler, – Sur votre sein, la belle, – J'irais me reposer !

Il faut continuer, il est vrai, par : J'ai z'un coquin de frère... ou risquer un hiatus terrible ; mais pourquoi aussi la langue a-t-elle repoussé ce z si commode, si liant, si séduisant qui faisait tout le charme du langage de l'ancien Arlequin, et que la jeunesse dorée du Directoire a tenté en vain de faire passer dans le langage des salons ?

Ce ne serait rien encore, et de légères corrections rendraient à notre poésie légère, si pauvre, si peu inspirée, ces charmantes et naïves productions de poètes modestes ; mais la rime, cette sévère rime française, comment s'arrangerait-elle du couplet suivant :

La fleur de l'olivier – Que vous avez aimé, – Charmante beauté ! – Et vos beaux yeux charmants, –
Que mon coeur aime tant, – Les faudra-t-il quitter ?

Observez que la musique se prête admirablement à ces hardiesses ingénues, et trouve dans les assonances, ménagées suffisamment d'ailleurs, toutes les ressources que la poésie doit lui offrir. Voilà deux charmantes chansons, qui ont comme un parfum de la Bible, dont la plupart des couplets sont perdus, parce que personne n'a jamais osé les écrire ou les imprimer. Nous en dirons autant de celle où se trouve la strophe suivante :

Enfin vous voilà donc, – Ma belle mariée, – Enfin vous voilà donc – A votre époux liée, – Avec un long fil d'or – Qui ne rompt qu'à la mort !

Quoi de plus pur d'ailleurs comme langue et comme pensée ; mais l'auteur de cet épithalame ne savait pas écrire, et l'imprimerie nous conserve les gravelures de Collé, de Piis et de Panard !

Les richesses poétiques n'ont jamais manqué au marin, ni au soldat français, qui ne rêvent dans leurs chants que filles de roi, sultanes, et même présidentes, comme dans la ballade trop connue :

C'est dans la ville de Bordeaux – Qu'il est arrivé trois vaisseaux, etc.
Mais le tambour des gardes–françaises, où s'arrêtera–t–il, celui–là ?
Un joli tambour s'en allait à la guerre, etc.

La fille du roi est à sa fenêtre, le tambour la demande en mariage : – Joli tambour, dit le roi, tu n'es pas assez riche ! – Moi ? dit le tambour sans se déconcerter,

J'ai trois vaisseaux sur la mer gentille, – L'un chargé d'or, l'autre de perles fines, – Et le troisième pour promener ma mie !
– Touche là, tambour, lui dit le roi, tu n'auras pas ma fille ! – Tant pis ! dit le tambour, j'en trouverai de plus gentilles ! ...

Après tant de richesses dévolues à la verve un peu gasconne du militaire et du marin, envierons–nous le sort du simple berger ? Le voilà qui chante et qui rêve :

Au jardin de mon père, – Vole, mon coeur vole ! – Il y a z'un pommier doux, – Tout doux !
Trois belles princesses, – Vole, mon coeur vole ! – Trois belles princesses – Sont couchées dessous, etc.

Est–ce donc la vraie poésie, est–ce la soif mélancolique de l'idéal qui manque à ce peuple pour comprendre et des chants dignes d'être comparés à ceux de l'Allemagne et de l'Angleterre ? Non, certes ; mais il est arrivé qu'en France la littérature n'est jamais descendue au niveau de la grande foule ; les poètes académiques du XVIIe et du XVIIIe siècle n'auraient pas plus compris de telles inspirations, que les paysans n'eussent admiré leurs odes, leurs épîtres et leurs poésies fugitives, si incolores, si gourmées. Pourtant comparons encore la chanson que je vais citer à tous ces bouquets à Chloris qui faisaient vers ce temps l'admiration des belles compagnies.

Quand Jean Renaud de la guerre revint, – Il en revint triste et chagrin ; – "Bonjour, ma mère. Bonjour, mon fils ! Ta femme est accouchée d'un petit."

"Allez, ma mère, allez devant ; – Faites–moi dresser un beau lit blanc ; – Mais faites–le dresser si bas – Que ma femme ne l'entende pas ! "

Et quand ce fut vers le minuit, – Jean Renaud a rendu l'esprit.

Ici la scène de la ballade change et se transporte dans la chambre de l'accouchée :

"Ah ! dites, ma mère, ma mie, Ce que j'entends pleurer ici ? – Ma fille, ce sont les enfants – Qui se plaignent du mal de dents."

"Ah ! dites, ma mère, ma mie, – Ce que j'entends clouer ici ? – Ma fille, c'est le charpentier, – Qui raccommode le plancher !

"Ah ! dites, ma mère, ma mie, – Ce que j'entends chanter ici ? – Ma fille, c'est la procession – Qui fait le tour de la maison ! "

"Mais dites, ma mère, ma mie, – Pourquoi donc pleurez–vous ainsi ? – Hélas ! je ne puis le cacher ; – C'est Jean Renaud qui est décédé."

"Ma mère ! dites au fossoyeur – Qu'il fasse la fosse pour deux, – Et que l'espace y soit si grand, – Qu'on y renferme aussi l'enfant ! "

Ceci ne le cède en rien aux plus touchantes ballades allemandes, il n'y manque qu'une certaine exécution de détail qui manquait aussi à la légende primitive de Léonore et à celle du roi des Aulnes, avant Goethe et Bürger. Mais quel parti encore un poète eût tiré de la complainte de Saint-Nicolas, que nous allons citer en partie.

Il était trois petits enfants – Qui s'en allaient glaner aux champs.
S'en vont au soir chez un boucher. – "Boucher, voudrais-tu nous loger ? Entrez, entrez, petits enfants, – Il y a de lla place assurément."
Ils n'étaient pas sitôt entrés, – Que le boucher les a tués, – Les a coupés en petits morceaux, Mis au saloir comme pourceaux.
Saint Nicolas au bout d'sept ans, Saint Nicolas vint dans ce champ. – Il s'en alla chez le boucher "Boucher, voudrais-tu me loger ?"
"Entrez, entrez, saint Nicolas, – Il y a d'la place, il n'en manque pas." Il n'était pas sitôt entré, – Qu'il a demandé à souper.

"Voulez-vous un morceau d'jambon ? – Je n'en veux pas, il n'est pas bon. – Voulez vous un morceau de veau ? – Je n'en veux pas, il n'est pas beau !

Du p'tit salé je veux avoir, Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir ! – Quand le boucher entendit cela, – Hors de sa porte il s'enfuya.
"Boucher, boucher, ne t'enfuis pas, – Repens-toi, Dieu te pardonn'ra." – Saint Nicolas posa trois doigts – Dessus le bord de ce saloir :

Le premier dit : "J'ai bien dormi !" – Le second dit : "Et moi aussi !" – Et le troisième répondit "Je croyais être en paradis !"

N'est-ce pas là une ballade d'Uhland, moins les beaux vers ? Mais il ne faut pas croire que l'exécution manque toujours à ces naïves inspirations populaires.

La chanson que nous avons citée plus haut : Le roi Loys est sur son pont, a été composée sur un des plus beaux airs qui existent ; c'est comme un chant d'église croisé par un chant de guerre ; on n'a pas conservé la seconde partie de la ballade, dont pourtant nous connaissons vaguement le sujet. Le beau Lautrec, l'amant de cette noble fille, revient de la Palestine au moment où on la portait en terre. Il rencontre l'escorte sur le chemin de Saint-Denis. Sa colère met en fuite prêtres et archers, et le cercueil reste en son pouvoir. "Donnez-moi, dit-il à sa suite, donnez-moi mon couteau d'or fin, que je découpe ce drap de lin !" Aussitôt délivrée de son linceul, la belle revient à la vie. Son amant l'enlève et l'emmène dans son château au fond des forêts. Vous croyez qu'ils vécurent heureux et que tout se termina là ; mais une fois plongé dans les douceurs de la vie conjugale, le beau Lautrec n'est plus qu'un mari vulgaire, il passe tout son temps à pêcher au bord de son lac, si bien qu'un jour sa fière épouse vient doucement derrière lui et le pousse résolument dans l'eau noire, en lui criant :

Va-t'en, vilain pêche-poissons, – Quand ils seront bons – Nous en mangerons.

Propos mystérieux, digne d'Arcabonne ou de Mélusine. – En expirant, le pauvre châtelain a la force de détacher ses clefs de sa ceinture et de les jeter à la fille du roi, en lui disant qu'elle est désormais maîtresse et souveraine, et qu'il se trouve heureux de mourir par sa volonté ! ... Il y a dans cette conclusion bizarre quelque chose qui frappe involontairement l'esprit, et qui laisse douter si le poète a voulu finir par un trait de satire, ou si cette belle morte que Lautrec a tirée du linceul n'était pas une sorte de vampire, comme les

légendes nous en présentent souvent.

Du reste, les variantes et les interpolations sont fréquentes dans ces chansons ; chaque province possédait une version différente. On a recueilli comme une légende du Bourbonnais, la jeune fille de la Garde, qui commence ainsi :

Au château de la Garde – Il y a trois belles filles, – Il y en a une plus belle que le jour, – Hâte-toi, capitaine,
– Le duc va l'épouser.
C'est celle que nous avons citée, qui commence ainsi :
Dessous le rosier blanc – La belle se promène.

Voilà le début, simple et charmant ; où cela se passe-t-il ? Peu importe ! Ce serait si l'on voulait la fille d'un sultan rêvant sous les bosquets de Schiraz. Trois cavaliers passent au clair de la lune : – Montez, dit le plus jeune, sur mon beau cheval gris. N'est-ce pas là la course de Lénore, et n'y a-t-il pas une attraction fatale dans ces cavaliers inconnus !

Ils arrivent à la ville, s'arrêtent à une hôtellerie éclairée et bruyante. La pauvre fille tremble de tout son corps :

Aussitôt arrivée, – L'hôtesse la regarde. – "Etes-vous ici par force – ou pour votre plaisir ? – Au jardin de mon père – Trois cavaliers m'ont pris."

Sur ce propos le souper se prépare : "Soupez, la belle, et soyez heureuse ;
Avec trois capitaines, – Vous passerez la nuit."
Mais le souper fini, – La belle tomba morte. – Elle tomba morte – Pour ne plus revenir !

"Hélas ! ma mie est morte ! s'écria le plus jeune cavalier, qu'en allons-nous faire ? ..." Et ils conviennent de la reporter au château de son père, sous le rosier blanc.

Et au bout de trois jours – La belle ressuscite : – "Ouvrez, ouvrez, mon père, – Ouvrez sans plus tarder ! – Trois jours j'ai fait la morte – Pour mon honneur garder."

La vertu des filles du peuple attaquée par des seigneurs fêlons a fourni encore de nombreux sujets de romances. Il y a, par exemple, la fille d'un pâtissier, que son père envoie porter des gâteaux chez un galant châtelain. Celui-ci la retient jusqu'à la nuit close, et ne veut plus la laisser partir. Pressée de son déshonneur, elle feint de céder, et demande au comte son poignard pour couper une agrafe de son corset. Elle se perce le cœur, et les pâtissiers instituent une fête pour cette martyre boutiquière.

Il y a des chansons de causes célèbres qui offrent un intérêt moins romanesque, mais souvent plein de terreur et d'énergie. Imaginez un homme qui revient de la chasse et qui répond à un autre qui l'interroge :

"J'ai tant tué de petits lapins blancs – Que mes souliers sont pleins de sang. – T'en as menti, faux traître ! – Je te ferai connaître. – Je vois, je vois à tes pâles couleurs – Que tu viens de tuer ma soeur ! "

Quelle poésie sombre en ces lignes qui sont à peine des vers ! Dans une autre, un déserteur rencontre la maréchaussée, cette terrible Némésis au chapeau bordé d'argent.

On lui a demandé – "Où est votre congé ? – Le congé, que j'ai pris, il est sous mes souliers."

Il y a toujours une amante éplorée mêlée à ces tristes récits.

La belle s'en va trouver son capitaine. – Son colonel et aussi son sergent...

Le refrain est une mauvaise phrase latine, sur un ton de plain-chant, qui prédit suffisamment le sort du malheureux soldat.

Quoi de plus charmant que la chanson de Biron, si regretté dans ces contrées :

– Quand Biron voulut danser, – Quand Biron voulut danser, – Ses souliers fit apporter, – Ses souliers fit apporter ; – Sa chemise – De Venise, – Son pourpoint – Fait au point, – Son chapeau tout rond ; – Vous danserez, Biron !

Nous avons cité deux vers de la suivante :

La belle était assise – Près du ruisseau coulant, – Et dans l'eau qui frétille, – Baignait ses beaux pieds blancs : – Allons, ma mie, légèrement ! – Légèrement !

C'est une jeune fille des champs qu'un seigneur surprend au bain comme Percival surprit Griselidis. Un enfant sera le résultat de leur rencontre. Le seigneur dit :

"En ferons-nous un prêtre, – Ou bien un président ?

– Non, répond la belle, ce ne sera qu'un paysan :

– On lui mettra la hotte – Et trois oignons dedans... – Il s'en ira criant : – Qui veut mes oignons blancs ? ... – Allons, ma mie, légèrement, etc."

Voici un conte de veillée que je me souviens d'avoir entendu réciter par les vanniers :

La Reine des Poissons

Il y avait dans la province du Valois, au milieu des bois de Villers-Cotterets, un petit garçon et une petite fille qui se rencontraient de temps en temps sur les bords des petites rivières du pays, l'un obligé par un bûcheron nommé Tord-Chêne, qui était son oncle, à aller ramasser du bois mort, l'autre envoyée par ses parents pour saisir de petites anguilles que la baisse des eaux permet d'entrevoir dans la vase en certaines saisons. Elle devait encore, faute de mieux, atteindre entre les pierres les écrevisses, très nombreuses dans quelques endroits.

Mais la pauvre petite fille, toujours courbée et les pieds dans l'eau, était si compatissante pour les souffrances des animaux, que, le plus souvent, voyant les contorsions des poissons qu'elle tirait de la rivière, elle les y remettait et ne rapportait guère que les écrevisses, qui souvent lui pinçaient les doigts jusqu'au sang, et pour lesquelles elle devenait alors moins indulgente.

Le petit garçon, de son côté, faisant des fagots de bois mort et des bottes de bruyère, se voyait exposé souvent aux reproches de Tord-Chêne, soit parce qu'il n'en avait pas assez rapporté, soit parce qu'il s'était trop occupé à causer avec la petite pêcheuse.

Il y avait un certain jour dans la semaine où ces deux enfants ne se rencontraient jamais... Quel était ce jour ? Le même sans doute où la fée Mélusine se changeait en poisson, et où les princesses de l'Edda se transformaient en cygnes.

Le lendemain d'un de ces jours-là, le petit bûcheron dit à la pêcheuse : "Te souviens-tu qu'hier je t'ai vue passer là-bas dans les eaux de Challepont avec tous les poissons qui te faisaient cortège... jusqu'aux carpes et aux brochets ; et tu étais toi-même un beau poisson rouge avec les côtés tout reluisants d'écaillés en or."

– Je m'en souviens bien, dit la petite fille, puisque je t'ai vu, toi qui étais sur le bord de l'eau, et que tu ressemblais à un beau chêne-vert, dont les branches d'en haut étaient d'or..., et que tous les arbres du bois se courbaient jusqu'à terre en te saluant.

– C'est vrai, dit le petit garçon, j'ai rêvé cela.

– Et moi aussi j'ai rêvé ce que tu m'as dit : mais comment nous sommes-nous rencontrés deux dans le rêve ? ...

En ce moment, l'entretien fut interrompu par l'apparition de Tord-Chêne, qui frappa le petit avec un gros gourdin, en lui reprochant de n'avoir pas seulement lié encore un fagot.

– Et puis, ajouta-t-il, est-ce que je ne t'ai pas recommandé de tordre les branches qui cèdent facilement, et de les ajouter à tes fagots ?

– C'est que, dit le petit, le garde me mettrait en prison, s'il trouvait dans mes fagots du bois vivant... Et puis, quand j'ai voulu le faire, comme vous me l'aviez dit, j'entendais l'arbre qui se plaignait.

– C'est comme moi, dit la petite fille, quand j'emporte des poissons dans mon panier, je les entends qui chantent si tristement, que je les rejette dans l'eau... Alors on me bat chez nous !

– Tais-toi, petite masque ! dit Tord-Chêne, qui paraissait animé par la boisson, tu déranges mon neveu de son travail. Je te connais bien, avec tes dents pointues couleur de perle... Tu es la reine des poissons... Mais je saurai bien te prendre à un certain jour de la semaine, et tu périras dans l'osier... dans l'osier !

Les menaces que Tord-Chêne avait faites dans son ivresse ne tardèrent pas à s'accomplir. La petite fille se trouva prise sous la forme de poisson rouge, que le destin l'obligeait à prendre à de certains jours. Heureusement, lorsque Tord-Chêne voulut, en se faisant aider de son neveu, tirer de l'eau la nasse d'osier, ce dernier reconnut le beau poisson rouge à écaillés d'or qu'il avait vu en rêve, comme étant la transformation accidentelle de la petite pêcheuse.

Il osa la défendre contre Tord-Chêne et le frappa même de sa galoche. Ce dernier, furieux, le prit par les cheveux, cherchant à le renverser ; mais il s'étonna de trouver une grande résistance : c'est que l'enfant tenait des pieds à la terre avec tant de force, que son oncle ne pouvait venir à bout de le renverser ou de l'emporter, et le faisait en vain virer dans tous les sens.

Au moment où la résistance de l'enfant allait se trouver vaincue, les arbres de la forêt frémissaient d'un bruit sourd, les branches agitées laissèrent siffler les vents, et la tempête fit reculer Tord-Chêne, qui se retira dans sa cabane de bûcheron.

Il en sortit bientôt, menaçant, terrible et transfiguré comme un fils d'Odin ; dans sa main brillait cette hache scandinave qui menace les arbres, pareille au marteau de Thor brisant les rochers.

Le jeune roi des forêts, victime de Tord-Chêne, – son oncle, usurpateur, – savait delà quel était son rang, qu'on voulait lui cacher. Les arbres le protégeaient, mais seulement par leur masse et leur résistance

passive...

En vain les broussailles et les surgenons – s'entrelaçaient de tous côtés pour arrêter les pas de Tord-Chêne, celui-ci a appelé ses bûcherons et se trace un chemin à travers ces obstacles. Déjà plusieurs arbres, autrefois sacrés du temps des vieux druides, sont tombés sous les haches et les cognées.

Heureusement, la reine des poissons n'avait pas perdu de temps. Elle était allée se jeter aux pieds de la Marne, de l'Oise et de l'Aisne, – les trois grandes rivières voisines, leur représentant que si l'on n'arrêtait pas les projets de Tord-Chêne et de ses compagnons, les forêts trop éclaircies n'arrêteraient plus les vapeurs qui produisent les pluies et qui fournissent l'eau aux ruisseaux, aux rivières et aux étangs ; que les sources elles-mêmes seraient taries et ne feraient plus jaillir l'eau nécessaire à alimenter les rivières ; sans compter que tous les poissons se verraient détruits en peu de temps ; ainsi que les bêtes sauvages et les oiseaux.

Les trois grandes rivières prirent là-dessus de tels arrangements que le sol où Tord-Chêne, avec ses terribles bûcherons, travaillait à la destruction des arbres, – sans toutefois avoir pu atteindre encore le jeune prince des forêts, – fut entièrement noyé par une immense inondation, qui ne se retira qu'après la destruction entière des agresseurs.

Ce fut alors que le roi des forêts et la reine des poissons purent de nouveau reprendre leurs innocents entretiens.

Ce n'étaient plus un petit bûcheron et une petite pêcheuse, – mais un Sylphe et une Ondine, lesquels, plus tard, furent unis légitimement.

Nous nous arrêtons dans ces citations si incomplètes, si difficiles à faire comprendre sans la musique et sans la poésie des lieux et des hasards, qui font que tel ou tel de ces chants populaires se grave ineffaçablement dans l'esprit. Ici ce sont des compagnons qui passent avec leurs longs bâtons ornés de rubans ; là des mariniers qui descendent un fleuve ; des buveurs d'autrefois (ceux d'aujourd'hui ne chantent plus guère), des lavandières, des faneuses, qui jettent au vent quelques lambeaux des chants de leurs aïeules. Malheureusement on les entend répéter plus souvent aujourd'hui les romances à la mode, platement spirituelles, ou même franchement incolores, variées sur trois à quatre thèmes éternels. Il serait à désirer que de bons poètes modernes missent à profit l'inspiration naïve de nos pères, et nous rendissent, comme l'ont fait les poètes d'autres pays, une foule de petits chefs-d'oeuvre qui se perdent de jour en jour avec la mémoire et la vie des bonnes gens du temps passé.

Octavie

Ce fut au printemps de l'année 1835 qu'un vif désir me prit de voir l'Italie. Tous les jours en m'éveillant j'aspirais d'avance l'âpre senteur des marronniers alpins ; le soir, la cascade de Terni, la source écumante du Téverone jaillissaient pour moi seul entre les portants éraillés des coulisses d'un petit théâtre... Une voix délicieuse, comme celle des sirènes, bruissait à mes oreilles, comme si les roseaux de Trasimène eussent tout à coup pris une voix... il fallut partir, laissant à Paris un amour contrarié, auquel je voulais échapper par la distraction.

C'est à Marseille que je m'arrêtai d'abord. Tous les matins, j'allais prendre les bains de mer au Château-Vert, et j'apercevais de loin en nageant les îles riantes du golfe. Tous les jours aussi, je me rencontrais dans la baie azurée avec une jeune fille anglaise, dont le corps délié fendait l'eau verte auprès de moi. Cette fille des eaux, qui se nommait Octavie, vint un jour à moi toute glorieuse d'une pêche étrange qu'elle avait faite. Elle tenait dans ses blanches mains un poisson qu'elle me donna.

Je ne pus m'empêcher de sourire d'un tel présent. Cependant le choléra régnait alors dans la ville, et pour éviter les quarantaines, je me résolus à prendre la route de terre. Je vis Nice, Gênes et Florence ; j'admirai le Dôme et le Baptistère, les chefs-d'oeuvre de Michel-Ange, la tour penchée et le Campo-Santo de Pise. Puis, prenant la route de Spolète, le m'arrêtai dix jours à Rome. Le dôme de Saint-Pierre, le Vatican, le Colisée m'apparurent ainsi qu'un rêve. Je me hâtai de prendre la poste pour Civita-Vecchia, où je devais m'embarquer. – Pendant trois jours, la mer furieuse retarda l'arrivée du bateau à vapeur. Sur cette plage désolée où le me promenais pensif, je faillis un jour être dévoré par les chiens. – La veille du jour où je partis, on donnait au théâtre un vaudeville français. Une tête blonde et sémillante attira mes regards. C'était la jeune Anglaise qui avait pris place dans une loge d'avant-scène. Elle accompagnait son père, qui paraissait infirme, et à qui les médecins avaient recommandé le climat de Naples.

Le lendemain matin je prenais tout joyeux mon billet de passage. La jeune Anglaise était sur le pont, qu'elle parcourait à grands pas, et impatiente de la lenteur du navire, elle imprimait ses dents d'ivoire dans l'écorce d'un citron : – Pauvre fille, lui dis-je, vous souffrez de la poitrine, j'en suis sûr, et ce n'est pas ce qu'il faudrait. Elle me regarda fixement et me dit : – Qui l'a appris à vous La sibylle de Tibur, lui dis-je sans me déconcerter. – Allez ! me dit-elle, je ne crois pas un mot de vous.

Ce disant, elle me regardait tendrement et je ne pus m'empêcher de lui baiser la main. – Si j'étais plus foire, dit-elle, je vous apprendrais à mentir ! ... Et elle me menaçait, en riant, d'une badine à tête d'or qu'elle tenait à la main.

Notre vaisseau touchait au port de Naples et nous traversions le golfe, entre Ischia et Nisida, inondées des feux de l'Orient. – Si vous m'aimez, reprit-elle, vous irez m'attendre demain à Portici. Je ne donne pas à tout le monde de tels rendez-vous.

Elle descendit sur la place du Môle et accompagna son père à l'hôtel de Rome, nouvellement construit sur la jetée. Pour moi, j'allai prendre mon logement derrière le théâtre des Florentins. Ma journée se passa à parcourir la rue de Tolède, la place du Môle, à visiter le Musée des études ; puis j'allai le soir voir le ballet à San Carlo. J'y fis rencontre du marquis Gargallo, que j'avais connu à Paris et qui me mena après le spectacle prendre le thé chez ses soeurs.

Jamais je n'oublierai la délicieuse soirée qui suivit. La marquise faisait les honneurs d'un vaste salon rempli d'étrangers. La conversation était un peu celle des Précieuses ; je me croyais dans la chambre bleue

de l'hôtel Rambouillet. Les soeurs de la marquise, belles comme les Grâces, renouvelaient pour moi les prestiges de l'ancienne Grèce. On discuta longtemps sur la forme de la pierre d'Eleusis, se demandant si sa forme était triangulaire ou carrée. La marquise aurait pu prononcer en toute assurance, car elle était belle et fière comme Vesta. Je sortis du palais la tête étourdie de cette discussion philosophique, et je ne pus parvenir à retrouver mon domicile. A force d'errer dans la ville, je devais y être enfin le héros de quelque aventure. La rencontre que je fis cette nuit-là est le sujet de la lettre suivante, que j'adressai plus tard à celle dont j'avais cru fuir l'amour fatal en m'éloignant de Paris.

"Je suis dans une inquiétude extrême. Depuis quatre jours, je ne vous vois pas ou je ne vous vois qu'avec tout le monde ; j'ai comme un fatal pressentiment. Que vous ayez été sincère avec moi, je le crois ; que vous soyez changée depuis quelques jours, je l'ignore, mais je le crains. Mon Dieu ! prenez pitié de mes incertitudes, ou vous attirerez sur nous quelque malheur. Voyez, ce serait moi-même que j'accuserais pourtant. J'ai été timide et dévoué plus qu'un homme ne le devrait montrer. J'ai entouré mon amour de tant de réserve, j'ai craint si fort de vous offenser, vous qui m'en aviez tant puni une fois déjà, que j'ai peut-être été trop loin dans ma délicatesse, et que vous avez pu me croire refroidi. Eh bien, j'ai respecté un jour important pour vous, j'ai contenu des émotions à briser l'âme, et je me suis couvert d'un masque souriant, moi dont le coeur haletait et brûlait. D'autres n'auront pas eu tant de ménagement, mais aussi nul ne vous a peut-être prouvé tant d'affection vraie, et n'a si bien senti tout ce que vous valez.

Parlons franchement : Je sais qu'il est des liens qu'une femme ne peut briser qu'avec peine, des relations incommodes qu'on ne peut rompre que lentement. Vous ai-je demandé de trop pénibles sacrifices ? Dites-moi vos chagrins, je les comprendrai. Vos craintes, votre fantaisie, les nécessités de votre position, rien de tout cela ne peut ébranler l'immense affection que je vous porte, ni troubler même la pureté de mon amour. Mais nous verrons ensemble ce qu'on peut admettre ou combattre, et s'il était des noeuds qu'il fallût trancher et non dénouer, reposez-vous sur moi de ce soin. Manquer de franchise en ce moment serait de l'inhumanité peut-être ; car, je vous l'ai dit, ma vie ne tient à rien qu'à votre volonté, et vous savez bien que ma plus grande envie ne peut être que de mourir pour vous !

Mourir, grand Dieu ! pourquoi cette idée me revient-elle à tout propos, comme s'il n'y avait que ma mort qui fût l'équivalent du bonheur que vous promettez ? La mort ! ce mot ne répand cependant rien de sombre dans ma pensée. Elle m'apparaît couronnée de roses pâles, comme à la fin d'un festin ; J'ai rêvé quelquefois qu'elle m'attendait en souriant au chevet d'une femme adorée, après le bonheur, après l'ivresse, et qu'elle me disait : – Allons, jeune homme ! tu as eu toute ta part de joie en ce monde. A présent, viens dormir, viens te reposer dans mes bras. Je ne suis pas belle, moi, mais je suis bonne et secourable, et je ne donne pas plaisir, mais le calme éternel.

Mais où donc cette image s'est-elle déjà offerte à moi ? Ah ! je vous l'ai dit, c'était à Naples, il y a trois ans. J'avais fait rencontre dans la nuit, près de la Villa-Reale, d'une femme qui vous ressemblait, une très bonne créature dont l'état était de faire des broderies d'or pour les ornements d'église ; elle semblait égarée d'esprit ; je la reconduisis chez elle, bien qu'elle me parlât d'un amant qu'elle avait dans les gardes suisses, et qu'elle tremblait de voir arriver. Pourtant, elle ne fit pas de difficulté de m'avouer que je lui plaisais davantage... Que vous dirai-je ? Il me prit fantaisie de m'étourdir pour tout un soir, et de m'imaginer que cette femme, dont je comprenais à peine le langage était vous-même, descendue à moi par enchantement. Pourquoi vous tairais-je toute cette aventure et la bizarre illusion que mon âme accepta sans peine, surtout après quelques verres de lacrima-christi mousseux qui me furent versés au souper ? La chambre où j'étais entré avait quelque chose de mystique par le hasard ou par le choix des objets qu'elle renfermait. Une madone noire couverte d'oripeaux, et dont mon hôtesse était chargée de rajeunir l'antique parure, figurait sur une commode près d'un lit aux rideaux de serge verte ; une figure de sainte Rosalie, couronnée de roses violettes, semblait plus loin protéger le berceau d'un enfant endormi ; les murs, blanchis à la chaux, étaient décorés de vieux tableaux des quatre éléments représentant des divinités mythologiques. Ajoutez à cela un beau désordre d'étoffes brillantes, de fleurs artificielles, de vases étrusques ; des miroirs entourés de clinquant qui

reflétaient vivement la lueur de l'unique lampe de cuivre, et sur une table un Traité de la divination et des songes qui me fit penser que ma compagne était un peu sorcière ou bohémienne pour le moins.

Une bonne vieille aux grands traits solennels allait, venait, nous servant ; je crois que ce devait être sa mère ! Et moi, tout pensif, je ne cessais de regarder sans dire un mot celle qui me rappelait si exactement votre souvenir.

Cette femme me répétait à tout moment : – Vous êtes triste ? " Et je lui dis : – Ne parlez pas, je puis à peine vous comprendre ; l'italien me fatigue à écouter et à prononcer. – Oh ! dit-elle, je sais encore parler autrement. – Et elle parla tout à coup dans une langue que je n'avais pas encore entendue. C'était des syllabes sonores, gutturales, des gazouillements pleins de charme, une langue primitive sans doute ; de l'hébreu, du syriaque je ne sais. Elle sourit de mon étonnement, et s'en alla à sa commode, d'où elle tira des ornements de fausses pierre, colliers bracelets, couronne ; s'étant parée ainsi, elle revint à table, puis resta sérieuse fort longtemps. La vieille en rentrant, poussa de grands éclats de rire et me dit, je crois, que s'était ainsi qu'on la voyait aux fêtes. En ce moment, l'enfant se réveilla et se prit à crier. Les deux femmes coururent à son berceau, et bientôt la jeune revint près de moi tenant fièrement dans ses bras le bambino soudainement apaisé.

"Elle lui parlait dans cette langue que j'avais admirée, elle l'occupait avec des agaceries pleines de grâce ; et moi, peu accoutumé à l'effet des vins brûlés du Vésuve, je sentais tourner les objets devant mes yeux : cette femme, aux manières étranges, royalement parée, fière et capricieuse, m'apparaissait comme une de ces magiciennes de Thessalie à qui l'on donnait son âme pour un rêve. Oh ! pourquoi n'ai-je craint de vous faire ce récit ? C'est que vous savez bien que ce n'était aussi qu'un rêve, où seule vous avez régné !

Je m'arrachai à ce fantôme qui me séduisait et m'effrayait à la fois ; j'errai dans la ville déserte jusqu'au son des premières cloches ; puis, sentant le matin, je pris par les petites rues derrière Chiaia, et je me mis à gravir le Pausilippe au-dessus de la grotte ! . Arrivé tout en haut, je me promenais en regardant la mer déjà bleue, la ville où l'on n'entendait encore que les bruits du matin, et les îles de la baie, où le soleil commençait à dorer le haut des villas. je n'étais pas attristé le moins du monde ; je marchais à grands pas, je courais, je descendais les pentes, je me roulais dans l'herbe humide ; mais dans mon coeur il y avait l'idée de la mort.

O dieux ! je ne sais quelle profonde tristesse habitait mon âme, mais ce n'était autre chose que la pensée cruelle que je n'étais pas aimé. J'avais vu comme le fantôme du bonheur j'avais usé de tous les dons de Dieu, j'étais sous le plus beau ciel du monde, en présence de la nature la plus parfaite, du spectacle le plus immense qu'il soit donné aux hommes de voir, mais à quatre cents Lieues de la seule femme qui existât pour moi, et qui ignorait jusqu'à mon existence. N'être pas aimé et n'avoir pas l'espoir de l'être jamais ! C'est alors que je fus tenté d'aller demander compte à Dieu de ma singulière existence. Il n'y avait qu'un pas à faire : à l'endroit où j'étais, la montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait au bas, bleue et pure ; ce n'était plus qu'un moment à souffrir. Oh ! l'étourdissement de cette pensée fut terrible. Deux fois je me suis élancé, et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre que j'embrassai. Non, mon Dieu ! vous ne m'avez pas créé pour mon éternelle souffrance. Je ne veux pas vous outrager par ma mort ; mais donnez-moi la force, donnez-moi le pouvoir, donnez moi surtout la résolution, qui fait que les uns arrivent au trône, les autres à la gloire, les autres à l'amour ! "

Pendant cette nuit étrange un phénomène assez rare s'était accompli. Vers la fin de la nuit, toutes les ouvertures de la maison où je me trouvais s'étaient éclairées, une poussière chaude et soufrée m'empêchait de respirer, et, laissant ma facile conquête endormie sur la terrasse, je m'engageai dans les ruelles qui conduisent au château Saint-Elme : – à mesure que je gravissais la montagne, l'air pur du matin venait gonfler mes poumons ; je me reposais délicieusement sous les treilles des villas, et je contemplais sans terreur le Vésuve couvert encore d'une coupole de fumée.

C'est en ce moment que je fus saisi de l'étourdissement dont j'ai parlé ; la pensée du rendez-vous qui m'avait été donné par la jeune Anglaise m'arracha aux fatales idées que j'avais conçues. Après avoir rafraîchi ma bouche avec une de ces énormes grappes de raisin que vendent les femmes du marché, je me dirigeai vers Portici et j'allai visiter les ruines d'Herculanum. Les rues étaient toutes saupoudrées d'une cendre métallique. Arrivé près des ruines, je descendis dans la ville souterraine et je me promenai longtemps d'édifice en édifice, demandant à ces monuments le secret de leur passé. Le temple de Vénus, celui de Mercure, parlaient en vain à mon imagination. Il fallait que cela fut peuplé de figures vivantes. – Je remontai à Portici et m'arrêtai pensif sous une treille en attendant mon inconnue.

Elle ne tarda pas à paraître, guidant la marche pénible de son père, et me serra la main avec force en me disant : "C'est bien." Nous choisîmes un voiturin et nous allâmes visiter Pompéi. Avec quel bonheur je la guidai dans les rues silencieuses de l'antique colonie romaine. J'en avais d'avance étudié les plus secrets passages. Quand nous arrivâmes au petit temple d'Isis, j'eus le bonheur de lui expliquer fidèlement les détails du culte et des cérémonies que j'avais lues dans Apulée. Elle voulut jouer elle-même le personnage de la Déesse, et je me vis chargé du rôle d'Osiris dont j'expliquai les divins mystères.

En revenant, frappé de la grandeur des idées que nous venions de soulever, je n'osai lui parler d'amour... Elle me vit si froid qu'elle m'en fit reproche. Alors je lui avouai que je ne me sentais plus digne d'elle. Je lui contai le mystère de cette apparition qui avait réveillé un ancien amour dans mon cœur, et toute la tristesse qui avait succédé à cette nuit fatale où le fantôme du bonheur n'avait été que le reproche d'un parjure.

Hélas ! que tout cela est loin de nous ! Il y a dix ans, je repassais à Naples, venant d'Orient. J'allai descendre à l'hôtel de Rome, et j'y retrouvai la jeune Anglaise. Elle avait épousé un peintre célèbre qui, peu de temps après son mariage, avait été pris d'une paralysie complète ; couché sur un lit de repos, il n'avait rien de mobile dans le visage que deux grands yeux noirs, et jeune encore il ne pouvait même espérer la guérison sous d'autres climats. La pauvre fille avait dévoué son existence à vivre tristement entre son époux et son père, et sa douceur, sa candeur de vierge ne pouvaient réussir à calmer l'atroce jalousie qui couvait dans l'âme du premier. Rien ne put jamais l'engager à laisser sa femme libre dans ses promenades, et il me rappelait ce géant noir qui veille éternellement dans la caverne des génies, et que sa femme est forcée de battre pour l'empêcher de se livrer au sommeil. O mystère de l'âme humaine ! Faut-il voir dans un tel tableau les marques cruelles de la vengeance des dieux !

Je ne pus donner qu'un jour au spectacle de cette douleur. Le bateau qui me ramenait à Marseille emporta comme un rêve le souvenir de cette apparition chérie, et je me dis que peut-être j'avais laissé là le bonheur. Octavie en a gardé près d'elle le secret.

Isis

I

Avant l'établissement du chemin de fer de Naples à Résina, une course à Pompéi était tout un voyage. Il fallait une journée pour visiter successivement Herculanium, le Vésuve, – et Pompéi, situé à deux milles plus loin ; souvent même on restait sur les lieux jusqu'au lendemain, afin de parcourir Pompéi pendant la nuit, à la clarté de la lune, et de se faire ainsi une illusion complète. Chacun pouvait supposer en effet que, remontant le cours des siècles, il se voyait tout à coup admis à parcourir les rues et les places de la ville endormie ; la lune paisible convenait mieux peut-être que l'éclat du soleil à ces ruines, qui n'excitent tout d'abord ni l'admiration ni la surprise, et où l'antiquité se montre pour ainsi dire dans un déshabillé modeste.

Un des ambassadeurs résidant à Naples donna, il y a quelques années, une fête assez ingénieuse. – Muni de toutes les autorisations nécessaires, il fit costumer à l'antique un grand nombre de personnes ; les invités se conformèrent à cette disposition, et, pendant un jour et une nuit, l'on essaya diverses représentations des usages de l'antique colonie romaine. On comprend que la science avait dirigé la plupart des détails de la fête ; des chars parcouraient les rues, des marchands peuplaient les boutiques ; des collations réunissaient, à certaines heures, dans les principales maisons, les diverses compagnies des invités. Là, c'était l'édile Pansa, là Salluste, là Julia-Félix, l'opulente fille de Scaurus, qui recevaient les convives et les admettaient à leurs foyers. – La maison des Vestales avait ses habitantes voilées ; celle des Danseuses ne mentait pas aux promesses de ses gracieux attributs. Les deux théâtres offrirent des représentations comiques et tragiques, et sous les colonnades du Forum des citoyens oisifs échangeaient les nouvelles du jour, tandis que, dans la basilique ouverte sur la place, on entendait retentir l'aigre voix des avocats ou les imprécations des plaideurs. – Des toiles et des tentures complétaient, dans tous les lieux où de tels spectacles étaient offerts, l'effet de décoration, que le manque général des toitures aurait pu contrarier ; mais on sait qu'à part ce détail, la conservation de la plupart des édifices est assez complète pour que l'on ait pu prendre grand plaisir à cette tentative palingénésique. Un des spectacles les plus curieux fut la cérémonie qui s'exécuta au coucher du soleil dans cet admirable petit temple d'Isis, qui, par sa parfaite conservation, est peut-être la plus intéressante de toutes ces ruines.

Cette fête donna lieu aux recherches suivantes, touchant les formes qu'affecta le culte égyptien lorsqu'il en vint à lutter directement avec la religion naissante du Christ.

Si puissant et si séduisant que fût ce culte régénéré d'Isis pour les hommes énervés de cette époque, il agissait principalement sur les femmes. – Tout ce que les étranges cérémonies et mystères des Cabires et des dieux d'Eleusis, de la Grèce, tout ce que les bacchanales du Liber Pater et de l'Hébon de la Campanie avaient offert séparément à la passion du merveilleux et à la superstition même se trouvait, par un religieux artifice, rassemblé dans le culte secret de la déesse égyptienne, comme en un canal souterrain qui reçoit les eaux d'une foule d'affluents.

Outre les fêtes particulières mensuelles et les grandes solennités, il y avait, deux fois par jour assemblée et office publics pour les croyants des deux sexes. Dès la première heure du jour, la déesse était sur pied, et celui qui voulait mériter ses grâces particulières devait se présenter à son lever pour la prière du matin. – Le temple était ouvert avec grande pompe. Le grand-prêtre sortait du sanctuaire accompagné de ses ministres. L'encens odorant fumait sur l'autel ; de doux sons de flûte se faisaient entendre. – Cependant la communauté s'était partagée en deux rangs, dans le vestibule, jusqu'au premier degré du temple. – La voix du prêtre invite à la prière, une sorte de litanie est psalmodiée ; puis on entend retentir dans les mains de quelques adorateurs les sons éclatants du sistre d'Isis. Souvent une partie de l'histoire de la déesse est représentée au moyen de pantomimes et de danses symboliques. Les éléments de son culte sont présentés avec des invocations au peuple agenouillé, qui chante ou qui murmure toutes sortes d'oraisons.

I

Mais si l'on avait, au lever du soleil, célébré les matines de la déesse, on ne devait pas négliger de lui offrir ses salutations du soir et de lui souhaiter une nuit heureuse, formule particulière qui constituait une des parties importantes de la liturgie. On commençait par annoncer à la déesse elle-même l'heure du soir.

Les anciens ne possédaient pas, il est vrai, la commodité de l'horloge sonnante ni même de l'horloge muette ; mais ils suppléaient, autant qu'ils le pouvaient, à nos machines d'acier et de cuivre par des machines vivantes, par des esclaves chargés de crier l'heure d'après la clepsydre et le cadran solaire ; – il y avait même des hommes qui, rien qu'à la longueur de leur ombre, qu'ils savaient estimer à vue d'oeil, pouvait dire l'heure exacte du jour ou du soir. – Cet usage de crier les déterminations du temps était également admis dans les temples. Il y avait des gens pieux à Rome qui remplissaient auprès de Jupiter capitolin ce singulier office de lui dire les heures. – Mais cette coutume était principalement observée aux matines et aux vêpres de la grande Isis, et c'est de cela que dépendait l'ordonnance de la liturgie quotidienne.

II

Cela se faisait dans l'après-midi, au moment de la fermeture solennelle du temple, vers quatre heures, selon la division moderne du temps, ou, selon la division antique, après la huitième heure du jour. – C'était ce que l'on pourrait proprement appeler le petit coucher de la déesse. De tous temps, les dieux durent se conformer aux us et coutumes des hommes. – Sur son Olympe, le Zeus d'Homère mène l'existence patriarcale, avec ses femmes, ses fils et ses filles, et vit absolument comme Priam et Arsinoüs aux pays troyen et phéacien. Il fallut également que les deux grandes divinités du Nil, Isis et Sérapis, du moment qu'elles s'établirent à Rome et sur les rivages d'Italie, s'accommodassent à la manière de vivre des Romains. – Même du temps des derniers empereurs, on se levait de bon matin à Rome, et, vers la Première ou la deuxième heure du jour, tout était en mouvement sur les places, dans les cours de justice et sur les marchés. – Mais ensuite, vers la huitième heure de la journée ou la quatrième de l'après-midi, toute activité avait cessé. Plus tard Isis était encore glorifiée dans un office solennel du soir.

Les autres parties de la liturgie étaient la plupart de celles qui s'exécutaient aux matines, avec cette différence toutefois que les litanies et les hymnes étaient entonnées et chantées ; au bruit des sistres, des flûtes et des trompettes, par un psalmiste ou préchantre qui, dans l'ordre des prêtres, remplissait les fonctions d'hymnode. – Au moment le plus solennel, le grand-prêtre, debout sur le dernier degré, devant le tabernacle, accosté à droite et à gauche de deux diacres ou pastophores, élevait le principal élément du culte, le symbole du Nil fertilisateur ; l'eau bénite, et la présentait à la fervente adoration des fidèles. La cérémonie se terminait par la formule de congé ordinaire.

Les idées superstitieuses attachées à de certains jours, les ablutions, les jeûnes, les expiations, les macérations et les mortifications de la chair étaient le prélude de la consécration à la plus sainte des déesses de mille qualités et vertus, auxquelles hommes et femmes, après maintes épreuves et mille sacrifices, s'élevaient par trois degrés. Toutefois l'introduction de ces mystères ouvrit la porte à quelques déportements. – A la faveur des préparations et des épreuves qui, souvent, duraient un grand nombre de jours et qu'aucun époux n'osait refuser à sa femme, aucun amant à sa maîtresse, dans la crainte du fouet d'Osiris ou des vipères d'Isis, se donnaient dans les sanctuaires des rendez-vous équivoques, recouverts par les voiles impénétrables de l'initiation. Mais ce sont là des excès communs à tous les cultes dans leurs époques de décadence. Les mêmes accusations furent adressées aux pratiques mystérieuses et aux agapes des premiers chrétiens. – L'idée d'une terre sainte où devait se rattacher pour tous les peuples le souvenir des traditions premières et une sorte d'adoration filiale, – d'une eau sainte propre aux consécérations et purifications des fidèles, – présente des rapports plus nobles à étudier entre ces deux cultes, dont l'un a pour ainsi dire servi de transition vers l'autre.

Toute eau était douce pour l'Egyptien, mais surtout celle qui avait été puisée au fleuve, émanation d'Osiris. – A la fête annuelle d'Osiris retrouvé, où, après de longues lamentations, on criait : Nous l'avons trouvé et nous nous réjouissons tous ! tout le monde se jetait à terre devant la cruche remplie d'eau du Nil nouvellement puisée que portait le grand-prêtre ; on levait les mains vers le ciel, exaltant le miracle de la miséricorde divine.

La sainte eau du Nil, conservée dans la cruche sacrée, était aussi à la fête d'Isis le plus vivant symbole du père des vivants et des morts. Isis ne pouvait être honorée sans Osiris. – Le fidèle croyait même la présence réelle d'Osiris dans l'eau du Nil, et, à chaque bénédiction du soir et du matin, le grand-prêtre montrait au peuple l'Hydria, la sainte cruche, et l'offrait à son adoration. – On ne négligeait rien pour pénétrer profondément l'esprit des spectateurs du caractère de cette divine transsubstantiation. – Le prophète lui-même, quelque grande que fût la sainteté de ce personnage, ne pouvait saisir avec ses mains nues le vase dans lequel s'opérait le divin mystère. – Il portait sur son étole, de la plus fine toile, une sorte de pèlerine

(piviale) également de lin ou de mousseline, qui lui couvrait les épaules et les bras, et dans laquelle il enveloppait son bras et sa main. – Ainsi ajusté, il prenait le saint vase, qu'il portait ensuite, au rapport de saint Clément d'Alexandrie, serré contre son sein. – Il y avait des vases où son eau se conservait plusieurs années. "J'ai dans ma cave de l'eau du Nil de quatre ans", disait avec orgueil le marchand égyptien à l'habitant de Byzance ou de Naples qui lui vantait son vieux vin de Falerne ou de Chios. Même après la mort, sous ses bandelettes et dans sa condition de momie, l'Égyptien espérait qu'Osiris lui permettrait encore d'étancher sa soif avec son onde vénérée. – Osiris te donne de l'eau fraîche ! disaient les épitaphes des morts. – C'est pour cela que les momies portaient une coupe peinte sur la poitrine.

III

Peut-être faut-il craindre, en voyage, de gâter par des lectures faites d'avance l'impression première des lieux célèbres. J'avais visité l'Orient avec les seuls souvenirs, déjà vagues, de mon éducation classique. – Au retour de l'Égypte, Naples était pour moi un lieu de repos et d'étude, et les précieux dépôts de ses bibliothèques et de ses musées me servaient à justifier ou à combattre les hypothèses que mon esprit s'était formées à l'aspect de tant de mines inexplicables ou muettes. – Peut-être ai-je dû au souvenir éclatant d'Alexandrie, de Thèbes et des Pyramides, l'impression presque religieuse que me causa une seconde fois la vue du temple d'Isis de Pompéi. J'avais laissé mes compagnons de voyage admirer dans tous ses détails la maison de Diomède, et, me déroband à l'attention des gardiens, je m'étais jeté au hasard dans les rues de la Ville antique, évitant ça et là quelque invalide qui me demandait de loin où j'allais, et m'inquiétant peu de savoir le nom que la science avait retrouvé pour tel ou tel édifice, pour un temple, pour une maison, pour une boutique. N'était-ce pas assez les drogmans et les Arabes m'eussent gâté les Pyramides, sans subir encore la tyrannie des ciceroni napolitains ? J'étais entré par la rue des Tombeaux ; il était clair qu'en suivant cette voie pavée de lave, où se dessine encore l'ornière profonde des roues antiques, je retrouverais le temple de la déesse égyptienne, située à l'extrémité de la ville, auprès du théâtre tragique. Je reconnus l'étroite cour jadis fermée d'une grille, les colonnes encore debout, les deux autels à droite et à gauche, dont le dernier est d'une conservation parfaite, et au fond l'antique cella s'élevant sur sept marches autrefois revêtues de marbre de Paros.

Huit colonnes d'ordre dorique, sans base, soutiennent les côtés, et dix autres le fronton ; l'enceinte est découverte, selon le genre d'architecture dit hypoëtron, mais un portique couvert régnait alentour. Le sanctuaire a la forme d'un petit temple carré, voûté, couvert en tuiles, et présente trois niches destinées aux images de la Trinité ; égyptienne ; – deux autels placés au fond du sanctuaire portaient les tables isiaques, dont l'une a été conservée, et sur la base de la principale statue de la déesse, placée au centre de la nef intérieure, on a pu lire que L. C. Phoebus l'avait érigée dans ce lieu par décret des décurions.

Près de l'autel de gauche, dans la cour, était une petite loge destinée aux purifications ; quelques bas-reliefs en décoraient les murailles. Deux vases contenant l'eau lustrale se trouvaient en outre placés à l'entrée de la porte intérieure, comme le sont nos bénitiers. Des peintures sur stuc décoraient l'intérieur du temple et représentaient des tableaux de la campagne, des plantes et des animaux de l'Égypte – la terre sacrée.

J'avais admiré au Musée les richesses qu'on a retirées de ce temple, les lampes, les coupes, les encensoirs, les burettes, les goupillons, les mitres et les crosses brillantes des prêtres, les sistres, les clairons et les cymbales, une Vénus dorée, un Bacchus, des Hermès, des sièges d'argent et d'ivoire, des idoles de basalte et des pavés de mosaïque ornés d'inscriptions et d'emblèmes. La plupart de ces objets, dont la matière et le travail précieux indiquent la richesse du temple, ont été découverts dans le lieu saint le plus retiré, situé derrière le sanctuaire, et où l'on arrive en passant sous cinq arcades. Là, une petite cour oblongue conduit à une chambre qui contenait des ornements sacrés. L'habitation des ministres isiaques, située à gauche du temple, se composait de trois pièces, et l'on trouva dans l'enceinte plusieurs cadavres de ces prêtres à qui l'on suppose que leur religion fit un devoir de ne pas abandonner le sanctuaire.

Ce temple est la ruine la mieux conservée de Pompéi, parce qu'à l'époque où la ville fut ensevelie, il en était le monument le plus nouveau. L'ancien temple avait été renversé quelques années auparavant par un tremblement de terre, et nous voyons là celui qu'on avait rebâti à sa place. – J'ignore si quelque-une des trois statues d'Isis du Musée de Naples aura été retrouvée dans ce lieu même, mais je les avais admirées la veille, et rien ne m'empêchait, en y joignant le souvenir des deux tableaux, de reconstruire dans ma pensée toute la scène de la cérémonie du soir.

Justement le soleil commençait à s'abaisser vers Caprée, et la lune montait lentement du côté du Vésuve, couvert de son léger dais de fumée. – Je m'assis sur une pierre, en contemplant ces deux astres qu'on avait longtemps adorés dans ce temple sous les noms d'Osiris et d'Isis, et sous des attributs mystiques faisant allusion à leurs diverses phases, et je me sentis pris d'une vive émotion. Enfant d'un siècle sceptique plutôt qu'incrédule, flottant entre deux éducations contraires, celle de la révolution, qui niait tout, et celle de la réaction sociale, qui prétend ramener l'ensemble des croyances chrétiennes, me verrais-je entraîné à tout croire, comme nos pères les philosophes l'avaient été à tout nier ? – Je songeais à ce magnifique préambule des ruines de Palmyre, et qui n'emprunte à des inspirations si hautes que la puissance de détruire pièce à pièce tout l'ensemble des traditions religieuses du genre humain ! Ainsi périssait, sous l'effort de la raison moderne, le Christ lui-même, ce dernier des révélateurs, qui, au nom d'une raison plus haute, avait autrefois dépeuplé les cieux. O nature ! ô mère éternelle ! était-ce là vraiment le sort réservé au dernier de tes fils célestes ? Les mortels en sont-ils venus à repousser toute espérance et tout prestige, et, levant ton voile sacré, déesse de Saïs ! le plus hardi de tes adeptes s'est-il donc trouvé face à face avec l'image de la Mort ?

Si la chute successive des croyances conduisait à ce résultat, ne serait-il pas plus consolant de tomber dans l'excès contraire et d'essayer de se reprendre aux illusions du passé ?

IV

Il est évident que dans les derniers temps le paganisme s'était retrempe dans son origine égyptienne, et tendait de plus en plus à ramener au principe de l'unité les diverses conceptions mythologiques. Cette éternelle Nature, que Lucrèce, le matérialiste, invoquait lui-même sous le nom de Vénus céleste, a été préférablement nommée Cybèle par Julien, Uranie ou Cérès par Plotin, Proclus et Porphyre ; – Apulée, lui donnant tous ces noms, l'appelle plus volontiers Isis ; c'est le nom qui, pour lui, résume tous les autres ; c'est l'identité primitive de cette reine du ciel, aux attributs divers, au masque changeant ! Aussi lui apparaît-elle vêtue à l'égyptienne, mais dégagée des allures raides, des bandelettes et des formes naïves du premier temps.

Ses cheveux épais et longs, terminés en boucles, inondent en flottant ses divines épaules ; une couronne multiforme pare sa tête, et la lune argentée brille sur son front ; des deux côtés se tordent des serpents parmi de blonds épis, et sa robe aux reflets indécis passe, selon le mouvement de ses plis, de la blancheur la plus pure au jaune de safran, ou semble emprunter sa rougeur à la flamme ; son manteau, d'un noir foncé, est semé d'étoiles et bordé d'une frange lumineuse ; sa main droite tient le sistre, qui rend un son clair, sa main gauche un vase d'or en forme de gondole.

Telle, exhalant les plus délicieux parfums de l'Arabie-Heureuse, elle apparaît à Lucius, et dit : "Tes prières m'ont touchée ; moi, la mère de la nature, la maîtresse des éléments, la source première des siècles, la plus grande des divinités, la reine des mânes ; moi, qui confonds en moi-même et les dieux et les déesses ; moi, dont l'univers a adoré sous mille formes l'unique et toute-puissante divinité. Ainsi, l'on me nomme en Phrygie, Cybèle ; à Athènes, Minerve ; en Chypre, Vénus paphienne ; en Crète, Diane dictynne ; en Sicile, Proserpine stygienne ; à Eleusis, l'antique Cérès ; ailleurs, Junon, Bellone, Hécate ou Némésis, tandis que l'Égyptien, qui dans les sciences précéda tous les autres peuples, me rende hommage sous mon vrai nom de la déesse Isis.

"Qu'il te souviene, dit-elle à Lucius après lui avoir indiqué les moyens d'échapper à l'enchantement dont il est victime, que tu dois me consacrer le reste de ta vie, et, dès que tu auras franchi le sombre bord, tu ne cesseras encore de m'adorer, soit dans les ténèbres de l'Achéron ou dans les Champs-Élysées ; et si, par l'observation de mon culte et par une inviolable chasteté, tu mérites bien de moi, tu sauras que je puis seule prolonger ta vie spirituelle au-delà des bornes marquées." – Ayant prononcé ces, adorables paroles, l'invincible déesse disparaît et se recueille dans sa propre immensité.

Certes, si le paganisme avait toujours manifesté une conception aussi pure de la divinité, les principes religieux issus de la vieille terre d'Égypte régneraient encore selon cette forme sur la civilisation moderne. – Mais n'est-il pas à remarquer que c'est aussi de l'Égypte que nous viennent les premiers fondements de la foi chrétienne ? Orphée et Moïse, initiés tous deux aux mystères isiaques, ont simplement annoncé à des races diverses des vérités sublimes, – que la différence des mœurs, des langages et l'espace des temps ont ensuite peu à peu altérées ou transformées entièrement. – Aujourd'hui, il semble que le catholicisme lui-même ait subi, selon les pays, une réaction analogue à celle qui avait lieu dans les dernières années du polythéisme. En Italie, en Pologne, en Grèce, en Espagne, chez tous les peuples les plus sincèrement attachés à l'Église romaine la dévotion à la Vierge n'est-elle pas devenue une sorte de culte exclusif ? N'est-ce pas toujours la Mère sainte, tenant dans ses bras l'enfant sauveur et médiateur qui domine les esprits, – et dont l'apparition produit encore des conversions comparables à celle du héros d'Apulée ? Isis n'a pas seulement ou l'enfant dans les bras, ou la croix à la main comme la Vierge : le même signe zodiacal leur est consacré, la lune est sous leurs pieds ; le même nimbe brille autour de leur tête ; nous avons rapporté plus haut mille détails analogues dans les cérémonies ; – même sentiment de chasteté dans le culte isiaque, tant que la doctrine est restée pure ; institutions pareilles d'associations et de confréries. Je me garderai certes de tirer de tous ces

rapprochements les mêmes conclusions que Volney et Dupuis. Au contraire, aux yeux du philosophe, sinon du théologien, – ne peut-il pas sembler qu'il y ait eu, dans tous les cultes intelligents, une certaine part de révélation divine ? Le christianisme primitif a invoqué la parole des sibylle et n'a point repoussé le témoignage des derniers oracles de Delphes. Une évolution nouvelle des dogmes pourrait faire concorder sur certains points les témoignages religieux des divers temps. Il serait si beau d'absoudre et d'arracher aux malédictions éternelles les héros et les sages de l'antiquité !

Loin de moi, certes, la pensée d'avoir réuni les détails qui précèdent en vue seulement de prouver que la religion chrétienne a fait de nombreux emprunts aux dernières formules du paganisme : ce point n'est nié de personne. Toute religion qui succède à une autre respecte longtemps certaines pratiques et formes de culte, qu'elle se borne à harmoniser avec ses propres dogmes. Ainsi la vieille théogonie des Egyptiens et des Pélasges s'était seulement modifiée et traduite chez les Grecs, parée de noms et d'attributs nouveaux ; – plus tard encore, dans la phase religieuse que nous venons de dépeindre, Sérapis, qui était déjà une transformation d'Osiris, en devenait une de Jupiter ; Isis, qui n'avait, pour entrer dans le mythe grec, qu'à reprendre son nom d'Io, fille d'Inachus, – le fondateur des mystères d'Eleusis, – repoussait désormais le masque bestial, symbole d'une époque de lutte et de servitude. Mais voyez combien d'assimilations aisées le christianisme allait trouver dans ces rapides transformations des dogmes les plus divers ! – Laissons de côté la croix de Sérapis et le séjour aux enfers de ce dieu qui juge les âmes ; – le Rédempteur promis à la terre, et que pressentaient depuis longtemps les poètes et les oracles, est-ce l'enfant Horus allaité par la mère divine, et qui sera le Verbe (logos) des âges futurs ? – Est ce l'Iacchus–Jésus des mystères d'Eleusis, plus grand déjà, et s'élançant des bras de Déméter, la déesse panthée ? ou plutôt n'est-il pas vrai qu'il faut réunir tous ces modes divers d'une même idée, et que ce fut toujours une admirable pensée théogonique de présenter à l'adoration des hommes une Mère céleste dont l'enfant est l'espoir du monde ?

Et maintenant pourquoi ces cris d'ivresse et de joie, ces chants du ciel, ces palmes qu'on agite, ces gâteaux sacrés qu'on se partage à de certains jours de l'année ? C'est que l'enfant sauveur est né jadis en ce même temps. – Pourquoi ces autres jours de pleurs et de chants lugubres où l'on cherche le corps d'un dieu meurtri et sanglant, – où les gémissments retentissent des bords du Nil aux rives de la Phénicie, des hauteurs du Liban aux plaines où fut Troie ? Pourquoi celui qu'on cherche et qu'on pleure s'appelle-t-il ici Osiris, plus loin Adonis, plus loin Atys ? et pourquoi une autre clameur, qui vient du fond de l'Asie cherche-t-elle aussi dans les grottes mystérieuses les restes d'un dieu immolé ? – Une femme divinisée, mère, épouse ou amante, baigne de ses larmes ce corps saignant et défiguré, victime d'un principe hostile qui triomphe par sa mort, mais qui sera vaincu un jour ! La victime céleste est présentée par le marbre ou la cire, avec ses chairs ensanglantées, avec ses plaies vives, que les fidèles viennent toucher et baiser pieusement. Mais le troisième jour tout change : le corps a disparu, l'immortel s'est révélé ; la joie succède aux pleurs, l'espérance renaît sur la terre ; c'est la fête renouvelée de la jeunesse et du printemps.

Voilà le culte oriental, primitif et postérieur à la fois aux fables de la Grèce, qui avait fini par envahir et absorber peu à peu le domaine des dieux d'Homère. Le ciel mythologique rayonnait d'un trop pur éclat, il était d'une beauté trop précise et trop nette, il respirait trop le bonheur, l'abondance et la sérénité, il était, en un mot, trop bien conçu au point de vue des gens heureux, des peuples riches et vainqueurs, pour s'imposer longtemps au monde agité et souffrant. – Les Grecs l'avaient fait triompher par la victoire dans cette lutte presque cosmogonique qu'Homère a chantée, et depuis encore la force et la gloire des dieux s'étaient incarnées dans les destinées de Rome ; – mais la douleur et l'esprit de vengeance agissaient sur le reste du monde, qui ne voulait plus s'abandonner qu'aux religions du désespoir. – La philosophie accomplissait d'autre part un travail d'assimilation et d'unité morale ; la chose attendue dans les esprits se réalisa dans l'ordre des faits. Cette Mère divine, ce Sauveur, qu'une sorte de mirage prophétique avait annoncés – çà et là d'un bout à l'autre du monde, apparurent enfin comme le grand jour qui succède aux vagues clartés de l'aurore.

Corilla

Fabio. – Marcelli. – Mazetto, garçon de théâtre
Corilla, prima donna.

Le boulevard de Sainte–Lucie, près de l'Opéra, à Naples

Fabio, Mazetto.

Fabio. – Si tu me trompes, Mazetto, c'est un triste métier que tu fais là...

Mazetto. – Le métier n'en est pas meilleur ; mais je vous sers fidèlement. Elle viendra ce soir, vous dis–je ; elle a reçu vos lettres et vos bouquets.

Fabio. – Et la chaîne d'or, et l'agrafe de pierres fines ?

Mazetto. – Vous ne devez pas douter qu'elles ne lui soient parvenues aussi, et vous les reconnaîtrez peut-être à son cou et à sa ceinture ; seulement, la façon de ces bijoux est si moderne, qu'elle n'a trouvé encore aucun rôle où elle pût les porter comme faisant partie de son costume.

Fabio. – Mais, m'a–t–elle vu seulement ? m'a–t–elle remarqué à la place où je suis assis tous les soirs pour l'admirer et l'applaudir, et puis–je penser que mes présents ne seront pas la seule cause de sa démarche ?

Mazetto. – Fi, monsieur ! ce que vous avez donné n'est rien pour une personne de cette volée ; et, dès que vous vous connaîtrez mieux, elle vous répondra par quelque portrait entouré de perles qui vaudra le double. Il en est de même des dix ducats que vous m'avez remis déjà, et des vingt autres que vous m'avez promis dès que vous aurez l'assurance de votre premier rendez–vous ; ce n'est qu'argent prêté, je vous l'ai dit, et ils vous reviendront un jour avec de gros intérêts.

Fabio. – Va, je n'en attends rien.

Mazetto. – Non, monsieur, il faut que vous sachiez à quels gens vous avez affaire, et que, loin de vous ruiner, vous êtes ici sur le vrai chemin de votre fortune ; veuillez donc me compter la somme convenue, car je suis forcé de me rendre au théâtre pour y remplir mes fonctions de chaque soir.

Fabio. – Mais pourquoi n'a–t–elle pas fait de réponse, et n'a–t–elle pas marqué de rendez–vous ?

Mazetto. – Parce que, ne vous ayant encore vu que de loin, c'est–à–dire de la scène aux loges, comme vous ne l'avez vue vous–même que des loges à la scène, elle veut connaître avant tout votre tenue et vos manières, entendez–vous ? votre son de voix, que sais–je ! Voudriez–vous que la première cantatrice de San–Carlo acceptât les hommages du premier venu sans plus d'informations ?

Fabio – Mais l'oserai–je aborder seulement ? et dois–je m'exposer, sur ta parole, à l'affront d'être rebuté, ou d'avoir, à ses yeux, la mine d'un galant de carrefour ?

Mazetto. – Je vous répète que vous n'avez rien à faire qu'à vous promener le long de ce quai, presque désert à cette heure ; elle passera, cachant son visage baissé sous la frange de sa mantille ; elle vous

adressera la parole elle-même, et vous indiquera un rendez-vous pour ce soir, car l'endroit est peu propre à une conversation suivie. Serez-vous content ?

Fabio. – O Mazetto ! si tu dis vrai, tu me sauves la vie !

Mazetto. – Et, par reconnaissance, vous me prêtez les vingt louis convenus.

Fabio. – Tu les recevras quand je lui aurai parlé.

Mazetto. – Vous êtes méfiant ; mais votre amour m'intéresse, et je l'aurais servi par pure amitié, si je n'avais à nourrir ma famille. Tenez-vous là comme rêvant en vous-même et composant quelque sonnet ; je vais rôder aux environs pour prévenir toute surprise.

(Il sort.)

Fabio seul.

Je vais la voir ! la voir pour la première fois à la lumière du ciel, entendre, pour la première fois, des paroles qu'elle aura pensées ! Un mot d'elle va réaliser mon rêve, ou le faire envoler pour toujours ! Ah ! j'ai peur de risquer ici plus que je ne puis gagner ; ma passion était grande et pure, et rasait le monde sans le toucher, elle n'habitait que des palais radieux et des rives enchantées ; la voici ramenée à la terre et contrainte à cheminer comme toutes les autres. Ainsi que Pygmalion, j'adorais la forme extérieure d'une femme ; seulement la statue se mouvait tous les soirs sous mes yeux avec une grâce divine, et, de sa bouche, il ne tombait que des perles de mélodie. Et maintenant voici qu'elle descend à moi. Mais l'amour qui a fait ce miracle est un honteux valet de comédie, et le rayon qui fait vivre pour moi cette idole adorée est de ceux que Jupiter versait au sein de Danaé ! ... Elle vient, c'est bien elle ; oh ! le coeur me manque, et je serais tenté de m'enfuir si elle ne m'avait aperçu déjà !

Fabio, une dame en mantille.

La dame, passant près de lui. – Seigneur cavalier, donnez-moi le bras, je vous prie, de peur qu'on ne nous observe, et marchons naturellement. Vous m'avez écrit...

Fabio. – Et je n'ai reçu de vous aucune réponse...

La dame. – Tiendriez-vous plus à mon écriture qu'à mes paroles ?

Fabio. – Votre bouche ou votre main m'en voudrait si j'osais choisir.

La dame. – Que l'une soit le garant de l'autre ; vos lettres m'ont touchée, et je consens à l'entrevue que vous me demandez. Vous savez pourquoi je ne puis vous recevoir chez moi ?

Fabio. – On me l'a dit.

La dame. – Je suis très entourée, très gênée dans toutes mes démarches. Ce soir à cinq heures de la nuit, attendez-moi au rond-point de la Villa-Reale, j'y viendrai sous un déguisement, et nous pourrons avoir quelques instants d'entretien.

Fabio. – J'y serai.

La dame. – Maintenant, quittez mon bras, et ne me suivez pas, le me rends au théâtre. Ne paraissez pas dans la salle ce soir... Soyez discret et confiant. (Elle sort.)

Fabio, seul. – C'était bien elle ! ... En me quittant, elle s'est toute révélée dans un mouvement, comme la Vénus de Virgile. J'avais à peine reconnu son visage et, pourtant l'éclair de ses yeux me traversait le cœur, même qu'au théâtre, lorsque son regard vient croiser le mien dans la foule. Sa voix ne perd pas de son charme en prononçant de simples paroles ; et, cependant, je croyais jusqu'ici qu'elle ne devait avoir que le chant, comme les oiseaux ! Mais ce qu'elle m'a dit vaut tous les vers de Métastase, et ce timbré si pur, et cet accent si doux, n'empruntent rien pour séduire aux mélodies de Paesiello ou de Cimarosa. Ah ! toutes ces héroïnes que j'adorais en elle, Sophonisbe, Alcime, Herminie, et même cette blonde Molinara, qu'elle joue à ravir avec des habits moins splendides, je les voyais toutes enfermées à la fois sous cette mantille coquette, sous cette coiffe de satin. Encore Mazetto !

Fabio, Mazetto.

Mazetto. – Eh bien ! seigneur, suis-je un fourbe, un homme sans parole, un homme sans honneur ?

Fabio. – Tu es le plus vertueux des mortels ! Mais, tiens, prends cette bourse, et laisse-moi seul.

Mazetto. – Vous avez l'air contrarié.

Fabio. – C'est que le bonheur me rend triste ; il me force à penser au malheur qui le suit toujours de près.

Mazetto. – Peut-être avez-vous besoin de votre argent pour jouer au lansquenet cette nuit ? Je puis vous le rendre, et même vous en prêter d'autre,

Fabio. – Cela n'est point nécessaire. Adieu.

Mazetto. – Prenez garde à la jettatura, seigneur Fabio !

(Il sort.)

Fabio, seul.

Je suis fatigué de voir la tête de ce coquin faire ombre sur mon amour ; mais, Dieu merci, ce messager va me devenir inutile. Qu'a-t-il fait, d'ailleurs, que de remettre adroitement mes billets et mes fleurs, qu'on avait longtemps repoussés ? Allons, allons, l'affaire a été habilement conduite et touche à son dénouement... Mais pourquoi suis-je donc si morose ce soir, moi qui devrais nager dans la joie et frapper ces dalles d'un pied triomphant ? N'a-t-elle pas cédé un peu vite, et surtout depuis l'envoi de mes présents ? ... Bon, je vois les choses trop en noir, et je ne devrais songer plutôt qu'à préparer ma rhétorique amoureuse. Il est clair que nous ne nous contenterons pas de causer amoureusement sous les arbres, et que je parviendrai bien à l'emmener souper dans quelque hôtellerie de Chiaia, mais il faudra être brillant, passionnés, fou d'amour, monter ma conversation au ton de mon style, réaliser l'idéal que lui ont présenté mes lettres et mes vers... et c'est à quoi je ne me sens nulle chaleur et nulle énergie... J'ai envie d'aller me remonter l'imagination avec quelques verres de vin d'Espagne.

Fabio, Marcelli.

Marcelli. – C'est un triste moyen, seigneur Fabio ; le vin est le plus traître des compagnons ; il vous prend dans un palais et vous laisse dans un ruisseau.

Fabio. – Ah ! c'est vous, seigneur Marcelli ; vous m'écoutez ?

Marcelli. – Non, mais je vous entendais.

Fabio. – Ai-je rien dit qui vous ait déplu ?

Marcelli. – Au contraire ; vous vous disiez triste et vous vouliez boire, c'est tout ce que j'ai surpris de votre monologue. Moi, je suis plus gai qu'on ne peut dire. Je marche le long de ce quai comme un oiseau ; je pense à des choses folles, je ne puis demeurer en place, et j'ai peur de me fatiguer. Tenons-nous compagnie l'un à l'autre un instant ; je vaux bien une bouteille pour l'ivresse, et cependant je ne suis rempli que de joie ; j'ai besoin de m'épancher comme un flacon de sillery, et je veux jeter dans votre oreille un secret étourdissant.

Fabio. – De grâce, choisissez un confident moins préoccupé de ses propres affaires. J'ai la tête prise, mon cher ; je ne suis bon à rien ce soir, et, eussiez-vous à me confier que le roi Midas a des oreilles d'âne, je vous jure que je serais incapable de m'en souvenir demain pour le répéter.

Marcelli. – Et c'est ce qu'il me faut, vrai Dieu ! un confident muet comme une tombe.

Fabio. – Bon ! ne sais-je pas vos façons ? ... Vous voulez publier une bonne fortune, et vous m'avez choisi pour le héraut de votre gloire.

Marcelli. – Au contraire, je veux prévenir une indiscretion, en vous confiant bénévolement certaines choses que vous n'avez pas manqué de soupçonner.

Fabio. – Je ne sais ce que vous voulez dire.

Marcelli. – On ne garde pas un secret surpris, au lieu qu'une confidence engage.

Fabio. – Mais je ne soupçonne rien qui vous puisse concerner.

Marcelli. – Il convient alors que vous dise tout.

Fabio. – Vous n'allez donc pas au théâtre ?

Marcelli. – Non, pas ce soir ; et vous ?

Fabio. – Moi, j'ai quelque affaire en tête, j'ai besoin de me promener seul.

Marcelli. – Je gage que vous composez un opéra ?

Fabio. – Vous avez deviné.

Marcelli. – Et qui s'y tromperait ? Vous ne manquez pas une seule des représentations de San-Carlo ; vous arrivez dès l'ouverture, ce que ne fait aucune personne du bel air ; vous ne vous retirez pas au milieu du dernier acte, et vous restez seul dans la salle avec le public du parquet. Il est clair que vous étudiez votre art avec soin et persévérance. Mais une seule chose m'inquiète : êtes-vous poète ou musicien ?

Fabio. – L'un et l'autre.

Marcelli. – Pour moi, je ne suis qu'amateur et n'ai fait que des chansonnettes. Vous savez donc très bien que mon assiduité dans cette salle, où nous nous rencontrons continuellement depuis quelques semaines, ne peut avoir d'autre motif qu'une intrigue amoureuse...

Fabio. – Dont je n'ai nulle envie d'être informé.

Marcelli. – Oh ! vous ne m'échapperez point par ces faux-fuyants, et ce n'est que quand vous saurez tout que je me croirai certain du mystère dont mon amour a besoin.

Fabio. – Il s'agit donc de quelque actrice... de la Borsella ?

Marcelli. – Non, de la nouvelle cantatrice espagnole, de la divine Corilla ! ... Par Bacchus ! vous avez bien remarqué les furieux clins d'oeil que nous nous lançons ?

Fabio, avec humeur. – Jamais !

Marcelli. – Les signes convenus entre nous à de certains instants où l'attention du public se porte ailleurs ?

Fabio. – je n'ai rien vu de pareil.

Marcelli. – Quoi ! vous êtes distrait à ce point ? J'ai donc eu tort de vous croire informé d'une partie de mon secret ; mais la confidence étant commencée...

Fabio, vivement. – Oui, certes ! vous me voyez maintenant curieux d'en connaître la fin.

Marcelli. – Peut-être n'avez-vous jamais fait grande attention à la signora Corilla ? Vous êtes plus occupé, n'est-ce pas, de sa voix que de sa figure ? Eh bien ! regardez-la, Elle est charmante.

Fabio. – J'en conviens.

Marcelli. – Une blonde d'Italie ou d'Espagne, c'est toujours une espèce de beauté fort singulière et qui a du prix par sa rareté.

Fabio. – C'est également mon avis.

Marcelli. – Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à Judith de Caravaggio, qui est dans le Musée royal ?

Fabio. – Eh ! monsieur, finissez. En deux mots, vous êtes son amant n'est-ce pas ?

Marcelli. – Pardon ; je ne suis encore que son amoureux.

Fabio. – Vous m'étonnez.

Marcelli. – Je dois vous dire qu'elle est fort sévère.

Fabio. – On le prétend.

Marcelli. – Que c'est une tigresse, une Bradamante...

Fabio. – Une Alcimadure.

Marcelli. – Sa porte demeurant fermée à mes bouquets, sa fenêtre à mes sérénades, j'en ai conclu qu'elle avait des raisons pour être insensible... chez elle, mais que sa vertu devait tenir pied moins solidement sur les planches d'une scène d'opéra... Je sondai le terrain, j'appris qu'un certain drôle nommé Mazetto avait accès près d'elle, en raison de son service au théâtre...

Fabio. – Vous confiâtes vos fleurs et vos billets à ce coquin.

Marcelli. – Vous le saviez donc ?

Fabio. – Et aussi quelques présents qu'il vous conseilla de faire.

Marcelli. – Ne disais-je pas bien que vous étiez informé de tout ?

Fabio. – Vous n'avez pas reçu de lettres d'elle ?

Marcelli. – Aucune.

Fabio. – Il serait trop singulier que la dame elle même, passant près de vous dans la rue, vous eût, à voix basse, indiqué un rendez-vous...

Marcelli, – Vous êtes le diable, ou moi-même !

Fabio. – Pour demain ?

Marcelli. – Non, pour aujourd'hui.

Fabio. – A cinq heures de la nuit ?

Marcelli. – A cinq heures.

Fabio. – Alors, c'est au rond-point de la Villa-Reale ?

Marcelli. – Non, devant les bains de Neptune.

Fabio. – Je n'y comprends plus rien.

Marcelli. – Pardieu ! vous voulez tout deviner, tout savoir mieux que moi. C'est particulier. Maintenant que j'ai tout dit, il est de votre honneur d'être discret.

Fabio. – Bien. Ecoutez–moi, mon ami... nous sommes joués l'un ou l'autre.

Marcelli. – Que dites–vous ?

Fabio. – Ou l'un et l'autre, si vous voulez. Nous avons rendez–vous de la même personne, à la même heure : vous, devant les bains de Neptune ; moi, à la Villa–Reale !

Marcelli. – Je n'ai pas le temps d'être stupéfait ; mais je vous demande raison de cette lourde plaisanterie.

Fabio. – Si c'est la raison qui vous manque, je ne me charge pas de vous en donner ; si c'est un coup d'épée qu'il vous faut, dégainez la vôtre.

Marcelli. – Je fais une réflexion : vous avez sur moi tout avantage en ce moment.

Fabio. – Vous en convenez ?

Marcelli. – Pardieu ! vous êtes un amant malheureux, c'est clair ; vous alliez vous jeter du haut de cette rampe, ou vous pendre aux branches de ces tilleuls, si je ne vous eusse rencontré. Moi, au contraire, je suis reçu, favorisé, presque vainqueur ; je soupe ce soir avec l'objet de mes vœux. Je vous rendrais service en vous tuant ; mais, si c'est moi qui suis tué, vous conviendrez qu'il serait dommage que ce fût avant, et non après. Les choses ne sont pas égales ; remettons l'affaire à demain.

Fabio. – Je fais exactement la même réflexion que vous, et pourrais vous répéter vos propres paroles. Ainsi, je consens à ne vous punir que demain de votre folle vanterie. Je ne vous croyais qu'indiscret.

Marcelli.. – Bon ! séparons–nous sans un mot de plus. Je ne veux point vous contraindre à des aveux humiliants, ni compromettre davantage une dame qui n'a pour moi que des bontés. Je compte sur votre réserve et vous donnerai demain matin des nouvelles de ma soirée.

Fabio. – Je vous en promets autant ; mais ensuite nous ferrailurons de bon coeur. A demain donc.

Marcelli. – A demain, seigneur Fabio.

Fabio seul.

Je ne sais quelle inquiétude m'a porté à le suivre de loin, au lieu d'aller de mon côté. Retournons ! (Il fait quelques pas.) Il est impossible de porter plus loin l'assurance, mais aussi ne pouvait–il guère revenir sur sa prétention et me confesser son mensonge. Voilà de nos jeunes fous à la mode ; rien ne leur fait obstacle, ils sont les vainqueurs et les préférés de toutes les femmes, et la liste de don Juan ne leur coûterait que la peine de l'écrire. Certainement, d'ailleurs, si cette beauté nous trompait l'un pour l'autre, ce ne serait pas à la même heure. Allons, je crois que l'instant approche, et que je ferais bien de me diriger du côté de la Villa–Reale, qui doit être déjà débarrassée de ses promeneurs et rendue à la solitude. Mais en vérité n'aperçois–je pas là–bas Marcelli qui donne le bras à une femme ? ... Je suis fou véritablement ; si c'est lui, ce ne peut être elle... Que faire ? Si je vais de leur côté, je manque l'heure de mon rendez–vous... et, si je n'éclaircis pas le soupçon qui me vient, je risque, en me rendant là–bas, de jouer le rôle d'un sot. C'est là une cruelle incertitude. L'heure se passe, je vais et reviens, et ma position est la plus bizarre du monde. Pourquoi faut–il que j'aie rencontré cet étourdi, qui s'est loué de moi peut–être ? Il aura su mon amour par Mazetto, et tout ce qu'il m'est venu conter tient à quelque obscure fourberie que je saurai bien démêler. – Décidément, je

prends mon parti, le cours à la Villa–Reale. (Il revient.) Sur mon âme, ils approchent ; c'est la même mantille garnie de longues dentelles ; c'est la même robe de sole grise... en deux pas ils vont être ici. Oh ! si c'est elle, si je suis trompé... je n'attendrai pas à demain pour me venger de tous les deux ! ... Que vais–je faire ? un éclat ridicule... retirons–nous derrière ce treillis pour mieux nous assurer que ce sont bien eux–mêmes.

Fabio, caché ; Marcelli ; la signora Corilla lui donnant le bras.

Marcelli. – Oui, belle dame, vous voyez jusqu'où va la suffisance de certaines gens. Il y a par la ville un cavalier qui se vante d'avoir aussi obtenu de vous une entrevue pour ce soir. Et, si je n'étais sûr de vous avoir maintenant à mon bras, fidèle à une douce promesse trop longtemps différée...

Corilla. – Allons, vous plaisantez, seigneur Marcelli. Et ce cavalier si avantageux... le connaissez–vous ?

Marcelli. – C'est à moi justement qu'il a fait des confidences...

Fabio, se montrant. – Vous vous trompez, seigneur, c'est vous qui me faisiez les vôtres... Madame, il est inutile d'aller plus loin ; je suis décidé à ne point supporter un pareil manège de coquetterie. Le seigneur Marcelli peut vous reconduire chez vous, puisque vous lui avez donné le bras ; mais ensuite, qu'il se souvienne bien que je l'attends, moi.

Marcelli. – Ecoutez, mon cher, tâchez, dans cette affaire–ci, de n'être que ridicule.

Fabio. – Ridicule, dites vous ?

Marcelli. – je le dis. S'il vous plaît de faire du bruit, attendez que le jour se lève ; je ne me bats sous les lanternes, et je ne me soucie point de me faire arrêter par la garde de nuit.

Corilla. – Cet homme est fou ; ne le voyez–vous pas ? Eloignons–nous.

Fabio. – Ah ! madame ! il suffit... ne brisez pas entièrement cette belle image que je portais pure et sainte au fond de mon coeur. Hélas ! content de vous aimer de loin, de vous écrire... j'avais peu d'espérance, et je demandais moins que vous ne m'avez promis !

Corilla. – Vous m'avez écrit ? à moi ! ...

Marcelli. – Eh ! qu'importe ? ce n'est pas ici le lieu d'une telle explication...

Corilla. – Et que vous ai–je promis, monsieur ? ... je ne vous connais pas et ne vous ai jamais parlé.

Marcelli. – Bon ! quand vous lui auriez dit quelques paroles en l'air, le grand mal ! Pensez–vous que mon amour s'en inquiète ?

Corilla. – Mais quelle idée avez–vous aussi, seigneur ? Puisque les choses sont allées si loin, je veux que tout s'explique à l'instant. Ce cavalier croit avoir à se plaindre de moi ; qu'il parle et qu'il se nomme avant tout ; car j'ignore ce qu'il est et ce qu'il veut.

Fabio. – Rassurez–vous, madame ! j'ai honte d'avoir fait cet éclat et d'avoir cédé un premier mouvement de surprise. Vous m'accusez d'imposture, et votre belle bouche ne peut mentir. Vous l'avez dit, je suis fou, j'ai rêvé. Ici même, il y a une heure, quelque chose comme votre fantôme passait, m'adressait de douces paroles et promettait de revenir... Il y avait de la magie, sans doute, et cependant tous les détails restent présents à ma pensée. J'étais là, je venais de voir le soleil se coucher derrière le Pausilippe, en jetant

sur Ischia le bord de son manteau rougeâtre, la mer noircissait dans le golfe, et les voiles blanches se hâtaient vers la terre comme des colombes attardées... Vous voyez, je suis un triste rêveur, mes lettres ont dû vous l'apprendre, mais vous n'entendrez plus parler de moi, je le jure, et vous dis adieu.

Corilla. – Vos lettres... Tenez, tout cela a l'air d'un imbroglio de comédie, permettez-moi de ne m'y point arrêter davantage ; seigneur Marcelli, veuillez reprendre mon bras et me reconduire en toute hâte chez moi. (Fabio salue et s'éloigne.)

Marcelli. – Chez vous, madame ?

Corilla. – Oui, cette scène m'a bouleversée ! ... Vit-on jamais rien de plus bizarre ? Si la place du Palais n'est pas encore déserte, nous trouverons bien une chaise, ou tout au moins un falot. Voici justement les valets du théâtre qui sortent ; appelez un d'entre eux...

Marcelli. – Holà ! quelqu'un ! par ici... Mais, en vérité, vous sentez-vous malade ?

Corilla. – A ne pouvoir marcher plus loin...

Fabio, Mazetto, les précédents.

Fabio, entraînant Mazetto. – Tenez, c'est le ciel qui nous l'amène ; voilà le traître qui s'est joué de moi.

Marcelli. – C'est Mazetto ! le plus grand fripon des Deux-Siciles. Quoi ! c'était aussi votre messenger ?

Mazetto. – Au diable ! vous m'étouffez.

Fabio. – Tu vas nous expliquer...

Mazetto. – Et que faites-vous ici, seigneur ? je vous croyais en bonne fortune ?

Fabio. – C'est la tienne qui ne vaut rien. Tu vas mourir si tu ne confesses pas toute ta fourberie.

Marcelli. – Attendez, seigneur Fabio, j'ai aussi des droits à faire valoir sur ses épaules. A nous deux, maintenant.

Mazetto. – Messieurs, si vous voulez que je comprenne, ne frappez pas tous les deux à la fois. De quoi s'agit-il ?

Fabio. – Et de quoi peut-il être question, misérable ? Mes lettres, qu'en as-tu fait ?

Marcelli. – Et de quelle façon as-tu compromis l'honneur de la signora Corilla ?

Mazetto. – Messieurs, l'on pourrait nous entendre.

Marcelli. – Il n'y a ici que la signera elle-même et nous deux, c'est-à-dire deux hommes qui vont s'entre-tuer demain à cause d'elle ou à cause de toi.

Mazetto. – Permettez : ceci dès lors est grave, et mon humanité me défend de dissimuler davantage...

Fabio. – Parle.

Mazetto. – Au moins, remettez vos épées.

Fabio. – Alors nous prendrons des bâtons.

Marcelli. – Non ; nous devons le ménager s'il dit la vérité tout entière, mais à ce prix-là seulement.

Corilla. – Son insolence m'indigne au dernier point.

Marcelli. – Le faut-il assommer avant qu'il ait parlé ?

Corilla. – Non ; je veux tout savoir, et que, dans une si noire aventure, il ne reste du moins aucun doute sur ma loyauté.

Mazetto. – Ma confession est votre panégyrique, madame ; tout Naples connaît l'austérité de votre vie. Or, le seigneur Marcelli, que voilà, était passionnément épris de vous ; il allait jusqu'à promettre de vous offrir son nom si vous vouliez quitter le théâtre ; mais il fallait qu'il pût du moins mettre à vos genoux l'hommage de son coeur, je ne dis pas de sa fortune ; mais vous en avez bien pour deux, on le sait, et lui

aussi.

Marcelli. – Faquin ! ...

Fabio. – Laissez-le finir.

Mazetto. – La délicatesse du motif m'engagea dans son parti. Comme valet du théâtre, il m'était aisé de mettre ses billets sur votre toilette. Les premiers furent brûlés ; d'autres, laissés ouverts, reçurent un meilleur accueil. Le dernier vous décida à accorder un rendez-vous au seigneur Marcelli, lequel m'en a fort bien récompensé ! ...

Marcelli. – Mais qui te demande tout ce récit ?

Fabio. – Et moi, traître ! âme à double face ! comment m'as-tu servi ? Mes lettres les as-tu remises ? Quelle est cette femme voilée que tu m'as envoyée tantôt, et que tu m'as dit être la signora Corilla elle-même ?

Mazetto. – Ah ! seigneurs, qu'eussiez-vous dit de moi et quelle idée madame en eût-elle pu concevoir, si je lui avais remis des lettres de deux écritures différentes et des bouquets de deux amoureux ? Il faut de l'ordre en toute chose, et je respecte trop madame pour lui avoir supposé la fantaisie de mener de front deux amours. Cependant le désespoir du seigneur Fabio, à mon premier refus de le servir, m'avait singulièrement touché. Je le laissai d'abord épancher sa verve en lettres et en sonnets que je feignis de remettre à la signora, supposant que son amour pourrait bien être de ceux qui viennent si fréquemment se brûler les ailes aux flammes de la rampe ; passions d'écoliers et de poètes, comme nous en voyons tant... Mais c'était plus sérieux, car la bourse du seigneur Fabio s'épuisait à fléchir ma résolution vertueuse...

Marcelli. – En voilà assez ! Signora, nous n'avons point affaire, n'est-ce pas, de ces divagations.

Corilla. – Laissez-le dire, rien ne nous presse, monsieur.

Mazetto. – Enfin, j'imaginai que le seigneur Fabio étant épris par les yeux seulement, puisqu'il n'avait jamais pu réussir à s'approcher de madame et n'avait jamais entendu sa voix qu'en musique, il suffirait de lui procurer la satisfaction d'un entretien avec quelque créature de la taille et de l'air de la signora Corilla... Il faut dire que j'avais déjà remarqué une petite bouquetière qui vend ses fleurs le long de la rue de Tolède ou devant les cafés de la place du Môle. Quelquefois elle s'arrête un instant, et chante des chansonnettes espagnoles avec une voix d'un timbre fort clair...

Marcelli. – Une bouquetière qui ressemble à la signora, allons donc ! ne l'aurais-je point aussi remarquée ?

Mazetto. – Seigneur, elle arrive tout fraîchement par le galion de Sicile, et porte encore le costume de son pays.

Corilla. – Cela n'est pas vraisemblable assurément.

Mazetto. – Demandez au seigneur Fabio si, le costume aidant, il n'a pas cru tantôt voir passer madame elle-même ?

Fabio. – Eh bien ! cette femme...

Mazetto. – Cette femme, seigneur, est celle qui vous attend à la Villa-Reale, ou plutôt qui ne vous attend plus, l'heure étant de beaucoup passée.

Fabio. – Peut-on imaginer une plus noire complication d'intrigues ?

Marcelli. – Mais non ; l'aventure est plaisante. Et, voyez, la signora elle-même ne peut s'empêcher d'en rire... Allons, beau cavalier, séparons-nous sans rancune, et corrigez-moi ce drôle d'importance... Ou plutôt, tenez, profitez de son idée : la nuée qu'embrassait Ixion valait bien pour lui la divinité dont elle était l'image, et je vous crois assez poète pour vous soucier peu des réalités. – Bonsoir, seigneur Fabio !

Fabio, Mazetto.

Fabio, à lui-même. – Elle était là, et pas un mot de pitié, pas un signe d'attention ! Elle assistait, froide et morne, à ce débat qui me couvrait de ridicule, et elle est partie dédaigneusement sans dire une parole, riant seulement, sans doute, de ma maladresse et de ma simplicité ! ... Oh ! tu peux te retirer, va, pauvre diable si inventif, je ne maudis plus ma mauvaise étoile, et je vais rêver le long de la mer à mon infortune, car je n'ai plus même l'énergie d'être furieux.

Mazetto. – Seigneur, vous feriez bien d'aller rêver du côté de la Villa-Reale. La bouquetière vous attend peut-être encore...

Fabio, seul.

En vérité, j'aurais été curieux de rencontrer cette créature et de la traiter comme elle le mérite. Quelle femme est ce donc que celle qui se prête à une telle manoeuvre ? Est-ce une niase enfant à qui l'on fait la leçon, ou quelque effrontée qu'on n'a eu que la peine de payer et de mettre en campagne ? Mais il faut l'âme d'un plat valet pour m'avoir jugé digne de donner dans ce piège un instant. Et pourtant elle ressemble à celle que l'aime... et moi-même quand je la rencontrai voilée, je crus reconnaître et sa démarche et le son si pur de sa voix... Allons, il est bientôt six heures de nuit, les derniers promeneurs s'éloignent vers Sainte-Lucie et vers Chiaia, et les terrasses des maisons se garnissent de monde... A l'heure qu'il est, Marcelli soupe gaiement avec sa conquête facile. Les femmes n'ont d'amour que pour ces débauchés sans coeur.

Fabio, une bouquetière.

Fabio. – Que me veux-tu, petite ?

La bouquetière. – Seigneur, je vends des roses, je vends des fleurs du printemps. Voulez-vous acheter tout ce qui me reste pour parer la chambre de votre amoureuse ? On va bientôt fermer le jardin, et je ne puis remporter cela chez mon père ; je serais battue. Prenez le tout pour trois carlins.

Fabio. – Crois-tu donc que je sois attendu ce soir, et me trouves-tu la mine d'un amant favorisé ?

La bouquetière. – Venez ici à la lumière. Vous m'avez l'air d'un beau cavalier, et, si vous n'êtes pas attendu, c'est que vous attendez... Ah ! mon Dieu !

Fabio. – Qu'as-tu, ma petite ? Mais vraiment, cette figure... Ah ! je comprends tout maintenant : tu es la fausse Corilla ! ... A ton âge, mon enfant, tu entames un vilain métier !

La bouquetière. – En vérité, seigneur, je suis une honnête fille, et vous allez me mieux juger. On m'a déguisée en grande dame, on m'a fait apprendre des mots par coeur ; mais, quand j'ai vu que c'était une comédie pour tromper un honnête gentilhomme, je me suis échappée et j'ai repris mes habits de pauvre fille, et je suis allée, comme tous les soirs, vendre mes fleurs sur la place du Môle et dans les allées du jardin royal.

Fabio. – Cela est-il bien vrai ?

La bouquetière. – Si vrai, que je vous dis adieu, seigneur ; et puisque vous ne voulez pas de mes fleurs, je les jeterai dans la mer en passant ; demain elles seraient fanées.

Fabio. – Pauvre fille, cet habit te sied mieux que l'autre, et je te conseille de ne plus le quitter. Tu es, toi, la fleur sauvage des champs ; mais qui pourrait se tromper entre vous deux ? Tu me rappelles sans doute quelques-uns de ses traits, et ton coeur vaut mieux que le sien, peut-être. Mais qui peut remplacer dans l'âme d'un amant la belle image qu'il s'est plu tous les jours à parer d'un nouveau prestige ? Celle-là n'existe plus en réalité sur la terre ; elle est gravée seulement au fond du coeur fidèle, et nul portrait ne pourra jamais rendre son impérissable beauté.

La bouquetière. – Pourtant on m'a dit que je la valais bien, et, sans coquetterie, je pense qu'étant parée comme la signora Corilla, aux feux des bougies, avec l'aide du spectacle et de la musique, je pourrais bien vous plaire autant qu'elle, et cela sans blanc de perle et sans carmin.

Fabio. – Si ta vanité se pique, petite fille, tu m'ôteras même le plaisir que je trouve à te regarder un instant. Mais, vraiment, tu oublies qu'elle est la perle de l'Espagne et de l'Italie, que son pied est le plus fin et sa main la plus royale du monde. Pauvre enfant ! la misère n'est pas la culture qu'il faut à des beautés si accomplies, dont le luxe et l'art prennent soin tour à tour.

La bouquetière. – Regardez mon pied sur ce banc de marbre ; il se découpe encore assez bien dans sa chaussure brune. Et ma main, l'avez-vous seulement touchée ?

Fabio. – Il est vrai que ton pied est charmant, et ta main... Dieu ! qu'elle est douce ! ... Mais, écoute, je ne veux pas te tromper, mon enfant, c'est bien elle seule que j'aime, et le charme qui m'a séduit n'est pas né dans une soirée. Depuis trois mois que je suis à Naples, je n'ai pas manqué de la voir un seul jour d'Opéra. Trop pauvre pour briller près d'elle, comme tous les beaux cavaliers qui l'entourent aux promenades, n'ayant ni le génie des musiciens, ni la renommée des poètes qui l'inspirent et qui la servent dans son talent, j'allais sans espérance m'enivrer de sa vue et de ses chants, et prendre ma part dans ce plaisir de tous, qui pour moi seul était le bonheur et la vie. Oh ! tu la vaux bien peut-être, en effet... mais as-tu cette grâce divine qui se révèle sous tant d'aspects ? As-tu ces pleurs et ce sourire ? As-tu ce chant divin, sans lequel une divinité n'est qu'une belle idole ? Mais alors tu serais à sa place, et tu ne vendrais pas des fleurs aux promeneurs de la Villa-Reale...

La bouquetière. – Pourquoi donc la nature, en me donnant son apparence, aurait-elle oublié la voix ? Je chante fort bien, je vous jure ; mais les directeurs de San-Carlo n'auraient jamais l'idée d'aller ramasser une prima donna sur la place publique... Ecoutez ces vers d'opéra que j'ai retenus pour les avoir entendus seulement au petit théâtre de la Fenice.

(Elle chante.)

Air Italien

Qu'il m'est doux de conserver la paix du coeur, le calme de la pensée.

Il est sage d'aimer dans la belle saison de l'âge ; plus sage de n'aimer pas.

Fabio, tombant à ses pieds. – Oh ! madame, qui vous méconnaîtrait maintenant ? Mais cela ne peut être... Vous êtes une déesse véritable, et vous allez vous envoler ! Mon Dieu ! qu'ai-je à répondre à tant de bontés ? je suis indigne de vous aimer, pour ne vous avoir point d'abord reconnue !

Corilla. – Je ne suis donc plus la bouquetière ? ... Eh bien ! je vous remercie ; j'ai étudié ce soir un nouveau rôle, et vous m'avez donné la réplique admirablement.

Fabio. – Et Marcelli ?

Corilla. – Tenez, n'est-ce pas lui que je vois errer tristement le long de ces berceaux, comme vous faisiez tout à l'heure ?

Fabio. – Evitons-le, prenons une allée.

Corilla. – Il nous a vu, il vient à nous.

Fabio, Corilla, Marcelli.

Marcelli. – Hé, seigneur Fabio, vous avez donc trouvé la bouquetière ? Ma foi, vous avez bien fait, et vous êtes plus heureux que moi ce soir.

Fabio. – Eh bien ! qu'avez-vous donc fait de la signora Corilla ? vous alliez souper ensemble gaiement.

Marcelli. – Ma foi, l'on ne comprend rien aux caprices des femmes. Elle s'est dite malade, et je n'ai pu que la reconduire chez elle ; mais demain...

Fabio. – Demain ne vaut pas ce soir, seigneur Marcelli.

Marcelli. – Voyons donc cette ressemblance tant vantée... Elle n'est pas mal, ma foi ! ... mais ce n'est rien ; pas de distinction, pas de grâce. Allons, faites-vous illusion à votre aise... Moi, je vais penser à la prima donna de San-Carlo, que j'épouserai dans huit jours.

Corilla, reprenant son ton naturel. – Il faudra réfléchir là-dessus, seigneur Marcelli. Tenez, moi, j'hésite beaucoup à m'engager. J'ai de la fortune, je veux choisir. Pardonnez-moi d'avoir été comédienne en amour comme au théâtre, et de vous avoir mis à l'épreuve tous deux. Maintenant, je vous l'avouerai, je ne sais trop si aucun de vous m'aime, et j'ai besoin de vous connaître davantage. Le seigneur Fabio n'adore en moi que l'actrice peut-être, et son amour a besoin de la distance et de la rampe allumée ; et vous, seigneur Marcelli, vous me paraissez vous aimer avant tout le monde, et vous émouvoir difficilement dans l'occasion. Vous êtes trop mondain, et lui trop poète. Et maintenant, veuillez tous deux m'accompagner. Chacun de vous avait gagé de souper avec moi : j'en avais fait la promesse à chacun de vous ; nous souperons tous ensemble ; Mazetto nous servira.

Mazetto, paraissant et s'adressant au public. – Sur quoi, messieurs, vous voyez que cette aventure scabreuse va se terminer le plus moralement du monde. Excusez les fautes de l'auteur.

Les Chimères

Les Chimères

El Desdichado

Je suis le ténébreux, – le veuf – l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.
Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends–moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.
Suis–je Amour ou Phébus ? ... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...
Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Myrtho

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
A ton front inondé des clartés d'Orient,
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.
C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,
Et dans l'éclair furtif de ton oeil souriant,
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.
Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert....
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.
Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,
Le pâle hortensia s'unit au myrte vert !

Horus

Le dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers :
Isis, la mère, alors se leva sur sa couche,
Fit un geste de haine à son époux farouche,
Et l'ardeur d'autrefois brilla dans ses yeux verts.
"Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers,
Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche,
Attachez son pied tors, éteignez son oeil louche,
C'est le dieu des volcans et le roi des hivers !
"L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle,
J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle...
C'est l'enfant bien-aimé d'Hermès et d'Osiris !
La déesse avait fui sur sa coque dorée,
La mer nous renvoyait sous l'écharpe d'Iris.

Antéros

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au coeur
Et sur un col flexible une tête indomptée ;
C'est que je suis issu de la race d'Antée,
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.
Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,
Sous la pâleur d'Abel, hélas ! ensanglantée,
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !
Jéhovah ! le dernier, vaincu par ton génie,
Qui, du fond des enfers, criait : "O tyrannie !"
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...
Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

Delfica

La connais-tu, Dafné, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour qui toujours recommence ? ...
Reconnais-tu le Temple au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?
Ils reviendront, ces Dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...
Cependant la sibylle au visage latin
Est endormie encor sous l'arc de Constantin
– Et rien n'a dérangé le sévère portique.

Artémis

La Treizième revient... C'est encor la première ;
Et c'est toujours la seule, – ou c'est le seul moment ;
Car es-tu reine, ô toi ! La première ou dernière ?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ? ...
Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :
C'est la mort – ou la morte ...O délice ! ô tourment !
La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière.
Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au coeur violet, fleur de sainte Gudule :
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?
Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux,
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle :
– La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !

Le Christ aux Oliviers

Dieu. est mort ! le ciel est vide...
Pleurez ! enfants, vous n'avez plus de père
Jean-Paul.

I

Quand le Seigneur, levant au ciel ses maigres bras,
Sous les arbres sacrés, comme font les poètes,
Se fut longtemps perdu dans ses douleurs muettes,
Et se jugea trahi par des amis ingrats,
Il se tourna vers ceux qui l'attendaient en bas
Rêvant d'être des rois, des sages, des prophètes...
Mais engourdis, perdus dans le sommeil des bêtes,
Et se prit à crier : "Non, Dieu n'existe pas !"
Ils dormaient. "Mes amis, savez-vous la nouvelle ?
J'ai touché de mon front à la voûte éternelle ;
Je suis sanglant, brisé, souffrant pour bien des jours !
Frères, je vous trompais : Abîme ! abîme ! abîme !
Le dieu manque à l'autel où je suis la victime...
Dieu n'est pas ! Dieu n'est plus !" Mais ils dormaient toujours !

II

Il reprit : "Tout est mort ! J'ai parcouru les mondes ;
Et j'ai perdu mon vol dans leurs chemins lactés,
Aussi loin que la vie, en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés :
Partout le sol désert côtoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités...
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes,
Mais nul esprit n'existe en ces immensités.
En cherchant l'oeil de Dieu, je n'ai vu qu'une orbite
Vaste, noire et sans fond, d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours ;
Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,
Seuil de l'ancien chaos dont le néant est l'ombre,
Spirale engloutissant les Mondes et les jours !

III

"Immobile Destin, muette sentinelle,
Froide Nécessité ! ... Hasard qui, t'avançant
Parmi les mondes morts sous la neige éternelle,
Refroidis, par degrés, l'univers palissant,
Sais-tu ce que tu fais, puissance originelle,
De tes soleils éteints, l'un l'autre se froissant...
Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle,
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant ? ...
O mon père ! est-ce toi que je sens en moi-même ?
As-tu pouvoir de vivre et de vaincre la mort ?
Aurais-tu succombé sous un dernier effort
De cet ange des nuits que frappa l'anathème ?
Car je me sens tout seul à pleurer et souffrir,

Hélas ! et, si je meurs, c'est que tout va mourir ! "

IV

Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrant au monde en vain tout son coeur épanché ;
Mais prêt à défaillir et sans force penché,
Il appela le seul – éveillé dans Solyme :
"Judas ! lui cria-t-il, tu sais ce qu'on m'estime,
Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché :
Je suis souffrant, ami ! sur la terre couché...
Viens ! ô toi qui, du moins, as la force du crime ! "
Mais judas s'en allait, mécontent et pensif,
Se trouvant mal payé, plein d'un remords si vif
Qu'il lisait ses noirceurs sur tous les murs écrites...
Enfin Pilate seul, qui veillait pour César,
Sentant quelque pitié, se tourna par hasard :
"Allez chercher ce fou ! " dit-il aux satellites.

V

C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublime...
Cet Icare oublié qui remontait les cieux,
Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime !
L'augure interrogeait le flanc de la victime,
La terre s'enivrait de ce sang précieux...
L'univers étourdi penchait sur ses essieux,
Et l'Olympe un instant chancela vers l'abîme.
"Réponds ! criait César à Jupiter Ammon,
Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre ?
Et si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon..."
Mais l'oracle invoqué pour jamais dut se taire ;
Un seul pouvait au monde expliquer ce mystère :
– Celui qui donna l'âme aux enfants du limon.

Vers dorés

Eh quoi ! tout est sensible
Pythagore
Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.
Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
"Tout est sensible ! " Et tout sur ton être est puissant.
Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie
Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

En marge des Chimères

Autres Chimères

La Tête armée

Napoléon mourant vit une Tête armée...
 Il pensait à son fils déjà faible et souffrant :
 La Tête, c'était donc sa France bien-aimée,
 Décapitée aux pieds du César expirant.
 Dieu, qui jugeait cet homme et cette renommée,
 Appela Jésus-Christ ; mais l'abyme s'ouvrant,
 Ne rendit qu'un vain souffle, un spectre de fumée
 Le Demi-Dieu, vaincu, se releva plus grand.
 Alors on vit sortir du fond du purgatoire
 Un jeune homme inondé des pleurs de la Victoire,
 Qui tendit sa main pure au monarque des cieux ;
 Frappés au flanc tous deux par un double mystère,
 L'un répandait son sang pour féconder la Terre,
 L'autre versait au ciel la semence des dieux !
 A Hélène de Mecklembourg

Fontainebleau, mai 1831

Le vieux palais attend la princesse saxonne
 Qui des derniers Capets veut sauver les enfants ;
 Charlemagne, attentif à ses pas triomphants,
 Crie à Napoléon que Charles-Quint pardonne.
 Mais deux rois à la grille attendent en personne ;
 Quel est le souvenir qui les tient si tremblants
 Que l'aïeul aux yeux morts s'en retourne à pas lents,
 Dédaignant de frapper ces pêcheurs de couronne ?
 O Médicis ! les temps seraient ils accomplis ?
 Tes trois fils sont rentrés dans ta robe aux grands plis ;
 Mais il en reste un seul qui s'attache à ta mante.
 C'est un aiglon tout faible, oublié par hasard ;
 Il rapporte la foudre à son père César...
 Et c'est lui qui dans l'air amassait la tourmente
 A madame Sand

"Ce roc voûté par art, chef-d'oeuvre d'un autre âge,
 Ce roc de Tarascon hébergeait autrefois
 Les géants descendus des montagnes de Foix,
 Dont tant d'os excessifs rendent sûr témoignage."
 O seigneur Du Bartas, je suis de ton lignage,
 Moi qui soude mon vers à ton vers d'autrefois :
 Mais les frais descendants des vieux comtes de Foix
 Ont besoin de témoins pour parler dans notre âge.
 J'ai passé près Salzbourg sous des rochers tremblants ;
 La cigogne d'Autriche y nourrit les milans.
 Barberousse et Richard ont sacré ce refuge.
 La neige règne au front de leurs pics infranchis,
 Et ce sont, m'a-t-on dit, les ossements blanchis

Des anciens monts rongés par la mer du déluge.
A madame Ida Dumas

J'étais assis chantant aux pieds de Michaël ;
Mithra sur notre tête avait fermé sa tente ;
Le Roi des rois dormait dans sa couche éclatante,
Et tous deux en rêvant nous pleurions Israël
Quand Tippoo se leva dans la nuée ardente...
Trois voix avaient crié vengeance au bord du ciel ;
Il rappela d'en haut mon frère Gabriel,
Et tourna vers Michel sa prunelle sanglante :
"Voici venir le loup, le tigre et le lion...
L'un s'appelle Ibrahim, l'autre Napoléon
Et l'autre Abd-el-Kader qui rugit dans la poudre ;
"Le glaive d'Alaric, le sabre d'Attila,
Ils les ont... Mon épée et ma lance sont là ;
Mais le César romain nous a volé la foudre."
A madame Aguado

Colonne de saphir, d'arabesques brodée,
Reparais ! Les ramiers s'envolent de leur nid.
De ton bandeau d'azur à ton pied de granit
Se déroule à longs plis la pourpre de Judée.
Si tu vois Bénarès, sur son fleuve accoudée,
Détache avec ton arc ton corset d'or bruni,
Car je suis le vautour volant sur Patani,
Et de blancs papillons la mer est inondée.
Lanassa ! fais flotter ton voile sur les eaux.
Livre les fleurs de pourpre au courant des ruisseaux.
La neige du Cathay tombe sur l'Atlantique.
Cependant la prêtresse au visage vermeil
Est endormie encor sous l'arche du soleil,
Et rien n'a dérangé le sévère portique.
Rêverie de Charles VI

On ne sait pas toujours où va porter la hache,
Et bien des souverains, maladroits ouvriers,
En laissent retomber le coupant sur leurs pieds !

...

Que d'ennuis sur un front la main de Dieu rassemble
Et donne pour racine aux fleurons du bandeau !
Pourquoi mit-il encor ce pénible fardeau
Sur ma tête aux pensées tristes abandonnée,
Et souffrante, et déjà de soi-même inclinée.
Moi qui n'aurais aimé, si j'avais pu choisir,
Qu'une existence calme, obscure et sans désir :
Une pauvre maison dans quelque bois perdue,
De mousse, de jasmins et de vigne tendue ;
Des fleurs à cultiver, la barque d'un pêcheur,
Et de la nuit sur l'eau respire la fraîcheur ;
Prier Dieu sur les monts, suivre mes rêveries

Par les bois ombragés et les grandes prairies,
 Des collines le soir descendre le penchant,
 Le visage baigné des lueurs du couchant ;
 Quand un vent parfumé nous apporte en sa plainte
 Quelques sons affaiblis d'une ancienne complainte...
 Oh ! ces feux du couchant, vermeils, capricieux,
 Montent, comme un chemin splendide, vers les cieux !
 Il semble que Dieu dise à mon âme souffrante :
 Quitte le monde impur, la foule indifférente,
 Suis d'un pas assuré cette route qui luit,
 Et – viens à moi, mon fils... et – n'attends pas la NUIT ! ! !
 [Madame et souveraine]

"Madame et souveraine,
 Que mon coeur a de peine..."
 Ainsi disait un enfant chérubin :
 "Madame et souveraine,
 Que mon coeur a de peine..."
 Cette nuit, je ne sais trop pourquoi, ce refrain
 A trotté dans ma tête et m'a laissé tout triste...
 J'ai des torts envers vous... mais de ces torts d'artiste
 Que l'on peut pardonner de la main à la main.
 Je suis un fainéant, bohème journaliste,
 Qui dîne d'un bon mot étalé sur son pain.
 Vieux avant l'âge et plein de rancunes amères,
 Méfiant comme un rat, trompé par trop de gens,
 Ne croyant nullement aux amitiés sincères,
 J'ai mis exprès à bout les nobles sentiments
 Qui vous poussaient, madame, à calmer les tourments
 D'une âme abandonnée au pays des misères.
 Daignez me pardonner cet essai maladroit...
 Vos lettres m'ont prouvé que dans cette bagarre,
 Vous possédiez l'esprit qui marche ferme et droit,
 Vous voulez votre dû, mot grotesque et barbare,
 Que l'on n'accepterait jamais au Tintamare...
 Mais il paraît qu'il faut payer ce que l'on doit.
 Vous aurez donc, madame, et manuscrits et lettres,
 Doucement ficelés dans un calicot vert,
 Car ma plume est gelée aux jours noirs de l'hiver.
 Sans feu dans mon taudis, sans carreaux aux fenêtres,
 Je vais trouver le joint du ciel ou de l'enfer,
 Et j'ai pour l'autre monde enfin bouclé mes guêtres.
 J'ai fait mon épitaphe et prends la liberté
 De vous la dédier dans un sonnet stupide
 Qui s'élançe à l'instant du fond d'un cerveau vide...
 Mouvement de coucou par le froid arrêté :
 La misère a rendu ma pensée invalide !
 Sonnet
 Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet,
 Tour à tour amoureux insoucieux et tendre,
 Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre.

Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait.
C'était la Mort ! Alors il la pria d'attendre
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet ;
Et puis sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.
Il était paresseux, à ce que dit l'histoire,
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire.
Il voulait tout savoir mais il n'a rien connu.
Et quand vint le moment où, las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla disant : Pourquoi suis-je venu ?

Adieu, Madame, puisse ma lettre vous trouver joyeuse et contente ! Vous êtes jeune, tout est bien pour vous. J'ai la tête bourrelée d'ennuis ; vous me pardonnerez donc cette lettre, qui, pour vous, n'a sans doute pas sa raison d'être ! Prenez-la comme une énigme, et, si vous en trouvez le mot, répondez-moi que vous daigniez agréer les vœux sincères que je fais pour votre bonheur. Votre dévoué serviteur : Gérard de Nerval.

Aurélia

Première partie

I

Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'oeuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu, et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres : – le monde des Esprits s'ouvre pour nous.

Swedenborg appelait ces visions Memorabilia ; il les devait à la rêverie plus souvent qu'au sommeil ; l'Ane d'or d'Apulée, la Divine Comédie du Dante, sont les modèles poétiques de ces études de l'âme humaine. Je vais essayer, à leur exemple, de transcrire les impressions d'une longue maladie qui s'est passée tout entière dans mon esprit ; – et je ne sais pourquoi je me sers de ce terme maladie, car jamais, quant à ce qui est de moi-même, je ne me suis senti mieux portant. Parfois, je croyais ma force et mon activité doublées ; il me semblait tout savoir, tout comprendre ; l'imagination m'apportait des délices infinies. En recouvrant ce que les hommes appellent la raison, faudra-t-il regretter de les avoir perdues... ?

Cette Vita nuova a eu pour moi deux phases. Voici les notes qui se rapportent à la première. – Une dame que j'avais aimée longtemps et que j'appellerai du nom d'Aurélia, était perdue pour moi. Peu important les circonstances de cet événement qui devait avoir une si grande influence sur ma vie. Chacun peut chercher dans ses souvenirs l'émotion la plus navrante, le coup le plus terrible frappé sur l'âme par le destin ; il faut alors se résoudre à mourir ou à vivre : – je dirai plus tard pourquoi je n'ai pas choisi la mort. Condamné par celle que j'aimais, coupable d'une faute dont je n'espérais plus le pardon, il ne me restait qu'à me jeter dans les enivremens vulgaires ; j'affectai la joie et l'insouciance, je courus le monde, follement épris de la variété et du caprice ; j'aimais surtout les costumes et les moeurs bizarres des populations lointaines, il me semblait que je déplaçais ainsi les conditions du bien et du mal, les termes, pour ainsi dire, de ce qui est sentiment pour nous autres Français. "Quelle folie, me disais-je, d'aimer ainsi d'un amour platonique une femme qui ne vous aime plus ! Ceci est la faute de mes lectures : j'ai pris au sérieux les inventions des poètes, et je me suis fait une Laure ou une Béatrix d'une personne ordinaire de notre siècle... Passons à d'autres intrigues et celle-là sera vite oubliée." L'étourdissement d'un joyeux carnaval dans une ville d'Italie chassa toutes mes idées mélancoliques. J'étais si heureux du soulagement que j'éprouvais, que je faisais part de ma joie à tous mes amis, et, dans mes lettres, je leur donnais pour l'état constant de mon esprit ce qui n'était que surexcitation fiévreuse.

Un jour, arriva dans la ville une femme d'une grande renommée qui me prit en amitié, et qui, habituée à plaire et à éblouir, m'entraîna sans peine dans le cercle de ses admirateurs. Après une soirée où elle avait été à la fois naturelle et pleine d'un charme dont tous éprouvaient l'atteinte, je me sentis épris d'elle à ce point que je ne voulus pas tarder un instant à lui écrire. J'étais si heureux de sentir mon coeur capable d'un amour nouveau ! ... J'empruntais, dans cet enthousiasme factice, les formules mêmes qui, si peu de temps auparavant, m'avaient servi pour peindre un amour véritable et longtemps éprouvé. La lettre partie, j'aurais voulu la retenir, et j'allai rêver dans la solitude à ce qui me semblait une profanation de mes souvenirs.

Le soir rendit à mon nouvel amour tout le prestige de la veille. La dame se montra sensible à ce que je lui avais écrit, tout en manifestant quelque étonnement de ma ferveur soudaine. J'avais franchi, en un jour, plusieurs degrés des sentiments qu'on peut concevoir pour une femme avec apparence de sincérité. Elle m'avoua que je l'étonnais tout en la rendant fière. J'essayai de la convaincre ; mais, quoi que je voulusse lui dire, je ne pus ensuite retrouver dans nos entretiens le diapason de mon style, de sorte que je fus réduit à lui

I

avouer, avec larmes, que je m'étais trompé moi-même en l'abusant. Mes confidences attendries eurent pourtant quelque charme, et une amitié plus forte dans sa douceur succéda à de vaines protestations de tendresse.

II

Plus tard, je la rencontrai dans une autre ville où se trouvait la dame que j'aimais toujours sans espoir. Un hasard les fit connaître l'une à l'autre, et la première eut occasion, sans doute, d'attendrir à mon égard celle qui m'avait exilé de son cœur. De sorte qu'un jour me trouvant dans une société dont elle faisait partie, je la vis venir à moi et me tendre la main. Comment interpréter cette démarche et le regard profond et triste dont elle accompagna son salut ? J'y crus voir le pardon du passé ; l'accent divin de la pitié donnait aux simples paroles qu'elle m'adressa une valeur inexprimable, comme si quelque chose de la religion se mêlait aux douceurs d'un amour jusque-là profane, et lui imprimait le caractère de l'éternité.

Un devoir impérieux me forçait de retourner à Paris, mais je pris aussitôt la résolution de n'y rester que peu de jours et de revenir auprès de mes deux amies. La joie et l'impatience me donnèrent alors une sorte d'étourdissement qui se compliquait du soin des affaires que j'avais à terminer. Un soir, vers minuit, je remontais un faubourg où se trouvait ma demeure, lorsque, levant les yeux par hasard, je remarquai le numéro d'une maison éclairé par un réverbère. Ce nombre était celui de mon âge. Aussitôt, en baissant les yeux, je vis devant moi une femme au teint blême, aux yeux caves, qui me semblait avoir les traits d'Aurélia. Je me dis : "C'est sa mort ou la mienne qui m'est annoncée !" Mais je ne sais pourquoi j'en restai à la dernière supposition, et je me frappai de cette idée, que ce devait être le lendemain à la même heure.

Cette nuit-là, je fis un rêve qui me confirma dans ma pensée. – J'errais dans un vaste édifice composé de plusieurs salles, dont les unes étaient consacrées à l'étude, d'autres à la conversation ou aux discussions philosophiques. Je m'arrêtai avec intérêt dans une des premières, où je crus reconnaître mes anciens maîtres et mes anciens condisciples. Les leçons continuaient sur les auteurs grecs et latins, avec ce bourdonnement monotone qui semble une prière à la déesse Mnémosyne. – Je passai dans une autre salle, où avaient lieu des conférences philosophiques. J'y pris part quelque temps, puis j'en sortis pour chercher ma chambre dans une sorte d'hôtellerie aux escaliers immenses, pleins de voyageurs affairés.

Je me perdis plusieurs fois dans les longs corridors, et, en traversant une des galeries centrales, je fus frappé d'un spectacle étrange. Un être d'une grandeur démesurée, – homme ou femme, je ne sais, – voltigeait péniblement au-dessus de l'espace et semblait se débattre parmi des nuages épais. Manquant d'haleine et de force, il tomba enfin au milieu de la cour obscure, accrochant et froissant ses ailes le long des toits et des balustres. Je pus le contempler un instant. Il était coloré de teintes vermeilles, et ses ailes brillaient de mille reflets changeants. Vêtu d'une robe longue à plis antiques, il ressemblait à l'Ange de la Mélancolie d'Albrecht Dürer. Je ne pus m'empêcher de pousser des cris d'effroi, qui me réveillèrent en sursaut.

Le jour suivant, je me hâtai d'aller voir tous mes amis. Je leur faisais mentalement mes adieux, et, sans leur rien dire de ce qui m'occupait l'esprit, je dissertais chaleureusement sur des sujets mystiques ; je les étonnais par une éloquence particulière, il me semblait que je savais tout, et que les mystères du monde se révélaient à moi dans ces heures suprêmes.

Le soir, lorsque l'heure fatale semblait s'approcher, je dissertais avec deux amis, à la table d'un cercle, sur la peinture et sur la musique, définissant à mon point de vue la génération des couleurs et le sens des nombres. L'un d'eux, nommé Paul***, voulut me reconduire chez moi, mais je lui dis que je ne rentrais pas. "Où vas-tu ? me dit-il. – Vers l'Orient !" Et pendant qu'il m'accompagnait, je me mis à chercher dans le ciel une étoile, que je croyais connaître, comme si elle avait quelque influence sur ma destinée. L'ayant trouvée je continuai ma marche en suivant les rues dans la direction desquelles elle était visible, marchant pour ainsi dire au devant de mon destin, et voulant apercevoir l'étoile jusqu'au moment où la mort devait me frapper. Arrivé cependant au confluent de trois rues, je ne voulus pas aller plus loin. Il me semblait que mon

II

ami déployait une force surhumaine pour me faire changer de place ; il grandissait à mes yeux et prenait les traits d'un apôtre. Je croyais voir le lieu où nous étions s'élever et perdre les formes que lui donnait sa configuration urbaine – sur une colline, entourée de vastes solitudes, cette scène devenait le combat de deux Esprits et comme une tentation biblique. "Non ! disais-je, je n'appartiens pas à ton ciel. Dans cette étoile sont ceux qui m'attendent. Ils sont antérieurs à la révélation que tu as annoncée. Laisse-moi les rejoindre, car celle que j'aime leur appartient, et c'est là que nous devons nous retrouver ! "

III

Ici a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle. A dater de ce moment, tout prenait parfois un aspect double, – et cela sans que le raisonnement manquât jamais de logique, sans que la mémoire perdît les plus légers détails de ce qui m'arrivait. Seulement, mes actions, insensées en apparence, étaient soumises à ce que l'on appelle l'illusion, selon la raison humaine...

Cette idée m'est revenue bien des fois, que, dans certains moments graves de la vie, tel Esprit du monde extérieur s'incarnait tout à coup en la forme d'une personne ordinaire, et agissait ou tentait d'agir sur nous, sans que cette personne en eût la connaissance ou en gardât le souvenir.

Mon ami m'avait quitté, voyant ses efforts inutiles, et me croyant sans doute en proie à quelque idée fixe que la marche calmerait. Me trouvant seul, je me levai avec effort et me remis en route dans la direction de l'étoile sur laquelle je ne cessais de fixer les yeux. Je chantais en marchant un hymne mystérieux dont je croyais me souvenir comme l'ayant entendu dans quelque autre existence, et qui me remplissait d'une joie ineffable. En même temps, je quittais mes habits terrestres et je les dispersais autour de moi. La route semblait s'élever toujours et l'étoile s'agrandir. Puis je restai les bras étendus, attendant le moment où l'âme allait se séparer du corps, attirée magnétiquement dans le rayon de l'étoile. Alors, je sentis un frisson ; le regret de la terre et de ceux que j'y aimais me saisit au cur, et je suppliai si ardemment en moi-même l'Esprit qui m'attirait à lui, qu'il me sembla que je redescendais parmi les hommes. Une ronde de nuit m'entourait : – j'avais alors l'idée que j'étais devenu très grand, – et que, tout inondé de forces électriques, j'allais renverser tout ce qui m'approchait. Il y avait quelque chose de comique dans le soin que je prenais de ménager les forces et la vie des soldats qui m'avaient recueilli.

Si je ne pensais que la mission d'un écrivain est d'analyser sincèrement ce qu'il éprouve dans les graves circonstances de la vie, et si je ne me proposais un but que je crois utile, je m'arrêterais ici, et je n'essayerais pas de décrire ce que j'éprouvai ensuite dans une série de visions insensées peut-être, ou vulgairement malades... Etendu sur un lit de camp, je crus voir le ciel se dévoiler et s'ouvrir en mille aspects de magnificences inouïes. Le destin de l'Âme délivrée semblait se révéler à moi comme pour me donner le regret d'avoir voulu reprendre pied de toutes les forces de mon esprit sur la terre que j'allais quitter... D'immenses cercles se traçaient dans l'infini, comme les orbes que forme l'eau troublée par la chute d'un corps ; chaque région, peuplée de figures radieuses, se colorait, se mouvait, et se fondait tour à tour, et une divinité, toujours la même, rejetait en souriant les masques furtifs de ses diverses incarnations, et se réfugiait enfin insaisissable dans les mystiques splendeurs du ciel d'Asie.

Cette vision céleste, par un de ces phénomènes que tout le monde a pu éprouver dans certains rêves, ne me laissait pas étranger à ce qui se passait autour de moi. Couché sur un lit de camp, j'entendais que les soldats s'entretenaient d'un inconnu arrêté comme moi et dont la voix avait retenti dans la même salle. Par un singulier effet de vibration, il me semblait que cette voix résonnait dans ma poitrine et que mon âme se dédoublait pour ainsi dire, – distinctement partagée entre la vision et la réalité. Un instant, j'eus l'idée de me retourner avec effort vers celui dont il était question, puis je frémis en me rappelant une tradition bien connue en Allemagne, qui dit que chaque homme a un double, et que, lorsqu'il le voit, la mort est proche. – Je fermai les yeux et j'entrai dans un état d'esprit confus où les figures fantasques ou réelles qui m'entouraient se brisaient en mille apparences fugitives. Un instant, je vis près de moi deux de mes amis qui me réclamaient, les soldats me désignèrent ; puis la porte s'ouvrit et quelqu'un de ma taille, dont je ne voyais pas la figure, sortit avec mes amis que je rappelais en vain. "Mais on se trompe ! m'écriais-je, c'est moi qu'ils sont venus chercher et c'est un autre qui sort ! ". Je fis tant de bruit que l'on me mit au cachot.

J'y restai plusieurs heures dans une sorte d'abrutissement ; enfin, les deux amis que j'avais cru voir déjà vinrent me chercher avec une voiture. Je leur racontai tout ce qui s'était passé, mais ils nièrent être venus dans la nuit. Je dînai avec eux assez tranquillement ; mais, à mesure que la nuit approchait, il me sembla que j'avais à redouter l'heure même qui, la veille, avait risqué de m'être fatale. Je demandai à l'un d'eux une bague orientale qu'il avait au doigt et que je regardais comme un ancien talisman, et, prenant un foulard, je la nouai autour de mon cou, en ayant soin de tourner le chaton, composé d'une turquoise, sur un point de la nuque où je sentais une douleur. Selon moi, ce point était celui par où l'âme risquerait de sortir au moment où un certain rayon, parti de l'étoile que j'avais vue la veille, coïnciderait relativement à moi avec le zénith. Soit par hasard, soit par l'effet de ma forte préoccupation, je tombai comme foudroyé, à la même heure que la veille. On me mit sur un lit, et pendant longtemps je perdis le sens et la liaison des images qui s'offrirent à moi.

Cet état dura plusieurs jours. Je fus transporté dans une maison de santé. Beaucoup de parents et d'amis me visitèrent sans que j'en eusse la connaissance. La seule différence pour moi de la veille au sommeil était que, dans la première, tout se transfigurait à mes yeux ; chaque personne qui m'approchait semblait changée, les objets matériels avaient comme une pénombre qui en modifiait la forme, et les jeux de la lumière, les combinaisons des couleurs se décomposaient, de manière à m'entretenir dans une série constante d'impressions qui se liaient entre elles, et dont le rêve, plus dégagé des éléments extérieurs, continuait la probabilité.

IV

Un soir, je crus avec certitude être transporté sur les bords du Rhin. En face de moi se trouvaient des rocs sinistres dont la perspective s'ébauchait dans l'ombre. J'entrai dans une maison riante, dont un rayon du soleil couchant traversait gaiement les contrevents verts que festonnait la vigne. Il me semblait que je rentrais dans une demeure connue, celle d'un oncle maternel, peintre flamand, mort depuis plus d'un siècle. Les tableaux ébauchés étaient suspendus çà et là ; l'un d'eux représentait la fée célèbre de ce rivage. Une vieille servante, que j'appelai Marguerite et qu'il me semblait connaître depuis l'enfance, me dit : "N'allez-vous pas vous mettre au lit ? car vous venez de loin, et votre oncle rentrera tard ; on vous réveillera pour souper." je m'étendis sur un lit à colonnes drapé de perse à grandes fleurs rouges. Il y avait en face de moi une horloge rustique accrochée au mur, et sur cette horloge un oiseau qui se mit à parler comme une personne. Et j'avais l'idée que l'âme de mon aïeul était dans cet oiseau ; mais je ne m'étonnais pas plus de son langage et de sa forme que de me voir comme transporté d'un siècle en arrière. L'oiseau me parlait de personnes de ma famille vivantes ou mortes en divers temps, comme si elles existaient simultanément, et me dit : "Vous voyez que votre oncle avait eu soin de faire son portrait d'avance... maintenant, elle est avec nous." Je portai les yeux sur une toile qui représentait une femme en costume ancien à l'allemande, penchée sur le bord du fleuve et les yeux attirés vers une touffe de myosotis. – Cependant la nuit s'épaississait peu à peu, et les aspects, les sons et le sentiment des lieux se confondaient dans mon esprit somnolent ; je crus tomber dans un abîme qui traversait le globe. Je me sentais emporté sans souffrance par un courant de métal fondu, et mille fleuves pareils, dont les teintes indiquaient les différences chimiques, sillonnaient le sein de la terre comme les vaisseaux et les veines qui serpentent parmi les lobes du cerveau. Tous coulaient, circulaient et vibraient ainsi, et j'eus le sentiment que ces courants étaient composés d'âmes vivantes, à l'état moléculaire, que la rapidité de ce voyage m'empêchait seule de distinguer. Une clarté blanchâtre s'infiltrait peu à peu dans ces conduits et je vis enfin s'élargir, ainsi qu'une vaste coupole, un horizon nouveau où se traçaient des îles entourées de flots lumineux. Je me trouvai sur une côte éclairée de ce jour sans soleil, et je vis un vieillard qui cultivait la terre. Je le reconnus pour le même qui m'avait parlé par la voix de l'oiseau, et, soit qu'il me parlât, soit que je le compris en moi-même, il devenait clair pour moi que les aïeux prenaient la forme de certains animaux pour nous visiter sur la terre, et qu'ils assistaient ainsi, muets observateurs, aux phases de notre existence.

Le vieillard quitta son travail et m'accompagna jusqu'à une maison qui s'élevait près de là. Le paysage qui nous entourait me rappelait celui d'un pays de la Flandre française où mes parents avaient vécu et où se trouvent leurs tombes : le champ entouré de bosquets à la lisière du bois, le lac voisin, la rivière et le lavoir, le village et sa rue qui monte, les collines de grès sombre et leurs touffes de genêts et de bruyères, – image rajeunie des lieux que j'avais aimés. Seulement, la maison où j'entrai ne m'était point connue. Je compris qu'elle avait existé dans je ne sais quel temps, et qu'en ce monde que je visitais alors, le fantôme des choses accompagnait celui du corps.

J'entrai dans une vaste salle où beaucoup de personnes étaient réunies. Partout je retrouvais des figures connues. Les traits des parents morts que j'avais pleurés se trouvaient reproduits dans d'autres qui, vêtus de costumes plus anciens, me faisaient le même accueil paternel. Ils paraissaient s'être assemblés pour un banquet de famille. Un de ces parents vint à moi et m'embrassa tendrement. Il portait un costume ancien dont les couleurs semblaient pâlies, et sa figure souriante, sous ses cheveux poudrés, avait quelque ressemblance avec la mienne. Il me semblait plus précisément vivant que les autres, et pour ainsi dire en rapport plus volontaire avec mon esprit. – C'était mon oncle. Il me fit placer près de lui, et une sorte de communication s'établit entre nous ; car je ne puis dire que j'entendis sa voix ; seulement, à mesure que ma pensée se portait sur un point, l'explication m'en devenait claire aussitôt, et les images se précisaient devant mes yeux comme des peintures animées.

– Cela est donc vrai ! disais-je avec ravissement, nous sommes immortels et nous conservons ici les images du monde que nous avons habité. Quel bonheur de songer que tout ce que nous avons aimé existera toujours autour de nous ! ... J'étais bien fatigué de la vie !

– Ne te hâte pas, dit-il, de te réjouir, car tu appartiens encore au monde d'en haut et tu as à supporter de rudes années d'épreuves. Le séjour qui t'enchantait a lui-même ses douleurs, ses luttes et ses dangers. La terre où nous avons vécu est toujours le théâtre où se nouent et se dénouent nos destinées : nous sommes les rayons du feu central qui l'anime et qui déjà s'est affaibli...

– Eh quoi ! dis-je, la terre pourrait mourir, et nous serions envahis par le néant ?

– Le néant, dit-il, n'existe pas dans le sens qu'on l'entend ; mais la terre est elle-même un corps matériel dont la somme des esprits est l'âme. La matière ne peut pas plus périr que l'esprit, mais elle peut se modifier selon le bien et selon le mal. Notre passé et notre avenir sont solidaires. Nous vivons dans notre race, et notre race vit en nous.

Cette idée me devint aussitôt sensible, et, comme si les murs de la salle se fussent ouverts sur des perspectives infinies, il me semblait voir une chaîne non interrompue d'hommes et de femmes en qui j'étais et qui étaient moi-même ; les costumes de tous les peuples, les images de tous les pays apparaissaient distinctement à la fois, comme si mes facultés d'attention s'étaient multipliées sans se confondre, par un phénomène d'espace analogue à celui du temps qui concentre un siècle d'action dans une minute de rêve. Mon étonnement s'accrut en voyant que cette immense énumération se composait seulement des personnes qui se trouvaient dans la salle et dont j'avais vu les images se diviser et se combiner en mille aspects fugitifs.

– Nous sommes sept, dis-je à mon oncle.

– C'est en effet, dit-il, le nombre typique de chaque famille humaine, et, par extension, sept fois sept, et davantage.

Je ne puis espérer de faire comprendre cette réponse, qui pour moi-même est restée très obscure. La métaphysique ne me fournit pas de termes pour la perception qui me vint alors du rapport de ce nombre de personnes avec l'harmonie générale. On conçoit bien dans le père et la mère l'analogie des forces électriques de la nature ; mais comment établir les centres individuels émanés d'eux, – dont ils émanent, comme une figure animique collective, dont la combinaison serait à la fois multiple et bornée ? Autant vaudrait demander compte à la fleur du nombre de ses pétales ou des divisions de sa corolle..., au sol des figures qu'il trace, au soleil des couleurs qu'il produit.

V

Tout changeait de forme autour de moi. L'esprit avec qui je m'entretenais n'avait plus le même aspect. C'était un jeune homme qui désormais recevait plutôt de moi les idées qu'il ne me les communiquait... Étais-je allé trop loin dans ces hauteurs qui donnent le vertige ? Il me sembla comprendre que ces questions étaient obscures ou dangereuses, même pour les esprits du monde que je percevais alors... Peut-être aussi un pouvoir supérieur m'interdisait-il ces recherches. Je me vis errant dans les rues d'une cité très populeuse et inconnue. Je remarquai qu'elle était bossuée de collines et dominée par un mont tout couvert d'habitations. A travers le peuple de cette capitale, je distinguais certains hommes qui paraissaient appartenir à une nation particulière ; leur air vif, résolu, l'accent énergique de leurs traits, me faisaient songer aux races indépendantes et guerrières des pays de montagnes ou de certaines îles peu fréquentées par les étrangers ; toutefois c'est au milieu d'une grande ville et d'une population mélangée et banale qu'ils savaient maintenir ainsi leur individualité farouche. Qu'étaient donc ces hommes ? Mon guide me fit gravir des rues escarpées et bruyantes où retentissaient les bruits divers de l'industrie. Nous montâmes encore par de longues séries d'escaliers, au-delà desquels la vue se découvrit. Cà et là, des terrasses revêtues de treillages, des jardinets ménagés sur quelques espaces aplatis, des toits, des pavillons légèrement construits, peints et sculptés avec une capricieuse patience : des perspectives reliées par de longues traînées de verdure grimpantes séduisaient l'il et plaisaient à l'esprit comme l'aspect d'une oasis délicieuse, d'une solitude ignorée au-dessus du tumulte et de ces bruits d'en bas, qui là n'étaient plus que murmure. On a souvent parlé de nations proscrites, vivant dans l'ombre des nécropoles et des catacombes ; c'était ici le contraire sans doute. Une race heureuse s'était créé cette retraite aimée des oiseaux, des fleurs, de l'air pur et de la clarté. "Ce sont, me dit mon guide, les anciens habitants de cette montagne qui domine la ville où nous sommes en ce moment. Longtemps ils ont vécu simples de moeurs, aimants et justes, conservant les vertus naturelles des premiers jours du monde. Le peuple environnant les honorait et se modelait sur eux."

Du point où j'étais alors, je descendis, suivant mon guide, dans une de ces hautes habitations dont les toits réunis présentaient cet aspect étrange. Il me semblait que mes pieds s'enfonçaient dans des couches successives des édifices de différents âges. Ces fantômes de constructions en découvraient toujours d'autres où se distinguait le goût particulier de chaque siècle, et cela me représentait l'aspect des fouilles que l'on fait dans les cités antiques, si ce n'est que c'était aéré, vivant, traversé des mille eux de la lumière. Je me trouvai enfin dans une vaste chambre où je vis un vieillard travaillant devant une table à je ne sais quel ouvrage d'industrie. – Au moment où je franchissais la porte, un homme vêtu de blanc, dont je distinguais mal la figure, me menaça d'une arme qu'il tenait à la main ; mais celui qui m'accompagnait lui fit signe de s'éloigner. Il semblait qu'on eût voulu m'empêcher de pénétrer dans le mystère de ces retraites. Sans rien demander à mon guide, je compris par intuition que ces hauteurs et en même temps ces profondeurs étaient la retraite des habitants primitifs de la montagne. Bravant toujours le flot envahissant des accumulations de races nouvelles, ils vivaient là, simples de moeurs, aimants et justes, adroits, fermes et ingénieux, – et pacifiquement vainqueurs des masses aveugles qui avaient tant de fois envahi leur héritage. Eh quoi ! ni corrompus, ni détruits, ni esclaves ; purs, quoique ayant vaincu l'ignorance ; conservant dans l'aisance les vertus de la pauvreté. – Un enfant s'amusait à terre avec des cristaux, des coquillages et des pierres gravées, faisant sans doute un jeu d'une étude. Une femme âgée, mais belle encore, s'occupait du soin du ménage. En ce moment, plusieurs jeunes gens entrèrent avec bruit, comme revenant de leurs travaux. Je m'étonnais de les voir tous vêtus de blanc ; mais il paraît que c'était une illusion de ma vue ; pour la rendre sensible, mon guide se mit à dessiner leur costume qu'il teignit de couleurs vives, me faisant comprendre qu'ils étaient ainsi en réalité. La blancheur qui m'étonnait provenait peut-être d'un éclat particulier, d'un jeu de lumière où se confondaient les teintes ordinaires du prisme. Je sortis de la chambre et je me vis sur une terrasse disposée en parterre. Là se promenaient et jouaient des jeunes filles et des enfants. Leurs vêtements me paraissaient blancs comme les autres, mais ils étaient agrémentés par des broderies de couleur rose. Ces personnes étaient

si belles, leurs traits si gracieux, et l'éclat de leur âme transparaissait si vivement à travers leurs formes délicates, qu'elles inspiraient toutes une sorte d'amour sans préférence et sans désir, résumant tous les enivresments des passions vagues de la jeunesse.

Je ne puis rendre le sentiment que j'éprouvai de ces êtres charmants qui m'étaient chers sans que je les connusse. C'était comme une famille primitive et céleste, dont les yeux souriants cherchaient les miens avec une douce compassion. Je me mis à pleurer à chaudes larmes, comme au souvenir d'un paradis perdu. Là, je sentis amèrement que j'étais un passant dans ce monde à la fois étranger et chéri, et je frémis à la pensée que je devais retourner dans la vie. En vain, femmes et enfants se pressaient autour de moi pour me retenir. Déjà leurs formes ravissantes se fondaient en vapeurs confuses ; ces beaux visages pâlissaient, et ces traits accentués, ces yeux étincelants se perdaient dans une ombre où luisait encore le dernier éclair du sourire...

Telle fut cette vision, ou tels furent du moins les détails principaux dont j'ai gardé le souvenir. L'état cataleptique où je m'étais trouvé pendant plusieurs jours me fut expliqué scientifiquement, et les récits de ceux qui m'avaient vu ainsi me causaient une sorte d'irritation quand je voyais qu'on attribuait à l'aberration d'esprit les mouvements ou les paroles coïncidant avec les diverses phases de ce qui constituait pour moi une série d'événements logiques. J'aimais davantage ceux de mes amis qui par une patiente complaisance ou par suite d'idées analogues aux miennes, me faisaient faire de longs récits des choses que j'avais vues en esprit. L'un d'eux me dit en pleurant : "N'est-ce pas que c'est vrai qu'il y a un Dieu ? – Oui !" lui dis-je avec enthousiasme.

Et nous nous embrassâmes comme deux frères de cette patrie mystique que j'avais entrevue. – Quel bonheur je trouvai d'abord dans cette conviction ! Ainsi ce doute éternel de l'immortalité de l'âme qui affecte les meilleurs esprits se trouvait résolu pour moi. Plus de mort, plus de tristesse, plus d'inquiétude. Ceux que j'aimais, parents, amis, me donnaient des signes certains de leur existence éternelle, et je n'étais plus séparé d'eux que par les heures du jour. J'attendais celles de la nuit dans une douce mélancolie.

VI

Un rêve que je fis encore me confirma dans cette pensée. Je me trouvai tout à coup dans une salle qui faisait partie de la demeure de mon aïeul. Elle semblait s'être agrandie seulement. Les vieux meubles luisaient d'un poli merveilleux, les tapis et les rideaux étaient comme remis à neuf, un jour trois fois plus brillant que le jour naturel arrivait par la croisée et par la porte, et il y avait dans l'air une fraîcheur et un parfum des premières matinées du printemps. Trois femmes travaillaient dans cette pièce, et représentaient, sans leur ressembler absolument, des parentes et des amies de ma jeunesse. Il semblait que chacune eût les traits de plusieurs de ces personnes. Les contours de leurs figures variaient comme la flamme d'une lampe, et à tout moment quelque chose de l'une passait dans l'autre ; le sourire, la voix, la teinte des yeux, de la chevelure, la taille, les gestes familiers, s'échangeaient comme si elles eussent vécu de la même vie, et chacune était ainsi un composé de toutes, pareille à ces types que les peintres imitent de plusieurs modèles pour réaliser une beauté complète.

La plus âgée me parlait avec une voix vibrante et mélodieuse que je reconnaissais pour l'avoir entendue dans l'enfance, et je ne sais ce qu'elle me disait qui me frappait par sa profonde justesse. Mais elle attira ma pensée sur moi-même, et je me vis vêtu d'un petit habit brun de forme ancienne, entièrement tissé à l'aiguille de fils ténus comme ceux des toiles d'araignées. Il était coquet, gracieux et imprégné de douces odeurs. Je me sentais tout rajeuni et tout pimpant dans ce vêtement qui sortait de leurs doigts de fée, et je les remerciai en rougissant, comme si je n'eusse été qu'un petit enfant devant de grandes belles dames. Alors l'une d'elles se leva et se dirigea vers le jardin

Chacun sait que, dans les rêves, on ne voit jamais le soleil, bien qu'on ait souvent la perception d'une clarté beaucoup plus vive. Les objets et les corps sont lumineux par eux-mêmes. Je me vis dans un petit parc où se prolongeaient des treilles en berceaux chargés de lourdes grappes de raisins blancs et noirs ; à mesure que la dame qui me guidait s'avancait sous ces berceaux, l'ombre des treillis croisés variait pour mes yeux ses formes et ses vêtements. Elle en sortit enfin, et nous nous trouvâmes dans un espace découvert. On y apercevait à peine la trace d'anciennes allées qui l'avaient jadis coupé en croix. La culture était négligée depuis longues années, et des plants épars de clématites, de houblon, de chèvrefeuille, de jasmin, de lierre, d'aristoloche, étendaient entre des arbres d'une croissance vigoureuse leurs longues traînées de lianes. Des branches pliaient jusqu'à terre chargées de fruits, et parmi des touffes d'herbes parasites s'épanouissaient quelques fleurs de jardin revenues à l'état sauvage.

De loin en loin s'élevaient des massifs de peupliers, d'acacias et de pins, au sein desquels on entrevoyait des statues noircies par le temps. J'aperçus devant moi un entassement de rochers couverts de lierre d'où jaillissait une source d'eau vive, dont le clapotement harmonieux résonnait sur un bassin d'eau dormante à demi voilée des larges feuilles du nénuphar.

La dame que je suivais, développant sa taille élancée dans un mouvement qui faisait miroiter les plis de sa robe en taffetas changeant, entoura gracieusement de son bras nu une longue tige de rose trémière, puis elle se mit à grandir sous un clair rayon de lumière, de telle sorte que peu à peu le jardin prenait sa forme, et les parterres et les arbres devenaient les rosaces et les festons de ses vêtements ; tandis que sa figure et ses bras imprimaient leurs contours aux nuages pourprés du ciel. Je la perdais ainsi de vue à mesure qu'elle se transfigurait, car elle semblait s'évanouir dans sa propre grandeur. "Oh ! ne fuis pas ! m'écriai-je... car la nature meurt avec toi !"

Disant ces mots, je marchais péniblement à travers les ronces, comme pour saisir l'ombre agrandie qui m'échappait : mais je me heurtai à un pan de mur dégradé, au pied duquel gisait un buste de femme. En le

relevant, j'eus la persuasion que c'était le sien... Je reconnus des traits chéris, et, portant les yeux autour de moi, je vis que le jardin avait pris l'aspect d'un cimetière. Des voix disaient : "L'Univers est dans la nuit ! "

VII

Ce rêve si heureux à son début me jeta dans une grande perplexité. Que signifiait-il ? Je ne le sus que plus tard. Aurélia était morte.

Je n'eus d'abord que la nouvelle de sa maladie. Par suite de l'état de mon esprit, je ne ressentis qu'un vague chagrin mêlé d'espoir. Je croyais moi-même n'avoir que peu de temps à vivre, et j'étais désormais assuré de l'existence d'un monde où les coeurs aimants se retrouvent. D'ailleurs, elle m'appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie... Egoïste pensée que ma raison devait payer plus tard par d'amers regrets.

Je ne voudrais pas abuser des pressentiments ; le hasard fait d'étranges choses ; mais je fus alors préoccupé d'un souvenir de notre union trop rapide. Je lui avais donné une bague d'un travail ancien dont le chaton était formé d'une opale taillée en coeur. Comme cette bague était trop grande pour son doigt, j'avais eu l'idée fatale de la faire couper pour en diminuer l'anneau ; je ne compris ma faute qu'en entendant le bruit de la scie. Il me sembla voir couler du sang...

Les soins de l'art m'avaient rendu à la santé sans avoir encore ramené dans mon esprit le cours régulier de la raison humaine. La maison où je me trouvais, située sur une hauteur, avait un vaste jardin planté d'arbres précieux. L'air pur de la colline où elle était située, les premières haleines du printemps, les douceurs d'une société toute sympathique, m'apportaient de longs jours de calme.

Les premières feuilles des sycomores me ravissaient par la vivacité de leurs couleurs, semblables aux panaches des coqs de Pharaon. La vue, qui s'étendait au-dessus de la plaine, présentait du matin au soir des horizons charmants, dont les teintes graduées plaisaient à mon imagination. Je peuplais les coteaux et les nuages de figures divines dont il me semblait voir distinctement les formes. – Je voulus fixer davantage mes pensées favorites et, à l'aide de charbons et de morceaux de brique que je ramassais, je couvris bientôt les murs d'une série de fresques où se réalisaient mes impressions. Une figure dominait toujours les autres : c'était celle d'Aurélia, peinte sous les traits d'une divinité, telle qu'elle m'était apparue dans mon rêve. Sous ses pieds tournait une roue, et les dieux lui faisaient cortège. Je parvins à colorier ce groupe en exprimant le suc des herbes et des fleurs. Que de fois j'ai rêvé devant cette chère idole ! Je fis plus, je tentai de figurer avec de la terre le corps de celle que j'aimais ; tous les matins, mon travail était à refaire, car les fous, jaloux de mon bonheur, se plaisaient à en détruire l'image.

On me donna du papier, et pendant longtemps je m'appliquai à représenter, par mille figures accompagnées de récits, de vers et d'inscriptions en toutes les langues connues, une sorte d'histoire du monde mêlée de souvenirs d'études et de fragments de songes que ma préoccupation rendait plus sensible ou qui en prolongeait la durée. Je ne m'arrêtais pas aux traditions modernes de la création. Ma pensée remontait au-delà : j'entrevois, comme en un souvenir, le premier pacte formé par les génies au moyen de talismans. J'avais essayé de réunir les pierres de la Table sacrée, et de représenter à l'entour les sept premiers Eloïm qui s'étaient partagé le monde.

Ce système d'histoire, emprunté aux traditions orientales, commençait par l'heureux accord des Puissances de la nature, qui formulaient et organisaient l'univers. – Pendant la nuit qui précéda mon travail, je m'étais cru transporté dans une planète obscure où se débattaient les premiers germes de la création. Du sein de l'argile encore molle s'élevaient des palmiers gigantesques, des euphorbes vénéneux et des acanthes tortillées autour des cactus ; – les figures arides des rochers s'élançaient comme des squelettes de cette ébauche de création, et de hideux reptiles serpentaient, s'élargissaient ou s'arrondissaient au milieu de l'inextricable réseau d'une végétation sauvage. La pâle lumière des astres éclairait seule les perspectives bleuâtres de cet étrange horizon ; cependant, à mesure que ces créations se formaient, une étoile plus

lumineuse y puisait les germes de la clarté.

VIII

Puis les monstres changeaient de forme, et, dépouillant leurs premières peaux, se dressaient plus puissants sur des pattes gigantesques ; l'énorme masse de leurs corps brisait les branches et les herbages, et, dans le désordre de la nature, ils se livraient des combats auxquels je prenais part moi-même, car j'avais un corps aussi étrange que les leurs. Tout à coup une singulière harmonie résonna dans nos solitudes, et il semblait que les cris, les rugissements et les sifflements confus des êtres primitifs se modulassent désormais sur cet air divin. Les variations se succédaient à l'infini, la planète s'éclairait peu à peu, des formes divines se dessinaient sur la verdure et sur les profondeurs des bocages, et, désormais domptés, tous les monstres que j'avais vus dépouillaient leurs formes bizarres et devenaient hommes et femmes ; d'autres revêtaient, dans leurs transformations, la figure des bêtes sauvages, des poissons et des oiseaux.

Qui donc avait fait ce miracle ? Une déesse rayonnante guidait, dans ces nouveaux avatars, l'évolution rapide des humains. Il s'établit alors une distinction de races qui, partant de l'ordre des oiseaux, comprenait aussi les bêtes, les poissons et les reptiles : c'étaient les Dives, les Péris, les Ondins et les Salamandres ; chaque fois qu'un de ces êtres mourait, il renaissait aussitôt sous une forme plus belle et chantait la gloire des dieux. – Cependant, l'un des Eloïm eut la pensée de créer une cinquième race, composée des éléments de la terre, et qu'on appela les Afrites. – Ce fut le signal d'une révolution complète parmi les Esprits qui ne voulurent pas reconnaître les nouveaux possesseurs du monde. Je ne sais combien de mille ans durèrent ces combats qui ensanglantèrent le globe. Trois des Eloïm avec les Esprits de leurs races furent enfin relégués au midi de la terre, où ils fondèrent de vastes royaumes. Ils avaient emporté les secrets de la divine cabale qui lie les mondes, et prenaient leur force dans l'adoration de certains astres auxquels ils correspondent toujours. Ces nécromants, bannis aux confins de la terre, s'étaient entendus pour se transmettre la puissance. Entouré de femmes et d'esclaves, chacun de leurs souverains s'était assuré de pouvoir renaître sous la forme d'un de ses enfants. Leur vie était de mille ans. De puissants cabalistes les enfermaient, à l'approche de leur mort, dans des sépulcres bien gardés où ils les nourrissaient d'élixirs et de substances conservatrices. Longtemps encore ils gardaient les apparences de la vie, puis, semblables à la chrysalide qui file son cocon, ils s'endormaient quarante jours pour renaître sous la forme d'un jeune enfant qu'on appelait plus tard à l'empire.

Cependant les forces vivifiantes de la terre s'épuisaient à nourrir ces familles, dont le sang toujours le même inondait des rejetons nouveaux. Dans de vastes souterrains, creusés sous les hypogées et sous les pyramides, ils avaient accumulé tous les trésors des races passées et certains talismans qui les protégeaient contre la colère des dieux.

C'est dans le centre de l'Afrique, au delà des montagnes de la Lune et de l'antique Ethiopie, qu'avaient lieu ces étranges mystères : longtemps j'y avais gémi dans la captivité ainsi qu'une partie de la race humaine. Les bocages que j'avais vus si verts ne portaient plus que de pâles fleurs et des feuillages flétris ; un soleil implacable dévorait ces contrées, et les faibles enfants de ces éternelles dynasties semblaient accablés du poids de la vie. Cette grandeur imposante et monotone, réglée par l'étiquette et les cérémonies hiératiques, pesait à tous sans que personne osât s'y soustraire. Les vieillards languissaient sous le poids de leurs couronnes et de leurs ornements impériaux, entre des médecins et des prêtres, dont le savoir leur garantissait l'immortalité. Quant au peuple, à tout jamais engrené dans les divisions des castes, il ne pouvait compter ni sur la vie, ni sur la liberté. Au pied des arbres frappés de mort et de stérilité, aux bouches des sources taries, on voyait sur l'herbe brûlée se flétrir des enfants et des jeunes femmes énervés et sans couleur. La splendeur des chambres royales, la majesté des portiques, l'éclat des vêtements et des parures, n'étaient qu'une faible consolation aux ennuis éternels de ces solitudes.

Bientôt les peuples furent décimés par des maladies, les bêtes et les plantes moururent et les immortels eux-mêmes dépérissaient sous leurs habits pompeux. – Un fléau plus grand que les autres vint tout à coup rajeunir et sauver le monde. La constellation d'Orion ouvrit au ciel les cataractes des eaux ; la terre, trop chargée par les glaces du pôle opposé, fit un demi-tour sur elle-même, et les mers, surmontant leurs rivages, refluèrent sur les plateaux de l'Afrique et de l'Asie ; l'inondation pénétra les sables, remplit les tombeaux et les pyramides, et, pendant quarante jours, une arche mystérieuse se promena sur les mers portant l'espoir d'une création nouvelle.

Trois des Eloïm s'étaient réfugiés sur la cime la plus haute des montagnes d'Afrique. Un combat se livra entre eux. Ici, ma mémoire se trouble et je ne sais quel fut le résultat de cette lutte suprême. Seulement, je vois encore, sur un pic baigné des eaux, une femme abandonnée par eux, qui crie les cheveux épars, se débattant contre la mort. Ses accents plaintifs dominaient le bruit des eaux... Fut-elle sauvée ? Je l'ignore. Les dieux, ses frères, l'avaient condamnée ; mais au-dessus de sa tête brillait l'Etoile du soir qui versait sur son front des rayons enflammés.

L'hymne interrompu de la terre et des cieux retentit harmonieusement pour consacrer l'accord des races nouvelles. Et, pendant que les fils de Noé travaillaient péniblement aux rayons d'un soleil nouveau, les nécromants, blottis dans leurs demeures souterraines, y gardaient toujours leurs trésors et se complaisaient dans le silence et dans la nuit. Parfois ils sortaient timidement de leurs asiles et venaient effrayer les vivants ou répandre parmi les méchants les leçons funestes de leurs sciences.

Tels sont les souvenirs que je retraçais par une sorte de vague intuition du passé : je frémissais en reproduisant les traits hideux de ces races maudites. Partout mourait, pleurait, languissait l'image souffrante de la Mère éternelle. A travers les vagues civilisations de l'Asie et de l'Afrique, on voyait se renouveler toujours une scène sanglante d'orgie et de carnage que les mêmes esprits reproduisaient sous des formes nouvelles.

La dernière se passait à Grenade, où le talisman sacré s'écroulait sous les coups ennemis des chrétiens et des Maures. Combien d'années encore le monde aura-t-il à souffrir, car il faut que la vengeance de ces éternels ennemis se renouvelle sous d'autres cieux ! Ce sont les tronçons divisés du serpent qui entoure la terre... Séparés par le fer, ils se rejoignent dans un hideux baiser cimenté par le sang des hommes.

Telles furent les images qui se montrèrent tour à tour devant mes yeux. Peu à peu le calme était rentré dans mon esprit, et je quittai cette demeure qui était pour moi un paradis. Des circonstances fatales préparèrent, longtemps après, une rechute qui renoua la série interrompue de ces étranges rêveries. – Je me promenais dans la campagne, préoccupé d'un travail qui se rattachait aux idées religieuses. En passant devant une maison, j'entendis un oiseau qui parlait selon quelques mots qu'on lui avait appris, mais dont le bavardage confus me parut avoir un sens ; il me rappela celui de la vision que j'ai racontée plus haut, et je sentis un frémissement de mauvais augure. Quelques pas plus loin, je rencontrai un ami que je n'avais pas vu depuis longtemps et qui demeurait dans une maison voisine. Il me fit voir sa propriété, et, dans cette visite, il me fit monter sur une terrasse élevée d'où l'on découvrait un vaste horizon. C'était au coucher du soleil. En descendant les marches d'un escalier rustique, je fis un faux pas, et ma poitrine alla porter sur l'angle d'un meuble. J'eus assez de force pour me relever et m'élançai jusqu'au milieu du jardin, me croyant frappé à mort, mais voulant, avant de mourir, jeter un dernier regard au soleil couchant. Au milieu des regrets qu'entraîne un tel moment, je me sentais heureux de mourir ainsi, à cette heure, et au milieu des arbres, des treilles et des fleurs d'automne. Ce ne fut cependant qu'un évanouissement, après lequel j'eus encore la force de regagner ma demeure pour me mettre au lit. La fièvre s'empara de moi ; en me rappelant de quel point j'étais tombé, je me souvins que la vue que j'avais admirée donnait sur un cimetière, celui même où se trouvait le tombeau d'Aurélia. Je n'y pensai véritablement qu'alors ; sans quoi, je pourrais attribuer ma chute à l'impression que cet aspect m'aurait fait éprouver. – Cela même me donna l'idée d'une fatalité plus précise. Je regrettai d'autant plus que la mort ne m'eût pas réuni à elle. Puis, en y songeant, je me dis que je n'en étais pas digne. Je me représentai amèrement la vie que j'avais menée depuis sa mort, me reprochant, non de l'avoir oubliée, ce qui n'était point arrivé, mais d'avoir, en de faciles amours, fait outrage à sa mémoire. L'idée me vint d'interroger le sommeil : mais son image, qui m'était apparue souvent, ne revenait plus dans mes songes. Je n'eus d'abord que des rêves confus, mêlés de scènes sanglantes. Il semblait que toute une race fatale se fût déchaînée au milieu du monde idéal que j'avais vu autrefois et dont elle était la reine. Le même Esprit qui m'avait menacé, – lorsque j'entrais dans la demeure de ces familles pures qui habitaient les hauteurs de la Ville mystérieuse, – passa devant moi, non plus dans ce costume blanc qu'il portait jadis, ainsi que ceux de sa race, mais vêtu en prince d'Orient. Je m'élançai vers lui, le menaçant, mais il se tourna tranquillement vers moi. O terreur ! ô colère ! c'était mon visage, c'était toute ma forme idéalisée et grandie... Alors, je me souvins de celui qui avait été arrêté la même nuit que moi et que, selon ma pensée, on avait fait sortir sous mon nom du corps de garde, lorsque deux amis étaient venus pour me chercher. Il portait à la main une arme dont je distinguais mal la forme, et l'un de ceux qui l'accompagnaient dit : "C'est avec cela qu'il l'a frappé."

Je ne sais comment expliquer que, dans mes idées, les événements terrestres pouvaient coïncider avec ceux du monde surnaturel, cela est plus facile à sentir qu'à énoncer clairement. Mais quel était donc cet Esprit qui était moi et en dehors de moi ? Était-ce le Double des légendes, ou ce frère mystique que les Orientaux appellent Ferouër ? – N'avais-je pas été frappé de l'histoire de ce chevalier qui combattit toute une nuit dans une forêt contre un inconnu qui était lui-même ? Quoi qu'il en soit, je crois que l'imagination humaine n'a rien inventé qui ne soit vrai, dans ce monde ou dans les autres, et je ne pouvais douter de ce que j'avais vu si distinctement.

Une idée terrible me vint : "L'homme est double", me dis-je. – "Je sens deux hommes en moi," a écrit un Père de l'Eglise. – Le concours de deux âmes a déposé ce germe mixte dans un corps qui lui-même offre à la vue deux portions similaires reproduites dans tous les organes de sa structure. Il y a en tout homme un spectateur et un acteur, celui qui parle et celui qui répond. Les Orientaux ont vu là deux ennemis : le bon et le mauvais génie. "Suis-je le bon ? suis-je le mauvais ? me disais-je. En tout cas, l'autre m'est hostile... Qui sait s'il n'y a pas telle circonstance ou tel âge où ces deux esprits se séparent ? Attachés au même corps tous

deux par une affinité matérielle, peut-être l'un est-il promis à la gloire et au bonheur, l'autre à l'anéantissement ou à la souffrance éternelle ? " Un éclair fatal traversa tout à coup cette obscurité... Aurélia n'était plus à moi ! ... je croyais entendre parler d'une cérémonie qui se passait ailleurs, et des apprêts d'un mariage mystique qui était le mien, et où l'autre allait profiter de l'erreur de mes amis et d'Aurélia elle-même. Les personnes les plus chères qui venaient me voir et me consoler me paraissaient en proie à l'incertitude, c'est-à-dire que les deux parties de leurs âmes se séparaient aussi à mon égard, l'une affectionnée et confiante, l'autre comme frappée de mort à mon égard. Dans ce que ces personnes me disaient, il y avait un sens double, bien que toutefois elles ne s'en rendissent pas compte, puisqu'elles n'étaient pas en esprit comme moi. Un instant même, cette pensée me sembla comique en songeant à Amphitryon et à Sosie. Mais si, ce symbole grotesque était autre chose, – si, dans d'autres fables de l'antiquité, c'était la vérité fatale sous un masque de folie ? "Eh bien, me dis-je, luttons contre l'esprit fatal, luttons contre le dieu lui-même avec les armes de la tradition et de la science. Quoi qu'il fasse dans l'ombre et la nuit, j'existe, – et j'ai pour le vaincre tout le temps qu'il m'est donné encore de vivre sur la terre."

X

Comment peindre l'étrange désespoir où ces idées me réduisirent peu à peu ? Un mauvais génie avait pris ma place dans le monde des âmes ; – pour Aurélia, c'était moi-même, et l'esprit désolé qui vivifiait mon corps, affaibli, dédaigné, méconnu d'elle, se voyait à jamais destiné au désespoir ou au néant. J'employai toutes les forces de ma volonté pour pénétrer encore le mystère dont j'avais levé quelques voiles. Le rêve se jouait parfois de mes efforts et n'amenait que des figures grimaçantes et fugitives. Je ne puis donner ici qu'une idée assez bizarre de ce qui résulta de cette contention d'esprit. Je me sentais glisser comme sur un fil tendu dont la longueur était infinie. La terre, traversée de veines colorées de métaux en fusion, comme je l'avais vue déjà, s'éclaircissait peu à peu par l'épanouissement du feu central, dont la blancheur se fondait avec les teintes cerise qui coloraient les flancs de l'orbe intérieur. Je m'étonnais de temps en temps de rencontrer de vastes flaques d'eau, suspendues comme le sont les nuages dans l'air, et toutefois offrant une telle densité, qu'on pouvait en détacher des flocons ; mais il est clair qu'il s'agissait là d'un liquide différent de l'eau terrestre, et qui était sans doute l'évaporation de celui qui figurait la mer et les fleuves pour le monde des esprits.

J'arrivai en vue d'une vaste plage montueuse et toute couverte d'une espèce de roseaux de teinte verdâtre, jaunis aux extrémités comme si les feux du soleil les eussent en partie desséchés, – mais je n'ai pas vu de soleil plus que les autres fois. – Un château dominait la côte que je me mis à gravir. Sur l'autre versant, je vis s'étendre une ville immense. Pendant que j'avais traversé la montagne, la nuit était venue, et j'apercevais les lumières des habitations et des rues. En descendant, je me trouvai dans un marché où l'on vendait des fruits et des légumes pareils à ceux du Midi.

Je descendis par un escalier obscur et me trouvai dans les rues. On affichait l'ouverture d'un casino, et les détails de sa distribution se trouvaient énoncés par articles. L'encadrement typographique était fait de guirlandes de fleurs si bien représentées et colorées, qu'elles semblaient naturelles. – Une partie du bâtiment était encore en construction. J'entrai dans un atelier où je vis des ouvriers qui modelaient en glaise un animal énorme de la forme d'un lama, mais qui paraissait devoir être muni de grandes ailes. Ce monstre était comme traversé d'un jet de feu qui l'animait peu à peu, de sorte qu'il se tordait, pénétré par mille reflets pourprés, formant les veines et les artères et fécondant pour ainsi dire l'inerte matière, qui se revêtait d'une végétation instantanée d'appendices fibreux d'ailerons et de touffes laineuses. Je m'arrêtai à contempler ce chef-d'oeuvre, où l'on semblait avoir surpris les secrets de la création divine. "C'est que nous avons ici, me dit-on, le feu primitif qui anima les premiers êtres... Jadis, il s'élançait jusqu'à la surface de la terre, mais les sources se sont taries." Je vis aussi des travaux d'orfèvrerie où l'on employait deux métaux inconnus sur la terre : l'un rouge qui semblait correspondre au cinabre, et l'autre bleu d'azur. Les ornements n'étaient ni martelés, ni ciselés, mais se formaient, se coloraient et s'épanouissaient comme les plantes métalliques qu'on fait renaître de certaines mixtions chimiques. "Ne créerait-on pas aussi des hommes ?" dis-je à l'un des travailleurs mais il me répliqua : "Les hommes viennent d'en haut et non d'en bas : pouvons-nous créer nous-mêmes ? Ici, l'on ne fait que formuler par les progrès successifs de nos industries une matière plus subtile que celle qui compose la croûte terrestre. Ces fleurs qui vous paraissent naturelles, cet animal qui semblera vivre, ne seront que des produits de l'art élevé au plus haut point de nos connaissances, et chacun les jugera ainsi."

Telles sont à peu près les paroles qui me furent dites, ou dont je crus percevoir la signification. Je me mis à parcourir les salles du casino et j'y vis une grande foule, dans laquelle je distinguai quelques personnes qui m'étaient connues, les unes vivantes, d'autres mortes en divers temps. Les premières semblaient ne pas me voir, tandis que les autres me répondaient sans avoir l'air de me connaître. J'étais arrivé à la plus grande salle, qui était toute tendue de velours ponceau à bandes d'or tramé, formant de riches dessins. Au milieu se trouvait un sofa en forme de trône. Quelques passants s'y asseyaient pour en éprouver l'élasticité ; mais, les

X

préparatifs n'étant pas terminés, ils se dirigeaient vers d'autres salles. On parlait d'un mariage et de l'époux qui, disait-on, devait arriver pour annoncer le moment de la fête. Aussitôt un transport insensé s'empara de moi. J'imaginai que celui qu'on attendait était mon double qui devait épouser Aurélia, et je fis un scandale qui sembla consterner l'assemblée. Je me mis à parler avec violence, expliquant mes griefs et invoquant le secours de ceux qui me connaissaient. Un vieillard me dit : "Mais on ne se conduit pas ainsi, vous effrayez tout le monde." Alors je m'écriai : "Je sais bien qu'il m'a frappé déjà de ses armes, mais je l'attends sans crainte et je connais le signe qui doit le vaincre."

En ce moment, un des ouvriers de l'atelier que j'avais visité en entrant parut, tenant une longue barre dont l'extrémité se composait d'une boule rougie au feu. Je voulus m'élancer sur lui, mais la boule qu'il tenait en arrêt menaçait toujours ma tête... On semblait autour de moi me railler de mon impuissance... Alors, je me reculai jusqu'au trône l'âme pleine d'un indicible orgueil, et je levai le bras pour faire un signe qui me semblait avoir une puissance magique. Le cri d'une femme, distinct et vibrant, empreint d'une douleur déchirante, me réveilla en sursaut ! Les syllabes d'un mot inconnu que j'allais prononcer expiraient sur mes lèvres... Je me précipitai à terre et je me mis à prier avec ferveur en pleurant à chaudes larmes. – Mais quelle était donc cette voix qui venait de résonner si douloureusement dans la nuit ?

Elle n'appartenait pas au rêve ; c'était la voix d'une personne vivante, et pourtant c'était pour moi la voix et l'accent d'Aurélia...

J'ouvris ma fenêtre ; tout était tranquille, et le cri ne se répéta plus. – Je m'informai au dehors, personne n'avait rien entendu. – Et cependant, je suis encore certain que le cri était réel et que l'air des vivants en avait retenti... Sans doute on me dira que le hasard a pu faire qu'en ce moment-là une femme souffrante ait crié dans les environs de ma demeure. – Mais, selon ma pensée, les événements terrestres étaient liés à ceux du monde invisible. C'est un de ces rapports étranges dont je ne me rends pas compte moi-même et qu'il est plus aisé d'indiquer que de définir...

Qu'avais-je fait ? J'avais troublé l'harmonie de l'univers magique où mon âme puisait la certitude d'une existence immortelle. J'étais maudit peut-être pour avoir voulu percer un mystère redoutable en offensant la loi divine ; je ne devais plus attendre que la colère et le mépris ! Les ombres irritées fuyaient en jetant des cris et traçant dans l'air des cercles fatals, comme les oiseaux à l'approche d'un orage.

Seconde partie

I

Eurydice ! Eurydice !
Une seconde fois perdue !

Tout est fini, tout est passé ! C'est moi maintenant qui dois mourir et mourir sans espoir ! – Qu'est-ce donc que la mort ? Si c'était le néant... Plût à Dieu ! Mais Dieu lui-même ne peut faire que la mort soit le néant.

Pourquoi donc est-ce la première fois, depuis si longtemps, que je songe à lui ? Le système fatal qui s'était créé dans mon esprit n'admettait pas cette royauté solitaire... ou plutôt elle s'absorbait dans la somme des êtres : c'était le dieu de Lucretius, impuissant et perdu dans son immensité.

Elle, pourtant, croyait à Dieu, et j'ai surpris un jour le nom de Jésus sur ses lèvres. Il en coulait si doucement que j'en ai pleuré. O mon Dieu ! cette larme, – cette larme... Elle est séchée depuis si longtemps ! Cette larme, mon Dieu ! rendez-la-moi !

Lorsque l'âme flotte incertaine entre la vie et le rêve, entre le désordre de l'esprit et le retour de la froide réflexion, c'est dans la pensée religieuse que l'on doit chercher des secours ; – je n'en ai jamais pu trouver dans cette philosophie qui ne nous présente que des maximes d'égoïsme ou tout au plus de réciprocité, une expérience vaine, des doutes amers ; – elle lutte contre les douleurs morales en anéantissant la sensibilité ; pareille à la chirurgie, elle ne sait que retrancher l'organe qui fait souffrir. – Mais pour nous, nés dans des jours de révolutions et d'orages, où toutes les croyances ont été brisées – élevés tout au plus dans cette foi vague qui se contente de quelques pratiques extérieures, et dont l'adhésion indifférente est plus coupable peut-être que l'impiété et l'hérésie, – il est bien difficile, dès que nous en sentons le besoin, de reconstruire l'édifice mystique dont les innocents et les simples admettent dans leurs coeurs la figure toute tracée. "L'arbre de science n'est pas l'arbre de vie !" Cependant, pouvons-nous rejeter de notre esprit ce que tant de générations intelligentes y ont versé de bon ou de funeste ? L'ignorance ne s'apprend pas.

J'ai meilleur espoir de la bonté de Dieu : peut-être touchons-nous à l'époque prédite où la science, ayant accompli son cercle entier de synthèse et d'analyse, de croyance et de négation, pourra s'épurer elle-même et faire jaillir du désordre et des ruines la cité merveilleuse de l'avenir... Il ne faut pas faire si bon marché de la raison humaine, que de croire qu'elle gagne quelque chose à s'humilier tout entière, car ce serait accuser sa céleste origine... Dieu appréciera la pureté des intentions sans doute ; et quel est le père qui se complairait à voir son fils abdiquer devant lui tout raisonnement et toute fierté ! L'apôtre qui voulait toucher pour croire n'a pas été maudit pour cela !

Qu'ai-je écrit là ? Ce sont des blasphèmes. L'humilité chrétienne ne peut parler ainsi. De telles pensées sont loin d'attendrir l'âme. Elles ont sur le front les éclairs d'orgueil de la couronne de Satan... Un pacte avec Dieu lui-même ? ... O science ! ô vanité !

J'avais réuni quelques livres de cabale. Je me plongeai dans cette étude, et j'arrivai à me persuader que tout était vrai dans ce qu'avait accumulé là-dessus l'esprit humain pendant des siècles. La conviction que je m'étais formée de l'existence du monde extérieur coïncidait trop bien avec mes lectures pour que je doutasse désormais des révélations du passé. Les dogmes et les rites des diverses religions me paraissaient s'y rapporter de telle sorte, que chacune possédait une certaine portion de ces arcanes qui constituaient ses moyens d'expansion et de défense. Ces forces pouvaient s'affaiblir, s'amoindrir et disparaître, ce qui amenait l'envahissement de certaines races par d'autres, nulles ne pouvant être victorieuses ou vaincues que par l'Esprit.

I

"Toutefois, me disais-je, il est sûr que ces sciences sont mélangées d'erreurs humaines. L'alphabet magique, l'hiéroglyphe mystérieux ne nous arrivent qu'incomplets et faussés soit par le temps, soit par ceux-là mêmes qui ont intérêt à notre ignorance ; retrouvons la lettre perdue ou le signe effacé, recomposons la gamme dissonante, et nous prendrons force dans le monde des esprits."

C'est ainsi que je croyais percevoir les rapports du monde réel avec le monde des esprits. La terre, ses habitants et leur histoire étaient le théâtre où venaient s'accomplir les actions physiques qui préparaient l'existence et la situation des êtres immortels attachés à sa destinée. Sans agiter le mystère impénétrable de l'éternité des mondes, ma pensée remonta à l'époque où le soleil, pareil à la plante qui le représente, qui de sa tête inclinée suit la révolution de sa marche céleste, semait sur la terre les germes féconds des plantes et des animaux. Ce n'était autre chose que le feu même, qui, étant un composé d'âmes, formulait instinctivement la demeure commune. L'Esprit de l'Être-Dieu, reproduit et pour ainsi dire reflété sur la terre, devenait le type commun des âmes humaines, dont chacune, par suite, était à la fois homme et Dieu. Tels furent les Eloïm.

Quand on se sent malheureux, on songe au malheur des autres. J'avais mis quelque négligence à visiter un de mes amis les plus chers, qu'on m'avait dit malade. En me rendant à la maison où il était traité, je me reprochais vivement cette faute. Je fus encore plus désolé lorsque mon ami me raconta qu'il avait été la veille au plus mal. J'entrai dans une chambre d'hospice, blanchie à la chaux. Le soleil découpait des angles joyeux sur les murs et se jouait sur un vase de fleurs qu'une religieuse venait de poser sur la table du malade. C'était presque la cellule d'un anachorète italien. – Sa figure amaigrie, son teint semblable à l'ivoire jauni, relevé par la couleur noire de sa barbe et de ses cheveux, ses yeux illuminés d'un reste de fièvre, peut-être aussi l'arrangement d'un manteau à capuchon, jeté sur ses épaules, en faisaient pour moi un être à moitié différent de celui que j'avais connu. Ce n'était plus le joyeux compagnon de mes travaux et de mes plaisirs ; il y avait en lui un apôtre. Il me raconta comment il s'était vu, au plus fort des souffrances de son mal, saisi d'un dernier transport qui lui parut être le moment suprême. Aussitôt la douleur avait cessé comme par prodige. – Ce qu'il me raconta ensuite est impossible à rendre : un rêve sublime dans les espaces les plus vagues de l'infini, une conversation avec un être à la fois différent et participant de lui-même, et à qui, se croyant mort, il demandait où était Dieu. "Mais Dieu est partout, lui répondait son esprit ; il est en toi-même et en tous. Il te juge, il t'écoute, il te conseille ; c'est toi et moi qui pensons et rêvons ensemble, – et nous ne nous sommes jamais quittés, et nous sommes éternels ! "

Je ne puis citer autre chose de cette conversation que j'ai peut-être mal entendue ou mal comprise. Je sais seulement que l'impression en fut très vive. Je n'ose attribuer à mon ami les conclusions que j'ai peut-être faussement tirées de ses paroles. J'ignore même si le sentiment qui en résulte n'est pas conforme à l'idée chrétienne.

– Dieu est avec lui ! m'écriai-je... mais il n'est plus avec moi ! O malheur ! je l'ai chassé de moi-même, je l'ai menacé, je l'ai maudit ! C'était bien lui, ce frère mystique, qui s'éloignait de plus en plus de mon âme et qui m'avertissait en vain ! Cet époux préféré, ce roi de gloire, c'est lui qui me juge et me condamne, et qui emporte à jamais dans son ciel celle qu'il m'eût donnée et dont je suis indigne désormais !

II

Je ne puis dépeindre l'abattement où me jetèrent ces idées. "Je comprends, me dis-je, j'ai préféré la créature au créateur ; j'ai déifié mon amour et j'ai adoré, selon les rites païens, celle dont le dernier soupir a été consacré au Christ. Mais si cette religion dit vrai, Dieu peut me pardonner encore. Il peut me la rendre si je m'humilie devant lui ; peut-être son esprit reviendra-t-il en moi !" J'errais dans les rues, au hasard, plein de cette pensée. Un convoi croisa ma marche ; il se dirigeait vers le cimetière où elle avait été ensevelie ; j'eus l'idée de m'y rendre en me joignant au cortège. "J'ignore, me disais-je, quel est ce mort que l'on conduit à la fosse ; mais je sais maintenant que les morts nous voient et nous entendent ; – peut-être celui-ci sera-t-il content de se voir suivi d'un frère de douleurs, plus triste qu'aucun de ceux qui l'accompagnent." Cette idée me fit verser des larmes, et sans doute on crut que j'étais un des meilleurs amis du défunt. O larmes bénies ! Depuis longtemps votre douceur m'était refusée ! ... Ma tête se dégageait, et un rayon d'espoir me guidait encore. Je me sentais la force de prier, et j'en jouissais avec transport.

Je ne m'informai pas même du nom de celui dont j'avais suivi le cercueil. Le cimetière où j'étais entré m'était sacré à plusieurs titres. Trois parents de ma famille maternelle y avaient été ensevelis ; mais je ne pouvais aller prier sur leurs tombes, car elles avaient été transportées depuis plusieurs années dans une terre éloignée, lieu de leur origine. – Je cherchai longtemps la tombe d'Aurélia, et je ne pus la retrouver. Les dispositions du cimetière avaient été changées, – peut-être aussi ma mémoire était-elle égarée... Il me semblait que ce hasard, cet oubli, ajoutaient encore à ma condamnation. – Je n'osai pas dire aux gardiens le nom d'une morte sur laquelle je n'avais religieusement aucun droit... Mais je me souvins que j'avais chez moi l'indication précise de la tombe, et j'y courus le coeur palpitant, la tête perdue. Je l'ai dit déjà : j'avais entouré mon amour de superstitions bizarres. – Dans un petit coffret qui lui avait appartenu, je conservais sa dernière lettre. Oserai-je avouer encore que j'avais fait de ce coffret une sorte de reliquaire qui me rappelait de longs voyages où sa pensée m'avait suivi : une rose cueillie dans les jardins de Schoubrah, un morceau de bandelette rapportée d'Egypte, des feuilles de laurier cueillies dans la rivière de Beyrouth, deux petits cristaux dorés, des mosaïques de sainte Sophie, un grain de chapelet, que sais-je encore ? .. enfin le papier m'avait été donné le jour où la tombe fut creusée, afin que je pusse la retrouver... Je rougis, je frémis en dispersant ce fol assemblage. Je pris sur moi les deux papiers, et, au moment de me diriger de nouveau vers le cimetière, je changeai de résolution. "Non, me dis-je, je ne suis pas digne de m'agenouiller sur la tombe d'une chrétienne ; n'ajoutons pas une profanation à tant d'autres ! ..." Et pour apaiser l'orage qui grondait dans ma tête, je me rendis à quelques lieues de Paris, dans une petite ville où j'avais passé quelques jours heureux de ma jeunesse, chez de vieux parents, morts depuis. J'avais aimé souvent à y venir voir coucher le soleil près de leur maison. Il y avait là une terrasse ombragée de tilleuls qui rappelait aussi le souvenir de jeunes filles, de parentes, parmi lesquelles j'avais grandi. Unes d'elles...

Mais opposer ce vague amour d'enfance à celui qui a dévoré ma jeunesse, y avais-je songé seulement ? Je vis le soleil décliner sur la vallée qui s'emplissait de vapeurs et d'ombre ; il disparut, baignant de feux rougeâtres la cime des bois qui bordaient de hautes collines. La plus morne tristesse entra dans mon coeur. – J'allai coucher dans une auberge où j'étais connu. L'hôtelier me parla d'un de mes anciens amis, habitant de la ville, qui, à la suite de spéculations malheureuses, s'était tué d'un coup de pistolet... Le sommeil m'apporta des rêves terribles. Je n'en ai conservé qu'un souvenir confus. – Je me trouvais dans une salle inconnue et je causais avec quelqu'un du monde extérieur, – l'ami dont je viens de parler peut-être. Une glace très haute se trouvait derrière nous. En y jetant par hasard un coup d'oeil, il me sembla reconnaître A***. Elle semblait triste et pensive, et tout à coup, soit qu'elle sortît de la glace, soit que, passant dans la salle, elle se fût reflétée un instant auparavant, cette figure douce et chérie se trouva près de moi. Elle me tendit la main, laissa tomber sur moi un regard douloureux et me dit : "Nous nous reverrons plus tard... à la maison de ton ami."

II

En un instant, je me représentai son mariage, la malédiction qui nous séparait... et je me dis : "Est-ce possible ? reviendrait-elle à moi ? " "M'avez-vous pardonné ? " demandai-je avec larmes. Mais tout avait disparu. Je me trouvais dans un lieu désert, une âpre montée semée de roches, au milieu des forêts. Une maison, qu'il me semblait reconnaître, dominait ce pays désolé. J'allais et je revenais par des détours inextricables. Fatigué de marcher entre les pierres et les ronces, je cherchais parfois une route plus douce par les sentes du bois. "On m'attend là-bas ! " pensais-je. Une certaine heure sonna... Je me dis : Il est trop tard ! Des voix me répondirent : Elle est perdue !

Une nuit profonde m'entourait, la maison lointaine brillait comme éclairée pour une fête et pleine d'hôtes arrivés à temps. "Elle est perdue ! m'écriai-je, et pourquoi ? ... Je comprends, – elle a fait un dernier effort pour me sauver ; – j'ai manqué le moment suprême où le pardon était possible encore. Du haut du ciel, elle pouvait prier pour moi l'Époux divin... Et qu'importe mon salut même ? L'abîme a reçu sa proie ! Elle est perdue pour moi et pour tous ! ..." Il me semblait la voir comme à la lueur d'un éclair, pâle et mourante, entraînée par de sombres cavaliers... Le cri de douleur et de rage que je poussai en ce moment me réveilla tout haletant.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! pour elle et pour elle seule ! Mon Dieu, pardonnez ! m'écriai-je en me jetant à genoux.

Il faisait jour. Par un mouvement dont il m'est difficile de rendre compte, je résolus aussitôt de détruire les deux papiers que j'avais tirés la veille du coffret : la lettre, hélas ! que je relus en la mouillant de larmes, et le papier funèbre qui portait le cachet du cimetière. "Retrouver sa tombe maintenant ? me disais-je, mais c'est hier qu'il fallait y retourner, – et mon rêve fatal n'est que le reflet de ma fatale journée ! "

III

La flamme a dévoré ces reliques d'amour et de mort, qui se renouaient aux fibres les plus douloureuses de mon coeur. Je suis allé promener mes peines et mes remords tardifs dans la campagne, cherchant dans la marche et dans la fatigue, l'engourdissement de la pensée, la certitude peut-être pour la nuit suivante d'un sommeil moins funeste. Avec cette idée que je m'étais faite du rêve comme ouvrant à l'homme une communication avec le monde des esprits, j'espérais... j'espérais encore ! Peut-être Dieu se contenterait-il de ce sacrifice. – Ici, je m'arrête ; il y a trop d'orgueil à prétendre que l'état d'esprit où j'étais fût causé seulement par un souvenir d'amour. Disons plutôt qu'involontairement j'en parais les remords plus graves d'une vie follement dissipée où le mal avait triomphé bien souvent, et dont je ne reconnais les fautes qu'en sentant les coups du malheur. Je ne me trouvais plus digne même de penser à celle que je tourmentais dans sa mort après l'avoir affligée dans sa vie, n'ayant dû un dernier regard de pardon qu'à sa douce et sainte pitié.

La nuit suivante, je ne pus dormir que peu d'instant. Une femme qui avait pris soin de ma jeunesse, m'apparut dans le rêve et me fit reproche d'une faute très grave que j'avais commise autrefois. Je la reconnaissais, quoiqu'elle parût beaucoup plus vieille que dans les derniers temps où je l'avais vue. Cela même me faisait songer amèrement que j'avais négligé d'aller la visiter à ses derniers instants. Il me sembla qu'elle me disait : "Tu n'as pas pleuré tes vieux parents aussi vivement que tu as pleuré cette femme. Comment peux-tu donc espérer le pardon ? " Le rêve devint confus. Des figures de personnes que j'avais connues en divers temps passèrent rapidement devant mes yeux. Elles défilaient, s'éclairant, pâlisant et retombant dans la nuit comme les grains d'un chapelet dont le lien s'est brisé. Je vis ensuite se former vaguement des images plastiques de l'antiquité qui s'ébauchaient, se fixaient et semblaient représenter des symboles dont je ne saisisais que difficilement l'idée. Seulement, je crus que cela voulait dire : "Tout cela était fait pour t'enseigner le secret de la vie, et tu n'as pas compris. Les religions et les fables, les saints et les poètes s'accordaient à expliquer l'énigme fatale, et tu as mal interprété... Maintenant, il est trop tard ! "

Je me levai plein de terreur, me disant : "C'est mon dernier jour ! " A dix ans d'intervalle, la même idée que j'ai tracée dans la première partie de ce récit me revenait plus positive encore et plus menaçante. Dieu m'avait laissé ce temps pour me repentir, et je n'en avais point profité. – Après la visite du convive de pierre, je m'étais rassis au festin !

IV

Le sentiment qui résulta pour moi de ces visions et des réflexions qu'elles amenaient pendant mes heures de solitude était si triste, que je me sentais comme perdu. Toutes les actions de ma vie m'apparaissaient sous leur côté le plus défavorable, et dans l'espèce d'examen de conscience auquel je me livrais, la mémoire me représentait les faits les plus anciens avec une netteté singulière. Je ne sais quelle fausse honte m'empêcha de me présenter au confessionnal ; la crainte peut-être de m'engager dans les dogmes et dans les pratiques d'une religion redoutable, contre certains points de laquelle j'avais conservé des préjugés philosophiques. Mes premières années ont été trop imprégnées des idées issues de la Révolution, mon éducation a été trop libre, ma vie trop errante, pour que j'accepte facilement un joug qui, sur bien des points, offenserait encore ma raison. Je frémis en songeant quel chrétien je ferais si certains principes empruntés au libre examen des deux derniers siècles, si l'étude encore des diverses religions ne m'arrêtaient sur cette pente. – Je n'ai jamais connu ma mère, qui avait voulu suivre mon père aux armées, comme les femmes des anciens Germains ; elle mourut de fièvre et de fatigue dans une froide contrée de l'Allemagne, et mon père lui-même ne put diriger là-dessus mes premières idées. Le pays où je fus élevé était plein de légendes étranges et de superstitions bizarres. Un de mes oncles qui eut la plus grande influence sur ma première éducation s'occupait, pour se distraire, d'antiquités romaines et celtiques. Il trouvait parfois, dans son champ ou aux environs, des images de dieux d'empereurs que son admiration de savant me faisait vénérer, et dont ses livres m'apprenaient l'histoire. Un certain Mars en bronze doré, une Pallas ou Vénus armée, un Neptune et une Amphitrite sculptés au-dessus de la fontaine du hameau, et surtout la bonne grosse figure barbue d'un dieu Pan souriant à l'entrée d'une grotte, parmi les festons de l'aristoloche et du lierre, étaient les dieux domestiques et protecteurs de cette retraite. J'avoue qu'ils m'inspiraient alors plus de vénération que les pauvres images chrétiennes de l'église et les deux saints informes du portail, que certains savants prétendaient être l'Esus et le Cernunnos des Gaulois. Embarrassé au milieu de ces divers symboles, je demandai un jour à mon oncle ce que c'était que Dieu. "Dieu, c'est le soleil", me dit-il. C'était la pensée intime d'un honnête homme qui avait vécu en chrétien toute sa vie, mais qui avait traversé la Révolution, et qui était d'une contrée où plusieurs avaient la même idée de la Divinité. Cela n'empêchait pas que les femmes et les enfants n'allassent à l'église, et je dus à une de mes tantes quelques instructions qui me firent comprendre les beautés et les grandeurs du christianisme. Après 1815, un Anglais qui se trouvait dans notre pays me fit apprendre le Sermon sur la Montagne et me donna un nouveau Testament... Je ne cite ces détails que pour indiquer les causes d'une certaine irrésolution qui s'est souvent unie chez moi à l'esprit religieux le plus prononcé.

Je veux expliquer comment, éloigné longtemps de la vraie route, je m'y suis senti ramené par le souvenir chéri d'une personne morte, et comment le besoin de croire qu'elle existait toujours a fait rentrer dans mon esprit le sentiment précis des diverses vérités que je n'avais pas assez fermement recueillies en mon âme. Le désespoir et le suicide sont le résultat de certaines situations fatales pour qui n'a pas foi dans l'immortalité, dans ses peines et dans ses joies : – je croirai avoir fait quelque chose d'utile en énonçant naïvement la succession des idées par lesquelles j'ai retrouvé le repos et une force nouvelle à opposer aux malheurs futurs de la vie.

Les visions qui s'étaient succédé pendant mon sommeil m'avaient réduit à un tel désespoir, que je pouvais à peine parler ; la société de mes amis ne m'inspirait qu'une distraction vague ; mon esprit, entièrement occupé de ces illusions, se refusait à la moindre conception différente ; je ne pouvais lire et comprendre dix lignes de suite. Je me disais des plus belles choses : "Qu'importe ! cela n'existe pas pour moi." Un de mes amis, nommé Georges, entreprit de vaincre ce découragement. Il m'emmenait dans diverses contrées des environs de Paris, et consentait à parler seul, tandis que je ne répondais qu'avec quelques phrases décousues. Sa figure expressive, et presque cénobitique, donna un jour un grand effet à des choses fort éloquentes qu'il trouva contre ces années de scepticisme et de découragement politique et social qui

succédèrent à la révolution de Juillet. J'avais été l'un des jeunes de cette époque, et j'en avais goûté les ardeurs et les amertumes. Un mouvement se fit en moi ; je me dis que de telles leçons ne pouvaient être données sans une intention de la Providence et qu'un esprit parlait sans doute en lui... Un jour, nous dînions sous une treille, dans un petit village des environs de Paris ; une femme vint chanter près de notre table, et je ne sais quoi, dans sa voix usée mais sympathique, me rappela celle d'Aurélia. Je la regardai : ses traits mêmes n'étaient pas sans ressemblance avec ceux que j'avais aimés. On la renvoya, et je n'osai la retenir, mais je me disais : "Qui sait si son esprit n'est pas dans cette femme !" et je me sentis heureux de l'aumône que j'avais faite.

Je me dis : "J'ai bien mal usé de la vie, mais, si les morts pardonnent, c'est sans doute à condition que l'on s'abstiendra à jamais du mal, et qu'on réparera tout celui qu'on a fait. Cela se peut-il ? ... Dès ce moment, essayons de ne plus mal faire, et rendons l'équivalent de tout ce que nous pouvons devoir." J'avais un tort récent envers une personne ; ce n'était qu'une négligence, mais je commençai par m'en aller excuser. La joie que je reçus de cette réparation me fit un bien extrême ; j'avais un motif de vivre et d'agir désormais, je reprenais intérêt au monde.

Des difficultés surgirent : des événements inexplicables pour moi semblèrent se réunir pour contrarier ma bonne résolution. La situation de mon esprit me rendait impossible l'exécution de travaux convenus. Me croyant bien portant désormais, on devenait plus exigeant, et, comme j'avais renoncé au mensonge, je me trouvais pris en défaut par des gens qui ne craignaient pas d'en user. La masse des réparations à faire m'écrasait en raison de mon impuissance. Des événements politiques agissaient indirectement, tant pour m'affliger que pour m'ôter le moyen de mettre ordre à mes affaires. La mort d'un de mes amis vint compléter ces motifs de découragement. Je revis avec douleur son logis, ses tableaux qu'il m'avait montrés avec joie un mois auparavant ; je passai près de son cercueil au moment où on l'y clouait. Comme il était de mon âge et de mon temps, je me dis : "Qu'arriverait-il, si je mourais ainsi tout à coup ?"

Le dimanche suivant, je me levai en proie à une douleur morne. J'allai visiter mon père, dont la servante était malade, et qui paraissait avoir de l'humeur. Il voulut aller seul chercher du bois à son grenier, et je ne pus lui rendre que le service de lui tendre une bûche dont il avait besoin. Je sortis consterné. Je rencontrai dans les rues un ami qui voulait m'emmener dîner chez lui pour me distraire un peu. Je refusai, et, sans avoir mangé, je me dirigeai vers Montmartre. Le cimetière était fermé, ce que je regardai comme un mauvais présage. Un poète allemand m'avait donné quelques pages à traduire et m'avait avancé une somme sur ce travail. Je pris le chemin de sa maison pour lui rendre l'argent.

En tournant la barrière de Clichy, je fus témoin d'une dispute. J'essayai de séparer les combattants, mais je n'y pus réussir. En ce moment, un ouvrier de grande taille passa sur la place même où le combat venait d'avoir lieu, portant sur l'épaule gauche un enfant vêtu d'une robe couleur d'hyacinthe. Je m'imaginai que c'était saint Christophe portant le Christ, et que j'étais condamné pour avoir manqué de force dans la scène qui venait de se passer. A dater de ce moment, j'errai en proie au désespoir dans les terrains vagues qui séparent le faubourg de la barrière. Il était trop tard pour faire la visite que j'avais projetée. Je revins donc à travers les rues vers le centre de Paris. Vers la rue de la Victoire, je rencontrai un prêtre, et, dans le désordre où j'étais, je voulus me confesser à lui. Il me dit qu'il n'était pas de la paroisse et qu'il allait en soirée chez quelqu'un ; que, si je voulais le consulter le lendemain à Notre-Dame, je n'avais qu'à demander l'abbé Dubois.

Désespéré, je me dirigeai en pleurant vers Notre-Dame de Lorette, où j'allai me jeter au pied de l'autel de la Vierge, demandant pardon pour mes fautes. Quelque chose en moi me disait : "La Vierge est morte et tes prières sont inutiles." J'allai me mettre à genoux aux dernières places du chœur, et je fis glisser de mon doigt une bague d'argent dont le chaton portait gravés ces trois mots arabes : Allah ! Mohamed ! Ali ! Aussitôt plusieurs bougies s'allumèrent dans le chœur, et l'on commença un office auquel je tentai de m'unir en esprit. Quand on en fut à l'Ave Maria, le prêtre s'interrompit au milieu de l'oraison et recommença sept fois

sans que je pusse retrouver dans ma mémoire les paroles suivantes. On termina ensuite la prière, et le prêtre fit un discours qui me semblait faire allusion à moi seul. Quand tout fut éteint, je me levai et je sortis, me dirigeant vers les Champs–Elysées.

Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire. A plusieurs reprises, je me dirigeai vers la Seine, mais quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein. Les étoiles brillaient dans le firmament. Tout à coup il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre à la fois comme les bougies que j'avais vues à l'église. Je crus que les temps étaient accomplis, et que nous touchions à la fin du monde annoncée dans l'Apocalypse de saint Jean. Je croyais voir un soleil noir dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries. Je me dis : "La nuit éternelle commence, et elle va être terrible. Que va-t-il arriver quand les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil ?" Je revins par la rue Saint–Honoré, et je plaignais les paysans attardés que je rencontrais. Arrivé vers le Louvre, je marchai jusqu'à la place, et, là, un spectacle étrange m'attendait. A travers des nuages rapidement chassés par le vent, je vis plusieurs lunes qui passaient avec une grande rapidité. Je pensai que la terre était sortie de son orbite et qu'elle errait dans le firmament comme un vaisseau démâté, se rapprochant ou s'éloignant des étoiles qui grandissaient ou diminuaient tour à tour. Pendant deux ou trois heures, je contemplai ce désordre et je finis par me diriger du côté des halles. Les paysans apportaient leurs denrées, et je me disais : "Quel sera leur étonnement en voyant que la nuit se prolonge..." Cependant, les chiens aboyaient çà et là et les coqs chantaient.

Brisé de fatigue, je rentrai chez moi et je me jetai sur mon lit. En m'éveillant, je fus étonné de revoir la lumière. Une sorte de chœur mystérieux arriva à mon oreille ; des voix enfantines répétaient en chœur : Christe ! Christe ! Christe ! ... Je pensai que l'on avait réuni dans l'église voisine (Notre–Dame–des–Victoires) un grand nombre d'enfants pour invoquer le Christ. "Mais le Christ n'est plus ! me disais–je ; ils ne le savent pas encore !" L'invocation dura environ une heure. Je me levai enfin et j'allai sous les galeries du Palais–Royal. Je me dis que probablement le soleil avait encore conservé assez de lumière pour éclairer la terre pendant trois jours, mais qu'il usait de sa propre substance, et, en effet, je le trouvais froid et décoloré. J'apaisai ma faim avec un petit gâteau pour me donner la force d'aller jusqu'à la maison du poète allemand. En entrant, je lui dis que tout était fini et qu'il fallait nous préparer à mourir. Il appela sa femme qui me dit : "Qu'avez–vous ? – Je ne sais, lui dis–je, je suis perdu." Elle envoya chercher un fiacre, et une jeune fille me conduisit à la maison Dubois

Là mon mal reprit avec diverses alternatives. Au bout d'un mois j'étais rétabli. Pendant les deux mois qui suivirent, je repris mes pérégrinations autour de Paris. Le plus long voyage que j'aie fait a été pour visiter la cathédrale de Reims. Peu à peu, je me remis à écrire et je composai une de mes meilleures nouvelles. Toutefois, je l'écrivis péniblement, presque toujours au crayon, sur des feuilles détachées, suivant le hasard de ma rêverie ou de ma promenade. Les corrections m'agitèrent beaucoup. Peu de jours après l'avoir publiée, je me sentis pris d'une insomnie persistante. J'allais me promener toute la nuit sur la colline de Montmartre et y voir le lever du soleil. Je causais longuement avec les paysans et les ouvriers. Dans d'autres moments, je me dirigeais vers les halles. Une nuit, j'allai souper dans un café du boulevard et je m'amusai à jeter en l'air des pièces d'or et d'argent. J'allai ensuite à la halle et je me disputai avec un inconnu, à qui je donnai un rude soufflet ; je ne sais comment cela n'eut aucune suite. A une certaine heure, entendant sonner l'horloge de Saint-Eustache, je me pris à penser aux luttes des Bourguignons et des Armagnacs, et je croyais voir s'élever autour de moi des fantômes des combattants de cette époque. Je me pris de querelle avec un facteur qui portait sur sa poitrine une plaque d'argent, et que je disais être le duc Jean de Bourgogne. Je voulais l'empêcher d'entrer dans un cabaret. Par une singularité que je ne m'explique pas, voyant que je le menaçais de mort, son visage se couvrit de larmes. Je me sentis attendri, et je le laissai passer

Je me dirigeai vers les Tuileries, qui étaient fermées, et suivis la ligne des quais ; je montai ensuite au Luxembourg, puis je revins déjeuner avec un de mes amis. Ensuite j'allai vers Saint-Eustache, où je m'agenouillai pieusement à l'autel de la Vierge en pensant à ma mère. Les pleurs que je versai détendirent mon âme, et, en sortant de l'église, j'achetai un anneau d'argent. De là, j'allai rendre visite à mon père, chez lequel je laissai un bouquet de marguerites, car il était absent. J'allai de là au Jardin des Plantes. Il y avait beaucoup de monde, et je restai quelque temps à regarder l'hippopotame qui se baignait dans un bassin. – J'allai ensuite visiter les galeries d'ostéologie. La vue des monstres qu'elles renferment me fit penser au déluge, et, lorsque je sortis, une averse épouvantable tombait dans le jardin. Je me dis : "Quel malheur ! Toutes ces femmes, tous ces enfants, vont rentrer mouillés ! ..." Puis je me dis : "Mais c'est plus encore ! c'est le véritable déluge qui commence." L'eau s'élevait dans les rues voisines ; je descendis en courant la rue Saint-Victor, et, dans l'idée d'arrêter ce que je croyais l'inondation universelle, je jetai à l'endroit le plus profond l'anneau que j'avais acheté à Saint-Eustache. Vers le même moment, l'orage s'apaisa, et un rayon de soleil commença à briller.

L'espoir rentra dans mon âme, J'avais rendez-vous à quatre heures chez mon ami Georges ; je me dirigeai vers sa demeure. En passant devant un marchand de curiosités, j'achetai deux écrans de velours couverts de figures hiéroglyphiques. Il me sembla que c'était la consécration du pardon des cieux. J'arrivai chez Georges à l'heure précise et je lui confiai mon espoir. J'étais mouillé et fatigué. Je changeai de vêtements et me couchai sur son lit. Pendant mon sommeil, j'eus une vision merveilleuse. Il me semblait que la déesse m'apparaissait, me disant : "Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis..." Un verger délicieux sortait des nuages derrière elle, une lumière douce et pénétrante éclairait ce paradis, et cependant je n'entendais que sa voix, mais je me sentais plongé dans une ivresse charmante. – Je m'éveillai peu de temps après et je dis à Georges : "Sortons." Pendant que nous traversions le pont des Arts, je lui expliquai les migrations des âmes, et je lui disais : "Il me semble que, ce soir, j'ai en moi l'âme de Napoléon qui m'inspire et me commande de grandes choses." Dans la rue du Coq, j'achetai un chapeau, et, pendant que Georges recevait la monnaie de la pièce d'or que j'avais jetée sur le comptoir, je continuai ma route et j'arrivai aux galeries du Palais-Royal.

Là, il me sembla que tout le monde me regardait. Une idée persistante s'était logée dans mon esprit, c'est qu'il n'y avait plus de morts ; je parcourais la galerie de Foy en disant : "J'ai fait une faute", et je ne pouvais découvrir laquelle en consultant ma mémoire que je croyais être celle de Napoléon... "Il y a quelque chose que je n'ai point payé par ici !" – J'entrai au café de Foy dans cette idée et je crus reconnaître dans un des habitués le père Bertin des Débats. Ensuite, je traversai le jardin et je pris quelque intérêt à voir les rondes des petites filles. De là, je sortis des galeries et je me dirigeai vers la rue Saint-Honoré. J'entrai dans une boutique pour acheter un cigare, et, quand je sortis, la foule était si compacte que je faillis être étouffé. Trois de mes amis me dégagèrent en répondant de moi et me firent entrer dans un café pendant que l'un d'eux allait chercher un fiacre. On me conduisit à l'hospice de la Charité.

Pendant la nuit, le délire augmenta, surtout le matin, lorsque je m'aperçus que j'étais attaché. Je parvins à me débarrasser de la camisole de force, et, vers le matin, je me promenai dans les salles. L'idée que j'étais devenu semblable à un dieu et que j'avais le pouvoir de guérir me fit imposer les mains à quelques malades, et, m'approchant d'une statue de la Vierge, j'enlevai la couronne de fleurs artificielles pour appuyer le pouvoir que je me croyais. Je marchai à grands pas, parlant avec animation de l'ignorance des hommes qui croyaient pouvoir guérir avec la science seule, et, voyant sur la table un flacon d'éther, je l'avalai d'une gorgée. Un interne d'une figure que je comparais à celle des anges, voulut m'arrêter, mais la force nerveuse me soutenait, et, prêt à le renverser, je m'arrêtai, lui disant qu'il ne comprenait pas quelle était ma mission. Des médecins vinrent alors, et je continuai mes discours sur l'impuissance de leur art. Puis je descendis l'escalier, bien que n'ayant point de chaussures. Arrivé devant un parterre, j'y entrai et je cueillis des fleurs en me promenant sur le gazon.

Un de mes amis était revenu pour me chercher. Je sortis alors du parterre, et, pendant que je lui parlais, on me jeta sur les épaules une camisole de force, puis on me fit monter dans un fiacre et je fus conduit à une maison de santé située hors de Paris. Je compris, en me voyant parmi les aliénés, que tout n'avait été pour moi qu'illusions jusque-là. Toutefois, les promesses que j'attribuais à la déesse Isis me semblaient se réaliser par une série d'épreuves que j'étais destiné à subir. Je les acceptai donc avec résignation.

La partie de la maison où je me trouvais donnait sur un vaste promenoir ombragé de noyers. Dans un angle se trouvait une petite hutte où l'un des prisonniers se promenait en cercle tout le jour. D'autres se bornaient, comme moi, à parcourir le terre-plein ou la terrasse, bordée d'un talus de gazon. Sur un mur, situé au couchant, étaient tracées des figures dont l'une représentait la forme de la lune avec des yeux et une bouche tracés géométriquement ; sur cette figure on avait peint une sorte de masque ; le mur de gauche présentait divers dessins de profil dont l'un figurait une sorte d'idole japonaise. Plus loin, une tête de mort était creusée dans le plâtre ; sur la face opposée, deux pierres de taille avaient été sculptées par quelqu'un des hôtes du jardin et représentaient de petits mascarons assez bien rendus. Deux portes donnaient sur des caves, et je m'imaginai que c'étaient des voies souterraines pareilles à celles que j'avais vues à l'entrée des Pyramides.

VI

Je m'imaginai d'abord que les personnes réunies dans ce jardin avaient toutes quelque influence sur les astres, et que celui qui tournait sans cesse dans le même cercle y réglait la marche du soleil. Un vieillard, que l'on amenait à certaines heures du jour et qui faisait des noeuds en consultant sa montre, m'apparaissait comme chargé de constater la marche des heures. Je m'attribuai à moi-même une influence sur la marche de la lune, et je crus que cet astre avait reçu un coup de foudre du Tout-Puissant qui avait tracé sur sa face l'empreinte du masque que j'avais remarquée.

J'attribuais un sens mystique aux conversations des gardiens et à celles de mes compagnons. Il me semblait qu'ils étaient les représentants de toutes les races de la terre et qu'il s'agissait entre nous de fixer à nouveau la marche des astres et de donner un développement plus grand au système. Une erreur s'était glissée, selon moi, dans la combinaison générale des nombres, et de là venaient tous les maux de l'humanité. Je croyais encore que les esprits célestes avaient pris des formes humaines et assistaient à ce congrès général, tout en paraissant occupés de soins vulgaires. Mon rôle me semblait être de rétablir l'harmonie universelle par l'art cabalistique et de chercher une solution en évoquant les forces occultes des diverses religions.

Outre le promenoir, nous avions encore une salle dont les vitres rayées perpendiculairement donnaient sur un horizon de verdure. En regardant derrière ces vitres la ligne des bâtiments extérieurs, je voyais se découper la façade et les fenêtres en mille pavillons ornés d'arabesques, et surmontés de découpures et d'aiguilles, qui me rappelaient les kiosques impériaux bordant le Bosphore. Cela conduisit naturellement ma pensée aux préoccupations orientales. Vers deux heures, on me mit au bain, et je me crus servi par les Walkyries, filles d'Odin, qui voulaient m'élever à l'immortalité en dépouillant peu à peu mon corps de ce qu'il avait d'impur.

Je me promenai le soir plein de sérénité aux rayons de la lune, et en levant les yeux vers les arbres, il me semblait que les feuilles se roulaient capricieusement de manière à former des images de cavaliers et de dames portés par des chevaux caparaçonnés. C'étaient pour moi les figures triomphantes des aïeux. Cette pensée me conduisit à celle qu'il y avait une vaste conspiration de tous les êtres animés pour rétablir le monde dans son harmonie première, et que les communications avaient lieu par le magnétisme des astres, qu'une chaîne non interrompue liait autour de la terre les intelligences dévouées à cette communication générale, et les chants, les danses, les regards, aimantés de proche en proche, traduisaient la même aspiration. La lune était pour moi le refuge des âmes fraternelles qui, délivrées de leurs corps mortels, travaillaient plus librement à la régénération de l'univers.

Pour moi déjà, le temps de chaque journée semblait augmenté de deux heures ; de sorte qu'en me levant aux heures fixées par les horloges de la maison, je ne faisais que me promener dans l'empire des ombres. Les compagnons qui m'entouraient me semblaient endormis et pareils aux spectres du Tartare, jusqu'à l'heure où pour moi se levait le soleil. Alors, je saluais cet astre par une prière, et ma vie réelle commençait.

Du moment que je me fus assuré de ce point que j'étais soumis aux épreuves de l'initiation sacrée, une force invincible entra dans mon esprit. Je me jugeais un héros vivant sous le regard des dieux ; tout dans la nature prenait des aspects nouveaux, et des voix secrètes sortaient de la plante, de l'arbre, des animaux, des plus humbles insectes, pour m'avertir et m'encourager. Le langage de mes compagnons avait des tours mystérieux dont je comprenais le sens, les objets sans forme et sans vie se prêtaient eux-mêmes aux calculs de mon esprit ; – des combinaisons de cailloux, des figures d'angles, de fentes ou d'ouvertures, des découpures de feuilles, des couleurs, des odeurs et des sons, je voyais ressortir des harmonies jusqu'alors inconnues. "Comment, me disais-je, ai-je pu exister si longtemps hors de la nature et sans m'identifier à

elle ? Tout vit, tout agit, tout se correspond ; les rayons magnétiques émanés de moi-même ou des autres traversent sans obstacle la chaîne infinie des choses créées ; c'est un réseau transparent qui couvre le monde, et dont les fils déliés se communiquent de proche en proche aux planètes et aux étoiles. Captif en ce moment sur la terre, je m'entretiens avec le chœur des astres, qui prend part à mes joies et à mes douleurs ! "

Aussitôt je frémis en songeant que ce mystère même pouvait être surpris. "Si l'électricité, me dis-je, qui est le magnétisme des corps physiques, peut subir une direction qui lui impose des lois, à plus forte raison les esprits hostiles et tyranniques peuvent asservir les intelligences et se servir de leurs forces divisées dans un but de domination. C'est ainsi que les dieux antiques ont été vaincus et asservis par des dieux nouveaux ; c'est ainsi, me dis-je encore, en consultant mes souvenirs du monde ancien, que les nécromants dominaient des peuples entiers, dont les générations se succédaient captives sous leur sceptre éternel. O malheur ! la Mort elle-même ne peut les affranchir ! car nous revivons dans nos fils comme nous avons vécu dans nos pères, – et la science impitoyable de nos ennemis sait nous reconnaître partout. L'heure de notre naissance, le point de la terre où nous paraissions, le premier geste, le nom de la chambre, – et toutes ces consécérations, et tous ces rites qu'on nous impose, tout cela établit une série heureuse ou fatale d'où l'avenir dépend tout entier. Mais si déjà cela est terrible selon les seuls calculs humains, comprenez ce que cela doit être en se rattachant aux formules mystérieuses qui établissent l'ordre des mondes. On l'a dit justement : rien n'est indifférent, rien n'est impuissant dans l'univers ; un atome peut tout dissoudre, un atome peut tout sauver ! "

O terreur ! voilà l'éternelle distinction du bon et du mauvais. Mon âme est-elle la molécule indestructible, le globule qu'un peu d'air gonfle, mais qui retrouve sa place dans la nature, ou ce vide même, image du néant qui disparaît dans l'immensité ? Serait-elle encore la parcelle fatale destinée à subir, sous toutes ses transformations, les vengeances des êtres puissants ? " Je me vis amené ainsi à me demander compte de ma vie, et même de mes existences antérieures. En me prouvant que j'étais bon, je me prouvai que j'avais dû toujours l'être. "Et si j'ai été mauvais, me dis-je, ma vie actuelle ne sera-t-elle pas une suffisante expiation ? " Cette pensée me rassura, mais ne m'ôta pas la crainte d'être à jamais classé parmi les malheureux. Je me sentais plongé dans une eau froide, et une eau plus froide encore ruisselait sur mon front. Je reportai ma pensée à l'éternelle Isis, la mère et l'épouse sacrée ; toutes mes aspirations, toutes mes prières se confondaient dans ce nom magique, je me sentais revivre en elle, et parfois elle m'apparaissait sous la figure de la Vénus antique, parfois aussi sous les traits de la Vierge des chrétiens. La nuit me ramena plus distinctement cette apparition chérie, et pourtant je me disais : "Que peut-elle, vaincue, opprimée peut-être, pour ses pauvres enfants ? " Pâle et déchiré, le croissant de la lune s'amincissait tous les soirs et allait bientôt disparaître ; peut-être ne devons-nous plus le revoir au ciel ! Cependant, il me semblait que cet astre était le refuge de toutes les âmes soeurs de la mienne, et je le voyais peuplé d'ombres plaintives destinées à renaître un jour sur la terre...

Ma chambre est à l'extrémité d'un corridor habité d'un côté par les fous, et de l'autre par les domestiques de la maison. Elle a seule le privilège d'une fenêtre, percée du côté de la cour, plantée d'arbres, qui sert de promenoir pendant la journée. Mes regards s'arrêtent avec plaisir sur un noyer touffu et sur deux mûriers de la Chine. Au-dessus, l'on aperçoit vaguement une rue assez fréquentée, à travers des treillages peints en vert. Au couchant, l'horizon s'élargit ; c'est comme un hameau aux fenêtres revêtues de verdure ou embarrassées de cages, de loques qui sèchent, et d'où l'on voit sortir par instant quelque profil de jeune ou vieille ménagère, quelque tête rose d'enfant. On crie, on chante, on rit aux éclats ; c'est gai ou triste à entendre, selon les heures et selon les impressions.

J'ai trouvé là tous les débris de mes diverses fortunes, les restes confus de plusieurs mobiliers dispersés ou revendus depuis vingt ans. C'est un capharnaüm comme celui du docteur Faust. Une table antique à trépied aux têtes d'aigles ; une console soutenue par un sphinx ailé, une commode du dix-septième siècle, une bibliothèque du dix-huitième, un lit du même temps, dont le baldaquin, à ciel ovale, est revêtu de lampas rouge (mais on n'a pu dresser ce dernier) ; une étagère rustique chargée de faïences et de porcelaines de Sèvres, assez endommagées la plupart ; un narguilé rapporté de Constantinople, une grande coupe d'albâtre,

un vase de cristal ; des panneaux de boiserie provenant de la démolition d'une vieille maison que j'avais habitée sur l'emplacement du Louvre, et couverts de peintures mythologiques exécutées par des amis aujourd'hui célèbres, deux grandes toiles dans le goût de Prudhon, représentant la Muse de l'histoire et celle de la comédie. Je me suis plu pendant quelques jours à ranger tout cela, à créer dans la mansarde étroite un ensemble bizarre qui tient du palais et de la chaumière, et qui résume assez bien mon existence errante. J'ai suspendu au-dessus de mon lit mes vêtements arabes, mes deux cachemires industrieusement reprisés, une gourde de pèlerin, un carnier de chasse. Au-dessus de la bibliothèque s'étale un vaste plan du Caire ; une console de bambou, dressée à mon chevet, supporte un plateau de l'Inde vernissé où je puis disposer mes ustensiles de toilette. J'ai retrouvé avec joie ces humbles restes de mes années alternatives de fortune et de misère, où se rattachaient tous les souvenirs de ma vie. On avait seulement mis à part un petit tableau sur cuivre, dans le goût du Corrège, représentant Vénus et l'Amour, des trumeaux de chasseresses et de satyres et une flèche que j'avais conservée en mémoire des compagnies de l'arc du Valois, dont j'avais fait partie dans ma jeunesse : les armes étaient vendues depuis les lois nouvelles. En somme, je retrouvais là à peu près tout ce que j'avais possédé en dernier lieu. Mes livres, amas bizarre de la science de tous les temps, histoire, voyages, religions, cabale, astrologie à réjouir les ombres de Pic de la Mirandole, du sage Meursius et de Nicolas de Cusa, – la tour de Babel en deux cents volumes, – on m'avait laissé tout cela ! Il y avait de quoi rendre fou un sage ; tâchons qu'il y ait aussi de quoi rendre sage un fou.

Avec quelles délices j'ai pu classer dans mes tiroirs l'amas de mes notes et de mes correspondances intimes ou publiques, obscures ou illustres, comme les a faites le hasard des rencontres ou des pays lointains que j'ai parcourus. Dans des rouleaux mieux enveloppés que les autres, je retrouve des lettres arabes, des reliques du Caire et de Stamboul. O bonheur ! ô tristesse mortelle ! ces caractères jaunis, ces brouillons effacés, ces lettres à demi froissées, c'est le trésor de mon seul amour... Relisons... Bien des lettres manquent, bien d'autres sont déchirées ou raturées ; voici ce que je retrouve.

...

Une nuit, je parlais et chantais dans une sorte d'extase. Un des servants de la maison vint me chercher dans ma cellule et me fit descendre à une chambre du rez-de-chaussée, où il m'enferma. Je continuais mon rêve, et, quoique debout, je me croyais enfermé dans une sorte de kiosque oriental. J'en sondai tous les angles et je vis qu'il était octogone. Un divan régnait autour des murs, et il me semblait que ces derniers étaient formés d'une glace épaisse, au delà de laquelle je voyais briller des trésors, des châles et des tapisseries. Un paysage éclairé par la lune m'apparaissait au travers des treillages de la porte, et il me semblait reconnaître la figure des troncs d'arbres et des rochers. J'avais déjà séjourné là dans quelque autre existence, et je croyais reconnaître les profondes grottes d'Ellorah. Peu à peu un jour bleuâtre pénétra dans le kiosque et y fit apparaître des images bizarres. Je crus alors me trouver au milieu d'un vaste charnier où l'histoire universelle était écrite en traits de sang. Le corps d'une femme gigantesque était peint en face de moi ; seulement, ses diverses parties étaient tranchées comme par le sabre ; d'autres femmes de races diverses et dont les corps dominaient de plus en plus, présentaient sur les autres murs un fouillis sanglant de membres et de têtes, depuis les impératrices et les reines jusqu'aux plus humbles paysannes. C'était l'histoire de tous les crimes, et il suffisait de fixer les yeux sur tel ou tel point pour voir s'y dessiner une représentation tragique. "Voilà, me disais-je, ce qu'a produit la puissance déferée aux hommes. Ils ont peu à peu détruit et tranché en mille morceaux le type éternel de la beauté, si bien que les races perdent de plus en plus en force et en perfection..." Et je voyais, en effet, sur une ligne d'ombre qui se faufilait par un des jours de la porte, la génération descendante des races de l'avenir.

Je fus enfin arraché à cette sombre contemplation. La figure bonne et compatissante de mon excellent médecin me rendit au monde des vivants. Il me fit assister à un spectacle qui m'intéressa vivement. Parmi les malades se trouvait un jeune homme, ancien soldat d'Afrique, qui depuis six semaines se refusait à prendre de la nourriture. Au moyen d'un long tuyau de caoutchouc introduit dans son estomac, on lui faisait avaler des

substances liquides et nutritives. Du reste, il ne pouvait ni voir ni parler.

Ce spectacle m'impressionna vivement. Abandonné jusque-là au cercle monotone de mes sensations ou de mes souffrances morales, je rencontrais un être indéfinissable, taciturne et patient, assis comme un sphinx aux portes suprêmes de l'existence. Je me pris à l'aimer à cause de son malheur et de son abandon, et je me sentis relevé par cette sympathie et par cette pitié. Il me semblait, placé ainsi entre la mort et la vie, comme un interprète sublime, comme un confesseur prédestiné à entendre ces secrets de l'âme que la parole n'oserait transmettre ou ne réussirait pas à rendre. C'était l'oreille de Dieu sans le mélange de la pensée d'un autre. Je passais des heures entières à m'examiner mentalement, la tête penchée sur la sienne et lui tenant les mains. Il me semblait qu'un certain magnétisme réunissait nos deux esprits, et je me sentis ravi quand la première fois une parole sortit de sa bouche. On n'en voulait rien croire, et j'attribuais à mon ardente volonté ce commencement de guérison. Cette nuit-là, j'eus un rêve délicieux, le premier depuis bien longtemps. J'étais dans une tour, si profonde du côté de la terre et si haute du côté du ciel, que toute mon existence semblait devoir se consumer à monter et à descendre. Déjà mes forces s'étaient épuisées, et j'allais manquer de courage, quand une porte latérale vint à s'ouvrir ; un esprit se présente et me dit : "Viens, frère ! ..." Je ne sais pourquoi il me vint à l'idée qu'il s'appelait Saturnin. Il avait les traits du pauvre malade, mais transfigurés et intelligents. Nous étions dans une campagne éclairée des feux des étoiles ; nous nous arrêtâmes à contempler ce spectacle, et l'esprit étendit sa main sur mon front comme je l'avais fait la veille en cherchant à magnétiser mon compagnon ; aussitôt une des étoiles que je voyais au ciel se mit à grandir, et la divinité de mes rêves m'apparut souriante, dans un costume presque indien, telle que je l'avais vue autrefois. Elle marcha entre nous deux, et les prés verdissaient, les fleurs et les feuillages s'élevaient de terre sur la trace de ses pas... Elle me dit : "L'épreuve à laquelle tu étais soumis est venue à son terme ; ces escaliers sans nombre que tu te fatiguais à descendre ou à gravir, étaient les liens mêmes des anciennes illusions qui embarrassaient ta pensée, et maintenant rappelle-toi le jour où tu as imploré la Vierge sainte et où, la croyant morte, le délire s'est emparé de ton esprit. Il fallait que ton voeu lui fût porté par une âme simple et dégagée des liens de la terre. Celle-là s'est rencontrée près de toi, et c'est pourquoi il m'est permis à moi-même de venir et de t'encourager." La joie que ce rêve répandit dans mon esprit me procura un réveil délicieux. Le jour commençait à poindre. Je voulus avoir un signe matériel de l'apparition qui m'avait consolé, et j'écrivis sur le mur ces mots : "Tu m'as visité cette nuit."

J'inscris ici, sous le titre de Mémoires, les impressions de plusieurs rêves qui suivirent celui que je viens de rapporter.

MEMORABLES

...

Sur un pic élané de l'Auvergne a retenti la chanson des pâtres. Pauvre Marie ! reine des cieux ! c'est à toi qu'ils s'adressent pieusement. Cette mélodie rustique a frappé l'oreille des corybantes. Ils sortent, en chantant à leur tour, des grottes secrètes où l'Amour leur fit des abris. – Hosannah ! paix à la terre et gloire aux cieux !

Sur les montagnes de l'Himalaya une petite fleur est née – Ne m'oubliez pas ! – Le regard chatoyant d'une étoile s'est fixé un instant sur elle, et une réponse s'est fait entendre dans un doux langage étranger. – Myosotis !

Une perle d'argent brillait dans le sable ; une perle d'or étincelait au ciel... Le monde était créé. Chastes amours, divins soupirs ! enflammez la sainte montagne... car vous avez des frères dans les vallées et des soeurs timides qui se dérobent au sein des bois !

Bosquets embaumés de Paphos, vous ne valez pas ces retraites où l'on respire à pleins poumons l'air vivifiant de la patrie. – Là-haut, sur les montagnes – le monde y vit content ; – le rossignol sauvage – fait

mon contentement ! "

Oh ! que ma grande amie est belle ! Elle est si grande, qu'elle pardonne au monde, et si bonne quelle m'a pardonné. L'autre nuit, elle était couchée je ne sais dans quel palais, et je ne pouvais la rejoindre. Mon cheval alezan-brûlé se dérobait sous moi. Les rênes brisées flottaient sur sa croupe en sueur, et il me fallut de grands efforts pour l'empêcher de se coucher à terre.

Cette nuit, le bon Saturnin m'est venu en aide, et ma grande amie a pris place à mes côtés sur sa cavale blanche caparaçonnée d'argent. Elle m'a dit : "Courage, frère ! car c'est la dernière étape." Et ses grands yeux dévoraient l'espace, et elle faisait voler dans l'air sa longue chevelure imprégnée des parfums de l'Yémen.

Je reconnus les traits divins de ***. Nous volions au triomphe, et nos ennemis étaient à nos pieds. La huppe messagère nous guidait au plus haut des cieux, et l'arc de lumière éclatait dans les mains divines d'Apollyon. Le cor enchanté d'Adonis résonnait à travers les bois.

O Mort ! où est ta victoire, puisque le Messie vainqueur chevauchait entre nous deux ? Sa robe était d'hyacinthe soufrée, et ses poignets, ainsi que les chevilles de ses pieds, étincelaient de diamants et de rubis. Quand sa houssine légère toucha la porte de nacre de la Jérusalem nouvelle, nous fûmes tous les trois inondés de lumière. C'est alors que je suis descendu parmi les hommes pour leur annoncer l'heureuse nouvelle.

Je sors d'un rêve bien doux : j'ai revu celle que j'avais aimée transfigurée et radieuse. Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire, et j'y ai lu le mot pardon signé du sang de Jésus-Christ.

Une étoile a brillé tout à coup et m'a révélé le secret du monde des mondes. Hosannah ! paix à la terre et gloire aux cieux !

Du sein des ténèbres muettes, deux notes ont résonné, l'une grave, l'autre aiguë, – et l'orbe éternel s'est mis à tourner aussitôt. Sois bénie, ô première octave qui commença l'hymne divin ! Du dimanche au dimanche, enlace tous les jours dans ton réseau magique. Les monts te chantent aux vallées, les sources aux rivières, les rivières aux fleuves, et les fleuves à l'Océan ; l'air vibre, et la lumière brise harmonieusement les fleurs naissantes. Un soupir, un frisson d'amour sort du sein gonflé de la terre, et le chœur des astres se déroule dans l'infini ; il s'écarte et revient sur lui-même, se resserre et s'épanouit, et sème au loin les germes des créations nouvelles.

Sur la cime d'un mont bleuâtre une petite fleur est née. – Ne m'oubliez pas ! – Le regard chatoyant d'une étoile s'est fixé un instant sur elle, et une réponse s'est fait entendre dans un doux langage étranger. – Myosotis !

Malheur à toi, dieu du Nord, – qui brisas d'un coup de marteau la sainte table composée des sept métaux les plus précieux ! car tu n'as pu briser la Perle rose qui reposait au centre. Elle a rebondi sous le fer, – et voici que nous nous sommes armés pour elle... Hosannah !

Le macrocosme, ou grand monde, a été construit par art cabalistique ; le microcosme, ou petit monde, est son image réfléchi dans tous les cœurs. La Perle rose a été teinte du sang royal des Walkyries. Malheur à toi ; dieu-forgeron, qui as voulu briser un monde !

Cependant le pardon du Christ a été aussi prononcé pour toi !

Sois donc béni toi-même, ô Thor, le géant, – le plus puissant des fils d'Odin ! Sois béni dans Héla, ta mère, car souvent le trépas est doux, – et dans ton frère Loki, et dans ton chien Garnur !

Le serpent qui entoure le Monde est béni lui-même, car il relâche ses anneaux, et sa gueule béante aspire la fleur d'anxoka, la fleur soufrée, – la fleur éclatante du soleil !

Que Dieu préserve le divin Balder, le fils d'Odin, et Freya la belle !

...

Je me trouvais en esprit à Saardam, que j'ai visitée l'année dernière. La neige couvrait la terre. Une toute petite fille marchait en glissant sur la terre durcie et se dirigeait, je crois, vers la maison de Pierre le Grand. Son profil majestueux avait quelque chose de bourbonien. Son cou, d'une éclatante blancheur, sortait à demi d'une palatine de plumes de cygne. De sa petite main rose, elle préservait du vent une lampe allumée et allait frapper à la porte verte de la maison, lorsqu'une chatte maigre qui en sortait s'embarrassa dans ses jambes et la fit tomber. "Tiens ! ce n'est qu'un chat !" dit la petite fille en se relevant. "Un chat, c'est quelque chose !" répondit une voix douce. J'étais présent à cette scène, et je portais sur mon bras un petit chat gris qui se mit à miauler. "C'est l'enfant de cette vieille fée !" dit la petite fille. Et elle entra dans la maison.

Cette nuit, mon rêve s'est transporté d'abord à Vienne. – On sait que sur chacune des places de cette ville sont élevées de grandes colonnes qu'on appelle pardons. Des nuages de marbre s'accumulent en figurant l'ordre salomonique et supportent des globes où président assises des divinités. Tout à coup, ô merveille ! Je me mis à songer à cette auguste soeur de l'empereur de Russie, dont j'ai vu le palais impérial à Weimar. – Une mélancolie pleine de douceur me fit voir les brumes colorées d'un paysage de Norvège éclairé d'un jour gris et doux. Les nuages devinrent transparents et je vis se creuser devant moi un abîme profond où s'engouffraient tumultueusement les flots de la Baltique glacée. Il semblait que le fleuve entier de la Néwa, aux eaux bleues, dût s'engloutir dans cette fissure du globe. Les vaisseaux de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg s'agitaient sur leurs ancres, prêts à se détacher et à disparaître dans le gouffre, quand une lumière divine éclaira d'en haut cette scène de désolation.

Sous le vif rayon qui perçait la brume, je vis apparaître aussitôt le rocher qui supporte la statue de Pierre le Grand. Au-dessus de ce solide piédestal vinrent se grouper des nuages qui s'élevaient jusqu'au zénith. Ils étaient chargés de figures radieuses et divines, parmi lesquelles on distinguait les deux Catherine et l'impératrice sainte Hélène, accompagnées des plus belles princesses de Moscovie et de Pologne. Leurs doux regards, dirigés vers la France, rapprochaient l'espace au moyen de longs télescopes de cristal. Je vis par là que notre patrie devenait l'arbitre de la querelle orientale, et qu'elles en attendaient la solution. Mon rêve se termina par le doux espoir que la paix nous serait enfin donnée.

C'est ainsi que je m'encourageais à une audacieuse tentative. Je résolus de fixer le rêve et d'en connaître le secret. – Pourquoi, me dis-je, ne point enfin forcer ces portes mystiques, armé de toute ma volonté, et dominer mes sensations au lieu de les subir ? N'est-il pas possible de dompter cette chimère attrayante et redoutable, d'imposer une règle à ces esprits des nuits qui se jouent de notre raison ? Le sommeil occupe le tiers de notre vie. Il est la consolation des peines de nos journées ou la peine de leurs plaisirs ; mais je n'ai jamais éprouvé que le sommeil fût un repos. Après un engourdissement de quelques minutes, une vie nouvelle commence, affranchie des conditions du temps et de l'espace, et pareille sans doute à celle qui nous attend après la mort. Qui sait s'il n'existe pas un lien entre ces deux existences et s'il n'est pas possible à l'âme de le nouer dès à présent ?

Dès ce moment, je m'appliquais à chercher le sens de mes rêves, et cette inquiétude influa sur mes réflexions de l'état de veille. Je crus comprendre qu'il existait entre le monde externe et le monde interne un lien ; que l'inattention ou le désordre d'esprit en faussaient seuls les rapports apparents, – et qu'ainsi

s'expliquait la bizarrerie de certains tableaux semblables à ces reflets grimaçants d'objets réels qui s'agitent sur l'eau troublée.

Telles étaient les inspirations de mes nuits ; mes journées se passaient doucement dans la compagnie des pauvres malades, dont je m'étais fait des amis. La conscience que désormais j'étais purifié des fautes de ma vie passée me donnait des jouissances morales infinies ; la certitude de l'immortalité et de la coexistence de toutes les personnes que j'avais aimées m'était arrivée matériellement, pour ainsi dire, et je bénissais l'âme fraternelle qui, du sein du désespoir, m'avait fait rentrer dans les voies lumineuses de la religion.

Le pauvre garçon de qui la vie intelligente s'était si singulièrement retirée recevait des soins qui triomphaient peu à peu de sa torpeur. Ayant appris qu'il était né à la campagne, je passais des heures entières à lui chanter d'anciennes chansons de village, auxquelles je cherchais à donner l'expression la plus touchante. J'eus le bonheur de voir qu'il les entendait et qu'il répétait certaines parties de ces chants. Un jour, enfin, il ouvrit les yeux un seul instant, et je vis qu'ils étaient bleus comme ceux de l'esprit qui m'était apparu en rêve. Un matin, à quelques jours de là, il tint ses yeux grands ouverts et ne les ferma plus. Il se mit aussitôt à parler, mais seulement par intervalle, et me reconnut, me tutoyant et m'appelant frère. Cependant, il ne voulait pas davantage se résoudre à manger. Un jour, revenant du jardin, il me dit : "J'ai soif." J'allai lui chercher à boire ; le verre toucha ses lèvres sans qu'il pût avaler. "Pourquoi, lui dis-je, ne veux-tu pas manger et boire comme les autres ? – C'est que je suis mort, dit-il ; j'ai été enterré dans tel cimetière, à telle place... – Et maintenant, où crois-tu être ? – En purgatoire, j'accomplis mon expiation."

Telles sont les idées bizarres que donnent ces sortes de maladies ; je reconnus en moi-même que je n'avais pas été loin d'une si étrange persuasion. Les soins que j'avais reçus m'avaient déjà rendu à l'affection de ma famille et de mes amis, et je pouvais juger plus sainement le monde d'illusions où j'avais quelque temps vécu. Toutefois, je me sens heureux des convictions que j'ai acquises, et je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers.

En marge d'Aurélia

Lettres à Aurélia

I

Je vous avais obéi, Madame ; j'avais attendu pour vous voir le jour où tout le monde en a le droit ; pour vous parler le jour où beaucoup d'autres en ont le privilège ; puis j'ai changé de pensée, je n'ai pu me résoudre à vous adresser en vain quelques banales paroles. Il faut donc vous écrire encore, et pourtant j'avais résolu de ne plus le faire. Les lettres ne sont bonnes que pour les amants froids ou pour les amants heureux. On admet le trouble et l'incohérence dans la conversation, mais les phrases écrites deviennent des témoins éternels. Que je voudrais pouvoir anéantir tout ce que je vous ai écrit ! Votre indifférence m'aura peut-être rendu ce service : je la remercierais de cela du moins.

Le beau roman que je ferais pour vous, si ma pensée était plus calme ! mais trop de choses s'offrent à moi ensemble, au moment où je vous écris. Vous avez eu raison de me faire sentir que mon amour si long et si éprouvé me rendait injuste et exigeant envers vous, qui le connaissez à peine ; mais comment, en jugeant si bien, avez-vous si peu d'indulgence ? Oui, il y a dans ma tête un orage de pensées dont je suis ébloui et fatigué sans cesse, il y a des années de rêves, de projets, d'angoisses qui voudraient se presser dans une phrase, dans un mot, puis on doute. Ah ! j'oublierai tout cela, car vous m'avez cruellement puni d'avoir voulu m'en prévaloir. Pourquoi vous ai-je dit une fois ce que j'avais souffert pour vous ? Pourquoi me suis-je vanté d'un passé qui n'est plus, et auquel vous ne devez rien ? Une femme aime à donner plus qu'elle ne reçoit, et ce n'est pas de son côté que doit être la reconnaissance. . Et qu'ai-je fait, mon Dieu ! Un sourire, un serrement de main, une douce parole valent cent fois toutes mes peines, et vous m'avez accordé tout cela.

II

Vous voyez que j'ai étudié votre lettre et qu'enfin je l'ai comprise. Que je la trouve bonne et douce quand je songe à mes torts envers vous ! Mais qu'elle est raisonnable, qu'elle est prudente ! vous étiez bien calme en l'écrivant. Je vous en remercie toutefois, puisqu'elle me laisse encore un faible et dernier espoir ! Ah ! pauvre chère lettre ! c'est jusqu'ici le seul trésor de mon amour : ne m'ôtez pas l'illusion qui me fait voir en elle une faveur bien grande, un gage inappréciable de votre bonté !

Ah ! Madame, ne craignez pas de me voir désormais. Vous le savez, je suis timide en face de vous. Votre regard est pour moi ce qu'il y a de plus doux et de plus terrible ; vous avez sur moi tout pouvoir, et ma passion même n'ose en votre présence s'exprimer que faiblement. Je vous ai dit mes souffrances avec le sourire sur les lèvres, de peur de vous effrayer ; je vous ai raconté avec calme des choses qui me tenaient tellement au coeur qu'il me semblait que j'en arrachais des fibres en vous parlant. Je faisais ainsi la parodie de mes propres émotions, Il me semblait qu'il était question d'un autre, et que je vous disais : Voyez ce rêveur, cet insensé, qui vous aime si follement.

Ne redoutez rien de ma présence et de mes paroles, j'ai su calmer enfin des agitations, des inégalités qu'il vous a été plus facile de comprendre que d'excuser peut-être ; j'ai appris à redevenir courageux et patient, je ne veux plus compromettre en quelques instants toutes les chances d'une destinée, et je me dis que, dans l'affection que je vous crie, il y a trop de passé pour qu'il n'y ait pas beaucoup d'avenir !

III

Il va se présenter bientôt une occasion nouvelle de vous prouver ce que je puis pour vous, que vous attachiez ou non de l'importance à mes services, croyez qu'ils vous sont acquis pour toujours, sans conditions et sans réserve.

Et maintenant, si je vous fais cet aveu c'est que je m'abandonne à vous sans aucune arrière-pensée et sans calcul, c'est que fussiez-vous ne m'accorder que de l'amitié, mes services auxquels de nouvelles circonstances vont peut-être donner du prix sont à vous encore sans condition et sans réserves. Disposez-en pour vous et pour vos amis et souvenez-vous que je ne croirai jamais avoir des droits qu'à vos égards et à votre amitié, la suite sera l'oeuvre du temps je l'espère.

Je ne sais, il y a quelque chose qui vous enchaîne à mon égard. Si j'avais à lutter contre d'obscurs soupirants j'espère que du moins l'occasion de mon... Pourtant c'est cette lettre [qui] me rend quelque confiance car elle m'a montré quelque chose de votre âme, car elle a su [?] l'estime que je fais de vous... mais ceux-là je les réclame...

IV

Mon dieu, mon dieu que je vous remercie ! Votre oeil rencontrant le mien, votre main serrant la mienne. Vous saviez bien que c'était enfin et n'est-ce pas qu'importe après cela que je n'aie pu vous dire un mot. J'y aurais peut-être perdu ce bonheur de quelques instants, cet adoucissement passager qui me donnera la force de souffrir encore.

Ne fût-ce que de la pitié, soyez en bénie encore.

V

Me voilà encore à vous écrire, puisque je ne puis faire autre chose que de penser à vous, et de m'occuper de vous, de vous si occupée de tant d'autres, si distraite, si affairée, non pas tout à fait indifférente peut-être, j'ai lieu de le croire aujourd'hui, mais bien cruellement raisonnable, et raisonnant si bien ! Oh ! femme, femme ! l'artiste sera toujours en vous plus forte que l'amante ! Mais je vous aime aussi comme artiste ; il y a dans votre talent même, une partie de la magie qui m'a charmé : marchez donc d'un pas ferme vers cette gloire que j'oublie ; et s'il faut une voix pour vous crier : courage ! s'il faut un bras pour vous soutenir ; s'il faut un corps où votre pied s'appuie pour monter plus haut vous savez que tout mon bonheur est de vivre, et serait de mourir pour vous !

Mourir ! grand Dieu ; pourquoi cette idée me revient-elle à tout propos, comme s'il n'y avait que ma mort qui fût l'équivalent du bonheur que vous promettez ; la Mort ! ce mot pourtant ne répand cependant rien de sombre dans ma pensée : elle m'apparaît, couronnée de roses pâles, comme à la fin d'un festin ; j'ai rêvé quelquefois qu'elle m'attendait en souriant au chevet d'une femme adorée, non pas le soir, mais le matin, après le bonheur, après l'ivresse et qu'elle me disait : Allons, jeune homme ! tu as eu ta nuit comme d'autres ont leur jour ! à présent, viens dormir, viens te reposer dans mes bras ; je ne suis pas belle moi, mais je suis bonne et secourable, et je ne donne pas le plaisir, mais le calme éternel !

Mais où donc cette image s'est-elle déjà offerte à moi ? Ah ! je vous l'ai dit : c'était à Naples, il y a trois ans. J'avais fait rencontre à la Villa Reale d'une Vénitienne qui vous ressemblait ; une très bonne femme, dont l'état était de faire des broderies d'or pour les ornements d'église.

Le soir, nous étions allés voir Buondelmonte à San Carlo ; et puis nous avons soupé très gaiement au café d'Europe ; tous ces détails me reviennent, parce que tout m'a frappé beaucoup, à cause du rapport de figure qu'avait cette femme avec vous. J'eus toutes les peines du monde à la décider à me laisser l'accompagner ; parce qu'elle avait un amant dans les officiers suisses du Roi. Ils sont rentrés depuis neuf heures, me disait-elle, mais demain, ils peuvent sortir de la caserne au point du jour, et le mien viendra chez moi tout à son lever assurément ; il faudra donc vous éveiller bien avant le soleil, le pourrez-vous ? D'abord, lui dis-je, il y a un moyen fort naturel, c'est de ne pas dormir du tout. Cette pensée la décida à me garder, mais voilà qu'à une certaine heure, nous nous endormîmes malgré nous. Vous allez croire que l'aventure se complique après cela. Pas du tout ; elle est de la dernière simplicité. Les aventures sont ce qu'on les fait et celle-là m'était trop indifférente après tout pour que je cherchasse à la pousser au drame, surtout avec un suisse personnage probablement peu poétique. Avant le jour cette femme m'éveilla en sursaut au bruit des premières cloches. En un clin d'oeil, je me trouvai habillé, conduit dehors et me voilà sur le pavé de la rue de Tolède, encore assez endormi pour ne pas trop comprendre ce qui venait de m'arriver. Je pris par les petites rues derrière Chiaia et je me mis à gravir le Pausilippe au-dessus de la grotte.

Arrivé tout en haut, je me promenais en regardant la mer déjà bleuâtre, la ville où l'on n'entendait encore que le bruit du matin et les deux îles d'Eschia et de Nisita où le soleil commençait à dorer le haut des villas. Je n'étais pas fatigué le moins du monde [... ? ...] je marchais à grands pas, je courais, je descendais les pentes, je me roulais dans l'herbe humide, mais dans mon coeur il y avait l'idée de la mort.

O Dieu ! je ne sais quelle profonde tristesse habitait en mon âme, mais ce n'était autre chose que la pensée cruelle que je n'étais pas aimé ! J'avais vu comme le fantôme du bonheur, j'avais usé de tous les dons de Dieu, j'étais sous le plus beau ciel du monde, en présence de la nature la plus parfaite, du spectacle le plus immense qu'il soit donné aux hommes de voir, mais à cinq lieues de la seule femme qui existât pour moi et qui ignorait alors jusqu'à mon existence.

N'être pas aimé et n'avoir pas l'espoir de l'être jamais. Cette femme étrangère qui m'avait présenté votre vaine image et qui servait pour moi au caprice d'un soir, mais qui avait ses amours à elle, ses intérêts, ses habitudes, cette femme m'avait offert tout le plaisir qui peut exister en dehors des émotions de l'amour. Mais l'amour manquant tout cela n'était rien.

C'est alors que je fus tenté d'aller demander compte à Dieu de mon incomplète existence. Il n'y avait qu'un pas à faire : à l'endroit où j'étais, la montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait en bas, bleue et pure ; ce n'était plus qu'un moment à souffrir. Oh ! l'étourdissement de cette pensée fut terrible. Deux fois je me suis élancé et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre que j'embrassai. Non, mon Dieu ! vous ne m'avez pas créé pour mon éternelle souffrance. Je ne veux pas vous outrager par ma mort, mais donnez-moi la force, donnez-moi le pouvoir, donnez-moi surtout la résolution qui fait que les uns arrivent au trône, les autres à la gloire, les autres à l'amour !

VI

J'ai lu votre lettre, cruelle que vous êtes ! Elle est si douce et si indulgente que je ne puis que plaindre mon sort ; mais si je vous croyais comme autrefois coquette et perfide, je vous dirais comme Figaro, Madame : "Votre esprit se rit du mien !" Cette pensée que l'on peut trouver un ridicule dans les sentiments les plus nobles, dans les émotions les plus sincères, me glace le sang et me rend injuste malgré moi. Oh non ! vous n'êtes pas comme tant d'autres femmes ! Vous avez du coeur et vous savez bien qu'il ne faut pas se jouer d'une véritable passion ! Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas ? et vous devez songer, à de certaines heures, qu'il y a sur la terre une âme qui aurait droit, un jour, de vous accuser devant lui.

Ah ! méfiez-vous ! non pas de votre coeur, qui est bon, mais de votre humeur, qui est légère et changeuse ! Songez que vous m'avez mis dans une position telle, vis-à-vis de vous, que l'abandon me serait beaucoup plus affreux que ne le serait une infidélité quand je vous aurais obtenue. En effet, dans ce dernier cas, qu'aurais-je à dire ? le ressentiment serait ridicule à mes propres yeux ; j'aurais cessé de plaire, voilà tout, et ce serait à moi de chercher des moyens de rentrer dans vos bonnes grâces. Je vous devrais toujours de la reconnaissance et je ne pourrais, dans tous les cas, douter de votre loyauté. Mais songez au désespoir où me livrerait votre changement dans nos relations actuelles ! Oh ! mon Dieu ! vous vous créez des craintes là où elles ne peuvent exister ! Pour ce qui est de la jalousie, c'est un côté bien mort chez moi... Quand j'ai pris une résolution, elle est ferme ; quand je me suis résigné, c'est pour tout de bon : je pense à autre chose et j'arrange mes idées d'après les circonstances. Mon esprit sait toujours plier devant les faits irrévocables. Ainsi, ma belle amie, vous me connaissez bien, maintenant ; je livre tout ceci à vos réflexions ; je ne veux rien tenir que de leur effet. Ne craignez donc pas de me voir ; votre présence me calme, me fait du bien, votre entretien m'est nécessaire et m'empêche de me livrer [au désespoir qui me tuerait !]

VII

Vous vous trompez, Madame, si vous pensez que je vous oublie ou que je me résigne à être oublié de vous. Je le voudrais, et ce serait un bonheur pour vous et pour moi sans doute ; mais ma volonté n'y peut rien. La mort d'un parent, des intérêts de famille ont exigé mon temps et mes soins, et j'ai essayé de me livrer à cette diversion inattendue, espérant retrouver quelque calme et pouvoir juger enfin plus froidement ma position à votre égard. Elle est inexplicable ; elle est triste et fatale de tout point ; elle est ridicule peut-être ; mais je me rassure en pensant que vous êtes la seule personne au monde qui n'ayez pas le droit de la trouver telle. Vous auriez bien peu d'orgueil, si vous vous étonniez d'être aimée à ce point et si follement.

Madame, je vous avais obéi ; j'avais attendu pour vous voir le jour où tout le monde en a le droit. J'ai changé d'idée.

Oh ! si j'ai réussi à mêler quelque chose de mon existence dans la vôtre ; si toute une année je me suis occupé de vous préparer un triomphe ; s'il y a à moi, toutes à moi, quelques journées de votre vie, et, malgré vous, quelques-unes de vos pensées, n'était-ce pas une peine qui portait sa récompense avec elle ? Dans cette soirée où je compris toutes les chances de vous plaire et de vous obtenir, où ma seule fantaisie avait mis en jeu votre valeur et la livrait à des hasards, je tremblais plus que vous-même. Eh bien, alors même, tout le prix de mes efforts était dans votre sourire. Vos craintes m'arrachaient le coeur. Mais avec quel transport j'ai baisé vos mains glorieuses ! Ah ! ce n'était pas alors la femme, c'était l'artiste à qui je rendais hommage. Peut-être aurais-je dû toujours me contenter de ce rôle et ne pas chercher à faire descendre de son piédestal cette belle idole que jusque-là j'avais adorée de si loin.

Vous dirai-je pourtant que j'ai perdu quelque illusion en vous voyant de plus près ? Non ! ... mais, en se prenant à la réalité, mon amour a changé de caractère. Ma volonté, jusque-là si nette et si précise, a éprouvé un moment de vertige. Je ne sentais pas tout mon bonheur d'être ainsi près de vous, ni tout le danger que je courais à risquer de ne pas vous plaire. Mes projets se sont contrariés. J'ai voulu me montrer à la fois un homme sérieux et timide, un homme utile et exigeant, et je n'ai pas compris que les deux sentiments que je voulais exciter ensemble se froisseraient dans votre coeur. Plus jeune, je vous eusse touchée par une passion plus naïve et plus chaleureuse ; plus vieux, j'aurais su mieux calculer ma marche, étudier votre caractère et trouver à la longue les secrets que vous me cachez.

Si je vous fais un aveu si complet, c'est que je vous sais digne de comprendre un esprit trop singulier pour être saisi tout d'abord, trop fier pour se livrer lui-même, sans garantie et sans espoir...

VIII

Permettez-moi de me rapprocher de vous, après vous avoir donné le temps d'oublier mes folies. J'ai respecté vos ordres ; j'ai évité le danger de vous écrire ; j'ai mis à me calmer toutes les forces de mon âme ; je n'espère, je n'attends de vous pour ce soir qu'un signe de pardon, un mot de bonté. Hé bien, Madame, j'ai respecté vos ordres, j'ai attendu, pour vous voir, le jour où tout le monde en a le droit, pour vous parler, le jour où beaucoup d'autres en ont le privilège... Ne redoutez rien de ma présence et de mes paroles, j'ai su calmer enfin des agitations, des inégalités, qu'il vous a été plus facile de comprendre que d'excuser, peut-être ; j'ai appris à redevenir courageux et patient. Je ne veux plus compromettre en quelques heures, toutes les chances d'une destinée à laquelle vous avez paru prendre quelque intérêt et je me dis surtout que, dans l'affection que je vous porte, il y a trop de passé pour qu'il n'y ait pas beaucoup d'avenir.

Je voulais même ne pas vous écrire : en manquant à cette résolution, je m'expose encore à un danger dont votre bonté peut me sauver ici.

IX

Ah ! Ma pauvre amie, je ne sais quels rêves vous avez faits ; mais moi, je sors d'une nuit terrible. Je suis malheureux par ma faute, peut-être, et non par la vôtre ; mais je le suis. Oh ! peut-être vous avez eu déjà quelques bonnes intentions pour moi ; mais je les ai laissées perdre et je me suis exposé à votre colère un jour. Grand Dieu ! Excusez mon désordre, pardonnez-moi les combats de mon âme. Oui, c'est vrai, j'ai voulu vous le cacher en vain, je vous désire autant que je vous aime ; mais je mourrais plutôt que d'exciter encore une fois votre mécontentement.

Oh ! Pardonnez ! je ne suis pas un [?], moi ; depuis trois mois, je vous suis fidèle, je le jure devant Dieu ! Si vous tenez un peu à moi, voulez-vous m'abandonner encore à ces vaines ardeurs qui me tuent ? Puisque je vous avoue tout cela pour que vous songiez plus tard (car je vous l'ai dit, quelque espoir que vous ayez bien voulu me donner, ce n'est pas à un jour fixé que je voudrais vous obtenir) ; mais arrangez les choses pour le mieux. Ah ! je le sais, les femmes aiment qu'on les force un peu ; elles ne veulent point paraître céder sans contrainte. Mais songez-y, vous n'êtes pas pour moi ce que sont les autres femmes ; je suis plus peut-être pour vous que les autres hommes ; sortons donc des usages de la galanterie ordinaire. Que m'importe que vous ayez été à d'autres, que vous soyez à d'autres peut être !

Vous êtes la première femme que j'aime et je suis peut-être le premier homme qui vous aime à ce point. Si ce n'est pas là une sorte d'hymen que le ciel bénisse, le mot amour n'est qu'un vain mot ! Que ce soit donc un hymen véritable où l'épouse s'abandonne en disant : C'est l'heure ! ... Il y a de certaines façons de forcer une femme qui me répugnent. Vous le savez, mes idées sont singulières ; ma passion s'entoure de beaucoup de poésie et d'originalité ; j'arrange volontiers ma vie comme un roman, les moindres désaccords me choquent et les mauvaises manières que prennent les hommes avec les femmes qu'ils ont possédées ne seront jamais les miennes. Laissez-vous aimer ainsi ; cela aura peut-être quelques douceurs charmantes que vous ignorez. Ah ! ne redoutez rien, d'ailleurs, de la vivacité de mes transports ! Vos craintes seront toujours les miennes et de même que je sacrifierais toute ma jeunesse et ma force au bonheur de vous posséder, de même aussi mon désir s'arrêterait devant votre réserve, comme il s'est arrêté si longtemps devant votre rigueur.

Ah ! ma chère et véritable amie, j'ai peut-être tort de vous écrire ces choses, qui ne peuvent se dire d'ordinaire qu'aux heures d'enivrement. Mais je vous sais si bonne et si sensible que vous ne vous offenseriez pas de paroles qui ne tendent qu'à vous faire lire encore plus complètement dans mon cœur. Je vous ai fait bien des concessions ; faites-m'en quelques-unes aussi. La seule chose qui m'effraie serait de n'obtenir de

vous qu'une complaisance froide, qui ne partirait pas de l'attachement, mais peut-être de la pitié. Vous avez reproché à mon amour d'être matériel ; il ne l'est pas, du moins dans ce sens ! Que je ne vous possède jamais si je ne dois avoir dans les bras qu'une femme résignée plutôt que vaincue. Je renonce à la jalousie ; je sacrifie mon amour-propre ; mais je ne puis faire abstraction des droits secrets de mon cur sur un autre. Vous m'aimez, oui, moins que je ne vous aime sans doute ; mais vous m'aimez, et, sans cela, je n'aurais pas pénétré avant dans votre intimité. Eh bien ! vous comprendrez tout ce que je cherche à vous exprimer ici : autant cela serait choquant pour une tête froide, autant cela doit toucher un coeur indulgent et tendre.

Un mouvement de vous m'a fait plaisir, c'est que vous avez paru craindre un instant, depuis quelques jours, que ma constance ne se fût démentie. Ah ! rassurez-vous ! J'ai peu de mérite à la conserver : il n'existe pour moi qu'une seule femme au monde !

X

Souvenez-vous, oublieuse personne, que vous m'avez accordé la permission de vous voir une heure aujourd'hui.

Je vous envoie mon médaillon en bronze pour fixer encore mieux votre souvenir ! Il date déjà, comme vous pouvez voir, de l'an 1831, où il eut les honneurs du musée. Ah ! j'ai été l'une de nos célébrités parisiennes et je remonterais encore aujourd'hui à cette place que j'ai négligée pour vous, si vous me donniez lieu de chercher à vous rendre fière de moi. Vous vous plaignez de quelques heures que je vous ai fait perdre, mais mon amour m'a fait perdre des années, et pourtant je les rattraperais bien vite si vous vouliez. Mais que m'importe la gloire tant qu'elle ne prendra pas vos traits pour me couronner. Jusque-là, il y en aura une toujours dans laquelle s'absorberont tous mes efforts : c'est la vôtre ; et jamais mes assiduités les plus grandes ne tendraient à vous la faire oublier. Etudiez donc fortement, mais accordez-moi quelques-uns de vos instants de repos et surtout tranquillisez-vous sur mes intentions. Je suis aujourd'hui d'une humeur fort peu tragique, et je me suis adouci comme la température ; puissiez-vous avoir fait de même, je le désire sans l'espérer.

G. de N.

XI

Je vous réponds bien vite pour que vous ne me croyiez pas mécontent ou découragé. Oh ! comme vous connaissez bien votre pouvoir sur moi ! Comme vous en usez et abusez sans pitié ! Moi, je ris à travers mes larmes, je ris par un suprême effort de courage, comme l'Indien qu'on brûle, comme le martyr qu'on tenaille ; je suis content de moi, je me trouve sublime et j'excite ma propre admiration.

Jamais je n'ai été si convaincu de cette vérité, que mon amour pour vous est ma religion. Les solitaires de la Thébàide avaient comme moi des nuits affreuses ; ils se tordaient comme moi sous des désirs impitoyables et ils offraient leurs souffrances en holocaustes à l'Eternel ; mais c'étaient des gens qui vivaient d'eau et de racines ; c'étaient peut-être aussi des tempéraments paisibles et non de ces natures nerveuses, où la passion n'a pas moins de prise que la douleur. Oh ! vous êtes bien calme et bien tranquille, vous ! Vous me parlez de fidélité sans récompense comme à un chevalier du moyen âge, chevauchant à quelque entreprise dans sa froide minute de fer. J'ai bien un peu de ce sang-là dans les veines, moi, pauvre et obscur descendant d'un châtelain du Périgord ; mais les temps sont bien changés et les femmes aussi ! Gardez-nous la fidélité des anciens temps et nous nous résignerons peut-être à faire de même. Mais, en vérité, ce serait là bien du temps et du bonheur perdus !

Voyez-vous, je vous parle en riant ; mais je tremble que votre lettre ne soit pas tout à fait sérieuse. Il y a toujours quelque niaiserie à trop respecter les femmes et elles prennent souvent avantage d'une trop grande délicatesse pour exiger des sacrifices dont elles se raillent en secret. Oh ! je suis bien loin de vous croire coquette ou perfide ! mais cette pensée... sacrifié ! ...

XII

Pauvre amie, je vous ai encore bien tourmentée et bien inquiétée ! Mais c'est la dernière fois. Quand je vous verrai ainsi, froide et contrainte, je comprendrai bien qu'il existe une de ces raisons dont nous avons parlé à voix basse et que votre cœur se resserre à l'approche du mien, comme une fleur craintive. Mon Dieu ! ne craignez rien ; je me fais à cette idée, si pénible qu'elle puisse être. Que vous m'aimiez plus qu'un autre, je ne puis en vouloir plus. Oh ! nous sommes fiancés dans la vie et dans la mort ! Qu'importent les hommes et les indignes obligations de l'existence ? Une heure de liberté entre nous, de baisers doux et brûlants, d'effusions célestes, et tout le reste est oublié ! Dans les concessions où votre amour m'entraîne, j'abdique volontiers ma fierté d'homme et mes prétentions d'amant, mais de votre côté prenez un peu pitié de mes peines mortelles et de cette terrible exaltation, dont je ne puis répondre toujours ! Songez qu'elle vient moins de la jalousie que de la crainte d'être abusé... Aujourd'hui, cette crainte est moins forte : je crois en vos paroles. La permission que vous m'avez donnée de me regarder du moins comme ayant tout obtenu de vous, en attendant l'instant de votre bon vouloir, tout cela me rassure : car vous ne pouvez plus revenir là-dessus ; car vous savez bien qu'il y a votre parole dans un des plateaux de la balance, et dans l'autre toute ma vie, tout l'effort d'une âme énergique qui, du point où vous lui avez permis d'atteindre, ne peut tomber qu'en se brisant en entraînant peut-être quelque destinée avec la sienne. Eh bien ! maintenant, rassurez-vous donc ! Je vous ai demandé une heure aujourd'hui, vous me l'auriez peut-être...

XIII

Je ne puis me remettre encore de l'étrange soirée que nous avons passée hier : que de bonheur et d'amertume ensemble dans ce souvenir ! Je voudrais pouvoir m'écrier comme Saint-Preux : "Mon Dieu ! vous m'avez donné une âme pour la souffrance ; donnez-m'en une pour la joie !" Mais je suis aussi mécontent de moi-même que reconnaissant envers vous. Mon âme est bouleversée.. Il y a comme un cercle de fer autour de mon front ; je vous demande un jour pour me reconnaître ; car il me faut un jour, au moins, pour me reposer de ma nuit et que vous écrirai-je d'ailleurs ? J'ai marché longtemps. Faut-il vous affliger encore de mon tourment ou vous effrayer de mes agitations ? Non ! j'ai tant de choses à vous dire encore, que je ne veux pas les perdre dans une froide lettre... Quoi de plus triste qu'une lettre ? quoi de plus facile pour une pensée indifférente et de plus malaisé pour un cœur bien épris ? La pensée se glace en se traduisant en phrases, et les plus douces émotions de l'amour ressemblent alors à ces plantes desséchées, que l'on presse entre des feuillets, afin de les conserver mieux. – Songer ! que tout cela peut être lu dans un instant de contrariété, d'ennui, d'humeur légère ! ou songer que ce peut être par là qu'on vous juge et que l'on peut jouer sur un morceau de papier son avenir et son bonheur, sa vie et sa mort ! Non ! non ! Je ne vous écris pas sérieusement aujourd'hui, et garde les belles fleurs de mon amour, [qui] ne veulent plus s'épanouir que près de vous et sous vos yeux !

XIV

Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis allé vous voir un instant. Quoi ! vous n'êtes donc pas si irritée que je le croyais ! quoi ! vous avez encore un sourire pour ma personne, un doux rayon de soleil pour moi et j'emporte ce soir cette faveur de vous de peur d'être détrompé par un mot, insensé que je suis toujours, moi qui me croyais déjà plus sage. Un regard m'abat, un souffle me relève de l'humiliation où j'étais tombé et je ne me sens fort que loin de vos yeux !

Oui, j'ai mérité d'être humilié par vous ! oui, je dois payer encore de beaucoup de souffrances l'instant d'orgueil auquel j'ai cédé ! Ah ! c'était une risible ambition que celle-là ! Me croire quelque chose près d'une femme de votre talent et de votre beauté ! prétendre gouverner je ne sais quelle puissance dans le monde et vous parler comme un roi couronné dans votre succès [?] au nom de cette misérable autorité ! Eussiez-vous réduit trop bas l'insignifiance de la proposition d'un protecteur, j'accepte vos dédains pour ma justice.

Ne craignez rien, j'attends, ne craignez rien.

XV

Deux jours sans vous, sans te voir, cruelle ! Oh ! si tu m'aimes, nous sommes encore bien malheureux. Toi, tes leçons, ton théâtre, tes occupations ; moi, mes journaux, mes théâtres, et une foule encore de tracas et d'ennuis. Hier, je ne sais à quoi j'ai passé ma journée. je suis allé et venu. J'ai vu une foule de figures devant lesquelles il fal[lait]... J'ai voulu rendre compte du Camp de la Mort. Ma tête était près de toi et comme tout le monde en disait du mal, je n'ai pas osé le juger si mal sans l'avoir vu. Ce n'est pas la faute de ce pauvre jeune h[ommel] si je suis amoureux et si je n'ai pas vu sa première rep[résentation]. Je suis allé voir la pièce. Je l'aurai peut-être jugée avec plus d'indulgence ainsi et je viens de dire pourquoi.

Il ne faut pas rire de cela, ou rire de cet Adolphe Dumas qui est l'auteur de cette pièce.

XVI

Vous êtes bien la plus étrange personne du monde et je serais indigne de vous admirer si je me lassais de vos inégalités et de vos caprices.

Oui, je vous aime ainsi, bien plus, je vous admire et je serais fâché que vous fussiez autrement. A un amour tel que le mien il fallait une lutte pénible et compliquée ; à cette passion infatigable il fallait une résistance inouïe ; à ces ruses, à ces travaux, à cette sourde et constante activité, qui ne néglige aucun moyen, qui ne repousse aucune concession, ardente comme une passion espagnole, souple comme un lien italien, il fallait toutes les ressources, toutes les finesses de la femme, tout ce qu'une tête intelligente peut rassembler de forces contre un coeur bien résolu. Il fallait tout cela, sans doute, et je vous aurais peu estimée d'avoir cru la résistance plus facile et l'épreuve moins dangereuse...

Toutefois, ne craignez rien : je suis encore mal remis du coup qui m'a frappé et il me faut du temps pour me reconnaître.

XVII

Je suis plus calme aujourd'hui qu'hier ; je me réveille plein d'espoir et de courage. Mon Dieu ! la mauvaise saison pour aimer, que l'hiver ! On ne devrait aimer qu'au printemps, comme les petits oiseaux. Moi, qui voudrais pouvoir jeter sous vos pieds un manteau de verdure et de fleurs, moi qui voudrais rêver avec vous sous les ombrages parfumés, au bruit des eaux murmurantes, je viens à vous par un temps de

brume et de gelée et mon beau drame, si chaleureux et si bien.... n'a point de décoction !

Madame, si vous ne m'aimez pas un peu, je suis perdu. Si vous n'avez pas un peu de bonté, ma conduite est absurde et la votre est cruelle. Je crains bien des choses encore. J'ai peur que mon abnégation ne vous semble de la faiblesse, j'ai peur que vous ne vous lassiez d'un amour trop entier, trop ardu, pour savoir revêtir les formes variées de la simple galanterie. La conjugaison éternelle du verbe aimer ne convient peut-être qu'aux âmes tout à fait naïves. Mais je vous ai dit combien je suis jeune encore d'émotions et 'il m'a semblé qu'il y avait dans votre coeur une fraîcheur de sentiments qui n'avait peut-être été jamais comprise et ce qui est...

Mais j'y songe : je suis sûr que vous allez beaucoup rire de ma lettre et de mes terreurs et que nous en rirons ensemble ce soir. Si elle devait vous déplaire, songez à notre traité. J'ai votre parole, que vous deviez tenir, pourvu que je vous écrive une lettre un peu longue ; prenez celle-ci pour un rêve. Ecoutez ! je ne demande qu'à vous voir un instant.

XVIII

Vous,

Je me réveille en sautant et en poussant des cris de joie ! Mon amie, le bonheur est une chose noble et sérieuse, et il n'y a de gaieté folle que pour les plaisirs de l'enfant. J'ai la joie du ciel dans le coeur ; vos bontés me ravissent, et c'est de l'enthousiasme aujourd'hui que j'éprouve pour vous. Que vous soyez aussi bonne que belle, aussi sensible que charmante, ah ! voilà ce que je n'avais jamais osé espérer, voilà ce qui m'aurait donné cent fois plus de force encore ; mais j'ai manqué de confiance en vous et en moi-même et j'en ai été puni par de bien longues douleurs.

Maintenant, que viens-je vous offrir ? Mon âme abattue, endolorie, qui peut à peine comprendre que ses mauvais jours sont passés et qui se remet encore de temps à autre à s'attrister par habitude. Oh ! les transports de la jeunesse, les éclairs des yeux qui se rencontrent, l'imagination qui déborde en de ravissantes extases, voilà ce que je perds de jour en jour ! Serez-vous assez récompensée de vous sacrifier par l'ivresse d'un pauvre coeur, où le bonheur revêtira peut-être des apparences moins séduisantes que le désir de la... Oh ! tout cela me reviendra-t-il comme au temps où mon amour, inconnu de vous, était pur et céleste ? ...

Nous avons maintenant à nous garder d'une chose ; c'est de cet abattement qui succède à toute tension violente, à tout effort surhumain ; pour qui n'a qu'un désir modéré, la réussite est une suprême joie qui fait éclater toutes les facultés humaines. C'est un point lumineux dans l'existence qui ne tarde pas à pâlir et à s'éteindre... Mais pour des coeurs plus profondément épris, l'excès d'émotion mêle pour un instant tous les ressorts de la vie ; le trouble est grand, la confusion est profonde et la tête se courbe en frémissant, comme sous le souffle de Dieu. Hélas ! que sommes-nous, pauvres créatures, et comment répondre dignement à la puissance de passion que le ciel a mise en nous ! Je ne suis qu'un homme et vous une femme, et l'amour qui est entre nous pour...

[Ne dérangez personne de chez vous par le temps qu'il fait...]

XIX

Madame, puisque le malheur veut qu'une circonstance insignifiante vienne tout à coup m'arracher à ce peu de calme que j'avais retrouvé enfin et qui me servait à préparer l'avenir, puisque tout un passé qu'il fallait oublier revient gronder à mes oreilles et me rapporter à la fois ses émotions et son vertige, écoutez donc

quelques mots encore et vous y gagnerez peut-être des mois de résignation et de silence de ma part.

Que vous ayez, en un seul jour, oublié tant de dévouement, dont vous aviez des preuves, tant de loyauté et de bonne foi qui se trahissaient dans mes moindres rapports, que vous ayez même flétri d'un doute une proposition qui honorait mon cœur, même en admettant que mon amour-propre en eût mis trop haut l'importance, – je ne vous en veux pas, j'accepte cette punition cruelle d'une imprudence probable dont j'ai peine à me rendre compte même aujourd'hui... Mais je ne vois dans tout cela rien d'irréparable. Je ne suis coupable d'aucun de ces crimes qu'une femme ne peut pardonner et, vous l'avouerez–je, l'excès même de votre ressentiment m'a découragé moins que n'eût fait le dédain d'une âme indifférente. J'aurais perdu tout espoir si vous m'eussiez quitté par ennui, par fatigue, ou par la diversion d'un autre attachement ; mais rien de tout cela ! Mon amour a été tranché dans le vif ; il y a une blessure et non une plaie. Je ne puis me rappeler ce jour fatal sans penser à la veille, si belle et si enivrante qu'il eût fallu mourir après. Mon Dieu ! notre pauvre lune de miel n'a guère eu qu'un premier quartier... et vous me connaissez si peu encore, que vous ne m'avez ni bien compris jusqu'ici, ni bien jugé. Vos injustices en seraient une preuve déjà. Oh ! daignez interroger votre cœur et vous vous direz qu'il y a malgré tout quelque chose qui bat encore pour moi, que tous ces hommes qui vous ont entourée depuis quelque temps sont plus riches et plus beaux, mais n'ont pas cette âme, cet esprit même que vous aviez su distinguer, qu'ils sont frivoles surtout et aussi incapables d'aimer que de sentir en eux l'ambition des grandes choses. Ah ! l'amour et l'art nous réuniront malgré tout ! Vous sentirez que toutes ces relations brillantes laissent un côté vide dans le cœur, que c'est beaucoup d'avoir rencontré un ami fidèle, soumis, dont l'affection se conserve pure, à travers toutes sortes d'amertumes. Pourquoi vous risqueriez–vous à choisir quelque autre que moi ? Je sais vos habitudes ; vous pouvez me rendre prudent par beaucoup de confiance. Quel intérêt aurais–je à vous compromettre aujourd'hui ? Je sais maintenant de quoi il faudra se garder et je tiens, d'ailleurs, à m'isoler de plus en plus, à vivre tout à fait pour vous. Ce n'est pas difficile pour qui ne pense qu'à vous seule... Eh bien ! vous me verriez aussi rarement qu'il vous plairait. Nous trouverions les précautions les plus sûres. Puisque vous avez tant à craindre, votre secret sera sous la garde de mon honneur. Mais j'ai besoin de vous voir un peu de temps en temps, de vous voir à tout prix ; je vous ai aperçue hier et vous étiez si belle, vous aviez l'air si doux ! ... J'ai retrouvé dans vos traits quelque chose de cette expression de bonté qui me charmait tant, quand vous m'étiez favorable.

Ah ! cruelle femme, ne dites pas que vous ne m'avez pas aimé ! autrement, vous auriez été bien trompeuse ! Si vous m'aimiez, vous m'aimez toujours. Vous êtes touchée de cette passion qui survit à tout, qui garde pour elle toute l'humiliation et tout le malheur et qui vous laisse à vous toute liberté, toute fantaisie, qui ne se plaint pas même de votre inconstance, mais seulement de votre injustice...

Vous serez bien avancée quand vous m'aurez fait mourir ! Que diriez–vous, si j'allais me tuer, comme D... !
XX

Pendant qu'on chante cette mauvaise musique je veux vous écrire. Tout à l'heure, en sortant je tâcherai de vous remettre...

Que je vous aime ! mais vous le savez bien.

Serez–vous demain au concert populaire ?

Avez–vous lu les lettres d'amour dans le journal l'Art ?

Tenez, si je pouvais vous écrire seulement. S'il y avait un moyen, je vous dirais bien des choses qu'il serait nécessaire que vous connaissiez.

De grâce, pas un mot, pas un geste, dites–moi quand, comment, où je pourrais vous écrire. Vraiment, il le faut et sérieusement, pourquoi ne répondez–vous pas au journal ? Sous le nom d'Olivier ? Si vous m'aimez encore tout n'est pas encore perdu.

Moi, je vous aime tant, oui tant. Comme c'est bon et horrible de vous voir. A demain, n'est-ce pas ? à demain. J'aimerais bien que vous eussiez demain un tout petit bouquet de violettes à la main.

Mais enfin, pourquoi ne jetteriez-vous pas un mot à la poste ?

Je loge 16, rue de Douai.

Autrefois vous sembliez m'aimer. Vous le disiez, tu le disais, – méchante, je t'aime toujours.

A demain, oui, mais après, quand ?

Ayez donc une fois un peu de bon courage !

Mais, toujours à vous à jamais.

G. N.

Lettre à Cavé

(Extraits)

Je serais bien aise aussi de pouvoir prendre les eaux du Mont d'Or, ce qui m'arrêterait en Auvergne pendant un mois...

C'est comme je vous l'ai dit l'histoire des deux races gothiques ou visigothiques et austrogothiques que j'espère poursuivre complètement dans ces diverses provinces ; c'est l'antique croix de Lorraine tracée à travers la France par les fils de Charlemagne et qui peut nous servir à reconnaître nos frères d'origine en Allemagne, en Russie, en Orient et surtout encore en Espagne et dans l'Afrique ; puisque là sont nos intérêts immédiats. L'étude que j'ai faite depuis quinze ans des histoires et des littératures orientales, m'aidera à démontrer dans les patois mêmes de nos provinces celtiques des affinités extraordinaires avec les langues portugaises, arabes (de Constantine), franques, slaves et même avec le Persan et l'Hindoustani.

Du reste ce sont là des travaux spéciaux qui voudraient de longues recherches et que je me contenterai d'indiquer à des plus savants. Pour vous, Monsieur, pour la direction des Beaux-Arts, j'espère réussir à retrouver les premiers monuments des migrations celtiques dans l'Égypte, dans la Perse et dans la presqu'île des Indes, où sont encore quelques-uns de nos comptoirs.

Le Cantal d'Auvergne correspond au Cantal des monts Himalaya. Les mérovingiens sont des Indous, des Persans et des Troyens. Le peu de statues et de portraits que nous possédons à Paris l'indique suffisamment. Mais les premiers rois de Gothie et d'Aquitaine, ceux qui ont régné pendant quatre cents ans avant toute histoire de France (depuis J.C.) sur les meilleures provinces de la vieille France, ceux que nos premiers historiens poètes faisaient remonter à la race des Troyens et des Carthaginois, quels sont leurs noms, leurs monuments, leur descendance directe ? L'Auvergne et l'Ancienne Navarre en gardent encore le secret. Rama, Annibal, Roland et Duguesclin ont traversé les Pyrénées plus heureusement que les derniers Bourbons et que Napoléon lui-même, et la maison de Castille gouvernait et défendait des deux mains la Navarre française et la Navarre espagnole. Ces rapports, ces migrations, ces filiations ne sont-ils pas bien importants à définir, du moins avec plus de soin et d'étude qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je suis moi-même originaire de ces pays j'en sais presque les divers dialectes ou du moins je les retrouve par le Grec et l'Allemand ; vous comprendrez donc, Monsieur, combien une pareille mission m'intéresse et combien je me sens digne de la remplir...

Panorama. Voyage d'Italie

Les aigles glapissaient, les colombes gémissaient – le bec des aiglons s'émoussa sur mon front chauve.
En vérité mieux vaudrait laisser tomber ce berceau comme l'aigle (laisse tomber les dragons) de peur de souiller son bec de leur sang venimeux.
Tu concevrais... comme lorsque les filles (de Cécrops) les nymphes agrauliennes découvrirent dans une corbeille Erésichton aux pieds de serpents.
Que cette enfant est belle.
Le lac du sang mort.
Le chœur des chasseurs Melu (ou Mélusine)
Les Troglodytes – qui se cachent. – Ils ne veulent pas voir le soleil.
Ceux qui se dévouent au culte de la nuit (Vierge noire).
Nous l'avons vouée au culte de la nuit et nous l'élevons pour le sacrifice. – On le laisse avec trois autres.
Les galères de Salomon vont partir par la mer (rouge). Le Roi – de par son chemin – maintenant loi.
Il n'y a qu'un Dieu – Myrilla ou Mylitta – jeune homme.
Cette caverne a été pétrie dans la terre encore molle.
Oui, nous sommes soumis à Salomon le prince des génies.
Notre peuple n'est pas mort. Le Roi – Le peuple est en diamants – Ses Dieux sont dans des vases de plomb scellés.
On cherche le berceau du Mage Zoroastre (Zerdust). Le marbre était encore mou.
Et Babylone s'élève dans l'ombre gigantesque de Babel ruinée.

Les deux villes – Et quand Saba – quand Rama ce conquérant de race boréenne réduisit toutes les nations sous son sceptre – Les flots qui – C'est alors qu'on creusa les villes souterraines où le peuple se retire.

Les races noires furent repoussées jusqu'aux déserts de l'Afrique.
Les Vieillards le tentent par des richesses.
Les 2 jeunes (feroër) insoucieux, (ciance) amoureux tous deux de la Reine.
Les Vieillards leur ont dit que l'un l'épouserait sans la posséder et que l'autre la posséderait sans l'épouser.
Confondons nos deux chances... Il y a ici un étrange mystère.
Il donne à son frère le papyrus – Quand tu frapperas la p. (porte ?) tu ne l'auras plus.
Ceux de Méroé arrivent, tu as cru surprendre – tu vas tout perdre.
Elle ne voudra pas épouser cet esclave et je serai dégagé.
Si elle refuse – oui – elle accepte.
Il embrasse son frère et lui remet son moyen.
Les cheveux poudrés de limaille d'or... Les oranges et les cédrats.
Les 3 vieillards viennent pendant l'entracte et arrêtent le roi qui vient sur un rapport...
4e a. C'est une Nécropole – La Reine descend sur leur invitation... Veux-tu nous livrer l'enfant de Salomon !
Dors dans ta bière et bois ta coupe. (Le Nègre etc... Le Nègre à moitié mort qu'on nourrit).
Elle s'est réfugiée. Ils lui donnent de l'or. Rien.
Memnon... Les Dieux nabots.
Toutes les splendeurs de la Reine, toutes les beautés de la femme.
Medjnoun porte la tristesse rêveuse des hommes marqués par le destin.
Il y a dans mon coeur des armées – La Judith. –
– Je me suis pris le coeur dans les cheveux blonds de tes filles – ô ma mère, Héva !
Vintimiglia – Les Génoises et les Florentines aux épaules blanches qui montent...
Changer tous deux – s'aimer toujours.
La fille blonde qui mange des citrons... Oh fille blasée. La Duchesse de Berri. – Les dames Romaines qui...
Le jeune homme désire que...

Oeuvres

En venir aux serremments de main le soir quand on n'a pas encore allumé, près d'une fenêtre.
Si le Pape lui pardonnait...
Une larme de Marie qui tombe sur son front.
Je voudrais la laver dans une piscine grande comme l'Océan – des idées d'expiation – Le Monde ne pardonne pas.

[Sur un carnet de Gérard de Nerval]

Il me semble que je suis mort et que j'accomplis cette deuxième vie de Dieu.
Que faut-il ? se préparer à la vie future comme au sommeil. Il est encore temps. – Il sera peut-être trop tard.

L'Écriture dit qu'un repentir suffit pour être sauvé, mais il faut qu'il soit sincère. Et si l'événement qui vous frappe empêche ce repentir ? Et si l'on vous met en état de fièvre, de folie ? Si l'on vous bouche les portes de la rédemption ?

...

Il y en a qui tuent les lions, je les admire ; mais j'aime mieux ceux qui les domptent. – Les lions s'en vont, comme les rois et les forêts.
Le sang des anges rebelles, répandu sur la terre, est dans les boissons dont on s'enivre.
Les bouteilles que tu vides, tu les remplis de ton esprit.
Le règne de Dieu est passé, il va renaître. – Le Christ c'est le second amour.
Vous êtes bien bêtes à Paris même les plus forts, – d'abord d'y rester : ensuite de ne pas croire qu'on en sorte.
L'argent qu'on me donnait, je le donnais à d'autres : Je n'ai rien dans les mains, – regardons dans les vôtres.

Les fleurs les plus belles ont perdu leur odeur : elles la retrouveront en paradis. – Les plus laides brilleront d'un éclat singulier. – Les oiseaux – le cygne et le paon – chanteront délicieusement.

Toutes les fois que tu fais quelque chose de bien, selon ta conscience, tu prolonges ton bail et tu reprends quelque chose du passé.

On ne vous demande plus de macérations : c'était bon au moyen âge... La chair renaît – Cette grande débauche qu'en avaient faite les Romains s'est réparée...

Les grandes idées ne viennent pas du mauvais esprit.
L'argent du diable bien employé devient l'argent de Dieu.
Il te faut une femme de race pour faire des enfants. – Mais où est le signe de la race ? – Cherche-moi une bonne femme que je l'aime.
Le père qui produit au monde une race malsaine et misérable renaît dans ces malheureux qu'il est forcé d'assister.
Il y a toujours quelqu'un au-dessus de vous, quand ce ne serait que votre mère.
Ce que c'est que les choses déplacées ! – on ne me trouve pas fou en Allemagne.
Ce n'est que par la conscience qu'il faut évoquer les morts. – Leur vue est toujours triste et redoutable, car ils souffrent de nos fautes.

Nous sommes tous parents de Dieu, et la terre a besoin qu'aucun de nous ne souffre : car ce sont les imprécations des malheureux qui s'amassent et causent les désastres.

N'en pas vouloir à ceux à qui on doit des obligations. – Songe que l'oeuvre de Dieu n'est pas parfaite.
Chassons les mauvaises pensées ; chassons nous-mêmes les démons. Puisqu'il n'y a plus de saints ni même d'inquisition, soyons-les à nous-mêmes.
S'accommoder de la marotte d'un fou, c'est prudent en certain temps.

Oeuvres

Si tu es sage, ne le dis pas et n'en montre pas les raisons, car on dira que tu veux tromper.
Il ne faut pas dire que tu portes bonheur car à tous les maux on t'accusera.

Les bons nous soutiennent mais doutent. – Les satans veulent nous entraîner car ils ont besoin de grossir leur révolte. Ils espèrent se sauver à nos dépens.

Les frères de Jésus–Christ l'ont condamné à mort. – Ses apôtres l'ont renié : aucun ne s'est fait tuer pour lui... qu'après. – Ils doutaient tous.

Le geôlier est une autre sorte de captif. – Le geôlier est–il jaloux des rêves de son prisonnier ?

C'est une erreur de croire que la présence seule prouve l'amitié. En amitié, comme en amour, il faut liberté et confiance. – Les bêtes s'aiment de près, les esprits s'aiment de loin.

Gens de premier mouvement dont le second est mauvais, que la réflexion glace sous prétexte d'expérience et de déception... J'aime mieux les autres.

J'ai toujours distingué deux sortes d'amis : ceux qui exigent des preuves et ceux qui n'en exigent pas. – Les uns m'aiment pour moi–même et les autres pour eux. – Tous deux ont raison mais je n'ai pas tort.

L'enfant qui naît voleur, gourmand, ingrat, est sorti des bêtes et peut monter.
Celui qui naît bon, affectueux, est sorti des anges mais il peut devenir démon.
Tout est dans la fin.

La mer

I

Je contemplais la danse des blanches vagues, ma poitrine se gonfla tout à coup comme la mer, et je fus pris d'une profonde nostalgie en songeant à toi, douce image, qui plane partout au-dessus de moi et partout m'appelle, partout, partout, dans le bruit du vent, dans le rugissement de la mer et dans les soupirs qui s'échappent de ma poitrine.

Avec une frêle roseau j'écrivis sur le sable : "Je t'aime !" Mais les méchants vagues s'épandirent sur ce doux aveu et l'effacèrent.

Fragile roseau, sable mouvant, flots dissolvants, je ne me fierai plus à vous ! – Quand le ciel s'obscurcira, mon coeur sera plus farouche, et, d'une main vigoureuse, j'arracherai le plus haut sapin des forêts de la Norvège, et je le plongerais dans la gueule enflammée de l'Etna, et avec cette gigantesque plume imbibée de feu, j'écrirai à la voûte obscure du ciel : "Agnès, je t'aime !".

II

La mer a ses perles, le ciel a ses étoiles, mais mon coeur, mon coeur, mon coeur a son amour.

Grande est la mer et grand le ciel, mais plus grand est mon coeur, et plus beau que les perles et les étoiles brille et rayonne mon amour.

Petite, jeune fille, viens sur mon vaste coeur ; mon coeur et la mer et le ciel se consomment d'un pur amour.

A la voûte azurée du ciel où brillent les belles étoiles, je voudrais coller mes lèvres dans un ardent baiser, et verser des torrents de larmes.

Toutes ces étoiles sont les yeux de ma petite bien-aimée, ils brillent mille fois, et m'envoient de gracieux saluts de la voûte azurée du ciel.

Vers la voûte azurée du ciel, vers les yeux de la bien-aimée, je lève dévotement les bras, et je prie et j'implore :

Doux yeux, gracieuses lumières, donnez le bonheur à mon âme, faites-moi mourir, et que je vous possède, vous et tout votre ciel.

Des célestes yeux qui brillent là-haut tombent en tremblant des étincelles d'or à travers la nuit, et mon âme s'ouvre à l'amour de plus en plus.

O célestes yeux qui brillez là-haut ! vous répandez des larmes dans mon âme, et mon âme déborde des pleurs étincelants des étoiles.

Bercé par les vagues et par mes rêveries, je me couche tranquillement dans un coin obscur de la cahute.

A travers la lucarne ouverte, je regarde là-haut les claires étoiles, les chers et doux yeux de ma douce maîtresse.

Les chers et doux yeux veillent sur ma tête et ils brillent et clignotent de la voûte azurée du ciel.

A la voûte azurée du ciel, je regardai heureux durant de longues heures, jusqu'à ce qu'un voile de brume blanche me dérobat les doux yeux.

Contre la cloison où s'appuie ma tête rêveuse viennent battre les vagues, les vagues furieuses. Elles bruissent et murmurent à mon oreille : "Pauvre fou ! ton bras est court et le ciel est loin, et les étoiles sont solidement fixées là-haut avec des clous d'or, – vains désirs, vains soupirs ! tu aurais mieux fait de t'endormir."

Je rêvai d'une vaste lande toute couverte de froide et blanche neige, et sous la neige blanche, j'étais enterré et je dormais du froid et solitaire sommeil de la mort.

Pourtant, là-haut, de la claire voûte du ciel, les étoiles, doux yeux de ma bien-aimée, contemplaient mon tombeau, et elles brillaient d'une sérénité victorieuse et calme, mais pleine d'amour.

III

La tempête fait rage et fouette les vagues, et les flots, écumant de fureur, s'irritent et se cabrent, et il se forme une blanche montagne liquide ; le petit navire l'escalade d'un bond vigoureux, et il retombe tout à coup dans l'abîme sombre et béant de la mer.

O mer ! mère de la beauté, de Vénus sortie de ton sein couverte d'écume ! Grand-mère de l'amour ! épargne-moi ! Déjà volette, flairant les cadavres, la blanche et fantasmagorique mouette ; elle aiguise son bec au grand mât, et convoite, affamée de proie, ce cur qui retentit de la gloire de ta fille, et que ton fripon de petit-fils a choisit pour jouet.

Vainement je prie et j'implore ! Mes cris se perdent dans le fracas de la tempête, au milieu des assauts du vent. Cela bruit et siffle et hurle comme un hôpital de fous philharmonique ! Et à travers tout cela, je distingue les sons enchanteurs d'une harpe, des chants langoureux qui charment et déchirent l'âme et je reconnais la voix.

Au loin, sur les falaises d'Ecosse, à la fenêtre ogivale de ce petit château gris qui domine la mer, se tient une belle et mélancolique jeune femme, dont la peau délicate a la transparence de l'opale et la blancheur du marbre ; elle joue de la harpe et chante, et le vent déroule ses longues boucles de cheveux, et porte sa chanson incertaine sur l'immensité de la mer orageuse.

IV

La mer est calme ; le soleil reflète ses rayons dans l'eau, et sur la surface onduleuse et argentée le navire trace des sillons glauques.

Le bosseman est couché sur le ventre, près du gouvernail, et ronfle légèrement. Près du grand mât, raccommoquant des voiles, est accroupi le mousse goudronné.

Sa rougeur perce à travers la crasse de ses joues, sa large bouche est agitée de tressaillements nerveux et il regarde tristement avec ses grands beaux yeux.

Car le capitaine se tient devant lui, tempête et jure, et le traite de voleur. "Coquin ! tu m'as volé un hareng, sur la tonne ! "

La mer est calme ! un petit poisson monte à la surface de l'onde, chauffe sa petite tête au soleil et remue joyeusement l'eau avec sa queue.

Cependant, du haut des airs, la mouette fond sur le petit poisson, et, sa proie frétille dans le bec, s'élève et plane dans l'azur du ciel.

J'étais couché au bord du vaisseau et je regardais, les yeux rêveurs, dans le clair miroir de l'eau, et je regardais de plus en plus avant, lorsque au fond de la mer j'aperçus, d'abord comme une brume crépusculaire,

puis peu à peu avec des couleurs distinctes, des coupoles et des tours, et, enfin, éclairée par le soleil, toute une antique ville belge remplie de vie et de mouvement. Des hommes âgés, enveloppés de manteaux noirs, avec des fraises blanches et des chaînes d'honneur, de longues épées et de longues figures, se promènent sur la place du marché, près de l'hôtel de ville auquel conduit un grand escalier, et où des empereurs de pierre veillent avec des sceptres et des épées. Non loin de là, devant une longue file de maisons aux vitres brillantes, sous des tilleuls taillés en pyramides, se promènent, avec des frôlements soyeux, de jeunes femmes, de sveltes beautés dont les visages de roses sont déceimment enveloppés de coiffes noires et dont les cheveux blonds ruissellent en boucles d'or. Une foule de beaux messieurs, costumés à l'espagnole, se pavanent près d'elles et leur lancent des oeillades. Des femmes âgées, vêtues d'habits bruns et hors d'âge, un livre d'heures et un rosaire dans les mains, se dirigent à pas menus vers le grand dôme, attirées par le son des cloches et le bruit de l'orgue.

A ces sons lointains, un secret frisson s'empare de moi ! D'infinis désirs, une profonde tristesse, envahissent mon coeur, mon coeur à peine guéri ; – il me semble que mes blessures, pressées par des lèvres chéries, saignent de nouveau, – de chaudes, de rouges gouttes tombent lentement, une à une, sur une vieille maison au pignon élevé qui semble veuve de tous ses habitants, et à une fenêtre basse de laquelle, cependant, une jeune fille assise appuie sa tête sur son bras, comme une pauvre enfant oubliée ! – et je te connais, pauvre enfant oubliée !

Si loin, au fond de la ruer même, tu t'es cachée de moi, dans un accès d'humeur enfantine, et tu n'as pas pu remonter, et tu t'es assise, étrangère parmi des étrangers, durant un siècle, pendant que moi, l'âme pleine de chagrin, je te cherchais par toute la terre, et toujours je te cherchais, toi toujours aimée, depuis si longtemps aimée, toi que j'ai retrouvée enfin. Je t'ai retrouvée et je revois ton doux visage, tes yeux intelligents et aimés, ton cher sourire, et jamais je ne te quitterai plus, et je viens à toi, et, les bras ouverts, je me précipite sur ton coeur.

Mais le capitaine me saisit à temps par le pied et, me tirant sur le bord du vaisseau, me dit en riant d'un ton bourru : "Docteur, êtes-vous au diable ? "

V

Reste au fond de la mer, rêve insensé, qui, autrefois, la nuit, as si souvent affligé mon coeur d'un faux bonheur, et qui, encore à présent, sous la forme d'un spectre marin, viens me menacer en plein jour. – Reste là, sous les ondes, durant l'éternité, et je te jette encore tous mes maux et tous mes péchés, et la marotte de la folie, qui a si longtemps résonné autour de ma tête, et la froide et luisante peau de serpent de l'hypocrisie qui m'a si longtemps entouré l'âme, mon âme malade, reniant Dieu et les anges, mon âme maudite. – Hoïho ! Hoïho ! Voici le vent ! Dépliez les voiles ! Elles flottent et s'enflent ! Sur la surface paisible et meurtrière le vaisseau glisse, et l'âme, délivrée, pousse des cris de joie.

Enfin, je m'embarque pour l'infini !

Pandora

Suite des Amours de Vienne

/

Deux âmes, hélas ! se partageaient mon sein, et chacune d'elles veut se séparer de l'autre : l'une, ardente d'amour, s'attache au monde par le moyen des organes du corps ; un mouvement surnaturel entraîne l'autre loin des ténèbres, vers les hautes demeures nos aïeux.

Faust

I

Vous l'avez tous connue, ô mes amis ! la belle Pandora du théâtre de Vienne. Elle vous a laissé sans doute, ainsi qu'à moi-même, de cruels et doux souvenirs ! C'était bien à elle, peut-être, – à elle en vérité, – que pouvait s'appliquer l'indéchiffrable énigme gravée sur la pierre de Bologne : AELIA LAELIA. – Nec vir, nec mulier, nec androgyna, etc. "Ni homme, ni femme, ni androgyne, ni fille, ni jeune, ni vieille, ni chaste, ni folle, ni pudique, mais

tout cela ensemble..." Enfin, la Pandora, c'est tout dire, – car je ne veux pas dire tout.

O Vienne, la bien gardée ! rocher d'amour des paladins, – comme disait le vieux Menzel, – tu ne possèdes pas la coupe bénie du Saint-Graal mystique, mais le Stoik-im-Eisem des braves compagnons ! Ta montagne d'aimant attire invinciblement les pointes des épées, – et le Magyar jaloux, le Bohême intrépide, le Lombard généreux mourraient pour te défendre aux pieds divins de Maria Hilf.

Je n'ai pu moi-même planter le clou symbolique dans le tronc chargé de fer (Stock-im-Eisen) posé à l'entrée du Graben, à la porte d'un bijoutier, – mais j'ai versé mes plus douces larmes et les plus pures effusions de mon coeur le long des places et des rues, sur les bastions, dans les allées de l'Augarten et sous les bosquets du Prater. J'ai attendri de mes chants d'amour les biches timides et les faisans privés ; j'ai promené mes rêveries sur les rampes gazonnées de Schoenbrunn. J'adorais les pâles statues de ces jardins que couronne la gloriette de Marie-Thérèse et les chimères du vieux Palais m'ont ravi mon coeur pendant que j'admirais leurs yeux divins et que j'espérais m'allaiter à leurs seins de marbre éclatant.

Pardonne-moi d'avoir surpris un regard de tes beaux yeux, auguste archiduchesse, dont j'aimais tant l'image, peinte sur une enseigne de magasin. Tu me rappelais l'autre... rêve de mes jeunes amours, pour qui j'ai si souvent franchi l'espace qui séparait mon toit natal de la ville des Stuart ! J'allais à pied traversant plaines et bois, rêvant à la Diane valoise qui protège les Médicis, et quand au-dessus des maisons du Pecq et du pavillon d'Henri IV, j'apercevais les tours de briques cordonnées d'ardoises, alors je traversais la Seine qui languit et se replie autour de ses îles, et je m'engageais dans les ruines solennelles du vieux château de Saint-Germain. L'aspect ténébreux des hauts portiques, où plane la souris chauve, où fuit le lézard, où bondit le chevreau qui broute les vertes acanthes, me remplissait de joie et d'amour. Puis, quand j'avais gagné le plateau de la montagne, fût-ce à travers le vent et l'orage, quel bonheur encore d'apercevoir au-delà des maisons à la côte bleuâtre de Mareil, avec son église où reposent les cendres du vieux seigneur de Monteynard.

Le souvenir de mes belles cousines, ces intrépides chasseresses que je promenais autrefois dans les bois, – belles toutes deux comme les filles de Lédà, m'éblouit encore et m'enivre.

/

Pourtant je n'aimais qu'elle, alors !

Il faisait très froid à Vienne le jour de la Saint-Sylvestre, et je me plaisais beaucoup dans le boudoir de la Pandora. Une lettre qu'elle faisait semblant d'écrire n'avancait guère, et les délicieuses pattes de mouche de son écriture s'entremêlaient follement avec je ne sais quels arpeges mystérieux qu'elle tirait par instant des cordes de sa harpe, dont la crosse disparaissait sous les enlacements d'une sirène dorée. Tout à coup elle se jeta à mon col et m'embrassa, en disant, avec un fou rire :

– Tiens, c'est un petit prêtre ! il est bien plus amusant que mon baron.

J'allai me rajuster à la glace, car mes cheveux châtons se trouvaient tout défrisés, et je rougis d'humiliation en sentant que je n'étais aimé qu'à cause d'un certain petit air ecclésiastique que me donnaient mon air timide et mon habit noir.

– Pandora, lui dis-je, ne plaisantons pas avec l'amour ni avec la religion, car c'est la même chose, en vérité.
– Mais j'adore les prêtres, dit-elle, laissez-moi mon illusion.

– Pandora, dis-je avec amertume, je ne remettrai plus cet habit noir, et quand je reviendrai chez vous je porterai mon habit bleu à boutons dorés qui me donne l'air cavalier.

– Je ne vous recevrai qu'en habit noir, dit-elle.
Et elle appela sa suivante :

– Roschen ! ... si monsieur que voilà se présente en habit bleu, vous le mettez dehors et vous le consignerez à la porte de l'hôtel. – J'en ai bien assez, ajouta-t-elle avec colère, des attachés d'ambassade en bleu, avec leurs boutons à couronnes, et des officiers de Sa Majesté impériale, et des magyars avec leurs habits de velours et leurs toques à aigrettes. Ce petit-là me servira d'abbé. Adieu, l'abbé, c'est convenu, vous viendrez me chercher demain en voiture et nous irons en partie fine au Prater... mais vous serez en habit noir !

Chacun de ces mots m'entraîna au coeur comme une épine. Un rendez-vous, un rendez-vous positif pour le lendemain, premier jour de l'année, et en habit noir encore. Et ce n'était pas tant l'habit noir qui me désespérait, mais ma bourse était vide. – Quelle honte ! vide, hélas ! le propre jour de la Saint-Sylvestre ! ... Poussé par un fol espoir, je me hâtai de courir à la poste pour voir si mon oncle ne m'avait pas adressé une lettre chargée. O bonheur ! on me demande deux florins et l'on me remet une épître qui porte le timbre de la France. Un rayon de soleil tombait d'aplomb sur cette lettre insidieuse. Les lignes s'y suivaient impitoyablement sans le moindre croisement de mandat sur la poste ou d'effets de commerce. Elle ne contenait de toute évidence que des maximes de morales et des conseils d'économie.

Je la rendis en feignant prudemment une erreur de gilet, et je frappai avec une surprise affectée des poches ni ne rendaient aucun son métallique ; puis, je me précipitai dans les rues populeuses qui entourent Saint-Etienne.

Heureusement j'avais à Vienne un ami. C'était un garçon aimable, un peu fou, comme tous les Allemands, docteur en philosophie, et qui cultivait avec agrément quelques dispositions vagues à l'emploi de ténor léger.

Je savais bien où le trouver, c'est-à-dire chez sa maîtresse, une nommée Rosa, figurante au théâtre de Léopoldstadt. Il lui rendait visite tous les jours de deux à cinq heures. Je traversai rapidement la Rothenthor, je montai le faubourg, et dès le bas de l'escalier, je distinguai la voix de mon compagnon qui chantait d'un ton langoureux :

"Einen Kuss von rosiger Lippe,
Und ich fürchte nicht Sturm nicht Klippe ! "

Le malheureux s'accompagnait d'une guitare, ce qui n'est pas encore ridicule à Vienne, et se donnait des poses de ménestrel ; je le pris à part en lui confiant ma situation.

– Mais tu ne sais pas, me dit-il, que c'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre...

– Oh ! c'est juste, m'écriai-je en apercevant sur la cheminée de Rosa une magnifique garniture de vases remplis de fleurs. Alors, je n'ai plus qu'à me percer le cœur ou à m'en aller faire un tour vers l'île Lobau, là où se trouve la plus forte branche du Danube...

– Attends encore, dit-il en me saisissant le bras.
Nous sortîmes. Il me dit :

– J'ai sauvé ceci des mains de Dalilah... Tiens, voilà deux écus d'Autriche ; ménage-les bien, et tâche de les garder intacts jusqu'à demain, car c'est le grand jour.

Je traversai les glacis couverts de neige et je rentrai à Léopoldstadt, où je demeurais, chez des blanchisseuses. J'y trouvai une lettre qui me rappelait que je devais participer à une brillante représentation où assisterait une partie de la cour et de la diplomatie. Il s'agissait de jouer des charades. Je pris mon rôle avec humeur, car je ne l'avais guère étudié. La Kathi vint me voir, souriante et parée, bionda grassota, comme toujours, et me dit des choses charmantes dans son patois mélangé de morave et de vénitien. Je ne sais trop quelle fleur elle portait à son corsage, et je voulais l'obtenir de son amitié. Elle me dit d'un ton que je ne lui avais pas connu encore :

"Jamais, pour moins de zehn Conventionsgulden ! (de dix florins en monnaie de convention)."

Je fis semblant de ne pas comprendre. Elle s'en alla furieuse, et me dit qu'elle irait trouver son vieux baron, qui lui donnerait de plus riches étrennes.

Me voilà libre. Je descends le faubourg en étudiant mon rôle, que je tenais à la main. Je rencontrai Wahby la Bohême qui m'adressa un regard languissant et plein de reproches. Je sentis le besoin d'aller dîner à la Porte-Rouge, et je m'inondai l'estomac d'un tokkai rouge à trois kreutzers le verre, dont j'arrosai des côtelettes grillées, du wurschell et un entremets d'escargots.

Les boutiques, illuminées, regorgeaient de visiteuses, et mille fanfreluches, bamboches et poupées de Nuremberg grimaçaient aux étalages, accompagnées d'un concert enfantin de tambours de basque et de trompettes de fer blanc.

– Diable de conseiller intime de sucre candi ! m'écriai-je en souvenir d'Hoffmann, et je descendis rapidement les degrés usés de la taverne des Chasseurs. On chantait la Revue Nocturne du poète Zedlitz. La

grande ombre de l'empereur planait sur l'assemblée joyeuse, et je fredonnais en moi-même : "O Richard ! ...". Une fille charmante m'apporta un verre de baierisch-bier, et je n'osai l'embrasser, parce que je songeais au rendez vous du lendemain.

Je ne pouvais tenir en place. J'échappai à la joie tumultueuse de la taverne et j'allai prendre mon café au Graben. En traversant la place Saint-Etienne, je fus reconnu par une bonne vieille décrotteuse qui me cria, selon son habitude : "S... n... de D... !" seul mot français qu'elle eût retenu de l'invasion impériale. Cela me fit songer à la représentation du soir, car autrement je serais allé m'incruster dans quelque stalle du théâtre de la porte de Carinthie où j'avais l'usage d'admirer beaucoup Mlle Lutzer. Je me fis cirer, car la neige avait fort détérioré ma chaussure.

Une bonne tasse de café me remit en état de me présenter au palais, les rues étaient pleines de Lombards, de Bohêmes et de Hongrois en costumes. Les diamants, les rubis et les opales étincelaient sur leurs poitrines, et la plupart se dirigeaient vers le Burg pour aller présenter leurs hommages à la famille impériale. Je n'osai me mêler à cette foule éclatante, mais le souvenir chéri de l'autre... me protégea encore contre les charmes de l'artificieuse Pandora.

//

Je suis obligé d'expliquer que Pandora fait suite aux aventures que j'ai publiées autrefois dans la Revue de Paris, et réimprimées dans l'introduction de mon Voyage en Orient, sous ce titre : Les Amours de Vienne. Des raisons de convenance qui n'existent plus, j'espère, m'avaient forcé de supprimer ce chapitre. S'il faut encore un peu de clarté, permettez-moi de vous faire réimprimer les lignes qui précédaient jadis ce passage de mes Mémoires. J'écris les miens sous plusieurs formes, puisque c'est la mode aujourd'hui. Ceci est un fragment d'une lettre confidentielle adressée à M. Théophile Gautier, qui n'a vu le jour que par suite d'une indiscretion de la police de Vienne, – à qui je pardonne, – et il serait trop long, dangereux peut-être, d'appuyer sur ce point.

Voici le passage que les curieux ont le droit de reporter en tête du premier article de Pandora.

"Représente-toi une grande cheminée de marbre sculpté. Les cheminées sont rares à Vienne, et n'existent guère dans les palais. Les fauteuils et les divans ont les pieds dorés. Autour de la salle, il y a des consoles dorées ; et les lambris... ma foi, il y a aussi des lambris dorés. La chose est complète comme tu vois. Devant cette cheminée, trois dames charmantes sont assises : l'une est de Vienne ; les deux autres sont, l'une Italienne, l'autre Anglaise. L'une des trois est la maîtresse de la maison. Des hommes qui sont là, deux sont comtes, un autre est un prince hongrois, un autre est ministre, et les autres sont des jeunes gens pleins d'avenir. Les dames ont parmi eux des maris et des amants dévoués, connus ; mais tu sais ne les amants passent en général à l'état de maris, c'est-à-dire ne comptent plus comme individualité masculine. Cette remarque est très forte, songes-y bien.

"Ton ami se trouve donc seul d'homme dans cette société à bien juger sa position ; la maîtresse de la maison mise à part (cela doit être), ton ami a donc des chances de fixer l'attention des deux dames qui restent, et même il a peu de mérite à cela par les raisons que je viens d'exposer.

Ton ami a dîné confortablement ; il a bu des vins de France et de Hongrie, pris du café et de la liqueur ; il est bien mis, son linge d'une finesse exquise, ses cheveux sont soyeux et frisés très légèrement, ton ami fait du paradoxe, ce qui est usé depuis dix ans chez nous, et ce qui est ici tout neuf. Les seigneurs étrangers ne sont pas de force à lutter sur ce bon terrain que nous avons tant remué. Ton ami flamboie et pétille ; on le touche, il en sort du feu.

Voilà un homme bien posé ; il plaît prodigieusement aux dames ; les hommes sont très charmés aussi. Les gens de ce pays sont si bons ! Ton ami passe donc pour un causeur agréable. On se plaint qu'il parle peu ; mais, quand il s'échauffe, il est très bien !

Je te dirai que, des deux dames, il en est une qui me plaît beaucoup, et l'autre beaucoup aussi. Toutefois l'Anglaise a un petit parler si doux, elle est si bien assise dans son fauteuil ; de beaux cheveux blonds à reflets rouges, la peau si blanche, de la soie, de la ouate et des tubes, des perles et des opales ; on ne sait pas trop ce qu'il y a au milieu de tout cela, mais c'est si bien arrangé !

C'est un genre de beauté et de charme que je commence à présent à comprendre ; je vieillis. Si bien que me voilà à m'occuper toute la soirée de cette jolie femme dans son fauteuil. L'autre paraissait s'amuser beaucoup dans la conversation d'un monsieur d'un certain âge qui semble fort épris d'elle et dans les conditions d'un patito tudesque, ce qui n'est pas réjouissant. Je causais avec la petite dame bleue ; je lui témoignais avec feu mon admiration pour les cheveux et le teint des blondes. Voici l'autre, qui nous écoutait

//

d'une oreille, qui quitte brusquement la conversation de son soupirant et se mêle à la nôtre. Je veux tourner la question. Elle avait tout entendu. Je me hâte d'établir une distinction pour les brunes qui ont la peau blanche ; elle me répond que la sienne est noire... de sorte que voilà ton ami réduit aux exceptions, aux conventions, aux protestations. Alors je pensais avoir beaucoup déplu à la dame brune. J'en étais fâché, parce qu'après tout elle est fort belle et fort majestueuse dans sa robe blanche, et ressemble à la Grisi dans le premier acte de Don Juan. Ce souvenir m'avait servi, du reste, à rajuster un peu les choses. Deux jours après, je me rencontre au casino avec l'un des comtes qui étaient là ; nous allons par occasion dîner ensemble, puis au spectacle. Nous nous lions comme cela. La conversation tombe sur les deux dames dont j'ai parlé plus haut, il me propose de me présenter à l'une d'elles : la noire. J'objecte ma maladresse précédente. Il me dit qu'au contraire cela avait très bien fait. – Cet homme est profond."

De colère, je renversai le paravent, qui figurait un salon de campagne. – Quel scandale ! – Je m'enfuis du salon à toutes jambes, bousculant, le long des escaliers, des foules d'huissiers à chaînes d'argent et d'heiduques galonnés, et m'attachant des pattes de cerf, j'allai me réfugier honteusement dans la taverne des Chasseurs.

Là, je demandai un pot de vin nouveau ; que je mélangeai d'un pot de vin vieux, et j'écrivis à la déesse une lettre de quatre pages d'un style abracadabrant. Je lui rappelais les souffrances de Prométhée, quand il mit au jour une créature aussi dépravée qu'elle. Je critiquai sa boîte à malice et son ajustement de bayadère. J'osai même m'attaquer à ses pieds serpentins, que je voyais passer insidieusement sous sa robe. – Puis j'allai porter la lettre à l'hôtel où elle demeurait.

Sur quoi je retournai à mon petit logement de Léopoldstadt, où je ne pus pas dormir de la nuit. Je la voyais dansant toujours avec deux cornes d'argent ciselé, agitant sa tête empanachée, et faisant onduler son col de dentelles gaufrées sur les plis de sa robe de brocart.

Qu'elle était belle en ses ajustements de soie et de pourpre levantine, faisant luire insolemment ses blanches épaules, huilées de la sueur du monde. Je la domptai en m'attachant désespérément à ses cornes, et je crus reconnaître en elle l'altière Catherine, impératrice de toutes les Russies. J'étais moi-même le prince de Ligne, et elle ne fit pas de difficulté de m'accorder la Crimée, ainsi que l'emplacement de l'ancien temple de Thoas. – Je me trouvai tout à coup moelleusement assis sur le trône de Stamboul.

– Malheureuse ! lui dis-je, nous sommes perdus par ta faute, et le monde va finir ! Ne sais-tu pas qu'on ne peut plus respirer ici ? L'air est infecté de tes poisons, et la dernière bougie qui nous éclaire encore tremble et pâlit déjà au souffle impur de nos haleines... De l'air ! de l'air ! . Nous périssons !

– Mon seigneur, cria-t-elle, nous n'avons à vivre que sept mille ans ! Cela fait encore mille cent quarante ! – Septante sept mille ? Lui dis-je et des millions d'années en plus : des nécromanciens se sont trompés.

Alors s'élança, rajeunie des oripeaux qui la couvraient, et son vol se perdit dans le ciel pourpré du lit à colonnes. Mon esprit flottant voulut en vain la suivre : elle avait disparu pour l'éternité.

J'étais en train d'avalé quelques pépins de grenade. Une sensation douloureuse succéda dans ma gorge à cette distraction. Je me trouvai étranglé. On me trancha la tête qui fut exposée à la porte du sérail, et j'étais mort tout de bon, si un perroquet passant à tire d'aile n'eût avalé quelques-uns des pépins que j'avais rejetés.

Il me transporta à Rome sous les berceaux fleuris de la treille du Vatican, où la belle Imperia trônait à la table sacrée, entourée d'un conclave de cardinaux. A l'aspect des plats d'or, je me sentis revivre et je lui dis : "Je te reconnais bien, Jésabel ! " Puis un craquement se fit dans la salle. C'était l'annonce du Déluge, opéra en trois actes. Il me sembla alors que mon esprit perçait la terre, et, traversant à la nage les bancs de corail de

l'Océan et la mer pourprée des tropiques, je me trouvai jeté sur la rive ombragée de l'île des Amours. C'était la Plage de Taïti. Trois jeunes filles m'entouraient et me faisaient peu à peu revenir. Je leur adressai la parole. Elles avaient oublié la langue des hommes. "Salut, mes soeurs du Ciel", leur dis-je en souriant.

Je me jetai hors du lit comme un fou ; il faisait grand jour ; il fallait attendre jusqu'à midi pour aller savoir l'effet de ma lettre. La Pandora dormait encore quand j'arrivai chez elle. Elle bondit de joie et me dit : "Allons 'au Prater, je vais m'habiller." Pendant que je l'attendais dans son salon, le prince*** frappa à la porte et me dit qu'il revenait du château. Je l'avais cru dans ses terres. Il me parla longtemps de sa force à l'épée, et de certaines rapières dont les étudiants du Nord se servent dans leurs duels. Nous nous escrimions dans l'air quand notre double étoile apparut. Ce fut alors à qui ne sortirait pas du salon. Ils se mirent à causer dans une langue que j'ignorais ; mais je ne lâchai pas un pouce de terrain. Nous descendîmes l'escalier, tous trois ensemble, et le prince nous accompagna jusqu'à l'entrée du Kohlmarkt.

"Vous avez fait de belles choses, me dit-elle, voilà l'Allemagne en feu pour un siècle."

Je l'accompagnai chez son marchand de musique ; et, pendant qu'elle feuilletait des albums, je vis accourir le vieux marquis en uniforme de magyar, mais sans bonnet, qui s'écriait : "Quelle imprudence ! Les deux étourdis vont se tuer pour l'amour de vous." Je brisai cette conversation ridicule, en faisant avancer un fiacre. La Pandora donna l'ordre de toucher Dorothee-Gasse, chez sa modiste. Elle y resta enfermée une heure, puis elle dit en sortant :

- Je ne suis entourée que de maladroits.
- Et moi ? observai-je humblement.
- Oh ! vous, vous avez le numéro un.
- Merci ! répliquai-je.

Je parlai confusément du Prater, mais le vent avait changé. Il fallut la ramener honteusement à son hôtel, et mes deux écus d'Autriche furent à peine suffisants pour payer le fiacre.

De rage, j'allai me renfermer chez moi, où j'eus la fièvre. Le lendemain matin, je reçus un billet de répétition qui m'enjoignait d'apprendre le rôle de la Vieille pour jouer la pièce intitulée : Deux mots dans la forêt.

Je me gardai bien de me soumettre à une nouvelle humiliation, et je repartis pour Salzbourg, où j'allai réfléchir amèrement dans l'ancienne maison de Mozart, habitée aujourd'hui par un chocolatier.

Je n'ai revu la Pandora que l'année suivante, dans une froide capitale du Nord. Ma voiture s'arrêta tout à coup au milieu de la grande place, et un sourire divin me cloua sans forces sur le sol. - "Te voilà encore, enchantresse, m'écriai-je, et la boîte fatale, qu'en as-tu fait ?

- Je l'ai remplie pour toi, dit-elle, des plus beaux joujoux de Nuremberg. Ne viendras-tu pas les adorer ? "

Mais je me pris à fuir à toutes jambes vers la place de la Monnaie. - "O fils des dieux, père des hommes ! criait-elle, arrête un peu. C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre comme l'an passé... Où as-tu caché le feu du ciel que tu dérobas à Jupiter ? "

Je ne voulus pas répondre : le nom de Prométhée me déplaît toujours singulièrement, car je sens encore à mon flanc le bec éternel du vautour dont Alcide m'a délivré.

O Jupiter ! quand finira mon supplice ?

Appendice. On me fit remarquer au palais de France que j'étais fort en retard. La Pandora dépitée s'amusait à faire faire l'exercice à un vieux baron et à un jeune prince grotesquement vêtu en étudiant de carnaval. Ce jeune renard avait dérobé à l'office un chandelier de prix dont il s'était fait un poignard. Il en menaçait les tyrans en déclamant des vers de tragédie et en invoquant l'ombre de Schiller.

Pour tuer le temps, on avait imaginé de louer une charade à l'impromptu. – Le mot de la première était Maréchal. Mon premier c'est marée. – Vatel, sous les traits d'un jeune attaché d'ambassade, prononçait un soliloque avant de se plonger dans le coeur la pointe de son épée de gala. Ensuite un aimable diplomate rendait visite à la dame de ses pensées ; il avait un quatrain à la mai. et laissait percer la frange d'un schall dans la poche de son habit. – Assez, suspends ! (sur ce pan) disait la maligne Pandora en tirant à elle le cachemire vrai-Biétry , qui se prétendait tissu de Golconde.

Elle dansa ensuite le pas du schall avec une négligence adorable. Puis la troisième scène commença et l'on vit apparaître un illustre Maréchal coiffé de chapeau historique. On continua par une autre charade dont le mot était Mandarin. Cela commençait par un mandat qu'on me fit signer, et où j'inscrivis le nom glorieux de Macaire (Robert), baron des Adrets, époux en secondes noces de la trop sensible Eloa. Je fus très applaudi dans cette bouffonnerie. Le second terme de la charade était Rhin. On chanta les vers d'Alfred de Musset. Le tout amena l'apparition d'un véritable Mandarin drapé d'un cachemire, qui, les jambes croisées, fumait paresseusement son houka.

Il fallut encore que la séduisante Pandora nous jouât un tour de sa façon. Elle apparut en costume des plus légers, avec un caraco blanc brodé de grenats et une robe volante d'étoffe écossaise. Ses cheveux, nattés en forme de lyre se dressaient sur sa tête brune ainsi que deux cornes majestueuses. Elle chanta comme un ange la romance de Déjazet : je suis Tchinka !

On frappa enfin les trois coups pour le proverbe intitulé Madame Sorbet. Je parus en comédien de province comme le Destin dans le Roman comique. Ma froide Etoile s'aperçut que je ne savais pas un mot de mon rôle et prit plaisir à m'embrouiller. Le sourire glacé des spectateurs accueillit mes débuts et me remplit d'épouvante. En vain le vicomte s'exténua à me souffler les belles phrases perlées de M. Théodore Leclercq, je fis manquer la représentation.

Oeuvres



éditions eBooksFrance

www.ebooksfrance.com

**Veuillez écrire à
livres@ebooksfrance.com
pour faire part à l'éditeur de vos remarques
ou suggestions concernant la présente édition.**

Octobre 2000

©eBooksFrance pour la mise en HTML et en RocketEditiontm. Tous droits réservés.